



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

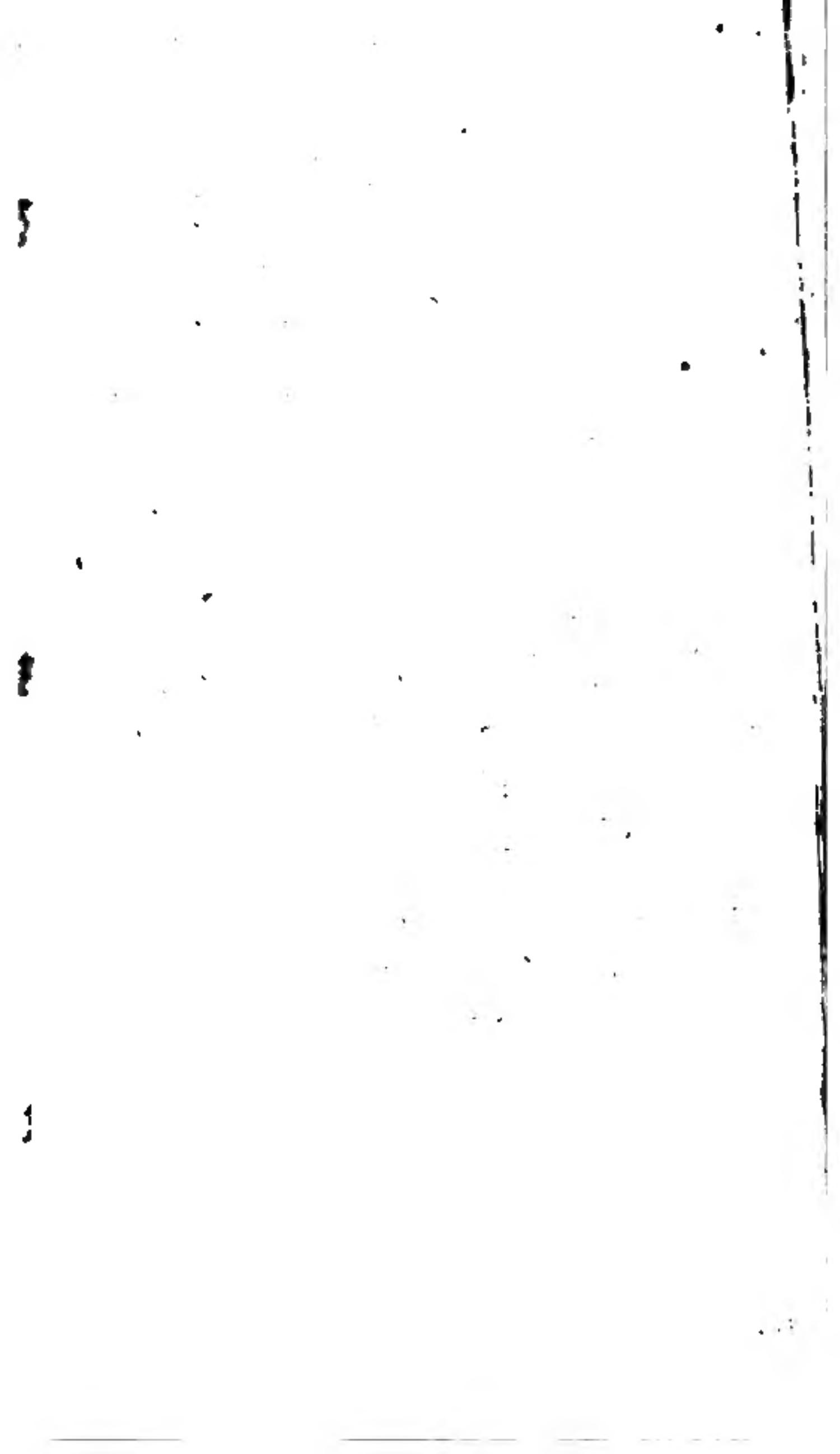
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

~~76. a. 4~~

Vet. Fr. II A. 507







HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE
L'EUROPE
Sous
LE REGNE
DE
LOUIS XIII.
TOME QUATRIÈME

LE SPECTACLE DE TOULOUSE

Scène de l'opéra-comique.

• C. A. M. S. T. & R. W. C. M.
Chez Pierre Brunel.

HISTOIRE DU REGNE DE LOUIS XIII.

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

TOME QUATRIE ME,

Contenant ce qui est arrivé de plus remarquable en France & en Europe depuis l'Assemblée de la Rochelle jusques au Ministère du Cardinal de Richelieu.

Par Mr. MICHEL LE VASSOR.

Nihil proficit patientia, nisi ut graviora tanquam ex facili tolerantibus imperentur.

Cornel. Tacit. Vita Julii Agricola Cap. XV.

Nouvelle Edition revue & corrigée.

A AMSTERDAM,

Chez ZACHARIE CHATELAIN.

M DCC LL

Jean Louis Scheinmann

~~76-a.4~~

Vet. Fr. II A. 507





HISTOIRE
GENERALE
DE
L'EUROPE
Sous
LE REGNE
DE
LOUIS XIII.
TOME QUATRIEME

S O M M A I R E

Provinces-Unies de rentrer sous leur obéissance. Nouvelle tentative des Seigneurs du Parti Réformé pour accommoder l'affaire de l'Assemblée de la Rochelle. Conférence à Niort entre quelques Seigneurs Réformez & des Commissaires nommés par l'Assemblée de la Rochelle. Baisse du Maréchal de Lesdiguières. Le Duc de Luines pense à faire arrêter Lesdiguières. Résolution prise de faire la guerre à l'Assemblée de la Rochelle, & à ses partisans. Le Duc de Luines est fait Connétable de France. Lettre circulaire du Roi sur la promotion du Connétable de Luines, & sur le dessein de réduire l'Assemblée de la Rochelle. Hauteur du Maréchal de Lesdiguières au regard de l'Assemblée de la Rochelle. Déclaration du Roi sur le dessein de s'avancer vers la Touraine & le Poitou.

SOMMAIRE DU XVII. LIVRE.

LE Roi passe la Loire. Du Plessis-Mornai devient suspect à l'Assemblée de la Rochelle. Manifeste de l'Assemblée de la Rochelle. Mesures prises à l'Assemblée de la Rochelle pour soutenir la guerre.

Ré-

DES LIVRES.

Réflexions sur la conduite de l'Assemblée de la Rochelle. Que dans cette première guerre de Religion les Réformez ne sont point coupables du crime de rébellion. La Cour amuse du Plessis-Mornai. Il refuse le Bâton de Maréchal de France. Artifices du Connétable pour tirer insensiblement du Plessis de Saumur. Toutes les villes des Réformez en Poitou se rendent au Roi. Nouvelle Déclaration du Roi contre l'Assemblée, & contre les villes de la Rochelle, de S. Jean d'Angeli, & de Montauban. Les Réformez perdent plusieurs places, & sont désarmez en diverses Provinces. Le Duc d'Epernon achève de réduire le Bearn. Le Roi assiége S. Jean d'Angeli. Le Duc de la Tremouille vient faire ses soumissions au Roi. Soubize est sommé par un Héraut d'armes d'ouvrir au Roi les portes de S. Jean d'Angeli. Le Maréchal de Lesdiguières est tenté de se retirer, de peur qu'on ne le fasse arrêter. La ville de S. Jean d'Angeli se rend au Roi après un mois de siège. Le Roi se dégoûte du Connétable de Luines. Le Roi laisse le Duc d'Epernon avec un petit corps d'armée autour de la Rochelle. Le Duc de Rohan tâche de mettre les villes de la basse Guienne en état de se défendre. La basse

S O M M A I R E

Guienne se rend au Roi. Mort du Garde des Sceaux du Vair. Bref du Pape au Roi sur le progrès de ses armes en Guinne. Hébrangue du Clergé de France sur le même sujet. Le Duc d'Angoulême & ses deux Collègues sont rappelés de leur Ambassade en Allemagne. Progrès des armes de l'Empereur en Hongrie. La face des affaires change en Hongrie par la mort du Comte de Buquois. Osman Empereur des Turcs marche contre la Pologne à la tête d'une puissante armée. Osman est obligé de faire la paix avec les Polonois après avoir perdu la moitié de son armée. Réduction entière de la Bohème, de la Silésie, & des autres Provinces à l'obéissance de l'Empereur. Le Duc de Barvière envahit le haut Palatinat. Vaines défaites données par l'Empereur au Roi d'Angleterre. Guerre dans le bas Palatinat. Mouvement de Christian de Brunswick en faveur du Roi de Bohème. Commencement de la guerre entre le Roi d'Espagne & les Etats Généraux des Provinces-Unies. Le Roi de France assiége Montauban. Le Duc de Sully entreprend de persuader aux habitans de Montauban de se rendre au Roi. Le Duc de Maienne est tué. Sédition à Paris contre les Réformez à l'occasion de la mort du Duc de Maienne. Sup-

DES LIVRES.

perfition ridicule de Louis XIII. &c. de son Connétable. Le Roi se dégoûte plus que jamais de son Connétable de Luynes. Le Duc de Rohan fait entrer des secours dans Montauban. Entrevue du Connétable &c. du Duc de Rohan. Confiance ridicule du Maréchal de S. Germain, du Comte de Schomberg, &c. de quelques autres Officiers de l'armée du Roi. Le Roi levé le siège de Montauban. Il fait son entrée à Toulouse. Retour du Maréchal de Losdiguières en Dauphiné. Mouvements dans le bas Languedoc contre le Marquis de Châtillon. Mesintelligence entre le Roi &c le Parlement d'Angleterre.

SOMMAIRE DU XVII. LIVRE.

LE Roi de France prend la résolution d'assiéger Montheur en Guyenne. Disgrace d'Arnoux Confesseur du Roi. Mort du Connétable de Luynes. Le Cardinal de Retz &c le Comte de Schomberg tâchent de se rendre maîtres des affaires. Belle remontrance de Bassompierre dans le Conseil du Roi. Le Prince de Condé vient trouver le Roi dans l'espérance de

S O M M A I R E

se rendre maître des affaires. Bassompierre & les autres Officiers font en sorte que le Roi se tire un peu de la dépendance de ses Ministres. Ordre donné aux affaires de Guienne, de Poitou & des Provinces voisines. Le Maréchal de Crequi & Bassompierre rompent les mesures du Prince de Condé qui retarde le retour du Roi à Paris. Les anciens Ministres d'Etat conseillent au Roi de donner la paix à ses sujets. Remontrance du Maréchal de Lesdiguières pour la paix. Conclusion de l'accommodement de Bethlem Gabor avec l'Empereur. L'Empereur épouse en secondes noces Eleonore Princesse de Mantoue. Fin tragique d'Osman Empereur des Turcs. Le Roi de Bohême vient dans le Palatinat. Avantages remportez par le Roi de Bohême dans le Palatinat. Défaite du Marquis de Bade-Dourlach. Mansfelt oblige l'Archiduc Leopold à lever le siège de Hagnau. Défaite de l'Armée de l'Administrateur d'Halberstadt. Le Roi de Bohême comédie imprudemment Halberstadt & Mansfelt. Fausse politique de la Cour de France en abandonnant l'Électeur Palatin. Affaires des Grisons de la Valteline depuis le traité de Madrid. Le Commandeur de Silleri est nommé Ambassadeur de France à Rome. Marie de Médicis rentre au Conseil

D'ES LIVRES.

feil du Roi. Avis sage que le Président Jeannin donne au Roi. Délibérations au Conseil de France pour l'contre la paix avec les Réformez. Du Plessis-Mornai écrit au Roi pour le prier de donner la paix à ses sujets. Du Plessis-Mornai demande inutilement de rentrer dans son Gouvernement de Saumur. Embarras du Duc de Rohan dans le bas Languedoc. Du Cros Président à Grenoble est assassiné dans Montpellier, où le Maréchal de Lesdiguières l'avoit envoié négocier avec le Duc de Rohan. Entrevue du Duc de Rohan l' du Maréchal de Lesdiguières. Le Roi pars subitement de Paris pour la continuation de la guerre. On agite dans le Conseil du Roi, s'il ira en Languedoc ou en Poitou. Etat des affaires en Guienne. Lescun est fait prisonnier, l' condamné à mort. Le Duc d'Elbeuf l' le Maréchal de Thémisès tâchent d'arrêter les progrès des Réformez en Guienne. Défaite entière de Soubize dans le bas Poitou. Le Roi écoute à Niort les Députez que le Duc de Rohan envoieoit avec des propositions de paix. Le Duc d'Epernon assiége Roian, l' se désiste de son entreprise. Le Roi assiége l' prend Roian. Le Comte de Soissons a le commandement des troupes que le Roi laisse autour de la Rochelle à la place du Duc d'Epernon. Le

S O M M A I R E

Marquis de la Force fait la paix avec le Roi. Le Duc de Rohan & Soubize sont déclarés criminels de lèse-majesté. Le Prince de Condé & ceux de sa cabale veulent faire Bassompierre Favori du Roi. Prise de Negrepelisse. Prise de S. Antonin & de quelques autres places. Accommagement du Duc de Sully. Le Maréchal de Lesdiguières change de Religion, & obtient la dignité de Connétable. Le Duc d'Épernon est fait Gouverneur de Guyenne. La Marquis de Châtillon s'accorde avec la Cour, & obtient le Baillon de Maréchal de France. Le Duc de Rohan met la ville de Montpellier en état de soutenir un siège. Mort du Cardinal de Retz & du Garde des Sceaux de Vic.

SOMMAIRE DU XIX. LIVRE

L'Administrateur d'Halberstat & le Comte de Mansfelt s'avancent avec leur armée jusqu'aux frontières de la Champagne. Adresse de Nevers pour amuser Mansfelt & Halberstat. Bataille donnée à Fleuru entre le Comte de Mansfelt & Don Gonzalez de Cordouë. Siège de Berg-op-Zom par le Marquis Spinola. Le Prince Maurice d'Orange fait lever le siège de Berg-

DES LIVRES.

Bergoprom. L'Empereur amuse le Roi d'Angleterre de la négociation d'un traité pour la restitution du Palatinat. Prise d'Heidelberg &c de Manheim. Continuation de la feinte négociation du mariage de l'Infante avec le Prince de Galles. La Rochelle est attaquée par terre & par mer. Conférence entre le Connétable de Lesdiguières & le Duc de Rohan pour la paix. On délibère dans le Conseil du Roi sur une demande que font les habitans de Montpellier. Siège de cette ville. Mort de Zanet Maréchal de Camp dans l'armée du Roi. Caumartin est fait Garde des Sceaux. Le siège de Montpellier va lentement. Le Roi se porte tout de bon à la paix. Raisons du Duc de Rohan pour la paix. Le Prince de Condé mécontent de la paix va faire un voyage en Italie. Publication de la paix faite devant Montpellier. Entrée du Roi dans Montpellier. Entrevue du Roi & du Duc de Savoie. Conférence d'Avignon sur les affaires de la Valteline. Richelieu Evêque de Luçon est fait Cardinal. Disgrace du Comte de Schomberg Surintendant des Finances. Mort du Président Jeannin & du Maréchal de Bouillon. Diète de Ratisbonne. Ancienne jalouſie entre la Maison Palatine & celle de Bavière. Adresse de Maximilien Duc de Bavière pour obtenir l'in-

S O M M A I R E

L'investiture de l'Electorat Palatin. Réponse des Princes Protestans à la proposition de l'Empereur dans la Diète de Ratisbonne. Réponse des Princes Catholiques à la proposition de l'Empereur. Maximilien Duc de Bavière est investi de l'Electorat Palatin. Nouveaux artifices des Espagnols pour tromper le Roi d'Angleterre. Conjuration d'un fils de Barneveld contre Maurice Prince d'Orange. Le Duc de Rohan est arrêté prisonnier. Le Roi ordonne que le Duc de Rohan soit mis en liberté. Arnaud Gouverneur du Fort Louïs continuë d'incommoder les Rochelois. Le Prince de Galles part secrètement d'Angleterre pour aller en Espagne. Diverses réflexions sur le voyage du Prince de Galles. Embarras de la France & de plusieurs autres Puissances à l'occasion du mariage du Prince de Galles avec l'Infante d'Espagne. Honneurs faits au Prince de Galles en Espagné. On sollicite le Prince de Galles de changer de Religion. Brefs du Pape au Prince de Galles & au Duc de Buckingham. Lettre de l'Archevêque de Cantorberi au Roi d'Angleterre. Réponse du Prince de Galles au Pape.

SQM-

DES LIVRES.

SOMMAIRE DU XX. LIVRE.

Ligue entre le Roi de France, le Due de Savoie, & la République de Venise. Les Forts de la Valteline occupés par les Espagnols sont mis entre les mains du Pape. Mort du Pape Grégoire XV. & de Priuli Doge de Venise. Le Cardinal Maffeo Barberini est fait Pape sous le nom d'Urbain VIII. Synode National des Eglises Réformées de France à Charenton. Mort Chrétienne de du Plessis-Mornai. Entreprise de Mansfelt du côté de la Westphalie. Défaite de l'Armée d'Halberstadt par le Général Tilli. Mouvements de Bethlem Gabor en Hongrie & ailleurs. Nouvelle révolution à la Porte Ottomane. Suite de la négociation du mariage de l'Infante avec le Prince de Galles. Nouvelles difficultés sur la conclusion du mariage de l'Infante avec le Prince de Galles. Brefs du Pape Urbain VIII. au Roi d'Angleterre & au Prince de Galles. Le Prince de Galles retourne à l'Espagne en Angleterre. Le mariage du Prince de Galles avec l'Infante d'Espagne est entièrement rompu. Lettres réciproques du Roi d'Angleterre & du Roi de Bohême. Le crédit du Chancelier de Silleri

SOMMAIRE DES LIVRES.

Silleri & de Puisieux diminué. Aligre est fait Garde des Sceaux. Le Chancelier de Silleri & Puisieux sont relégués dans leurs terres. Béthune est envoyé Ambassadeur à Rome à la place du Commandeur de Silleri. Mort du Chancelier de Silleri. Aligre lui succéda. Conduite de la Vieuville contraire à celle des Ministres précédens. Le Cardinal de Richelieu est admis au Conseil du Roi. Disgrace d'Ornano Gouverneur de Monfleur. Voyage de Mansfelt en Angleterre & en France. Convocation du Parlement d'Angleterre. Plaintes des Ambassadeurs d'Espagne contre le Duc de Buckingham. Le Parlement d'Angleterre est d'avis que le Roi rompe ses négociations pour le mariage de son fils, & pour la restitution du Palatinat. Il offre au Roi les subsides nécessaires pour le recouvrement du Palatinat. Artifices des Ambassadeurs d'Espagne pour rendre le Duc de Buckingham & le Prince de Galles même suspects au Roi d'Angleterre. Proposition de marier le Prince de Galles à Madame Henriette de France. Voyage secret d'Hugues Archevêque d'Embrun en Angleterre. Disgrace du Marquis de la Vieuville.

HIS-

HISTOIRE DU REGNE DE LOUIS XIII.

Roi de France & de Navarre.

LIVRE SEIZIEME.

Nous arrivons au commencement de 1621. des guerres de Religion. C'est une des époques confis- Placé de la dérables de l'Histoire que j'é- suite de cet cris. Un nouvel ordre de Ouvrage. choses s'y présente à nous. Le Duc de Luynes meurt quelques mois après avoir obtenu l'Epée de Connétable. Louis incapable de gouverner par lui-même, & incertain dans le choix qu'il doit faire d'un Ministre habile & intelligent, donne le moyen à la Reine sa mère, toujours avide, impatiente de recouvrer de quelque ma- Tome IV. A nière

2 HISTOIRE DE

1621.

Lettres
de M. du
Plessis au
Président
Jeannin,
4. Janvier
1621.

nière que ce soit , son autorité perdue , de pousser le nouveau Cardinal de Richelieu au timon des affaires . Entreprise dont elle se repentira cruellement dans la suite . La Créature de Marie de Médicis devient son plus dangereux , son plus impérable ennemi . Le Roi , son Favori , & les Gens du Conseil , dit plaisamment du Plessis-Mornai , mais avec beaucoup de bon sens & de vérité , semblaient à un homme qui s'amuse à chercher une puce dans sa chemise , lorsque son ennemi est sur le point de le prendre à la gorge , pencheront à se délivrer de certaines inquiétudes que le Parti Réformé leur donne au dedans , & ils souffriront que les anciens ennemis de la Couronne se mettent , au dehors , en état de subjuguer bien-tôt l'Allemagne & l'Italie . Les Princes & les grands Seigneurs de France aussi froids , aussi indolents sur la réformation tant de fois demandée des abus du Gouvernement , & sur la trop grande autorité d'un Ministre hautain & ambitieux , qu'ils ont paru vifs & ardents contre Conchini & contre Luines , travailleront eux-mêmes à forger les chaînes dont Richelieu aura les lier ; ils l'aideront de leur expérience & de leur épée à ruiner le Parti Réformé , non moins nécessaire en France pour contrebalancer la trop grande autorité du Roi , que le Parti Protestant l'étoit en Allemagne à la conservation de la liberté des Princes & des Villes de l'Empire . Nous serons assez bons pour prendre la Ro-

Rochelle, disoit le Maréchal de Bassom- 1621.
pierre.

Ne dissimulons point la vérité. Si vous regardez d'un certain côté l'origine de la première guerre de Religion sous le Régne de Louis XIII. les Réformez paroissent y avoir donné occasion eux-mêmes, en s'affemblant avec trop de chaleur & de précipitation à la Rochelle, & en s'opiniâtrant à ne se séparer point, animez qu'ils furent par Favas leur Député Général, homme qui pensoit plus à l'avancement de sa fortune, qu'au bien & au repos de ceux de sa Religion. Les Seigneurs du Parti Réformé & le sage du <sup>Mémoires
le Rohan.
Liv. II.</sup> Plessis-Mornai aperçurent le précipice, où les Réformez trop foibles pour résister aux armes du Roi, vouloient se jeter. Ils tâchèrent de prévenir ce malheur, en proposant des expédiens utiles & honnêtes pour la séparation d'une Assemblée, que la Cour traitoit de rébellion ouverte. Peut-être qu'ils en seroient venus à bout, si la Force & Châtillon, dont l'un vouloit se venger de ce qu'on ne lui laissoit pas le libre exercice de ses Charges; & l'autre cherchoit à en obtenir de nouvelles, n'eussent pas fait agir leurs amis & leurs créatures dans l'Assemblée de la Rochelle, afin de persuader aux autres d'y demeurer, nonobstant les défenses, réitérées du Roi. Tel fut le prétexte spacieux qu'ils donnèrent à la Cour de pousser les choses aux dernières extrémitez. Presque tous les Seigneurs, & un grand nombre des principaux

1621.

paux Gentilshommes du Parti Réformé , abandonnèrent alors ses intérêts, sans renoncer à leur Religion , soit que l'opiniâtreté de l'Assemblée de la Rochelle ne leur parût pas soutenable ; soit que la Cour les eût séduits par ses promesses. Châtillon & la Force , les principaux auteurs d'une résolution prise à contretemps , n'eurent ni plus de courage , ni plus de fermeté que les autres. Ils s'accommodeèrent dès qu'on leur offrit des conditions avantageuses.

Deux Frères d'une des plus nobles & des plus anciennes Maisons de France , sacrifieront volontiers leurs biens & leurs établissements ; ils exposeront courageusement leur vie pour la défense de la liberté & des priviléges justement accordés par le feu Roi aux gens d'une Religion qui s'en étoient rendus dignes par tant de beaux endroits. Quelque noires que soient les couleurs, dont plusieurs Ecrivains flatteurs ou prévenus , ont peint l'entreprise des Ducs de Rohan & de Soubize, les personnes équitables & judicieuses , la regarderont toujours comme une action véritablement héroïque & digne de leur illustre naissance & de leur grand courage. Il y eut de la précipitation, de l'imprudence, de l'opiniâtreté dans l'Assemblée de la Rochelle. Le Duc de Rohan en convient lui-même. Mais on ne peut nier aussi que la Cour ne fût bien-avisé de trouver ce prétexte de ruiner la Réformation en France. On a vu dans les livres précédens

1621.

dens de cette Histoire, que toutes les délibérations & toutes les démarches du Conseil du Roi tendent là depuis long-temps. Rohan & Soubize ont donc eu raison de s'opposer à l'exécution d'un projet injuste, dont la faute pardivable des Réformez qui ne s'allarmoient pas sans sujet dans le fond, ne fut que le prétexte. Les Auteurs Papistes ont beau dire, ils ne flétriront jamais la réputation de ces deux incomparables Frères, dans l'esprit des honnêtes gens. On estimera plus leur courage & leur vertu, que la basseſſe de Lesdiguières, de la Force, & de Châtillon. Dans une extrême vieillesſe & pour orner ſon tombeau du titre de Connétable de France, Lesdiguières trahit *Discours de M. de Ro-*
ban sur la paix de Montpel-
lier. ſon honneur, & peut-être ſa conscience. Car enfin on ne peut pas dire qu'il en eût jamais. Les deux autres obtinrent le Bâton de Maréchal de France sans renoncer à leur Religion ; la Force en faisant ſon Traité particulier contre la paſſe donnée à ceux qu'il avoit engagé à résister au Roi ; & Châtillon en nuisant, par des voies obliques & ſecrètes, au Parti qu'il faifoit ſemblant de défendre, & l'attaquant même à force ouverte, lorsque les artifices devinrent inutiles. Commençons d'entrer, il en est temps, dans le triste récit de ces affaires déplorables : Et que rien ne nous détourne de blâmer le vice par tout, & de rendre justice à la vertu, quoique malheureufe & opprimée,

6 HISTOIRE DE

1621. Le Roi ayant appris, lorsqu'il étoit en
Le Comte & core en Guienne l'année dernière, que
la Comtesse Douairière de Soissons
herchent à jesté fit expédier des défenses expresses au
prendre des Maire & aux Magistrats de la ville de pro-
liaisons avec l'Assemblée de la Ro-
chelle.

*Mercure
Français.*

1620.

*Vie de M.
du Plessis-
Mornai.*

L. IV.

*Lettres &
Mémoires
du même.*

1621.

les Réformez se disposoient à tenir une
assemblée générale à la Rochelle, Sa Ma-
yinces comme Députez à l'assemblée. La
réponse que les Rochelois firent à celui qui
leur signifia les ordres du Roi, fut con-
quée de telle manière que la Cour jugea
bien qu'ils ne feroient pas exécuter. Voici
donc une Déclaration vérifiée au Parle-
ment, par laquelle Sa Majesté défend à qui
que ce soit de se trouver à l'Assemblée sous
peine d'être poursuivi comme rebelle &
criminel de lèze-majesté. On ne se met
en peine, ni de la Déclaration, ni des me-
naces qu'elle contient. C'est une pièce sub-
reptice, disent les Réformez zélez, & con-
traire à la parole positive que le Roi a don-
né avant la séparation de notre Assemblée
de Loudun. Nous sommes en droit de nous
assembler encore, puisque les articles si so-
lemnellement promis ne sont pas exécutés.
Les Députez arrivent donc de tous côtés
à la Rochelle, on célèbre un jeûne public,
& l'Assemblée s'ouvre le 24. Décembre de
l'année précédente.

Du Plessis-Mornai toujours bien inten-
tionné pour la paix, envoie promptement
ses mémoires à la Rochelle. Il exhorte
l'Assemblée à chercher les moyens d'entrer
en négociation avec la Cour, & de préve-
nir

nir dans la rupture ouverte que des esprits inquiets & mécontents veulent causer. Le Duc de Rohan se joint à du Plessis, & ils travaillent de concert à détourner les suites fâcheuses d'une démarche faite avec trop de précipitation & à contretemps. Le jeune Comte de Soissons & la Princesse sa mère brouillez à la Cour, firent fonder alors du Plessis-Mornai. Ils vouloient tenter l'un & l'autre ; si l'Assemblée seroit dans la disposition de prendre quelque liaison avec eux. Cela leur pouvoit être d'une assez grande utilité pour parvenir à leur but. Le fils & la mère se flattent encore que leur proposition ne seroit pas mal accueillie. Un Prince du sang à la tête des Réformez se feroit faire craindre d'une étrange manière. Son nom & son autorité auraient merveilleusement fortifié le Parti. Il devint plus foible & moins redoutable, depuis qu'il eut perdu les personnes d'un rang assez élevé pour commander aux grands Seigneurs qui l'avoient embrassé, & pour les tenir tous dans une subordination raisonnable.

Dez que les Réformez n'eurent plus un Protecteur du sang Royal, chaque Seigneur Réformé voulut être le maître, ou du moins indépendant. Une Assemblée de Gentilshommes de Province, de Ministres, & de Magistrats n'avoit ni assez de crédit, ni assez d'autorité. Comment pouvoit-elle retenir des gens que l'espérance d'un bienfait, ou la crainte de quelque disgrâce remucent uniquement ? L'Assemblée n'avoit

Origine de
la décadence
du Parti
Réformé en
France.

8 HISTOIRE DE

1621. n'avoit point de récompenses à distribuer. Il y avoit beaucoup à gagner, & fort peu de chose à perdre pour ceux qui s'abandonnoient. La Cour habile à profiter de cette espèce d'anarchie, qui fut la cause principale de la ruine du Parti Réformé en France, s'appliquoit à désunir les Seigneurs Réformez, & à les gagner les uns après les autres. C'est par là qu'elle vint à bout de la plus grande partie de ses desseins sous le règne dont j'écris l'histoire, & qu'elle a depuis entièrement exécuté son ancien projet. Les choses étoient dans une situation fort différente sous le Roi de Navarre, & le Prince de Condé. En temps de guerre & de paix, ils étoient capables de procurer de bons établissements aux Seigneurs, aux Officiers de guerre, &

plurier, & à dire Now. Flâitez de je ne fais quelle chimère de République, ces gens s'imaginoient qu'un Corps semblable, disoient-ils, aux Etats Généraux du Royaume, & composé des Députez de la Noblesse, du Clergé, & du Tiers-Etat de la Réformation, feroit infinitement mieux qu'un Prince Protecteur, qui avoit toujours ses desseins & ses intérêts particuliers. Mais

on

on s'aperçut bientôt après la mort d'Henri IV. que le Parti privé d'un Chef supérieur à tous les Seigneurs Réformez, ne subsisteroit pas long-temps. L'Assemblée de la Rochelle, dont il est question maintenant, aura beau parler au plurier, & dire *Nous*, tout ira de travers, ses ordonnances feront fort mal observées.

Je l'ai dit ailleurs : si le Prince de Condé n'eût pas manqué de lumière & peut-être de courage à son retour en France après la mort d'Henri IV. il auroit suivi le bon avis que le Maréchal de Bouillon lui donnoit, de rentrer dans sa première Religion, & de se mettre à la tête des Réformez. C'étoit le véritable moyen de se faire craindre à Marie de Médicis, de lui enlever une Réformez

d'obliger de France-
er le pré-
te dépen-
ou d'un
us devoit
. Maifon.
que fon
éfendue,
Le jeune
é, cher-
: lui. Il

prétendoit former des intrigues & des factions, afin que le Roi fût dans la nécessité de lui donner en mariage Madame Henriette troisième Fille de France. Voilà pourquoi le Comte & la Comtesse de Soissons vouloient fonder l'Assemblée de la Rochelle. Ils peuoient à se faire acheter par un

1624. mariage si considérable, quand ils seroient une fois à la tête du Parti Réformé. Un Prince habile & éclairé autoit conçu de plus nobles & de plus vastes desseins. Epouser la sœur du Roi, c'étoit une grande alliance pour le Comte de Soissons : mais elle ne lui apportoit pas des avantages fort extraordinaires. En renonçant avec connoissance de cause à des superstitions que son grand-père avoit entrepris de bannir de France, Soissons devenoit infiniment plus puissant que l'ainé de sa Maison ; il se rendoit redoutable au Roi & à ses Ministres ; il se faisoit de grands amis au dedans & au dehors.

Vie de M.
du Plessis-
Mornay,
L. IV.

Du Plessis-Mornay à qui une longue expérience avoit apris que les Princes & les Seigneurs d'une autre Religion que la sienne, pouvoient bien tirer quelque profit d'une liaison passagête avec les Réformez ; mais qu'ils n'avoient jamais ni assez de courage, ni assez de justice, pour insister trop fortement sur la réparation des griefs dont les Eglises Réformées se plaignoient : du Plessis, disje, répondit sagement à l'Exprès venu à Saumur de la part du Comte & de la Comtesse de Soissons ; que l'Assemblée de la Rochelle cultiveroit avec plaisir les bonnes graces de Leurs Altesses ; mais qu'elle ne mêleroit point les affaires de la Religion avec celles qui ne regardent que l'Etat & les intérêts des Princes. La négociation que M. le Comte veut entamer avec nous, disoit du Plessis, ne serviroit qu'à se tromper les uns les

les autres. Son Altesse fera sa paix que le Roi lui donnera à Madame en mariage : Et notre Assemblée sera contente, lors qu'elle verra de meilleures assurances de l'exacte observation de l'Edit de Nantes.

On y avoit dressé, le 2. jour de l'année Remontrances, fort respectueuses au ce de l'Assemblée de la Rochelle au Roi. Elles contenoient les raisons que les Eglises Réformées prétendoient avoir de tenir une assemblée, & les sujets légitimes de plainte qu'on leur doroit par plusieurs infractions des Edits de Pacification. Pour rendre cette Histoire plus utile & moinsennuyeuse, qu'il me soit permis de rapporter en détail ce qui peut donner une connoissance plus exacte des affaires principales des Réformez de France, & de passer légèrement sur certaines choses peu importantes arrivées dans les Provinces ; je ferai toutefois même quand le récit n'en sera pas nécessaire pour l'intelligence des grands événemens du règne de Louis XIII. Il y eut dans les premiers mois de cette année une petite guerre entre le Duc de Montmorency Gouverneur de Languedoc & le Marquis de Châtillon Général des Réformez dans une partie de cette Province, à l'occasion d'un mouvement arrivé à Privas ville du Vivarais. Je ne parlerai point de cette affaire, par exemple, ni de quelques autres survenues en Guyenne. Cela me donnera le temps de m'étendre davantage sur les diverses démarches de l'Assemblée de la Rochelle, sur les négociations qui se firent dans le dessein de pré-

Mercure
François.
1621.

1621. venir une guerre ouverte , & sur ce qui fournit à Louis le prétexte de porter les armes contre des Sujets qui ne lui demandoient qu'une libre jouissance des choses accordées par le feu Roi son père , & l'obfervation de ce que Sa Majesté leur avoit promis elle-même . Il me semble que cette méthode est la plus capable d'instruire les personnes qui voudront juger équitablement de la conduite de Louis XIII. au regard des Réformez de son Roiaume , & de celle des François qui crurent alors avoir des raisons légitimes de se défendre contre leur Roi , ou plutôt contre son Favori qui les vouloit opprimer . Et puis que la convocation de l'Assemblée de la Rochelle & le refus qu'elle fit de se séparer , furent l'occasion d'une guerre civile qui dura plusieurs années , voyons ce que les Réformez alléguèrent alors pour leur justification .

Nous nous sommes assemblés ci-devant , Sire , disent-ils dans leurs remontrances au Roi , avec la permission de Votre Majesté à Loudun . C'étoit pour examiner les divers sujets de plainte que nous pouvions avoir , & pour vous demander très-humblement la réparation de ce qui est contraire à notre seureté & aux Edits qui sont les loix fondamentales de votre Roiaume . Une longue souffrance de plusieurs maux , dont nous devions raisonnablement craindre l'aggravation , l'audace de nos ennemis qui redouble à mesure qu'ils nous voient rebutez ; enfin la commission expresse que nous avions de représenter à Votre Majesté qu'une infraction

fraction continuelle des Edits étoit capable d'ébranler l'Etat : ces raisons, Sire, nous portèrent à insister six mois entiers avec une perséverance proportionnée à nos besoins, afin d'obtenir de Votre Majesté quelque témoignage de sa bonne volonté pour nous. En nous commandant de nous séparer, Elle trouva bon que Monsieur le Prince & M. le Duc de Luines donnassent leur parole à M. le Duc de Lesdiguières & à M. de Châtillon qui parloient pour nous, que si nous nous séparions, selon l'ordre que Votre Majesté nous en donnoit, Elle feroit dans six mois, pour tout délai, exécuter quelques-uns des principaux points de nos demandes, & qu'Elle répondroit favorablement à nos Cabiers.

On nous promit encore que Votre Majesté voudroit bien écouter les remontrances des Députez de Bearn un mois après l'exécution de ce que nous avions demandé. Enfin, on nous assura que nous aurions la liberté de nous rassembler, s'il arrivoit que les choses ne se fissent pas exactement. Monseigneur le Prince donna sa parole de nous procurer la permission de tenir une nouvelle assemblée ; & M. de Luines nous assura que la sienne qu'il donnoit en même temps, vaudroit au-tant & peut-être plus que des Brevets. On ajouta de la part de Votre Majesté, que c'étoit la première parole qu'Elle eût donnée à ses Sujets de la Religion, & que nous devions la regarder comme une promesse inviolable. Cette considération, Sire, nous ayant paru plus forte que les autres, nous

252. obéîmes promtement : "Et Votre Majesté confirma de sa bouche à ceux qui lui parloient pour nous ; qu'Elle feroit exécuter ce que Monseigneur le Prince, & M. le Due de Luines, nous avoient promis... En nom séparant, nous dressâmes un acte de notre obéissance, conformément aux paroles qui nous étoient données : Et les Députez eurent la commission de se rassembler, en cas que les articles ne fussent pas exécutés dans les six mois. Cela ne s'est point fait en secret. Votre Majesté l'a pu savoir ; & Messeigneurs de votre Conseil ne sont point ignoré.

Cependant les six mois s'étant écoulés sans que nous vissions l'exécution d'une promesse si solennelle, on a poussé Votre Majesté à marcher en Bearn, visant que le septième mois accordé pour éconter les remontrances des geis du païs fut expiré, & sans avoir regard que Votre Majesté avoit encore confirmé dans sa lettre écrite au Parlement de Pau le 21. Septembre, ce qui nous avoit été promis. De manière que contre des paroles formelles & souvent réitérées, l'exécution de la main levée des biens Ecclésiastiques a été anticipée. Ce qui a causé un fort grand changement dans le païs, & la ruine entière de la seureté & de la liberté de vos Sujets de Bearn qui font profession de la même Religion que nous. Voilà, Sire, les raisons pourquoi nous avons été convoqués dans cette ville. Nous nous y faisons entendre les assurances que Votre Majesté nous a données ; & c'est dans le dessein de la supplication

très-

très-humblement d'accomplir ce qu'Elle nous a promis, & de réparer les nouveaux griefs que nous avons soufferts depuis notre séparation. Nous disons en bonne conscience, Sire, que nous ne sommes point coupables d'avoir méprisé votre autorité. Les causes de notre réunion dans cette ville sont légitimes, & notre conduite est irreprochable, puis qu'elle est appuyée sur votre parole sacrée. Que si nos ennemis ont obtenu une Déclaration qui révoque en doute la vérité de ce qui nous a été promis de la part de Votre Majesté, & qui nous rend criminels, ce nous est, Sire, un nouveau sujet de douleur & de plainte. Nous ne sommes coupables que parce que nous nous sommes reposés sur la parole du premier Prince de votre sang, & d'un Seigneur que Votre Majesté chéris uniquement ; parce que nous renouvelons la poursuite de nos très-humbles requêtes, en conséquence de la première parole inviolable que Votre Majesté nous a donnée, & que nous avons prise pour causion après tant de remises.

Qu'il plaise donc maintenant à Votre Majesté, Sire, de considérer notre innocence, & de ne permettre pas que nos ennemis l'oppriment ainsi devant vous. On nous accuse de donner atteinte à votre autorité. Il est facile de juger qui d'eux ou de nous, en a la conservation le plus à cœur, aussi bien que l'affermissement de votre Couronne. Quand nous poursuivons par les formes du respect qui est dû à Votre Majesté, l'exécution des Edits, la réparation de tout d'infractions,

1621.

Et les moyens de notre conservation, nous recevons ordre de nous taire. On oppose votre autorité à notre perséverance, comme si l'une étoit contraire à l'autre. Votre autorité, Sire, est plus engagée dans le maintien de vos Edits & l'exécution de vos promesses, qu'en toute autre chose. Quel soin nos ennemis ont-ils de la ménager? Que ne font-ils pas pour la détruire? Après avoir rapporté les anciens griefs, l'Assemblée ajoute les nouveaux sujets de plainte que les Réformez avoient. Contre votre autorité, Sire, & au préjudice de la tranquillité publique, on fait des sermons par tout, on publie des libelles séditieux pour soulever le peuple contre nous. Les cadavres de ceux de notre Religion sont déterrez, nos Temples brûlez, nos Pasteurs chassez, les lieux accordez pour l'exercice de notre Religion près des villes, ne nous sont point délivrez. Nous avons souffert de pareilles violences à Lion, à Moulins, à Dijon, à Bourges, en d'autres villes, sans que nous ayons pu obtenir justice.

Les Jesuites trouvent leur place partout; mais principalement lors que les Proteftans se plaignent de quelque persécution excitée contr'eux. Ils furent donc clairement désignez dans les remontrances de l'Assemblée de la Rochelle. Il y a certaines gens, Sire, y disoit-on encore, que tous vos bons Sujets Catholiques Romainis bien affectiez à votre Couronne, regardent comme ses plus dangereux ennemis. Ces personnes & d'autres qu'elles ont séduits pour servir

1621.

vir la domination étrangère, dont elles se déclarent les émissaires, s'efforcent plus que jamais de renvoyer dans votre Royaume la même machine par laquelle tant d'Etats ont été bouleversés dans la Chrétienté. On emploie mille artifices pour jeter le vôtre dans une pareille confusion. Chacun fait que dans leurs sermons séditieux & dans les insinuations secrètes qui se font dans leurs congrégations, ces gens excitent le peuple à nous haïr mortellement, & à conjurer notre destruction. Ils se vantent d'avoir un empire absolu sur votre conscience, de pouvoir mettre dans l'esprit de Votre Majesté tout ce que bon leur semble, & de lui avoir inspiré de l'aversion & de l'horreur contre nous. Ces mêmes gens sont cause des griefs que nous souffrons : Ils en empêchent la réparation, afin qu'après avoir énervé toute la force de vos Edits, nos plaintes nous soient désormais imputées à crime. Plut à Dieu que leur projet ne fut pas si avancé. La trompette de la guerre ne s'entonneroit pas contre nous dans tout le Royaume. Le dé est jeté, disent nos ennemis, & les préparatifs se font de tous côtés. Vos Provinces de Poitou & de Guienne sont remplies de troupes qui partagent dans leur esprit le butin qu'elles espèrent de trouver à la prise de la Rochelle.

Ces alarmes, Sire, nous obligent à supplier Votre Majesté de n'écouter pas les calomnies de nos ennemis, d'avoir égard à la justice de notre cause, de faire lever la Déclaration publiée contre nous, & de nous permettre de porter librement aux pieds de

1621.

de Votre Majesté nos plaintes & nos prières. Si nous obtenons quelque témoignage de votre bonne volonté pour nous ; ceux de votre Religion seront persuadés que Vous avez résolu de nous protéger contre les entreprises de ceux qui nous haïssent. En nous assurant notre liberté, nos biens, & notre vie, Votre Majesté nous mettra en état de les employer pour son service. Nous protestons saintement devant Dieu & devant les hommes, pour nous & pour tous ceux que nous représentons, que si nous demandons la liberté de servir Dieu selon notre conscience, c'est dans le dessein d'être inviolablement attaché à votre service, & de travailler au bien de l'Etat, & à la prospérité du royaume de Votre Majesté. Fasse le Ciel que nous trouvions grâce auprès d'elle, & que vous puissiez reconnaître qu'entre tous vos Sujets, vous n'en avez point ni de plus fidèles ni de plus soumis que nous.

Le Roi refuse de recevoir les remontrances de l'Assemblée.

J'ai cru devoir rapporter cette pièce presque tout entière. Elle n'est pas mal faite. Il y a du bon sens, & quelques restes de l'ancienne & généreuse liberté, qui n'étoit pas encore tout-à-fait éteinte en France. Les Réformez la conservèrent plus long-temps que les autres. Cela n'est pas surprenant. Le Papisme abaisse & obscurcit l'esprit : au lieu que les principes de la Réformation l'élévent & les rendent plus préparés à connoître & à dire la vérité. On la voulu faire passer cette liberté des Réformez pour un esprit de cabale & de faction : mais

mais les gens sages en jugeront tout autrement. Ces remontrances sont une preuve certaine que si l'Assemblée de la Rochelle fut convoquée avec trop de chaleur & de précipitation, ceux qui la composoient, ne penserent d'abord qu'à implorer la clémence & la protection du Roi, bien loin d'avoir formé le dessein de se soulever contre lui. Il ne voulut point donner audience à ceux que l'Assemblée avoit envoiez pour lui présenter les remontrances. Louis écoutea seulement Favas comme Député Général des Eglises Réformées, & lors qu'il présenta les remontrances, Sa Majesté répondit avec une extrême hauteur, qu'Elle ne recevroit rien de la part de quelques factieux venus à la Rochelle, malgré les défenses qui leur en avoient été faites. Il fallut donc prendre un autre tour. Favas dressa une requête en son nom. Il y supplioit très-humblement le Roi de révoquer la Déclaration publiée contre l'Assemblée de la Rochelle, & de vouloir bien entendre les Députés. On inféra dans la requête quelque chose de ce que l'Assemblée alléguoit dans les remontrances pour sa justification. Pontchartrain Secrétaire d'Etat ayant porté la requête au Conseil du Roi, celle y fut jugée injurieuse & remplie de fauffetez. Hors que Favas pressa pour avoir la réponse, on lui dit de bouche que sa requête méritoit le feu ; que l'Assemblée devoit demander pardon au Roi, & se séparer incessamment ; & que c'étoit le seul moyen d'obtenir l'abolition de sa désobéissance.

Le

1621.

*Bernard,**Histoire de Louis XIII.*
L. V.

1621. Le Conseil se récria fort sur ce que les Réformez sembloient donner un démenti à la Déclaration du Roi. Elle portoit expressément que *la permission qu'ils disoient avoir de se rassembler*, étoit une fausse supposition, dont ils se servoient pour abuser les plus simples d'entr'eux qui vouloient demeurer dans leur devoir. Un Historien peu exact & flatteur s'éleve ridiculement là-dessus. Ces paroles du Roi, dit-il, étoient seules suffisantes à leur condamnation. Il faut que la témérité d'un Sujet soit extrême pour contredire une Déclaration si solennelle d'un Prince dont chacun reconnoit la bonne foi & la justice. Laissons à part la bonne foi & la justice de Louis XIII. Cette Histoire ne prouvera que trop qu'il ne posséda jamais ces vertus en un degré fort éminent, quoiqu'il ait pris le surnom de Justice. On ne peut nier que ce Monarque ne fût extrêmement sujet à se laisser surprendre. Et pourquoi cet Auteur veut-il que des Sujets ne puissent sans une extrême témérité contredire d'une manière respectueuse la Déclaration du Roi trompé par un Favori ambitieux, par un Confesseur qui fut toujours un maître fourbe, & par des Ministres corrompus, quand Sa Majesté nie d'avoir donné sa parole, quoique la chose ait été promise de la manière du monde la plus solennelle ?

Le Duc de Monbazon beaupère du Favori en est un témoin irreprochable. J'ai rapporté sa lettre à du Pleissis-Mornai. Il y déclare formellement qu'il n'avoit porté aucune

aucune parole du Roi, ni de M. de Lui-
nes qu'après le commandement précis & Mornai.
réitéré que Sa Majesté lui en avoit fait en L. IV.
présence de M. le Prince. Il feroit inutile
de nous répondre que Monbazon defa-
voua cette lettre particulière à du Plessis,
dans celle qui fut depuis publiée sous son
nom. Chacun sait que le Duc souffrit cela
par complaisance pour Luines son beau-fils
accusé de mauvaife foi à la visé de toute la
France. Et lors qu'on rendit à Monbazon
une replique où du Plessis se plaignoit de
ce qu'un fait certain & avoué même par le
Duc se trouvoit nié dans une pièce impri-
mée sous son nom, Monbazon confessa
de bonne foi qu'il avoit écrit la première
lettre & non pas la seconde. M. du Ples-
sis, ajoûta-t-il, a bien pu reconnoître que
les deux lettres ne sont pas de la même plu-
me. Enfin un homme de bon sens croira-
t-il jamais que du Plessis-Mornai & l'Af-
semblée de la Rochelle aient eu la hardies-
se de soutenir tout publiquement que le
Roi avoit donné une parole positive, si la
chose n'étoit pas certaine & indubitable?
Nous voions dans les Mémoires du Duc *Mémoires*
de Rohan, Seigneur d'une probité recon- *de Rohan.*
nuée & bien instruit de ces affaires, qu'il
pose le fait comme véritable. Ce fut alors,
dit-il, que la Cour commença de se moc-
quer de tenir ses promesses.

Qu'on ne nous allégue point ce que le
Prince de Condé a pu dire en certaines oc-
casions, que l'Assemblée de la Rochelle
n'étoit qu'irrévérence, révolte & impiété.

Quand

22 HISTOIRE DE

1621.

Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
L. V.

Quand un homme d'un rang supérieur n'a rien de solide à repliquer à ceux qui lui reprochent sa mauvaise foi, il les traite ordinairement avec injure & avec mépris. Aveuglé par une fausse ambition & par son avarice, Condé ne demandoit qu'à porter les choses aux dernières extrémitez contre des gens que son père & son grand-père avoient défendus avec tant de courage & de perséverance. Il espéroit d'avoir le commandement de l'Armée, s'il y avoit une guerre ouverte contre les Réformez. Mais le Duc de Luines fut plus habile & plus fin que Son Altesse. Bien loin d'être favorable à l'Assemblée de la Rochelle, Lesdiguières leurré de l'Epée de Connétable, se déclara un de ses plus grands ennemis. Cependant il disoit seulement, *qu'elle avoit été trop hardiment commencée.* Ce fut aussi le sentiment de plusieurs autres Seigneurs Réformez, qui n'approuvérent ni sa convocation, ni le refus qu'elle fit de se séparer. Mais les Députez n'y vinrent aucunement dans un esprit de *revolte & d'impiété.* Leurs remontrances en sont une preuve convaincante. Ils ne demandoient que l'exécution de ce que le Roi leur avoit promis, & la réparation de certains nouveaux griefs. En les contentant sur quelques articles, la Cour les aurait renvoieez tout joieux dans leurs Provinces.

Je ne puis l'inculquer assez. Voici la première & véritable origine des guerres de la Religion qui ont désolé la France sous le Régne

1621.

Régnie de Louis XIII. & qui ont fait couler des ruisseaux de sang dans plusieurs Provinces. Que les personnes équitables jugent maintenant, s'il ne valoit pas mieux prendre les expédiens propres à sauver l'autorité du Roi commise, & à rassurer en même temps les Réformez justement effarouchez, comme les gens sages de l'une & l'autre Religion le conseillbient, que de mettre la patrie en feu. Les Réformez avoient des raisons légitimes d'avoir de grands soupçons & de la détiance sur ce que la Cour en usoit de si mauvaise foi avec eux, sur ce qui s'étoit fait en Bearn, & sur les troupes du Roi dont la Rochelle paroisoit investie de tous côtés. La raison & la justice vouloient qu'on dissipât tous ces ombrages. Mais quoi ! Louis formé dès ses prémières années au pouvoir arbitraire, avoit une furieuse impatience de l'établir. Le Duc de Luines vouloit la guerre pour se faire Connétable. Et le Père Arnoux le grand oracle du Favori, l'y portoit de toute sa force à la sollicitation des Ministres de la Cour de Rome, & de celle de Madrid.

Les Jésuites irritiez de ce que l'Assemblée Ecrit des de la Kochelle les avoit clairement désignez Jésuites dans ses remontrances, ne demeurèrent ^{contre les} Remon- pas muets dans cette rencontre. Ils ne ^{trances de} parlent jamais avec plus de hauteur & de l'Assemblée fierté, que lors qu'il eut question de répondre aux accusations justes & véritables qui ^{de la Ro-} chelle. se font contr'eux. L'Auteur de leur Apologie crut réfuter solidement ce que les re- mon-

1621.
Mercure
Français.
1621.

montrances disoient des sermons séditieux des gens de sa Compagnie, en alléguant ce qu'un d'eux avoit prêché depuis peu devant le Roi : que le Souverain doit protéger ses Sujets , quoi qu'ils professent une Religion contraire à la sienne , maintenir les Edits accordez , & remettre à Dieu la conversion des Herétiques sans forcer leurs consciences. Cela ne prouve rien, disoit-on. *Le bon Père eut même soin d'apporter finement le correctif à ce qu'il semblait avoir avancé contre l'esprit de la Société.* Il ajouta que la protection due par le Prince indifféremment à tous ses Sujets , ne doit pas lui lier les mains quand il s'agit de châtier ceux qui sous de faux prétextes se portent à la felonnie & à la rébellion. La maxime est véritable, ajoutoit-on , mais le Prédicateur ne l'appliquoit-il point tacitement à l'Assemblée de la Rochelle, que le Confesseur du Roi lui dépeint sans cesse comme une assemblée de factieux & de rebelles? Nous n'ignorons pas que les Jésuites qui prêchent à la Cour & à Paris, sont plus réservés & plus circonspects que ceux des Provinces. On se plaint de ceux-ci particulièrement. La Compagnie a des Prédicateurs & des Directeurs propres à tout pays & à toute sorte de gens. Ceux qui sont employez à la Cour & à Paris sont plus fins & plus dissimulez. Outre qu'on les y éclaire de trop près, le Roi & ses Ministres ne permettent pas que les bons Pères y donnent un essor trop libre au zèle ardent pour la plus grande gloire de Dieu, dont ils se disent dévouez. Ceux qu'on envoie dans les

1621.

les Provinces, sont ordinairement plus ouverts & plus emportez. On souffre même pour bien des raisons qu'ils parlent plus franchement. Les Evêques & les Magistrats les appuient, afin de gagner les bonnes grâces du Confesseur du Roi, qui régle tout selon sa prudence. A quoi bon viennent-ils nous citer je ne sais quelle lettre de Henri IV où ce Prince, disoient-ils, rend un témoignage avantageux à leur probité, à leur suffisance, à leur modestie ? Qui ne fait pas que le pauvre Prince eut toujours peur des Jésuites, & qu'il affecta de leur faire du bien & de paroître leur meilleur ami depuis qu'un disciple de la Société eût attenté à sa vie ?

L'Apologiste des bons Pères se plaignoit encore de l'injure que les Réformez faisoient au Roi, en lui disant que les Jésuites se vantoient d'avoir un empire absolu sur sa conscience, de disposer à leur gré des grandes affaires qui se traitoient dans son Conseil. Nous croions bien, disoient quelques-uns en lisant l'Ecrit, que les Jésuites de Cour ne sont pas si imprudens que de parler de la sorte. Mais enfin on ne peut nier que le P. Arnoux n'ait un grand empire sur la conscience & sur l'esprit du Roi. La chose est de notoriété publique. C'est le plus intime confident du Favori. Le Duc de Luines le consulte sur toutes les affaires d'Etat. Pourquoi les Ministres de Rome & d'Espagne ont-ils de si longues, de si fréquentes conférences avec le Confesseur du Roi ? Quoi qu'il en soit les Remontrances désignent particulièrement les Jésuites des Provinces. Pour se rendre plus

Tome IV.

B

rejpec-

26 HISTOIRE DE

1621.

respectables & pour en imposer au peuple, ils parlent comme des gens dont les Supérieurs ont une grande influence dans les résolutions qui se prennent au Conseil. Le fait est certain. C'est au Roi & à ses Ministres de juger si ces discours ont un fondement raisonnable. A quoi pense l'Apologiste de nous venir peindre son P. Arnoux comme un Directeur désintéressé, qui forme, dit-il, l'esprit docile & débonnaire de Sa Majesté à toutes les vertus qui peuvent faire approcher un grand Roi de la pureté des Anges ? Nous prend-on pour des gens de l'autre monde ? Le Favori a mis Arnoux en place, afin qu'il l'aïdât à se rendre encore plus maître de l'esprit du Roi. Le bon Père s'applique plus à la Politique & aux affaires d'Etat, qu'à la méditation de l'Ecriture Sainte, & à l'étude des choses capables de l'instruire des devoirs de son Ministère. Pour former un jeune Prince à la pratique des vertus Chrétiennes, il faut avoir plus de droiture & de probité, qu'il n'en paroît dans la conduite du Confesseur du Roi.

Le Duc de Rohan & du Plessis-Mornay s'entremettent pour ajuster l'affaire de l'Assemblée de la Rochelle.

Quelques grands Seigneurs secondoient de toutes leurs forces les démarches qu'Arnoux faisoit pour animer le Roi à porter ses armes contre les Réformez, soit que ces gens de qualité non moins bigots que le menu peuple, haïssent ceux d'une Religion contraire, soit qu'ils se flattassent qu'ayant plus de crédit & d'autorité durant la guerre, ils trouveroient des occasions d'arrêter la surprenante rapidité de la fortune du Duc de Luines. Les anciens Ministres

nistres d'Etat plus clairvoians, & plus experimenterez, étoient d'un avis différent. *Vie de M. du Plessis-Mornai.* Ils pénétraient les desseins secrets du Favouri. Ces Messieurs se défiaient encore de l'humeur facile du Roi, que Luines favoit amener à son but par des insinuations artificieuses, & par l'empire que la Confession, secret admirablement bien inventé pour remuer les consciences, & pour tourner les esprits, donnoit au Jésuite Arnoux sur celui d'un Prince naturellement timide & superstitieux. Silleri, Jeannin, & quelques autres voioient bien que Luines vouloit la guerre, dans le dessein de faire revivre la charge de Connétable, & de l'obtenir pour lui-même, quoi qu'il s'en servît comme d'un leurre pour tromper le Maréchal de Lesdiguières. D'autres raisons solides éloignoient encore les anciens Ministres de la résolution de pousser les Réformez à bout. La Maison d'Autriche devenoit plus fière & plus entreprenante que jamais, depuis le rétablissement de ses affaires en Allemagne. Le Palatinat étoit presqu'entièrement envahi. Les Espagnols occupoient la Valteline ; & la trêve des Provinces-Unies avec eux étoit sur le point d'expirer. Les gens sages & prudens craignoient que la Maison d'Autriche ne s'agrandît dans les Païs-Bas, en Allemagne & en Italie, pendant que la France occupée à ses guerres civiles, ne ferroit pas en état de s'opposer aux entreprises de l'Empereur & du Roi Catholique.

Ces diverses considérations portèrent les

1621. anciens Ministres d'Etat, à faire entendre au Duc de Rohan & à du Plessis - Mornai, que s'ils vouloient s'entremettre auprès du Roi & de l'Assemblée de la Rochelle, on trouveroit des expédiens pour accommoder les affaires. Rohan & du Plessis acceptent volontiers la proposition. Ils conviennent de se voir à Loudun, & le Duc de la Tremouille qui se rencontroit alors à Thouars dans le voisinage, est prié de s'y rendre aussi. Du Plessis remontra vivement aux deux Seigneurs, qui pour faire honneur à son âge & à son rare mérite, venoient conférer dans son logis, le danger où les Eglises Réformées se jettoient, en portant les choses à la dernière extrémité. *J'avouë, disoit-il, que ce qui s'est fait en Bearn, nous donne de justes raisons de défiance. Mais on ne peut nier aussi que les Béarnois n'aient été trop opiniâtres. Sans cela le Roi ne seroit pas allé si avant. Les ennemis que nous avons à la Cour, cherchent à nous ruiner sourdement, ou bien à force ouverte : la chose est incontestable. Cependant, il y a toujours de bons François auprès du Roi. Nous pouvons nous servir d'eux pour conserver l'Etat & nos Eglises en même temps. On nous a rendu la ville de Leitoure. C'est une preuve, à mon avis, que le Conseil du Roi n'a pas encore pris une résolution fixe de nous perdre. La place est importante : nous l'auroit-on restituée, si notre ruine étoit déterminée ? Il étoit facile de trouver des prétextes pour se dispenser de remettre Leitoure entre nos mains. Quoi qu'il en*

en soit, le Roi est armé, ses forces sont réparties dans nos meilleures Provinces; ^{1621.} Si nous ne sommes pas en état de nous défendre, nous pouvons encore moins faire une guerre offensive. Ces raisons me persuadent que nous devons éviter avec soin tout ce qui est capable de porter les choses à l'extrémité. Car enfin, il ne suffit pas d'avoir une bonne cause; on doit être assez puissant pour la soutenir. Cherchons les moyens de sortir de l'embarras où nous sommes. La prudence des anciens Ministres d'Etat nous aidera peut-être à les trouver. Disposons sur tout les gens de notre Assemblée à faire des soumissions au Roi. Ce n'est que par là que nous pourrons éviter le péril où se trouvent nos Eglises. Il faut parler franchement & sans aucun ménagement à ceux qui sont à la Rochelle; afin qu'ils pensent sérieusement à sortir du mauvais pas, où ils se sont engagés, sans avoir prévu les conséquences de leur convocation précipitée.

Les Ducs de Rohan & de la Tremouille se rendirent au bon avis que du Plessis donnoit. Ils protestèrent de le suivre avec toute sorte de candeur & de probité. On résolut ensuite que les deux Seigneurs & du Plessis écriroient chacun au Roi une lettre en divers termes, mais dans le même sens, & du Plessis en dressa la minute. Nous avons celle qu'il écrivit en son particulier, selon le projet concerté. Après y avoir conjuré le Roi d'avoir moins d'indignation contre ceux qui s'étoient assemblés à la Rochelle,

1621.

il lui représente qu'ils ont plutôt péché par la crainte du malheur dont leurs Eghes sembloient être menacées, que par le mépris de la majesté du Souverain. C'est-pourquoi, Sire, -ajoutoit du Plessis, nous osons vous supplier très-humblement, d'avoir plutôt égard à la fin que les gens convoquez à la Rochelle se sont uniquement proposée, de porter leurs plaintes, avec tout le respect & toute la soumission possible, aux pieds de Votre Majesté, qu'au défaut de la procédure qui s'est faite dans la convocation. Couvrez le, Sire, de votre bonté, ne refusez pas à de fidèles Sujets la grace qu'ils vous demandent, de remporter quelque consolation dans leurs Provinces. Votre Majesté n'est que trop bien avertie des émotions que la fraieur de nos gens excitée par des bruits répandus, a causées. La nature de cette passion est telle, qu'il n'est pas facile de la retenir dans les justes bornes que la raison doit prescrire. Cependant, j'espére que par la prudence de Votre Majesté, cette convocation aura une bonne issue pour votre service. Les gens qui sont venus à la Rochelle, persuadez de votre clémence par les effets que vous leur en ferez sentir, rameneront ceux qui se sont écartez de leur devoir. Ils appaiseront le trouble & l'émotion dans les endroits où ils passeront en retournant chez eux. Je sai bien, Sire, qu'on allégue là-dessus votre autorité. Bien loin de vouloir la diminuer, nous sommes tous convaincus que sa conservation nous est plus nécessaire qu'à vos autres Sujets. Elle est si fort élevée au dessus de ce que nous pouvons faire,

faire, que la condescendance de Votre Majesté pour notre faiblesse, sera plutôt regardée comme un excès de votre bonté, que comme une atteinte donnée à votre puissance. Je ne fais si les autres sont de mon goût. Mais je prens toujours un plaisir extrême à rapporter comment le sage du Plessis se conduissoit dans les affaires délicates & difficiles. On y trouve d'utiles instructions.

1631.

Qu'il est déplorable qu'un Gentilhomme Nouveaux d'une prudence si consommée, & si bien intentionné, ait pris tant de peines inutiles! Dans le temps même qu'il travailloit à la paix, l'Assemblée se brouilloit plus que jamais avec la Cour. Quand on apprit à la Rochelle que le Roi avoit non seulement refusé de recevoir les remontrances, mais qu'il rejettoit encore la requête présentée par Favas Député Général des Eglises Réformées, on ne garda presque plus de mesures. L'Assemblée écrit incontinent dans les Provinces; elle ordonne que les places de seureté soient fortifiées & mises en bon état. On fait des levées extraordinaires de deniers: Enfin, on choisit des Chefs pour commander les troupes en cas de besoin. De Veilles membre de l'Assemblée étant venu à Saumur pour sonder la disposition du Gouverneur, & pour s'informer de l'état de cette place importante à cause de son pont sur la Loire, du Plessis demanda trois ou quatre mille hommes pour la défendre. Il ouvrit encore son cœur à de Veilles sur la manière précipitée dont tout se faisoit à la Rochelle.

dans l'Assemblée de la Rochelle,

*Vie de Mr.
du Plessis-
Mornai.
Liv. IV.
Lettres &
Mémoires
du même.*

1621. Un homme sage, disoit-il, n'entre jamais en guerre pour rendre sa condition plus mauvaise. On cherche au contraire à la faire meilleure. Celui qui commence la guerre par la défensive, risque ordinairement de perdre du sien. Nos Péres souffroient des infractions criantes, avant que de prendre les armes. Cette patience servoit à montrer la justice de leur cause. Quand ils étoient enfin réduits à la nécessité d'opposer la force à la violence, ils avoient la prévoyance de se rendre maîtres de plusieurs places en un jour. Un pareil coup d'éclat épouvrantoit leurs ennemis : il les jettoit dans la consternation. Si nos Péres perdoient quelques places pendant la guerre qui duroit un an, ou deux, ils en conservoient plusieurs par la paix, ils obtenoient un Edit avantageux qui rendoit leur condition meilleure. Nôtre Assemblée veut prendre maintenant des mesures tout-à-fait contraires. Pour deux ou trois articles mal observez, nous risquons de perdre un bon Edit, nous reculons au lieu d'avancer, nous nous afoiblissons au lieu de nous fortifier. En un mot, nous perdons au lieu de gagner.

Bien loin de réfléchir sur ces remontrances judicieuses, l'Assemblée que Favas échauffoit de plus en plus, se préparoit tout de bon à la guerre. Elle députa quelques-uns de ses membres aux grands Seigneurs & aux principaux du Parti, pour leur proposer le dessein qu'elle avoit d'envoyer quelques-uns des siens en Angleterre & dans les Provinces-Unies. C'étoit, disoit-on,

on, pour rendre raison de sa conduite à ces deux Puissances, & pour demander du secours en cas de besoin. *Est-il possible, s'écria du Plessis, que nos gens connoissent si peu le Roi Jacques ? Il publie par tout que sa conscience ne lui permet pas d'appuyer des Sujets contre leur Souverain, en ce qui regarde même la Religion. C'est sur ce fondement que Sa Majesté Britannique a refusé du secours au Roi de Bohême. Prétendons-nous qu'Elle aura plus d'égards pour nous que pour son beau-fils ? Les Etats Généraux des Provinces-Unies sont persuadés que leur alliance avec la Couronne est nécessaire à la conservation de leur République. Ils pensent même à renouveler leurs Traitez avant que la trêve avec l'Espagne expire. Et nous espérons que dans une pareille situation, les Etats se déclareront pour nous contre le Roi.* Le même Député de l'Assemblée proposoit à du Plessis en présence du Duc de la Tremouille qui l'avoit amené à Saumur, certains réglements qu'elle vouloit faire sur la police, sur les finances, sur la guerre, sur la manière d'administrer la justice. *Tout cela, dit du Plessis, n'est ni raisonnable, ni de saison. La Cour ne manquera pas d'être bien informée de ce qui se trame dans l'Assemblée : Et nos ennemis s'en serviront pour animer encore plus le Roi contre nous. Il ne voudra plus écouter les remontrances qu'on lui fera pour la paix, & ceux qui oseront lui en parler, seront rebutez comme des gens mal affectueux, au service de Sa Majesté.*

La réponse que fit du Plessis à une troi-

1621.

sième proposition, ne fut pas moins sage. L'Assemblée vouloit que les Seigneurs & les principaux Officiers Réformez envoiaffent chacun leur procuration à la Rochelle, portant promesse avec serment de s'en tenir aveuglément aux résolutions que l'Assemblée prendroit. *Le premier serment de notre union suffit*, repliqua du Plessis. *Tant de sermens réitérez ne servent qu'à multiplier les parjures. Quand l'Assemblée prendra de bonnes résolutions, elles ne manqueront pas d'être suivies. L'obéissance aveugle qu'elle demande, ne s'accorde point avec les principes de notre Religion. Nous la refusons même aux définitions des Conciles Généraux. Il est raisonnable que les affaires dont les Députez se trouvent chargées soient terminées à la pluralité des voix. Mais quand il arrive quelque chose de nouveau & d'extraordinaire, les Députez doivent attendre en ce cas une commission plus particulière de ceux qu'ils représentent.* Le Comte de Soissons, les Ducs de Mayenne & de Longueville, & quelques autres Seigneurs mécontents de la Cour, fondoient secrètement la disposition de l'Assemblée. Son Député demandoit encore ce que du Plessis pensoit de cette affaire. Il persista dans son ancien sentiment : que l'expérience devoit avoir appris aux Réformez, que leur union avec des Princes & des Seigneurs d'une Religion contraire, n'étoit nullement avantageuse. *Tous ces prétendus Réformateurs de l'Etat*, disoit du Plessis, *en cher-*

chent

cbent la dissipation. Les choses sont maintenant sur un certain pied, que nous serions en danger de perdre la liberté de conscience que nous avons enfin obtenuë, si l'autorité du Roi venoit à s'affoiblir trop. Triste situation des Réformez sous le règne dont j'écris l'histoire ! Ils sont dans la nécessité de soutenir l'autorité d'un Prince, qui ne vouloit l'emploier qu'à les opprimer.

1621.

Les esprits ne s'aigrissoient pas moins à Favas Député la Cour, qu'à la Rochelle. L'imprudence té Général & les hauteurs de Favas Député Général des Réformez des Eglises Réformées, achevérent d'irriter le Roi & les Ministres. Jaloux de ce Roi par sa que d'autres que lui s'entremettoient pour mauvaise la paix, Favas fit en sorte que l'Assemblée conduite. envoiât signifier aux Ducs de Rohan & de la Tremouille, & à du Plessis - Mornai, *Vie de Mr. Mornai.* qu'elle prétendoit négocier désormais a - du Plessis- avec les Ministres par elle-même, ou par *Liv. IV. Lettres & Mémoires du même.* ses Députez. Quand il fut question de rendre au Roi les lettres que les deux Seigneurs & du Plessis lui avoient écrites de concert, Favas trouva mauvais qu'on sup- pliat Sa Majesté de n'avoir pas égard au défaut de formalité dans la convocation de l'Assemblée. Il chicana sur le mot de clémence : celui de *debonnaireré* lui paroif- soit moins rampant. Enfin, il fit raier l'endroit où les Ducs & du Plessis disoient, qu'ils attendoient les ordres & la volonté du Roi sur leur très - humble supplication. Pour éviter l'éclat & le scandale, il fallut que Rohan, la Tremouille, & du Plessis envoiassent des blancs signez, & qu'ils

1621. consentissent que leurs lettres fussent réformées selon la fantaisie de Favas.

La Cour ne manquoit pas d'espions qui l'avertissoient de tout. Le Roi & ses Ministres jugeant des sentimens de l'Assemblée par ceux du Député Général, elle leur devint extrêmement odieuse. Louis déclara qu'il ne recevroit rien de la part de l'Assemblée, & il lui fit ordonner de se séparer incessamment sous peine de rebellion. Nous avons la lettre que Sa Majesté écrivit à du Plessis, pour lui témoigner qu'Elle étoit fort contente de ce qui s'étoit passé à Loudun entre lui & les Ducs de Rohan & de la Tremouille : Mais que le procedé des gens assembliez à la Rochelle lui déplaisoit au dernier point. Quand le Maréchal de Bouillon alors accablé de la goute à Sedan, apprit les extravagances de Favas sur les lettres écrites au Roi, il entra dans une furieuse colère. Si j'étois en état, dit-il, de me faire apporter dans la salle du Louvre, je me trainerois tout estropié que je suis, aux pieds du Roi, & je lui demanderois pardon pour l'Assemblée. Que veut dire ce maître fou de Favas ? Peut-on sortir autrement que par des soumissions, du mauvais pas où nos Eglises sont engagées par son imprudence ? Il n'est que trop vrai que les formalitez requises pour la convocation de l'Assemblée de la Rochelle, n'ont pas été gardées.

Bouillon avoit écrit à Sa Majesté quelque temps auparavant en faveur de ceux de la Religion. Il n'avoit pu refuser ce témoi-

Lettres du
Maréchal
de Bouil-
lon & du

témoignage de son affection à l'Assemblée, 1621. qui lui représentoit les infractions des du Marquis Edits, & les maux dont les Eglises Ré- de la Force formées de France étoient menacées. en faveur de Quoi que l'ambition & les diverses intri- l'Assemblée de la Ro- gues, où le Maréchal entra durant & a-chelle. près la minorité de Louis, l'eussent porté à faire bien des choses contraires aux intérêts du Parti Réformé, on doit pourtant rendre cette justice à Bouillon, qu'il aimait toujours sa Religion, dont la vérité *Mercure* lui étoit connue, & qu'il fut bon Protet-François. tant jusques à la fin de sa vie. Dans l'af. 1621. faire dont je parle, il donna des marques de son zèle & de sa tendresse pour les Eglises Réformées. Ses fréquentes indispositions l'obligèrent à réfléchir sur la vanité de ses vastes projets, qu'il avoit eu le déplaisir de voir presque tous échouer. Il se préparoit à la mort : Et ses vœux se bornoient alors uniquement à laisser son fils ainé paisible possesseur de la Souveraineté de Sedan, à procurer la protection du Roi à ses enfans, à donner de bons avis à Frederic Roi de Bohême dans son malheur, & à lui chercher les expédiens les plus propres à le garantir des effets de la colère & de la vengeance de l'Empereur.

La lettre que le Maréchal écrivit à Louis sur l'Assemblée de la Rochelle fut rendue publique. La goutte le tourmentoit alors si fort, que ne pouvant la signer lui-même, il emprunta la main de son fils. Nous y voions que si la plupart des Seigneurs

1621.

Réformez n'approuvoient pas les démarches irrégulières & précipitées de l'Assemblée de la Rochelle , ils étoient persuadéz d'ailleurs qu'il y avoit une puissante cabale à la Cour , qui portoit les choses aux dernières extrémitez contre les Réformez , & qu'on excitoit le Roi à les perdre.

Je prens la hardiesse , disoit Bouillon , de vous représenter , Sire , avec le très-humble respect que je vous dois , & avec la liberté qu'une assez longue expérience dans les affaires me donne ; que les remontrances étant le seul & légitime moyen que vos Sujets de la Religion aient de s'adresser à Votre Majesté , il est plus utile à son service de recevoir celles qu'ils lui présentent , que de les rejeter , puis que la défiance est telle parmi eux , qu'ils croient que leur ruine est résolue . Votre prudence , Sire , peut détourner & prévenir le mal , en continuant votre Roïale protection à vos Sujets de la Religion , & en ne permettant pas que pour avancer la perte de tant de personnes innocentes qui ne souhaitent que la prospérité de votre règne , & qui sont attachées à votre service , on fasse violence aux Edits des Rois vos prédeceſſeurs , que Votre Majesté a plusieurs fois confirmez . Je ne puis croire , Sire , qu'on lui donne des conseils si préjudiciables à son Etat ; encore moins qu'elle veuille les suivre , & rallumer la guerre civile que le Roi votre père a éteinte avec tant de peine & de prudence ; persuadé qu'il étoit que la conscience ne doit pas être forcée par les menaces du fer & du feu , & qu'il est

est impossible de contraindre l'esprit à croire une chose dont il ne voit pas la vérité. Il est plutôt à craindre que par l'espérance douteuse & incertaine de réunir tous vos Sujets dans la même Religion, les ennemis de la nôtre n'engagent votre autorité en des inconveniens dangereux. Dieu veuille écarter de votre personne sacrée ceux qui ont envie de la porter à cette violence, & détourner les présages funestes qui se peuvent tirer de leurs mauvais conseils.

Le Maréchal finissoit sa lettre en offrant ses services au Roi, en cas que Sa Majesté le jugeât capable de contribuer quelque chose à la paix & à la tranquillité publique. Celle que le Marquis de la Force écrivit sur le même sujet à Louis, n'est pas si bien faite. Il y a plus de la déclamation d'un Prédicateur, que de cet air libre & poli d'un homme de qualité. La Force semble l'avouer lui-même. Ce qui me porte, dit-il, à un excès extraordinaire de paroles ; ce qui oblige vos pauvres Sujets de la Religion à redoubler leurs très-instantes & très-bumblles prières ; ce qui nous tient tous dans la perplexité, c'est la crainte, Sire, que le refus de recevoir nos remontrances, ne soit l'avant-coureur de notre disgrâce, & que la perte de votre protection ne soit suivie de l'entièrre désolation de nos Eglises. Notre frayeur s'augmente par les menaces de ceux qui souhaiteroient peut-être ensevelir l'Etat sous les ruines de nos Temples, & par les discours des Catholiques Romains. Ils publient hautement que

1621.

que Votre Majesté veut faire une guerre ouverte à ses Sujets de notre Religion, & qu'elle a résolu de les exterminer sans ressource. Nous croions, Sire, que vous avez trop de prudence pour exposer votre Royaume à de si grands dangers, contre les sages maximes d'Henri le Grand, trop d'humanité pour vouloir changer vos bonnes villes en cimetières, & trop de justice pour répandre le sang de tant de gens de bien, qui ont voulu le donner pour votre service. Pardonnez, Sire, au zèle d'un Chrétien sincère, & à la franchise d'un bon François, si j'ose vous supplier d'écouter favorablement les remontrances de vos fidèles Sujets, sans vous arrêter au défaut des formalitez. Ils souhaitent de vivre sous l'autorité de votre Sceptre, & de mourir pour l'affermissement de votre Couronne.

Offres & reproches de l'Assemblée de la Rochelle au Maréchal de Lesdiguières.

Mémoires de Deageant. Pag. 232. 233. &c.
Histoire du Connétable de Lessdi-
guières.

Le Maréchal de Lesdiguières fut le Seigneur que l'Assemblée de la Rochelle sollicita le plus vivement de se déclarer en sa faveur ; soit qu'elle voulût le détourner de se laisser prendre au leurre, que le Favori ne lui jettoit point si secrètement que beaucoup de gens n'en fussent avertis, ou n'en conjecturassent du moins quelque chose ; soit qu'elle jugeât que c'étoit l'homme le plus capable de bien défendre ceux de sa Religion dans la conjoncture présente ; soit enfin , qu'ifiant fait porter lui-même à l'Assemblée de Loudun les paroles du Roi & du Duc de Luines , on crût que l'honneur du Maréchal l'engageroit indispensablement à poursuivre l'exé-

l'exécution des articles promis. Dez les 1621.
 premiers commencemens de l'Assemblée *Liv. X.*
 de la Rochelle , on offrit à Lefdigiéres le *chap. 7.*
 commandement d'une armée de vingt
 mille hommes , en cas que les Eglises Ré-
 formées fussent réduites à la nécessité de
 se défendre , & cent mille écus d'appoin-
 temens par an , dont le paiement lui se-
 roit assigné dans telle ville Protestante de
 l'Europe qu'il voudroit nommer. Une
 offre si avantageuse auroit autrefois tenté
 l'avare vieillard. Mais l'ambition étoit
 alors sa plus forte passion. Ebloui de l'é-
 clat de la dignité de Connétable , dont
 Deageant lui donnoit des assurances posi-
 tives de la part de la Cour , Lefdigiéres
 avoit promis de renoncer à sa Religion , &
 d'ôter des places qu'il avoit entre ses
 mains , les Officiers & les soldats Ré-
 formezy , pour en substituer de Catholi-
 ques. Il répondit donc aux gens que
 l'Assemblée lui envoioit , que bien loin
 d'accepter ses offres , il se déclareroit hau-
 tement contr'elle , puisque les Réformez
 ne pouvoient avoir un sujet légitime de
 prendre les armes. Il fallut bien adoucir
 un refus si absolu , & couvrir son dessein
 de vendre sa Religion au Roi. Lefdigié-
 res tâcha de faire l'un & l'autre , en pro-
 mettant ses bons offices à la Cour , si l'Af-
 semblée prenoit le parti d'obéir au com-
 mandement que Sa Majesté lui faisoit de
 se séparer au plutôt.

L'Assemblée répondit avec beaucoup
 de vigueur au Maréchal , qu'elle étoit sur-
 prise

1621. prise de le trouver si peu sensible aux malheurs des Eglises Réformées : Non content de vous laisser prévenir, Monsieur, par les interprétations sinistres que nos ennemis donnent à nos actions les plus innocentes, écrivit-on à Lesdiguières, vous embrassez leurs sentimens, & vous leur prêtez votre nom, pour courrir la persécution qui se prépare contre nos Eglises. Vous leur êtes redouble de votre élévation. Et bien loin de vouloir par une juste reconnoissance exposer votre vie pour leur service., vous les abandonnez non seulement, mais vous levez encore le bras pour les menacer. Si vous n'êtes pas l'auteur du projet de notre ruine, vous le favorisez du moins autant qu'il vous est possible. On faisoit souvenir ensuite le Maréchal des paroles qu'il avoit portées de la part du Roi & du Duc de Luines. Enfin, on lui reprézentoit le serment d'union qu'il avoit prêté conjointement avec les autres Seigneurs Réformez dans l'Assemblée précédente de Loudun. Si vous l'avez fait, comme nous le croions, Monsieur, ajouteoit-on, dans une intention sincère de ne vous séparer point des intérêts de nos Eglises, vous ne devez pas trouver étrange, que nous vous sollicitions d'exécuter ce que vous avez promis devant Dieu. Nous espérons que vous vous reveillerez enfin à la vue du besoin pressant qu'elles ont de votre secours, & que reprenant votre premier zèle pour la défense de ces Eglises, vous vous opposerez courageusement aux mauvais desseins de ceux qui entreprennent de les détruire.

Je

1621.

Je louerois volontiers cette manière libre & généreuse de parler à un Gentilhomme d'une naissance assez médiocre , qui s'étoit élevé aux prémières dignitez de l'Etat à la faveur de la Religion Réformée , & d'une ambition si démesurée , qu'il pensoit à monter encore plus haut en rentrant dan : la Communion du Pa-pe ; je louerois , dis-je , les remontrances que l'Assemblée de la Rochelle fit à Lefdiguières , si les affaires du Parti Réformé se fussent trouvées dans une si bonne si-tuation , qu'il eût pu se passer du Maréchal . Mais puis que les Réformez n'é-toient point en état de soutenir , ni de faire avantageusement la guerre , & que la sé-paration de Lefdiguières devoit extrême-ment affoiblir les Eglises Réformées , on devoit le ménager , & tirer de lui tout ce qu'il vouloit bien faire de bon . Au lieu de l'irriter par des reproches à contre-temps , il falloit l'engager à se joindre aux autres Seigneurs qui cherchoient des ex-pédiens pour accommoder les affaires . Jamais la Cour n'auroit osé entreprendre la guerre , si l'Assemblée eût mis tous les Seigneurs Réformez en état de remontrer à Sa Majesté , qu'elle ne pouvoit pas re-fuser de donner quelque satisfaction à des gens qui se soumettoient à ses ordres , quoi qu'ils eussent des sujets légitimes de se plaindre . Mais ce qui s'étoit passé dans le Bearn , avoit tellement effraié tous les Réformez , que perfuadez d'un complot fait pour les perdre sans ressource , ils croioient

44 HISTOIRE DE

1621. croioient devoir hazarder tout , pour la conservation des Edits justement accordéz par le feu Roi.

*Lefdigié.
res est sourd
à toutes les
instances
des Réfor-
mez.*

*Histoire du
Connétable
de Lefdigié.
res. Liv. X.
chap. 6.*

La Charfse de Gouvernet vint à Grendble faire de nouvelles instances au Maréchal de Lefdigiéres , de la part des Egliſes Réformées des Cevenes & du Givaudan , qui tenoient une assemblée particuliére à Anduze. *Les changemens faies dans le Bearn sur la Religion & sur le gouvernement civil, dit la Charfse au Maréchal, nous préſagent une persécution générale. Ceux de notre Religion font dépouillez de leurs charges , ils souffrent mille mauvais traitemens ; on fait le procès à Lescun & à quelques autres qui ne font coupables, que d'avoir soutenu les priviléges & la liberté de leur patrie. La Cour ne se met nullement en peine de tenir ce que le Roi promet. Et si la parole de Sa Majesté n'est pas inviolable , quelle ſeureté y a-t-il désormais pour nous ? Toutes les Eglises Réformées de France jettent maintenant-les yeux sur vous , Monsieur. Vous avez été le dépoſitaire des paroles données : c'est à vous d'en presser l'exécution. Souffrirez-vous que la Cour fe ſoit ſervie de votre entremiſe pour nous amuſer, & pour avoir le temps de nous perdre avec plus de facilité ? Votre silence paſſeroit parmi nous pour un refroidiſſement de votre zéle : Et nos ennemis le regarderoient comme une marque de votre foibleſſe. Le rang que vous tenez dans l'Etat , & l'intérêt que vous devez prendre à la conſervation , demandent que vous faiſiez*

1621.

fiez éclater les sujets légitimes de plainte que vous avez, & que vous préveniez l'embrassement que le desespoir de ceux qu'on prétend opprimer, est capable de causer dans tout le Roiaume. Votre conscience ne vous permet pas non plus de demeurer en repos, si vous êtes aussi sensible qu'elle vous y oblige, au malheur de nos Eglises. Nous voilà tous prêts à vous suivre & à donner notre vie pour une cause si juste. Mais cette ardeur se ralentira, dès que les autres vous verront froid & indifferent. Il n'y a point de Seigneur, ni de Général d'Armée en France, que Dieu appelle plus visiblement que vous à la défense de la Réformation. La Cour n'osera jamais l'attaquer ouvertement si vous paroissez dans la résolution de vous opposer aux mauvais desseins qui se forment contre nous. Et si vous négligez de servir nos Eglises dans leur besoin pressant, n'est-il pas à craindre que vous n'y perdiez & dans tout le Roiaume, le crédit & la considération que vous avez? Ne vous flattez point, Monsieur, par la malignité de nos ennemis, ou par un effet de la juste indignation de Dieu dont vous aurez abandonné la cause, vous ressentirez une grande partie du mal que nous craignons. Parlez, nous vous en conjurons, parlez aux Ministres d'Etat avec un peu de courage & de fermeté. Soutenez les intérêts de nos Eglises : les vôtres en sont inseparables. C'est sur vous que nos meilleures espérances sont fondées.

La remontrance étoit vive & forte. Mais quel effet pouvoit-elle faire sur l'esprit

1621. prit d'un homme sans honneur & sans conscience, qui avoit déjà vendu sa Religion ? Lesdiguières répondit froidement à la Charsle, que les Réformez avoient tort de s'allarmer de la forte, & de faire un si grand vacarme. *S'il y a, dit-il, quelque légère infraction des Edits, on peut se pourvoire au Conseil de Sa Majesté & agir par la voie des remontrances.* Nos Députez Généraux auront soin de soliciter l'exécution des choses promises, & de présenter les requêtes particulières des Bearnois. Le Maréchal eut la témérité de prendre Dieu à témoin de son zèle pour le bien des Eglises Réformées : parjure qui ne se pouvoit pallier que par une équivoque ridicule. *L'Assemblée de la Rochelle, ajouta-t-il, prend fort mal les bons offices que je veux lui rendre. Cela ne m'empêchera pas de les continuer, ni d'appuyer ses remontrances avec toute la vigueur possible. Je ne suis ni fort puissant, ni extrêmement habile. Mais je ne serai pas fâché que la Cour le pense, si cette opinion peut être utile à nos Eglises, & arrêter ceux qui voudroient leur nuire. Le meilleur parti que l'Assemblée puisse prendre, c'est de suivre le conseil que je lui ai donné de se séparer au- pluôt. En se soumettant à la volonté du Roi, elle réparera ses fautes précédentes ; elle engagera Sa Majesté à nous être favorable. Aions recours à la justice & à la clémence du Roi : nous le trouverons disposé à nous recevoir à bras ouverts. Que de dillimulation, que de scélérateté !*

Lesdi-

Lesdiguières ne répondit qu'au commencement de Février à la lettre de reproches que l'Assemblée de la Rochelle lui avoit écrite vers la fin de l'année précédente. Attentif à cacher ses véritables sentiments, il fit semblant de n'avoir pas regard à ce que l'Assemblée lui disoit de plus fort. Le Maréchal s'appliqua particulièrement à prouver aux Députez, que leur convocation à la Rochelle étoit irréguliére ; que le Roi avoit de justes raisons d'en être irrité ; que la plus grande partie des choses promises étoient exécutées ; enfin, que si les Eglises Réformées avoient encore quelques griefs, elles ne devoient pas tenir une assemblée sans la permission du Roi. On ne peut voir sans indignation un homme du premier rang, qui a voit déjà donné sa parole d'embrasser la Religion Catholique dez qu'il feroit assuré d'obtenir l'Epée de Connétable, & qui proteste en même temps qu'il ne se séparera point de l'union qu'il a jurée plus d'une fois aux Réformez. *J'y veux demeurer ferme, dit-il, & servir l'Eglise de Dieu jusques au dernier soupir de ma vie, dans la Religion que je professe.* Le Duc de Luines jouoit alors le Maréchal de la manière du monde la plus indigne. La Cour se défioit de lui, & les confidens du Roi cachaient avec un soin extrême à Lesdiguières les véritables desseins de Sa Majesté. Cependant à lire la lettre du Maréchal, on croiroit qu'il en étoit mieux informé quaucun autre. *Si vous voulez*

vous

1621.
Le tre du
Maréchal
de Lesdi-
guières à
l'Assemblée
de la Ro-
chelle.

*Histoire des
Connétable
de Lesdigui-
res. Liv. X.
Chap. 7.*

1621.

vous séparer , disoit-il encore à l'Assemblée , soiez persuadéz que le Roi vous pardonnera la faute que vous avez commise contre son autorité , & qu'il écoutera vos justes plaintes . Les troupes qui sont en Poitou , en Guienne & ailleurs , tiennent nos Eglises dans la crainte & dans la défiance . On les rappellera . La Déclaration donnée contre vous sera révoquée , afin que chacun se puisse retirer en seureté chez lui . Sa Majesté nous donnera de nouvelles marques de sa bienveillance , & nous obtiendrons toute la satisfaction que nous pouvons raisonnablement demander . Le Roi ne pense qu'à rétablir la paix dans son Etat , à maintenir sa réputation dans les païs étrangers , & à se rendre l'arbitre de ses alliez & de ses voisins .

Ces paroles ne nous découvrent-elles point les artifices , dont la Cour se servoit pour tromper l'ambition d'un homme , d'ailleurs extrêmement fin & penetrant ? Le P. Arnoux ne s'éloigna pas trop de la vérité , quand il dit un jour , que Lefdiguières étoit un vieux Renard . Cependant , nous verrons incontinent qu'il sera la duppe du Duc de Luines dirigé par Arnoux . Tant il est vrai que le plus habile & le plus délié Courtisan en fait souvent beaucoup moins qu'un Jésuite . On ne disoit pas crûment à Lefdiguières , que la résolution étoit prise de faire la guerre aux Réformez , & que le Roi vouloit s'y servir de lui . Un Réformé qui auroit pensé seulement à sauver les apparences , & à

1621.

& à ménager un peu sa réputation, n'aurroit pu se dispenser de rejeter une pareille proposition avec quelque sorte d'indignation. Mais le Favori & ses Emissaires faisoient croire au Maréchal, que le Roi vouloit faire séparer l'Assemblée de la Rochelle, afin que n'y ayant plus de mouvement à craindre au dedans, Sa Majesté pût porter ses armes en Italie, & chasser les Espagnols de la Valteline, en cas qu'ils prétendissent la retenir. On permettoit à Lesdiguières la dignité de Connétable & le commandement de l'Armée d'Italie, pourvu qu'il renonçât à sa Religion. Cependant la Cour le commettoit de plus en plus avec l'Assemblée de la Rochelle. De maniére que le Maréchal trompé ne put se dispenser honnêtement de servir contre des gens qu'il avoit trop hautement condamnez comme des rebelles. On ne le pressa plus alors de se faire Papiste. Le Roi étoit bien-aise de pouvoir dire aux Princes Protestans alliez de la Couronne, que la cause des Réformez de son Royaume étoit si visiblement mauvaise, que les Seigneurs de la même Religion ne faisoient pas scrupule de servir Sa Majesté contre l'Assemblée de la Rochelle. Développons toutes ces intrigues, & voions comment le Duc de Luines fut se servir du Maréchal de Lesdiguières pour se faire lui-même Connétable. C'est un des plus rares événemens du règne que je décris.

1621. Les lettres différentes que le Maréchal Intrigues recevoit de la part de ses amis , le jet-
du Duc de Luines pour engager Lesdiguières à se désister de Connétable , & les Seigneurs Réformez de France le dissuadoient d'acheter par un changement honteux , une charge dont il ne pouvoit pas jouir long-temps dans un âge déjà fort avancé . Quelques Catholiques même l'avertissoient confidemment que la Cour lui tendoit des pièges pour le surprendre , & que bien loin de penser à le faire Connétable , elle vouloit s'assurer de sa personne . Ces avis différens donnaient de l'inquiétude & de la défiance au Maréchal . Il ne favoit pourquoi une affaire que la Cour avoit affecté de tenir extrêmement secrète , devenoit publique partout . Dans l'extrême agitation que le bruit répandu lui causoit , Lesdiguières fut souvent tenté de s'attaquer plus que jamais au Parti Réformé , & de suivre l'exemple que la Cour donnoit , de violer sans façon les promesses les plus solennnelles . Il étoit peut-être dans cette disposition , quand il protestoit à l'Assemblée de la Rochelle ; qu'il vouloit demeurer constamment dans l'union que les Réformez avoient jurée , & perséverer jusques à la fin de sa vie dans la Religion qu'il professoit alors .

La suite découvrit au Maréchal que le Duc de Luines mourant d'envie d'obtenir

*Mémoires
de Deageant.*
Pag. 258.
259. &c.
*Histoire du
Connétable
de Lesdi-
guitres.*
Liv. X.
chap. 8.1

la prémiére dignité de France, n'avoit osé proposer d'abord au Roi d'en revétir un Favori, dont Sa Majesté connoissoit le peu de mérite, & que ce manége extraordinaire se faisoit dans l'espérance que le Roi ayant une fois pris la résolution de nommer un Connétable, on trouveroit le moyen d'engager Lesdiguières à se désister de ses prétenſions, & le Roi à donner à son Favori ce qu'il vouloit bien acorder à un autre. Le dépit de fe voir joué de la forte auroit irrité le Maréchal au dernier point contre le Duc de Luines, & il auroit voulu fe venger hautement, si Deageant devenu ſon plus intime confident, ne l'avoit pas arrêté. Marie Vignon, cette nouvelle Circé dont Lesdiguières fut enchanté jusques à la fin de ſa vie, fit beaucoup plus que le fourbe Deageant. Gagnée par la Cour, elle tourna l'esprit de ſon vieux mari, comme il plut à Luines. Elle disposa le Maréchal à ſouffrir lâchement les affronts les plus fanglans. A la follicitation de ſa Vignon, il consentit enfin de servir contre ceux de ſa Religion en qualité d'Officier ſubalterne, ſous un homme qui ne fut jamais capable de commander un Régiment.

Quand on jugea qu'il étoit temps d'obtenir le consentement du Roi pour le rétablissement de la charge de Connétable éteinte après la mort d'Henri de Montmorenci, le Duc de Luines fit dépêcher le Marquis de Bressieux en Dauphiné. C'étoit pour offrir derechef cette grande dignité

1621.

gnité à Lefdiguières, en cas qu'il voulût se faire Catholique. Le Maréchal fut extrêmement surpris de ce qu'un homme acouru en poste avec des lettres de créance de la part du Roi & du Duc de Luynes, comme pour négocier avec lui quelque affaire importante & extraordinaire, ne parloit que d'une chose promise depuis long-temps à Lefdiguières, & qu'il avoit acceptée aux mêmes conditions. Ne pouvant deviner ce que cette nouvelle offre vouloit dire, il s'imagina que sa fidélité devenoit peut-être suspecte au Roi, & que pour l'amuser, on lui proposoit encore l'Epée de Connétable. *Si Sa Majesté se défie de moi, dit le Maréchal à Bressieux, je me démettrai volontiers de toutes mes charges, & je me retirerai dans telle ville Protestante qu'il lui plaira de me marquer.* Deageant que Lefdiguières avoit demandé pour témoin de ce qui se passeroit entre lui & Bressieux, appasa les soupçons du Maréchal. On dresse une manière de nouveau Traité de Lefdiguières avec le Roi. Deageant en met les articles par écrit, le Maréchal les signe, l'original demeure entre les mains de Deageant, & Bressieux le plus content du monde, en porte promptement la copie à la Cour. Il se flattoit d'avoir tout l'honneur & tout le mérite de la conversion de Lefdiguières.

Quelle fut la surprise de Bressieux, quand il reconnut peu de temps après, qu'il n'avoit été que l'instrument, dont le Favri s'étoit servi pour tromper le Maréchal !

1621.

réchal ! La même chose arrive souvent à ceux qu'une Cour artificieuse & déliée emploie dans les affaires. Ils s'imaginent qu'une négociation finie par leur entremise, doit leur acquerir de l'honneur & une bonne récompense ; & il se trouve à la fin que ces Meilleurs n'ont servi qu'à tromper ceux auxquels on les avoit envoiez, pendant que la Cour exécutoit son véritable projet par l'adresse d'un autre , qui leur enleve de la sorte ce qu'ils espéroient d'obtenir. Le Duc de Luines avoit seulement dépêché Bressieux dans le dessein de préparer le monde à voir l'exécution de ce que le Favori méditoit depuis plus d'une année. Dez que Bressieux fut parti , on dit hautement que le Roi alloit faire revivre la dignité de Connétable en faveur du Maréchal de Lesdiguières qui se convertissoit. La dépêche de Bressieux se lit dans le Conseil , & Sa Majesté déclare qu'elle rétablit la charge de Connétable, & que Lesdiguières lui paroît l'homme le plus propre à la remplir dignement. Tous applaudirent à un si bon choix, qui détachoit du Parti Réformé un habile & ancien Général d'Armée. Cependant , le Duc de Luines insinuë finement au Roi , qu'il ne faut pas se presser d'expédier si-tôt à Lesdiguières les provisions de Connétable dans les formes. C'est assez , ajoûta le Favori , de lui en faire porter maintenant un brevet.

Bullion Conseiller d'Etat en eut la commission. C'étoit l'homme choisi pour

1621.

amener Lesdiguières au but que le Duc de Luines se proposoit. Bullion fut expressément chargé de faire en sorte que le Maréchal se désistât de ses prétentions à la dignité de Connétable que Sa Majesté lui offroit, & qu'il se contentât de la charge de Maréchal Général des Camps & Armées du Roi avec six mille écus d'appontement par mois; sans être obligé de changer de Religion. L'adroit Favori n'avoit pas osé demander d'abord pour lui-même l'Epée de Connétable. Tout le monde auroit crié contre une ambition si outrée. Luines crut que si la charge étoit une fois rétablie, il l'obtiendroit avec moins de contradiction. quand il paroîtroit que le Maréchal de Lesdiguières vouloit bien la céder à un homme que Sa Majesté chérissait, & commander les armées sous lui.

Lesdiguières cède à Luines ses prétentions à la charge de Connétable, & il se contente d'être Maréchal Général.

Histoire du Connétable de Lesdiguières.
Liv. X.
chap. 9.

La négociation dont Bullion étoit chargé fut délicate & difficile. Il s'en acquitta le plus habilement qu'il put. *La réputation que vous avez acquise dans le monde, est si grande, Monsieur, dit le Conseiller d'Etat à Lesdiguières, que la charge de Maréchal Général n'aura pas moins d'éclat entre vos mains que celle de Connétable. Vous serez autant respecté des gens de guerre, que si vous n'aviez personne au-dessus de vous. Les personnes sages ne s'arrêtent jamais à l'apparence, ni à la pompe: ils cherchent ce qu'il y a de réel & de solide. C'a toujours été votre maxime. Le monde croira que M. de Luines emporte par sa force le nom & le*

le rang de Connétable : mais vous aurez tout 1621,
ce qu'il y a de meilleur & de plus digne de Mémoires
vous dans cette grande charge. Que vous im- de Degeant-
porte qu'un autre en ait le titre, pendant Pug. 264.
que vous en ferez les fonctions les plus impor- 265. 266.
tantes. La conjoncture du temps & l'incli-
nation particulière du Roi le portent à don-
ner une nouvelle marque de sa bienveillance
à M. de Luynes. Si vous avez la complaisan-
ce que le Roi vous demande, il vous saura si
bon gré de ce sacrifice, que vous n'aurez pas
sujet de vous en repentir. Bullion propose
ensuite le mariage de Canaples cadet de
Crequi & de la fille de Lefdiguières avec
une Combalet nièce du Duc de Luynes.
C'est le moyen, ajouta-t-il, de lier étroitement
votre maison à celle d'un Favori dont le Roi
comble de ses biens les parens & les alliez.

Le Maréchal dissimula ses sentiments le
mieux qu'il fut possible, en écoutant
les nouvelles propositions que le Duc de
Luynes lui faisoit faire, & il demanda quel-
que temps pour y penser. Mais quand
Lefdiguières fut seul avec Degeant, il lui
témoigna sa surprise & son chagrin. J'a-
vois, dit le Maréchal, que je suis insin-
uement redétable à la bonté du Roi. Mais en
sécurité de Duc de Luynes & ses confidens en
ayant bien suggérément avec moi. Suis-je
donc un homme à souffrir qu'ils se servent
de mon nom pour faire révivre une charge
que j'ai méritée, & à la céder ensuite de
bonne grace par complaisance pour un Fa-
vorit ? C'est reconnoître fort mal les services
que j'ai rendus à & que je rends, espere ag-
tuelle-

1621.

tuellement. Je puis dire sans vanité que je retiens par mon exemple & par mes soins un million d'hommes qui allumeroient dans le Royaume un feu que les Luines n'éteindroient jamais avec toute leur puissance. Si le dépit & le ressentiment étoient capables de me détourner de l'affection invariable que j'ai jurée au service du Roi, je ferois bien sentir au Favori que je ne suis pas un homme à lui servir de jouët. Je dissimule volontiers certaines offenses : mais je ne souffre point le mépris.

Deageant ne devoit pas être moins irrité que Lefdiguières ; car enfin le Duc de Luines les jouoit également tous deux. Mais une basse ambition cherche à se raccrocher à la Cour par quelque endroit que ce puisse être , quand elle s'en trouve éloignée. Deageant tâcha de se faire un mérite auprès du Favori qui l'avoit chassé , en appasifant le Maréchal. *La prudence, Monsieur, lui répondit Deageant , veu que vous cédiez au temps. La conservation de l'Etat dépend de la résolution que vous prendrez. Tout est perdu , si vous voulez vous venger. Mais en sacrifiant vos intérêts , vous sauvez la patrie. Donnez quelque chose à l'inclination du Roi pour M. de Luines. Ils vous auront l'un & l'autre de si grandes obligations , qu'au titre de Connétable près , vous devez tout attendre & de leur reconnaissance & du besoin qu'ils auront de vous.* La Vignon se mit de la partie , & le Vieillard esclave de cette créature , consentit à promettre tout à Bul-

lion. Dez que celui-ci eut rapporté 1621.
 de si bonnes paroles au Duc de Luines,
 on pressa Lesdiguières de venir incessam-
 ment à la Cour. Les Réformez firent
 tous les efforts imaginables pour le dé-
 tourner de ce voyage. On dit qu'il y eut
 des artifices employez pour lui persuader
 que le Favori le feroit arrêter dez qu'il
 feroit à Paris. Des Catholiques donnéz
 rent le même avis au Maréchal. Deageant
 avouë qu'il n'étoit pas mal fondé & qu'on
 pensoit encore à s'assurer de Lesdiguié-
 res après qu'il eût lâchement promis de
 servir, & lors qu'il servoit avec si peu
 d'honneur, contre ceux de sa Religion
 sous le nouveau Connétable de Luines.
*Nous le tenons le renard; il ne nous échap-
 pera pas,* dit un jour Arnoux Confesseur
 du Roi en parlant de Lesdiguières à je ne
 fai quel Evèque.

Une affaire fort éclatante fit cesser pour Querelle
 un temps les spéculations & les raiſonne- entre le
 mens des Courtifans sur le rétablissement Cardinal de
 de la charge de Connétable, & sur l'ar- Guise & le
 rivée du Maréchal de Lesdiguières à Pa- Duc de Ne-
 vers. Le Cardinal de Guise, & Gonza- ver.
 gue Duc de Nevers plaidoient avec une
 extrême chaleur l'un contre l'autre au
 Grand Conseil, pour le Prieuré de la Cha-
 rité, riche Bénéfice dépendant de l'Ab-
 baïe de Clugny, & situé dans le voisinage
 de Nevers. Le Cardinal y avoit des pré-
 tensions, & le Duc soutenoit que celles
 de son fils étoient mieux fondées. L'a. Gramond.
 nimosité des deux parties paroiffoit si Historiarum
 grande, Gallia Lib. VIII.

58 HISTOIRE DE

1621. grande, que le Roi crut devoir leur défendre de se trouver ensemble chez leurs Juges, lors qu'ils solliciteroient leur affaire. Guise picqué de certains termes que Gonzague avoit fait mettre dans quelqu'une de ses écritures, cherchoit les occasions de rencontrer sa partie, & de lui faire insulte. Aiant su que le Duc de Nevers étoit chez le Rapporteur du procès, le Cardinal s'y en va en habit court, & en bottes avec une épée sous le bras, qu'il couvroit de son manteau. Le Duc de Chevreuse son frére l'accompagnoit, & ils étoient suivis d'un grand nombre de Gentilshommes, de pages, & de valets. Gonzague avoit amené peu de domestiques, & quelques gens de robe qui le servoient de leurs conseils dans son affaire. Les domestiques l'attendoient dans la cour, & les autres étoient avec lui dans la salle du Rapporteur. Les deux Frères y entrent brusquement suivis de leurs Gentilshommes & de leurs pages. Monsieur, dit le Cardinal au Duc de Nevers, vous m'avez offendé dans une de vos productions. Je saurai bien vous en faire repentir.

La menace fut incontinent suivie d'un soufflet. Gonzague sans épée ne put faire autre chose que de repousser le Cardinal de la main. Ils se seroient peut-être collétez, si le Duc de Chevreuse & les gens de la suite des deux frères, n'eussent défendu le Cardinal en mettant l'épée à la main. Voilà donc Gonzague environné de tous côtés. Il cherche à se débarasser, & il

Vistorio
Siri Memo-
rie Recandi-
te. Tom. V.
Pag. 262.
263.

& il reçoit un coup à la main. Son Escuier & quelques-uns de ses domestiques étant accourus au secours ; l'Escuier se fait jour l'épée à la main au travers de ceux qui enveloppoient son maître , & lui présente son épée , afin qu'il soit en état d'attaquer celui qui l'a insulté. Mais les Guisarts étant en trop grand nombre , Nevers se contenta de se débarasser , & de dire en se retirant au Cardinal : Il faut , Monsieur , que vous renonciez à votre dignité , & que vous me fassiez raison. Je ne suis plus Cardinal , repliqua fierement Gui-
sart , & j'ai déjà quitté le Chapeau. Je vas de ce pas à la campagne , & nous pourrons nous y rencontrer. Deux domestiques de Gor-
tague furent grièvement blessés , en vou-
lant l'aider à se démeler de ceux qui l'en-
veloppoient . Le Duc de Chevreuse fit alors une action indignable à un homme de
son rang. Pour faire insulte à Marescot
Conseiller d'Etat qui accompagnoit le
Duc de Nevers , plutôt que pour lui faire
du mal , Chevreuse le blessa légèrement
d'un coup d'épée.

Dez que le Duc de Nevers fut dans son hôtel , il envoia un Gentilhomme au Roi : c'étoit pour demander à Sa Majes-
té la permission de tirer raison par tou-
tes les voies d'honneur , de l'outrage qu'il
avoit subi ; quoi qu'une action si lâche &
si noire , ajoutoit-il , me dispense légitima-
ment de suivre les règles ordinaires. Le Vittorio St.
Cardinal & Chevreuse s'étoient retiréz ri Memorie
à Chaillot. Nevers & le Duc de Mayen Recondite.

60 HISTOIRE DE

1621.
Tom. V.
Pag. 263.
264. &c.

ne son beau-frère qui s'offrit à lui servir de second, leur envoient le cartel dans les formes par le Duc de Roannez & par le Marquis de Néle. Les deux Frères écludent le défi, & s'en vont à Fontenai. Nevers & Mayenne les y suivent, & leur envoient un autre défi, & les deux Guises évitent encore de se battre. Ce n'est pas que le Cardinal n'en eût bonne envie. Il ne manquoit ni de bravoure ni de courage. Mais on ne le laissoit pas maître de ses actions. Le Duc de Guise son frère & ses autres parens, ne vouloient point souffrir qu'il renonçât au Chapeau, ni qu'il prît l'épée, de peur qu'il n'allât perdre par son étourderie plusieurs bons Bénéfices qui étoient fort à la bienfaveur de la Maison de Guise.

Du Hallier Capitaine des Gardes eut ordre du Roi d'aller prendre les deux Frères à Fontenai, & de les amener avec une bonne escorte à l'Hôtel de Guise à Paris. Le Cardinal plus propre à manier l'épée qu'un Breviaire, faisoit l'ennagé. Il voulloit se battre à quelque prix que ce fut. Le Duc de Guise ne sachant plus quelles mesures prendre pour retenir son frère, prie le Roi de le faire conduire à la Bastille. On l'y garde quelque temps, & Sa Majesté le fait transférer ensuite à Vincennes. Les Ducs de Nevers & de Mayenne mécoutens de ce que le Roi les empêchoit de tirer raifon des Guises, s'en allèrent à Mezières en Champagne, place forte, dont Gonzague étoit Gouverneur.

Leur

Leur retraite donna de l'inquiétude à la Cour. Elle craignit qu'il ne se formât un nouveau parti, si ces deux Seigneurs se joignoient au Comte de Soissons. Nous avons vu qu'il faisoit le mauvais, & qu'il cherchoit à se lier avec l'Assemblée de la Rochelle.

162.

Un Souverain ne manque pas d'avoir une grande affaire à la Cour de Rome, à la Cour de dez qu'il ose toucher au moindre de ses sujets ; s'il est revêtu de la pourpre Romaine. Les Princes la mépriseroient, s'ils l'absolution avoient plus de lumière, & moins de superstition & de basseffe. Louis dépêcha promptement un Courier au Marquis de Cœuvre son Ambassadeur à Rome, dez que le Cardinal de Guise fut conduit à la Bastille. Sa Majesté donnoit ordre à Cœuvre d'informer le Pape des raisons qu'Elle avoit euës de prendre cette précaution, pour prévenir le scandale qu'un Cardinal étourdi auroit donné, en quittant son Chapeau pour aller se battre en duel.

On prétend Rome, que le Roi doit demander ad Castelans pour avoir mis un Cardinal en prison.

La nouvelle fit grand bruit à Rome. *Vittorio S. Memori* alors : *Il faut qu'il y ait depuis quelque temps une maligne constellation sur le Sacré Collège.* Bandini vouloit parler des Cardinaux Clefet, de Lerme, & de Guise. Le premier & le troisième étoient en prison. Le second fut honteusement chassé de la Cour de Madrid par les intrigues de son propre fils, & relégué dans ses terres.

Recondite. Tom. V. Pag. 264.

Quand l'Ammbassadeur de France eut fait

1621. fait part au Pape de l'emprisonnement du Cardinal de Guise. Sa Sainteté parla de nommer une Congrégation de Cardinaux, afin d'examiner si le Roi Très-Chrétien ne devoit point demander l'absolution ridicule qu'on nomme *ad Castelam*, comme l'Empereur l'avoit demandée après avoir fait arrêter le Cardinal Clefet. Coctvre répondit que son Maître, bien loin d'avoir besoing d'absolution, méritoit de grandes louanges pour avoir si bien ménagé l'honneur du Sacré Collège, que la folie d'un de ses membres auroit blétri dans le monde. Le Cardinal Neveu ne se pavoit point de ces raisons : il insistoit toujours sur la tenue d'une Congrégation. *Le Roi mon maître*, dit Coctvre avec sa vivacité ordinaire, *ne se soumettra joute au jugement d'un pareil Tribunal.* Sa Majesté ne prend point l'Empereur pour son modèle. *Ne croiez pas, Monsieur, qu'Elle veuille suivre le mauvais exemple que Ferdinand ne s'est pas mis en peine de donner aux Fétes corrompées.* Les plus sages d'entre les Cardinaux conseillèrent au Pape d'affoupir cette affaire. Il n'en fut point parlé dans le Consistoire, & le Cardinal de Guise fut mis en liberté quelque temps après.

L'affaire du Cardinal de Guise est finie par sa mort. Il mourut l'Eté suivant à Saintes dans la résolution de renvoyer son Chapeau rouge. Il vouloit, dit-on, se faire Chevalier de Malte. La Des Essars ancienne maîtresse d'Henri IV. n'étoit pas morte alors.

alors. Il est assez certain que le Cardinal l'avoit épousée secrètement. Mais les enfans qu'il en eut, n'ont pu venir à bout de se faire reconnoître comme légitimes. Touché de quelques sentiments *Gramond Historiarum Gallicarum Lib. VIII.* de repentance, le Cardinal mourant déclara qu'il demandoit pardon au Duc de Nevers. Cela rendit l'accommodelement plus facile avec le Duc de Chevreuse. Le Roi le conclut au mois de Mars de l'année suivante. Sa Majesté fit dresser un acte que Puisieux Secrétaire d'Etat signa. *Vittorio S. ri Memoris Recondite. Tom. V. Pag. 266. 267. 268.* Elle y déclaroit au Duc de Nevers en présence des Princes du sang, des Ducs & Pairs, des Officiers de la Couronne, des Cardinaux, & du Duc de Chevreuse qui se trouvèrent à la lecture de l'acte, le Roi, dis-je, y déclaroit à Nevers, que Chevreuse ne favoit rien du dessein de son frère le Cardinal, lors qu'il l'accompagna chez le Rapporteur du procès ; qu'il avoit défaprouvé l'action, & tâché d'en détourner le Cardinal ; que si Chevreuse avoit tiré l'épée dans cette occasion, il avoit voulu seulement prévenir quelqu'accident capable de causer une inimitié funeste & irréconciliable entre les Maisons de Guise & de Gonzague. Enfin que Chevreuse reconnoissoit que le Duc de Nevers avoit pris toutes les voies d'honneur pour tirer raison de l'outrage que le Cardinal lui avoit fait, & qu'il auroit mis l'épée à la main contre son agresseur, si les ordres précis du Roi ne l'en avoient empêché.

C'est

1621.

C'est ainsi que pour se dispenser de suivre le précepte de l'Evangile qui nous ordonne de nous humilier devant ceux que nous avons offensez , & de leur demander pardon , les gens du monde n'ont pas honte d'avancer les mensonges les plus grossiers , & les plus extravagans. Qui croira jamais que le Duc de Chevreuse ne savoit rien du dessein du Cardinal de Guise , & qu'il tâcha de le dissuader de faire un outrage sanglant au Duc de Nevers ? Un Chrétien se croiroit perdu de réputation s'il pardonnaient généreusement à son frère , & il s'imagine que son honneur est bien rétabli par un acte plein de mensonges & de faussetez qu'on lui met entre les mains. Quel renversement de raison ! Il y eut encore une circonstance ridicule dans cet acommodelement. Chevreuse ne pouvoit pas nier qu'il eût offendé Marescot. A cause de l'inégalité des conditions , Chevreuse fut seulement condamné à dire qu'en considération du Duc de Nevers , il étoit bien fâché d'avoir blessé Marescot. Un Conseiller d'Etat est-il donc si fort au dessous d'un cadet de la Maison de Guise , que celui-ci peut outrager l'autre impunément , à moins qu'il ne soit sous la protection d'une personne de la première qualité ? Les Princes & les grands Seigneurs sont-ils dispensés du précepte de l'Evangile au regard de ceux d'un rang inférieur à celui qui leur est accordé pour faire du bien aux autres , & non pour les maltraiter ?

L'af-

L'affaire du Cardinal de Guise arriva 1621.
 sous un nouveau Pontificat. Paul V. é-
 toit mort à la fin de Janvier, & Ludovi-
 glio lui avoit succédé sous le nom de Gré-
 goire XV. Son Prédecesseur fit une pro- L'Archevêque
 motion de dix Cardinaux peu de jours a- que de Tou-
 vant que de mourir. Louis de la Valette louse est fait
 Archevêque de Toulouse, fils du Duc Cardinal.
 d'Epernon en fut un à la nomination de
 la Couronne de France. Il étoit moins
 étourdi & moins emporté que le Cardinal
 de Guise, mais il eut autant d'inclination
 pour la guerre. Le Duc son père prit soin
 de le former aux belles connoissances, &
 il avoit certainement appris quelque chose
 de ce qu'un homme de sa profession
 doit savoir. Mais négligeant tout-à-fait
 les fonctions Ecclésiastiques, il se donna
 tout entier aux armes, aux intrigues de
 Cour, & à la galanterie. S'il conserva
 de l'amour pour les Lettres, elle se termi-
 noit à la Poësie, à certains ouvrages
 d'esprit, & à d'autres choses propres à bal-
 dinner finement avec les Dames, & avec
 ceux qui se distinguoient à la Cour de
 France, lors qu'elle devint plus polie &
 plus spirituelle sous le Ministère du Car-
 dinal de Richelieu. Les ouvrages du fa-
 meux Voiture le prouvent assez.

Le Marquis de Cœuvre Ambassadeur Le Duc de
 de Louis à Rome, avoit fait quelques in- Luines &
 stances de la part du Roi son maître qui les Minis-
 demandoit un second Chapeau pour Ri- tres de Fran-
 chelieu Evêque de Luçon. Il y eut une l'Evêque de
 intrigue à cette occasion qui mérite d'être Luçon à la
 démè-

66 HISTOIRE DE

1621. démêlée. Nous y trouvons un exemple
Cour de Ro- de la manière dont les Princes & leurs Fa-
voris , ou leurs Ministres , trompent
souvent & les gens qui sont emploiez
aux négociations , & ceux auxquels on
donne les paroles les plus positives & les
plus solennnelles. L'Evèque de Luçon
avoit vendu la Reine Mère sa bienfaict-
rice , dans l'affaire d'Angers , à condi-
*Vittorio Si-
ri Memorie
Recondite.
Tome V.
Pag. 140.
141. 149.
150. 238.
239. &c.*
*Dernière
Vie du Car-
tivoglico ,
dinal de Ri-
chelieu. L.I.*
*Rélation du
Conclave de
Gregoire
XV. par le
Marquis
de Cauvre.*
tion qu'une trahison si basse & si noire ser-
roit récompensée de la dignité de Cardi-
nal déjà promise au Prélat au temps du
Traité d'Angoulême. Le Duc de Luines
avoit réitéré sa parole , & l'aveugle Ma-
rie de Médicis fut la plus ardente à fol-
liciter son fils, le Pape , & le Nance Ben-
tivoglico , afin que son infidèle domesti-
que obtint ce que Louis & son Favori lui
avoient promis. Mais l'ambition empre-
sée de Richelieu trouvoit un double ob-
stacle. La première nomination étoit pro-
mise à l'Archevêque de Toulouse ; Et le
Duc de Luines , le Chancelier de Sille-
gi , du Vair Garde des Sceaux , Puissant
Sécretaire d'Etat ; disons tout , le Roi
même , ne vouloient point voir l'Evè-
que de Luçon revêtu de la Poupre Ro-
maine. Le Favori & les Ministres le crai-
gnoient & le haïssent. Sa Majesté ne
l'aimoit nullement. Bien informé que
Richelieu n'avoit employé tout son es-
prit à lier le puissant parti de la Reine
Mère , qu'afin de parvenir à ses fins , Louis
ne vouloit pas donner un exemple capa-
ble d'animer les ambitieux & exciter des
brouil-

brouilleries, pour se rendre ensuite nécessaires à la Cour, & pour obtenir de grandes récompenses, sous prétexte que par une supercherie odieuse au Prince qui s'en fert, ces gens auroient travaillé à dissiper les factions, qu'ils ont formées eux-mêmes, ou du moins entretenues dans l'Etat.

1624

Richelieu crut surmonter le premier obstacle, & il ne pensa point au second, parce qu'il n'en eut aucune connoissance. Paul V. avoit donné depuis quelque temps un Chapeau de Cardinal extraordinairement à la Couronne d'Espagne, sans faire la même grace à celle de France. Louis s'en plaignit avec beaucoup de hauteur. Il demandoit que pour conserver une égalité parfaite entre les deux Couronnes, le Pape fit pour l'une ce qu'il avoit fait pour l'autre, & qu'il donnât deux Chapeaux à la France dans la première promotion. Voilà comme Richelieu se flatta d'y être compris avec l'Archevêque de Toulouse. Mais les choses ne s'obtiennent pas si facilement à la Cour de Rome. Elle a trop d'intérêts différens à ménager: On y trouve trop d'intrigues à rompre. Il n'y avoit que dix places à remplir dans ce qu'on nomme le Sacré Collège, quoique ce soit depuis long-temps la compagnie la plus prophane qu'on ait peut-être jamais vuë dans le Christianisme. Si la France eût obtenu deux Chapeaux à cette promotion, il aurroit fallu exclure un certain Pignatelli, que Bor-

1621. Borghése neveu du Pape vouloit absolument faire Cardinal , sans considérer que c'étoit l'homme de l'Italie le plus décrié par sa vie scandaleuse. Cela faisoit même son plus grand mérite auprès de Borghése.

Pignatelli étoit le ministre infame des plaisirs criminels du Cardinal Neveu. C'étoit alors un bon moyen de s'avancer à la Cour de Rome. Je dis *alors*; car enfin, il faut rendre justice à tout le monde. La corruption a paru moins grande sous quelques-uns des derniers Pontificats. Si celui d'Alexandre VIII. eût duré plus long - temps , peut - être que les choses feroient revenuës dans leur premier état. Le Duc de Luines & les Ministres de France fournirent à Borghése le prétexte d'assurer encore plus l'élévation de son misérable Pignatelli. Ils dirent en grande confidence au Nonce Bentivoglio qui obtint le Chapeau de Cardinal dans la promotion dont je parle , que le Roi n'avoit nommé l'Evêque de Luçon que par une complaisance forcée pour Marie de Médicis , & que bien loin de trouver mauvais que le Pape n'eût pas égard aux instances que le Marquis de Cœuvre fairoit publiquement en faveur de Richelieu , Sa Majesté feroit bien-aise que le Pape refusât le Cardinalat à un Evêque, dont Elle avoit de grandes raisons de n'être pas contente. *Au reste , dit le Duc de Luines à Bentivoglio , notre Ambassadeur à Rome ne sait pas les véritables intentions du Roi.*

Roi. Certaines raisons particulières ne nous permettent pas de les lui dire. Si la Reine Mère venoit à découvrir ceci, elle feroit un bruit épouvantable ; & son Evêque de Luçon brouilleroit plus que jamais. C'est assez que le Pape, sans faire semblant de rien, n'ait aucun égard à ce que le Marquis de Cœuvre lui dira en faveur de Richelieu. Tout ceci n'est qu'un jeu pour contenter la Reine Mère. Dans le fond le Roi ne souhaite pas que l'Evêque de Luçon soit Cardinal.

1621.

Bien loin d'appercevoir que le Favori & les Ministres trompoient, il étoit le plus content du monde. Le Marquis de Cœuvre extrêmement vif & altier dans toutes ses démarches, sembloit redoubler son feu & sa hauteur en soutenant les intérêts de Richelieu. *Le Roi mon maître, disoit-il, ne prétend point être refusé. Son honneur ne lui permet pas de souffrir que la Couronne d'Espagne ait ici plus de distinction que celle de France.* Ce grand fracas redoublloit merveilleusement les espérances de Richelieu. La Pontcourlai sa nièce avoit épousé depuis peu Combalet neveu du Duc de Lignes. Le Cardinal de la Rochefoucaut fit la cérémonie des fiançailles en présence du Roi, des deux Reines, des Princesses & des Princesses, en un mot de toute la Cour. De manière que le crédit & la considération de l'Evêque de Luçon sembloient augmenter tous les jours. Il ne pouvoit s'imaginer que dans ce temps-là même, le Favori traversât l'élévation d'un

1621.

d'un homme dont la nièce entroit dans la Maison de Luines. Cette alliance lui faisoit espérer au contraire que sa promotion au Cardinalat seroit demandée avec plus de chaleur. Quelle fut la surprise du Prélat ambitieux , quand il apprit que l'Archevêque de Toulouse étoit le seul François que le Pape eût fait Cardinal à la promotion du mois de Janvier de l'an 1621. & que l'Ambassadeur & lui étoient également jouez !

Le Marquis de Cœuvre cacha moins son ressentiment que Richelieu. Il avoit parlé si fortement & à l'oncle & au neveu , que le Pape ne sachant plus comment se défaire des instances continues de l'Ambassadeur , ni que répondre au long mémoire qu'il avoit envoié , fut enfin forcé de lui découvrir tout le mystère la veille de la promotion. *M. l'Ambassadeur , dit le S. Pére à Cœuvre , vous criez bien haut que le Roi votre maître veut absolument avoir un Chapeau pour l'Evêque de Luçon. Que me répondrez-vous , si je vous montre une lettre de la main de Sa Majesté , qui déclare qu'Elle ne le souhaite point ?* Il seroit difficile d'exprimer les diverses passions dont le Marquis de Cœuvre fut agité en apprenant que le Duc de Luines & les Ministres de France lui avoient donné un rôle si ridicule , & si désagréable à un homme d'honneur , dans une Cour extrêmement fine & railleuse. Il tâcha de revenir promptement de sa première surprise , & de se mode-

modérer un peu. Je suis bien fâché, Très-Saint Père, répondit-il au Pape, de ce que Votre Sainteté ne m'a pas expliqué l'énigme plutôt. Elle se seroit épargnée de fréquentes importunités, & je n'aurois pas eu de si longues ni de si pénibles agitations. Le dépit de Cœuvre fut si grand contre le Duc de Luines, qu'il résolut de retourner au-plutôt en France, & de se lier étroitement avec les ennemis du Favori. On lui avoit fait essuier tant de chagrins, que l'Ambassadeur eroit ne pouvoit plus demeurer avec honneur à Rome. Il eut la prudence de ne rien témoigner dans la lettre qu'il écrivit au Roi sur la promotion. Cœuvre fit au contraire de grandes plaintes sur ce que la Cour de Rome ménageoit si peu celle de France. Et Louis qui avoit demandé hautement le Chapeau pour l'Evêque de Luçon, crut devoir couvrir le jeu de son Favori & de ses Ministres, en se plaignant de la dureté du Pape au Nonce Bentivoglio devenu Cardinal.

Paul V. ne survécut pas long-temps à Mort du P. cette promotion. Il eut quelques jours pe Paul V. après une attaque si violente d'apoplexie en allant faire ses dévotions à l'Eglise de Saint Agnés, qu'il tomba en lethargie dez qu'on l'eût rapporté à Monte Cavallo. Cela dura cinq ou six jours, & il mourut le 28. Janvier. Paul avoit eu une atteinte légère d'apoplexie, lors qu'il se préparoit à rendre au Ciel des actions faraminelles de grâces pour la bataille gagnée.

1621.

*Rélation du
Conclave de
Grégoire
XV. par le
Marquis de
Cœuvre.
Vittorio Si-
ri. Tom. V.
Pag. 249.*

gnée à Prague par l'Armée Impériale & Bavaroise. Il se porta néanmoins assez bien depuis. On a cru que le chagrin qu'il eut en apprenant le scandale que l'élevation de Pignatelli donnaoit à Rome, causa cette rechute. Les Cardinaux Farneſe , Montalte , Bellarmin & quelques autres furent tellement indignez de ce que Borghéſe leur avoit fait nommer un collégue si décrié, qu'ils ne voulurent donner aucune marque extérieure de joie à cette promotion. Paul V. régna quatorze ans , & il obtint la Tiare à l'âge de 52. bonheur si rare , que le monde a été surpris d'en voir un exemple dans la personne de Clement XI. *Faire des Papes vieux*, dit le Marquis de Cœuvre , c'est une maxime établie dans l'esprit des Cardinaux. *Le uns espèrent de posséder à leur tour cette suprême dignité. Les autres craignent que les Neveux ne deviennent trop riches & trop puissans sous un long Pontificat.* Puisque Paul fut fait Pape d'une façon assez extraordinaire , disons-en quelque chose. Son élection se fit par ce qui se nomme dans le Droit Canonique , la voie de compromis. Voici comment la chose arriva.

Leon XI. n'ayant régné que peu de jours après la mort de Clement VIII. le Cardinal Borghéſe s'efforça de persuader aux Aldobrandins neveux de Clement , que s'il montoit jamais sur le Thrône Pontifical , il reconnoîtroit les bienfaits de leur oncle dont il étoit une des créatures.

Bor-

1621.

Borghése s'insinua si adroitement dans les bonnes graces de la *Donna Olimpia* belle-sœur de son bienfaiteur, que cette Dame fit croire aux Aldobrandins, que le Cardinal Borghése étoit le sujet dont leur Maison s'accommoderoit le mieux. Mais il n'étoit pas possible de persuader au Conclave de choisir un homme de 52. ans. Borghése obtint pourtant le Pontificat par un bonheur surprenant. Les Cardinaux ne pouvant convenir du successeur qu'il falloit donner à Leon XI. firent un compromis par lequel ils s'engageoient de reconnoître celui que le Cardinal de Joieuse nommeroit. Il se déclara pour Borghése, qui prit le nom de Paul V. Soit qu'il fût naturellement fourbe & dissimulé, soit qu'il crût être uniquement redevable de son élévation au hazard, & tout au plus à la bonne volonté du Cardinal de Joieuse, Paul ne se souvint plus des espérances données à la Maison Aldobrandine. Il devint son plus grand ennemi, & le Cardinal neveu de Clement VIII. fut persécuté durant toute la vie de la créature de son oncle.

A l'affaire de l'interdit de Venise près, qui donna quelque chagrin à Paul, son Pontificat fut assez heureux. Henri IV. & le Cardinal de Joieuse l'aidèrent à se tirer avec honneur du mauvais pas où il s'étoit engagé.. Ses moeurs, dit-on, étoient bonnes ; c'est - à - dire, qu'il fut exempt de certains vices grossiers qui flétriront à jamais la mémoire de quelques-

Tome IV.

D

uns

1621. uns de ses prédécesseurs. Du reste , ce bon Pape ne fut ni moins avare , ni moins ambitieux , ni moins hautain que les autres. Uniquement occupé de l'agrandissement de sa Maison , il négligea les devoirs les plus importans de son Ministère. L'Empereur & les Princes de la Communion de Rome en Allemagne étoient fort scandalisez de ce que leur S. Père refusa toujours constamment d'employer une partie des richesses immenses qu'il avoit amassées , à les secourir contre les Protestans. Paul auroit pu mériter de justes louanges , si regardant les démêlez de l'Empereur & de ses alliez , plutôt comme des affaires d'Etat , que comme des intérêts de la Religion , il avoit fait un meilleur usage des biens de son Eglise. Mais l'avarice & l'ambition le portoient à prétendre tout pour lui & pour ses neveux. Celui des Borghèses qu'il revêtit de la Pourpre , eut sous un si bon oncle autant de pouvoir & d'autorité , qu'un Cardinal Neveu en peut avoir. Son esprit étoit agréable , & sa conversation polie & aisée. Mais son inclination le portoit entièrement au plaisir. S'il s'attacha aux affaires , ce ne fut que de peur de mécontenter son oncle , dont l'humeur étoit naturellement grave & sérieuse.

Le Cardinal Quoique le Cardinal Borghèse ne parût Ludovisio pas d'un tempérament à prendre ses de-
est élu Pape. feins de fort loin , il pensa pourtant vers Il prend le la fin de la vie de son oncle ; & sur nom de Gré- goire XV. tout depuis que Paul eut sa première at- taque

1621.

taque d'apoplexie, à lui donner un Successeur, sous le Pontificat duquel la Maison Borghése pût conserver du moins une partie de son crédit à la Cour de Rome. Pour cet effet il avoit jetté la vûe sur un certain Campora créature de Paul V. homme d'une naissance obscure & de nul mérite. Les Espagnols qui s'acommodoient de cet indigne sujet, promirent à Borghése de concourir avec lui pour l'élection de son Campora. C'est une maxime assurée, disoit le Marquis de Cœuvre, qu'autant que la France souhaite $\&$ a intérêt d'élever un Cardinal, en qui il n'y ait rien à désirer pour la suffisance $\&$ pour la vertu, autant les Espagnols ont d'aversion Conclave de pour ces qualitez, $\&$ ne cherchent que la Grégoire foiblesse $\&$ l'incapacité. Cette prétendue XV. par le maxime de la France contraire à celle de Marquis de l'Espagne, est fort louable, je l'avoue. Cœuvre.

Mais l'Ambassadeur François qui nous la donne, l'observa-t-il lui-même dans le Conclave dont il écrit la relation ? Cela mérite d'être examiné. Il est bon de ne croire pas aveuglément tout ce que les gens disent à l'avantage de leur nation.

Dans le dessein d'avoir un Pape, plus favorable à la France & moins dévoué à l'Espagne, le Marquis de Cœuvre pensa d'abord à lier une intrigue en faveur du Cardinal d'Aquino allié de la Maison des Cätalffes. Il avoit, dit l'Ambassadeur, beaucoup de bonnes qualitez, $\&$ les inclinations aussi nobles que sa naissance. Passons cela. Fut-ce le mérite

D 2

d'Aqui-

1621. d'Aquino, qui obligea Cœuvre à jeter les yeux sur lui ? Non , sans doute. Le Cardinal étoit petit - neveu du Pape Paul IV. & par conséquent ennemi secret de la Couronne d'Espagne , dont la Maison des Caraffes avoit reçu de si mauvais traitemens , & des injures si atroces sous le Pontificat de Pie IV. *Parce qu'il est difficile dans les intrigues d'un Conclave, de se promettre de pouvoir éléver infailliblement celui que l'on porte par préférence au Pontificat , dit encore le Marquis de Cœuvre , il en faut toujours considérer quelqu'autre , afin que si le premier dessein est traversé par de puissantes brigues , on ne se trouve pas après sans aucune mesure.* Pour cette raison , au défaut d'Aquino , l'Ambassadeur de France pensoit à Ludovisio. L'esprit de celui-ci étoit fort doux , poursuit-il , *& la France n'avoit jamais eu sujet de se plaindre de lui.* Mais si nous en croions le même Cœuvre , le Cardinal Tonti apporta dans le Conclave des mémoires fort défavorageux à la réputation de Ludovisio. Ce n'étoit pas en effet un Prélat d'un grand mérite , ni d'une vie irréprochable. Et par conséquent les François ne sont guères plus scrupuleux que les Espagnols , quand il est question d'élire un Pape.

Je ne rapporterai pas les diverses intrigues de Borghèse neveu du dernier Pape , d'Aldobrandin neveu de Clément VIII. de Montalte neveu de Sixte V^e des Farnese,

nefe, de Médicis, des Espagnols & du Marquis de Cœuvre dans le Conclave dont je parle. Celui-ci dit avec beaucoup de vérité, que la haine, l'envie, l'avarice & plusieurs autres passions sont les grands ressorts qui remuent les Cardinaux dans cette occasion. Et qui pourroit raconter tous les mouvemens que tant d'esprits subtils & raffinez se donnent, toutes leurs ruses, toutes leurs supercheries, toutes les manières dont ils méprisent ou étudient grossièrement les loix de leur Religion, qui leur défendent certaines choses, qu'ils font hautement & sans scrupule ? On voudroit nous faire acroire que Dieu qui tient le cœur des hommes entre ses mains, conduit si bien les choses, que nonobstant les intérêts & les passions des Cardinaux, il donne toujours à son Eglise le Chef qu'il lui a destiné. Je suis surpris que des gens d'esprit débitent sérieusement une pareille fadaise. Le Marquis de Cœuvre disoit au nouveau Pape Grégoire XV. que *Sa Sainteté ne devoit son élection qu'à Dieu seul, qui l'avoit choisi pour le bien de toute son Eglise.* Pardonurons ce compliment à un Ambassadeur qui flatte un homme dont il prétend les bonnes grâces. Cœuvre parle avec aussi peu de sincérité, quand il ajoute, que *si les moyens humains avoient pu quelque chose en cette occasion, la brigue & les puissantes pratiques de la Faction Espagnole & du Cardinal Borgèse auroient prévalu.*

1621. Dieu ne fit pas un miracle, afin que Ludovisio l'emportât sur Campora. La ruse, la souplesse, l'intérêt l'elevèrent de même que les autres sur le Thrône Pontifical.

Il en est de l'élection du Pape comme de celle de l'Empereur ou du Roi de Pologne. Les passions & les intérêts des Electeurs, ou de la Noblesse Polonoise ont la plus grande part à l'élévation de ces deux Princes. Et ce qui arrive alors, Dieu l'a permis ; disons si vous l'aimez mieux, il l'a ordonné par sa providence. S'ensuit-il de là que le S. Esprit ait présidé particulièrement à l'élection ? Cela se pourroit penser, si le plus grand nombre de ceux qui l'ont faite, s'étoient conduits par les règles de la droite raison, & par les maximes de l'Evangile. On parlera plus sainement & d'une manière digne de la sagesse & de la sainteté de Dieu, en disant de ce qui se passe au Conclave, que par un juste jugement contre des Chrétiens corrompus & opiniâtres dans leurs superstitions, qui ne résistent guères moins que les Juifs au S. Esprit & à la vérité qui se montre à eux, Dieu permet ce grand jeu des passions qui agitent les Cardinaux assemblés pour donner à leur Eglise un autre Chef que Jésus-Christ, afin qu'elle n'en ait que d'indignes, & souvent de scandaleux. Sans citer ici un Alexandre VI. un Jules II. & plusieurs autres, quels Papes voions-nous de notre temps ? S'il arrive que semblables

bles à Paul V. ou que trop vieux pour être sensibles à des passions brutales , ils n'aient pas des vices grossiers & crians ; nous ne les trouvons la plûpart, ni moins avares , ni moins orgueilleux , ni moins entreprenans que leurs Prédécesseurs les plus décriez. Ils sont presque tous ignorsans , & les plus habiles d'entr'eux n'ont aucune teinture de ce qu'un bon Evêque doit savoir. Innocent XI. passe pour un Saint. Quand on parla de l'élire, un Cardinal se récria plaisamment : *donnez nous du moins un Pape qui entende le Latin du Breviaire & du Missel.* Clement X. son Prédécesseur étoit un stupide qui radota durant tout son Pontificat. Dez qu'un Cardinal a la Tiare sur la tête , il ne fait aucune fonction Episcopale. Il ne prêche , ni n'administre les Sacremens. Occupé des affaires politiques , le S. Père se repose des spirituelles sur quelques Cardinaux , sur des Prélats , sur des Moines. Ses fonctions se terminent à tenir Consistoire , à se trouver à des Chapelles , où il y a plus de pompe & de spectacle que de religion , à donner sa bénédiction au peuple , à faire des signes de croix sur des médailles , sur des chapelets & sur d'autres instrumens de superstition. On l'a dit dans le XVI. siècle , & il ne sera pas moins vrai dans le XVIII. que *pour être bon Pape , il suffit de n'être pas tout-à-fait un méchant Ecclésiastique.*

Voions maintenant la manière dont le Cardinal Ludovisi parvint au Pontificat

1621.

malgré les intrigues de Borghése. Dans la vue de réussir plus facilement dans son projet d'avoir un Pape à sa dévotion , celui-ci avoit pris d'étroites liaisons avec les Espagnols en faveur de Campora. Et pour empêcher que les Cardinaux de Montalte & de Médicis qui avoient leurs créatures ou leurs amis , ne s'unissent à la Faction Aldobrandine opposée à celle de Borghése , il promit à Montalte & à Médicis de favoriser l'élection du Cardinal *del Monte* que les Espagnols haïsoient , en cas que l'on ne pût pas convenir de Campora , ou de quelqu'autre créature de Paul V. L'intrigue ne fut point si secrète qu'elle ne fût éventée dez que le Conclave fut fermé , & Borghése connut au premier scrutin que sa partie n'étoit pas trop bien liée. Le voilà donc dans une extrême perplexité. Il craignoit que les Espagnols ne l'abandonnassent , s'ils venoient à découvrir ce que d'autres faisoient déjà , que contre leurs intérêts , & contre leur inclination , il avoit pris des mesures secrètes en faveur du Cardinal *del Monte* que la Faction d'Espagne vouloit exclure à quelque prix que ce fût.

Caponi ennemi de Campora & ami de Ludovisio fut profiter habilement de l'embaras où il voioit Borghése. L'adroit Cardinal lui conseilla de se tirer d'intrigue en faisant élire au plûtôt Ludovisio créature de Paul V. agréable à la Faction Aldobrandine , & que les Espagnols n'excluoient point. *Ne perdez pas de*

1621.

de temps, disoit Caponi à Borghése ; de peur que les Espagnols informez de votre intrigue à leur préjudice, ne s'unissent aux Allobrandins vos ennemis. Ludovisio est infirmé & cassé. En le faisant Pape vous mettez le Pontificat en dépôt pour peu de temps, entre les mains d'un homme qui vous devra toute son élévation. La Faction Espagnole ne s'est point déclarée contre Ludovisio. Je croi même qu'elle le favorisera. Le Cardinal Zapata qui la conduit, craint un long Conclave, il meurt d'envie de retourner promptement à sa Viceroyauté de Naples. Borghése trouve l'avis fort bon. Assuré du nombre nécessaire de voix pour l'élection, il va prendre Ludovisio dans sa cellule, & le mène à la Chapelle Pauline, où il est fait Pape. Mais Borghése parut dans un si grand désordre & si peu maître de lui-même, que Ludovisio sentit fort bien que son prétendu bienfaiteur agissait contre son inclination. Ludovisio trop heureux d'être Pape de quelque manière que ce fût, se fait adorer sous le nom de Grégoire XV. Le pauvre Campona que le Cardinal Borghése avoit oublié d'avertir de ce changement, étoit encore dans sa cellule une heure après l'élection du Pape, en attendant qu'on vint le prendre pour le conduire sur l'Autel. Son élection avoit paru si certaine, qu'il étoit déjà peint en habits Pontificalx dans Rome.

On y fut dans une extrême joie au commencement du nouveau Pontificat, Le Roi de Bohême est
D 5 Gré-

1621. Grégoire. Il voioit avec plaisir que Frédéric déjà chassé de son Royaume de Bohême, feroit encore dépouillé bien-tôt de la dignité Electorale & de ses Etats héréditaires, dont l'Empereur ne manqueroit pas de revêtir un Prince de la communion du Pape. Ferdinand enflé du succès de ses armes, méprisoit les Princes Protestans d'Allemagne. Leur union s'affoiblissait de tous côtèz. La plûpart de ses membres épouvantez des menaces de l'Empereur, cherchoient à s'accommoder avec lui, & l'Electeur de Mayence les y portoit en leur faisant espérer de bonnes conditions. Plusieurs suivirent l'exemple que

Puffendorf, Commentar. Rerum Suecicar. L. I.

Mercure Francais. 1621.

Maurice Landgrave de Hesse leur donna. Frédéric se trouvant abandonné de ses amis & de ses alliez au commencement de l'an 1621. Ferdinand crut qu'il pouvoit seurement le mettre au ban de l'Empire. Jean George Marquis de Jagendorf, Christian Prince d'Anhalt, & George Frédéric Comte de Hohenlo furent proscrits en même temps. Les actes furent expédiés à Vienne le 22. Janvier. Quatre lettres furent publiées le 1. jour de Février pour l'exécution du ban Impérial. Il y en avoit deux contre le Roi de Bohême, l'une adressée à l'Archiduc Albert pour le bas Palatinat, & l'autre à Maximilien Duc de Bavière pour le haut Palatinat. La troisième contre Jagendorf & Anhalt fut envoyée à l'Electeur de Saxe, & la quatrième contre Hohenlo aux Evêques de Bamberg & de Wirsbourg.

La

La procédure parut injuste & violente aux personnes sages & desintéressées. L'acte avoit été dressé par les soins du Comte d'Ognate Ambassadeur d'Espagne qui disposoit de tout à Vienne , avant que l'affaire fût agitée dans le Conseil de l'Empereur : George Frederic Comte de Hohenzollern en étoit le Président. Ces irrégularitez lui déplurent si fort , qu'il résolut de n'y assister plus. Et lorsque Sa Majesté Impériale voulut le presser de reprendre sa place , le Comte répondit gênèreusement que son honneur & sa conscience ne le lui permettoient pas. Les nullitez de la Déclaration de Ferdinand sautoient aux yeux en effet. Aucune loi, disoit-on, ne donne droit à l'Empereur d'être Juge dans une affaire qui le regarde uniquement. Et de quoi est-il question ? D'une usurpation prétendue du Royaume de Bohême que la Maison d'Autriche reclame , comme un Etat héréditaire qu'elle s'attribua. Cela supposé , l'Empereur n'a pas dû fonder le ban publié contre le Roi de Bohême , sur une infraction de la paix de l'Empire , ni soumettre un Prince qui lui dispute une Couronne , aux peines que les Constitutions Impériales ordonnent contre les perturbateurs du repos public. N'a-t-on pas prouvé par mille bonnes raisons qu'une contestation particulière entre l'Archiduc d'Autriche & l'Electeur Palatin , ne regarde ni la dignité de l'Empereur , ni le corps général de l'Empire ? L'un prétend que le Royaume de Bohême étoit vacant , & que les Etats de

1621.
Nullitez du
ban-publié
contre Fre-
deric.

Mémoires de Louise Juliane de Nassau.

Pag. 175.

176. &c.

Bref Recueil des raisons du ban contre le Roi de Bohême.

1621.

1621. Païs l'en ont légitimement revêtu : L'autre soutient au contraire que la Bohême est une Couronne héréditaire qui lui est dévolue par la cession que les plus proches héritiers lui en ont faite. En quoi Frederic offense-t'il la majesté de l'Empereur ? Par où trouble-t-il la tranquillité publique du corps de l'Empire ? Que l'Empereur ne peut être Juge dans ce qui concerne ses intérêts particuliers, ou ceux de sa Maison, c'est un point décidé depuis long-temps. La Bulle d'or déclare qu'en ce cas, l'Empereur est obligé par une ancienne coutume de comparaître & de répondre devant l'Electeur Palatin. Et pourquoi ? Parce que, dit le texte de la Bulle, on ne doit pas être Juge dans sa propre cause. Cet usage se justifie par plusieurs exemples : Et les Empereurs de la Maison d'Autriche s'y sont soumis sans aucune difficulté.

On remarquoit beaucoup d'autres nullitez. Les Ministres & les Conseillers de Ferdinand qui jugèrent que Frederic devoit être mis au ban de l'Empire, s'étoient obligez à l'Empereur par un serment fort étroit, & dont ils ne furent pas dispensez en cette occasion, à procurer autant qu'ils pouroient, le bien & l'avantage de leur Prince. Quelle justice le Roi de Bohême pouvoit-il attendre de ces gens esclaves de sa partie ? Mais, ajutoit-on, il y a une troisième nullité beaucoup plus criante. L'Empereur n'a-t-il pas exécuté sa Déclaration, avant que de l'avoir donnée ? Le Marquis Spinola est entré depuis quelques mois avec une Armée dans le

1621.

le Palatinat , sous prétexte d'une commis-
sion Impériale : entreprise directement con-
traire à la capitulation que l'Empereur a
jurée. Car enfin , il y a promis de n'atta-
quer point les Electeurs , les Princes & les
Etats de l'Empire , & de ne les poursuivre
point par les armes , ou par la violence , en
cas qu'il ait quelque prétension contr'eux ,
mais de prendre les voies ordinaires de la
justice. Selon toutes les règles de la Juris-
prudence un Juge perd son droit & son au-
torité , quand il use de voies de fait , avant
que d'avoir prononcé son Arrêt. Et au-
jourd'hui après que l'Empereur par une
procédure injuste & inouïe a dépossédé le
premier Electeur , d'une grande partie de
ses Etats , il le proscrit , il le met au ban de
l'Empire.

Le monde n'étoit pas moins surpris
que dans une affaire , où il s'agissoit des
biens , de l'honneur , de la vie même d'un
Comte Palatin , Ferdinand ne se fût pas
mis en peine de suivre les règles les plus
communes de la justice , qui s'observent
au regard des personnes du dernier rang.
On les ajourne , on les entend avant que
de les condamner. Voici , disoit-on , le
premier Electeur déclaré criminel de l'éze-
majesté. A-t-il été prémièrement cité ? Lui
a-t-on demandé ses faits justificatifs ? Ce-
pendant l'Empereur s'est engagé par un ser-
ment solennel , à ne permettre point qu'un
Electeur , un Prince , ou aucun autre soit
mis au ban de l'Empire sans connoissance
de cause , & sans que les formalitez & les

1621. procédures préalablement requises aient été observées, conformément aux constitutions & aux coutumes de l'Empire, & selon la teneur des ordonnances réformées de la Chambre & Cour souveraine qui ont été publiées sur ce point. Quelle formalité, quelle procédure a-t-on gardée avant la publication de la sentence que nous voions affichée par tout ? C'est un jugement extorqué par les sollicitations importunes de l'Ambassadeur d'Espagne, & concerlé secrètement avec l'Archevêque de Mayence, à l'insçu du Collège Electoral qui devoit être prémièrement assemblé pour examiner meurement une affaire, dont les suites peuvent être préjudiciables au repos & à la liberté de la patrie.

Ferdinand justifioit sa procédure, sur ce que selon les constitutions de l'Empire, il n'est pas nécessaire de travailler régulièrement & dans les formes au procès de ceux qui se trouvent engagez dans une rébellion ouverte & manifeste. *Au contraire*, disoient les partisans de l'Empereur, il est de l'intérêt public que le Souverain emploie au plutôt les voies de fait, afin d'arrêter le cours & le progrès de la revolte. On répondit à cela, qu'il étoit impossible de prouver que Frédéric fût un rebelle manifeste. Il ne s'est point mis en possession du Roiaume de Bohême à force ouverte ni par des voies illicites, disoient ses défenseurs : il a seulement accepté une Couronne qu'il croioit vacante, & que les Etats du País lui ont présentée d'eux-mêmes. Si c'étoit

1621.

toit une rebellion manifeste, pourquoi l'Empereur a-t-il différé si long-temps à le proscrire ? Dans la commission adressée au Duc de Bavière contre les Etats de Bohême, Sa Majesté Impériale dit à la vérité, qu'ils sont notoirement rebelles : mais elle y reconnoit aussi que l'Electeur Palatin n'est point dans le même cas. Est-il devenu plus coupable depuis ce temps-là ? On ne le voit pas. Frederic étoit alors couronné Roi de Bohême. Il armoit pour la défense de son droit. Nous n'ignorons pas que dans l'Assemblée de Mulhausen, l'Empereur ne puisse obtenir le consentement des Electeurs au ban que les Espagnols vouloient dès lors faire publier contre le Roi de Bohême. On ne croioit donc pas sa rébellion si manifeste. Et pourquoi les Cercles de l'Empire n'ont-ils pas été convoqués, afin de les engager à tenir la main à l'exécution d'un ban public contre un Electeur dont la révolte est, dit-on, ouverte ? Elle l'est si peu, que l'Empereur, l'Archiduc Albert & le Marquis Spinola ont sollicité plusieurs Princes d'être neutres dans l'affaire de l'invasion du Palatinat. Garde-t-on ces ménagemens, quand il est question d'arrêter & de punir même une rébellion notoire ?

Comme le ban Impérial étoit uniquement fondé sur les constitutions de l'Empire contre les perturbateurs de la paix publique, on faisoit voir encore la nullité de la procédure, par cette remarque importante, que ses constitutions n'obligent ni le Roi, ni les Etats de Bohême, mais

1621.

mais seulement les six Electeurs & les Etats compris dans les dix Cercles de l'Empire. Le Roi de Bohème , disoit-on , ne reconnoit la supériorité de l'Empereur qu'au regard de la dignité Electorale , & de l'office de grand Echanson . A cela près la Couronne de Bohême est exempte de la jurisdicition Impériale , de même que le Duché de Milan , la Savoie , & plusieurs autres Fiefs de l'Empire en Italie & ailleurs . De là vient que lors qu'on traite des contributions , de la monnoie , & d'autres affaires dans les Diètes Impériales , la Bohême est regardée comme un Royaume étranger : on ne l'oblige point à porter sa part des exécutions de l'Empire contre les perturbateurs du repos public . Ferdinand I. déclara publiquement dans une Diète , que son Royaume de Bohême étoit exempt , & qu'il ne dépendoit point de l'Empire . C'est-pourquoi on ne se remua nullement en Allemagne lors que Mathias enleva la Couronne de Bohême à Rodolphe , son frère , quoique celui-ci fût Empereur depuis 36. ans . La Bohême de son côté ne s'est point intéressée à la conservation de la paix de l'Empire : Elle ne prend aucune part aux loix publiées pour la maintenir . A l'exemple des autres Royaumes & des Puissances étrangères , elle se gouverne par ses loix & par ses constitutions particulières .

Les Apologistes de Frederic fondonnent une dernière nullité du ban Impérial sur ce principe du Droit , que dans tous les crimes punissables , sans en excepter celui de

1621.

de l'éze-majesté , il doit y avoir ce que les Jurisconsultes nomment *Dol* , c'est-à-dire fraude ou supercherie. *On ne prouvera jamais* , disoient ces gens , que *Frederic ait usé de fraude avant ou après l'acceptation de la Couronne de Bohême*. Il prend Dieu à témoin qu'il ne l'a point brigée . Avant que de le condamner , l'Empereur ne devoit-il pas le convaincre de parjure ? *Frederic n'ait donc point pensé à troubler la tranquillité publique* , il ne peut pas être proscrit comme un rebelle. Et quand il seroit vrai que les Etats de Bohême sont coupables d'une revolte manifeste , doit-elle être imputée à un Prince qui ne l'a ni excitée , ni entretenue ? Les Etats prétendent que leur Royaume étant électif , Ferdinand est déchu des droits qu'il peut y avoir . Dans cette pensée , ils offrent leur Couronne comme vacante à Frederic. Est-il coupable de l'avoir acceptée après l'élection unanime de cinq Provinces ? Plusieurs Princes & ceux de la Maison d'Autriche même , n'ont pas refusé des souverainetez , quand ceux qui les leur offroient , ont paru fondez sur un droit soutenable. A-t-on regardé ces Princes comme des perturbateurs du repos public ? De tout ceci les personnes équitables & éclairées concluoient , que Frederic n'ifiant manqué en rien à ce qu'il doit à Ferdinand en qualité d'Empereur , & lui disputant seulement un Royaume qui n'est point attaché à la Couronne Impériale , la Déclaration publiée contre le Roi de Bohême , étoit visiblement nulle & injuste.

L'Em-

1621.

Les Bohémiens sont dépourvus de leurs priviléges & de leur liberté.

*Mercure
Français.
1621.*

L'Empereur y cassoit & révoquoit encore tous les priviléges accordez aux Etats de Bohême par les Rois précédens. Voilà comment un Roiaume électif fut non seulement rendu héréditaire ; mais réduit encore à l'esclavage : violence beaucoup plus criante que celle dont je viens de parler. Les Princes s'imaginent-ils donc que les priviléges & la liberté du peuple sont des graces purement arbitraires , qu'ils peuvent casser & révoquer dez qu'il leur plaira de supposer que les sujets en abusent ? Ferdinand déclare qu'il veut agir contre les Bohémiens , selon les constitutions de l'Empire : cela n'étoit pas raisonnable. Nous avons remarqué plus d'une fois que la Bohême n'y est pas sujette , & qu'elle se gouverne par ses loix particulières. Mais n'insistons pas là - dessus. L'équité naturelle & le droit commun de l'Empire ne permettoient pas à Ferdinand d'être Juge dans sa propre cause. Il devoit faire examiner par des Princes de l'Empire desintéressez , si la faute qu'il attribuoit aux Bohémiens , n'étoit pas du moins pardonnable à des gens , qui prévenus que leurs priviléges étoient renversez , & leur Couronne rendue héréditaire au Roi d'Espagne , avoient jugé que Ferdinand étoit déchu par là de ses droits , & qu'il leur étoit permis de choisir un autre Roi , selon la coutume de tous les Etats électifs. Mais dez qu'un Prince a la force en main , il s'imagine que les loix ne sont pas faites pour lui.

Pre-

Prenons les choses d'un peu plus haut. Que faut-il entendre ordinairement par les anciens priviléges & par les libertez d'un peuple? Certaines conditions dont il est convenu avec le Prince, auquel il a bien voulu se soumettre. Si des particuliers excitent une revolte générale, les innocens doivent-ils être punis aussi bien que les coupables? On fait mourir les auteurs de la sédition, & leurs biens sont confisquez: mais on épargne les autres; la justice le veut ainsi. Or la liberté, le droit d'user de certains priviléges, ne sont pas des biens moins propres à chaque membre d'un Etat, que les fonds qu'il y possède, que l'argent qu'il amasse par son industrie. Pourquoi fera-t-il donc dépourillé de l'un plutôt que de l'autre, lorsqu'il n'a rien fait qui mérite un pareil châtiment? Avançons encore. Les prérogatives & les droits du Prince sont des avantages que le peuple lui céde à condition qu'il maintiendra l'ordre établi dans la société civile, & qu'il protégera ses sujets. Si donc le Prince croit avoir un fondement légitime de les priver des droits qu'ils se sont reservez, lors qu'il se met en tête que le peuple étend sa liberté au delà de ses bornes légitimes, les sujets sont encore mieux fondés à casser & révoquer tout ce qu'ils ont cédé au Prince, quand on voit qu'il en abuse pour l'oppression du peuple. Les obligations du Prince & du peuple sont réciproques. C'est sur ce principe que les Romains ont cru

1621. cru être en droit de chasser Tarquin , & de se mettre en liberté : c'est la raison que les Provinces-Unies ont euë de secouër le joug tirannique de Philippe II. Roi d'Espagne.

Si les Bohémiens étoient moins bien fondez pour rejeter Ferdinand , & pour choisir Frederic , je m'en rapporte au jugement des personnes éclairées & judicieuses. Mais les pauvres gens n'eurent ni le courage , ni la constance des Romains & des habitans des Provinces-Unies. Avant que de se soustraire à l'obéissance d'un Prince qui commence de régner tiranniquement , il y faut penser sérieusement. Car enfin , dez que la démarche est faite , vous devez plutôt mourir en défendant votre liberté , que de rentrer sous la domination de celui que vous avez offensé. Le prétexte spacieux de châtier les rebelles , & de prévenir de semblables entreprises , lui sert à couvrir les plus grandes violences & l'oppression la plus injuste. Ceux-là même qui ont eu le moins de part à la révolution , doivent soutenir avec autant de vigueur & de perséverance que les autres , ce que le plus grand nombre a fait. Il n'y a pas moins à perdre pour eux. Les Bohémiens qui ne se mirent en peine ni d'exclure Ferdinand , ni d'appeller Frederic , furent privez de leurs priviléges & de leur liberté , aussi bien que ceux qui avoient donné leur voix dans l'assemblée des Etats du Roiaume.

Fer-

Ferdinand ajouta dans sa Déclaration 1621.
 fanglantè, que tous ceux qui avoient eu Exécutions
faites à Pra-
gue.
 part à la rebellion prétendue, étoient dé-
 chus des biens, des honneurs, & des pré-
 rogatives dont ils jouissoient auparavant;
 en un mot, qu'ils s'étoient rendus indi-
 gnes d'obtenir grace de Sa Majesté Impé-
 riale. L'établissement d'une Chambre
 criminelle suivit de près la Déclaration.
 Douze Commissaires, dont les uns por- Méreux
 toient les armes, & les autres étoient gens Français
 de robe, furent nommez pour faire le 1621.
 procès aux accuséz. Le Prince de Lich-
 tenstein étoit le Président du nouveau
 Tribunal. Les procédures commencèrent
 le 17. Février, contre les vivans & con-
 tre les morts. On flétrit la mémoire de
 ceux-ci, & leurs biens furent confisquez à
 l'Empereur: ressource ordinaire des Prin-
 ces avares & tirans. Le crime de léze-
 majesté leur plaît par cet endroit: & les
 Commissaires qu'ils nomment pour en
 faire la recherche, ont ordre de le trou-
 ver chez les innocens dont la dépouille
 paroit bonne. Enfin le 21. Juin, on vid
 dans la ville de Prague à la sollicitation
 des Espagnols, une de ces fanglantes scé-
 nes que leur Due d'Albe avoit si souvent
 données dans les Païs-bas. Vingt-sept
 têtes furent abbatuës en un jour. Des
 premiers Seigneurs du Roïaume & plu-
 sieurs Gentilshommes moururent par la
 main du bûreau. Quelques-uns remar-
 querent que le plus jeune avoit cinquante
 ans, & qu'il y avoit des vieillards de qua-
 tre-

1621. tre-vingt ans & plus. On dit qu'ils étoient tous Luthériens, excepté deux ; dont l'un se trouva Calviniste & l'autre Catholique Romain.

La Cour d'Espagne amena le Roi d'Angleterre de l'espérance du mariage de son fils avec l'Ingrante.

Mercure François.

1621.

Puffendorf, Commentar. Rerum Suecicar. Lib. I.

L'infortuné Roi de Bohême qui s'étoit retiré de Silesie dans le País de Brandebourg, alla vers le Printemps de cette année à la Haie en Hollande. Avant son départ il s'étoit trouvé à une célèbre assemblée des Princes Protestans de la basse Saxe à Segenberg dans le Holstein. Le Roi de Dannemark s'y étoit rendu, & ce-hui de Suède y avoit envoié des Plénipotentiaires. On y parut dans la disposition de prendre des résolutions favorables à Frederic, & le Roi de Dannemark ne manquoit ni de courage, ni de bonne volonté. Mais Jaques Roi d'Angleterre gâtoit par tout les affaires de son Beau-fils le comte de Frederic se détermina pour lors au voyage de Hollande. Il y pouvoit veiller de plus près aux besoins du Palatinat dont le Marquis Spinola tenoit déjà la plus grande partie, & avoir plus facilement des nouvelles d'Angleterre, dont Frederic attendoit du secours. Les Etats Généraux le reçurent en Rois & lui en donnèrent le rang & les honneurs. On aligna dix mille florins par mois à Frederic :

ric: Et il eut séance aux Etats dans un fauteuil semblable à celui du Prince d'Orange.

Le peuple & la plus grande partie de la Noblesse d'Angleterre étoient fort bien intentionnez pour Frederic, dont tout le monde plaignoit la disgrace. On publia des livres qui condamnoient hautement les égards extraordinaire que le Roi Jaques avoit pour la Cour de Madrid. Bien loin de se réjouir de ce que le peuple Anglois ne demandoit pas mieux, que de secourir les Enfans de son Prince contre leurs ennemis, Jaques fit mettre les Auteurs des livres en prison, & il permit à l'Ambassadeur d'Espagne d'insulter tout publiquement à Londres au malheur du Roi de Bohême. Leurrée des fausses espérances que les Espagnols lui donnoient de la restitution du Palatinat, en considération du mariage de leur Infante avec Charles Prince de Galles, Sa Majesté Britannique éluda les bons desseins de ses sujets, qui lui eussent accordé volontiers les subfides nécessaires pour secourir puissamment le Roi de Bohême, & pour soutenir encore les Réformez de France, qui imploroient la protection du plus puissant Prince de leur Religion. Jaques & ses deux Petits-fils n'ont jamais connu ni leurs véritables intérêts, ni aimé la Réformation. Au lieu de se rendre également respectables & à la France, & à l'Espagne, en se déclarant les Protecteurs de toutes les Eglises Protestantess, & de s'opposer

1621. poser vigoureusement à la trop grande puissance de l'une ou de l'autre Couronne, qui ne devoit être que fatale & pernicieuse à la liberté de l'Europe, ces Rois n'ont pensé qu'à l'établissement de leur pouvoir arbitraire. Le premier & les deux derniers Stuarts ont formé le dessein de ruiner la Réformation Anglicane , & à faire revivre le Papisme , comme la Religion la plus commode à la tirannie. On voit assez que j'excepte Charles I. fils & successeur de Jaques. A Dieu ne plaise que je révoque en doute la sincérité d'un Prince, qui mourut , en protestant à la face du ciel & de la terre qu'il ne s'étoit jamais départi de la foi de l'Eglise Anglicane. On ne peut nier qu'il n'eût dans le fond de bonnes intentions pour le maintien de la Réformation. Si la conduite de ce Roi trop crédule au regard de la Reine son épouse & de quelques gens de son Conseil; ne répondit pas toujours à ce qu'on devoit attendre d'un Prince zélé pour sa Religion , & pour le bien de ses Roiaumes , ce fut un effet de son malheur ; peut-être de son imprudence. Jaques I. son père fut long-temps la duppe de l'Espagne ; & les deux Fils de Charles encore plus aveugles que leur Grand-père , ont ouvertement favorisé les desseins injustes & ambitieux de la France : Ils ont contribué à son agrandissement , afin qu'elle les servît par une juste reconnaissance dans l'exécution de leurs projets contre la liberté & contre la Religion d'Angleterre. La négo-

négociation du mariage de la seconde Fille de Philippe III. avec le Prince de Galles , fit si grand bruit dans toute l'Europe , que je ne puis pas me dispenser de reprendre ici, dez ses premiers commencemens, une affaire, dont je dois nécessairement raconter les suites & la rupture.

Le Comte de Gondomar Ambassadeur *Rusborth's*
Historical Collections.
1619. 1620.
& Wilson's History of Great Britain.
1618.
1619. 1620.

d'Espagne à la Cour de Londres avoit trouvé le secret de s'insinuer fort avant dans les bonnes graces du Roi Jaques, & de gagner son Favori & ses Ministres. L'Espagnol eut encore l'adresse de se rendre agréable aux Dames Angloises , & de se servir utilement d'elles pour venir à ses fins. La principale , c'étoit de rompre insensiblement l'ancienne liaison de l'Angleterre avec la France , & de mettre Sa Majesté Britannique dans les intérêts de la Maison d'Autriche , afin que l'Angleterre ne secourût plus si fortement les Provinces-Unies , quand leur trêve avec l'Espagne feroit expirée , & que les Princes Protestans d'Allemagne destituez de l'appui du plus puissant Roi de leur communion , ne fussent pas en état de s'opposer au dessein formé de les diviser , & de les détruire insensiblement , dez que Ferdinand Archiduc de Gratz auroit recueilli toute la succession de l'Empereur Mathias. La Cour de France fournit elle-même à Gondomar une occasion de gagner le Roi Jaques. On avoit parlé du mariage de Christine seconde Fille de France avec Henri Prince de Galles , & la négociation

1621. étoit déjà fort avancée, lors que ce jeune Prince, les délices & l'espérance d'Angleterre, lui fut malheureusement enlevé. Charles son frère étant en âge d'être bien-tôt marié, le Roi Jaques demanda Christine pour le nouveau Prince de Galles, & l'affaire fut encore négociée. Mais les intrigues de Charles Emmanuel Duc de Savoie l'emportèrent à la Cour de France. Henri IV. avoit promis sa fille ainée au Prince de Piémont; & Marie de Médicis l'avoit donnée au Prince d'Espagne. Cela mit la Cour de France dans une espèce de nécessité d'accorder du moins la cadette à celui qui devoit avoir l'ainée, selon la disposition du feu Roi. Victor Amedée Prince de Piémont fut ainsi préféré à Charles fils unique du Roi de la Grande-Bretagne.

Jaques en fut extrêmement irrité contre la Cour de France. L'occasion parut belle au Comte de Gondomar. Ce fut alors qu'il insinua fort habilement à Sa Majesté Britannique & à Buckingham son Favori, qu'une Infante d'Espagne valoit bien une Fille de France, & que Philippe donneroit volontiers la sienne au Prince de Galles, pourvu qu'elle eût le libre exercice de sa Religion, & que les loix d'Angleterre contre les Catholiques Romains ne fussent pas si rigoureusement exécutées. Jaques écoutea la proposition, & la chose lui parut d'autant plus faisable, que dans le dessein d'empêcher l'Angleterre de prendre Christine, l'Espagne avoit offert son Infante au feu Prince Henri. Sa Ma-

1621.

Majesté Britannique étoit bien-aise de se venger de la France qui avoit paru mépriser l'alliance d'Angleterre, & lui préférer celle de Savoie. Les Espagnols prirent encore Jaques par son foible, je veux dire par l'avarice. On lui faisoit espérer que la dot de l'Infante seroit beaucoup plus considérable que celle de la Fille de France. Et l'Anglois toujours épuisé d'argent par ses libéralitez indiscrettes & par l'avidité de ses Favoris, compta facilement sur les millions que l'Espagne lui fournit à son avis. Le Cardinal Duc de Lerme tenoit le même langage au Chevalier Digby Envoié extraordinaire d'Angleterre à Madrid. En un mot, les Espagnols donnèrent des paroles si positives, qu'un Ministre d'Etat d'Angleterre disoit qu'il n'étoit pas possible de se défier de la sincérité des protestations de la Cour de Madrid, sans supposer que Philippe & ses Ministres, pires que les Turcs & les Moros, avoient renoncé à tous les sentimens de probité, de Religion, & même de l'honnêteté morale. Je ne sai pourquoi il nous plaît, à tous autres Chrétiens, d'avoir si mauvaise opinion des Mahometans. Ils ont fait en nos jours une grande leçon à ceux qui se vantent d'être les disciples de Jefus-Christ. Réduits à la nécessité d'accepter une paix désavantageuse avec quelques Puissances Chrétiennes, les Turcs ont reconnu humblement & de bonne foi qu'ils méritoient cette punition, parce qu'ils avoient rompu les premiers ja-

1621. tréve concluë entre les deux Empires. Le Divan plus droit & plus sincére que le Conseil du Roi Très-Chrétien, ne se dispenseroit pas d'observer un traité solemnel, par cette nouvelle & ridicule distinction de L'ESPRIT ET DE LA LETTRE du traité.

Dez que le Roi Jaques eût goûté la proposition du mariage de son fils avec l'Infante d'Espagne, Gondomar fut presqu'aussi puissant que Buckingham à la Cour d'Angleterre. L'ingénieux Espagnol divertissoit Sa Majesté Britannique par mille contes agréables. Il prenoit même plaisir à les faire en mauvais Latin. Le Roi qui se picquoit de parler cette langue avec beaucoup d'élegance & de facilité, rivoit des solécismes de l'Ambassadeur. Celui-ci se mocquoit à son tour de la vaine délicatesse de Sa Majesté. *Je m'explique en Latin comme un Gentilhomme*, disoit Gondomar, *Et le Roi le parle en pédant*. L'Angleterre vid bien-tôt avec étonnement & avec indignation une preuve du grand pouvoir de l'Ambassadeur d'Espagne sur l'esprit du Roi. Le Chevalier Walter Rawleigh si fameux par ses expéditions maritimes dans le vieux & dans le nouveau monde, plus recommandable encore par la belle & savante Histoire universelle qu'il avoit composée en prison ; Rawleigh, dis-je, fut indigne-ment sacrifié au ressentiment des Espagnols irritez de sa hardie, mais malheureuse entreprise dans l'Amérique Méridionale.

nale. Jaques fit mourir un vieillard de ce rare mérite & septuaginaire par la main du boureau à la sollicitation de Gondomar. Nous n'avons que la première partie de l'*Histoire du Monde* par le Chevalier Rawleigh. Il jeta lui-même dans le feu le manuscrit de la seconde, indigné de ce que le Libraire se plaignoit d'avoir beaucoup perdu à l'impression du commencement de l'ouvrage. Par une aventure assez bizarre, la fin tragique de l'Auteur fit ouvrir les yeux aux Anglois. Ils reconnurent le mérite de son *Histoire*. Le Libraire vendit mille exemplaires de la première partie en fort peu de temps après la mort de l'infortuné Chevalier. Et tous les gens d'esprit regrettèrent la perte irréparable de la seconde.

Le Comte de Gondomar étoit retourné en Espagne, après avoir obtenu un témoignage si certain du désir que Sa Majesté Britannique avoit de mériter l'alliance du Roi Catholique. On le renvoia promptement en Angleterre, quand il fut question d'empêcher que Jaques ne secoua le Roi de Bohême, & qu'il ne s'opposât à l'invasion du Palatinat. Les Espagnols avoient avancé tout exprès l'affaire du mariage. Elle paraisoit sur le point d'être entièrement conclue. Les deux Rois convinrent des articles principaux. Jaques consentoit qu'on demandât la dispense du Pape, pourvu que ce fût seulement au nom de Philippe; que les enfans provenans du mariage eussent une pleine liberté

Articles du mariage proposé entre le Prince de Galles et l'Infante d'Espagne.
Rushworth's Historical Collections. 1618. 1619. 1620.

1621. de choisir celle des deux Religions qu'ils voudroient, & qu'ils conservassent leurs droits & leurs prérogatives, s'il leur plaisoit de se faire Catholiques Romains ; que les domestiques Espagnols de l'Infante eussent une Chapelle décente pour l'exercice de leur Religion, & que les Ecclésiastiques & les Religieux qui feroient auprès de l'Infante, portassent l'habit de leur profession ; que le mariage fût célébré par Procureur en Espagne , selon les cérémonies prescrites par le Concile de Trente, & qu'il se feroit en Angleterre dans la forme que les Loix du païs requièrent pour rendre un mariage valide & légitime ; enfin que l'Infante eût un Confesseur & un nombre competent de Chapelains de sa nation, dont l'un auroit la surintendance de tout ce qui regarderoit la Religion dans la maison de l'Infante.

Le Chevalier Aston étant allé à Madrid en qualité d'Ambassadeur , pour terminer l'affaire du mariage , les Ministres Espagnols demandèrent quelques additions aux articles qui concernoient le libre exercice de la Religion Romaine pour l'Infante & pour ses domestiques. Le Roi d'Angleterre y consentit. Mais tout ce qui se passoit entre lui & le Roi d'Espagne , étant inutile , à moins que le Pape ne promît sa dispense , la Cour de Rome de concert avec celle de Madrid , déclara que le S. Père ne pouvoit l'accorder qu'à des conditions avantageuses aux Anglois de sa communion. Jaques répondit là-dessus

dessus à Philippe , qu'il avoit fait pour ses sujets Catholiques tout ce que la conjoncture du temps lui permettoit. *Je vous donne ma parole de Roi, ajouta-t-il, qu'aucun Prêtre , ni aucun Catholique ne souffrira la mort pour sa Religion.* Je ne puis pas révoquer les loix qui les condamnent à des peines pécuniaires ; mais je les adoucirai tellement qu'ils m'en seront obligés. Enfin, si le mariage proposé s'accomplit , ma belle-fille me trouvera toujours prêt à lui accorder ce qu'elle me demandera en faveur de sa Religion. Content en apparence de ces bonnes paroles , Philippe ordonne une assemblée de Théologiens, de Canonistes, & de Jurisconsultes , qui devoient ramasser dans un mémoire les raisons capables de porter le Pape à donner sa dispense, & l'Ambassadeur d'Espagne à Rome le lui devoit présenter. Le Comte de Gondomar faisoit admirablement bien valoir auprès du crédule Jaques les feintes démanches de la Cour de Madrid , pendant que l'Armée du Roi d'Espagne s'emparoit du Palatinat. *Votre Majesté , disoit l'artificieux Gondomar au Roi d'Angleterre , réglera comme il lui plaira la restitution du Palatinat.* Le Roi mon maître en passera par tout ce que vous jugerez à propos. Il prend ses mesures pour trouver les fonds nécessaires au paiement de la dot de l'Infante. Et le Pape ne peut plus différer l'expédition de la dispense. Le Roi mon maître la demande en Prince qui ne veut pas être refusé. Jaques croioit bonnement tout ce que

1621. Gondomar lui disoit. Enchanté de ces belles promesses , le Roi le traitoit plutôt comme un Favori , qu'en Ministre d'un Prince étranger.

Le Roi
d'Angleter-
re assembla
son Parle-
ment.

Quelque grande que fût la répugnance du Roi Jaques , de son Favori , & de ses Ministres pour la convocation d'un Parlement , il fallut y venir enfin. Outre que Sa Majesté n'avoit plus d'autre ressource pour avoir de l'argent, on ne pouvoit pas se dispenser de communiquer aux Pairs & aux Communes du Roiaume le projet de marier le Prince de Galles à l'Infante d'Espagne. Le Parlement fut donc indiqué au 30. Janvier 1621. ou

Rushworth's
*Historical
Collections.*

1620. 1621. Wilson's
*History of
Great Bri-
tain.* 1620.
1621.

1620. selon la manière d'Angleterre : l'année civile y commence le 25. Mars. Jaques croioit la conjoncture favorable pour obtenir des subsides. Son peuple souhaitoit le recouvrement du Palatinat, dont les Espagnols occupoient la meilleure partie. Cela faisoit espérer au Roi que ses sujets ouvriroient volontiers leurs bourses , & qu'il ne seroit point obligé d'emploier à des armemens extraordinaires l'argent qu'on lui donneroit, puis que la restitution du Palatinat étoit un article secret du mariage de son Fils avec l'Infante. On nous a conservé le discours que Sa Majesté fit alors aux deux Chambres. Elle y découvre les sentimens de son cœur avec beaucoup de naïveté.

Un Parlement , dit Jaques , c'est un corps dont le Roi est le chef. Cette sorte d'assemblée ne convient qu'à un Etat Monarchique.

Venise,

Venise, les Provinces-Unies, & les autres : 1621.
Républiques n'ont point de Parlement. Ici
le Roi convoque ses sujets pour leur demander leur avis sur les loix nécessaires au bien
public. Les Evêques parlent au nom du
Clergé, les Chevaliers expliquent le sentiment
de leurs Provinces, & les Bourgeois déclarent ce que pensent les habitans des villes
qui les ont députez. La Chambre Basse a
droit de représenter au Roi les griefs du peuple : mais elle ne doit pas se mêler de ce qui regarde uniquement le Souverain. C'est aux
Communes de m'offrir les subsides dont j'ai besoin. En récompense, je dois faire observer la justice & accorder des grâces. En un mot,
il appartient au Roi de publier de bonnes loix dans chaque Parlement, d'y réformer les abus & les désordres que la licence des sujets introduit. Le bon Prince ne pouvoit pas dire plus clairement, que s'il vouloit bien écouter les avis & les remontrances du peuple, Sa Majesté prétendoit aussi être l'arbitre souverain de tout, & n'en ordonner que ce qu'il lui plairoit.

Elle déclara qu'il y avoit assez de loix faites sur la Religion, qui se persuade & ne se commande point. L'article délicat fut coulé immédiatement après. On parle d'un mariage avec l'Espagne, dit Jaques. Si je ne rense pas cette affaire avantageuse à notre Religion, je ne mérite pas d'être votre Roi. Le seul but que je me propose, c'est la gloire de Dieu & le contentement de mes sujets. Les gens d'esprit se demandèrent l'un à l'autre en réfléchissant sur cet endroit,

1621. droit , quel nouveau secret le Roi avoit donc trouvé , de faire servir à l'avancement de la Religion Protestante , l'alliance du Prince de Galles avec la Maison d'Espagne ; cette cruelle & irréconciliable ennemie de la Réformation. A force de réver sur le véritable sens d'une proposition qui paroiffoit le plus grand paradoxe du monde , quelques-uns s'aviserent enfin qu'il n'y avoit pas tant de mistére , & que Jacques vouloit faire comprendre , que la restitution du Palatinat étant une des conditions du mariage , ce fetoit une affaire avantageuse aux Protestans qui ne perdroient pas un Electorat.

Pour ce qui est de la guerre allumée en Allemagne à l'occasion de la Couronne de Bohême , Sa Majesté Britannique dit qu'elle n'avoit pas cru devoir s'en mêler pour les trois raisons de *conscience, de Religion, & d'honneur* que Buckingham avoit alléguées dans sa lettre à Gondomar. Cependant , ajouta le Roi , j'ai résolu de conserver , à quelque prix que ce soit , le patrimoine de mes Enfants . Si je n'en puis pas obtenir la restitution par la voie de la négociation , j'aurai une bonne armée l'Eté prochain , pour le tirer des mains de veux qui l'ont usurpé , dussé-je engager ma couronne , & perdre la vie dans une si juste entreprise . Cela se disoit pour obtenir plus facilement de bons subsides , & pour engager la Cour de Madrid à conclure au-plutôt l'affaire du mariage , de peur que l'Angleterre ne se déclarât ouvertement en faveur du Roi :

de

de Bohême & des Provinces-Unies, dont 1621.
la tréve expiroit. Mais Jaques ne voioit
pas qu'il avoit affaire à des gens plus ha-
biles & plus déliez que lui. *J'avoué, dit-*
il à la fin de son discours, que j'ai donné
avec trop de profusion. Mais je remédi-
rai à tous les griefs de mon peuple, dez que
je les connoîtrai. Si quelqu'un s'avise de
vouloir se rendre populaire par son zèle im-
pétueux pour la réformation des abus, c'est
un homme poussé par l'Esprit de Satan. Il
suffit de m'avertir de mes fautes ; je les cor-
rigerai sur l'heure. J'étois encore un novice
dans mon premier Parlement. Une douzaine
de je ne sai quelles bêtes d'une nouvelle espèce,
entreprirent au précédent de me conduire
& de disposer de tout. Faisons connoître
au monde dans celui-ci que nous sommes par-
faitement d'accord ensemble.

Afin de témoigner à ses sujets qu'il pen-
soit sérieusement aux affaires du Palati-
nat, le Roi Jaques envoia Digby nou-
veau Pair d'Angleterre à Bruxelles pour
ménager avec l'Archiduc Albert une sus-
pension d'armes dans les païs héréditai-
res de Frederic. Elle fut conclue en ef-
fet peu de temps après entre les Princes
de l'Union Protestante & le Marquis Spi-
nola, par l'entremise de l'Electeur de
Mayence. Les Espagnols ne manquèrent
pas de se faire un mérite auprès de Ja-
ques d'une chose à quoi la nécessité de
leurs affaires les obligeoit de consentir.
La tréve avec les Provinces-Unies finis-
soit, & ils étoient bien-aïfes de rappeller

1621. Spinola & son armée dans les Païs-Bas. Le Roi d'Angleterre avoit dépêché en même temps un Agent secret à Rome, qui devoit se joindre aux Espagnols pour presser l'expédition de la dispense, & donner des assurances positives des bonnes intentions de Sa Majesté Britannique au regard de ses sujets de la communion du Pape. Le Parlement continuoit cependant ses séances. La Chambre des Communes se plaignit de certains monopoles & de quelques extorsions contraires aux loix & à la liberté de la Nation. Elles avoient été inventées pour faire avoir de l'argent au Roi. Content d'avoir obtenu des subsides, il abandonna les auteurs des désordres à la justice de la Chambre Haute, quoi qu'ils se fussent exposés à cette recherche pour faire plaisir à Sa Majesté, peut-être aussi pour profiter d'une partie de l'argent levé.

Condamnation de Bacon Chancelier d'Angleterre.

Rushworth's Historical Collections.
1621.
Wilson's History of Great Britain.

C'est à regret que je trouve ici en mon chemin le malheur, disons tout, les injustices & la basseſſe d'un homme dont tous les connoisseurs admirent le rare génie & les beaux ouvrages. Je parle de François Bacon qui s'éleva par son mérite à la dignité de Chancelier d'Angleterre, & au rang de Vicomte de S. Albans. La Chambre des Communes l'accusa de s'être laissé corrompre en plusieurs occasions, & d'avoir vendu la justice. Il étoit pourtant fort pauvre, & il mourut dans la dernière indigence. Mais ses domestiques abusoyent de sa facilité, quand il étoit question d'ob-

d'obtenir des interlocutoires & des délais. Pour ce qui est des jugemens que Bacon prononçoit, on lui rend ce témoignage, qu'ils furent toujours conformes aux Loix, & aucun d'eux ne fut cassé comme injuste. La disgrace de ce Chancelier est un exemple éclatant de la foiblesse des plus grands esprits. Jamais homme ne philosopha mieux dans le cabinet & sur le papier. Et jamais Sophiste Grec n'eut moins de courage, ni plus de bassesse dans l'adversité. Dez que Bacon se vid accusé, il écrivit une lettre fort étudiée à la Chambre des Seigneurs. C'étoit pour se reconnoître coupable en général de n'avoir pas bien rempli les devoirs de son emploi, & pour leur demander grâce. *Deux choses, dit-il, me consolent dans mon malheur. Il fera connoître au monde que la justice est si bien administrée dans ce Royaume, que la première Magistrature ne met pas celui qui l'exerce, à couvert de la punition que ses fautes peuvent mériter. Un si grand exemple rendra encore les Juges plus attentifs & plus circonspects : Il bannira l'injustice & la corruption de tous les Tribunaux d'Angleterre.* Ce beau début sembloit promettre quelques sentimens nobles & élevés dans la suite d'une pièce si bien travaillée : Et les Seigneurs furent extrêmement surpris de voir qu'elle finissoit de la manière du monde la plus indigne & la plus rampante.

Après avoir représenté aux Pairs d'Angleterre, qu'il y a cette différence entre

110 HISTOIRE DE

1621. leur Chambre & les autres Cours de Justice, qu'ils ne sont pas si étroitement obligéz à suivre la lettre de la Loi , & qu'ils ont droit d'en adoucir la rigueur , il leur rapporte deux traits de l'Histoire Romaine , celui de Manlius qui fit mourir son fils pour avoir donné la bataille contre ses ordres précis , & celui du Dictateur Papirius , qui ayant voulu exercer la même sévérité au regard de Quintus Maximus Général de la Cavalerie , en fut empêché par une conspiration générale de l'Armée , & par l'opposition de plusieurs personnes considérables , qui ne voulurent pas permettre , qu'une desobéissance avantageuse à la République fût punie par la mort d'un excellent Officier. A propos de quoi l'Historien Romain remarque judicieusement , que le péril où Maximus se trouva de perdre la vie pour n'avoir pas obéi aux ordres du Dictateur , ne servit pas moins au maintien de la discipline dans les armées Romaines , que le supplice exemplaire du jeune Manlius. De là Bacon vouloit conclure que le danger où il se trouvoit de perdre encore sa dignité de Pair d'Angleterre avec celle de Chancelier , ne contribueroit pas moins à retenir ses successeurs dans le devoir , que si les Seigneurs exerçoient contre lui toute la rigueur des Loix.

La réflexion étoit suivie de cette prière basse & flateuse. *Jettez les yeux , s'il vous plaît , Mylords , sur le Roi , ce modèle incomparable que vous devez vous proposer sans*

sans cesse. Sa sagesse & sa droiture qu'on ne peut assez louer, sont accompagnées d'une clémence extraordinaire. L'Angleterre n'a point encore vu de règne si glorieux par des actes éclatans de justice & de bonté, dont la mémoire se conserve dans nos archives. Vous êtes tous distingués, ou par la noblesse de votre sang, ou par le rang que vous tenez dans l'Eglise. Un cœur vraiment noble est toujours sensible au malheur d'autrui : Et les Prélats sont les Ministres de celui dont il est dit, qu'il ne brisera point le roseau cassé, & qu'il n'achevera pas d'éteindre la mèche qui fume encore. Vous remplissez, Mylords, les premières places du Royaume : souvenez-vous de la vicissitude de des choses de ce monde, & compatissez à l'infortune d'un homme qui tombe du rang le plus élevé. Bacon finissoit sa lettre en demandant aux Seigneurs de supplier le Roi de lui accorder sa grace, & de lui ôter seulement sa place de Chancelier.

Le Parlement ne se contenta point de l'aveu général que Bacon faisoit de ses malversations. Il fut obligé de confesser qu'il étoit coupable des faits avancez contre lui. Après quoi les Seigneurs le condamnèrent à une amende, & le déclarèrent incapable de posséder aucune charge. Il survécut cinq ans à sa disgrâce, qu'il supporta toujours avec beaucoup de chagrin.

Voici, écrivoit-il encore plus de trois ans Sir Francis après au Roi Jaques, un de vos anciens Bacon's serviteurs, âgé maintenant de soixante & Letters in six ans, qui se jette aux pieds de Votre Ma- the Cubala, or Miste- jefté. ries of State.

1621.

jesté. Je ne lui demande aucun emploi. Je la prie seulement de m'accorder après une pénitence de trois ans & demi, l'abolition de l'Arrêt que la Chambre Haute a prononcé contre moi, afin que je ne meure pas avec une si grande flétrissure, & que je sois à vos yeux une nouvelle créature, comme j'espére l'être devant Dieu. Mylord Buckingham m'a toujours dit, qu'il n'y a jamais eu un Prince si clément que vous. C'est le propre de la Divinité que nous adorons, de chérir jusques à la fin ceux qu'elle a une fois aimé. Que cela est rampant & ridicule ! Les mauvais endroits des hommes extraordinaires ne sont pas moins instructifs que leurs belles actions. J'ai cru devoir rapporter ceux d'un des plus rares génies de son temps, & dont toute l'Europe a lu les ouvrages avec admiration. Le Docteur Jean Williams Doien de Westminster, & depuis Evêque de Lincoln & Archevêque d'York fut fait Garde du grand sceau après la disgrâce de Bacon, à la recommandation du Marquis de Buckingham.

Mécontentemens réciproques du Roi & des Communes d'Angleterre.

Après avoir pourvu à la réparation des griefs du peuple d'Angleterre, le Parlement se préparoit à prendre les mesures nécessaires pour la feureté de la Religion Protestante, & à examiner sérieusement l'affaire du mariage de l'Héritier de la Couronne avec une Princesse Espagnole. Et c'est ce que le Roi Jaques vouloit empêcher à quelque prix que ce fût. Il prévoioit bien que la Chambre des Com-

munes

lunes s'opposeroit de toute sa force à une alliance si mal concertée. Le peuple de Londres étoit enrageé contre le Comte de Gondomar. On le regardoit comme un fourbe , dont le Roi vouloit bien être la duppe. On lui jetta un jour des pierres fans avoir regard à son caractère d'Ambassadeur : Et la populace le chargeoit d'injures & de maledictions lors qu'il paroissoit dans les ruës. Le Roi fit punir une ou deux personnes : mais cela ne servit qu'à soulever davantage le peuple contre les Espagnols. On crioit hautement que Gondomar faisoit transporter d'Angleterre du canon & des provisions de guerre , & qu'on vendoit les arsenaux publics pour remplir ceux de Sa Majesté Catholique. Un déchainement si général fit prendre à Jaques la résolution d'ajourner son Parlement au mois de Novembre prochain. Le Grand Thresorier du Royaume eut ordre de déclarer à la Chambre Haute les intentions de Sa Majesté. *Le Parlement est asssemblé depuis quatre mois , dit ce Seigneur , & la saison devient incommode pour la continuation des Séances. Les Officiers des Provinces ne peuvent en être si long-temps absens. Le Roi a remédié à la plus grande partie des abus & des désordres. Sa Majesté achevera ce qu'elle a si bien commencé avant que les Membres du Parlement soient de retour.*

La Chambre Basse pénétra tout d'un coup les desseins de Jaques. Il étoit content d'avoir obtenu des subsides en l'amusant

1621. misant par le sacrifice qu'il fit de quelques-uns des ministres de son avarice & de ses entreprises sur les droits du peuple. Les Communes demandèrent une conférence avec les Seigneurs, dans le dessein de s'unir les uns & les autres, & de présenter ensemble une requête au Roi, afin qu'il permit au Parlement de continuer l'examen des besoins publics. Jaques averti de ce mouvement, enjoignit au Grand Thresorier de dire de sa part à la Chambre Haute qu'une pareille requête déplairoit fort à Sa Majesté, puisque c'est une des prérogatives du Roi, de convoquer, d'ajourner, & de dissoudre le Parlement, selon qu'il le juge à propos. Les Communes fâchées de ce que les Seigneurs vouloient avoir cette déférence pour le Roi, demandèrent une seconde conférence entre les deux Chambres. La Basse fit déclarer aux Seigneurs, que le dessein de Sa Majesté causoit une sensible douleur aux Communes, & que cela les empêchoit de répondre à l'attente du peuple, qui souhaitoit que ses Députez travaillassent à mettre les affaires publiques sur un meilleur pied. Jaques acourt promptement à la Chambre des Pairs. Il témoigne leur favoır bon gré de ce qu'ils font dans la disposition d'obéir à sa volonté, & de ce qu'ils reconnoissent par leur déférence que le droit lui appartient uniquement de convoquer, d'ajourner, & de dissoudre les Parlemens. *On publie par tout, dit Sa Majesté, que dans cette Session*

Séssⁱon nous n'avons rien fait encore pour le bien public. Cela me surprend. N'ai-je pas révoqué les patent^es accordées au désavantage du peuple? Les auteurs de ces défaillances n'ont-ils pas été rigoureusement punis? Cependant, si les Bils peuvent être mis en état de m'être présentez dans huit ou dix jours, j'accorderai volontiers ce délai au desir de la Chambre des Communes.

1621.

Les Seigneurs conférèrent avec elle Le Parlement d'Angleterre est pour la troisième fois. On convint de prorogé jusqu'au premier Novembre. de donner encore quinze jours de temps; après quoi le Parlement feroit prorogé. Jaques y vint le 4. Juin. Sa Majesté déclara nettement aux Communes, qu'elle trouvoit fort étrange que des sujets entreprissent de contester à leur Souverain le droit de convoquer, d'ajourner, & de congédier les Parlemens, selon qu'il le juge à propos. Après une prière pathétique & fervente que le Roi offrit à Dieu d'un air extrêmement dévot, pour le conjurer de répandre ses bénédictions sur les deux Chambres, il ajourne le Parlement au 1. Novembre, & recommande aux Députez de raconter bien au peuple les bonnes choses qui ont été faites, & les raisons que Sa Majesté a euës de proroger le Parlement. Les Communes qui favoient bien que le peuple feroit mécontent de ce qu'on avoit négligé les intérêts du Roi de Bohême, & de ce qu'on n'avoit point parlé des maux que souffroient les Protestans dans les païs étrangers.

Rushworth's
Historical
Collections.

1621.
Wilson's
History of
Great Bri-

tain: 1621.

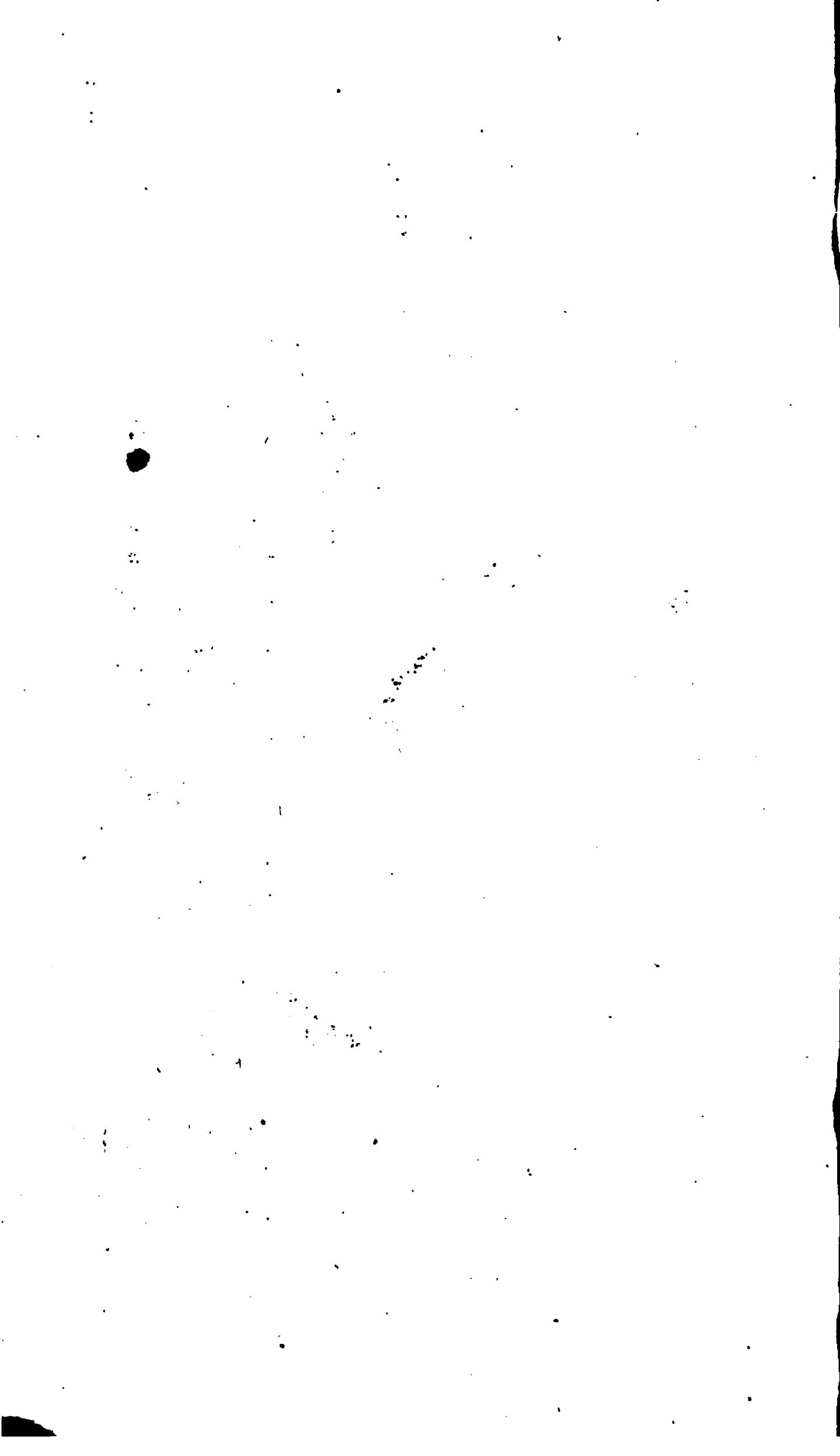
1621. étrangers ; les Communes, dis-je, déclarerent par un acte public, qu'elles étoient sensiblement touchées du malheur des Enfans du Roi, & des injustices faites aux Protestans au delà de la mer, & que si Sa Majesté ne pouvoit obtenir par un Traité la restitution du bien de son Beau-fils, & l'adoucissement des maux faits à ceux de sa Religion, tous les Anglois sacrifieroient volontiers leurs vies & leurs biens pour une cause si juste. Jaques ne fut pas fâché de cette déclaration. Il s'imagina qu'elle feroit peur aux Espagnols, & que cela les obligeroit à conclure au-plutôt le mariage que Sa Majesté désiroit avec une ardeur nonpareille.

Bassompierre arrive à Madrid en qualité d'Ambassadeur extraordinaire.

Journal de Bassompierre.

Ambassade du même en Espagne.

L'affaire de la Valteline les occupoit fort dans les premiers mois de cette année, & la face de leur Cour changea tout à coup le dernier jour de Mars. Bassompierre étoit parti le 10. Février pour son Ambassade extraordinaire à Madrid, où il arriva le 11. Mars. Son instruction lui enjoignoit expressément de savoir les véritables intentions du Roi d'Espagne sur la Valteline, d'en demander une prompte restitution, & d'obtenir des ordres si précis de Sa Majesté Catholique au Duc de Feria Gouverneur de Milan, qu'il ne pût pas user d'artifices & de délais, comme avoit fait son Prédécesseur, quand il fut question d'exécuter le Traité d'Ast. Bassompierre fut reçu en Espagne avec beaucoup d'honneur & de distinction. Les Grands & les prémières Dames



mes de la Cour s'empressoient de voir un Seigneur si bien fait , si galant , si spirituel. On admiroit la facilité avec laquelle un Lorrain entretenoit les gens de qualité Espagnols , Italiens , François , Allemans qui venoient le visiter & manger avec lui. Il leur parloit à tous en même temps dans leur langue naturelle , & il s'exprimoit presqu'avec autant de grace & d'élegance qu'eux. La Cour de Madrid n'avoit point vu d'étranger qui eût tant d'esprit & de politesse , ni qui possédât en un degré plus éminent les qualitez propres à se faire aimer , & à rendre un Courtisan accompli. Il nous raconte lui-même une grace assez particulière que le Roi Philippe crut lui accorder , en ordonnant au Patriarche des Indes Grand - Aumonier de Sa Majesté de donner au nouvel Ambassadeur & à cent personnes de sa suite , la permission de manger de la viande durant le Carème , & en faisant dire aux deux troupes de Comédiens entretenues par le Roi , qu'ils jouassent librement au logis de Bassompierre , quoi que cela ne leur fût pas permis ailleurs dans un temps destiné à la pénitence & à la mortification. Ainsi ce Prince si dévot & si religieux , dit-on , voulut qu'il n'y eût chez l'Ambassadeur ni Carème , ni sanctification du Dimanche. Ce jour-là même toute la Cour alloit en foule à la Comédie au logis de Bassompierre.

Philippe étoit alors dangereusement malade. Quelques-uns disoient que la Maladie de Philippe III. malade.

118 HISTOIRE DE

1621. maladie étoit feinte, & que Sa Majesté Roi d'Espagne voulloit differer, autant qu'elle pourroit, de donner audience au nouveau Ministre de France. Ces gens se trompoient bien

Journal de Bassompierre.

Ambassade du même en Espagne.

fort. Philippe étoit réellement fort incommodé de la fièvre & d'une éresipele. Voici ce que Bassompierre nous raconte de l'origine, ou du commencement de cette maladie, dont le Roi d'Espagne mourut un mois après. Rien ne nous fait mieux connoître les manières Espagnoles. Un des derniers jours de Février, Philippe voulant faire des dépêches, on mit à cause du froid un brasier fort ardent dans sa chambre. La reverberation du feu donnoit tellement sur le visage du Roi, qu'il fuoit à grosses gouttes. Ce Prince d'un naturel doux & patient, ne se plaignit jamais de rien. Il souffre donc l'incommodité de la chaleur sans se reculer, ni sans ordonner qu'on retire le brasier. Un Seigneur Espagnol s'étant appercu du mal que l'ardeur du feu causoit au Roi, en avertit le Duc d'Alba Gentilhomme de la chambre. Celui-ci répond gravement que ce n'est pas là soin à faire, & qu'il faut que le Duc d'Ucédas Sommelier du corps, comme on dit en Espagne, ordonne à quelqu'un d'emporter le brasier. On va chercher Ucédas dans son appartement, & il ne s'y trouve pas. Cependant le Roi fut tellement grillé, qu'il eut la fièvre le lendemain. Une éresipele parut incontinent, & degénéra, dit-on, en pourpre. Philippe ayant appris que cer-

1621.

certaines gens disoient à Bassompierre que la maladie étoit de commande , & que Sa Majesté prétendoit trainer l'affaire de la Valteline en longueur , Elle nomma des Commissaires pour négocier avec lui & avec du Fargis Ambassadeur ordinaire de France. L'affaire fut en effet entamée : Bassompierre fit ses propositions. Don Baltazar de Zuniga y répondit , & Bassompierre repliqua. Mais la maladie du Roi qui augmentoit considérablement , arrêta le cours de la négociation. Avant que d'entrer plus avant dans le détail de l'Ambassade , je croi devoir dire quelle étoit alors la situation des choses dans la Valteline & chez les Grisons , & rapporter les mouvements que cette affaire causoit à Milan , à Venise , à Rome & à la Cour même d'Angleterre.

La lenteur ordinaire des négociations entre les Princes étoit fort commode aux desseins du Gouverneur de Milan. Elle lui donnoit le temps de prendre ses mesures pourachever de se rendre maître de la Valteline. Il envoie des Agens à Rome au commencement du Pontificat de Grégoire XV. qui crient sans cesse aux oreilles du Pape & des Cardinaux , que le Duc de Feria ne pense qu'à maintenir la Religion Catholique chez les Grisons , & à chasser les Ministres hérétiques des portes de l'Italie. L'Ambassadeur de Venise ^{Nani, His} présentoit de son côté au Pape & aux Cardinals , que ses maîtres n'étoient pas moins bien intentionnez que la Cour ^{L. IV.} de

120 HISTOIRE DE

1621. de Madrid pour la conservation de la Religion : mais qu'il leur paroiffoit étrange
Ambassade de Bassom- que sous le prétexte spacieux d'éloigner
pierre en Es- l'hérésie, le Roi d'Espagne voulût s'em-
Vittorio Si. parer d'un païs, où il n'avoit point d'autre droit que celui de bienféance. Le Mar-
Recondite. quis de Cœuvre Ambassadeur de France
Tom. V. appuioit de toute sa force les remontran-
Pag. 273. ces du Vénitien. De manière que le Pa-
274 275. pe redevable de son élévation aux intri-
&c. gues de Cœuvre, ne put se dispenser d'écrire au Roi Philippe, qu'un des plus grands malheurs qui pût arriver à l'Italie & à toute la Chrétienté, c'étoit le feu de la guerre prêt à s'allumer, à l'occasion de la Valteline, & qu'il supplioit Sa Majesté Catholique de la prévenir au-plutôt. Ludovisio Cardinal Neveu écrivit dans le même sens aux Ministres & au Confesseur de Philippe.

Cependant le Gouverneur de Milan avance ses affaires chez les Grisons. Ses intrigues & l'argent qu'il répand libéralement gagnent une infinité de gens. Celle des trois Ligues qui se nomme la Grise, se détachoit visiblement de la France, & se donnoit à l'Espagne. Feria l'avoit adroitement engagée à lui envoier des Députez à Milan. Il conclut avec eux le Traité du monde le plus avantageux au Roi son maître ; & il assura la Ligue Grise qu'elle seroit secourue par Sa Majesté, par l'Archiduc Leopold frère de l'Empereur, & par les Cantons Suisses Catholiques. Il n'étoit plus question que d'obtenir la ratifica-

tification du Traité fait à Milan avec les Députez de la Ligue Grise. La cabale des Espagnols extrêmement puissante l'auroit emporté , si les deux autres Ligues ne s'y fussent opposées les armes à la main. Le plus zélé partisan de l'Espagne est tué, & les Emissaires du Gouverneur de Milan s'enfuient bien vite. De maniére que la Ligue Grise revint à elle - même, & qu'elle demeura unie aux deux autres. Bassompierre avoit des ordres précis & réitérez de se plaindre fortement à Madrid des nouvelles entreprises du Duc de Feria. Et parce que les Espagnols s'allarmoient extrêmement des intrigues des Vénitiens parmi les Grisons , & que la Maison d'Autriche inquiéte des liaisons étroites du Sénat avec les Princes Protetans , le soupçonnaoit de vouloir obtenir des Grisons la liberté de faire passer par la Valteline autant de troupes Allemandes qu'il voudroit , le Roi de France recommanda fort à Bassompierre d'assurer Philippe que Sa Majesté Très-Chrétienne fauroit dissiper la cabale des Vénitiens chez les Grisons , & qu'elle se chargeoit en vertu de son ancienne alliance avec les trois Ligues , d'y maintenir la Religion Catholique.

On ne fait pourquoi le Sénat s'avisa de recourir à Jaques Roi d'Angleterre sur l'affaire de la Valteline. Ces Politiques fins & pénétrans avoient témoigné connoître si bien la foiblesse & l'inutilité de ce Prince , lors qu'ils le remerciérent hon-

1621. nètement du secours qu'il leur offroit dans leurs demeûez avec la Maison d'Autriche. Ils n'ignoroient pas qu'amusé par l'espérance du mariage du Prince de Galles avec l'Infante d'Espagne, Jaques ne chagrinoit pas la Cour de Madrid sur la Valteline, pendant qu'il abandonnoit le Roi de Bohême son beau-fils à la discrétion de Ferdinand & de Philippe. Quoi qu'il en soit des vuës secrètes du Sénat, Lando son Ambassadeur à Londres, eut ordre de représenter vivement à Sa Majesté Britannique les conséquences de l'affaire de la Valteline, & de lui demander ses bons offices & son secours. Jaques répondit avec cette dissimulation qui lui feioit si mal, que le repos de l'Europe étoit le principal objet de ses soins ; qu'il ne perdoit point de vuë les intérêts d'Italie, & qu'il cherissoit particulièrement la République de Venise. *Si l'Empereur, ajouta-t-il, refuse de rendre les Etats héréditaires de mon Beau-fils, j'enverrai une puissante Armée en Allemagne : si le Roi d'Espagne attaque les Provinces-Unies, je les défendrai de tout mon pouvoir : Enfin si la République de Venise est tant soit peu molestée, toutes les forces de mes Royaumes seront à son service. Le Sénat y peut dès à présent faire lever dix mille hommes.* C'est ainsi que Jaques s'efforçoit en vain de cacher sa foiblesse & son attachement à l'Espagne. Les allures de ce Prince étoient si bien connues, que ses discours étudiez & fanfaronz ne servoient qu'à le rendre plus

plus méprisable dans toutes les Cours de 1621.
l'Europe.

L'Italie attendoit avec impatience le Mort de succès de la négociation entamée par Bas-Philippe Béarnais, lors que la face de la Cour de Madrid changea tout à coup. Philippe III. Roi d'Espagne mourut le 31. Mars dans la 43. année de son âge. Se croiant guéri dix jours auparavant, il s'étoit levé pour donner audience à l'Ambassadeur extraordinaire de France ; mais il eut une si grande faiblesse, que ses gens le remirent promptement au lit. Sa Majesté n'en releva pas. Quand les Médecins voulurent lui donner quelque espérance. *Je connois Bassompier mon mal mieux que vous*, leur dit-elle : *je re-me meurs certainement.* On ordonna des prières publiques. Une prétendue image miraculeuse de la Vierge fut portée dans une procession solennelle ; & les Pénitens, dit Bassompierre, s'y fouettèrent cruellement pour la santé du Roi. Il fit venir dans sa chambre le corps d'un certain Isidore nouveau Saint à miracles, qui n'étoit pas encore canonisé. Plus Sa Majesté s'affolloit, plus elle faisoit approcher de son lit la chasse du Saint. Elle promit de lui bâtir une Chapelle magnifique lors que son mal redoublloit. *Mais je croi*, dit Philippe, *que je m'avise trop tard de faire des veux pour ma santé.* Je suis près de ma fin, ajouta-t-il en se tournant vers ses Médecins. Ils le lui avouèrent franchement. Le Roi signa pour lors son testament. Le Cardinal Duc de Lerme,

1621.

auquel on envoia la permission de revenir à la Cour , étoit un des exécuteurs avec les Ducs d'Uceda & de l'Infantado, Alliaga Confesseur de Philippe & Inquisiteur Général , & les deux Présidens des Conseils de Castille & d'Aragon. Sa Majesté fit ajouter un article au testament , par lequel elle ordonnoit au Prince Philippe son fils & son successeur de suivre l'avis que le Pape Grégoire avoit donné depuis peu à Sa Majesté Catholique , d'accommoder l'affaire de la Valteline. On fit prendre ensuite un peu de nourriture au malade , & quelqu'un lui ayant dit de tâcher de dormir : *J'ai fort peu de temps , répondit-il avec assez de fermeté , & le voyage auquel je me prépare , est si long , que je ne dois pas penser à dormir.*

Je louerois ce sentiment , si Philippe avoit emploie ce qui lui restoit de vie à la finir en Chrétien instruit de sa Religion. Mais on n'entendit que des regrets qui sentoient plus le désespoir qu'une véritable repentance : on ne vid que des pratiques d'une basse & aveugle superstition. Sa négligence à bien gouverner son peuple , & à prendre connoissance des affaires les plus importantes , lui caufa de si grands remords de conscience , qu'il desspéroit de son salut , quoi que sa vie eût été d'ailleurs assez innocente. Ces scrupules n'étoient pas trop mal fondez. Etrange état d'une ame qui se voit sur le point d'aller rendre compte à Dieu des crimes énormes & infinis , que des favoris , ou

ou des Ministres avares, ambitieux, vindicatifs, ont commis sous le nom & sous l'autorité d'un Prince foible & paresseux !

Gardez - vous bien, dit le Roi mourant au Prince Philippe qui lui demandoit sa bénédiction, *gardez - vous bien de faire comme moi. Je chassai tous les vieux Ministres d'Etat du Roi mon père après sa mort ; & je m'en suis fort mal trouvé. Servez - vous de ceux que j'ai mis en place : ils ont de l'expérience & de l'habileté. Je suis fâché de mourir sans avoir marié l'Infante vôtre sœur*, ajouta-t-il ; *faites - en une Impératrice. Le fils de l'Empereur est le parti qui convient le mieux à ma fille Marie.* Philippe pouvoit-il déclarer plus nettement qu'il s'étoit mocqué de Jaques Roi d'Angleterre ? Ce qui me surprend au dernier point, c'est que Sa Majesté Britannique n'ouvrit pas les yeux, quoi que ces paroles de Philippe fussent publiques... Jaques fut encore la duppe de la Cour de Madrid.

La superstition redouble à la mort, quand on a donné dans cette bassesse durant sa vie. Le Roi d'Espagne étoit couvert de reliques depuis la tête jusques aux pieds. Il voulut les partager entre ses enfans. L'aîné eut par préciput le crucifix avec lequel Charles-Quint & Philippe II. étoient morts. On l'avoit mis au chevet du lit de leur fils. *Je croi pouvoir vous le donner maintenant*, dit-il à son futur Successeur, avant que de recevoir l'Extrême-onction. *Gardez le avec beaucoup*

1621. coup de révérence après ma mort. Les Papes y ont attaché de grandes indulgences. Que doit-on penser en voyant des Rois mourans faire consister leur Religion en des pratiques si puériles, si ridicules, si contraires à l'Esprit de l'Evangile? Qu'ils n'ont jamais connu les maximes & les enseignemens de Jésus-Christ, dont ils font gloire de se dire les serviteurs, & de protéger la Religion. Quelle idée Charles-Quint & Philippe II. ont-ils euë du Christianisme, s'ils croioient sérieusement qu'un crucifix bénit de loin par le Pape, leur seroit d'un grand secours pour obtenir la remission des péchez atroces & criants, qu'ils avoient commis l'un & l'autre? Plaisante & bizarre imagination! Le Père & le Fils ont cru ne pouvoir aller en Paradis sans les indulgences des Vicaires de Jésus-Christ: Et tous deux n'ont pas fait scrupule de les attaquer à main armée, de les mettre en prison, & de leur faire paier rançon.

Révolution
à la Cour
d'Espagne
sous le nou-
veau règne
de Philippe
IV.

*Journal de
Baffompier-
re.*

Jamais fils n'oublia plus promptement les avis d'un père mourant, que Philippe IV. Roi d'Espagne. Le Duc d'Uceda lui ayant apporté les clefs des cabinets & des écritoirs du feu Roi, avec la cassette & le sac des papiers les plus importans, le nouveau Monarque lui dit de mettre tout entre les mains de Don Baltazar de Zuniga. Ce Ministre déjà versé dans les affaires, & employé sous le règne précédent, étoit oncle du jeune Gaspar de Guzman, Comte d'Olivarez, Confident & favori

vori du Prince d'Espagne avant la mort du Roi son père. Ne voulant pas se char-
 ger si-tôt du poids de tout le gouverne-
 ment, de peur de faire crier le monde, Guzman avoit insinué à son maître de
 choisir Zuniga pour son premier Ministre. L'oncle & le neveu s'étoient accommo-
 dez ensemble. On vid peu de jours après,
 la scène entièrement changée à la Cour de Madrid. Les principaux Ministres du
 feu Roi furent chassés, & fort maltrai-
 tez. Le Cardinal Duc de Lerme qui reve-
 noit à la Cour en vertu de l'ordre que Phi-
 lippe III. lui avoit envoié, reçut un com-
 mandement exprès de s'en retourner sur
 ses pas à Valladolid. Un don considérable
 dont le feu Roi l'avoit gratifié sur les blés
 de Sicile, fut cassé. C'étoit, dit-on, en con-
 séquence d'un article du testament de Phi-
 lippe III. qui révoquoit les dons immen-
 ses & les libéralitez indiscrettes, dont Sa
 Majesté se repentoit. Y avoit-elle préten-
 du comprendre un Cardinal qu'elle faisoit
 le premier exécuteur de sa dernière vo-
 lonté ? Quoi qu'il en soit, les grands
 biens de Lerme furent saisis jusques à la
 restitution entière de ce qu'il avoit tou-
 ché de la gratification du feu Roi. Le Duc
 d'Uceda fils du Cardinal perdit toutes ses
 charges : on le mit même en prison aussi
 bien que le Duc d'Ossone son allié. La
 charge d'Inquisiteur Général fut ôtée au
 P. Alliaga Confesseur de Philippe III. & il
 eut ordre de retourner dans son couvent.
 Il y eut plusieurs autres changemens au

1621.
*Ambassade
du même en
Espagne.*

*Nani, His-
ria Veneta.*

Lib. IV.

1621.
*Mercure
Français.*

1621. Conseil & dans la maison du Roi. Olivarez monte en un instant au suprême degré de la faveur. Le voilà Grand d'Espagne & Duc. Par je ne sai quelle bizarrie, il retint toujours sa première qualité de Comte. On l'appelloit communément le Comte Duc: nous le nommerons ainsi dans la suite de cette Histoire.

Négociation de Bassompierre à Madrid. Cette grande révolution à la Cour de Madrid, n'empêchoit pas qu'on n'y pensât à l'affaire de la Valteline dez les premiers jours du nouveau règne. Bassompierre connut bien-tôt la disposition des Ministres. *J'ose répondre à Votre Majesté,* dit-il dans une de ses lettres au Roi de France, *que je lui porterai dans peu de temps un Traité dont elle sera contente. Vous pouvez, Sire, prendre là-dessus vos mesures & concerter vos autres desseins.*

Journal de Bassompier. Je suis assuré par les intelligences que j'ai ici, par ce que je connois particulièrement des affaires de cet Etat, & par ce que j'entends dire aux Ministres, qu'ils veulent vous donner satisfaction à quelque prix que ce soit. Et voici pourquoi. Ils voient Votre Majesté disposée à s'embarquer dans une guerre contre ses sujets rebelles de la Religion. C'est ce que le Conseil de cette Monarchie souhaite avec ardeur pour trois raisons principales. Votre Majesté sera occupée dans son Roiaume, pendant que l'Empereur fera des progrès en Allemagne, & que les Espagnols commenceront la guerre dans les Païs-Bas. Les Huguenots de France attaquerez par Votre Majesté, ne seront pas en état

état de secourir ceux de leur Religion en Allemagne & dans les Provinces-Unies. Enfin, on espère que la guerre que vous ferez à vos sujets Huguenots, vous détachera de l'alliance des Princes Protestans, & sur tout de celle du Roi d'Angleterre. On continuera de le tromper ici le plus long-temps qu'il sera possible, sur le prétendu mariage de son Fils avec l'Infante. Mais on rompra ensuite avec lui d'une manière éclatante. Les choses ne peuvent pas être autrement. J'ajoute à cela, Sire, qu'après avoir contenté Votre Majesté par un ample & spécieux Traité, les Espagnols chercheront des prétextes pour en differer l'exécution. Si les affaires de Votre Majesté s'embrouillent, ils ne l'observeront point. Je suis obligé de l'aventir de ceci. Au reste, je ferai mon devoir d'Abnégation, en vous apportant des paroles : mais il faudra que vous les leur fassiez tenir. La suite de cette affaire prouve que Bassompierre pénétrait fort bien les desseins de la Cour de Madrid. Il n'avoit guères moins de naturel pour les affaires, que pour la guerre & pour la galanterie. Ne vouloit-il point détourner adroitement Louis d'attaquer ses sujets, en l'avertissant qu'il donnoit aux plus grands ennemis de sa puissance tous les avantages qu'ils souhaitoient, & que c'étoit les aider à venir plus facilement à bout de leurs vastes & ambitieux projets ? Quoi qu'il en fût, Louis devoit naturellement faire cette réflexion en lisant la lettre de Bassompierre. Mais, vu le génie trop borné du

1621. Roi, ou les insinuations continuelles de son Favori & des Emissaires de la Cour de Rome, ne lui permirent pas de réfléchir assez sur ce qu'un fidèle & zélé serviteur lui écrivoit. Le Duc de Luines vouloit commander les Armées en qualité de Connétable. Il n'en falloit pas davantage pour rendre son maître sourd à tous les bons avis qui lui venoient. Entrons dans le détail de la négociation, dont Bassompierre promettoit un si bon & si prompt succès.

Pour témoigner un désir sincère de contenter au plutôt le Roi son beau-frère, Philippe voulut donner audience à l'Am-bassadeur de France, dez le quatrième jour de son règne, quoi que Sa Majesté Catholique se fût retirée dans le Monas-tére de S. Jérôme. Les François trou-vèrent à redire que Bassompierre & du Fargis Am-bassadeur ordinaire de France allassent à cette cérémonie en habit de deuil à l'Espagnole, & que Bassompierre parlât au Roi en Castillan. L'envie de se rendre agréable à la Cour de Madrid, & de montrer aux Grands d'Espagne qu'il parloit également bien leur langue & la Françoise, faisoit oublier à Bassompier, re les règles de la bonté & la dignité de son caractère. Les caresses extraordi-naires qu'il recevoit de toutes parts, fla-toient tellement sa vanité, qu'il n'omettoit rien de ce qui étoit capable de lui en atti-rez la continuation. Le lendemain de l'audience Don Baltazar de Zuniga donne rendez-

rendez-vous à l'Ambassadeur dans le cloître du couvent de S. Jérôme. Le Ministre Espagnol vouloit proposer quelques expédiens pour l'accommodement de l'affaire de la Valteline. Voici le premier : que ce païs fût donné au Pape, moiennant cinq cens mille écus que Sa Sainteté paieroit aux Grisons. *C'est un bon moyen, disoit Zuniga, de conserver la Religion Catholique dans la Valteline, & d'assurer la vie & le repos de ses habitans. S'ils retournent sous la domination des Grisons, ce peuple farouche ne leur pardonnera jamais leur révolte & le massacre des Protestans.*

1621.

Bassompierre connut fort bien que les Espagnols cherchoient à s'assurer la liberté du passage dans la Valteline, & à se rendre maîtres du païs dans une conjoncture plus favorable. Les Papes étant presque toujours dévouez à l'Espagne, on espéroit qu'ils auroient plus de complaisance que les Grisons étroitement liez à la Couronne de France. De plus un Pape avare pouvoit vendre la Valteline aux Espagnols plus cher qu'elle n'avoit coûté à la Chambre Apostolique, & les neveux du S. Pére toujours avides auroient été bien-aifes de prendre du moins le surplus pour eux. Enfin, jamais le Pape n'aurroit souffert que des troupes Protestantes vinssent en Italie au secours de qui que ce fût. Et c'est ce que les Espagnols demandoient à cause des Vénitiens. Monsieur, répondit Bassompierre à Zuniga, je ne suis point venu ici pour vendre la Valteline :

1621. line : au contraire , je prétens la ravoir .
 J'écoute si peu la proposition que vous me faites , que je n'en écrirai rien au Roi mon maître . Donnez-moi , s'il vous plaît , une réponse positive . Sa Majesté Catholique veut-elle rendre la Valteline , ou non ? Je recevrai ce qu'il lui plaira de me dire là-dessus . Si cette première ouverture ne vous plaît pas , Monsieur , reprit Zuniga , on peut vous en proposer une autre . Faisons de la Valteline un quatorzième Canton de la Ligue des Suisses . Il sera Catholique ; & par conséquent ceux de notre Religion deviendront plus forts contre les Protestans . Le Roi votre maître a tant de pieté , qu'il ne refusera jamais d'écouter , ni de favoriser même des propositions avantageuses à la Religion Catholique . Ne seroit-ce pas un grand bien qu'elle eût une voix de plus dans les Diètes générales des Suisses ?

Le Ministre François écoutea patiemment tout ce que l'Espagnol voulut dire en faveur de sa nouvelle proposition . Monsieur , repliqua Bassompierre après que l'autre eut cessé de parler , cette ouverture n'est pas plus recevable que la première . Le Roi mon maître prétend que la Valteline soit restituée aux Grisons , anciens & légitimes Seigneurs du Païs , avec les mêmes droits & les mêmes prérogatives dont ils jouissoient ci-devant . Que si Sa Majesté Catholique n'y veut pas consentir , il ne me reste plus qu'à lui demander mon audience de congé . De peur que l'Ambassadeur de France n'allât s'imaginer tout de bon ,

bon, que le Conseil de Madrid ne vouloit point entendre à la restitution de la Valteline, Zuniga se mit à caresser Bassompierre. *Mon Dieu!* lui dit l'Espagnol, *des propositions ne sont pas des résolutions.* *Vous n'ignorez pas que les Négociateurs mettent toujours plusieurs expédiens sur le tapis, avant que de convenir de la chose demandée par l'une des deux parties.* Permettez à un homme employé depuis vingt ans dans les négociations, de vous donner un avis. Ecoutez toutes les ouvertures qui se proposent, choisissez la meilleure; & si vous n'en agréez aucune, rejetez les toutes. Je vous suis infiniment obligé, Monsieur, du bon conseil que vous me donnez, répondit Bassompierre; j'en profiterai dans une autre occasion. Pour ce qui est de l'affaire que je viens négocier ici, il n'y a qu'une seule chose qui puisse me contenter. C'est la restitution pure & simple de la Valteline. Le temps est extrêmement précieux au Roi mon maître. Il attend avec impatience une réponse positive de la part de Sa Majesté Catholique. On donnera la paix aux Huguenots, & nos Armées passeront en Italie pour conquérir la Valteline, si le Roi d'Espagne prétend la retenir. Que si Sa Majesté Catholique donne satisfaction au Roi mon maître, il attaquera vivement les Huguenots rebelles. La saison s'avance; on ne veut pas la perdre. Pardonnez, Monsieur, ajouta Bassompierre d'un air honnête. & poli, pardonnez à un nouveau Négociateur, qui traite avec les plus habiles gens du monde.

1621. de. Il fait difficulté de sortir des termes de sa proposition, de peur de se méprendre, & d'être trompé.

Traité de Madrid sur l'affaire de la Valteline.

Journal de Bassompierre. Ambassade du même en Espagne.

Tout ceci se disoit au commencement de la Semaine sainte. Quand les bonnes Fêtes furent passées, Bassompierre & du Fargis entrèrent en conférence avec les deux Commissaires que le Roi d'Espagne avoit nommez. On souhaita d'abord à Madrid que Julien de Médicis Archevêque de Pise Envoié du Grand Duc de Toscane assistât aux conférences, comme témoin, ou médiateur en cas de besoin. Bassompierre y ayant consenti d'autant plus volontiers que le Prélat avoit l'inclination assez Françoise, il fut présent à la négociation du Traité. Les Espagnols débutèrent par une nouvelle proposition: que la Valteline fit une quatrième Ligue avec les trois autres des Grisons, & qu'elle païât à chacune cinq cens écus de pension annuelle pour sa liberté. Bassompierre vid bien que la négociation traîneroit encore long-temps, à moins qu'il ne témoignât hautement aux Espagnols, que le Roi son maître ne vouloit écouter aucune proposition, & qu'il demandoit la restitution pure & simple de la Valteline. *Je loue, Messieurs, dit Bassompierre, en se levant brusquement, votre dextérité à me donner un refus honnête, sans me le dire. Je n'ai plus qu'une chose à vous demander. C'est de me faire savoir quel jour le Roi Catholique voudra bien me donner mon audience de congé. Les Commissaires*

res tâcherent de retenir l'Ambassadeur : mais il refusa de les écouter. L'Archevêque de Pise vint pour lors à lui , & protesta que si Don Baltazar & les Commissaires avoient fait quelques propositions , ce n'étoit que pour maintenir la Religion Catholique dans la Valteline, où Philippe ne prétendoit rien , & que les expédiens mis sur le tapis en étoient une preuve certaine. *Puis qu'ils ne vous agréent pas,* dit Médicis à Bassompierre , *on vous offre la restitution entière de la Valteline.* Le Roi d'Espagne demande seulement que la condition des Valtelins Catholiques soit rendue meilleure par le Traité. Qu'à cela ne tienne , répondit Bassompierre. *J'ai ordre de proposer ce qui sera plus avantageux à la Religion : à Dieu ne plaise que je rejette ce qui se trouvera conforme aux bonnes intentions du Roi mon maître.*

On convint donc enfin de part & d'autre le 25. April , que la Valteline feroit rendue aux Grisons qui donneroient amnistie du passé , & que les affaires de la Religion y feroient remises sur le pied où elles étoient l'an 1617. Il y eut un article secret ajouté dans un compromis passé entre les deux Rois : que celui de France empêcheroit que les Grisons ne fissent de nouvelles ligues avec aucune Puissance , & qu'ils s'en tiendroient à leur ancienne alliance avec la Couronne de France. L'article regardoit les Vénitiens. Leurs intrigues chez les Grisons déplaisoient à la Cour de Paris , & donnoient de l'ombrage

1621.

brage à celle d'Espagne. Tel fut le fameux Traité de Madrid pour la Valteline : Traité dont l'exécution sera encore plus éludée par les Espagnols , que celle du Traité d'Ast , qui nous a si long-temps occupez. Bassompierre & du Fargis signèrent promptement , quoi qu'ils n'en eussent pas un pouvoir précis dans les formes. Mais les articles leur parurent si avantageux aux intentions & aux desseins du Roi leur maître , qu'ils crurent ne devoir pas differer leur signature , jusques à ce que la copie eût été envoiée à Paris & rapportée à Madrid. Aussi la Cour de France en fut-elle contente. Louis rati-fia tout sans aucune difficulté. *J'ai bien considéré, Sire, lui dit Bassompierre dans sa lettre , que j'entrerenois une affaire de grande conséquence. Toute la Chrétienté en attend le succès ; deux grands Rois y compromettent , & plusieurs Puissances y sont intéressées. Je suis un nouveau Négocia-teur , & je traitois avec les Espagnols , gens fins & rusés , qui font des Traitez , & qui ne manquent point d'y insérer habilement quelque clause détructrice. Ces réflexions , Sire , m'auroient empêché de finir celui-ci , jusqu'à ce que je l'eusse envoié à Votre Ma-jesté , pour apprendre ses intentions , & re-cevoir ses commandemens. Mais ayant considéré aussi que la réputation de Votre Majesté est bien conservée par le Traité , que les Espagnols n'y gagnent rien , que les Grisons recourent leur ancien domaine ; & que les Ambassadeurs résidens en cette Cour de*

de la part des Princes intéressez, approuvent les articles, nous avons cru M. du Fargis & moi devoir les signer. Je ne vous répons pas de l'exécution. Il suffit que j'avertisse Votre Majesté, que si les Espagnols trouvent quelque moyen de differer, & de changer même certaines choses, ils le feront. Telle est leur disposition. Ces Messieurs ne restituient que le plus tard qu'ils peuvent. Les précautions que Bassompierre conseilloit de prendre au regard de la Cour de Madrid, il s'en faut servir maintenant quand on traite avec celle de Versailles. Le Cardinal Mazarin a eu grand soin d'inculquer à Louis XIV. les maximes que Philippe II. avoit trouvé laissées en Espagne par Ferdinand son aieul.

Que Bassompierre parle encore judicieusement dans sa lettre à Puizieux Secrétaire d'Etat ! J'ai fait au gré de nos alliez, dit-il, un Traité que les Espagnols ne peuvent pas se dispenser de tenir, s'ils sont gens de parole, & s'ils veulent ménager leur réputation. Le Roi, ses amis, & les Grisons n'y sont obligez à rien d'onereux. Il paroît que Sa Majesté Catholique ne prétend aucune chose dans la Valteline. On lui a seulement permis de courrir son usurpation du prétexte de la Religion, pour laquelle ses Ministres ont stipulé si peu de chose, que cela n'est pas considérable. J'en aurois accordé davantage, s'ils me l'eussent demandé. Au reste, quand le Roi d'Espagne manqueroit à la parole qu'il donne dans ce Traité, nous pouvons bien la lui faire tenir. Ce n'est plus

1621.

1621. plus l'affaire des Grisons, c'est celle du Roi : nous ne serons pas obligéz d'en venir à cette extrémité, si nous pressons l'exécution des articles promis. Mais je crains qu'en négligeant, selon notre coutume, une affaire après l'avoir ébauchée, les Espagnols ne nous tiennent long-temps le bec en l'eau. Pour moi je voudrois voir la fin de celle-ci, avant que de commencer la guerre contre les Huguenots. L'avis étoit excellent. La suite fit voir que Bassompierre ne manquoit ni de bon sens, ni de pénétration. Il fallut porter les armes de France en Italie, afin de contraindre les Espagnols à l'observation du Traité de Madrid.

Bassompierre reçoit
ordre de faire les complimens de condoleance sur la mort de Philippe III. Roi d'Espagne.

Louis avoit donné à Bassompierre la commission de faire de sa part les complimens ordinaires de condoleance au nouveau Roi d'Espagne & à la Reine son épouse sur la mort de Philippe III. Pour contenter la délicatesse de la Cour de Madrid sur le cérémoniel, il fallut que Bassompierreachevât prémièrement sa négociation, & qu'il prît une audience de congé. L'Ambassadeur fit ensuite une promenade jusques à l'Escorial. On feignit que dans cet intervalle, il étoit venu de nouveaux ordres de retourner sur ses pas à Madrid, & de faire les complimens de condoleance. Voici donc derechef Bassompierre aux portes de Madrid, qui donne avis de son arrivée pour une seconde Ambassade. Nouveaux honneurs, nouvelles cérémonies. L'Ambassadeur fait son entrée publique en deuil. Philippe reçoit

*Journal de Bassompierre.
Ambassade du même en Espagne.*

1621.

reçoit les complimens avant que d'entrer lui-même solemnellement dans son Palais de Madrid. Il n'y a pas d'autre cérémonie en Espagne au commencement d'un nouveau règne. Les Rois ne sont ni oints ni couronnés selon l'usage des autres nations de l'Europe. Peu de temps après l'entrée du Roi, Bassompierre prit une seconde fois congé de lui & de la Reine sœur du Roi son maître, pour retourner au plutôt en France. Philippe fort content d'apprendre que Louis son Beau-frère se préparoit à faire la guerre aux Réformez, lui offrit ses trésors, & sa personne même pour une si bonne & si sainte action. Ce sont des paroles, Sire, ajoute Bassompierre, mais elles ne laissent pas d'être bienfaisantes entre de si grands Rois & Beaux-frères. Elles montrent une franchise honnête & louable. Votre Majesté saura bien y répondre. Celle de l'Ambassadeur étoit plus grande, du moins il y avoit plus de sincérité dans sa lettre à Puisieux Secrétaire d'Etat. Je m'en retourne, dit-il, avec mille joies & mille désirs de bien servir mon maître à la guerre, ou ma maîtresse, si nous avons la paix. C'est pour vous témoigner, Monsieur, que je suis préparé à tout événement, excepté à celui d'une nouvelle Ambassade. Je vous conjure de donner désormais cette sorte d'emploi à ceux qui auront plus d'ambition que moi d'entrer dans les affaires d'Etat. Je ne réussirais pas toujours aussi bien que dans mon coup d'essai. Bassompierre ne pouvoit pas mieux

1621. mieux se peindre. Il n'aima jamais que la guerre & le plaisir.

*Renouvel-
lement de
l'alliance
entre la
France &
les Provin-
ces-Unies.*

*Vittorio
Siri, Memo-
rie Recandi-
te. Tom. V.
Pag. 271.
Grotii Epi-
stole 135.
136. 137.
&c.*

Lors que ce galant homme négociait avec les Commissaires du Roi d'Espagne à Madrid, Jeannin, Puizieux, & Boissise écoutoient à Paris les propositions de quatre Ambassadeurs extraordinaires des Etats Généraux des Provinces-Unies nouvellement arrivéz. Il y avoit quelque refroidissement de la part du Roi de France au regard de cette République. Louis trouvoit fort étrange que les Etats eussent fait mourir Barneveld, nonobstant les instances réitérées de son Ambassadeur pour sauver la vie un homme qui avoit si long-temps & si utilement servi sa patrie. Sa Majesté se plaignoit encore de ce que les Etats n'avoient pas écouté les remontrances de ses Ambassadeurs qui demandoient justice de la manière injurieuse dont Aersens de Sommerdyck avoit parlé dans ses libelles contre le Conseil, & contre les Ministres de France. Cet homme étoit si odieux à la Cour, qu'ayant été emploié depuis la mort de Barneveld à quelques négociations dans les Païs étrangers, on défendit aux Ambassadeurs de France d'avoir aucun commerce avec lui. Puis qu'il n'étoit pas possible de rendre la vie à Barneveld, Jeannin, Boissise, & quelques autres Ministres d'Etat, qui connoissoient le mérite extraordinaire de Grotius, demandèrent que les Etats Généraux misserent du moins en liberté un de leurs anciens Magistrats en faveur duquel le Roi leur avoit fait parler. Tout

Tout ceci embrassoit les Ambassadeurs des Provinces-Unies. Ils étoient revenus pour le renouvellement de l'alliance de leur République avec la Couronne de France. L'affaire étoit importante. L'Espagne les menaçoit d'une guerre sanglante, à moins qu'ils ne se remissoient sous son obéissance, ou qu'ils ne devinssent ses vassaux & ses tributaires. Et Louis, avant que d'accorder le renouvellement de l'alliance, demandoit préalablement satisfaction sur les sujets de plainte que les Etats Généraux lui avoient donnez. Il vouloit que Grotius fût élargi & rétabli dans la possession de ses biens confisquez, & qu'Aersens fût éloigné des emplois & des affaires publiques. Il y eut de grandes contestations sur l'article de Grotius. Une République naissante est toujours extrêmement en garde contre ce qui pourroit donner atteinte à sa souveraineté. C'est-pourquoi les EtatsGénéraux craignoient les conséquences de ce que les Ministres de France demandoient en faveur de Grotius. On ne croioit pas devoir donner cet exemple, qu'à la recommandation d'un Roi allié, un particulier eût obtenu la révocation, d'un Arrêt, qui passoit pour juridique, quoi que dans le fond, il fût le plus injuste du monde. Les ennemis de Grotius appuioient cette raison de toute leur force. Mais enfin la difficulté fut heureusement levée. On apprit à Paris que Grotius s'étoit échappé de sa prison. Pour ce qui est d'Aersens, les Ambassadeurs des Etats,

re.

1621.

représentèrent aux Commissaires du Roi, que cet homme n'étoit plus estimé dans la République, & qu'il avoit perdu tout son crédit; de manière que Sa Majesté ne devoit pas se mettre en peine d'un Hollandois presque généralement haï de ses compatriotes. La mort de Barneveld étoit un article plus délicat. Mais il n'y avoit plus de remède. Les Ambassadeurs justifièrent la conduite de leurs maîtres le moins mal qu'il fut possible, & ils promirent que les Etats donneroient au Roi toute la satisfaction que Sa Majesté pouvoit raisonnablement exiger d'eux. On renouvela donc l'alliance avec les Provinces-Unies, & le Roi s'engagea par un écrit, que si elles entroient en guerre avec l'Espagne, il leur donneroit les mêmes secours qu'Henri IV. leur avoit accordez avant la trêve.

Grotius
s'échappe de sa prison, & se retire en France.

Tout le monde fait la manière adroite dont Marie de Regersberg digne épouse du savant Grotius, le tira du château de Lowestein, en lui conseillant de se mettre dans un coffre qu'elle avoit coutume de lui envoier plein de linge & de livres, & que Grotius lui renvoioit, quand il avoit encore besoin des mêmes choses. Le

Du Maurier
dans ses Mémoires sur Grotius.
Grotius Epi.
stola 135.
136. 137.
Ec.

même coffre entroit & sortoit si souvent, que la garde du château qui n'y trouvoit jamais que des livres & du linge, ne se mit plus en peine de le visiter. Et c'est ce qui facilita l'évasion de Grotius. Il se retira d'abord à Anvers. Grotius écrivit de là au Président Jeannin & à Boissiere, pour

1621.

pour leur demander si le Roi trouveroit bon qu'il vint en France. Mais du Maurier Ambassadeur de Sa Majesté Très-Chrétienne auprès des Etats Généraux, ayant fait favoîr à Grotius, qu'il feroit fort bien reçu, cet illustre malheureux se mit en chemin sans attendre la réponse des Ministres de France. Du Vair Garde des Sceaux, Jeannin, Boissise, en un mot tous les honnêtes gens de Paris reçurent avec des caresses extraordinaires un homme d'un si rare mérite, & le Roi lui assigna mille écus de pension. Le premier soin de Grotius, ce fut de recommander les intérêts de sa patrie menacée d'une cruelle guerre, à tous ceux qui avoient du crédit à la Cour de France. *Quelque grande que soient les injustices que j'ai souffertes* stol. 136. *de la part de mes compatriotes,* disoit-il, *je ne cesserai jamais de les aimer.* *Je me souviens avec plaisir d'Aristide.* Il faisoit des vœux, afin que les Atheniens ne pussent pas se repentir de l'avoir exilé. *L'exemple de Phocion ne me touche pas moins.* Avant que d'avaler la ciguë, il recommandoit à son Fils d'oublier que ses compatriotes avoient condamné son père à la mort. Dignes sentiments d'un bon Citoien, qui fait faire une juste distinction entre la patrie & ceux qui la gouvernent mal !

Dez que Grotius fut à Paris, il se donna tout entier à des études sérieuses & utiles au public. Ce fut là qu'il composa le livre incomparable *du Droit de la Guerre & de la Paix.* L'ouvrage est dédié au Roi

1621.

Roi Louis XIII. Rien ne lui convenoit mieux que la lecture & la méditation des maximes répandues dans ce livre , que le monde lira toujours avec admiration , & que les personnes employées au gouvernement des peuples , & aux affaires politiques ne fauroient assez long-temps feuilleter. Mais celui auquel il est adressé , ne fut jamais capable d'en profiter. On dit que Gustave Roi de Suède & son Chancelier Oxenstiern ayant lu l'ouvrage *du Droit de la Guerre & de la Paix* , ce grand Roi & son habile Ministre crurent devoir employer un homme si profondément instruit des bons principes de la Politique. Le Chancelier de Suède connut par sa propre expérience , qu'en Politique il y a une fort grande différence entre la spéculation & la pratique. Grotius fut un aussi mauvais Négociateur , qu'il étoit habile Ecrivain. Il enseignoit dans son livre à être politique en homme de bien & de probité ; au lieu que dans le manège , il faut être ordinairement fourbe & fcélérat. C'est un perfonnage que Grotius ne fut jamais capable de faire. En est-il moins estimable ?

Les Archiducs des
Pais-Bas
envoient
sommer les
Etats Généraux des
Provinces-
Unies de

Avant que les Etats Généraux des Provinces-Unies eussent renouvellé leur alliance avec la Couronne de France , Pekkius Chancelier de Brabant vint à la Haie de la part d'Albert & d'Isabelle Archiducs des Pais-Bas , pour inviter les Etats Généraux des Sept. Provinces-Unies à se réunir

réunir aux dix autres *en un même corps* & *sous un même Chef*. Leurs Alteesses, disoit-on, étoient dans la disposition d'accorder des conditions avantageuses, pour prévenir les malheurs de la guerre qui devoit recommencer, après la fin de la tréve. Elle expiroit au 9. Avril, & cette proposition se fit le 23. Mars. Les Etats répondirent le 25. d'une manière digne du grand courage avec lequel ils avoient si long-temps défendu contre l'Espagne la liberté de leurs Provinces. On déclara donc au Chancelier de Brabant, que la souveraineté de chacune des Provinces-Unies apparteuoit à ses Etats particuliers ; qu'elles n'étoient jamais entrées en aucun Traité, sans être préalablement reconnues comme indépendantes & souveraines ; que les premières Puissances de l'Europe leur en donnoient la qualité ; qu'avant la négociation de la tréve, le Roi d'Espagne, & les Archiducs avoient déclaré par un Acte solennel, qu'ils traitoient avec les Etats Généraux, comme avec des Provinces libres, sur lesquelles Sa Majesté Catholique & Leurs Alteesses ne prétendoient rien ; que le mémoite présenté par le Chancelier de Brabant tendoit plus à rallumer, qu'à prévenir la guerre dans les Païs-Bas, puis qu'il attaquoit directement la souveraineté des Provinces-Unies, qu'elles avoient puissamment soutenuë dans la guerre précédente, & pour la conservation de laquelle tous leurs habitans n'épargneroient ni leurs biens, ni leurs vies ; enfin, que

1621.

rentrer sous
leur obéis-
fance.*Mercure
Français.
1621.*

1621. les Etats Généraux rejettoient la proposition des Archiducs comme injuste & injurieuse, non seulement à la République des Provinces-Unies, mais encore aux Rois, aux Princes, & aux Puissances qui la reconnoissoient comme libre & souveraine. Depuis ce temps-là, on se prépara fortement à la guerre de part & d'autre. La trêve fut seulement continuée pour six semaines à la sollicitation des Ambassadeurs de France & d'Angleterre. C'étoit le terme fixé pour celle du Palatinat, que Spinola avoit concluë avec les Princes de l'Union Protestante en Allemagne.

Nouvelle tentative des Seigneurs du Parti Réformé pour accommoder l'affaire de l'Assemblée de la Rochelle.

Vie de M. du Plessis-Mornai.

Liv. IV.

Lettres & Mémoires du même.

1621.

Les Ministres des Etats Généraux des Provinces-Unies à la Cour de France, virent avec beaucoup de chagrin & d'inquiétude que tout s'y disposoit à une guerre civile de Religion. Cela leur faisoit craindre que le Roi occupé chez lui, ne fût pas en état de secourir assez puissamment les Provinces-Unies, si elles étoient attaquées par toutes les forces de l'Espagne. *Ce que nous voions & ce que nous entendons ici chaque jour*, disoit le Chevalier Pau d'Heemstede, l'un des quatre Ambassadeurs, à du Plessis-Mornai, *nous cause un extrême déplaisir*. Nous souhaiterions fort que la France demeurât tranquille, afin que le Roi fût en état de s'opposer à l'orgueil & à l'ambition de la Maison d'Autriche. Enflée de ses progrès en Allemagne & en Italie elle pourra tourner ses armes contre la France. *Vous voyez, Monsieur, que l'Espagne*

1621.

gne méprise l'autorité du Roi dans l'affaire de la Valteline, & que l'Empereur veut opprimer les anciens alliez de cette Couronne en Allemagne. Enfin, les Archiducs attaqueront peut-être notre République. Cependant nous espérons que la considération du bien public portera tout le monde à se réunir contre un ennemi commun que nous devons tous également craindre. Les plus clairvoians, & les mieux intentionnez entre les grands Seigneurs de France qui suivoient la Religion Réformée, ne souhaitoient pas moins que les Ambassadeurs, de prévenir la guerre civile, & d'acommoder l'affaire de l'Assemblée de la Rochelle. Ils n'ignoroient pas les forces du Parti Réformé en France : on lui voioit plusieurs villes capables de résister long-temps. Mais les Seigneurs considéroient aussi qu'il n'y a point de place imprenable à un puissant Roi. Avec le temps on vient à bout des choses les plus difficiles, disoient-ils. Un grand nombre d'habitans consume beaucoup de vivres ; la plus vigoureuse résistance d'une ville assiégée en retard de seulement, mais elle n'en peut empêcher la prise, quand il ne lui vient pas de secours. Et d'où pouvons-nous l'attendre, ce secours, dans la situation présente des affaires au dedans & au dehors du Roiaume ? Nous ne sommes pas d'accord les uns avec les autres ; Et nous n'avons point de Chef assez puissant pour nous réunir tous, pour rassembler les forces du Parti Réformé, & pour se mettre à la tête d'une Armée. Enfin, les Princes étrangers qui nous aidoient autrefois,

1621. sont maintenant occupez à se défendre. Ces considérations portoient les Seigneurs de la Religion Réformée à faire leurs efforts pour détourner la guerre. Le Maréchal de Lefdiguières déchu de l'espérance d'être Connétable, représentoit ces raisons avec beaucoup de force à l'Assemblée de la Rochelle. Quelque liaison qu'il parût prendre à la Cour, il se défioit d'un Favori qui le jouoit. Le dépit & l'ambition ne lui permettoient pas de souhaiter la ruine entière d'un Parti, où son intérêt vouloit qu'il demeurât, jufques à ce qu'il trouvât de plus grands avantages ailleurs.

Sur un mémoire dressé par du Plessis-Mornai , le Maréchal de Bouillon , & les Ducs de Rohan , de Soubize & de la Tremouille résolurent de proposer à l'Assemblée un expédient pour contenter le Roi, d'envoyer chacun leur avis par écrit à la Rochelle , & d'exhorter les Députez à prendre cette ouverture qui leur paroifsoit bonne. *La difficulté qui arrête maintenant les affaires , disoit le judicieux du Plessis, consiste en ce que pour maintenir son autorité , le Roi veut que l'Assemblée se sépare. Cependant Sa Majesté promet d'avoir égard à nos plaintes , & de répondre favorablement aux requêtes qui lui seront présentées par les Députez généraux de nos Eglises. L'Assemblée prétend de son côté que les choses passées lui donnent de si justes sujets de défiance , qu'elle ne doit pas se séparer , sans avoir obtenu la réparation de nos griefs. Les ennemis de notre Religion*

se

se servent de ce refus pour amamer le Roi à 1621.
 nous punir d'une résistance qui le choque,
 & que ces gens lui représentent comme une
 rébellion manifeste. Les Ministres d'Etat bien
 intentionnez ne savent comment s'y prendre
 pour arrêter un Prince délicat sur l'article
 de son autorité. Il y a encore cet inconven-
 nient, que ceux d'entre nous qui peuvent
 craindre de s'engager dans le péril commun,
 se dispenseront de se déclarer, sous prétexte
 qu'il est seulement question d'une simple for-
 malité, & d'une déférence extérieure que la
 Cour demande. La Déclaration qui se pré-
 pare sur ce sujet au Conseil du Roi, ne man-
 quera pas d'endormir & de tromper les ti-
 mides & les indifferens de notre Religion. Il
 seroit donc à propos de troiuer un expédient
 qui donnât occasion aux Ministres d'Etat
 moderez de s'opposer à la violence de ceux
 qui ont juré notre destruction, & de fournir
 aux premiers de quoi faire voir que nous vou-
 lons obéir aux ordres du Roi, & que nous ne
 lui demandons que l'observation des Edits
 acordez. Que s'il arrive après cette soumission,
 que la Cour refuse d'avoir égard à nos plain-
 tes, tous nos gens convaincus alors qu'il ne
 s'agit pas d'une pure bienséance, mais de la
 sécurité de notre Religion, demeureront fer-
 mes dans l'union jurée pour la conservation
 de la liberté de nos consciences. Cela peut
 produire encore un bon effet au dehors du
 Roiaume. On nous y décrie comme des gens
 qui veulent tirer au bâton avec leur Souve-
 rain. Quand les étrangers verront que nous
 avons obéi volontiers à tout ce qu'on nous a

1621.

demandé de juste & de raisonnable, ils seront persuadéz que nous pensons uniquement à nous garantir de l'oppression. Tout le monde sait qu'il est d'une extrême importance que nous conservions auprès des amis & des allies de cette Couronne la réputation de bons & de fidèles sujets.

Quelle étoit l'ouverture que du Pleffis proposoit ? On la trouvera digne de son expérience consommée dans les affaires, & du zèle sincère qu'il eut toujours pour la conservation des Eglises Réformées de France. Si le Roi maintient les Edits, s'il répare nos justes griefs, poursuit du Pleffis, c'est une chose incontestable que l'Assemblée ne doit plus faire difficulté de se séparer. Car enfin, tout prétexte de continuer lui est ôté, dès que la liberté de servir Dieu selon notre conscience, est assurée. Mais nous devons craindre aussi que la Cour ne se mette pas en peine de nous faire justice après la séparation de l'Assemblée. Or les Ministres d'Etat bien intentionnez nous exhortent à trouver quelqu'expédient même palliatif, qui sauve l'autorité du Roi, sans préjudice de la satisfaction que nous attendons de sa bonté. Il semble donc que l'Assemblée peut se séparer en apparence. Elle cessera d'agir, & les Députez se répartiront en divers endroits, si près de la Rochelle, qu'il sera facile d'y revenir dans vingt-quatre heures, en cas que le Roi n'ait pas égard aux requêtes que nos Agents lui présenteront. La Cour ne peut pas trouver étrange que les Membres de l'Assemblée ne s'en

1521.

s'en retourneront plus tôt dans leurs Provinces. On les a déclaré criminels de lèse-majesté. Il n'y a donc pas de sécurité pour eux, jusqu'à ce que la Déclaration du Roi soit révoquée. Par ce moyen, l'Assemblée paraîtra se soumettre aux ordres du Souverain, les mauvais Conseillers n'auront plus le même prétexte d'aigrir l'esprit de Sa Majesté, les gens modérés pourront parler plus librement en notre faveur, les doutes & les scrupules de nos timides s'éclairciront ; Enfin nous justifierons la droiture de nos intentions au dedans & au dehors du Royaume. Ceci, concluoit du Plessis, demande une extrême diligence. On presse le Roi de partir : Et les actes irréguliers de notre Assemblée sont autant du coups d'éperon qu'elle lui donne. Les gens de bien ont peine à le retenir. Et si Sa Majesté passe une fois la Loire, la partie est liée. L'ouverture proposée ne sera plus de saison. La séparation de l'Assemblée ne passera ni pour une retraite concertée, ni pour une bienfaveur. Le monde interprétera comme une fuite & comme une marque de notre foiblesse. Quels inconveniens la marche du Roi vers ces Provinces ne causera-t-elle pas ? Nos affaires seront dans une plus mauvaise situation. Les Puissances protestantes, dont les Ambassadeurs sollicitent le Roi de s'opposer aux desseins de la Maison d'Autriche, nous reprocheront que nous l'avons constraint par notre imprudence & par notre obstination à faire la guerre à ses propres sujets,

Ces raisons parurent si convaincantes,

G 4

que

1621. que Bouillon, Rohan, la Tremouille, & Soubise résolurent que du Plessis dresseroit encore un écrit qu'ils enverroient chacun en particulier à la Rochelle, pour conseiller à l'Assemblée d'accepter cet expédiens. Le Roi, dit du Plessis au nom des Seigneurs & au sien propre, ayant ordonné aux Députez de nos Eglises assemblées à la Rochelle de se séparer & de s'en retourner dans leurs Provinces, comme ayant été convoqués sans sa permission, Sa Majesté promettant néanmoins de répondre ensuite favorablement aux requêtes que les Agens de nos Eglises lui présenteront : L'Assemblée d'une autre part, comme fondée sur l'intention du Roi dans la convocation faite à la Rochelle, ayant très-humblement supplié le Roi de trouver bon qu'elle subsistât jusques à la réparation des griefs de nos Eglises, on nous a demandé nos avis sur ce fait. Pour nous acquitter de ce que nous devons à nos consciences & à notre réputation, & pour prévenir plusieurs inconveniens contraires au service du Roi, au bien de l'Etat, & à la conservation de nos Eglises, nous déclarons que Messieurs de l'Assemblée doivent ôter toute sorte de prétexte à nos ennemis d'irriter le Roi contre nous, justifier aux François & aux étrangers les bonnes intentions de nos Eglises, & donner sur tout au Roi satisfaction sur l'article de son autorité. Or le moyen le plus propre à parvenir à ces fins, c'est que l'Assemblée cesse d'agir & se sépare, que les Députez sortent de la Rochelle, & se répandent dans les villes voisines, que le Roi soit averti de leur soumission,

Et qu'ils fassent protester à Sa Majesté, que la raison pourquoi ils ne retourneront pas dans les Provinces, c'est qu'il n'y a pas de seureté pour leurs personnes, à cause de la Déclaration donnée contr'eux. Cependant, le Roi sera très-humblement supplié par les Députez généraux de nos Eglises, de pourvoir à la réparation prompte de nos griefs, & à ce que les membres de l'Assemblée puissent aller seurement chez eux, & rapporter dans les Provinces de nouvelles marques de la bienveillance du Roi pour des sujets qui demandent à Dieu que son règne soit long & heureux.

Voilà quel fut l'avis que le Maréchal de Bouillon, les Ducs de Rohan, de Soubize, & de la Tremouille donnèrent de concert avec du Plessis à l'Assemblée de la Rochelle. Le Maréchal de Lefdiguières & le Marquis de Châtillon firent du moins semblant de l'approuver, quand on leur nommez par eût communiqué. Mais la difficulté, c'étoit d'obtenir le consentement des Députez. Ces pauvres gens étoient tellement aigris & prévenus, qu'ils ne vouloient point entendre parler de séparation. Quelque fortes, quelque raisonnables que fussent les remontrances qui venoient de la part des Grands, on se défioit d'eux. Pluseurs s'imaginoient que les Seigneurs trompez, & peut-être gagnez par la Cour, cherchoient à surprendre l'Assemblée, & qu'ils pensoient plus à l'avancement de leur fortune, qu'au bien de la Religion. Dans le dessein de ramener des esprits si fort effarouchez, le Duc de Rohan proposa

1621.

à Niort en-

tre quelques

Seigneurs

Réformez

& des Com-

missaires

l'Assemblée

de la Ro-

chelle.

Vie de M.

du Plessis-

Mornai.

Liv. IV.

Lettres &

Mémoires

du même.

1621.

1621. une conférence avec quelques Députez de l'Assemblée. Le rendez-vous fut à Niort. Les Ducs de Rohan , de la Tremouille , & de Soubize y viennent. Le Marquis de Châteauneuf arrive d'un autre côté avec cinq autres membres de l'Assemblée. Ceux-ci débutent en déclarant aux Seigneurs , que l'Assemblée ne demande point leurs avis , mais qu'elle veut feurement concerter avec eux les moyens de pourvoir à la défense & à la conservation des Eglises Réformées. Le Duc de Rohan ne s'étonne point. Il remontre vivement la nécessité de la séparation apparente qu'il proposoit ; & les Ducs de Soubize & de la Tremouille appuient son avis de toute leur force.

Les remontrances des trois Seigneurs furent inutiles. Châteauneuf répondit que leur expédient n'étoit pas praticable , & que l'Assemblée avoit pris des résolutions contraires. *Elle veut donc s'exposer à être abandonnée ,* dit alors le Duc de Rohan. *Si vous ne voulez pas la soutenir ,* reprit Châteauneuf avec une fierté mal entendue , *on saura bien se défendre sans vous . Peut-être qu'elle trouvera le moyen de faire des Grands plus zélez pour la conservation de la Religion .* Les Seigneurs & les Députez de l'Assemblée se dirent là-dessus de part & d'autre des paroles aigres & piquantes. Soit que Rohan craignit de perdre la confiance d'un Corps qu'il vouloit mépriser ; soit qu'il prévit que si les Seigneurs & les Députez de l'Assemblée se retiroient mé-

1621.

mécontents les uns des autres, la Cour avoit de tout, en tireroit de grands avantages, le Duc se radoucit tout à coup. Si l'Assemblée prend des résolutions contraires à mon avis, dit-il, cela ne me séparera pas des intérêts de nos Eglises. La Tremouille & Soubize n'osèrent reculer. Ils firent la même protestation. Parabère qui étoit de la conférence, blâma fort le Duc de Rohan. *Vous deviez vous contenter de le penser,* lui dit franchement Parabère. *Est-ce là le moyen de ramener des gens échauffez ? Ils se vont confirmer plus que jamais dans la résolution de ne se séparer point.* Le Duc de Rohan avoua sa faute, & il se repentit de s'être trop ouvert. En effet, l'Assemblée de la Rochelle fut plus inflexible que jamais dans le dessein de n'accepter aucun expédition, & de demeurer sur pied jusques à ce que la Cour exécutât ce qu'elle avoit promis. Le Roi exactement informé de tout, se confirmoit de son côté dans la résolution de marcher lui-même à main armée contre des gens que son Favori & son Confesseur lui dépeignoient comme des opiniâtres & des rebelles.

Telle fut la conclusion de la conférence de Niort. Le Duc de Rohan & du Plessis en espéroient une meilleure issue. Les Seigneurs & ce Gentilhomme paroissent plus fages & plus prudens, que les gens assemblés à la Rochelle. Mais il faut avouer aussi, que ceux-ci étoient bien informés des véritables desseins de la Cour, & qu'ils avoient raison de se défier de

1621.
guéres.
L. X.
Chap. 10.

lins , ni plus irréconciliables que les gens qui nous ont offensés. Luines crut que Lesdiguières ne lui pardonneroit jamais la manière dont il obtenoit l'Epée de Connétable au préjudice d'un ancien Officier, à qui le Roi l'avoit si solennellement promise. Arnoux Confesseur du Roi souffloit aux oreilles de Luines , que le Maréchal se vengeroit tôt ou tard , en se jettant tout de bon dans le parti de l'Assemblée de la Rochelle , & que si Lesdiguières étoit une fois à la tête des Réformez , il feroit impossible de les réduire. *Vous ne ferez jamais rien,* disoit le Jésuite , à moins que vous ne vous assuriez de la personne d'un Officier vindicatif & irrité contre vous. Le Favori écoutoit la remontrance d'autant plus volontiers , qu'il avoit du chagrin de se voir dans la nécessité de céder à un autre les fonctions de la charge de Connétable , & de ne s'en reserver que le nom & le rang. Il se flattoit qu'avec le secours du Maréchal de Châunes son frère , qui n'en favoit pas beaucoup plus que lui , il commanderoit fort bien les Armées du Roi. Deageant qui étoit venu avec Lesdiguières à Paris , découvrit heureusement le complot. Il parle promptement au Duc de Luines pour le détourner d'une action si lâche. Le Favori soutient que le projet est bon , il s'efforce d'y engager Deageant. Mais celui-ci comptoit plus désormais sur l'amitié du Maréchal de Lesdiguières , que sur celle de Luines qui sacrifia sans peine un homme auquel il avoit

avoit des obligations particulières. *Mettez-moi le poignard dans le sein,* dit Deageant au Favori, *si vous ne voulez pas que j'avertisse M. de Lesdiguières du dessein formé contre lui.* Quel avantage prétendez-vous tirer d'une action qui fera tort à la réputation du Roi, qui ruinera peut-être ses affaires, & qui vous courrira d'une infamie éternelle ? Le Duc de Luines se rendit à cette remontrance, & Deageant lui promit un secret inviolable. C'étoit son intérêt que le Favori & le Maréchal fussent toujours bien unis.

Le Duc de Luines s'ouvrit encore particulièrement à Deageant sur le dessein prise de faire formé d'opprimer tout le Parti Réformé ^{re la guerre à l'Affectionnée de la Rochelle &} à force ouverte. Si nous en croions Deageant, il détourna le Favori de cette résolution : il lui fit voir qu'une pareille entreprise étoit capable de bouleverser l'Etat & la Religion Catholique, de causer du moins la ruine du Duc & de sa Maisoⁿ. *Nous n'avions pas prévu tant de fâcheuses conséquences,* dit ingénument Lui^{Mémoires de Deageant} à Deageant. *Mais enfin le dé est jetté.* ^{Pag. 271.} *Nous sommes tellement engagés,* qu'il n'y ^{272. 273. &c.} a plus moyen de reculer. Il en faut courir le risque. Le Favori vouloit dire apparemment que son Prince & lui avoient donné des paroles trop positives au Pape & au Roi d'Espagne. *Puisque vous voulez absolument, Monsieur, faire la guerre aux Huguenots,* reprit alors Deageant, *au nom de Dieu, contenez vous de la déclarer aux factieux de l'Assemblée de la Rochelle,*

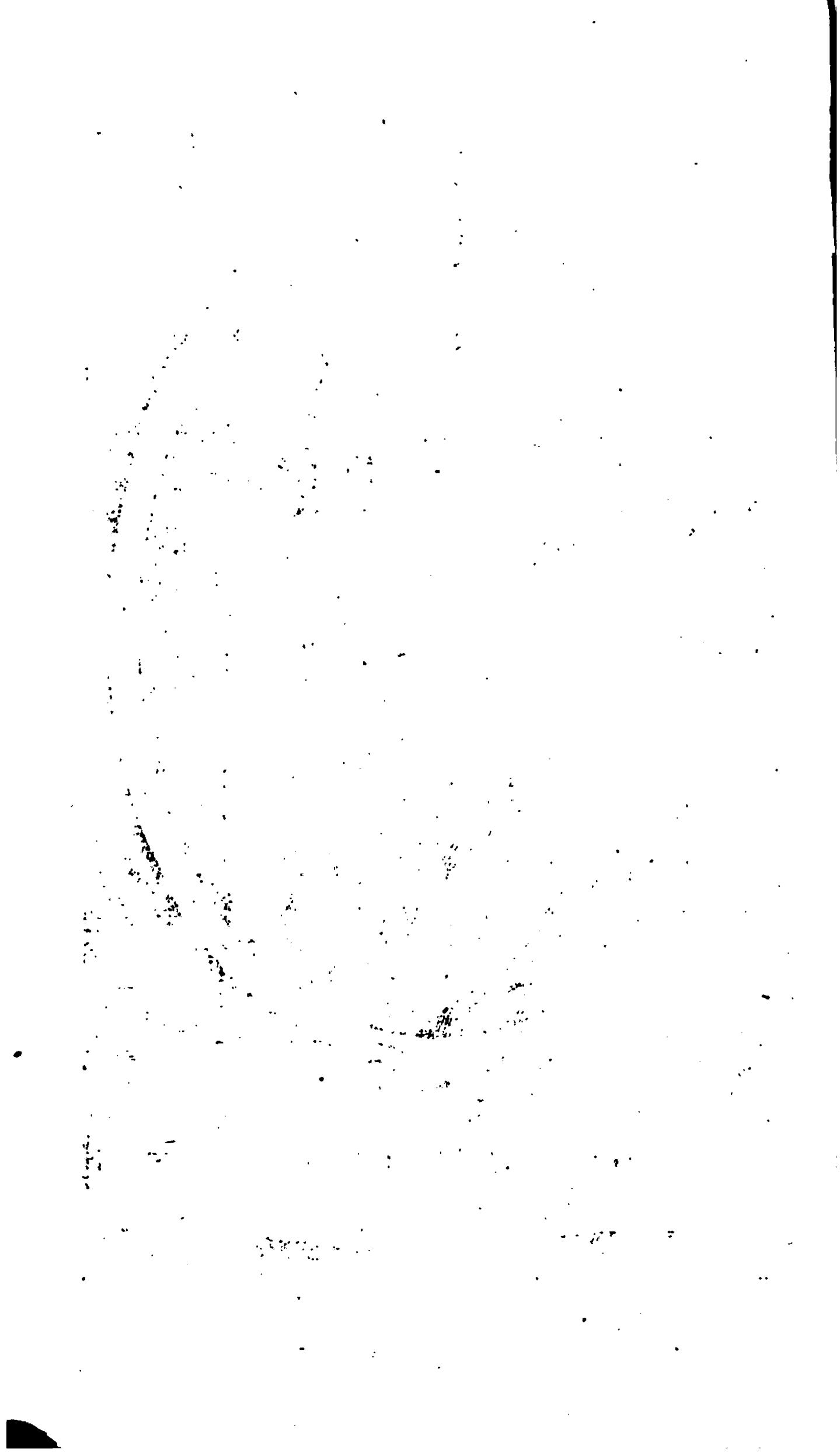
1621.

chelle. Vous mettrez ainsi la division dans le parti. En protestant que vous n'en voulez point à ceux qui demeureront dans leur devoir, & que le Roi continuera de les protéger, les gens qui auront quelque chose à perdre, se sépareront, & vous aurez seulement à combattre quelques desesperez. Les Princes Protestans ne prendront point de part à cette affaire, s'ils voient que Sa Majesté veut seulement réduire un certain nombre de séditieux & de rebelles. On afoit beaucoup un parti, en se défaisant des plus remuans ; en lui ôtant des villes facieuses & puissantes. Luines trouva l'avis fort bon, & le Roi le suivit. Deageant nous apprend que la fureur de la cabale des bigots étoit si grande contre les Réformez, qu'on remua ciel & terre pour détourner Louis de faire la moindre distinction entre ceux de cette Religion. On voulut même lui persuader que Deageant étoit un des plus grands hérétiques de son Roiaume.

Le Duc de
Luines est
fait Conné-
table de
France.

Mercure
Français.
1621.
Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. V.

Le 2. jour d'Avril de l'an 1621. la France vid avec étonnement le prodige inouï d'un Connétable qui n'entendoit rien au métier de la guerre, & qui n'étoit pas même capable de l'apprendre. Telle fut la rapidité de la fortune de Charles d'Albert. Dans l'espace de quatre années il devint Duc, Pair, & Connétable de France. La cérémonie de la promotion se fit avec toute la pompe imaginable en présence des Princes & de tous les grands Seigneurs de la Cour. On se régla sur ce



ce qui s'étoit pratiqué lorsque Charles d'Albret fut fait Connétable par le Roi Charles VI. J'ai lu que la conformité du nom de *Charles d'Albret* & de *Charles d'Albert*, flattoit ridiculement la vanité du Favori. La différence des deux noms est pourtant infinie, quoi qu'il n'y ait qu'une lettre à transposer. Après que Luines eut prêté le serment ordinaire, le Roi lui donna une riche épée de diamans, & Gaston Duc d'Anjou frère unique de Sa Majesté, la mit au côté du digne Successeur immédiat d'un Bourbon & de deux Montmorencis. Ses lettres furent enregistrées au Parlement le 22. du mois. Le Maréchal de Lestriguières parut à cette seconde cérémonie. Fut-ce une basse adulation pour le nouveau guerrier, dont il se faisoit le Lieutenant-Général ? Fut-ce seulement une affectation de témoigner au public qu'il n'avoit pas de chagrin de voir un autre dans la place que le Roi & les voeux des Catholiques lui avoient destinée, & que bien-aise de conserver sa Religion, il se contentoit de la charge de Maréchal Général ?

Deux jours après la promotion du Lettre cir-
Connétable, Louis écrivit aux grands culaire du
Seigneurs absens & aux personnes les plus Roi sur la
considérables du Roiame, pour leur promotion
donner avis de ce qu'il avoit fait en fa- du Conné-
veur du Duc de Luines, & de la résolu- Luines, &
tion que Sa Majesté prenoit de s'avancer le dé-
cer jusques à Tours après les Fêtes de Pâ- fein de
ques. réduire

1621.
l'Assemblée
de la Ro-
chelle.

Mercure
Français.
1621.

ques. J'aviserai là, disoit-elle, aux moyens de maintenir mon autorité & mes Edits. C'est le but de mes voyages & de mes entreprises. Comme je prétends protéger & favoriser ceux qui me seront fidèles, je veux aussi réduire les factieux & les rebelles. On rendit publique la réponse du Maréchal de Bouillon à la lettre du Roi. Sire, disoit admirablement bien ce Seigneur, également habile & expérimenté dans les affaires de la guerre & de l'Etat, à un jeune Prince mal conseillé, je supplie très-bumblement Votre Majesté de me pardonner, si j'ose encore lui dire que dans cette fâcheuse affaire, vous recevrez plus de contentement, si vous préférez les voies de la clémence à celles de la rigueur, & si au lieu d'employer la force de vos armes, vous ordonnez qu'il soit pourvu à la réparation des griefs de nos Eglises, & à l'observation de vos Edits. C'est le moyen de dissiper la crainte & la défiance du plus grand nombre de vos Sujets de la Religion. Ils s'imaginent que la désobéissance de l'Assemblée de la Rochelle n'est qu'un prétexte pour rompre les Edits qui leur sont accordés, & que c'est à quoi tendent les sermons faits en divers endroits du Royaume, & même en présence de Votre Majesté. Si cette crainte presqu'universelle se tourne dans une persuasion qu'on médite la ruine de notre Religion, elle peut produire de fort mauvais effets. Il est facile de les prévenir en témoignant par quelque chose d'extérieur, que Votre Majesté veut nous conserver sa bienveillance & sa

1621.

sa protection. Quand les craintes seront dissipées, la désobéissance de l'Assemblée de la Rochelle deviendra noire, & qui que ce soit ne l'aprouvera. Bouillon parla fort sobrement de la nouvelle faveur accordée au Duc de Luines. Content d'aprouver en termes généraux tout ce que le Prince faisoit, le Maréchal se garda bien de flater bassement Louis sur le choix du plus indigne Connétable qui fut jamais.

Il s'en falloit beaucoup que Lefdiguières n'eût autant de modération que Bouillon, au regard de l'Assemblée de la Rochelle, ni que les intentions de l'un fussent aussi droites que celles de l'autre. Lefdiguières vouloit paroître s'entremettre pour accommoder l'affaire ; mais c'étoit à condition que l'Assemblée feroit aveuglément tout ce que la Cour prescrivoit. Il envoioit des gens à la Rochelle, *Mémoires de Deageant.* & il leur ordonnoit de parler avec une extrême hauteur. Enfin, il écrivoit des lettres, il les remplissoit de reproches & de menaces. L'Assemblée lui répondit d'une manière assez respectueuse ; mais très-forte dans le fond. Elle lui faisoit sentir que les engagemens qu'il avoit pris à la Cour, n'étoient pas si secrets qu'il se l'imaginoit, & que les gens se défioient de la sincérité de sa Religion. Irrité tout de bon contre l'Assemblée, le Maréchal conseille alors au Roi de partir incessamment, & d'aller punir des opiniâtres & des rebelles. Il offre de suivre Sa Majesté, & de la servir de ses conseils,

Hauteur du Maréchal de Lefdiguières au regard de l'Assemblée de la Rochelle.

Pag. 275.

276.

Histoire du Connétable de Lefdiguières. Liv. X.

Chap. 10. Mercure François.

1621.

de

1621. de son épée , & de tout ce qui dépend de lui. Non content de faire bassement sa cour au Roi & au nouveau Connétable qui le haïssoit dans le fond de son cœur, Lefdiguières manda les Députez Généraux des Eglises Réformées , & leur déclare sa belle résolution d'aider les ennemis d'une Religion , à laquelle il étoit redevable de sa fortune & de son élévation. Favas l'un des deux Députez, qui animoit secrètement & de toute sa force l'Assemblée à ne consentir pas même à une séparation apparente , & qui fut un des grands boutefeux de cette première guerre civile , Favas , dis-je, craignit qu'après une rupture ouverte, il n'y eût plus de seureté pour lui à la Cour. Le voilà donc qui demande instantanément huit ou dix jours de délai, afin qu'il puisse aller jusques à la Rochelle. Il promit d'obtenir le consentement de l'Assemblée à certaines propositions que Lefdiguières avoit faites de se séparer , & de demander pardon au Roi ; après quoi Sa Majesté donneroit je ne sai quelle satisfaction sur les places de seureté en Dauphiné , sur l'affaire du Bearn , & sur la conservation des charges & des emplois du Marquis de la Force & de ses enfans. Mais Favas ne pensoit qu'à se tirer du péril. Dez qu'il fut à la Rochelle, il échauffa les esprits plus que jamais ; & les créatures du Marquis de la Force irrité de ce que la Cour le dépouilloit de toute son autorité dans le Bearn , secondèrent Favas le

le mieux qu'il leur fut possible. Cet homme chagrin de n'avoir pu obtenir le gouvernement de Leitoure, tâcha de se consoler par le titre pompeux d'Amiral des Mers pour la cause de la Religion, que l'Assemblée lui donna.

Louis avoit passé les Fêtes de Pâques à Fontainebleau. Il y donna le 24. Avril une Déclaration qui fut la première trompette de la guerre qu'il avoit en tête de faire à ses sujets. Après un long exposé de la désobéissance opiniâtre de l'Assemblée de la Rochelle à ses ordres réitérez, le Roi déclare qu'il a pris la résolution de marcher vers la Touraine & le Poitou, de passer outre, & de visiter quelques Provinces de son Royaume, afin que voyant le mal de plus près, il puisse prendre les mesures nécessaires à la conservation de la tranquillité publique. Dans la vue d'exécuter mieux le projet concerté de mettre la division parmi les Réformés, Sa Majesté proteste qu'elle veut maintenir tous les Édits donnés en leur faveur sous son règne & sous celui d'Henri IV. & qu'elle prendra en sa protection tous ceux qui demeureront dans l'obéissance due au Souverain. Ce n'étoit pas sans besoin, que Louis vouloit pourvoir du moins à la seureté de ses sujets Réformés, dont il n'avoit pas sujet de se plaindre. On avoit eu si grand soin de soulever par tout la populace contre ceux de cette Religion, que leur vie & leurs biens étoient étrangement exposés dans

2621. les villes où ils se trouvoient les plus fôbles. Quelques jours avant la Déclaration du Roi , il y eut une grande sédition contr'eux à Tours. L'enterrement d'un homme qui avoit quitté la communion de l'Eglise Romaine , pour entrer dans celle des Réformez , en fut l'occasion. Le corps mort fut tiré de terre , & déchiré par la populace , elle mit le feu au Temple des Réformez , enfin elle devint si furieuse que ni les Magistrats de la ville , ni un Commissaire envoié par le Parlement de Paris , ne furent pas capables de l'arrêter. On ne vouloit pas souffrir que les plus séditieux fussent punis. Et le Roi qui se plaignoit de la rébellion des Réformez , eut beaucoup de peine à se faire obéir en cette occasion par les Catholiques.

HISTOIRE DU REGNE DE LOUIS XIII.

Roi de France & de Navarre.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

LOIS acheva de prendre ses mesures à Fontainebleau pour marquer contre ceux de ses sujets qu'il lui plaitoit de regarder comme des rebelles. En faisant attention à ce que le Maréchal de Bouillon lui avoit judicieusement remontré, il aurait épargné beaucoup d'argent & de sang. Mais son Connétable étoit entêté de la guerre. Louis possédoit sans absolument la faveur de son maître, dit le Duc de Rohan, que dans la suite de cette entreprise, le monde vîd, non l'extinction des despouys du

1621.
Le Roi partit pour la Loire.
Bernard, Histoire de Louis XIII.
Liv. V.
Vie de M. du Plessis-Mornay.
Liv. IV.
Mémoires de M. de Rohan. Liv. II.
du

1621.

du Roi, mais les effets de la perfidie & des trabissons de l'ame basse du Connétable. Monté par d'indignes moyens au suprême degré de la fortune, il s'en servit pour régner, il mourut en les continuant, & il laissa le Conseil du Roi dans un embarras capable de causer la ruine de la France. Luines fit dresser un état de quarante mille hommes de pied, & de huit mille chevaux pour être distribuez dans les Provinces selon les différens besoins de chacune. Il avoit encore eu la précaution de s'assurer de quelques Seigneurs Réformez, & des Gouverneurs d'un assez grand nombre de places de seureté. La présence de Lefèvres à la Cour assuroit le Dauphiné. Pardaillan promettoit une grande partie de la Guienne; & Châtillon qui tenoit le bas Languedoc, avoit ses intelligences à la Cour. Le Connétable allié des Ducs de Rohan & de Soubize, tâcha de les gagner. Mais ils demeurèrent l'un & l'autre inébranlables à ses promesses & à ses menaces.

Les choses étant disposées de la sorte, Louis partit de Fontainebleau le 29. Avril 1621. pour aller à Orléans, ensuite à Blois, & enfin à Tours. Le Roi séjourna quelques jours dans ces villes, comme pour donner le temps aux gens de l'Assemblée de la Rochelle de rentrer en eux-mêmes : mais c'étoit aussi pour bien lier la partie. On prétendoit mener Sa Majesté à une victoire assurée. Luines avoit eu soin encore d'appaier les Ducs



Ducs de Mayenne & de Nevers qui s'étoient retirez mécontents de la Cour, en Champagne, à l'occasion de la querelle de celui-ci avec le Cardinal de Guise. On usâ de la même précaution au regard du Comte de Soissons qui vouloit faire le mauvais pour obliger le Roi à lui donner enfin Madame sa sœur en mariage. Marie de Médicis fut du voyage. Luines étoit bien-aise de la voir auprès de Sa Majesté, de peur qu'elle ne tramât quelque chose contre la fortune du Favory durant l'absence du Roi. Peut-être aussi que la Reine Mère vouloit examiner de près les démarches de Luines, dont la prodigieuse & rapide élévation lui causoit beaucoup d'inquiétude & de jalousie. Le gouvernement du Bearn fut ôté au Marquis de la Force, & donné au Maréchal de Thémines quelque temps avant le départ de Louis. Le fils ainé du Marquis perdit sa charge de Capitaine des Gardes, & Monpouillan son cadet que le Roi avoit toujours aimé, eut ordre de se retirer incessamment de la Cour. Son grand crime, ce fut d'avoir un père qui ne se séparoit pas assez tôt des intérêts de la Rochelle, & qui ne vouloit pas souffrir qu'on le dépouillât des droits & de l'autorité que la charge de Gouverneur du Bearn lui donnoit dans la Province.

Le départ du Roi fut regardé dans l'Assemblée de la Rochelle, comme une déclaration ouverte de la guerre. On n'y vient suf-

1621.
peut à l'Assemblée de la Rochelle.

Vie de M. du Plessis-Mornai.
Liv. IV.
Mémoires du Duc de Rohan.
Liv. II.

parla plus que des préparatifs nécessaires à une vigoureuse défense. On dressa des manifestes, on publia des réglements pour bien soutenir les efforts dont le Parti Réformé étoit menacé, & pour faire même diversion en quelques Provinces. Du Plessis-Mornai voulut parler encore de paix & d'accommodement. Bien loin d'être écouté, il devint suspect. C'est le fort ordinaire des gens bien intentionnez, & qui s'entremettent pour empêcher que les choses ne se portent aux extrémitez de part & d'autre. La Cour informée de l'amour que du Plessis avoit pour sa Religion, ne se fioit pas à lui; & l'Assemblée chagrine de ce que ce sage vieillard appuioit les avis & les propositions du Maréchal de Lesdiguières, les croioit tous deux d'intelligence avec la Cour, du moins on s'ima-ginoit que du Plessis étoit trompé par l'artificieux & dissimulé Maréchal. Et certes, il faut avouer que du Plessis ne fit pas assez d'attention aux allures de Lesdiguières dans cette occasion. Il crut que le Maréchal avoit toujours quelques sentiments d'honneur & de Religion.

La prévention étoit si violente contre du Plessis, que l'Assemblée auroit fait arrêter Villarnoux son beau-fils, si le Maire de la Rochelle & quelques autres n'avoient pas eu des ménagemens pour un vieillard qui avoit si bien servi les Eglises Réformées. On disoit que Villarnoux avoit promis dans son dernier

voia-

voiage à la Cour, de remettre la ville & le château de Saumur entre les mains du Roi. Le Duc de Rohan croioit la chose certaine. Et je ne sai si c'est sans fondement. Voici apparemment le secret de cette intrigue qui n'est pas bien démêlée. Les gens assembliez à la Rochelle donnoient au Duc de Soubize le commandement général dans les Provinces de Poitou, de Brétagne, & d'Anjou, par conséquent à Saumur; car enfin, c'étoit la seule place que les Eglises Réformées eussent dans l'Anjou. Du Plessis revêtu du gouvernement de Saumur depuis trente ans & plus, n'avoit jamais obéi à ceux qui commandoient pour le Roi dans toute la Province, il recevoit immédiatement les ordres de Sa Majesté. Cela étoit si bien établi, que du Plessis ne reconnut pas même la Reine Mère, lors qu'elle obtint le gouvernement d'Anjou par le Traité d'Angoulême. Nonobstant cet ancien privilége dont du Plessis étoit en possession, Soubize appuié par l'Assemblée de la Rochelle, avoit résolu de conduire un renfort pour la garnison de Saumur, & de commander dans la place. Cela faisoit une peine extrême à du Plessis. Je croi que Villarnoux plus impatient que son beau-père, donna des assurances au Connétable & au Maréchal de Lédiguières que du Plessis ne recevroit jamais Soubize dans Saumur. Et le fourbe Luines, pour amuser du Plessis qui n'étoit pas d'humeur de laisser perdre sa place aux

1621. Eglises Réformées , s'il eût cru que la Cour eût voulu l'enlever par force , ou par supercherie ; Luines , dis - je , promit que tout demeureroit sur le même pied à Saumur : *on n'y touchera pas plus qu'à la priuille de l'œil* , disoit-il ; parole qui fut confirmée par la bouche de Sa Majesté , quoique le Connétable ni Lesdiguières n'eussent aucune envie de la garder.

Toute cette négociation ne fut point si secrète que l'Assemblée n'en eût quelque connoissance. Et parce que Rohan , Soubize , & plusieurs autres ne doutoient pas que le Roi ne fût conseillé , de se faire d'abord de Saumur , comme d'un passage important sur la Loire , on délibéra dans l'Assemblée de Saumur , s'il ne falloit point s'assurer de la personne de Villarnoux , jusques à ce que du Plessis eût reçu Soubize à Saumur avec le renfort qu'il devoit y conduire. Mais il n'y avoit ni secret dans les délibérations de l'Assemblée , ni assez de prévoyance dans ses résolutions , ni la promptitude & la diligence nécessaire dans l'exécution . Du Plessis apprit de la part de la Cour ce qu'on avoit voulu faire à Villarnoux . On lui donnoit cet avis , afin de lui inspirer de la défiance & du chagrin au regard de ceux de sa Religion . D'un autre côté , l'Assemblée s'y prenoit trop tard pour s'assurer de Saumur . Elle auroit dû suivre le bon avis que le Maréchal de Bouillon donna , il y a quelque temps , de mettre six bons mille hommes à Saumur . En voici la

la raison. Le Maréchal prévoioit fort bien que le Roi ne laissoit jamais derrière lui une place si bien munie, & que s'il s'attachoit aussi à un endroit capable de soutenir le premier effort de ses armes, & de l'arrêter assez long-temps, la guerre n'iroit pas fort loin. L'Assemblée parut vouloir suivre le conseil d'un Général habile & expérimenté. Quelques troupes filèrent du côté de Saumur. Mais elles furent incontinent contremandées. Tout se faisoit à la Rochelle tumultuairement & sans ordre. Maintenant que les Ducs de Rohan & de Soubize sont écoutez, on en veut revenir à l'ouverture du Maréchal de Bouillon : mais il est trop tard. La Cour plus fine & plus diligente a pris les devans.

Avant que de prendre ouvertement les ^{Manifeste} armes, l'Assemblée crut devoir publier un ^{de l'Assem-} Manifeste, ou bien une déclaration des ^{blée de la} maux que souffroient alors les Réformez ^{Rochelle.} de France. Après une protestation faite devant Dieu & devant les hommes, de l'attachement religieux & sincère des Eglises Réformées au service du Roi, dont elles reconnoissoient l'autorité souveraine, l'Assemblée conjuroit Sa Majesté, les François desintéressez & affectionnez au bien de la patrie, les Princes & les peuples étrangers, de ne se laisser pas prévenir contre des gens que la Cour de Rome vouloit faire opprimer, & d'avoir égard à ce que des innocens malheureux représentoient à toute l'Europe

1621.
Mercure
Français.
1621.

pour leur justification. Il y a long-temps, disoit-on, que le crime de lèze-majesté est devenu le crime de ceux dont la conduite est la plus irréprochable. C'est un prétexte usé des malins qui se sentent assez puissans pour perdre leurs ennemis. On s'en est servi contre les premiers Chrétiens, comme les mauvais Conseillers du Roi veulent l'employer aujourd'hui contre nous. Les Eglises Réformées de France n'auroient pas besoin de publier des apologies de leur conduite, s'il y avoit de l'équité dans le monde, & si le mensonge & la calomnie n'y étoient pas communément mieux écoutez que la vérité. On fait assez qu'à la fin du dernier siècle, ceux de notre Religion étoient assez puissans pour se cantonner & se défendre dans les plus belles Provinces du Roiaume. Contenus d'obtenir la liberté de servir Dieu selon nos consciences, & quelque seureté contre la malice opiniâtre de nos ennemis, nous nous soumîmes sans peine au feu Roi, quoiqu'il abandonnât notre Religion, dont il s'étoit déclaré le Protecteur. Nous le servîmes ensuite avec autant de zèle & de fidélité, que lors qu'il avoit été question de soutenir ses droits & sa succession légitime à la Couronne. Aussi ce Prince juste & reconnoissant ne cessa-t-il pas de nous protéger durant toute sa vie.

Elle finit trop tôt pour ses sujets, & particulièrement pour nous, ajouteoit-on. Depuis la mort d'Henri le Grand, on a cherché tous les moyens imaginables de nous détruire. Le Clergé & la Noblesse se sont unis

mis dans les derniers Etats Généraux, afin d'extorquer du Roi l'exécution du serment fait à son sacre, de chasser de son Roiaume ceux que l'Eglise de Rome condamne comme hérétiques. On tâche de soulever le peuple contre nous par des sermons séditeux, par mille artifices secrets. Les Jésuites, gens instruits à mettre le trouble & la confusion dans tous les Etats, se déchaînent à la Cour, dans la ville capitale & dans les Provinces. Arnoux a entrepris de renverser tous les priviléges de la souveraineté de Béarn, des qu'il a eu la direction de la conscience du Roi. Il a tellement imbu Sa Majesté de cette pernicieuse maxime, que les Princes ne sont pas obligés à garder la foi donnée aux hérétiques, & que le Roi Très-Chrétien doit employer toute sa puissance à l'extirpation de l'hérésie, que si quelqu'un a voulu représenter à Sa Majesté, que ces conseils violens seroient capables de causer la ruine de l'Etat, elle a répondu qu'elle aimoit mieux perdre sa Couronne, que son ame. Enfin toutes les insinuations sanguinaires des Jésuites sont incessamment appuyées par les Cardinaux, par les Evêques, par les Ministres & par les Emissaires de la Cour de Rome.

Ce qui suit dans le Manifeste, est beaucoup plus criant. Les Parlemens instituez pour rendre justice à tout le monde, & pour protéger l'innocence, disoit-on encore, nous accablent de leurs Arrêts injustes & fulminans. Si un Conseiller de Cour Souveraine usant de la liberté donnée à

1621. chacun de suivre les lumières de sa conscience , embrasse notre Religion , les autres ne le reconnoissent plus, on prétend le dégrader honteusement. On brûle , on pille nos Temples. Les cadavres de ceux de notre Religion sont déterrez & mis en pièces. Quelques-uns des nôtres n'ont pas reçu dans leurs maladies les secours que l'humanité ne permet pas de refuser aux Barbares & aux Infidèles , parce qu'ils n'ont pas voulu trahir leur conscience. Enfin on arrache les enfans aux pères, aux mères, aux plus proches parens , afin de les élever dans une Religion contraire à celle où ils sont néz. Si nous portons nos plaintes aux Magistrats , ils s'en mocquent , & les plus moderes tâchent de les éluder. Si nous prenons des mesures pour représenter nos justes griefs au Roi, nous sommes rejetez comme des séditieux & des rebelles. Après un réeit exact & sincére de ce qui s'étoit passé dans l'Assemblée précédente de Loudun , & de ce qui avoit donné occasion à la nouvelle convocation faite à la Rochelle , on venoit aux nouveaux griefs , aux intrigues liées pour débaucher le Maréchal de Lefébure , aux violences commises à Privas & en quelques autres endroits du Languedoc par le Duc de Montmorenci , & aux injustices faites au Marquis de la Force & à ses enfans. L'Assemblée finit son Manifeste , en suppliant le Roi d'épargner le sang de ses sujets , en conjurant les Princes étrangers de secourir des innocens opprimez , en demandant à Dieu d'avoir

voir pitié de ceux qui étoient haïs & persécutés à cause de la pureté de son Evangelie. 1621.

On avoit dressé quelques jours auparavant à la Rochelle un cahier de divers réglemens qui parurent nécessaires pour bien soutenir la guerre. Il commençoit de même que le Manifeste, par une protestation faite devant Dieu & devant les hommes, que les Eglises Réformées de France avoient toujours eu, & qu'elles conservoient encore un desir sincère de vivre sous l'obéissance de Louis leur Souverain légitime, & que c'étoit avec un extrême regret, qu'une partie si considérable de ses sujets, se voioit réduite à la fâcheuse nécessité de recourir aux moyens que la nature & le droit des gens permettent à tous les hommes, quand il est question de s'opposer à la violence & à l'oppression, de conserver leur vie & la liberté de conscience, de maintenir des loix inviolables, & de réprimer ceux qui abusent de l'autorité du Souverain, pour dépouiller ses sujets des priviléges & des droits qui leur font légitimement acquis. Le premier & le plus considérable des réglemens faits à la Rochelle, c'étoit la division de toutes les Eglises Réformées de France en huit Cercles, ou Départemens principaux, dont chacun devoit avoir son Général particulier. Outre le commandement d'un Cercle composé de la Normandie, de l'Ile de France, du Berri, du Maine, du Perche, de la Touraine, & de l'An-

H 5 jou,

1621.

jou, Bouillon premier Maréchal de France avoit par préférence aux autres le commandement général des armes des Réformez dans quelque Province qu'il se trouvât. Il faut qu'il y ait eu depuis quelque changement dans la disposition de ce premier Cercle : car enfin , je voi que le Duc de Soubize Général du second , devoit commander en Anjou , de même qu'en Bretagne & en Poitou. Le troisième de l'Angoumis , de la Saintonge , & des Iles voisines fut assigné au Duc de la Tremouille. Le vieux la Force eut le quatrième de la basse Guienne. Le Marquis son fils ainé fut nommé pour le cinquième de la Souveraineté de Bearn. On donna le sixième au Duc de Rohan, il compreneroit la haute Guienne & le haut Languedoc. Le septième du bas Languedoc , des Cevennes , du Givaudan & du Vivarets échut au Marquis de Châtillon. Enfin , pour garder encore quelques mesures avec le Maréchal de Lefdiguières , on lui offroit le huitième Cerole ; c'étoit la Bourgogne , la Provence , & le Dauphiné. Il en tenoit la plus grande partie à sa disposition : Et l'Assemblée ne lui laissoit , à proprement parler , que ce qu'elle ne pouvoit lui ôter. Le Marquis de Monbrun fut nommé son Lieutenant général en Provence , afin qu'il s'opposât le mieux qu'il feroit possible , aux desseins de Lefdiguières qui s'étoit vendu à la Cour. Le pais d'Aunix & la ville de la Rochelle furent comme un Cercle particulier. En con-

considération des anciens priviléges des habitans de la Rochelle , leur Maire eut toujours le gouvernement de la ville & du païs d'Aunix sans reconnoître aucun autre Officier.

L'Assemblée qui devoit subsister , se réserva une espèce de surintendance & de supériorité. Trois de ses Députez avoient droit d'assister & de donner leur voix aussi bien que les principaux Seigneurs de l'Armée , au Conseil du Commandant général. C'étoit à elle de donner les provisions des charges , qui seroient scellées de son sceau. On y avoit gravé une emblème de la Religion , avec ces paroles , *Pour Christ & pour le Roi*. Le cahier contenoit divers réglemens sur l'autorité des Officiers , sur la discipline militaire , sur le bon ordre dans les troupes , sur les finances , & sur plusieurs autres choses nécessaires & importantes. On ordonna la faisie des deniers Roiaux & des revenus Ecclésiastiques dans les endroits où les Réformez se trouvoient les plus forts. Leurs ennemis se recrièrent à la rébellion , au sacrilége. Mais ces clamours n'étoudiront que la populace ignorante. Les tributs & les impôts sont une subvention acordée au Souverain pour les frais nécessaires à la défense de l'Etat , & à la conservation de la tranquillité publique. Dez que le Prince , bien loin de protéger ses sujets , les attaque , & leur déclare la guerre , il perd son droit de recevoir des subsides. Les sujets convertissent les

1621. deniers publics à leur usage légitime, s'ils s'en servent pour se garantir de l'oppression. Il en est à peu près de même des revenus Ecclésiaستiques. Ne pouvoit-on pas les prendre comme des justes représailles sur les principaux auteurs des violences faites aux Réformez? L'emploi auquel ceux - ci destinoient les biens de l'Eglise étoit meilleur & plus raisonnable, que l'usage qu'en faisoient les Evèques, les Abbez, les autres Bénéficiers, & les Moines. Les gens qui se faisirent des revenus Ecclésiaستiques étoient les enfans de ceux dont l'aveugle superstition avoit trop enrichi l'Eglise : ils demeuroient du moins dans les Provinces où ces biens se trouvoient situez. Les enfans des Fondateurs des bénéfices, les habitans du païs où les revenus de l'Eglise étoient assignez, n'eurent-ils pas plus de droit de se servir de ces moyens pour défendre leur vie, leurs priviléges, & leur liberté, que les Evèques, les Abbez, & les Moines n'en avoient de les emploier au luxe, à la débauche, ou tout au plus aux commoditez d'une vie oisive & contraire à la Religion & au bien de l'Etat.

Réflexions
sur la con-
duite de
l'Assemblée
de la Ro-
chelle.

Les réglemens de l'Assemblée de la Rochelle étoient certainement bien faits & fort utiles dans le fond. Des gens de diverses Provinces réduits à la nécessité de défendre leur liberté, & de s'opposer à la violence & à l'oppression, ne pouvoient guères prendre de meilleures mesures. Mais il faut avouer aussi que les affaires

res

1621.

res des Réformez de France étoient dans une situation qui ne leur permettoit pas de penser à une si grande entreprise. La prudence demandoit que les Réformez cédaissent au temps , & que contens d'obtenir la réparation de quelques griefs , ils attendissoient une conjoncture plus favorable. C'étoit l'avis des Seigneurs bien intentionnez , & des gens les plus judicieux. Les forces du Parti étoient grandes, je l'avouë : il étoit capable d'arrêter long-temps celles du Roi. Cela parut assez cette année. La seule Guienne fit quelque résistance : Et nonobstant la défec-
tion lâche des Gouverneurs de plusieurs places de seureté , Louis échoua devant Montauban. Il fallut lever honteusement le siége. Où Sa Majesté en auroit-elle été réduite , si toutes les Eglises Réformées eussent unanimement concouru à leur dé-
fense commune ? Mais la force du Parti , ni le courage & la bonne volonté de quel-
ques villes ne suffisoient pas. Il falloit de l'union & de la correspondance , sur tout entre les grands Seigneurs : Et c'est ce qui manquoit.

L'Assemblée choisissait des Généraux. Un d'eux servoit actuellement contr'elle : & d'autres demeuroient neutres. Châtillon & la Force gagnéz par les promesses de la Cour, abandonnèrent Rohan & Sou-
bize , auxquels ils s'étoient unis d'abord. On déferoit le commandement général au Maréchal de Bouillon, qui n'avoit nul-
le envie de le prendre. Je ne fai s'il au-
roit

1621.

roit refusé un si bel emploi, il y a quelques années. Mais le temps, son humeur, son intérêt, son temperament, tout étoit changé. Bouillon accablé d'âge & de maladies, donna sous main de bons conseils, & il demeura neutre en apparence, quoi qu'il vit avec une peine extrême les premiers commencemens de la ruine d'une Religion qu'il aimait toujours dans le fond de son cœur, & dont il souhaitoit ardemment la conservation. Dégoûté des intrigues & des affaires, le Maréchal vouloit conserver à ses enfans la Souveraineté de Sedan, & les belles terres qu'il possédoit dans le Roiaume. Se mettre à la tête d'un Parti où il y avoit peu d'union & de subordination, d'un parti sujet à degenerer bien-tôt en anarchie, c'étoit s'exposer à perdre ses biens, & à ruiner sa Maison, à l'élévation de laquelle Bouillon avoit travaillé durant toute sa vie. Il craignit donc de perdre ce qui lui restoit du fruit de ses peines, & de n'être pas en état d'agir assez vigoureusement à cause de ses infirmités. L'ambition la plus active en revient enfin à chercher le repos. Beaucoup d'entreprises avortées font renoncer à tous les nouveaux projets.

Le Duc de la Tremouille suivit l'exemple du Maréchal son oncle. Il se retira dans sa maison de Taillebourg, dez que le Roi eût passé la Loire. Du Pleis-Mornai l'avoit conseillé au Duc, persuadé qu'il étoit que Louis se contenteroit de diffi-

dissiper l'Assemblée de la Rochelle, que les Edits seroient religieusement conservéz, & que Sa Majesté tiendroit ce qu'elle promettoit dans ses Déclarations. Les choses arrivées depuis peu, ne devoient elles pas rendre du Plessis plus défiant & moins crédule ? Il n'ouvrit jamais bien les yeux, que lors qu'il se vid trompé lui-même de la manière du monde la plus criante. Après que le Roi se fût avancé dans le Poitou, la Tremouille lui fit de grandes protestations de sa fidélité. Le Parti Réformé auroit pu se consoler aisément, si ce seul Seigneur lui avoit manqué. Il s'en falloit bien que le Duc n'eût le génie & le courage de son père. La Tremouille ne possédoit aucune des belles qualitez qui donnèrent de la distinction & du lustre à ses ancêtres. Et pour dire la vérité, depuis Claude Duc de la Tremouille beau-frère du second Prince de Condé, tous ceux d'une Maifon si fort illustrée par ses grandes alliances, ont été des Seigneurs d'un esprit & d'un mérite fort mediocres. Pour ce qui est du Maréchal de Lefdiguières, plus lâche & plus intéressé que tous les autres Seigneurs de sa Religion, il servoit sous l'indigne Connétable contre les Réformez. Son exemple & les Déclarations du Roi qui protétoit si hautement de vouloir conserver les Edits, & de n'avoir intention que de réduire un certain nombre de rebelles, trompèrent un grand nombre de Réformez, qui ne voulurent point entrer dans cette guerre.

Les

1621.

Les gens assemblez à la Rochelle devoient prévoir tous ces inconveniens. On les en avoit avertis plus d'une fois & de fort bonne part. De manière qu'il n'est pas possible de la disculper de son imprudence à suivre des conseils violens, ni de sa précipitation à prendre des résolutions extrêmes. Mais c'est aussi tout ce que vous pouvez raisonnablement lui reprocher. En rappellant dans votre mémoire ce qui s'est passé depuis cinq ou six ans, vous ferez persuadé qu'il y avoit un dessein formé de détruire les Réformez. On le disoit tout publiquement. Cela supposé, les personnes équitables ne peuvent se dispenser de reconnoître, qu'encore qu'il soit vrai que l'Assemblée de la Rochelle se pressa trop, & qu'elle prit mal ses mesures pour garantir les Eglises Réformées de l'oppression, dont elles se voioient menacées, un nombre si considérable de François avoit dans le fond des raisons légitimes de résister à l'injustice & à la violence d'un Roi, qui séduit par les mauvais conseils d'un Favori, d'un Confesseur, & de quelques Ministres intéressez ou superstitieux, marchoit à main armée pour opprimer des sujets innocens, & pour les dépouiller de ce que son père leur avoit justement accordé.

Que dans cette première guerre de Religion, les Réformez ne

La publication des réglemens dont je viens de parler, redouble la colère & l'animosité de Louis contre l'Assemblée de la Rochelle. On lui représente que les Réformez prétendent former une République

que

que en France , & que les réglemens faits à la Rochelle , en sont le plan dressé sur le modèle du gouvernement des Provinces-Unies. Qu'un jeune Prince d'un esprit fort borné , & séduit par des flatteries continues , se soit laissé prévenir par ces insinuations malignes & artificieuses , que les simples & les ignorans aient écouté ces calomnies répandues tout près , afin de soulever le peuple contre les Réformez , je ne trouve rien là que de fort ordinaire. Mais que des gens qui avoient d'ailleurs de l'esprit & de la raison , aient cru l'Assemblée de la Rochelle capable de former un projet si chimérique , & qu'ils l'aient débité sérieusement , c'est , à mon avis , une chose fort surprenante . Il n'est guères possible que des gens de diverses Provinces soumises au même Prince , viennent à s'unir & à se confédérer pour la défense commune de leurs priviléges , de leur Religion , de leur liberté , sans suivre à peu près l'exemple de ce qui fut fait en plusieurs Provinces des Païs-Bas , lorsqu'elles se virent réduites à la nécessité de s'opposer à la domination tirannique de Philippe II. Roi d'Espagne. Deuz qu'il faut se défendre en plusieurs endroits , on doit y mettre différens Généraux. Et puis qu'il est nécessaire que les Villes ou les Provinces confédérées forment un corps d'armée , afin de repousser celui qui les attaque , & qui les veut opprimer l'une après l'autre , on ne peut pas se dispenser de déferer un commandement

1621.
sont point
coupables
du crime de
rebellion.

1621.

dement général à l'Officier qui en est le plus capable. Les habitans des Païs-Bas en usèrent de la sorte avant que la République des Provinces-Unies fut formée. Ils firent ce que la raison & la nécessité dictent à des gens qui veulent défendre leur liberté. Si donc l'Assemblée de la Rochelle a fait en cette occasion certaines choses que firent les Etats de Flandres, de Brabant, de Hollande, il est ridicule d'en conclure que les Réformez pensoient à former une République en France.

Toute la question se réduit à savoir, si les Réformez de France étoient alors dans le cas, où le droit naturel & l'usage constant de toutes les nations libres & policiées, permettent aux sujets de prendre les armes contre leur Prince qui veut les dépouiller de leurs priviléges & de leur liberté. Or c'est une chose certaine que les Réformez de France y étoient l'an 1621. Que des sujets ont droit de résister à force ouverte, si leur Prince entreprend de les opprimer, qu'ils peuvent implorer le secours des Puissances voisines, qu'il leur est permis de secouer le joug de celui qui régne tiranniquement, & de se donner même à un autre Prince, qui leur promet de les protéger, & de leur conserver leurs priviléges & leur liberté, ce sont des maximes incontestables. Louis XIII. & son grand Ministre le Cardinal de Richelieu en ont reconnu la vérité, quand ils ont reçu les Catalans qui secouoient le joug de l'Espagne pour se donner

ner à la France. Voions si les Réformez 1621,
n'avoient pas des raisons aussi pressantes
de résister à Louis XIII. & à son Conné-
table de Luines, que les Catalans en eu-
rent de se soulever contre Philippe IV. &
contre son Favori le Comte Duc d'Oliva-
rez. Les priviléges du Bearn n'étoient ni
moins anciens ni moins bien fondez que
ceux de la Catalogne. Les Béarnais, de
l'aveu de Louis XIII. s'il a jamais mérité
le surnom de Juste, étoient donc en droit
de les défendre à main armée. Les Pro-
vinces voisines unies de Religion & d'in-
térêts avec eux pouvoient les secourir.
Car enfin, toutes les Provinces d'un Etat
doivent prendre garde que le Prince fasse
justice à tous ses sujets, & qu'il conserve
à chacune d'elles ses droits & ses privilé-
ges. Quand cela ne se fait pas, on ne
manque jamais d'opprimer les Provinces
les unes après les autres. Cela est arrivé
en France. La Guienne, la Bretagne, le
Dauphiné, le Languedoc, le Bearn, la
Rochelle & le pays d'Aunis ont été dé-
pouillés de la sorte de leurs priviléges &
de leur liberté. La violence faite aux
Béarnais suffit donc elle seule pour justi-
fier la prise d'armes, dont je parle. Ne
nous arrêtons pas là. Examinons si tous
les Réformez de France n'avoient pas
d'aussi bonnes raisons que les Catalans,
de s'opposer au Connétable de Luines qui
abusoit de l'autorité de Louis XIII. de
même que le Comte Duc abusoit de la
puissance de Philippe IV.

La

1621.

La Réformation n'ayant commencé qu'
dans le XVI. siècle , on ne peut pas dire
que les droits & les priviléges des Réfor-
mez fussent aussi anciens que ceux des
Catalans. Mais enfin , l'Edit de Nantes
étoit une *Loi perpétuelle & irrévocable*:
Louïs XIII. son Conseil, les Parlemens de
France l'avoient reconnu authentique-
ment plus d'une fois. En effet, il n'y eut
jamais d'Edit plus sacré , ni plus solem-
nel. C'étoit un Traité fait dans toutes
les formes entre Henri IV. & des sujets
bien fondez à lui demander , que des gens
qui avoient sacrifié de si bonne grace leurs
biens & leurs vies , pour l'aider à monter
sur le Thrône de ses ancêtres , dont une
puissante faction vouloit l'exclure, ne fu-
sset pas de pire condition que les autres
François. L'Edit de Nantes étoit encore
un Traité fait entre les Catholiques & les
Réformez de France , pour terminer une
longue guerre civile, où chacun des deux
partis soutenoit ses droits & ses préten-
tions : Traité dont le Roi Henri IV. fut
le médiateur & l'arbitre ; dont lui & ses
successeurs étoient les garants. Cela sup-
posé , car enfin on ne peut rien alléguer
de raisonnnable contre ces deux réfle-
xions : cela supposé , dis-je , ne s'ensuit-
il pas que les Réformez de France ont eu
droit d'opposer la force à la violence des
Catholiques , & aux armes du Roi mê-
me , quand on a voulu renverser l'Edit
de Nantes , & leur ôter les seuretez
qu'Henri IV. leur avoit justement accor-
dées?

dées ? Il est inutile de repeter ici ce que j'ai déjà rapporté dans les livres précédens pour faire voir que les Réformez avoient des preuves plus que suffisantes du projet formé de les détruire. Et pourquoi Louis XIII. marche-t-il maintenant à main armée contr' eux ? On s'étoit assemblé à la Rochelle sur une parole donnée par le Roi ; on demandoit humblement l'exécution de ce que Sa Majesté avoit promis de la réparation des infractions faites à l'Edit de Nantes ; on supplioit Louis de donner quelques seuretez à des gens allarmez des menaces qu'on leur faisoit de toutes parts , & de leur accorder des marques de sa protection. Là-dessus , ces pauvres gens sont traitez de rebelles & de criminels de léze-majesté. Louis marche avec toutes ses forces ; il enleve les places de seureté que son père & lui avoient données ; il ôte les charges & les gouvernemens à des gens , dont il devoit être content , selon ses propres Déclarations ; enfin & le Roi & ses Généraux assiégent des villes en plusieurs endroits. Qui doute que des sujets traitez de la sorte , ne doivent supposer qu'on en veut à leurs priviléges & à leur liberté ? Les Réformez de France étoient donc dans le cas qui permet de résister ouvertement à l'oppression violente du Prince. Et c'est ce qui se developera mieux dans la suite des choses que je dois raconter.

1621.

La Cour
aunue du
Plessis.
Mornai.

Vie de M.
du Plessis-
Mornai.
Liv. IV.
Lettres &
Mémoires
du même.

1621.
Mémoires
de Deugeant.
Pag. 277.
278.

La manière dont du Plessis-Mornai fut privé de son gouvernement de Saumur, nonobstant ses bonnes intentions, & son attachement, peut-être trop aveugle & trop opiniâtre, à faire contenter le Roi, est une preuve claire & convaincante que Louis & son Connétable n'en vouloient pas seulement aux factieux de l'Assemblée de la Rochelle; mais qu'ils s'étoient l'un & l'autre mis en tête de ruiner, ou du moins d'affoiblir le Parti Réformé autant qu'il leur seroit possible. L'apologie de l'Assemblée dont je viens de parler, ne fut publiée que trois semaines, ou un mois après ce que je dois rapporter jusques au siège de S. Jean d'Angeli. On la donna comme une justification de ce que le Roi imputoit dans une seconde Déclaration datée de Niort en Poitou. L'Assemblée ne manqua pas d'exposer dans son Manifeste la perfidie faite à du Plessis, aussi bien que les violences commises en Bearn & en Languedoc, dans l'Orleanois & ailleurs, afin de convaincre les plus entêtés que la ruine des Eglises Réformées étoit résolue, & que sous prétexte de châtier certain nombre de gens, on travailloit à détruire la Religion. Je ne puis assez m'étonner qu'après des preuves si certaines des mauvais detteins de la Cour, du Plessis & quelques autres aient persisté à soutenir que Louis ne prétendoit point opprimer ses sujets Réformez, & qu'il pensoit uniquement à réduire les factieux & les rebelles.

belles. Ce projet étoit si contraire au bien du Roiaume, & aux véritables intérêts de la Couronne de France, que du Plessis ne put pas s'imaginer que le Conseil du Roi fût capable de le former. Prévenu de cette opinion, le bon Gentilhomme crut plus facilement ce que le Connétable de Luines, le Maréchal de Lefdiguières & leurs confidens disoient, que le Roi n'auroit jamais poussé les choses si loin, sans la précipitation & l'imprudence de l'Assemblée de la Rochelle, dont les réglemens faits & publiez mal-à-propos, donnoient occasion de craindre que les Réformez ne voulussent former une République en France. Difons la vérité. Les mauvais desseins du Connétable, du Jésuite Arnoux, & des Emisaires de la Cour de Rome, ne justifient pas les fausses & impétueuses démarches de l'Assemblée de la Rochelle. Cela devoit la rendre plus attentive & plus reservée. On ne doit jamais s'attirer un puissant ennemi sur les bras, quand on n'est pas en état de lui résister. Cependant l'Assemblée de la Rochelle ne fut qu'un prétexte. Luines & les autres furent bien-aïs de le trouver. Si celui-là leur eût manqué, ils en eussent fait naître quelqu'autre.

Dez que du Plessis apprit que le Roi étoit au delà d'Orléans, il envoia diverses fois en Cour. C'étoit pour essayer de connaître les véritables intentions du Connétable & du Maréchal de Lefdiguières au

1621.

au regard de Saumur ; s'ils vouloient se faire plaisir de cette place importante ou non. L'un & l'autre protestèrent plus d'une fois que du Plessis seroit maintenu dans son Gouvernement, & que le Roi n'y changerait rien. Tel fut d'abord le sentiment de Louis & des plus sages Ministres d'Etat. On avoit des égards pour un ancien serviteur du feu Roi, & qui ne paroiffoit ni moins fidèle ni moins affectionné au Fils, qu'il l'avoit été au Père. Mais le Connétable & ses confidens avoient d'autres vues. Quand Louis fut à Tours, on agita dans son Conseil, si Sa Majesté passerait par Saumur. Les avis furent d'y passer, & que pour ne donner aucun ombrage à du Plessis, le Roi n'y séjournât point, & qu'il ne logeât pas dans le château. Cependant Louis changera de sentiment après avoir conféré avec un de ses serviteurs particuliers. C'est apparemment le même Deageant qui nous apprend cette circonstance. Il n'a pas voulu se nommer par je ne sai quelle modestie que cet homme artificieux & malin affecte souvent. Cela me fait soupçonner que le Connétable & le Maréchal de Lefdiguières, ne voulant pas s'attirer le reproche d'avoir manqué de parole à du Plessis, détachèrent Deageant, l'instrument ordinaire de leurs fourbes & de leurs supercheries, pour insinuer au Roi qu'il étoit important de tirer du Plessis de Saumur.

Pendant que tout ceci se ménageoit à la Cour, le bon Gentilhomme qui ne se croioit

1621.

croioit pas en état de défendre sa place contre le Roi, assembloit les plus considérables de la Religion, afin de savoir leur sentiment sur les mesures qu'il devoit prendre. Ensuite des remontrances que du Plessis faisoit, ils convinrent tous que le parti le plus sage, c'étoit de se remettre à la bonne foi de Sa Majesté. L'exemple de Navarreins fut pourtant allégué. Le Gouverneur de cette place importante du Bearn, l'avoit remise l'année précédente entre les mains du Roi, dans l'espérance que les choses demeureroient sur le même pied. Cependant il en fut dépossédé, & Poianne Catholique Romain eut son emploi. La chose méritoit que du Plessis y fit attention. Le trop crédule Gentilhomme persiste dans son préjugé. *Je n'ai rien de semblable à craindre, dit-il. Abuser de ma franchise après de si longs services, après une conduite toujours irréprochable ; cela feroit plus de tort aux affaires du Roi qu'aux miennes.* Un aussi habile homme que du Plessis devoit-il supposer que Louis prendroit le parti le plus honnête ? Compter qu'un tel Prince se conduira par les règles de la raison & de l'équité, c'est vouloir se tromper à plaisir. Mais le parti étoit aussi le plus avantageux au Roi. Les maximes de Politique étoient changées. Ce que disoit du Plessis étoit bon du temps d'Henri IV. Quand un Roi ne veut pas emporter tout par la force & par la violence, il a de la bonne foi, il n'abuse pas de la franchise de ceux

*Tome IV.**I**qui*

1621. qui se fient à lui. Henri en usoit ordinairement de la sorte. On eut soin d'inspirer à son Fils des principes tout contraires. Du Plessis devoit s'en être apperçu plutôt.

Quel fut son étonnement, quand un Maréchal de Logis lui vint déclarer que le Roi vouloit loger dans le château ! Du Hallier Capitaine des Gardes s'en met aussi-tôt en possession, & la garnison reçoit ordre de se retirer. Du Plessis se plaint de ce procedé au Maréchal de Lestriguières le lendemain de l'arrivée du Roi à Saumur. Le dissimulé Maréchal tâche de couvrir la violence ; il semble donner encore de bonnes paroles. Mais Bullion & Deageant ses intimes confidens viennent bien-tôt le tirer d'embarras. Ces deux maîtres fourbes répondent froide-ment aux remontrances que du Plessis faisoit de ses importans services, & de sa fidélité passée, que le Roi a de nouvelles raisons de prendre de plus grandes pré-cautions que jamais, & de se défier pres-que généralement de tous les Réformez. *Ils paroissent vouloir ériger une Répu-blique, dit Deageant. Cela donne de fu-rieux ombrages au Roi. Vous n'entrez pas, Monsieur, dans ce pernicieux complot : Sa Majesté en est bien persuadée. Mais pou-vez-vous répondre de vos Officiers, de vos soldats, de tous les gens de votre Religion qui sont ici ? M. le Maréchal vous dira que ses propres domestiques se querellent tous les jours les uns les autres sur l'Assemblée de la Ro-*

Rochelle. Ce fut inutilement que du Plessis voulut repliquer à de si mauvaises raisons, il ne fut pas écouté. On ne fit pas plus d'attention à son offre de conserver Saumur au Roi, & d'en répondre, en cas que Sa Majesté lui donnât un certain nombre de gens pour le garder.

Le Connétable de Luines tenta du Plessis, en lui faisant proposer cent mille écus de récompense & le Bâton de Maréchal de France, s'il vouloit remettre le Gouvernement de Saumur entre les mains du Roi. Du Plessis rejeta les offres du Connétable avec une noble indignation. *J'aurais maintenant des millions, si j'eusse aimé l'argent,* dit-il. *Je suis plus sensible aux honneurs & aux dignitez.* Cependant j'ai plus pensé à les mériter, qu'à les obtenir par des importunitez & par des voies basses. Mon honneur & ma conscience ne me permettent pas de vendre la seureté & la liberté des autres. Grande & belle leçon *Vie de M.* pour tous les Officiers Réformez que la *Cour tâchoit de corrompre!* Mais qu'il y *Mornai.* en eut peu qui fussent en profitier! La *Liv. IV.* Force & Châtillon sembloient au dessus *Mémoires* d'une dignité qui se jettoit alors à la tête *du même.* de tous ceux qui vouloient trahir les intérêts de leur Religion. Cependant, ils ne furent pas à l'épreuve d'une tentation, que du Plessis ne voulut pas seulement écouter. Luines avoit donné rendez-vous à du Plessis dans le dessein de lui faire les mêmes offres, en cas qu'il parût d'humeur à se laisser prendre à l'appât que

1621.

la Cour lui présentoit. *Dites à M. du Plessis que le jour de demain sera le plus heureux jour de sa vie*: ce sont les paroles du Connétable à celui qui devoit pressentir du Plessis. Mais quand Luines apprit la magnanimité du sage & religieux vieillard, il n'osa lui parler ni d'argent, ni de dignitez. Le Connétable se contenta de faire entendre à du Plessis en termes généraux & envelopez, que le Roi avoit des raisons pressantes de s'assurer de Saumur, & de mettre peut-être la place entre les mains d'un autre.

Artifices du Connétable pour tirer insensiblement du Plessis de Saumur.

On agita fort dans les différens conseils que Louis tint à Saumur, si on ôteroit à du Plessis le gouvernement de la ville & du château. Quelques-uns représentèrent l'inviolable fidélité de cet ancien serviteur du feu Roi, sa modération & sa prudence en tout ce qui regardoit les affaires des Réformez. *Déposseder un Gentilhomme d'un mérite si reconnu,* dont le Roi a toutes les raisons imaginables d'être content, disoient ceux-ci, n'est-ce pas vouloir faire crier les Réformez, *les jeter tous dans le desespoir?* Ils se confirmeront plus que jamais dans leur préjugé, que le Roi est imbu de cette maxime, qu'on n'est point obligé à garder ta foi

Bernard, donnée aux hérétiques. De lâches flatteurs appuièrent le sentiment contraire. Ils prétendoient que les Réformez s'étoient rendus indignes que le Roi leur laissât déformais aucune place de seureté. *La conduite de M. du Plessis est irréprochable,* disoient-

Histoire de Louis XIII.
Liv. V.
Vie de M. du Plessis-Mornai.
Liv. IV.

soient-ils : On n'en disconvient pas. Mais enfin , il est Huguenot , & il aime sa Religion. Cela suffit. Le Roi ne peut plus se fier à lui. Que savons-nous si des gens mal intentionnez n'abuseront pas de son âge & de sa facilité ? La manière de le déposséder peut être sujette à de sinistres interprétations : D'accord. Il faut laisser dire les gens. Certaines choses qui semblent illicites, deviennent permises , quand il est question de prévenir un plus grand mal. Le service du Roi & le bien public l'emportent sur toutes les autres considérations.

1621.

sis prit alors le parti de se retirer dans une de ses terres. Il ne desespéroit pas encore de rentrer dans sa place quand les trois mois seroient expirés. Tant il est facile de tromper un homme qui a naturellement de la candeur & de la probité. Il eut le chagrin d'apprendre dans sa solitude que ceux de sa Religion le soupçonnnoient de collusion avec la Cour. Content du bon témoignage de sa conscience, il continua de les servir encore le mieux qu'il lui fut possible. On lui rendit justice peu de temps après ; & les plus prévenus avouèrent que la Cour avoit seulement abusé de la bonne foi du Gentilhomme le plus droit & le plus sincère qui fut jamais.

Toutes les villes des Réformez en Poitou se rendent au Roi.

Bernard, Histoire de Louis XIII. Liv. VI. Mémoires de Roban. Liv. II. Mercure Français. 1621.

Louis alla de Saumur à Thouars. C'est un beau fief que le feu Roi érigea en Duché pour Claude de la Tremouille. La Duchesse sa veuve, fille de Guillaume Prince d'Orange remit la ville & le château entre les mains de Sa Majesté. Le Duc s'étoit retiré dans sa maison de Taillebourg, où il attendoit les suites de la marche du Roi contre les Réformez. Thouars fut rendu à la Duchesse Douairière sur la parole qu'elle donnoit au Roi. Il alla ensuite à Parthenay. Les Gouverneurs Réformez de S. Maixant, de Fontenay, de Maillezais, de Merans, y vinrent faire leurs soumissions à Sa Majesté. De toutes les villes dont les Réformez étoient maîtres en Poitou, il ne restoit plus que Niort. Parabere y reçut le Roi.

Ar-

Arnaud Mestre de Camp fut chargé de porter les lettres de Sa Majesté aux Ducs de Rohan & de Soubize. Ils étoient pour lors à S. Jean d'Angeli en Saintonge. Louis les invitoit à se séparer de l'Assemblée de la Rochelle. Et en cas de refus, on les menaçoit que S. Jean d'Angeli feroit la prémière ville assiégée. Arnaud avoit une autre commission secrète, c'étoit de favoriser l'entreprise d'Auriac. Celui-ci étoit dans le voisinage de S. Jean d'Angeli avec deux mille hommes. Je ne sai quelles gens d'intelligence avec la Cour, avoient promis de faire entrer Auriac dans la ville, & de la lui livrer. Mais le complot échoua par la présence & par les soins de Rohan & de Soubize. Le Cadet des deux frères se chargea de soutenir le siège, & l'aîné se rendit à la Rochelle. Il envoia de là des vivres & des munitions à S. Jean d'Angeli, avec mille hommes de renfort pour la garnison. Plus de cent Gentilshommes allèrent trouver Soubize dans la résolution de défendre vigoureusement sa place.

Avant que de s'avancer de Niort en Nouvelle Saintonge, le Roi donna une seconde Déclaration plus sanglante que la prémière contre l'Assemblée des Réformez. Toutes les villes qui prendroient son parti, de la Rochelle, de S. Jean d'Angeli & de Montauban furent expressément nommées. Déclaration du Roi contre l'Assemblée & contre les villes de la Rochelle, de S. Jean d'Angeli & de Montauban.

1621.

*Mercure
Français.*

1621.

*Vie de M.
du Pleissis-
Mornai.
Liv. IV.
Lettres &
Mémoires
du même.*

1621.

mées. Louis défendoit encore à tous ses sujets Réformez d'adhérer à l'Assemblée de la Rochelle, & à toute autre Convocation générale ou particulière, qui se feroit sans la permission du Roi, sous peine d'être poursuivis comme criminels de léze-majesté. Enfin, il étoit ordonné à tous les Réformez, de quelque qualité qu'ils fussent, de faire un acte juridique, par lequel ils promettoient avec serment, de servir le Roi contre tous ceux qui adhéroient à l'Assemblée de la Rochelle, de renoncer à toute communication avec elle, & de desavouer tout ce qui s'y feroit. Cette Déclaration causa de grandes agitations dans les Eglises Réformées. On craignoit qu'elle ne fût dressée pour tendre des pièges. Du Pleissis retiré dans sa maison de campagne, crut devoir avertir le Connétable de Luines des mauvais effets qu'une pareille nouveauté pouvoit causer. *Nos gens se croient perdus*, dit-il, *& plusieurs pensent à sortir du Royaume. Les Prédicateurs Catholiques nous menacent hautement d'une expulsion semblable à celle des Morisques d'Espagne. On parle comme si la ruine de nos Eglises étoit absolument résolue.* Pour calmer un peu les esprits on fursit quelque temps l'exécution de la Déclaration : Et le Conseil que le Roi avoit laissé à Paris modifia le serment qu'elle ordonnoit. Mais la plupart des Magistrats l'exigèrent dans toute sa rigueur.

Pen-

Pendant que Louis passoit la Loire , & 1621. qu'il s'avançoit vers les Provinces les plus reculées de son Royaume , on attaquoit , on surprenoit les places des Réformez , en deça de la même rivière ; enfin , on désar- mez per- mez plu- sieurs pla- ces , & sont moit ces pauvres gens dans les villes , où déarmez en diverses Provinces. ils n'étoient pas les plus forts . Le prétexte de ces violences fut je ne sai quelle lettre en chiffres de l'Assemblée de la Rochelle.

On l'avoit interceptée , si nous en croions quelques Ecrivains , & l'Assemblée y pa- roissoit prendre des mesures pour exciter de grands mouvements dans la Normandie , dans le Perche , dans la Beauce & ailleurs . Le Comte de S. Pol eut ordre *Bernard,* d'attaquer Gergeau , petite ville sur la Loi- *Histoire de re.* Les fortifications en furent presqu'en- *Louis XIII.* tièrement démolies durant l'absence du *Liv. VI.* Duc de Sulli son Gouverneur . Il demeu- *Mercure François.* roit en Querci , ou en Languedoo , durant *1621.* toutes ces brouilleries . Celui qui com- *Mémoires de Siret.* mandoit pour le Duc à Gergeau parut *Tom. I.* d'abord vouloir faire quelque résistance au Comte de S. Pol qui n'avoit que peu de milices ramassées à la hâte . Mais le Maréchal de Vitri , le Baron de Persan , & le Marquis de Rothelin ayant joint le Comte dont les troupes grossirent avec le temps , le Commandant de Gergeau se trouva trop foible pour résister à de bons Officiers qui avoient désormais assez de monde . Vatteville se jeta dans la place avec quelque secours , mais ce fut un peu tard . La capitulation étoit signée : Et les habitans gagnez obligé- rent

1621. rent Vatteville à se retirer. Le Comte de S. Pol ne s'en tint pas là. Il tourmenta les Réformez en plusieurs autres endroits de son Gouvernement d'Orléans. Château-Renard fut saisi, place dont la feuë Princesse Douairière d'Orange, cette Heroïne de son temps & digne fille du grand Amiral de Coligny, avoit laissé la succession au Prince Frédéric Henri de Nassau son fils.

En sortant de Gergeau, Vatteville courut au secours de Sancerre, que le Prince de Condé investissoit. Mais Vatteville n'y fut pas plus heureux. Le Prince chagrin de ce que le nouveau Connétable avoit pris le commandement de l'Armée du Roi, que Son Altesse souhaitoit avec passion, s'étoit retiré dans son Gouvernement de Berri. Mais voulant aussi faire sa cour au Roi, & ne paroître pas entièrement inutile dans le monde, Condé se fit donner la commission de s'affûter de Sancerre, place fort importante au Parti Réformé. Plus propre à lier des intrigues & à pratiquer des intelligences, qu'à bien assiéger une ville, & à la prendre dans les formes, le Prince projeta de se rendre maître de Sancerre par la ruse & par la dextérité. Il gagne certains habitans, il feme la division dans la ville, afin que les soldats de la garnison & les bourgeois se défiant les uns des autres, ils ne puissent pas résister de concert à Son Altesse qui devoit s'approcher avec un petit corps d'Armée.

La

La voilà donc qui marche à la tête de trois mille hommes de pied & de cinq cens chevaux. Mais Vatteville plus diligent se jeta dans la place avec quatre cens hommes bien armez. Cela suffissoit pour déconcerter le Prince. Il ne se rebute point ; il augmente la mesintelligence entre la garnison & les habitans, il donne de la jalouſie & de la défiance à Vatteville. Et celui-ci trompé par les Emissaires de Condé, craint que les habitans ne le livrent à Son Altesse. De manière que Sancerre fut bien-tôt rendu par composition. Vatteville pleura , dit-on, de rage & de dépit en sortant. Il avoit découvert les artifices de Condé. *Est-il possible, s'écria Vatteville, que Mr. le Prince prene avec un phantom & par des paroles une place si avantageusement située, si capable d'être bien défendue?* Glorieux de contribuer de tout son pouvoir à la ruine d'un parti que son père & son grand-père plus éclairez & plus habiles que lui, avoient courageusement défendu , Condé s'en va tourmenter quelque temps après la Duchesse de Sulli. Elle avoit donné retraite à Sulli durant l'absence de son époux à quelques gens de leur Religion : peut-être aussi que la Duchesse pensoit à se mettre en état de n'être pas surprise dans son château en un temps de trouble & de confusion. Quoi qu'il en soit , le Prince de Condé & le Comte de S. Pol s'approchent tous deux de Sulli. La Duchesse effraiee s'enfuit,& les gens auxquels

.1621. elle confie la garde du château, ne pouvant pas le défendre, sont contraints de le remettre au Prince & au Comte.

Les Ducs de Longueville & de Vendôme n'épargnèrent pas plus les Réformez en Normandie & en Bretagne. Le premier ordonna qu'ils fussent défarmez à Rouen & à Dieppe. Les Gouverneurs particuliers suivent l'exemple de celui de la Province. Villars & Moni défarment les Réformez au Havre de Grace & à Caen. Tel fut l'aveuglement des Princes & des grands Seigneurs de France. Mécontents de la Cour il y a peu de temps, ces Messieurs sollicitoient le Parti Réformé de se joindre à eux. Le Comte de Soissons beau-frère de Longueville vient de faire lui-même des avances à l'Assemblée de la Rochelle. Cependant & les Princes, & les Seigneurs s'acharnent aujourd'hui à ruiner ceux, dont le secours leur est nécessaire, & dont l'union & la puissance est un obstacle à l'exécution du projet que la Cour avoit également formé, d'abattre les Réformez, & de réduire les grands Seigneurs. L'oppression des uns n'a-t-elle pas suivi de près celle des autres? Mais il ne faut pas exiger des François, qu'ils se conduisent par des principes de raison constans & uniformes. La moindre espérance, une passion aveugle de se mettre bien à la Cour, leur légereté naturelle leur fait oublier leurs véritables intérêts. Les Seigneurs & les Gentilshommes Réformez furent

1621.

furent presque tous frappez du même esprit d'étourdissement que les Catholiques. Si les uns eurent tort de travailler à la destruction de leurs compatriotes , & à l'établissement du pouvoir arbitraire du Roi , l'imprudence des autres est beaucoup plus inexcusable , de s'être livrez eux-mêmes à un Prince qui en vouloit également à leur Religion & à la liberté de tous ses sujets. Mongommeri Réformé avoit le Gouvernement de Pontorson, place importante entre la Normandie & la Bretagne. Il la vendit lâchement au Roi. César Duc de Vendôme , Gouverneur de l'une de ces deux Provinces , offroit , il y a quelque temps , de se mettre à la tête des Réformez : aujourd'hui il leur fait tout le mal dont il est capable. Cela ne me surprend pas. Son génie étoit des plus médiocres. Il ne fut jamais propre qu'à dissiper les biens immenses de la plus riche héritière du Roiaume, qu'Henri IV. son père naturel lui avoit fait épouser. Vendôme s'affura pour le Roi , de Châtillon en Vendelais , de Vitré , de Montfort , de Belin , de Rohan , & de plusieurs autres places assez fortes.

Je trouve moins étrange que le Duc Le Duc d'E-
d'Epernon ait poursuivi à outrance en pernon a-
même temps les Réformez du Bearn. cheve de
Nouri dans une grande aversion con- réduire le
tr'eux à la Cour d'Henri III. il se fit Bearn.
toujours un mérite de son attachement aveugle au Papisme ; & aussi supersti-
tieux que le païsan le plus groisier , il en-
treprend

1621.

treprend de longs pèlerinages de dévotion. Le bon Seigneur ne voulut pas mourir sans s'acquitter d'un vœu qu'il avoit fait d'aller à Montserrat en Espagne, comme s'il n'y avoit pas assez de bonnes Dames en France. Soit que Bassompierre crût seulement donner un bon avis à la Cour, soit qu'Epernon lui-même ayant encore à soixante-sept ou huit ans la passion de se signaler, eût découvert à Bassompierre qui passoit par la Guienne pour son Ambassade en Espagne; qu'il feroit bien - aise d'avoir de l'emploi dans la guerre qui se préparoit contre les Réformez, Bassompierre, dis-je, écrivit de Guienne à Puisieux Secrétaire d'Etat, qu'il feroit avantageux au service du Roi, d'envoyer Epernon en Bearn, où il y avoit de nouveaux mouvements depuis le départ de Sa Majesté. L'avis fut bien reçu. Louis épousé d'argent cherchoit des Officiers qui voulussent bien servir, & faire eux-mêmes les avances nécessaires pour exécuter les commissions qu'il leur donnoit. Le Duc d'Epernon étoit de cette humeur-là. Outre qu'il avoit des biens immenses, il se picquoit de générosité, disons mieux, il aimoit à faire les choses avec beaucoup de faste & d'ostentation. Le Roi lui envoie donc à Cadillac ordre de marcher en Bearn, & de réprimer le Marquis de la Force, qui permettoit sous main aux Réformez de rétablir leurs affaires dans cette Province, & qui tâchoit d'y maintenir en même temps le crédit & l'auto-

*Ambassade
de Bassom-
pierre en
Espagne.**Vie du Duc
d'Epernon.**Liv. VIII.**Bernard,**Histoire de**Louis XIII.**Liv. V.**Mémoires**de Pontis.**Tome I.*

l'autorité que la charge de Gouverneur 1621.
lui donnoit.

Poianne Catholique Romain , que Sa Majesté avoit revêtu du Gouvernement du fort de Navarreins , & de la Lieutenant de Roi en Bearn , entreprenoit au- tant qu'il pouvoit sur les droits du Marquis de la Force , & la Cour le soutenoit. Le Marquis de son côté favorisoit fous main & même assez ouvertement , ce que ceux de sa Religion faisoient en Bearn pour recouvrer du moins une partie des priviléges , dont ils étoient injustement dépouillez. La connivence de la Force n'étoit point si bien couverte , que la Cour ne s'en apperçût. On envoie donc la Saludie en Bearn porter un commandement exprès du Roi à ceux qui y prenoient les armes , de les poser incessamment. Il de- voit enjoindre aussi au Marquis de la For- ce de tenir la main à l'exécution des or- dres du Roi. La Force tâche de les éluder. Il se plaint lui-même de ce que Poian- ne arme des gens dans le païs , & de ce qu'il fait des entreprises , sans l'aveu du Gouverneur de la Province. La Saludie répond que le Roi est content de la con- duite de Poianne. C'étoit déclarer au Marquis que le Lieutenant de Roi avoit la liberté d'agir indépendamment du Gou- verneur. La Force croit qu'un homme de son rang ne doit pas être traité de la sorte. Il paroît résolu à soutenir les droits de sa charge sur laquelle Poianne entre- prenoit de concert avec la Cour. Et sous ce

1621.

ce prétexte, le Marquis continuë d'appuyer ce que les Bearnais font pour la conservation de leurs priviléges & de leur liberté.

Ses démarches étoient d'autant plus suspectes au Conseil du Roi, que la Force étoit d'intelligence avec l'Assemblée de la Rochelle. C'est là-dessus qu'il est privé de son Gouvernement, que son fils aîné perd sa charge de Capitaine des Gardes, & que Montpouillan son cadet est chassé de la Cour. De peur que la Force ne trouve les moyens de se maintenir dans le Bearn, la Saludie reçoit ordre de porter au Duc d'Epernon les commissions nécessaires pour armer deux mille hommes de pied & cinq cens chevaux, avec lesquels il doit marcher vers le Bearn. On écrit encore à Vignoles Maréchal de Camp des troupes que le Roi avoit laissées en Guienne, à Montespan, à Miossens, & à quelques autres, de se joindre au Duc & de le seconder de tout leur pouvoir. Epernon est au comble de ses souhaits. Il espère de faire sentir au Roi qu'il est l'homme le plus propre à le servir utilement, quand on faura bien le prendre, & connoître son mérite. Le voilà donc qui invite ses créatures, & ses amis de Guienne, d'Angoumois & de Saintonge, à venir le trouver au plutôt, pour une expédition qu'il vouloit faire avec éclat. Quarante cens Gentilshommes acourent, dit-on, en fort peu de temps. Ainsi le Duc qui avoit fait des levées, & auquel Vignoles

gnoles amena des troupes , se vid en état de réduire promptement le Bearn. La Force qui ne pouvoit pas résister , voulut gagner du temps , & arrêter Epernon par les députations qu'il lui envoia. Mais le Duc avoit trop en tête de paroître encore sur la scène. Il entre dans le Bearn avec une diligence extrême , & il jette la terreur par tout. Sa marche rapide & sa sévérité effraient les habitans des villes. Elles plient , elles ouvrent leurs portes , & le Marquis de la Force est contraint à se retirer en Gienne. Epernon glorieux au dernier point de la réduction du Bearn en moins de trois semaines , & d'y avoir établi l'autorité du Roi , s'en va trouver Sa Majesté qui assiége la ville de S. Jean d'Angeli.

Elle fut investie à la fin du mois de Mai. Le Roi affé-
Le Maréchal de Lesdiguières attentif à ge S. Jean
donner des preuves de son zèle & de sa fi-
délité au Connétable qui se défioit de lui,
& qui cherchoit les occasions de le per-
dre , parut jaloux de ce que le Maréchal
de Brissac avoit eu la commission de re-
connoître la place. Lesdiguières préten-
dit que cela lui appartenloit en qualité de
Marechal Général. Il fallut donc que le
Roi lui ordonnât d'aller reconnoître la vil-
le , & de faire les préparatifs nécessaires
pour le siége , pendant que Sa Majesté
passeroit la fête de la Pentecôte à Chizai.
Louis s'approcha de S. Jean d'Angeli , le
dernier jour de Mai. L'entreprise tenoit
toute la France en suspens. La ville étoit *Bernard*,
bien

1621.

Histoire de Louis XIII.
*Liv. VI.**Journal de Bassompierre.*
Tom. II.
Mémoires de Puységur.
Tom. I.

bien fortifiée, & Soubize paroissoit dans la résolution de se défendre jusques à l'extremité. Le Roi commandoit en personne. Il avoit auprès de lui les principaux Officiers de sa Couronne, & l'élite de sa Noblesse Catholique ; un Connétable & quatre Maréchaux de France, Lesdiguières, Brissac, Prâlin, & Chaunes, auquel Luines son frère avoit fait donner encore la qualité de Duc & Pair avant que le Roi partît de Paris. Les Ducs d'Elbeuf & de Chevreuse, le Cardinal de Guise & un fort grand nombre des Seigneurs les plus distingués du Royaume, servoient en qualité de volontaires. Voici la dernière campagne de ce Cardinal guerrier. Il tomba malade au siège de S. Jean d'Angeli, l'on fut obligé de le transporter promptement à Saintes, où il mourut peu de jours après. Bassompierre qui revenoit de son Ambassade d'Espagne, fut bien-aise de se trouver au commencement du siège. Il y fit de son mieux.

Le Duc de la Tremouille vient faire ses soumissions au Roi.

Le Duc de la Tremouille donna pour lors une nouvelle scéne à la Cour. Non content que la Duchesse sa mère ait remis Thouars entre les mains du Roi, il vient trouver Sa Majesté devant S. Jean d'Angeli, pour lui faire des protestations de son obéissance & de sa fidélité. Le Duc craignoit que le Roi ne le fit attaquer dans sa maison de Taillebourg. Se rencontrant si près de Sa Majesté, la Tremouille n'avoit pas de milieu à prendre. Il falloit ou se rendre auprès d'elle, ou se déclarer ouver-

ouvertement pour l'Assemblée de la Ro- 1621.
chelle. Je suis bien - aise de vous voir ici; Mercure
dit Louis au Duc. Vous serez témoin que François
si j'ai les armes à la main , ce n'est que pour 1621.
réduire la nouvelle République de la Ro-
chelle , & ceux qui en reconnoissent l'auto-
rité. Je ferai toujours sentir indifférem-
ment à tous mes sujets qui me serviront &
qui m'aimeront , que je suis bon maître &
bon Roi. Je ne veux forcer la conscience
de qui que ce soit. Si Dieu me laisse enco-
re quelque temps au monde , je tâcherai de
réunir doucement tous mes sujets dans la
Religion que je professe , en leur faisant
prêcher la véritable doctrine , & en exhor-
tant les Ecclésiastiques à donner de bons
exemples aux autres.

Les paroles de Louis ne s'accordoient pas toujours avec ses actions. Il avoit dans le fond des sentimens assez droits, & il parloit souvent de l'abondance de son cœur. Mais obsédé par ses Favoris , ou par ses Ministres, il ne faisoit pas ordinairement ce qu'il eût bien voulu faire. Si le Roi ne pensoit qu'à réduire la nouvelle République de la Rochelle , pourquoi ôta-t-il le Gouvernement de Saumur à du Plessis-Mornai , qui defapprouvoit les démar-ches des prétendus Républicains ? Pourquoi ne vouloit-il pas se fier à un ancien & fidèle serviteur, qui s'engageoit à lui con-fserver la ville & le château qu'il avoit si bien gardez jusques alors ? Pourquoi en-levoit-on aux Réformez qui demeurèrent en repos , des places de seureté dont ils devoient

1621.

devoient jouir encore près de quatre ans selon les Brevets accordez par Sa Majesté? Louis auroit parlé , ou plus sincérement, ou plus conformément aux intentions de son Favori , s'il eût dit que la guerre étoit entreprise dans le dessein de mettre les Réformez hors d'état de se défendre désormais , & de faire la moindre résistance ; mais que pour lui , il vouloit leur laisser toujours la liberté de leur conscience , & se servir feulement des moyens doux & permis pour les amener au culte qu'il croioit le plus conforme à l'Evangile. En cela , Louis XIII. étoit beaucoup plus juste & plus religieux que son Fils.

Soubize est sommé par un Héraut d'Armes d'ouvrir au Roi les portes de S. Jean d'Angeli.

Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VI.
Mercure
Français.
1621.

Afin d'observer toutes les formalitez , le Roi fit sommer Soubize de la manière dont le Souverain en use au regard d'un sujet rebelle. Le Héraut d'Armes du titre de Champagne , se présente donc aux portes de S. Jean d'Angeli , la toque en tête , revêtu d'une casaque de velours brun , semée de fleurs de lis d'or , & le bâton fleurdelisé à la main. Il demande ensuite à parler à Soubize. De peur que cette cérémonie extraordinaire ne causât quelque agitation dans la ville , le Héraut ne fut admis qu'entre les portes , où Soubize vint à lui , accompagné de sept ou huit Officiers. *A toi , Benjamin de Rohan , crie le Héraut selon la formule ancienne , le Roi ton souverain Seigneur & le mien , te commande de lui ouvrir les portes de sa ville de S. Jean d'Angeli pour y entrer avec son Armée. A faute de quoi je te déclare crimini-*

criminel de lèze-majesté au premier chef, roturier toi & ta postérité, tous tes biens confisquez, que les maisons seront razées de toi & de tous ceux qui t'assisteront. Soubize dit qu'il ne pouvoit répondre que comme soldat, parce qu'étant là plusieurs de la part de l'Assemblée de la Rochelle, ils avoient tous une égale autorité. Ce détour fut pris pour éviter de répondre crûmement au Roi, qu'on ne vouloit pas lui obéir. Soubize demeuroit couvert pendant que le Héraut le sommoit de la part de Sa Majesté. *Vous n'êtes pas dans votre devoir,* lui dit le Héraut en interrompant son discours, *ôtez votre chapeau.* Hautefontaine Officier plus verlē dans le cérémoniel militaire excusa la faute. *M. de Soubize,* reprit-il, *n'ayant jamais reçu une pareille sommation, il est excusable de n'en savoir pas les formalitez.* Si on lui avoit dis *qu'il faut mettre un genou en terre,* il les auroit mis tous deux. Soubize conféra quelque temps sur la réponse qu'il devoit faire. Il la donna en peu de mots par écrit.

*able serviteur du
commandemens
BENJAMIN*

, la ville fut at- Le Maré-
mes, & les af- chal de Lo-
c beaucoup de diguières est
Le Maréchal de tenté de se
faire de son peur qu'on
sa vie, il étoit ne le fuisse
établie de Lui- arrêté.
nes,

1621.

nes, au Jésuite Arnoux, & à la cabale des bigots. Luines n'avoit-il point envie de trouver des prétextes de faire arrêter un ancien Général, auquel il n'avoit pu se dispenser de céder les principales fonctions de la charge de Connétable? Quoi qu'il en soit, Lefèvres apprit bien-tôt qu'il y avoit un complot formé contre lui. Marie Vignon devenue Duchesse & Maréchale en épousant son vieux amant, le suivait à l'Armée. Un Gentilhomme qu'elle envoia faire un message au P. Arnoux, entendit un Prélat flatteur qui touloit les bons conseils que le Jésuite avoit donné au Roi d'entreprendre la guerre contre les Réformez, & d'attirer Lefèvres à la Cour: *nous le tenons, le fin Renard, il ne nous échappera jamais*, dit Arnoux dans l'effusion de son cœur, en répondant aux compliments de l'Évêque. Le Gentilhomme de la Duchesse de Lefèvres ne se met plus en peine d'avoir audience du Jésuite, il court promptement rapporter au Maréchal ce qu'Arnoux vient de dire. Les soupçons de Lefèvres se renouvellent & se confirment. Il pense à se retirer de l'Armée, & à mettre sa personne en sécurité.

Les paroles échappées au Confesseur du Roi se divulguent, & les Seigneurs amis de Lefèvres lui conseillent de s'en aller, & lui offrent leurs services. Quelques-uns mêmes veulent l'accompagner dans sa retraite, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à craindre pour lui. Ses confidens Réformez

*Mémoires
de Deageant.
Pag. 281.
282. 283.
&c.*

*Histoire du
Connétable
de Lefèvres.
Liv. X.
Chap. II.*

1621.

formez le pressérent de gagner promptement la Rochelle & de s'y enfermer. Ce-
la eût déconcerté tous les projets du Con-
nétable , dont les Seigneurs ne pou-
voient souffrir l'arrogance. Ils souhai-
toient presque tous que son entreprise é-
chouât, dans l'espérance que le Roi qui pa-
roissoit fe dégoûter de lui, chasseroit de la
Cour un indigne sujet qui abusoit de la
faveur & de la confiance du Prince. Les-
diguières n'osa prendre le parti de se réfu-
gier à la Rochelle , après s'être déclaré si
hautement contre l'Assemblée. Il médi-
toit de prendre la route d'Auvergne, & de
s'en aller en Dauphiné avec deux mille
hommes sur lesquels il comptoit , & avec
ce qu'il pourroit ramasser de Réformez en
son chemin. Deageant à qui le Roi avoit
ordonné de ne perdre point Lesdiguières
de vué , se doute de quelque chose. Les
réveries & la melancholie foudaine du
Maréchal, les allées & les venues des Sei-
gneurs empressez qui s'entretenoient se-
crément avec lui , font soupçonner à
Deageant qu'il y a quelque chose d'extra-
ordinaire.. Il sonde Lesdiguières, il lui ar-
rache son secret. *Je suis assuré, Monsieur,*
lui dit Deageant , que le Roi a une estime
particulière pour vous. Il a toujoutrs rejetté
les propositions que certaines gens lui ont
faites de vous maltraiter. Votre présence à
l'Armée est nécessaire au bien des affaires de
Sa Majesté. Eile en est convaincue. Trou-
vez bon que je lui découvre les justes sujets de
défiance que vos ennemis vous donnent. Je

vous

1621. vous rendrai un compte exact de ce que le Roi me dira.

Le Maréchal qui voioit que sa dernière démarche lui avoit fait perdre tout son crédit dans le Parti Réformé , & qui n'a-voit plus rien à espérer que du côté de la Cour , à laquelle il s'étoit honteusement livré , consentit que Deageant parlât au Roi , & même au Connétable. Deageant va donc promptement raconter tout à Sa Majesté. Il étoit ravi de pouvoir rendre un mauvais office au Jésuite Arnoux qui l'avoit fait éloigner de la Cour , il y a deux ans. Louïs se met , ou fait sem-blant de se mettre en colère de ce qu'on chagrine Lesdiguières , & de ce que cer-taines gens veulent lui donner de l'om-brage. *Il est vrai , dit Louïs d'un air af-
sez franc , que si j'en voulois croire quel-
ques personnes , on maltraiteroit le bon
homme. Mais je perdray plûtôt ma couron-
ne que de le souffrir. Amenez le moi. Je veux
l'assurer moi-même de la considération & de
l'estime que j'ai pour lui.* Le Maréchal vient recevoir les caresses que Sa Majesté lui veut faire. Il affecte de paroître content & rassuré. Cependant le vieillard soup-conneux & profond , remarqua depuis tant de choses , que chagrin de s'être mis trop facilement à la discrétion de Luines , il prit la première occasion qui se présenta de faire trouver bon à Sa Majesté qu'il s'en retourna dans son Dauphiné.

Quoique Louïs & son Connétable pres-fassent fort le siège de S. Jean d'Angeli , il alla

alla d'abord assez lentement, soit que la ^{1621.} courageuse résistance des assiégez retardât ^{d'Angeli se} l'effet des travaux de l'Armée du Roi, soit ^{rend au Roi} que le Maréchal de Lefébure & plu- ^{après un mois de} sieurs autres des principaux Officiers, mé-siége. contens du Connétable, & bien-aïses que le Roi se dégoûtât tout de bon d'un homme qui l'engageoit à des entreprises dou-teuses & difficiles, ne se missent pas en peine d'emporter si-tôt la place. L'Auteur de ^{Bernard,} la vie du Duc d'Epernon lui donne presque ^{Histoire de} tout l'honneur de la prise de S. Jean d'An- ^{Louis XIII.} geli: Et il est certain que la ville fut plus ^{Liv. VI.} vivement pressée, depuis que le Duc re- ^{Vie du Duc d'Epernon.} venu de son expédition de Bearn, eût ^{L. VIII.} donné des avis au Roi & au Connétable. ^{Mercure Français.} Peut-être qu'Epernon content de la Cour ^{1621.} depuis que l'Archevêque de Toulouse son fils eut obtenu le Chapeau de Cardinal, & ravi de trouver des occasions de se mettre bien auprès du Roi, & de plaire au Connétable, donna les meilleurs conseils qu'il put, afin que les assiégez fussent bien-tôt réduits à l'extrême. Son vieux chagrin contre les Réformez, auxquels il vouloit enlever la meilleure place qu'ils eussent dans son Gouvernement de Saintonge, & je ne sai quelle jalousie de l'autorité que le Maréchal de Lefébure avoit dans l'Armée, portèrent encore Epernon à faire avancer les travaux, & à exposer même fort librement sa vie, afin que le Roi & le Connétable crussent lui être particulièrement redevables du succès de l'entreprise. Il en fera d'Epernon comme

1621.

des autres grands Seigneurs du rogne dont j'écris l'Histoire. Dans les dernières années de sa longue vie , il aura le temps de se repentir d'avoir si bien servi le Roi à devenir trop absolu dans son Roiaume. La mort de Hautefontaine , l'Officier le plus expérimenté qui se fût enfermé dans S. Jean d'Angeli avec Soubize , ne contribua pas peu à l'avancement des desseins du Duc d'Epernon. Ce fâcheux accident découragea beaucoup les assiégez. Ils s'étoient bien défendus près de trois semaines , mais le fossé se trouvant percé par les soins extraordinaires & empressés d'Epernon , & le Mineur étant attaché au corps de la place , Soubize & les autres demandèrent à capituler.

Louis ne voulut accorder aucune composition. Le Souverain ne devoit pas , à son avis , faire aucun Traité avec ses sujets. Il déclare seulement qu'à la très-humble supplication de ceux qui sont dans S. Jean d'Angeli , Sa Majesté leur pardonne tout ce qu'ils ont fait durant le siège , & dans le dessein de le soutenir , à condition qu'ils imploreront sa clémence , qu'ils demeureront sous son obéissance , & qu'ils ne porteront jamais les armes contre elle. Pour ce qui est des habitans de la ville , on leur promit la vie , la jouissance , de leurs biens , & la liberté de conscience . Toutes les autres choses , le Roi se réserva d'en ordonner ce que bon lui sembleroit. S. Jean d'Angeli se rendit à ces conditions le 24 Juin. Soubize & quelques Offi-

Officiers vinrent se jeter aux pieds du Roi. Il leur fit un accueil assez favorable : il leur parla d'autant plus avec grâce que son begaiement naturel le lui permettoit. Chacun d'eux prend ensuite son parti. Soubize va s'enfermer à la Rochelle, & il y mène d'abord la vie d'un simple particulier. Il y eut le chagrin qui arrive ordinairement à ceux qui servent un parti tumultueux & anarchique. Après qu'ils ont fait tout ce qu'on pouvoit attendre de gens de cœur & d'esprit, on les soupçonne, on crée encore contre eux. Les Réformés ne reconnaissent pas mieux en plusieurs occasions la manière noble, désintéressée & religieuse, dont le brave Duc de Rohan frère de Soubize les servoit.

1621.

*Vie de M.
du Plessis-
Mornay.
Liv. IV.*

Quoique le Roi eut promis aux habitans de S. Jean d'Angély la conservation de leurs biens, cela n'empêcha pas qu'il n'y eût des maisons pillées. On tâcha de couvrir un manquement de parole qui pouvoit être préjudiciable au progrès des armes du Roi, en disant que la chose étoit arrivée à l'inscu de Sa Majesté, & des principaux Officiers, & qu'on avoit arrêté le désordre, dès que ceux-ci en furent avertis. Au commencement de Juillet, Louis envoia une Déclaration pour être enregistrée au Parlement de Bourdeaux. Il y ordonoit que les fortifications de S. Jean d'Angély seroient rasées, les fossés entièrement comblés, & les habitans dépouillés de tous leurs priviléges. Le Roi alla ensuite à Cognac dans le dessein de s'avancer

1621.

en Guienne. Les deux Reines l'avoient joint au siége. La jeune prit la route de Bourdeaux ; & Marie de Médicis s'en retourna sur ses pas à Tours, si mécontente du Connétable de Luines , qu'elle tâchoit de soulever contre lui les Courtisans & les Officiers auxquels elle pouvoit librement découvrir le chagrin qui la dévoroit.

Le Roi se dégoûte du Connétable de Luines.

Journal de Bassompierre. Tom. II.

Le Roi son fils commençoit lui-même de se dégoûter de Luines : Et peut-être que le Connétable auroit eu la douleur de survivre à son crédit & à sa faveur, si le Duc d'Epernon ne l'eût pas servi fort à propos en avançant la prise de S. Jean d'Angeli. Le Favori se donnoit de si grands airs de hauteur & d'autorité, qu'il en devenoit insupportable à son maître, qui se repentoit de l'avoir trop élevé. Louis découvrit ses sentimens à Puisieux Secrétaire d'Etat, & au Jésuite Arnoux. Les Courtisans attentifs à tous les mouvemens, & à la moindre oeilade du Prince, reconnurent bien-tôt qu'il n'étoit plus si charmé de son Connétable. Quelques-uns lui insinuent maligement que les Luines, & leurs créatures, ont les meilleures places & les principaux Gouvernemens du Roiaume, que trois Frères d'une naissance médiocre se sont faits Ducs & Pairs , qu'ils possèdent entr'eux pour dix millions d'or de charges , d'emplois , de terres & d'autres biens ; en un mot, qu'ils sont devenus si riches, si puissans, qu'un Roi n'oseroit presqu'entreprendre de les abaisser. Ces discours faisoient de fortes impressions sur l'ef-

1621.

L'esprit d'un Prince foible & soupçonneux. Son Confesseur, auquel il découvrit sa peine, étoit redévable de son avancement au Connétable. La reconnoissance ne demandoit-elle pas qu'il travaillât à dissiper la jalousie que le Roi prenoit ? Arnoux n'en fit rien, soit qu'il ne fut pas alors content lui-même de son bienfaiteur, soit que l'ambitieux Jésuite se flattât d'avoir encore plus de part aux affaires, quand le Favori feroit reculé.

Pendant que le Roi étoit à Cognac après le siége de S. Jean d'Angeli, Luines entra un jour en grande pompe dans le château. Ses Gardes & ses Suisses marchoient devant lui, & les principaux Officiers de l'Armée le suivoient. Louis presque seul dans sa chambre, apperçut par la fenêtre ce nombreux cortège. *Voiez, Bassompierre,* dit-il à ce Courtisan qui se trouvoit près de lui, *Voiez ; c'est le Roi qui entre. Vous me pardonnerez, Sire,* repartit adroitement Bassompierre : *C'est un Connétable aimé de son Maître, qui étale aux yeux du monde les bienfaits & la puissance du Prince qui l'a élevé. Vous ne le connaissez pas,* reprit brusquement Louis. *Il croit que je lui en dois de reste. Ebloui de sa fortune, il veut faire le Roi, mais je l'en empêcherai bien. Voilà comme un Favori arrogant & téméraire se perd insensiblement, en ne ménageant pas assez la délicatesse du Prince, & en affectant de paroître trop grand devant celui auquel il est redévable de son élévation. Vous êtes bien malheureux, Sire,*

1621.

de vous mettre ces fantaisies en tête, dit alors Bassompierre avec cet air libre & naïf qu'il affectoit. M. le Connétable ne l'est guères moins de son côté, puis que vous prenez de pareils ombrages. Et je le suis encore plus de ce que vous me faites cette confidence. Vous vous querellerez un de ces jours l'un contre l'autre ; & vous vous raccommoderez incombinent. A quoi tout ceci aboutira-t-il ? Ce qui arrive entr'un mari & une femme qui se sont brouillez. On convient de chasser les domestiques témoins du différend. Vous avouerez à M. de Luynes que vous m'avez découvert votre mécontentement & à quelques autres ; Et nous en serons tous la vic-sime. Votre Majesté peut se souvenir que la seule pensée qu'il eut que vous aviez de la bonne volonté pour moi, fut presque cause de ma perte l'année dernière. Que ne fera-t-il pas, s'il vient à savoir ce que vous me dites contre lui ? Le Roi promit à Bassompierre avec serment, qu'il ne parleroit point de ceci à son Favori, quand même ils se raccorderoient ensemble. Je me suis ouvert seulement au P. Arnoix, ajouta Louis, ne lui témoignez rien, & gardez le secret jusqu'à ce que je vous permette de vous expliquer. Il n'est pas nécessaire, Sire, répondit Bassompierre, que vous me commandiez de me taire. Je m'en impose à moi-même la nécessité. Il y va de ma fortune & de ma vie. La confidence du Roi étoit si périlleuse en ce temps-là, que Bassompierre fut bien-aise de ce que Sa Majesté lui donnoit ordre d'aller incessamment à Paris

Paris pour les formalitez de la ratification du Traité qu'il venoit de négocier à Madrid sur l'affaire de la Valteline.

1621.

La fierté du Duc d'Epernon ne s'accommodeoit pas de servir sous le Connétable se le Duc de Luines, ni sous le Maréchal de Lesdiguières. Dez qu'Epernon fut au camp devant S. Jean d'Angeli, il ne manqua pas de représenter à Sa Majesté, qu'ayant tous jours reçu l'ordre immédiatement des Rois ses prédeceſſeurs, il espéroit qu'elle lui conſerveroit la même distinction. Louis ne put refuser cette grace à un Seigneur qui venoit de le servir utilement en Bearn, & dont il avoit encore besoin. Epernon continua de recevoir les ordres du Roi feul. Et pour éviter les embarras, le Marquis de la Valette fils du Duc exerça la charge de Colonel général de l'Infanterie, dont il avoit la ſurvicance. Après la prise de S. Jean d'Angeli, il fallut trouver un emploi particulier au Duc d'Epernon, puisque fa délicatesſe ne lui permettoit pas de servir dans une Armée, où il y avoit un Connétable & un Maréchal général au-dessus de lui. On donna donc au Duc quatre mille homimes de pied & six cens chevaux pour commencer le blocus de la Rochelle. C'étoit la commission la plus agréable qu'il pût recevoir. Epernon qui haiffoit mortellement les Rochelois, & qui avoit beaucoup de présomption & de vanité, ne desespéroit point d'exécuter enfin fon projet formé, il y a quatre ans, de réduire la place. Le voilà donc qui

*Vie du Duc
d'Epernon.**Liv. VII.**Bernard,**Histoire de**Louis XIII.**Liv. VI.**Mercure
Français.*

1621.

1621. s'avance encore fièrement jusques à Surgères, & qui prétend ferrer la ville de près par les diverses garnisons qu'il met dans les lieux circonvoisins. Toujours vaste dans ses desseins, Epernon pense même à fermer l'entrée du port de la Rochelle. Mais ne s'étant pas accommodé des propositions de l'Ingenieur qu'on lui donna, le Duc n'alla pas si loin qu'il avoit projeté. Le détail de diverses actions qui se passèrent entre ses gens & ceux de la Rochelle, seroit trop ennuyeux. Je dirai seulement que le fils du brave la Nouë fut fait prisonnier dans une de ces rencontres. Epernon en usa bien avec lui. Mais le Roi, dont le naturel pencha toujours vers la sévérité, vouloit que la Nouë fût transféré à Bourdeaux, afin que le Parlement lui fit son procès comme à un rebelle. Le Duc qui n'approuvoit pas qu'un Officier de mérite fût traité si rigoureusement, eut, je croi, la générosité de favoriser l'évasion de la Nouë, qu'il avoit envoié au château d'Angoulême.

Le Duc de Rohan tâche de mettre les villes de la basse Guienne en état de se défendre. Lorsque Louis se préparoit au siège de S. Jean d'Angeli, le Duc de Rohan exhorte toit les villes de la basse Guienne à ne se séparer point de l'union que toutes les Eglises Réformées avoient jurée entr'elles, & il enseignoit les moyens de se bien défendre. L'Assemblée de la Rochelle lui avoit instamment recommandé de racommander Boesse Pardaillan avec le Marquis de la Force. Le premier ne pouvoit digérer que

que l'Assemblée eût préféré l'autre pour le commandement général du Cercle Réformé de la basse Guienne. La Force ne demandoit pas mieux que de s'accorder. Mais son rival ne voulut pas seulement voir le Duc de Rohan. Le refus lui fit juger que Pardaillan avoit pris des engagemens avec la Cour. Il convoque en effet une assemblée Provinciale à Sainte-Foi, où il fut résolu de députer Maleret au Roi, & de lui donner la commission de faire à Sa Majesté des protestations d'obéissance & de fidélité de la part des villes de Guienne, excepté Bergerac & Montauban. Mais pendant que Maleret va faire une mauvaise & flatteuse harangue, Rohan se transporte par tout, à Clérac, à Tonneins, à Nérac & ailleurs. Il rassure les gens, il les encourage, il leur persuade de reconnoître la Force pour leur Général, en un mot, il fait si bien que Pardaillan qui avoit promis des merveilles au Connétable, ne peut plus répondre que de deux places où il étoit le maître, & de quelques autres moins considérables, dont les Gouverneurs se dévouèrent lâchement à la Cour. Rohan content de son circuit, prend ensuite un grand détour afin de s'en aller à Montauban. Il vouloit éviter le Maréchal de Thémire qui prétendoit lui couper le passage.

Il eut le chagrin d'apprendre en arrivant, La basse Guienne fut rendue au Roi.

1621.

*Mémoires
de Rohan.
Liv. II.
Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VI.
Mercure
Français.
1621.*

de la basse Guienne. Elles ouvrirent les portes au Roi, ou à ses Généraux, excepté Cléraq & Nérac. De manière que le Duc de Rohan persuadé qu'il auroit bien-tôt toutes les forces du Roi sur les bras, s'applique sérieusement à mettre Montauban en état de résister; résolu à soutenir sa réputation, & à faire ce que le monde attendoit du rare génie, de l'habileté consummée, & du grand courage d'un des plus illustres Capitaines d'un siècle fertile en guerriers extraordinaires. Ce même Châteauneuf Gentilhomme Limosin, neveu du Marquis de la Force, qui avoit répondu si fièrement au Duc de Rohan, que si les Seigneurs Réformez abandonnoient l'Assemblée de la Rochelle, on trouveroit le moyen de se défendre sans eux; Châteauneuf, dis-je, qui témoignoit un zèle si ardent pour la conservation des priviléges & de la liberté de ceux de sa Religion, vendit bassement au Connétable de Luines Pons ville assez bien fortifiée en Saintonge, qu'il avoit promis de conserver le mieux qu'il lui seroit possible. Favas, ce Député général des Eglises Réformées, qui dans le dessein d'obliger la Cour à le gagner par ses bienfaits anima toujours l'Assemblée de la Rochelle à ne point accepter les expédiens que les grands Seigneurs Réformez proposoient, de donner quelque satisfaction au Roi sur son autorité commise; Favas encore n'est ni plus fidèle ni plus constant que Châteauneuf. Il ordonne à son

son fils de remettre entre les mains du Roi Casteljaloux & une autre place de sûreté, quoi qu'elles fussent éloignées de douze lieues & plus, de la route que Sa Majesté devoit prendre pour aller à Montauban.

Castelnau fils du Marquis de la Force étoit dans la disposition de se défendre en homme de cœur dans Bergerac. Mais Panissant qui avoit beaucoup de crédit parmi les habitans & parmi les soldats, gagné par le Connétable, débaucha la plus grande partie de la garnison, & fit ouvrir les portes au Roi. Le Duc de Maienne assisté des Maréchaux de Roquelaure & d'Aubeterre avoit assiégié Nérac quelque temps auparavant. Montpouillan & Castetz y commandoient. La Force le père tâcha de les délivrer par une diversion, en attaquant Caumont. La ville fut seulement surprise. La résistance du château donna le temps au Duc de Maienne de venir au secours. Il laisse Vignoles devant Nérac, acourt à Caumont en diligence, attaque la ville si vigoureusement, que la Force est obligé de se retirer & d'abandonner son entreprise. Maienne retourne glorieux à Nérac, le prend, emporte rapidement toutes les places de sûreté du Duché d'Albret, ou du Comté d'Armagnac, & vient enfin trouver le Roi dans Agen. Sa Majesté s'y étoit rendue après avoir pris Clérac.

¹ Ce fut la seconde ville qui entreprit de résister. ² Elle est située sur la rivière du

1621. Lot ; les fortifications en étoient bonnes, & il y avoit trois mille hommes , en y comprénant les habitans , résolus à se défendre en braves gens. On agita dans le Conseil du Roi s'il s'arrêteroit à la prendre , ou bien s'il marcheroit droit vers Montauban. Bergerac, Sainte-Foi , Tonneins & toutes les autres villes de seureté sur la Garonne & sur la Dordogne s'étoient renduës à Sa Majesté. Tout plioit devant elle : disons mieux , les lâches & avares Gouverneurs des places , que la Cour avoit gagnez par des récompenses , ou par des promesses , trahissoient à l'envi les intérêts de leurs Eglises. Quelques - uns effraieuz se livroient eux - mèmes , sans attendre que la Cour les achetât. Le Duc de Sulli retiré à Figeac fit faire des protestations de sa fidélité au Roi. Les habitans de Turenne , de Limueil , & des autres places appartenantes au Maréchal de Bouillon envoient aussi des Députez pour faire leurs soumissions à Sa Majesté. Il sembloit que Louis maître de tout le païs & des environs pouvoit se dispenser de s'amuser à prendre Clérac , ville désormais incapable de faire grand mal. Il résolut pourtant de l'affièger dans les formes , puis qu'elle ne vouloit pas ouvrir ses portes. Le Maréchal de S. Geran & le Marquis de Termes ont ordre d'aller reconnoître la place. Louis s'approche ensuite , & l'attaque si vigoureusement , que les habitans se rendent à discréction au commencement du mois d'Août. Le Roi toujours sévère fit

s,
y
e-
le-
L-
S-
n-
té
nt
cl.
u-
-
o-
de se
la
iré
fa
e,
e-
ié
D-
is
IS
I-
te
le
re
es
s
fi
-
ue
et

fit pendre Denis Consul de la ville, la Far-
gue Ministre, le père de celui-ci, & deux
ou trois autres. On pilla plusieurs mai-
sons, quoique le Roi eût accordé la vie
aux bourgeois & la jouissance de leurs
biens. On accuse quelques Officiers Ca-
tholiques d'avoir fait noier par une perfi-
de collusion une grande partie de la gar-
nison. Mais les Ecrivains flatteurs pré-
tendent que cet accident arriva par un
malheur imprévu. De peur que certai- *Mémoires*
nes gens ne s'avisent de nous reprocher *de Deageant.*
ici que la passion nous fait tourner les *Pag. 279.*
chooses au désavantage des Catholiques, *280.*
citons un zélé Catholique témoin de ce
qui se passoit: c'est Deageant. *Ceux qui*
avoient voulu porter les affaires aux plus
grandes extrémités, dit-il, emploioient di-
vers artifices pour engager Mr. de Luines
à faire des démarches contraires aux choses
promises, & capables d'augmenter la dé-
fiance, & de soulever davantage les Hu-
guenots, témoin ce qui se fit à S. Jean d'An-
geli au préjudice de la capitulation, à Pons,
à Clérac, & en d'autres endroits.

Guillaume du Vair Garde des Sceaux, *Mort du*
l'un des principaux promoteurs d'une Garde des
guerre si remplie d'infidélitez & de super- *Sceaux du*
cheries, mourut à Tonneins avant la red- *Vair.*
dition de Clérac, âgé de 65. ans. Un cer-
tain extérieur de probité, & l'affection
de je ne sai quelle austérité de vertu, lui
avoient acquis d'abord assez de réputation
dans le monde. Mais il parut en plu-
sieurs occasions, que semblable à Seneque

1621. & à plusieurs autres Philosophes Stoïciens, dont le Magistrat faisoit gloire de suivre les sentimens, du Vair cherchoit Mercure François.
 1621. peut-être plus le faste & l'ostentation, que Gramond,
Historian ce qu'il y a de réel & de solide dans la
Gallia Lib. bonne Philosophie & dans la véritable Religion.
 IX. Outre qu'il ne fut pas à l'épreuve de la tentation d'un riche Evêché, que Luihes lui présenta dans le dessein de rendre la cire plus molle & plus flexible entre les mains du Garde des Seaux, qui prétendoit passer pour un troisième Cator tombé du Ciel, du Vair fit un tort extrême à sa réputation, en vendant avec la permission du Roi qu'il obtint, sa charge de Premier Président au Parlement de Provence; chose sans exemple & exceptée dans l'Edit qui acordoit la vénalité des charges. Content d'avoir profité pour lui-même, le Président devenu Garde des Seaux, parut ensuite fort zélé pour la suppression du *Droit annuel*, autrement de la Paulette. Nos graves Magistrats font ainsi des loix sévères, quand il n'y a rien à perdre pour eux. Mais s'ils trouvent le moindre profit à faire, ils seront les premiers à violer les clauses les plus sacrées d'un Edit, qui permettant certains abus, sous le prétexte spécieux de la nécessité publique, excepte du moins quelques-uns des plus crians. Quoi qu'il en soit de la droiture du cœur de ce fameux Garde des Seaux, dont il n'appartient qu'à Dieu de juger, on lui donne la gloire d'avoir introduit la politesse du langage, & le

& le goût de la véritable éloquence dans le 1622 Barreau.

Le monde raisonna fort sur un endroit de son testament. Après y avoir protesté qu'il mourait dans la communion de l'Eglise Catholique, Apostolique, & Romaine, & dans la participation des prières de la bienheureuse Vierge, des Saints, & de tous les fidèles vivans, j'emporte dans le tombeau, dit-il, un extrême regret de voir que l'avarice & l'ambition de ceux qui devroient travailler fortement à la réformation de l'Eglise, & à l'édification du peuple, y mettent les plus grands obstacles. Je prie Dieu qu'il leur touche efficacement le cœur. Cet article parut extraordinaire, & les gens des deux Religions ne favoient comment l'accorder avec la conduite du Garde des Seaux. Si M. du Vair, dirent les Réformez, souhaitoit sincèrement la réformation de l'Eglise, pour quoi nous haissoit-il mortellement? Nous demandons la même chose que lui. L'unique reproche qu'il nous pouvoit faire, c'est que nous allons peut-être trop loin. Est-ce donc là un si grand crime? Au lieu d'exciter le Roi à nous poursuivre à feu & à sang, M. le Garde des Seaux n'auroit-il pas mieux fait de persuader à Sa Majesté, qu'elle devroit travailler sérieusement à la réformation du Clergé, au retranchement des abus, & sur tout à la diminution de la Monarchie du Pape? On pourroit se rapprocher après l'abolition des désordres incompatibles avec l'esprit du Christianisme. Les Papistes malins

1621.

lins parloient aussi de leur côté. Les uns demandoient, si c'étoit dans le dessein de réformer le Sacré Collège, que du Vair s'étoit mis en tête d'être Cardinal. *Puis que M. le Garde des Seaux, disoient les autres, souhaitoit en bon Catholique la réformation des mœurs & des abus, pourquoi gardoit-il un Evêché sans faire aucune fonction Ecclesiastique ? Il affecte d'aimer la modestie ; il ordonne dans son testament que son tombeau & l'épitaphe soient d'une simplicité Chrétienne. Cela seroit fort bien, si le bon Magistrat peu satisfait du revenu que les Seaux donnent, n'avoit pas pris sans scrupule un des plus riches Evêchez du Roiaume.* Heureusement pour du Vair, Luines son patron fit cesser tous ces murmures. Les Français toujours occupez de la dernière chose qui se présente, laissèrent le Garde des Seaux. On se mit à crier plus fort que jamais contre le Connétable. Je ne sai comment il eut l'imprudence de prendre encore les feaux. Les gens de lettres & de robe regardèrent cette action comme une injure & une insulte que leur faisoit un homme sans aucune teinture des sciences & des loix, qui non content d'être indignement parvenu d'une petite charge dans la Fauconnerie à la première dignité militaire du Roiaume, se croit encore assez habile pour y exercer la seconde Magistrature. Tout le monde se mocqua de la sotte vanité de Luines. Il portoit les clefs du coffret où sont les feaux, pendues à son cou, aussi

aussi bien que la croix de l'Ordre du S. Esprit. Celle-ci, disoit-on, & l'Epée de Connétable, ne lui conviennent pas mieux que les feaux.

Louis faisoit si bien les affaires de la Cour de Rome & du Clergé, en mettant ^{pe} au Roi le feu dans son Roiaume, que le Pape & ^{sur le pre-} les Evèques de France ne manquèrent pas ^{grès de ses} de lui donner les éloges les plus outrez, ^{armes en} Guiana. & de l'exhorter vivement à poursuivre une si sainte entreprise. Grégoire écrivit au Roi un bref long & flatteur. Après l'avoir exalté de ce que dans un âge, où les autres Princes ne pensent qu'au plaisir & aux divertissemens, il marchoit à la tête de son Armée pour aller prendre les places hérétiques, jouissez de la belle réputation que vous acquerez, dit le S. Pére à Louis. Suivez Dieu qui combat avec vous. Comme vous êtes maintenant le foudre de la guerre & le bouclier de la paix, vous serez aussi désormais la louange d'Israël & la gloire de tout le monde. Du plus haut sommet de notre dignité Apostolique nous assurons de cœur & d'affection à vos Armées; par nos prières ardenles & assidues nous attirons le secours du Ciel sur vous. Quoique nous ne doutions point que votre vertu & votre constance ne vous portent à mettre la dernière main à l'œuvre que vous avez commencée, trouvez bon que nous vous enflammons encore par nos exhortations, afin qu'il paroisse que nous prenons à cœur l'avantage de la véritable Religion & l'augmentation de votre gloire. Ce n'est pas tout.

Lc

1621. Le Pape vouloit qu'après avoir défolé plusieurs belles & grandes Provinces de France ; sous prétexte d'y extirper l'hérésie, Louis armât une puissante flote pour réduire enfin la Rochelle. Grégoire promettoit hardiment que Dieu feroit en faveur du Roi , des miracles aussi éclatans que ceux du passage de la Mer Rouge & du Jourdain. Le Papé répondroit après cela de la conquête de l'Orient, pourvu que Louis imitât ses ancêtres , qui ont obéi , disoit Grégoire , aussi religieusement aux exhortations des Papes qu'aux commandemens de Dieu. Paroles impies & prophanes ! Mais doit-on attendre autre chose d'un misérable Successeur de ces Pontifes sanguinaires , qui ont mis toute l'Europe, que dis-je , l'Orient & l'Océident en feu, & qui ont fait couler des rivières de sang humain, en sonnant la trompette de leurs prétendues guerres saintes ?

Harangue
du Clergé
de France
sur le même
sujet.

Mercure
Français.
1621.

Le Clergé de France voulut encherir sur le Pape. Les Députez des deux Ordres s'étoient assembléz dans le mois de Juin à Paris. Le Roi les fit venir à Poitiers, & puis à Bourdeaux, afin que voiant de plus près les belles victoires de Sa Majesté sur les hérétiques , ils fournissent librement une somme extraordinaire pour subvenir à de si grandes dépenses. Ces Messieurs résolurent en effet de donner au Roi un million d'or , destiné , dirent-ils , à la prise de la Rochelle. Cette conquête après laquelle & le Pape & les Evèques soupiroient si fort , coutera un peu plus

plus cher au Clergé. Il faudra bien accorder encore d'autres dons gratuits. Cornulier Evêque de Rénes fut chargé de faire ensuite la remontrance ordinaire au Roi. Il étoit engagé pour lors au siège de Montauban, dont le malheureux succès ne répondit pas aux magnifiques promesses que le Pape & les Evêques faisoient à Louis de la part du Ciel. Les Cardinaux de Retz & de la Valette, & les principaux Prélats de l'Assemblée du Clergé, accompagnèrent Cornulier quand il vint s'acquitter de sa commission. Il feroit difficile de trouver quelque chose de moins judicieux, de plus flatteur, & de plus violent que la longue harangue de cet Evêque. Depuis un siècle, dit-il, on n'entendoit dans notre terre que la voix de la tourterelle gémissoire. Elle quitte maintenant le ton lugubre pour rendre avec alegresse mille actions de graces à Dieu, de ce qu'il nous a donné un Roi puissant & capable de mettre l'Eglise dans son ancienne splendeur. Vous essuiez nos larmes, Sire, & vous changez les tristes accens de nos voix en acclamations de joie sur les grands biens que nous commençons de recueillir par votre piété & par le progrès de vos armes. Que les anciennes Histoires des Hebreux vantent tant qu'elles voudront un Roi qui à l'âge de vingt ans extirpa l'Idolatrie que ses Prédeceesseurs avoient soufferte; nous exalterons encore plus notre auguste Monarque. Son zèle & sa ferveur le relèvent infiniment au dessus de Jofias.

Après

1621.

Après une invective outrée contre les Réformez, le Prélat quitte sans façon le caractère de Prédicateur de l’Evangile de paix, il entonne la trompette de la guerre plus fort qu’aucun autre. Ce n’est pas, Sire, ajoute-t-il, que nous demandions la guerre, au contraire nous souhaitons la paix. Le Dieu que nous servons, est un Dieu de paix & non de dissensions. C’est à nous de le suivre dans ce même esprit, & de la lui demander incessamment. Mais pour obtenir une bonne paix, il faut quelquefois prendre les armes. Quoique la guerre soit ordinairement accompagnée de pertes & de malheurs, elle vaut souvent mieux qu’une mauvaise paix. Dieu qui est juste Juge, donne toujours une fin heureuse à une guerre bien fondée. La maxime n’est pas certaine. Mais enfin la question, c’est de savoir qui avoit pris les armes avec plus de justice, ou du Roi pour opprimer ses sujets sur un prétexte de désobéissance assez léger, ou des Réformez pour la conservation de leurs priviléges & de leur liberté. Ce n’est pas ici le lieu d’examiner cette affaire. Voions la suite du discours d’un Prélat qui prêche la guerre. Pour réussir dans votre entreprise, Sire, ajoute-t-il, vous n’avez qu’à faire usage des avantages que le Dieu des batailles a miraculeusement mis entre vos mains, & à vous souvenir que si les Israélites eussent poursuivi leurs ennemis jusques dans les lieux forts où ils se retirèrent, l’Arche du Seigneur n’aurait jamais été prise par les

Pbi.

1621.

Philistins. A ce compte l'Evêque ne vouloit pas que le Roi fit bon quartier à ses pauvres sujets Réformez. Toute la grace que Cornulier conseilloit à Louis de leur accorder , c'étoit de les reléguer dans les bourgs & dans les villages , à l'exemple de l'Empereur Constantius qui en usa de la sorte au regard des Idolâtres.

Le Prélat emploia toute son éloquence qui consistoit plus dans une abondance de paroles ennuieuses , qu'en raisons solides & bien poussées , à faire valoir l'octroi d'un million d'or que le Clergé destinoit au siége de la Rochelle. Mais comme le don de ces Messieurs n'est jamais tellement gratuit , qu'ils ne prétendent en tirer de fort grands avantages , l'Evêque de Rénes pressa vivement Sa Majesté , de leur accorder certaines choses qui n'étoient pas moins préjudiciables à la juridiction & à l'autorité Roiale , qu'à la liberté de conscience des Réformez , & aux Edits de pacification. Les auditeurs furent extrêmement surpris après des exhortations si pathétiques à la rigueur & à la guerre , d'entendre dire à l'Evêque d'un air grave & sérieux , que ses confrères & lui ne prétendoient point déraciner les erreurs par la force & par la yiolence. *La liberté* , poursuivit-il , est tellement gravée dans le fond de l'esprit de l'homme , que ce qui s'y enracine par la force , n'est pas ordinairement de longue durée . *La contrainte est moins capable encore de produire la foi qui doit être libre , & s'y insinuer doucement par l'inspi-*

1621. *l'inspiration divine, par la patience, par les exhortations, & par les bons exemples.*

Cette maxime juste & véritable parut venir mal à propos dans un discours plus digne d'un Officier d'Armée, que d'un homme qui se disoit l'Ambassadeur du Dieu qui anonce la paix & l'amour du prochain. Quelques Courtisans qui avoient de la raison & du discernement, ne purent s'empêcher de rire au nez d'un harangueur qui avancoit gravement les raisonnemens les plus faux, & les contradictions les plus grossières.

**Le Duc
d'Angoulême & ses
deux Collé-
gues sont
rappelés de
leur Ambaf-
fade en
Allemagne.**

*Ambassade
d'Angoult-
me. Pag.
536. 537.
538. &c.
567. 568.
&c.*

Charles de Valois Duc d'Angoulême étoit revenu au temps de cette Assemblée du Clergé, de la célèbre Ambassade à laquelle il fut envoié l'année précédente en rappellez de Allemagne avec le Comte de Béthune & l'Aubespine Abbé de Preaux. Le ban Impérial publié contre Frederic Roi de Bohème, les entreprises du Marquis Spinola, non seulement sur le bas Palatinat, mais encore sur les terres de plusieurs Princes de l'Empire qui n'avoient aucune part à l'affaire de Bohème, enfin, les vives remontrances de ceux de l'Union Protestante à la Cour de France, que si le Roi ne s'opposoit vigoureusement aux projets ambitieux de la Maison d'Autriche, toute l'Allemagne seroit bien-tôt subjugée, ces choses, dis-je, firent ouvrir un peu les yeux à Louis & à son Conseil. *La Maison d'Autriche, dit Sa Majesté dans une lettre aux trois Ambassadeurs à Vienne, fait pour les jours de noveaux*

veaux

veaux progrès. Sans avoir égard à l'état présent des affaires, ni à l'honneur de mon nom & de mon entremise, l'Empereur poussé par les Espagnols a mis durant votre négociation l'Electeur Palatin au ban de l'Empire. C'est une marque certaine qu'il pense plus à s'acroître par la voie des armes, qu'à faire la paix. Retirez vous de Vienne, dez que vous en trouverez un prétexte honnête ; Et le pliôt sera le meilleur. Je fais réflexion qu'il est à propos d'arrêter le cours des prospérités de la Maison d'Autriche, & de ne favoriser pas davantage son agrandissement. Le Roi d'Espagne recueilliroit lui seul au préjudice de mes amis & des alliez de ma Couronne, tout le fruit des soins que je prens. Sans faire aucune démonstration de cette prévoyance, éludez doucement les propositions que l'Empereur fera désormais pour se servir encore de mon entremise au rétablissement de ses affaires. Revenez me trouver. En si vous voiez, en passant, quelques uns des Princes de l'Union Protestante, exhortez-les à demeurer dans une bonne correspondance les uns avec les autres, & à rallier leurs amis. Assurez les aussi de ma bonne volonté, & du désir que j'ai de voir leurs affaires sur un meilleur pied ; non que je veuille entretenir la division & le trouble, en Allemagne. Je cherche au contraire les moyens de parvenir à un accommodement raisonnable.

Puisieux Secrétaire d'Etat explique encore mieux les choses dans sa lettre aux mêmes

1621. mêmes Ambassadeurs. Vous prévoiez fort bien, leur dit-il, l'agrandissement de la Maison d'Autriche, & que par les conseils des Ministres d'Espagne, elle cherche à se prévaloir de ses nouveaux avantages; & à se servir de notre entremise, comme d'un degré pour monter au comble de sa grandeur. Outre l'intérêt général, le nôtre s'y trouve engagé bien avant. Car enfin, cette balance que nous prétendons mettre dans la Chrétienté, ne seroit plus entre nos mains : Et ceux de la Maison d'Autriche et auroient égard à nos offices & à notre amitié, qu'autant que leur intérêt particulier les y convieroit. Outre le peu de gratitude que les Espagnols nous témoignent, nous leur donnons moyen d'avancer leurs affaires, & nous nous rendons odieux & suspects à nos autres amis, chose que nous devons éviter avec soin. Si sans donner du soupçon de votre départ, vous voiez qu'il y ait lieu de faire en sorte que les Princes de l'Union, alliez de cette Couronne, ne soient point inquiétés sur l'affaire de la Bohême & du Palatinat, emploiez y vos offices. Ils en ont requis Sa Majesté, & lui en ont remontré la conséquence. Ces Messieurs d'Autriche ne paroissent pas se contenter de la Bohême, ni du Palatinat. Ils inquiètent sous ce prétexte beaucoup de Princes & quelques villes de l'Empire, qui ne sont point de la faction de l'E lecteur Palatin. Et si le Roi d'Espagne conserve la Valteline qu'il a usurpée, comme il témoigne en avoir le dessein, la liberté de l'Italie est bien engagée. L'Espagne

Espagne joindra facilement les forces qu'elle y entretient, avec celles de l'Allemagne. Mais le Roi a résolu de ne souffrir pas cette invasion.

1621.

Les raisonnemens de Louis & de son Ministre étoient bons & solides. Mais ils s'avisoient trop tard l'un & l'autre de prévenir des inconveniens dont les Ambassadeurs les avertirent judicieusement après la bataille de Prague. Bien loin de prendre de ces mesures, afin d'arrêter le progrès des armes de la Maison d'Autriche, & d'empêcher l'oppression entière du Roi de Bohême & des Princes Protestans de l'Empire, le Conseil de France amusé par le Traité de Madrid sur la Valteline, fit justement tout ce que l'Empereur & le Roi d'Espagne pouvoient souhaiter pour l'exécution de leurs projets. Pendant que Louis fait la guerre à ses sujets, le haut & le bas Palatinat sont entièrement envahis, le Marquis Spinola attaque vigoureusement les Provinces-Unies, & le Gouverneur de Milan élude la restitution de la Valteline. Au lieu de porter ses armes en Guienne, le Roi n'auroit-il pas fait plus sagement, d'envoyer ses troupes vers l'Allemagne, & de paroître du moins prêt à s'opposer à l'usurpation des Etats héréditaires de Frederic, & à l'oppression des Princes de l'Union Protestante ? Trop heureux d'obtenir une trêve de six semaines pour le Palatinat, ils coururent presque tous à l'envi demander grâce à l'Empereur.

1621. Les Ministres de France s'imaginoient mal à propos, que le Roi cessant de s'entretenir pour l'accommodement de Bethlen Gabor avec l'Empereur, la Maison d'Autriche auroit des affaires en Hongrie, qui ne lui permettroient pas de pousser trop loin ses conquêtes en Allemagne : pensée dont les trois Ambassadeurs de France font bien voir la fausseté dans une lettre à Puisieux.

Jamaïs, disent-ils, la guerre de Hongrie ne sera capable de faire une assez puissante diversion. C'est un Royaume situé à l'extrême extrémité des Etats de l'Empereur, & les habitans sont tellement incapables de lui faire du mal sans le secours de leurs voisins, que l'une de ces deux choses doit arriver infailliblement. Ou les Hongrois se soumettront au Turc : Et c'est un mal irreparable pour la Chrétienté ; ou bien l'Empereur les subjuguera par la force. Il en seroit déjà venu à bout sans les trêves que nous avons obtenuës. Cela ne manquera pas d'être suivi d'une loi d'hérédité semblable à celle qui est imposée à la Bohême, à la Silésie & à la Moravie depuis la bataille de Prague. L'Empereur n'appelle plus autrement ces Provinces que son Royaume héréditaire. Que si nous pouvons faire la paix de Hongrie, le Turc en sera exclu ; & l'Empereur y aura seulement l'autorité que l'ancienne constitution du gouvernement lui donne : la puissance souveraine demeurera toujours partagée entre le Roi & les Etats du Pays. Cette considération porta

1621.

Les trois Ambassadeurs de France à demander la permission de faire de nouvelles instances pour la conclusion de la paix entre l'Empereur & Bethlen Gabor. Ils croioient avoir assez avancé leur négociation dans les conférences qu'ils eurent à Hambourg avec les Ministres du Prince de Transilvanie. Mais l'Empereur & son Comte d'Ognate Ambassadeur d'Espagne à Vienne, bien avertis que Louis désormais occupé chez lui, ne pourroit s'opposer aux desseins de la Maison d'Autriche, refusèrent toutes les conditions dont Gabor auroit pu se contenter raisonnablement.

Ferdinand & les Espagnols se croioient assurés de réduire la Hongrie dans une campagne avec les secours que Sigismond Roi de Pologne devoit envoier, de prendre encore l'un & l'autre Palatinat par le moyen de Maximilien Duc de Bavière, auquel on promettoit la dignité Electrale dont Frederic Roi de Bohême seroit dépouillé ; enfin, de soumettre si bien les Princes de l'Union Protestante, qu'aucun d'eux n'oseroit remuer. L'artificeux Prince de Transilvanie avoit aussi ses vues & ses desseins qui l'éloignoient de la paix, quoiqu'il fit semblant de la souhaiter. Par ses intrigues à la Porte Ottomane, Gabor avoit engagé le jeune Osman Empereur des Turcs qui venoit de s'accommoder avec le Sophi de Perse, à tourner ses armes contre la Pologne, plutôt que contre la Hongrie. Outre

L 2 que

1621.

que le Transilvain craignoit de se rendre trop odieux aux Hongrois & même à tous les Princes Chrétiens , s'il paroiffoit avoir appellé les Turcs en Hongrie , il vouloit avoir pour lui tout ce qui restoit de ce grand Roiaume , sauf à se faire ensuite tributaire & vassal du Grand Seigneur. Ce détour étoit plus avantageux à l'ambition de Gabor. La conquête de la Hongrie Chrétienne , dont il possédoit la meilleure partie , lui paroiffoit assurée , dez que , bien loin de recevoir du secours de Sigismond Roi de Pologne , l'Empereur feroit peut - être dans la nécessité d'en donner à un Prince voisin son beau-frère , qui auroit sur ses bras toutes les forces du Turc. Le Duc d'Angoulême , Béthune , & Preaux furent ainsi réduits à revenir en France avec le chagrin d'avoir uniquement travaillé à l'agrandissement des ennemis secrets & irréconcilia-bles de leur Maître. Aveuglé par les élo-ges flatteurs qu'on lui donnoit sur le progrès de ses armes en Guienne , & insensi-ble déformais au mal qu'il se faisoit à lui-même , & aux avantages qu'il donnoit à une Couronne rivale de la sienne , Louis reçut le Duc d'Angoulême à bras ouverts. Il l'emploia dans son Armée , afin qu'à-près l'avoir aidé à rendre la Maison d'Au-triche plus puissante & plus formidable , Angoulême se servît encore à défoler les plus belles Provinces de France , & à la rendre moins capable de soutenir ses meil-leurs alliez . Etrange aveuglement , dirai-je

je d'un Roi ou d'un Conseil entêté de l'établissement d'un pouvoir arbitraire ! Dans la passion de dominer à sa fantaisie, on ruine le Roiaume, on abandonne les voisins à la discrétion du plus fort, on laisse agrandir une Puissance qui auroit fait trembler la France, si un habile Ministre n'avoit heureusement réparé les fautes de ceux qui l'avoient précédé dans le Conseil du Roi.

On recommença la guerre en Hongrie Progrès des incontinent après que les trois Ambassadeurs de France eurent pris congé de l'Empereur. La tréve finissoit alors. Ferdinand & Gabor ne vouloient ni la continuer, ni faire la paix. Les armes Impériales eurent d'abord de fort grands avantages. Setschi Seigneur de Hongrie avoit abandonné le parti du Transilvain, & emmené deux mille hommes aveo lui. Renforcé de quelques troupes que l'Empereur lui donna, Setschi surprit Alten-sol & Vesprin. Il se joint ensuite à Palfi autre Seigneur Hongrois du parti de Ferdinand. Dans un poste avantageux entre Tirnaw & Caffovie, ils se flattoint *Mercure*^{1621.} *François.* l'un & l'autre de prendre Gabor qui étoit dans la première de ces deux places, *Vittorio Siri Memo-* & de le livrer ensuite à l'Empereur. Mais *Recondite Tom. V.* le Transilvain fut plus habile qu'eux. Il se retire de Tirnaw; Et emportant avec *Pag. 488.* lui la couronne & les ornemens Roiaux à Caffovie, il y amasse une armée, pendant que celle de l'Empereur s'affoiblit, & perd sa première ardeur en prenant

1621. des places. Le Comte de Buquoï rappelle de Moravie en Hongrie, comme à une conquête certaine, marche droit à Presbourg & l'investit. Forgatsi Palatin de Hongrie & quelques autres Seigneurs du País y étoient enfermez. Soit que naturellement legers & inconstans, ils fussent las de la domination de Gabor, soit que l'Empereur leur fit espérer de plus grands avantages, Forgatsi & ses partisans rendirent la ville de Presbourg, à condition que Sa Majesté Impériale leur conserveroit leurs charges & leurs dignitez. La garnison du château fait mine de vouloir se défendre. Mais Buquoï attaque si vigoureusement la place, que le Commandant demanda bien-tôt à capituler.

La face des affaires change en Hongrie par la mort du Comte de Buquoï.

Mercure François.
1621.
Vittorio Siri Memo-
rie Recondite. Tom. V.
Pag. 349.

Tout paroissoit céder à la rapidité des armes victorieuses de Ferdinand, lorsque le malheureux succès du siège de Neuhausel fit changer la face des affaires. Buquoï s'étoit approché de la ville, sur l'avis que certaines gens lui donnerent d'une prétendue mesintelligence entre les soldats de la garnison. Le rapport étoit faux, ou les esprits se réunirent à la vue de l'ennemi. Le Palatin Forgatsi fait sommer la garnison, & ils répondent, qu'en bons Hongrois ils mourront plutôt que de retourner sous la domination des Allemans. La place ne fut point si bien investie, qu'il n'y passât continuellement des gens frais & du secours d'un corps d'armée du parti de Gabor posté aux

aux environs. Le monde ne favoît pour-
quoi un aussi habile Général que Buquoi
s'opiniâtroit à demeurer devant une ville
qu'il ne pouvoit pas prendre. Son armée
s'affoibliffoit tous les jours, & les Soldats
rebutez se décourageoient. Buquoi per-
dit enfin malheureusement la vie d'onze
coups de pistolet, de lance, ou de sabre
dans une rencontre où il fit tout ce qu'on
pouvoit attendre de son courage & de sa
valeur, pour rassurer les siens épouvan-
tez, qui fuoient devant l'ennemi. Telle
fut la fin de Charles de Longueval Com-
te de Buquoi, Seigneur Valon. Ses bel-
les actions dans les guerres de France &
des Païs-Bas, où il fervit utilement la
Couronne d'Espagne, méritèrent que
l'Archiduc Albert lui donnât le coman-
dement des troupes destinées au secours
des Empereurs Mathias & Ferdinand. At-
tentif à remplir tous les devoirs d'un
grand Capitaine, Buquoi acquit une gloire
immortelle dans les guerres de Bohême
& de Hongrie. Sa mort fut une perte ir-
réparable pour l'Empereur. Les affaires
de Bethlen Gabor se rétablirent en un in-
stant. Après avoir surpris Setschi & Pal-
fi, dont les troupes furent mises en dé-
route, il reprend Tirnaw, s'avance vers
Presbourg, & l'affiége. Budiani Seigneur
Hongrois de son parti fait d'un autre côté
des courses jusques à Vienne. On dit
que Ferdinand put voir des fenêtres de
son palais de Vienne en un jour, les flam-
mes de vingt villages brûlez par les gens

1621. de Gabor au delà du Danube , & de quatorze mis en feu dans le même temps en deça de la rivière par les soldats de Budiani.

Osman Empereur des Turcs marche contre la Pologne à la tête d'une puissante Armée.

Nani, Historia Veneta.
Lib. III.
1617. &
1618.
Mercure Français.
1621.

Nonobstant un si prompt rétablissement de ses affaires , le Transilvain fut plus tenté que jamais d'écouter les propositions de paix que fit ensuite la Cour de Vienne , plus attentive aux affaires d'Allemagne qu'à celles de Hongrie. Bien des choses contribuèrent à rendre Gabor plus traitable. Il fut obligé d'abandonner le siège de Presbourg , dont la garnison Allemande se défendoit fort bien , & il apprit que les Turcs déconcertez de la perte d'une grande partie de leur puissante Armée sur les confins de la Moldavie & de la Podolie , traitoient avec la République de Pologne. Cette fâcheuse nouvelle fit craindre à Gabor que Ferdinand maître absolu en Autriche , en Bohême , en Silésie , & presque dans tout l'Empire , n'appellât une grande partie de ses forces en Hongrie , pour la subjuguer entièrement , & pour le chasser lui-même de la Transilvanie. Les Turcs divisés entr'eux & affoiblis des pertes faites en Pologne ne paroisoient point en état de secourir Gabor assez puissamment contre l'Empereur & contre le Roi de Pologne. Ces deux Princes ne pouvoient pas manquer de s'unir & de se venger du Transilvain , dez que Gustave Roi de Suède ne donneroit plus d'occupation à Sigismond du côté de la Livonie. Je n'ai point

point encore parlé des affaires des Turcs. Embarassez à leur guerre de Perse depuis le commencement du règne de Louis XIII. ils ont laissé les Chrétiens en repos. Mais puisqu'ils paroîtront désormais sur la scène en Europe, je croi devoir rapporter de temps en temps ce qui se passe de plus remarquable chez eux. Les hommes se ressemblent par tout, & nous trouvons, à peu près, le même jeu des passions dans le Divan & au Serrail, que dans les Cours les plus déliées de l'Europe Chrétienne. Madrid, Paris, Londres, Vienne, & Constantinople peuvent nous fournir également de quoi nous instruire.

Le Sultan Achmet étant mort l'an 1617. Mustapha son frère lui succéde au préjudice de deux jeunes fils que l'autre laissoit. Les Turcs ont pris des Arabes cette coutume de préférer un & quelquefois deux frères de l'Empereur mort, ou déposé, à ses enfans. Nous en avons vu un exemple en nos jours. Mustapha Prince imbécille & né pour être le jouët de l'ambition des principaux Officiers de l'Empire Ottoman, ne demeura pas long-temps sur le Thrône. Le Muphti, le Caïmacan, & le Chislar Aga qui l'y avoient élevé, l'en firent décendre l'année suivante, & lui substituèrent Osman fils ainé d'Achmet. Ils espéroient de conserver plus facilement leur crédit & leur autorité durant la jeunesse d'Osman, que sous la foiblesse de Mustapha, dont les

L 5 femmes

1621.

femmes & les Eunuques pouvoient profiter aussi bien qu'eux , & mettre leurs amis & leurs créatures dans les premières places. Osman qui ne manquoit ni de férocité ni de courage , ayant commencé de gouverner par lui-même , écouta volontiers les insinuations de certaines gens après la conclusion de la paix avec le Sophi de Perse. On exhortoit le jeune Sultan à marcher sur les traces de ses prédeceſſeurs qui s'étoient rendus redoutables par leurs conquêtes en Europe. Les intrigues de Bethlen Gabor à la Porte Ottomane , & le succès de ses entreprises en Hongrie , donnèrent encore occasion aux flatteurs de représenter au Grand Seigneur , qu'il étoit facile de réduire la Pologne épuisée par ses guerres contre les Moscovites & contre les Suédois , à la condition des Etats tributaires de la Porte. *Bethlen Gabor , disoit-on au Sultan , s'offre de se rendre vassal de Ta Hautesse , pourvu qu'elle l'aide indirectement à conquérir le reste de la Hongrie . Qu'il sera facile de réduire l'Allemagne , quand suivie des Hongrois & des Polonois rangez sous son obéissance , Ta Hautesse marchera droit à Vienne en Autriche !* Ces remontrances firent impression sur l'esprit d'Osman , & il chercha dez-lors un prétexte de déclarer la guerre à la Pologne.

Bethlen Gabor lui en fournit un. Ferdinand & Sigismond presqu'également intéressez à rompre les ambitieux projets de Gabor du côté de la Hongrie , tentèrent de

de l'arrêter dans sa Transilvanie , en le 1621.
faisant attaquer par les Princes de Molda-
vie & de Valachie. Gabor averti de ce
dessein , représente à la Porte que le Mol-
dave gagné par les Polonois, veut se don-
ner à eux , & se soustraire de l'obéissance
du Grand Seigneur. Un nommé Cam-
pagi reçoit incontinent la commission
d'aller en Moldavie aveo deux cens Turcs,
de tuer Gratian , c'étoit le nom du Prin-
ce , & de prendre sa place. La chose ne
fut point si secrète que Gratian n'en eût
connoissance. Il attend Campagi dans
une embuscade , & le tué avec ses deux
cens Turcs. Persuadé qu'il n'y avoit
plus rien à ménager pour lui à la Porte
Ottomane, Gratian se jette entre les bras
des Polonois , qui regardent la Moldavie
& la Valachie comme une ancienne dé-
pendance de leur République. Zamosky
fils du Grand Chancelier de Pologne mar-
che à la tête de vingt mille hommes ,
s'empare de la Móldavie , & la défend heu-
reusement d'abord contre les Turcs qui
vinrent l'attaquer. L'Armée Polonoise
a de grands avantages dans la première
occasion , & elle entre dans la Valachie.
Les Turcs firent venir alors le Cham des
Tartares de Prekop. Il marche droit à
l'ennemi, il lui donne bataille , & le défait.
Gratian, Zamosky , & deux mille Polo-
nois demeurèrent sur la place. Depuis
ce temps-là Osman ne parla plus que de
se venger de l'insulte qu'il prétendoit a-
voir reçue des Polonois. Nous connoissons

1621. des Princes Chrétiens qui ont mis l'Europe en feu sur des prétextes encore plus légers & plus frivoles.

Sigismond informé des préparatifs du Grand Seigneur, convoque une Diète générale à Varsovie vers la fin de l'année 1620. Il fut blessé quelques jours auparavant par un Gentilhomme Polonois qui avoit résolu de l'assassiner, & qui ne voulut jamais découvrir ses complices. Le Roi avoit beaucoup d'ennemis parmi la Noblesse. Son ardeur à secourir Ferdinand contre les Etats de Bohême, déplut à beaucoup de gens. Les Polonois craignoient que Sigismond n'eût envie de suivre l'exemple de l'Empereur, & qu'il ne pensât à rendre le Royaume de Pologne héréditaire, puis qu'il aidoit son beau-frère à subjuger un Etat originaiement aussi libre que la Pologne.

On résolut dans la Diète de se préparer à une vigoureuse résistance. Le Prince Ladislas fils ainé du Roi faisoit état de marcher au devant des Infidèles à la tête de cent mille chevaux & plus. L'Armée du Sultan se trouva de deux cens cinquante mille hommes au mois de Mai en 1621. sans y comprendre les Tartares qui avoient ordre de la joindre. Les principaux Officiers n'avoient point été d'avis que le Grand Seigneur entreprît une guerre difficile & périlleuse contr' une Noblesse brave, aguerrie, & disposée à mourir plutôt qu'à perdre sa liberté. Mais rien n'étoit capable d'arrêter le jeune Of-

*Vittorio Si. à une vigoureuse résistance. Le Prince
ri Memori. Ladislas fils ainé du Roi faisoit état de
Recondite.
Tom. V.
Pag. 350.*

man.

man. Le voilà qui sort de sa capitale, & qui s'avance vers Andrinople au commencement d'Août, nonobstant les remontrances de ses Officiers. Le Muphti & quelques Visirs tentèrent encore la voie de la superstition pour détourner le Sultan de continuer sa marche. C'est un moyen souvent plus efficace sur certains esprits, que les raisons les plus solides. Un Santon aposté par le Muphti aborde le Sultan qui revenoit de la prière & lui dit : *Dieu m'a révélé la nuit dernière dans une vision, que si Ta Hautesse va plus loin, elle est en danger de perdre l'Empire. Son épée ne peut faire cette année du mal à qui que ce soit.* Osman n'étoit point si crédule que son Muphti se l'imaginoit. Voions si la prédiction est bien certaine, répond-il en souriant ; & prenant son cimeterre, il ordonne à quelqu'un d'en couper la tête au prétendu Saint à révélations. Le Muphti auteur du stratagème fut tellement effraié, qu'il alla promptement se mettre au lit. Il envoie demander ensuite au Sultan la permission de s'en retourner à Constantinople, pour y mourir, disoit-il, entre les bras de je ne sai quel autre Santon, qui avoit d'intimes communications avec Dieu.

L'Armée Ottomane passa le Danube sur Osman et un pont de bateaux vingt-cinq lieues au obligé de dessus de son embouchure dans la Mer Noire. Avant que de s'avancer en Moldavie & en Valachie, Osman laissa un avec les Po- lonois après avoir perdu Bassa pour la garde du passage sur le Danube la moitié de son Armée.

1521.

nube avec ordre d'élever un fort à la tête du pont. Le dessein du Sultan, c'étoit de traverser le Niester vers Cochin, d'entrer dans la Podolie & d'y prendre la ville de Caminiecz. Rempli des vastes projets qu'il avoit formez, Osman s'imagine déjà que tout plie devant lui, & qu'il va de Caminiecz établir à Cracovie une nouvel-

*Vittorio Si.
ri Memorie
Recadite.
Tom. V.
Pag. 350.*

351.

le forme de gouvernement. Mais ses espérances furent bien trompées. Le Prince Ladislas s'étoit si bien retranché sur le bord du Niester près de Cochin, que jamais les Turcs ne purent forcer le camp des Polonois, ni entrer dans la Podolie. Depuis le 12 Août jusques au 10. Septembre, il y eut chaque jour une action entre les Infidèles & les Chrétiens. La Noblesse Polonoise animée par l'exemple du Prince Ladislas donnoit des marques prodigieuses de courage & de valeur. Osman enragé de voir périr une si belle Armée par les maladies que causèrent les pluies & les autres incommoditez de la saison, ne savoit à qui s'en prendre. Il fit trancher la tête au nouveau Prince de Moldavie & à quelques-uns des plus considérables du pais, sous prétexte qu'ils avoient négligé de préparer les choses nécessaires pour faire passer le Niester à l'Armée Turque, & qu'ils avoient souffert que les Polonois prissent un poste si avantageux. Le Grand Vizir fut aussi déposé. Telle est la mauvaise politique des Sultans, ils se défont de leurs premiers & de leurs meilleurs Officiers, dez qu'un projet ne

ne réussit pas. On n'examine point si c'est la faute de celui qui a le principal commandement de l'Armée. Osman ne croioit-il point que le Vizir qui l'avoit détourné de son entreprise aussi bien que le Muphti, n'étoit pas fâché que la prophétie du Santon se trouvât véritable?

Le Sultan voioit bien la cause principale de sa disgrâce, & il ne pouvoit y remédier. Soit que les Janissaires l'eussent suivî à contrecœur dans une expédition trop difficile, soit que prévenus que le sang d'un homme de bien qui prédisoit ce que Dieu lui avoit révélé, attiroit la colère du Ciel sur celui qui l'avoit brutalement répandu, les Janissaires, dis-je, ne firent point leur devoir : ils lâchoient le pied dez que l'ennemi se présentoit à eux en bonne contenance. Enfin, les vivres vinrent à manquer dans un pays désert & ruiné. Le Grand Seigneur voioit mourir tous les jours ses soldats de faim & de maladies. Dans cette affligeante extrémité, il commence de penser à la retraite : il écoute les propositions de paix que lui fait le Prince de Valachie. Les Polonois qui ne souffroient guères moins que les Turcs, les acceptèrent d'autant plus volontiers, qu'elles leur étoient plus honorables & avantageuses. Osman promit d'empêcher que les Tartares ne fissent leurs courses ordinaires en Pologne ; & le Prince Ladislas s'engagea pour le Roi son père & pour la République de Pologne, que les Cozaques n'infesteroient plus la Mer Noire,

1621. re , ni les païs de la domination Ottomane. On dit que le Sultan trouva , en repassant le Danube , qu'il avoit perdu la moitié de son Armée ; trop heureux que les Polonois eussent consenti à la restitution de ce qu'ils avoient pris dans la Moldavie. Ladislas retorna content & glorieux en Pologne. Toute l'Europe applaudissoit à la prudence & à la valeur d'un Prince qui en se retranchant à propos , avoit arrêté une multitude infinie d'Infidèles qui venoient inonder la Pologne. Osman rentra tout au contraire chez lui avec la rage & le desespoir dans le cœur. Il avoit conçu une haine si furieuse contre les Janissaires qui refusèrent de faire leur devoir , qu'il résolut de ruiner une ancienne milice , désormais trop formidable aux Sultans , & d'en établir une nouvelle. Ce desssein découvert trop tôt coûtera l'Empire & la vie au jeune & infortuné Osman.

Réduction Bethlen Gabor levoit le siège de Pressentiére de la bourg , lors qu'il apprit la retraite hon-
Bohème, de la Silésie & de la Teuse du Grand Seigneur , sur les progrès
des autres duquel il fendoit une grande partie de ses Provinces espérances. La nouvelle fut un coup de foudre pour le Transilvain. Il desespéra
à l'obéissan- ce de l'Em- dez - lors de se faire reconnoître Roi de pereut.

Puffendorf Hongrie ; un acommodelement avanta-
Commentar. geux avec l'Empereur fut son unique ref-
Rerum Sue- source. Les affaires de Ferdinand paroisc-
cicarum. soient sur le meilleur pied du monde ; &
Lib. I. la Cour de Vienne fière du succès de ses
Nani, Histo- armes & de ses intrigues , menaçoit hau-
ria Veneta. tement

tement ses ennemis, & commençoit de 1621.
 négliger ceux dont elle imploroit l'affis- Lib. V.
 tance, il n'y a pas un an. Le Comte de 1621.
 Buquois avoit réduit la Moravie avant que Mercure
 de venir en Hongrie : Et ce fut en vain 1621.
 que le Marquis de Jagerndorf s'opiniâtroit
 à conserver une partie de la Silésie à Fré-
 deric Roi de Bohême qui l'avoit fait son
 Commissaire. Foible & dernier effort
 d'une Roiauté mourante ! L'Electeur de
 Saxe contraignit Jagerndorf à sortir de la
 Province qui se soumit entièrement à
 l'Empereur. Prévenu par ses Moîtiers
 confidens, que le prompt rétablissement
 de ses affaires est une récompense mani-
 feste de son attachement à la Religion Ca-
 tholique, & que Dieu l'a suscité pour la
 destruction de l'Hérésie, Ferdinand chassa
 d'abord de la Bohême & des Provinces
 annexées les Ministres Hussites & Protef-
 tans. L'Electeur de Saxe voulut intercé-
 der en faveur des Luthériens : on ne l'é-
 couta pas. La Cour de Vienne ne se met-
 pas en peine de ménager un Prince dont
 elle n'a plus besoin. Les Luthériens con-
 siurent alors, mais un peu trop tard, que
 si les Catholiques les avoient épargnez en
 certaines rencontres, ce n'étoit qu'afin
 de les séparer des autres. Tel est le génie
 des Princes entêtez de leur Papisme. Ils
 chassent, ils proscrivent indifféremment
 tous ceux d'une autre Communion, sans
 se soucier d'affoiblir & de ruiner même
 leurs Etats. Pilsen, Egra, Thabor, &
 quelques autres villes de Bohême tenoient
 encore

1621.

encore pour Frederic, Le Comte de Mansfelt avoit une assez bonne garnison dans Pilsen ; & il ne desespéroit point de trouver quelqu'ouverture pour rappeler Frederic , ou du moins de donner encore long-temps de l'occupation & de l'inquiétude à Ferdinand. Tilli Général des troupes Bayaroises profite habilement de l'absence de Mansfelt. Il étoit allé conférer à Heilbron avec les Princes de l'Union Protestante. Voici donc Tilli aux portes de Pilsen avec dix mille hommes. Celui que Mansfelt avoit laissé pour commander en sa place , étoit d'avis d'accepter les offres avantageuses du Général Bayarois. Mansfelt l'en dissuade & lui promet d'arriver bien-tôt à son secours. Tilli plus actif & plus diligent presse la place si vivement , qu'elle est obligée de se rendre à des conditions honnêtes. Egra, Elnbogen , & deux ou trois autres villes ouvrent ensuite leurs portes à Tilli. Il ne restoit plus en Bohême que Thabor & Vittigau. Don Baltazar de Maradas Officier de l'Empereur les prit. La première capitule au mois d'Octobre, & l'autre tient jusqu'au commencement de l'année suivante.

Le Duc de Bavière enlevé. Mansfelt chassé de toutes les places qu'il avoit retenues en Bohême, se retira dans le haut Palatinat , résolu à le défendre , en cas que Maximilien Duc de Bavière entreprène d'exécuter la commission que l'Empereur lui avoit donnée d'enlever cette partie du patrimoine de Fr.

Puffendorf Commentar. Rerum Suecicarum. Lib. I.

Frederic. Quoique la Cour de Vienne sem- 1621.
 blât vouloir ménager Jaques Roi d'Angle- Mémoires
 terre, en faisant furieoir en apparence de Louise Ju-
 liane. Pag.
 l'exécution de la commission Impériale, 203. 210.
 on y prenoit des mesures pour dépouiller Mercure
 entièrement Frederic, & pour transpor- François.
 ter la dignité Electorale à un autre. Le 1621.
 Duc de Neubourg cadet de la Maison Manifeste
 Palatine, étoit allé solliciter à Vienne Charles
 l'investiture de l'Electorat. Mais Ferdi- Palatin.
 nand avoit déjà pris avec Maximilien des Pag. 25. 26.
 engagemens que son honneur & sa con- Egc.
 science, disoit-il, ne lui permettoient pas Historical
 de rompre. La Cour de Madrid eut pei- Collections.
 ne à consentir à l'élevation de la Maison 1621.
 de Bavière, ancienne rivale de la gran-
 deur de celle d'Autriche. Cependant le
 Roi d'Espagne fut obligé de céder aux in-
 stances de Ferdinand. Il vouloit absolu-
 ment tenir ce qu'il avoit promis au Duc
 de Bavière, dont Sa Majesté Impériale
 avoit reçu des services si considérables,
 Pendant que tout ceci se tramoit à Rome,
 à Madrid, à Bruxelles & à Vienne, con-
 tre Frederic, Jaques Roi d'Angleterre
 intercédoit hautement en faveur de son
 beau-fils dans toutes ces Cours, si vous
 en exceptez celle de Rome. Mais les in-
 stances d'un Roi foible & incapable de se
 venger d'un injuste refus, n'étoient pas
 d'un grand poids. On le paioit de belles
 paroles. Une Cour le renvoioit à l'autre,
 Le Roi d'Espagne répondoit qu'il écriroit
 aux Archiducs des Païs-Bas, & ceux - ci
 promettoient leurs bons offices auprès de
 l'Empe-

1621. l'Empereur. A Vienne on sembloit donner quelqu'espérance , & dans ce temps-là même Maximilien Duc de Bavière en-
vahissoit le haut Palatinat de concert avec Ferdinand.

Le Baron Digby Ambassadeur Extraordinaire d'Angleterre étoit venu de la part du Roi son maître , prier instamment l'Empereur de recevoir dans ses bonnes graces Frederic & ses enfans , & de lui laisser ses Etats héréditaires , & la dignité dont il jouissoit avant l'affaire de Bohême. Jaques promettoit que son Beau-fils se soumettroit à l'Empereur , & qu'il recevroit toutes les conditions honnêtes & raisonnables que Sa Majesté Impériale voudroit lui imposer. Voici la réponse qu'elle fit rendre à l'Ambassadeur Anglois. *L'Empereur, dit-on à Digby, ne souhaite rien plus que de contenter le Roi de la Grande-Bretagne & les autres Princes qui s'intéressent pour le Palatin. L'affaire se terminera bien-tôt, dès que le Roi d'Angleterre obligera Frederic à se soumettre à l'Empereur, & à lui donner une juste satisfaction. Sa Majesté Impériale n'a rien fait jusques à présent, sans l'avis des Electeurs & des Princes de l'Empire. Ils sont assemblés à Ratisbonne, l'Empereur les consultera, & il fera savoir ensuite au Roi la résolution qui sera prise de concert avec eux. On le prie seulement de considérer que dans la guerre qu'il est question de terminer, les deux parties ne sont pas égales. Il y a une extrême différence entre l'Empereur*

reuer & le Palatin. L'un est vassal rebelle & condamné, l'autre est son Souverain légitime. Nonobstant cette grande inégalité, l'Empereur a bien voulu acorder à la confédération du Roi de la Grande- Bretagne une trêve pour le bas Palatinat. Bien loin de reconnoître la grâce de Sa Majesté Impériale, Frederic a fait commettre de nouvelles hostilités en Bohême, en Silesie, & ailleurs. Que M. l'Ambassadeur juge lui-même, si l'Empereur n'a pas de bonnes raisons de punir son vassal d'une revolte opiniâtre. Cependant si le Palatin veut écouter les bons avis que le Roi son beau-père lui donne, & lever les justes soupçons que l'Empereur & les Princes ont de la sincérité de ses intentions, l'affaire pourra se terminer à l'amiable. Si Ferdinand craignoit d'attirer sur lui la colère du Ciel, en ne tenant pas ce qu'il avoit promis au Duc de Bavière, comme Sa Majesté Impériale écrivoit à Don Baltazar de Zuniga Ministre du Roi d'Espagne ; le même Ferdinand, cet Empereur si religieux, ne devoit-il pas appréhender aussi de déplaire à Dieu, en trompant d'une manière si contraire à l'Evangile, un Roi qui se reposant sur les bonnes paroles qu'on lui donnoit, se contentoit d'intercéder en faveur de ses enfans, & ne vouloit employer ni la force, ni les armes ? Une conduite pareille à celle de Ferdinand passeroit pour une insigne perfidie entre des particuliers. A la Cour d'un Prince Chrétien, c'est un coup d'habile & de profond Politique. On le loue, on l'admire.

Dans

262.

Dans le temps même que l'Empereur donne ces belles paroles à l'Ambassadeur d'Angleterre, Maximilien Duc de Bavière entre dans le haut Palatinat à la tête d'une Armée de vingt-cinq mille hommes, sous prétexte d'en chasser Mansfelt, qui nonobstant ses disgraces passées avoit ramassé un corps de dixhuit mille hommes, avec lequel il faisoit des courses dans les Etats voisins des Princes ennemis du Roi de Bohême. Tilli & le Général des troupes de l'Evêque de Wirtzbourg se joignirent dans le dessein de repousser Mansfelt: mais ils furent battus en plus d'une rencontre. Maximilien vient là-dessus dans le haut Palatinat. Il ne dissimule point son dessein; c'est, disoit-il dans une déclaration publique, d'exécuter la commission que l'Empereur lui a donnée. Digby se recrie à cette nouvelle; il presse l'Empereur de la part du Roi d'Angleterre d'arrêter le Bavarois. On le promet, on donne des lettres de l'Empereur, & Digby s'en va bonnement trouver le Duc de Bavière déjà maître du païs. Mansfelt dont l'Armée se trouvoit diminuée par les maladies & par les pertes faites dans les actions précédentes, ne fut pas en état de faire tête à Maximilien, qui venoit avec des troupes fraîches & plus nombreuses. Dans cette extrémité, Mansfelt a recours à la ruse & au stratagème. Il feint de vouloir traiter, & il parle d'entrer au service de l'Empereur; quoi que Ferdinand l'eût proferit cette année pour la

la seconde ou troisième fois. Maximilien acorda volontiers d'assez bonnes conditions à un Avanturier qui causoit depuis quelques années d'étranges embaras à la Maison d'Autriche, & qui malgré ses pertes continues, se trouvoit toujours plus puissant & plus formidable qu'auparavant.

Le Duc de Bavière étoit en parole avec Mansfelt, lors que Digby vint dire à Son Altesse, que Ferdinand consentoit à une suréance de l'exécution de sa commission Impériale. L'Ambassadeur Anglois repréfentoit encore à Maximilien, que Son Altesse avoit promis dans le Traité d'Ulm de n'attaquer point les Etats héréditaires de Frederic. On élude l'article d'Ulm, en disant que c'est une chose surannée, & que les affaires ont changé de face par la publication du bâton Impérial contre Frederic. Quant à la suspension d'armes dont l'Empereur parle dans la lettre que vous apportez, dit le Bavarois à Digby, il n'est plus question de trêve. Je suis d'accord avec le Comte de Mansfelt. On conservera désormais l'un & l'autre Palatinat en paix jusques à la réconciliation de Frederic avec l'Empereur. Le dissimulé Bavarois ne donna point d'autre réponse. Il se trompoit pourtant : Mansfelt n'étoit pas encore gagné. Maximilien ne favoit pas qu'il négocioit avec un homme peut-être plus fin que lui. Dez que Mansfelt eut touché quelqu'argent, il rendit des places qu'il ne pouvoit plus garder. Et ses

1621.

fes mesures furent si bien prises , qu'il eut le moyen de se retirer vers le bas Palatinat avec ce qui lui restoit de troupes. Quand il se voit en seureté , il déclare à ceux qui le somment de signer le Traité fait avec le Duc de Bavière, qu'il prétend demeurer fidèle au Roi de Bohème. Mansfelt arriva sur le Rhin fort à propos. Il rendit un signalé service à Frederic , en arrêtant le progrès que les armes Espagnoles faisoient de ce côté-là. Tel fut le sort de cet homme vraiment extraordinaire. Il paroîtra chaque année en diverses Provinces éloignées; portant par tout également la terreur & la désolation.

Vaines défaites données par l'Empereur au Roi d'Angleterre.

Quand Digby voulut se plaindre à l'Empereur au nom du Roi Jaques , de ce que le Duc de Bavière s'étoit emparé du haut Palatinat , Sa Majesté Impériale fit répondre froidement, que Maximilien s'étoit opposé seulement aux courses & aux ravages que Mansfelt Officier de Frederic faisoit sur les terres des Princes voisins de l'Empire. Et parce que les troupes Espagnoles tâchoient d'envahir le reste du bas Palatinat, dans le temps même que les Bavarroises prenoient le haut, Ferdinand s'en remit pour la suspension d'armes sur le Rhin que le Roi Jaques demandoit aussi, à ce qui seroit résolu à la Cour

Mémoires de Bruxelles. Afin que Digby fût mieux préparé à la défaite que l'Archiduchesse des Païs-Bas devoit lui donner de son côté, Ferdinand se plaignit fort de ce que Horace Veere Officier Anglois qui défend

Louise Juliane. Pag. 215. 216.

Mercure François. 1621.

défendoit bravement le bas Palatinat , a- 1621.
 voit ravagé les païs de l'Electeur de Ma-
 lence & de l'Evèque de Spire: La plain-
 te étoit frivole. Si Veere avoit fait des
 dégats sur les terres de quelques Princes de
 l'Empire, ce n'avoit été qu'afin de repouf-
 fer les Espagnols qui attaquoient le bas
 Palatinat contre la bonne foi du Traité
 d'Ulm. Et puis que l'Electeur de Maien-
 ce & l'Evèque de Spire favorisoient l'in-
 juste violence des Espagnols , Veere étoit-
 il blâmable de punir des Princes qui ai-
 doient une Puissance étrangère, à dépouil-
 ler un Electeur de l'Empire , dont les E-
 tats héréditaires ne pouvoient être atta-
 quez sans violer un accord solennel fait en-
 tre les Princes de la Ligue Catholique &
 ceux de l'Union Protestante ?

Le Roi Jaques conçut alors , du moins
 il fit mine de s'appercevoir que l'Empe-
 reur le jouoit. Il écrit à Ferdinand une
 lettre en manière de manifeste. Il se plaint
 de l'invasion du haut Palatinat par le Duc
 de Bavière , il fait de foibles menaces.
*Toute l'Europe , dit-il à l'Empereur , fait
 assez que mes Ambassadeurs ont agi , & que
 les Princes mes alliez se sont joints à moi ,
 afin d'appaiser les troubles de Bohême , &
 de donner la paix à l'Allemagne. Lors que
 j'attens la réponse de Vôtre Majesté sur les
 propositions que mon Ambassadeur lui a fai-
 tes , le Duc de Bavière se saisit du haut Pala-
 tinat , nonobstant l'espérance que vous aviez
 donnée que l'exécution de vôtre commission
 seroit surfisē encore quelque temps dans le*

1621. haut Palatinat. Je prie Votre Majesté d'apporter un prompt remède à tous ces maux, en recevant dans ses bonnes grâces l'Electeur mon beau-fils, & en le laissant en possession des Etats & de la dignité dont sa Maison a jouï jusqu'à présent. Jaques offroit ensuite à Ferdinand des conditions raisonnables ; que Frederic & ses enfans renonceroient à leurs prétentions sur la Couronne de Bohême ; qu'il rendroit à Sa Majesté Impériale la même obéissance que les autres Princes de l'Empire ; qu'il se présenteroit à genoux pour se réconcilier avec elle ; qu'il promettoit de n'exciter désormais aucun mouvement en Allemagne , & de s'emploier à la conservation de la dignité Impériale & de la paix dans l'Empire ; qu'il se réconcilieroit avec tous les Princes Ecclésiastiques ou séculiers, qu'il avoit pu offenser durant la guerre ; enfin , que si outre ces soumissions , il y avoit quelqu'autre chose nécessaire pour parvenir à une bonne réconciliation, Frederic la feroit encore , pourvu que l'Empereur lui donnât une solide espérance de le recevoir dans ses bonnes grâces.

Que si après ces avances , ajoutoit le Roi d'Angleterre , on ne veut avoir aucun égard à mon intercession , je me croirai suffisamment disculpé si je me sers des moyens que Dieu a mis entre mes mains , afin de conserver le patrimoine de mes petits-enfans. Je demande seulement que vous leur laissiez ce que leur père possédoit quand il épousa la Princesse ma fille. Cette lettre rendue lors

lors qu'un nouvel acteur étoit sorti de la basse Saxe avec une bonne Armée pour la défense du Roi de Bohême, étonna l'Empereur. On craignit à la Cour de Vienne que ce mouvement inopiné d'un Prince de la Maison de Brunswick, ne se fit de concert avec Sa Majesté Britannique. Le Comte de Swartzembourg est dépêché promptement à Londres en qualité d'Am-
bassadeur Extraordinaire de l'Empereur. Il s'acquita fort bien de la commission qui lui fut donnée, d'amuser le Roi d'Angleterre, & de lui faire tout espérer, sans en venir à un Traité réel. Le crédule Prince que les Espagnols continuaient de leurrer du mariage de leur Infante avec son Fils, se flata que le rétablissement de Frederic seroit une suite infaillible de la conclusion de cette affaire.

1621.

Albert d'Autriche Archiduc des Pays-Bas Guerredans mourut le 13. Juillet de l'an 1621. lors le bas Palatinat expiroit. Ce fut plutôt un Prince sans vices criants, que doué des vertus convenables à son rang & à sa naissance. Il aurroit peut-être mérité l'estime des honnêtes gens, si moins dépendant des conseils violens de la Cour de Madrid, il eût suivi ses inclinations naturelles, qui le portoient à la douceur & à l'humanité. Sa superstition ridicule de vouloir être enterré avec l'habit du prétendu S. Francois, fut une preuve de son petit génie, & de son ignorance des véritables principes du Puffendorf Mémoires de Louise Julie. Pag. 213. 214. Commentar.

M 2

Chris-

1621. Christianisme. L'Empereur Maximilien Rerum Suecicarum. son père ne donna jamais dans ces fadas. Nani, Historia Veneta. Lib. V. 1621. ses. La mort d'Albert n'apporta point de changement aux affaires. Tout se fait à Bruxelles par rapport aux instructions envoiées de Madrid. L'Infante Isabelle veuve de l'Archiduc, Souveraine par elle-même des Païs-Bas Catholiques, continua d'exécuter fidélement les résolutions prises par Philippe IV. son neveu Roi d'Espagne. Trompé par le Comte Duc d'Olivarez, ce jeune Prince croioit avoir autant de forces & de puissance, que ses flatteurs le lui disoient. Il entreprit dans le même temps de réduire le bas Palatinat, de faire la guerre aux Provinces-Unies, & de s'agrandir en Italie par l'usurcation de la Valteline, nonobstant le Traité de Madrid. Olivarez son Favori lui faisoit acroire qu'il viendroit à bout de tous ses projets, pendant que le Roi de France occupé par ses sujets, & celui d'Angleterre leurré de l'espérance du mariage de son Fils, ne penseroient point à secourir les Provinces-Unies, le Palatinat, & les Grifons. Le Conseil de Madrid se flattoit encore que l'Empereur maître absolu en Allemagne fourniroit à Philippe des troupes suffisantes pour l'exécution des vastes projets du Comte Duc.

Le Marquis Spinola rappelé dans les Païs-Bas pour le commandement de l'Armée que l'Espagne destinoit contre les Provinces-Unies, avoit laissé la conduite des troupes Espagnoles dans le bas Palatinat

1621.

nat à Don Gonzalez de Cordouë. La trêve acordée pour ce païs étant finie, Gonzalez y entra & prit plusieurs places. Puis feignant de vouloir aller à Heidelberg ou à Manheim , afin de donner le change au Général Veere , il tourna tout à coup vers Frankendal & l'assiéga. La brave résistance de la garnison & des habitans fut cause que Mansfelt nouvellement arrivé du haut Palatinat, eut le temps de joindre le Général Veere , & de marcher au secours de la place. L'Espagnol trop foible pour leur résister , leva le siège , & eut le chagrin de voir reprendre presque toutes ses conquêtes précédentes. Mansfelt va ravager ensuite le païs de l'Evêque de Spire , & en tire de grandes contributions. C'est l'opinion commune, que les Princes de l'Empire ont pris de cet Avanturier , qu'on appelloit *l'Ulisse d'Allemagne*, la méthode d'avoir toujours des troupes sur pied & prêtes à servir celui qui les veut acheter au plus haut prix : chose contraire, je ne dis pas à l'esprit du Christianisme , mais encore aux principes de l'équité naturelle. Car enfin , il n'est point permis de donner ainsi des troupes mercenaires indifféremment à toutes les Puissances qui offrent de l'argent, sans considérer si la guerre qu'elles entreprennent est juste , ou non. Cette coutume nouvellement introduite n'est pas moins pernicieuse au bien public & à la liberté de la Nation Germanique, peuple si libre dans son origine, que les divers Etats for-

1621: mez des débris de l'Empire Romain, ont tiré des anciens Germains, les maximes & les fondemens de leur liberté. Depuis que les Princes d'Allemagne ont trouvé leur compte à tenir toujours de nombreuses troupes sur pied, ils ont réduit leurs sujets à l'esclavage. Les plus puissans oppriment les plus faibles. Ceux qui n'ont pas moyen d'avoir des troupes sur pied, sont obligez de recevoir celles de leurs voisins. De manière qu'il en est de l'Allemagne à peu près comme de la Pologne. Il n'y a plus que les Princes & certaines villes qui soient libres au regard de l'Empereur. Le peuple se ressent autant que celui de France & des autres païs subjuguez, des effets terribles du pouvoir arbitraire. Au reste je ne prétends point parler ici généralement de tous les Princes de l'Empire. Je saï qu'il y en a de bons & de cléments, qui font justice à leurs sujets, qui les protégent, & qui les aiment. Les troupes qu'ils croient devoir entretenir, ils ne les font servir qu'à la défense de leurs amis & de leurs alliez, quand une Puissance trop ambitieuse entreprend de les opprimer.

Suivre Mansfelt dans toutes ses courses, ce seroit entrer dans un détail long & ennuyeux. Si Tilli que le Duc de Bavière envoia promptement au bas Palatinat pour s'opposer à Mansfelt, eût agi de concert avec Doni Gonzalez de Cordouë, ils eussent pu le défaire facilement. Mais la jalousie qui se mit entre les deux Généraux,

lui

hui fut salutaire. Habile à profiter de tout, il passa vers la fin de l'année en Alsace, ravagea le pays de l'Archiduc Leopold Evêque de Strasbourg, prit Haguenau, & vint assiéger Saverne. La rigueur de la saison ne lui permit pas de s'en rendre le maître. Horace Veere incommodoit de son côté les troupes Bavarroises que Tilli avoit mises en quartier d'hiver le long du Nekre ; & Obentraut Officier du Roi de Bohême fit irruption dans le Brisgau, pays héréditaire de la Maison d'Autriche, où il porta le feu & la désolation. Les affaires de Frederic paroisoient se rétablir un peu dans le bas Palatinat. De manière qu'il pensa dez-lors à quitter la Hollande, & à joindre Mansfelt, Veere, & les autres Officiers qui défeundoient si bien ses Etats héréditaires.

Quoique Christian de Brunswick Ad- ministrateur d'Halberstat, n'eût pas dans son expédition le succès qu'il s'en promettoit, elle contribua beaucoup à relever les espérances du Roi de Bohême, en faveur duquel se faisoit un mouvement hème. inopiné du côté de la basse Saxe. Christian s'étoit avancé dans la Hesse pour venir au secours du bas Palatinat, & il y prenoit des places sur le Landgrave Louis de Darmstat qui suivait le parti de l'Empereur. Mais les Espagnols & les Bavarrois, accusés au devant de lui l'obligèrent à se retirer dans la Westphalie. Après avoir ravagé le pays des Evêques de Munster & de Paderborn, il prit ces deux villes

*Puffendorf
Commentar.
Rerum Sue-
cicarum.
Lib. I.*

Mémoires de

1621.
*Louise Ju-
liane. Pag.
215. 216.*

*Mercure
Français.*

1621.

*Histoire de
la Rébellion
de Bohême.
Part. V.
Du Maurier
sur le Prince
Maurice
d'Orange.*

où il fit un riche butin. Il fondit la statuë de S. Liboire Patron de Paderborn. Aiant trouvé dans la Cathédrale de Munster douze grandes images d'argent des douze Apôtres , il résolut de les fondre pareillement , & d'en faire de la monnoie. Mais en ordonnant à ses gens d'enlever les statuës , il fit une apostrophe à ces choses inanimées qui marquoit la corruption de son cœur , & son peu de Religion : *pourquoi, dit-il , ne suivez-vous pas l'ordre que votre Maître vous a donné d'aller dans toute la terre ? Je vous obligera bien de lui obéir.* Il vouloit dire que les richedales qu'il ferroit faire des images des Apôtres , se répandroient déformais par tout. Je ne blâmerois pas ce Prince d'avoir converti en monnoie des images superstitieuses , & d'en avoir païé l'Armée qu'il destinoit au secours d'un Prince dont les Catholiques & sur tout les Ecclésiastiques pressoient injustement la ruine. Mais il y a je n'e sai quel air d'irreligion dans la raillerie de Christian que les honnêtes gens n'approuveront jamais. Les Paiens les moins superstitieux parlent avec indignation du Prince qui faisant ôter la drapprerie d'or d'une statuë de Jupiter , disoit en riant , qu'elle étoit trop pesante pour l'Eté , & trop froide pour l'Hyver.

Ceci n'est rien en comparaison de ce qu'on reproche encore à Christian ; & si le fait est véritable, on avoit raison de l'appeler , *le Duc curagé.* Pardonnons lui d'avoir fait mettre sur des médailles autour

1621.

tour de son empreinte en forme de devise,
Ami de Dieu, & ennemi des Prêtres. Il pouvoit bien être ami de Dieu & ennemi des superstitions que les Prêtres entretiennent dans le monde. Mais croioit-il plaisir à un Dieu qui ne commande rien plus que la douceur & l'humanité, en faisant passer plusieurs fois son cheval, dit-on, sur la tête de l'Evêque de Paderborn enterré jusqu'au cou par l'ordre de ce Prince inhumain & barbare? Cette seule action, si elle est véritable, flétrira toujours la mémoire de Christian. Son courage étoit plutôt une férocité, qu'un noble sentiment d'une ame bien née. La Reine de Bohême devoit trouver fort mauvais qu'un tel homme se déclarât son amant, & qu'il portât un gant de cette Princesse en forme de plumet sur son chapeau. Par une autre bizarrerie, le Comte de Mansfelt avoit toujours un chapeau gris sans cordon. Et quand on lui en demandoit la raison, j'en prendrai un, répondoit-il, lorsque j'aurai fait fortune. A ce compte il n'eut jamais de cordon à son chapeau. Il alla mourir dans la Bosnie après avoir couru le monde durant toute sa vie.

L'Europe étoit plus attentive aux nouveaux mouvements des Espagnols sur le Rhin contre les Etats Généraux des Provinces-Unies, qu'à ceux de l'Administrateur d'Halberstadt dans la Hesse & dans la Westphalie. Les soixante mille hommes que l'Infante Isabelle Archiduchesse des Pays-Bas Catholiques, avoit mis sur le Roi d'Espagne & les Provinces-Unies.

M 5 pied

1621.

pied pour attaquer les Provinces Unies furent partagez en trois corps , un de quarante mille hommes , avec lequel Spinola devoit entreprendre sur les places des Etats Généraux du côté de Cléves & de Juliers ; & deux autres de dix mille hommes chacun , pour couvrir le Brabant & la Flandre . On crut d'abord que le Marquis Spinola en vouloit à la ville de Juliers , où les Etats avoient une bonne garnison de quatre mille hommes . Mais il passa tout auprès , feignant de n'y penser en aucune manière , & il s'avança vers le Rhin du côté de Vesel . Spinola y dresse incontinent un pont de bateaux sur lequel une partie de son Armée passe , & il se tient avec l'autre en deça , comme pour observer les mouvemens de Maurice Prince d'Orange , qui étoit à Emmeric aveo une Armée de vingt-cinq mille hommes . Maurice qui se trouvoit fort inférieur à l'ennemi , cherchoit à renforcer l'Armée des Etats . Trompé par la marche de Spinola qui paroissoit fort éloigné d'aucun dessein sur Juliers , le Prince tira mille hommes de la garnison . C'est ce que Spinola demandoit . Il envoie incontinent le Comte Henri de Bergues l'un de ses Lieutenans Généraux investir Juliers avec sept mille hommes : Et Don Louis de Velasco l'autre Lieutenant Général reçoit ordre d'occuper le passage de Cléves entre le Rhin & la Meuse avec quatre mille hommes , pendant que Spinola fait tête au Prince d'Orange qui ayose quitter son poste .

Ber-

*Nani, His
toria Vene-
ta. L. V.
1621.
Mercure
Français.
1621.*

1621.

Bergues dont l'Armée fut augmentée de plusieurs Régimens qui vinrent de différents endroits, assiéga Juliers. Les trois mille hommes de garnison qui restoient, parurent dans la résolution de se défendre bravement. Mais Spinola pensoit plus à les réduire avec le temps, en leur ôtant toute espérance de secours qu'à les prendre par force. Le siège dura cinq mois, & ce fut inutilement que Maurice tenta de faire entrer du secours dans la place. Spinola découvrit l'entreprise, & en empêcha l'exécution. De manière que la garnison fut obligée d'accepter une capitulation honorable le 20. Janvier de l'année suivante. Le mauvais succès d'un autre projet des Espagnols consola les Etats Généraux de la perte de Juliers. Don Infigo de Borgia Gouverneur de la citadelle d'Anversavoit assiégié l'Ecluse avec dix mille hommes, un peu après que le Comte de Bergues eut investi Juliers. Mais ceux de Flessingue ayant envoié du secours fort à propos à l'Ecluse, les Espagnols furent vigoureusement repoussés à toutes leurs attaques. Borgia ne perdoit point courage, il prétendoit tenir la place bloquée durant tout l'Hiver. La rigueur de la saison lui enleva près de la moitié de son Armée; & son entreprise échoua entièrement par l'inondation de la campagne; quand les assiégez eurent rompu les digues & les chaussées en divers endroits.

Si Juliers assiégé par un des plus expériens Capitaines de son temps, & près France aff.

1621. d'être secouru par un Prince dont le monde admiroit depuis long-temps la prudence & l'habileté, tenoit les Pays-Bas & l'Allemagne en suspens, la France n'attendoit pas avec moins d'impatience le succès du siège de Montauban. On reconnut en comparant les deux entreprises, que si le Duc de Rohan fut plus heureux que le Prince d'Orange, le Marquis Spinola en favoit plus que le Connétable, & les Maréchaux de France, plus que le vieux Lefdiguières & les Ducs de Maienne & d'Angoulême. Disons pour sauver l'honneur d'un si grand nombre d'Officiers François qui ne purent prendre Montauban, que celui qui défendit la place étoit plus habile, & qu'il avoit une meilleure garnison que le Gouverneur de Jardiers. C'étoit le Marquis de la Force qui s'y jeta suivi de deux de ses fils après la déroute de ses affaires dans la basse Guienne. Le Duc de Rohan lui rend ce témoignage, qu'il fit ce qu'on devoit attendre d'un brave & expérimenté Capitaine. Le Comte d'Orval fils du Duc de Sully qui commandoit auparavant dans Montauban, céda sans peine à la Force. La garnison étoit de quatre à cinq mille hommes, & plusieurs bons Officiers s'enfermèrent volontiers dans une place, dont le siège devoit être fameux. Le Duc de Rohan l'avoit visitée quelque temps auparavant, en exhortant les habitans à suivre l'exemple de leurs pères, qui soutinrent

Mémoires
de M. de
Rohan.
L. II.

rent trois sièges dans les guerres précédentes de Religion en France, il donna les ordres nécessaires pour une vigoureuse résistance, & il promit de secourir la place en cas qu'elle fut attaquée. Le Duc dit à la louange de Dupuy premier Consul de Montauban, qu'il eut tant de prévoyance, & qu'il donna un si bon ordre à fournir les choses nécessaires à la défense de la ville, qu'il mérita avec la Force une grande part de l'honneur de la conservation de la place. *Montauban*, dit un *Mémoires Officier Catholique* témoin oculaire de *Puissegur*.
Tome I.
ce qui se passa dans la guerre dont je parle, fut aussi bravement défendu qu'il le pouvoit être. De tous les sièges que j'ai vus en ma vie, je puis dire qu'il n'y a point de gens au monde, qui les aient mieux soutenus, que ceux qui ont résisté dans les villes de la Religion. Les femmes faisoient aussi bien que les soldats : elles combattoient avec un courage incroyable.

Louis étant allé de Clérac à Agen, on *Bernard*, examina dans son Conseil s'il falloit attaquer Montauban. Les avis furent partagéz. Quelques-uns représentèrent que *Histoire de Louis XIII.* *Mercure Français*.
l'Armée du Roi affoiblie par les sièges précédens, n'étoit pas en état de prendre 1621.
une ville bien munie, & vigoureusement défendue. Ils alléguoient encore les incommoditez ordinaires de l'Automne, & les maladies que les soldats ne manqueroient pas de contracter en mangeant des bons fruits que le païs fournit en abondance. Ces Messieurs conseilloient pru-

1621.

démument au Roi de mettre de fortes garnisons dans les places voisines de Montauban, afin de lui couper les vivres, & de rompre son commerce. Notre Majesté, disoient-ils, viendra l'assiéger au Printemps prochain. Cependant elle peut réduire le Quercy, le Rouergue, & l'Albigeois; Provinces qui font toute la ressource du Duc de Rohan pour secourir Montauban. Vous aurez encore, Sire, le temps d'aller en Languedoc; & de vous rendre maître des villes Huguenotes, avant qu'elles soient mieux fortifiées. Les flatteurs du Roi & du Connétable n'étoient point de ce sentiment. Qui vous oblige, Sire, s'écrioient-ils, d'interrompre le cours de vos victoires? Pourquoi laisser derrière vous une ville capable de faire revoler toutes celles que vous avez prises? La garnison de Montauban n'est qu'un émas de gens sans discipline & sans service. L'humeur altière des habitans les rend incapables de s'accorder bien ensemble. Le canon & les munitions se conduisent le plus facilement du monde. La feude présence d'un Roi victorieux intimidera les plus déterminés. Vous aurez le temps de prendre la ville, avant que la saison devienne incommodé, & que les maladies se mettent dans l'Armée. On faisoit encore entendre à Louis que son Connétable avoit des intelligences à Montauban, qu'une personne de confiance qui s'y étoit réfugiée, promettoit d'en rendre la prise aussi facile que celle de Clérac; enfin que la ville de Toulouse offroit

offroit de fournir une partie des frais du siége , pour se délivrer de l'incommodeité que lui causoit le voisinage de la garnison de Montauban.

L'homme sur lequel on comptoit si fort , se nommoit *Sauvage*. Le Connétable de Luines le gagna , & le Marquis de la Force qui ne connoissoit pas le traître, le fit recevoir à Montauban , comme un sujet capable de servir utilement. On l'arrête sur quelques soupçons , & les Magistrats reconnoissent par les lettres du Connétable qu'ils trouvent , que *Sauvage* avoit promis de suborner plusieurs habitans , & de mettre la division dans la ville. Cela suffit pour faire pendre le personnage.

Gramond, Historia rum Gallie Lib. X. Mémoires de Puysegur & de Ponti. Tom. I.

D'Agen Louis étoit venu à Moissac : il y laissa la Reine son épouse. Aiant fait investir Montauban le 18. Août , Sa Majesté prit son quartier à Picquecoz. La ville devoit être battue par trois endroits différens. Le Roi vouloit commander la première attaque. Il avoit sous lui le Connétable , & les Maréchaux de Charnes & de Praslin. Le Duc de Maienne se chargea de la seconde & de la plus difficile. C'étoit celle du faubourg de Ville-bourbon que la rivière de Tarn sépare de Montauban. Enfin le Maréchal de Lefdiguières eut la troisième ; le Maréchal de S. Geran & le Duc de Chevreuse servoient sous lui. Le Duc d'Angoulême commandoit la Cavalerie légère , & Bafompierre ses Suisses dont il étoit le Colonel Général. Enfin le Comte de Schomberg

1621. **berg** Surintendant des Finances faisoit encore la charge de Grand-Maître d'Artillerie.

Le Duc de Sulli entre
prend de persuader aux habitans de Montauban de se rendre au Roi.

Soit que le Duc de Sulli voulût se dif-
culper auprès du Roi, & faire voir qu'il n'avoit aucune part à la résolution prise par le Comte d'Orval son fils de s'enfermer dans Montauban, ni aux mouve-
mens que le Duc de Rohan son beau-fils se donnoit pour secourir la place ; soit que persuadé qu'elle n'étoit point en état de résister à l'Armée du Roi, il pensât seulement à sauver ceux de sa famille engagéz dans le parti, & à rendre service aux gens de sa Religion ; Sulli, dis-je, s'avise de jouer un assez mauvais personnage. Trainant après lui un grand nombre de gens députez des villes voisines de Montauban, il vient trouver le Roi. Après l'avoir assuré de sa fidélité, & de la soumission des lieux dont il présente les habitans à Sa Majesté, le Duc s'offre de proposer à ceux de Montauban d'ouvrir leurs portes. On le prit volontiers au mot ; le Conseil du Roi s'imaginoit que Sulli faisoit ces avances de concert avec le Duc de Rohan, le Marquis de la Force & le Comte d'Orval. Mais Sulli se repentit bien-tôt de sa démarche. La Force & Orval renvoient l'affaire au Conseil de la ville. Sulli fait aux habitans une longue harangue, il leur représente le danger auquel leur ville s'expose en résistant au Roi qui ne manquera pas de la réduire, & de l'enlever d'une si haute desobéissance.

Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VI.
Mercure,
François.
1621.

1621.

ce. On écoute froidement le Duc; & Dupui premier Consul répond que les habitans veulent demeurer fermes dans l'union jurée pour la défense de leur Religion, & ne rien faire sans la participation du Duc de Rohan. Chamier fameux Ministre & fort connu dans le monde par ses savans ouvrages de controverse, eut grande influence dans la résolution prise à Montauban de se défendre en brav' g̃ens. Non content de donner ses avis, il exposoit même sa personne, & un coup de canon l'emporta. Fin peu convenable à un homme de son caractère! Ceux que Dieu appelle à la prédication de l'Evangile, ne doivent point se mêler des affaires politiques; encore moins de celles de la guerre. L'exemple de certains Prêtres ou Moines qui se mettent à la tête des escadrons & des bataillons, ne peut pas justifier la conduite de Chamier. Il y a d'ordinaire plus d'emportement & de fanatisme que de véritable Religion, dans ces Ecclésiastiques harangueurs qui prétendent se signaler en animant les soldats au combat.

Bassompierre fait un assez ample détail Le Duc de du siége de Montauban: il seroit inutile Maïenne de le transcrire ici. Contentons nous de rapporter ce qu'il y eut de plus remarquable. Le Maréchal de Lefdiguières donnoit de fort bons avis; & la ville auroit été prise faute de secours, si le Connétable de Luines eût voulu les suivre. Mais pré-
Mémoires de Degeant.
venu par des gens qui cherchoient à por-
ter Pag. 287.
288. 289.

1621. des Favoris, & demain leur plus grand ennemi. Il avoit plus de fausse bravoure, que de véritable valeur. Bassompierre en est un bon témoin. *Nous allâmes Mr. de Maréchal de Praslin & moi, dit-il en parlant du siège de Montauban, visiter Mr. de Maïenne, qui nous mena le plus près qu'il put de Villebourbon, dans le dessein de nous faire donner quelques mousquades.* Le Duc de Guise avoit voulu prendre Bassompierre avec lui, lors qu'il alla voir son parent pour la dernière fois. Mais Bassompierre obligé d'aller trouver le Maréchal de Lesdiguières, fit avertir Guise de prendre garde à lui, quand il seroit avec Maïenne, qui n'avoit point de plus grand plaisir que de faire tirer sur lui, & qui s'échauaderoit en voulant faire brûler les autres. Ridicule bravoure ! Un homme véritablement courageux ne s'expose jamais sans nécessité. J'estime moins le Duc de Maïenne en cela que le Suiffe Jaques, dont parle encore Bassompierre. Pour gagner un écu, il eßuia deux cens arquebusades, en allant querir six ou sept gabions que les ennemis avoient laissez. Quelques Capitaines admirèrent Jaques comme un fort brave soldat. L'étoit-il en effet ? Non sans doute ; si la valeur consiste dans un généreux & prudent mépris de la mort, quand il est question de faire son devoir. Le stupide & avare Suiffe pensoit à gagner un écu, sans réfléchir sur la mort à laquelle il s'exposoit. Et que gagnoit le Duc de Maïenne en bravant

*Journal de
Bassom-
pierre.
Tom. II.*

1621.

uant le feu des ennemis sans nécessité ? Après s'être étourdi par une sorte vanité sur la mort qu'il n'envisagea jamais fixement, il se faisoit tirer des coups de mouquet, tout occupé du plaisir de passer pour un homme intrepide.

Le peuple de Paris autrefois si zélé pour la Ligue, conservoit encore quelque chose du respect & de la considération qu'il avoit eu pour le fameux Duc de Maienne, Chef de ce puissant parti contre Henri IV. On aimoit beaucoup à Paris le fils unique de celui qui fut l'idole des Ligueurs. A la première nouvelle de la mort du Duc de Maienne tué devant une ville Réformée, la populace s'irrite, & menace hautement de venger le fang de Maienne, en répandant celui des ennemis de la Religion que le père & le fils ont défendue. L'émotion devint si grande, que le Duc de Monbazon Gouverneur de Paris prit de concert avec les Magistrats du Parlement quelques mesures pour empêcher que les Réformez ne fussent insultez par le peuple, lors qu'ils iroient le Dimanche suivant prier Dieu à Charenton. Les précautions de Monbazon furent inutiles. On se jetta sur les Réformez au retour de l'Eglise. Il y eut quelques gens tuez de part & d'autre. Le désordre fut le plus grand vers la porte & dans la rue S. Antoine, où est l'hôtel de Maienne. La plus grande partie des Réformez étoient obligez de passer par la en revenant chez eux; & la vue de la

Bernard,
*Histoire de
Louis XIII.
Liv. VI.*

*Mercure
Français.*

1621.

1621. la maison du Duc , dont le peuple plaignoit la fin malheureuse, animoit les gens contr' eux. Le Temple de Charenton fut brûlé ensuite. Il y eut le lendemain une nouvelle fédération au faubourg S. Marcel & dans quelques autres endroits. On recherche les principaux auteurs du défordre, & des misérables sont condamnez à la mort ou bien au fouet. Mais ces châtimens ne mirent pas la vie des Réformez de Paris en seureté. La populace croit contr' eux , & chacun craignoit. Les alarmes redoublèrent quelque temps après. Le feu ayant pris inopinément à une maison , il se communiqua ensuite à d'autres, & deux ponts de bois furent consumez dans le voisinage. La populace prétendoit que c'étoit une malice des Réformez qui vouloient mettre le feu dans Paris , pour se venger de leur Temple brûlé. De manière que ces pauvres gens se voioient exposez au danger d'un massacre général. Le Parlement prévint ce funeste malheur , en ordonnant une exacte recherche des auteurs de l'incendie, & en déclarant que les Réformez étoient sous la protection du Roi & des Magistrats publics.

Superstition Dominique , ce même Carme Espa-
ridicule de gnol & fanatique , dont le Duc de Bavié-
re & le Comte de Buquoi se servirent uti-
& de son Connétable. lement à la bataille de Prague , étoit
alors à Paris. Il se disoit envoié par le
Duc de Bavière au Roi. Le peuple de
Paris courut en foule après Dominique.
C'étoit

C'étoit un Saint à miracles : On l'appel-
loit communément *le bienheureux Père* ;
enfin, les gens lui coupoient ses habits
pour avoir de ses reliques. Des person- *Bernard,*
nes distinguées par leur naissance & par *Histoire de*
leurs emplois donnèrent dans cette extra- *Louis XIII.*
vagance. Les fanatiques imposteurs trou- *Liv. VI.*
vent moins leur compte à Paris que par *Mercure*
tout ailleurs. Il y a toujours là des Ma- *François.* *1621.*
gistrats & des Ecclésiastiques éclairez & *Journal de*
judicieux, qui condamnent ces tours de *Bassom-*
Moines, & qui en prévoient les fâcheu- *pierre.*
ses conséquences. Les Carmes déchaus- *Tom. II.*
fez de Paris eurent ordre de faire exécu-
ter incessamment à leur prétendu Saint
la commission que le Duc de Bavière lui
avoit donnée d'aller trouver le Roi. Do-
minique paroît en effet au camp devant
Montauban. Louis lui fait de grands
honneurs, il l'entretient en particulier,
il entend dévotement la Messe du Saint.
Aussi superstitieux que le peuple igno-
rant, le Roi & les Seigneurs de sa Cour
reçoivent avec respect les chapelets & les
agnus que le Carme leur distribue grave-
ment. On s'imaginoit déjà que les bas-
tions de Montauban s'écrouleroient, &
que les bras des hérétiques s'engourdi-
roient, à la vue du *bienheureux Père*. Le
Connétable de Luynes attendoit un mira-
cle aussi éclatant que celui des murailles
de Jéricho renversées. Inquiet de ce que
le mauvais succès du siège retomboit sur
lui, & de ce que sa faveur diminuoit, il
croit bonnement que Dieu lui envoie un
nou-

1621.

nouveau Jofué. Le voilà donc qui demande humblement au Saint qui a fait gagner la bataille de Prague , comment il s'y faut prendre pour réduire Montauban. La question embarrassa Dominique. Mais il y alloit de son honneur de répondre quelque chose. *Faites tirer quatre cens coups de canons sur la ville , dit-il à Luines, les habitans intimidez, se rendront certainement.* Le Connétable est le plus content du monde : Il va promptement porter une si agréable nouvelle au Roi : Et Louis aussi ridiculement crédule que son Favari, ordonne à Bassompierre de faire tirer les quatre cens coups de canon. *Mais les ennemis ne se rendirent pas pour cela , dit plaisamment Bassompierre.*

Le Roi se dégoûte plus que jamais du Connétable de Luines.

Les chapelets , les agnus , les bénédictions du Carme eurent si peu de vertu , que les habitans ne s'en défendoient que mieux. Le Duc de Rohan fit même entrer du secours dans la place. Le Roi dont les entreprises ne réussissoient pas à son gré , se dégoûtoit de plus en plus de son Connétable. Il se plaignoit de lui à Bassompierre avec un extrême ressentiment , lors qu'il en trouvoit l'occasion. Luines aveuglé par sa fortune, peut-être entièrement occupé de l'inquiétude & des embarras que lui causoit la longueur du siège, ne se mettoit plus tant en peine de ménager le Roi, ni de s'entretenir bien avec lui. Cette négligence, ou plutôt cette fierté mal entendue augmenta le dépit & le chagrin d'un Prince mécontent & soupçonneux.

Jaques

Jaques Roi d'Angleterre auquel son Parlement avoit fait des plaintes de ce que Sa Majesté ne prenoit pas assez d'intérêt aux affaires des Réformez de France, fai-
soit mine de vouloir s'entremettre de leur accommodement avec Louis , afin de donner quelque satisfaction au Parlement d'Angleterre qui devoit se rassembler au mois de Novembre. Mylord Hay vint trouver Louis de la part de Jaques au siége de Montauban. Il avoit ordre d'intercéder au nom du Roi son maître pour les Réformez de France. Louis qui venoit d'écouter l'Ambassadeur Anglois, s'apperçut qu'il alloit chez le Connétable. *Il va prendre son audience du Roi Luines , dit alors Louis en montrant Hay du doigt à Bassompierre & à Puisieux Sécrétaire d'Etat d'un air fort chagrin.* Bassompierre surpris de ce que le Roi lui parloit de la sorte devant un tiers , fit semblant de ne comprendre rien au discours de Sa Majesté. *Il n'y a point de danger de s'expliquer librement devant Puisieux , dit-elle ensuite à Bassompierre : il est de notre secret. Vous le croiez , Sire , qu'il n'y a rien à craindre ,* repriqua Bassompierre : me voilà certainement perdu. *M. de Puisieux est aussi timide que M. le Chancelier son père. Il confessa tout au premier coup de fouet que M. le Connétable lui donnera , & les gens du secret seront disgraciez. Demandez en repos ,* reprit le Roi en riant : je vous réponds de Puisieux. Il se mit ensuite à déclamer fortement contre Luines ; qui non content

1621.
*Journal de
Bassom-
pierre.
Tom. II.*

1621. d'être Connétable avoit voulu exercer encore la charge de Garde des Sceaux.

Bassompierre qui ne pensoit qu'à se faire des amis, & à vivre agréablement à la Cour, crut devoir avertir le Connétable de prendre garde à lui. *Permettez moi, Monsieur, de vous représenter comme votre très-humble serviteur*, dit Bassompierre à Luynes, *que vous ne ménagez pas assez la faveur du Roi. Il croit en âge, il acquiert tous les jours une plus grande connoissance de ses affaires; il devient plus attentif, plus défiant.. Et par conséquent vous devez cultiver ses bonnes grâces avec plus d'assiduité que jamais. D'ailleurs, il vous comble sans cesse de nouveaux bienfaits: cela demande une plus grande reconnaissance. Prenez y garde au nom de Dieu, & pardonnez moi cette liberté.. Vous voiez que c'est un effet du zèle que j'ai pour votre service.* Luynes remercia Bassompierre de sa franchise: il témoigna lui en favoird fort bon gré. *Je vous dirai seulement, ajouta le Connétable, que je connois bien le Roi. J'ai su gagner ses bonnes grâces, & je n'ignore pas le moyen de les conserver. Il faut que je lui donne de petites chagrins de temps en temps: cela sert à redoubler l'amitié qu'il a pour moi.* Bassompierre vit alors qu'il en étoit de Luynes comme des autres Favoris. Ces gentilshommes croient leur fortune inébranlable & éternelle; ils ne s'apperçoivent de leur disgrâce que lors que le Prince la leur fait annoncer. Luynes s'avoua lui sur une chose qui fautoit

aux yeux de tout le monde. Son Maître se plaignoit continuellement de lui, & il demeuroit dans une merveilleuse indolence.

La Connétable, femme adroite & spirituelle, s'étoit assez bien insinuée dans l'esprit du Roi. Il paroiffoit touché de la beauté & des manières agréables de la Dame, quoique d'ailleurs il fût un Prince chaste & scrupuleux. La bonne volonté de Louis pour la Connétable se change tout à coup en aversion : Et par un dépit puerile & bas , il va dire en confidence à Luines , que le Duc de Chevreuse est amoureux de sa femme , & que la belle n'est pas insensible. Elle épousa Chevreuse en effet après la mort du Connétable. Louis fort content du beau coup qu'il croit avoir fait , s'en vante inconsidérément à Bassompierre. *C'est un fort grand péché , dit-il au Roi dont il conuoissoit la tendresse de conscience. Est-il permis de causer un mauvais ménage , & de donner des soupçons à un mari sur la conduite de sa femme ? Dieu me le pardonnera , s'il lui plaît ,* repartit le Roi. *J'ai pris grand plaisir à me venger d'un ingrat , en lui donnant du chagrin. En moins de six mois je lui ferai bien rendre gorge de tout ce qu'il m'a pris.*

Un des bons avis que le Maréchal de Rohan^{fit entrer du secours dans} Lesdiguières donna pour avancer la prise de Montauban , c'étoit de faire des lignes & des forts autour de cette ville. En le Montauban suivant on auroit empêché le Duc de ban.

1621. Rohan de secourir la place ; & lors que le Roi aprit les divers mouvemens de Rohan , il n'étoit plus temps de prendre cette précaution. On tâcha de remédier à la faute , en ordonnant au Duc d'Angoulême de se poster entre S. Antonin & Montauban pour s'opposer au passage du secours. Il y eut encore des retranchemens faits sur les chemins & sur les avenues de la ville. Deux mille hommes furent commandez pour les garder chaque nuit , & trois des principaux Officiers de l'Armée devoient les conduire tour à tour , & veiller jusques au jour. Le Connétable prenoit toutes ces mesures , afin de rompre celles du Duc de Rohan , Général habile , aëtif , & vigilant , qui se faisoit un point d'honneur de sauver Montauban. Il n'avoit pourtant qu'un assez petit corps de troupes , ramassé des Provinces voisines. Le Marquis de Malauze en perdit même une partie , en sortant mal à propos de son poste , sans attendre Rohan , & en se laissant enfermer dans une Eglise par Angoulême. Il fallut capituler , & promettre que Malauze & ses gens ne porteroient de six mois les armes , si ce n'étoit pour le service du Roi.

Cette disgrace ne déconcerta point le Duc de Rohan. Après avoir si bien disposé les choses que le Marquis de Châtillon soupçonné d'intelligence avec la Cour , ne pût rappeller les troupes que Rohan avoit amenées des Provinces où Châtillon commandoit pour le Parti Réformé , Rohan

*Journal de
Bassompierre.
Tome II.
Mémoires
de Rohan.
Liv. II.*

han se prépara tout de bon à secourir Montauban. Il arriva le plus heureusement du monde, que dans ce temps-là même, le Connétable permit aux habitans de Montauban d'envoyer certaines gens au Duc de Rohan, & de le consulter sur l'acceptation des conditions que le Roi vouloit bien acorder. Ces Députez assurèrent Rohan, qu'avec mille ou douze cens hommes de secours, le Roi ne pourrait prendre la ville avant l'Hiver. Rohan encourage les habitans, promet qu'ils recevront dans huit jours le nombre de soldats qu'ils demandent, & donne le mot & le signal. Le voilà qui trompe incontinent Angoulême, & qui fait partir des gens de deux endroits différens. Il n'y eut que ceux de la conduite desquels Beaufort Mestre de Camp du Duc de Rohan s'étoit chargé, qui s'avancassent jusques aux portes de Montauban. La grande résistance des Officiers de l'Armée du Roi toujours alerte pour s'opposer au passage du secours, fut cause que sept cens hommes entrerent seulement avec neuf drapeaux. Le brave Beaufort ne fut pas du nombre; on le fit prisonnier. Le Duc de Rohan nous fait sentir dans ses Mémoires, qu'il regardoit cette entreprise, comme un des plus beaux endroits de sa vie. Le secours qu'il envoia sous la conduite de Beaufort, étoit presque tout entier de gens de pied. Ils firent dixhuit lieues de chemin en païs ennemi, ils passèrent deux rivières à gué, enfin, ils traverserent au milieu de

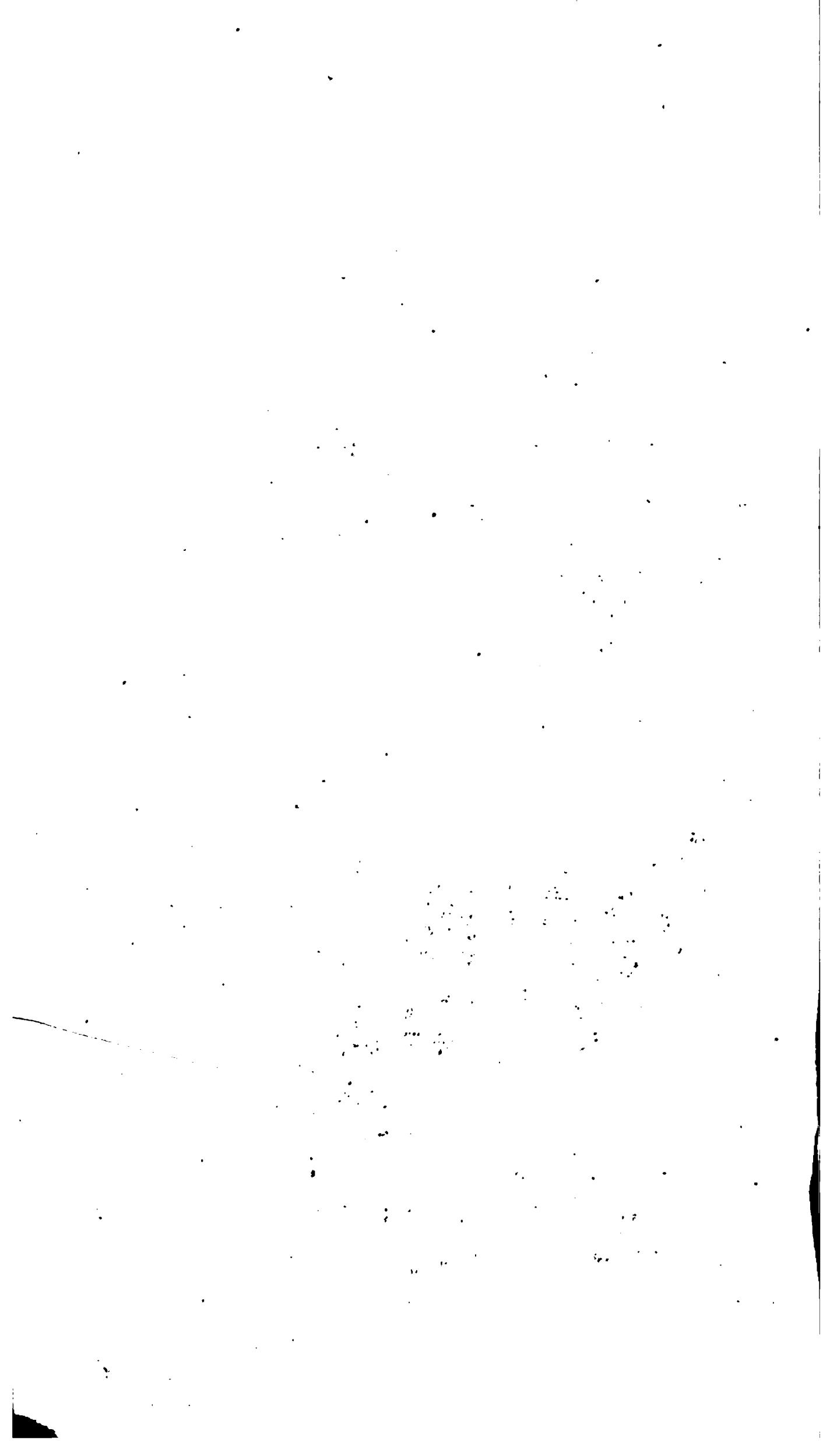
1621.

deux corps de l'Armée Roiale, qui les attendoient pour les défaire.

Entrevue
du Connétable & du
Duc de Rohan.

Mémoires
de Rohan.
Liv. II.

Le Connétable plus embarrassé que jamais depuis le secours entré dans Montauban, fit proposer une entrevue au Duc de Rohan dans le dessein de le gagner. Il étoit alors à Castres. Les habitans & tous ceux qui étoient auprès de sa personne le prièrent de ne se fier point à la parole de Luines. Mais Rohan ne crut pas devoir soupçonner un Connétable de France son allié, d'une perfidie qui l'auroit rendu l'exécration du genre humain. Il s'avance donc à Villemur, & de là il va trouver Luines à une lieüe de Montauban, dans une maison nommée Reviers. Après les premiers compliments de part & d'autre, le Connétable conduit le Duc dans une allée, & lui parle de la forte. *Je vous suis obligé, Monsieur, de ce que vous nous fiez à moi. Vous n'y serez jamais trompé, & vous êtes aussi sûrement ici qu'à Castres. Depuis que je suis entré dans votre alliance, j'ai toujours eu dessein de vous donner des marques de mon estime, & de travailler à l'agrandissement de votre Maison; pourvu que vous n'y apportiez point d'obstacle. Vous avez secouru Montauban à la victoire de votre Roi. C'est une action qui vous comble de gloire: n'en abusez pas. Il est temps de faire quelque chose pour vous & pour vos amis. Le Roi ne veut point entendre à une paix générale. Traitez pour ceux à qui vous commandez, & pour les gens qui se sont donné à vous. La ruine de Montauban est seulement*



1624.

lement différée de quelques jours. Les lignes
 & les forts qui se font autour de la ville sont
 presque achevés. Dites aux habitans que ne-
 pouvant plus les secourir désormais, vous
 les abandonnerez, à moins qu'ils ne se sou-
 mettent à des conditions raisonnables. Ils
 peuvent choisir d'une citadelle, ou de la dé-
 molition de leurs fortifications, ou d'une
 garnison. Vous êtes en possession de Castres
 & de quelques autres lieux : demandez, en
 récompense ce qui vous accommode le mieux :
 On vous offre la carte blanche. Attendez-
 vous du secours des Protestans d'Allemagne ?
 Ils en ont besoin eux-mêmes. Du Roi d'An-
 gletterre ? Vous connaissez son humeur. Il
 abandonne ses propres enfans. Ne vous flat-
 tez pas que la Reine Mère se déclare pour
 vous. Elle s'appuie sur le Roi d'Espagne, sur
 la Maison de Savoie, sur la Cour de Rome,
 & sur les Jésuites. Ces gens-là ne sont pas
 amis des Huguenots. Pour ce qui est de M.
 le Prince, je le retirerai de tous ses engage-
 ments avec une somme d'argent. J'ai des let-
 tres du Comte de Soissons & de sa mère : Elle
 se dispose à l'envoyer auprès du Roi. Quel-
 ques grands Seigneurs vous sollicitent & vous
 animent, je n'en doute pas. Mais ils cher-
 chent à faire leurs affaires à vos dépens. J'ai
 eu de la peine à empêcher la confiscation de
 vos biens & de vos gouvernemens : je ne puis
 plus m'y opposer. Résolvez-vous à une perte
 certaine & ignominieuse, ou à procurer à
 votre Maison une grandeur & un éclat
 qu'elle n'eut jamais. Si vous perséverez dans
 votre opiniâtrété, le Roi accordera tout à

1621. ceux de votre Religion, pour se reserver la liberté de faire un exemple mémorable en vous punissant, & en détruisant votre Maison. Croiez moi, Monsieur, tirez-vous de ce mauvais pas : vous le pourrez avec bonheur, & en gagnant les bonnes graces du Roi. Pour moi, j'ai tellement à cœur l'augmentation de votre fortune, que je voudrois la rendre l'appui de la mienne.

La tentation étoit délicate. Luines ne pouvoit pas se persuader que le Duc de Rohan fût à une si grande épreuve. Mais la vertu de ce Héros ne cédoit peut-être pas à celle des Aristides & des Fabrices. Je serois ennemi de moi-même, Monsieur, répondit-il au Connétable, si je ne souhaitoïs pas les bonnes graces du Roi, & votre amitié. Je ne refuseroi jamais les bienfaits de mon maître, ni les bons offices d'un allié aussi puissant que vous. Je connois le péril où je me trouve : mais je vous prie aussi, Monsieur, de penser au danger que vous courrez. Tout le monde vous hait, parce que vous possédez seul ce que chacun désire. La ruine de nos Eglises n'est point si prochaine, qu'elle ne donne encore aux mécontents le loisir de former des partis ; & ceux qui ne se joindront pas ouvertement à nous, s'accorderont du moins avec nous en ce qui concerne la autre ruine. Les guerres précédentes de Religion commençoint souvent par de grands désavantages pour nos Réformez : mais l'inquiétude naturelle des François, le mécontentement de ceux qui ne gouvernent pas, & le secours des étrangers ont presque toujours réta-

1621.

rétablissement nos affaires. Si vous engagez le Roi à nous donner la paix avant que tout cela soit éclos , elle lui sera honorable & avantageuse. Le Parti est humilié , sans que Sa Majesté ait reçu le moindre échec. En nous accordant des grâces après nous avoir abaissez , le Roi témoignera qu'il n'en veut point à la Religion , mais seulement à la désobéissance. Toutes les factions étant déconcertées au dedans , le Roi retournera dans sa capitale , redouté de tous ses sujets. Votre faveur & votre crédit augmenteront : car enfin qui oseroit désarmer vous choquer ? Que si vous poussez les affaires à l'extrémité ; si ce torrent de prospérité que la ville de Montauban semble arrêter déjà , ne continuë pas , chacun da reprendre ses esprits encore étourdis de l'affaire du Pont de Cé & de celle-ci. Que savez-vous si vous ne trouverez point des embarras , dont vous aurez peine à vous démêler ? Pensez , Monsieur , que vous avez seulement moissonné ce que les promesses & les menaces étoient capables d'abattre. Le reste de nos gens combat maintenant pour le maintien de la Religion que nous professons ; il ne sera pas si facile de les vaincre , ou de les gagner. En mon particulier je suis tout préparé à la perte de mes biens & de mes charges : si vous l'avez retardée , je vous en suis obligé. Cependant , mon parti est pris ; je souffrirai tout. Je l'ai promis solennellement , & ma conscience ne me permet pas d'accepter autre chose qu'une paix générale.

N 5

Voilà

1621.
Confiance
ridicule du
Maréchal
de S. Geran,
& de quel-
ques autres
Officiers de
l'Armée du
Roi.

*Journal de
Bassom-
pierre.
Tom. II.*

Voilà ce qui se passa dans cette fameuse conférence. Les deux partis en attendaient le succès avec autant d'impatience, que les Romains & les Carthaginois du Comte de Schomberg de Scipion & d'Annibal. Si le Connétable de France avoit été aussi habile & aussi estimé que l'un ou l'autre de ces anciens Capitaines, on pourroit dire que lui & le Duc de Rohan portèrent à Rivières toute la fierté des deux puissans partis qui divisoient la France. Il y eut quelques articles proposéz dont Luines se chargea de parler au Roi. On agita dans son Conseil, si les offres du Duc de Rohan seroient écoutées. Le Cardinal de Rets, le Jésuite Arnoux Confesseur du Roi, & le Comte de Schomberg s'y opposerent fortement : les deux premiers comme gens d'Eglise qui cherchoient à porter les affaires aux extrémités ; & le troisième, parce qu'il s'étoit mis follement en tête, aussi bien que le Maréchal de S. Geran, & quelques autres Officiers d'une même cabale, de prendre Montauban en huit jours. *Je veux perdre mon honneur,* disoit hautement Schomberg, *ne porter jamais l'épée à mon côté, si cela n'arrive pas.* Ce que Bassompierre raconte de la vaine & ridicule confiance de ces Messieurs, est curieux & divertissant. Un jour que le Roi devoit tenir conseil de guerre, le Jésuite Arnoux, qui non content de faire le Ministre d'Etat, se donnoit encore des airs de Cavalier & d'homme d'épée,

d'épée, dit à Bassompierre : eh bien ! Mon-
tauban est sur le point de capituler : du
moins les nouvelles publiques l'affirment. En
combien de jours, vous autres Messieurs du
quartier des gardes, offrez-vous de le pren-
dre ? On nommoit ainsi les Officiers qui
commandoient à l'attaque du Roi, parce
que le régiment des gardes servoit de ce
côté-là. Mon Père, répondit Bassompier-
re au Confesseur du Roi, ce sera une é-
trange présomption que de vouloir déter-
miner précisément le jour auquel une place
telle que Montauban sera prise. Cela dé-
pend de la manière dont nous l'attaquerons,
& de celle dont les assiégez se défendront ;
de la facilité, ou des obstacles que nous trou-
verous. Nous avons des marchands beau-
coup plus hardis que vous, reprit le Jésuite
tout content en apparence : Messieurs du
quartier de Picardie répondent sur leur
tête & sur leur honneur de prendre la ville
dans douze jours, pourvu que vous leur li-
iez vos canons. La chose va se proposer
au Conseil : Et vous ferez plaisir au Roi &
à M. le Connétable de ne vous y opposer
point. On nommoit Messieurs de Picardie
ceux qui commandoient à l'attaque où e-
toit le régiment de ce nom. Ils avoient le
Maréchal de Lefèvres à leur tête, &
ils attaquoient l'endroit de la ville appellé
le Mouster. Ces gens comptoient Lefèv-
res pour rien. Le Maréchal de S. Ge-
ran, le Comte de Schomberg, Marillac,
& certains confidens du Connétable fa-
isoient tout. Plus habiles, à leur avis,
N. 6. qu'un

1621. qu'un ancien & expérimenté Général , ils protettoient de prendre la place en fort peu de temps.

Bassompierre faisant réflexion sur ce qu'Arnoux lui avoit dit , s'en va trouver les Maréchaux de Praslin & de Chaunes , qui commandoient dans le quartier des gardes. Messieurs , leur dit-il , on nous appelle au Conseil pour nous tendre un piège : prenez bien garde à ce que vous direz . Messieurs de Picardie ont refusé de descendre dans le fossé du Montier , quand la chose étoit faisable : Et nous prenions la ville , s'ils eussent eu ou plus d'intelligence , ou plus de docilité . Aujourd'hui que ces mêmes gens ne savent plus où ils en sont , la place sera bien-tôt réduite , dit-on , pourvu que nous donnions nos canons . Au nom de Dieu , livrez les leur , infin qu'ils ne viennent pas se disculper sur nous du siège levé . L'Hiver s'approche plus vite de nous , que nous n'approchons de Montauban , les maladies se répandent dans les troupes , & l'Armée s'affoiblit tous les jours . Si ces Messieurs ont trouvé le secret de prendre Montauban , ne leur envions pas ce bonheur . Ils nous épargneront beaucoup de peine , & peut-être bien des coups . Je les trouve bardis de se rendre responsables d'un événement si douceux . Cependant nous leur sommes obligés de ce qu'ils veulent bien nous en décharger . Ne me demandez point d'où je fais cela : profitez seulement de l'avise que je donne . Les Maréchaux de Praslin & de Chaunes s'imaginant que Bassompierre tenoit la chose de Sa Majesté même , résolurent de répondre comme il le proposoit .

On

On entre donc au Conseil : Et le Roi ayant commandé aux Officiers de s'asseoir, le Connétable parla de la sorte. *La prise de Montauban est si importante au service du Roi, que tous les bons sujets de Sa Majesté doivent se porter de tout leur cœur à lui procurer la satisfaction & la gloire de réduire des rebelles trop opiniâtres.* Quittez donc vos jaloufies & vos animosités particulières : travaillez tous de concert au bon succès d'une entreprise extrêmement utile à l'Etat. Le Roi ne saura point mauvais gré à ceux qui n'auront pu contribuer à la prise de Montauban. Sa Majesté leur réserve d'autres occasions de se signaler. Elles seront fréquentes dans la suite de cette guerre. C'est dans le dessein de vous exhorter à faire vos derniers efforts pour la réduction de Montauban, & à concourir tous unanimement à l'exécution de ce qui sera résolu, que le Roi vous assemble aujourd'hui. Comme le quartier des gardes est le premier, on s'adresse d'abord à lui, & je demande en combien de temps ses Officiers promettent de prendre Montauban. Les Maréchaux de Chaunes & de Praslin se retirent alors pour conférer avec Bassompierre sur la réponse qu'ils feront à la proposition ; & ils conviennent de s'en tenir à ce que Bassompierre avoit dit au Jésuite Arnoux. Mais, repliqua le Connétable, Messieurs de l'attaque de Picardie répondent de prendre la place en douze jours. Oui, Sire, s'écria pour lors le Maréchal de S. Geran, nous vous le promettons fait notre honneur

1621.

sur notre vie. C'est un grand service que vous rendrez au Roi, dirent les autres, Et nom vous seconderons de tout notre cœur dans une si brave résolution. Le Connétable demanda ensuite les seize canons du quartier des gardes pour celui de Picardie. On les abandonna; on promet toute l'assistance que S. Geran & ses amis peuvent souhaiter; on prie seulement le Roi de décharger de la prise de la place, & non de la nécessité de servir dans le besoin, ceux qui ne sont ni si positifs, ni si déterminés. Sa Majesté y consent, & chacun s'en retourne dans l'attente d'un si grand événement.

Cependant S. Geran, Schomberg, & les autres ne font pas les merveilles qu'ils avoient promises. Le Connétable plus intrigué que jamais propose au Conseil secret du Roi de faire une paix générale à certaines conditions que le Duc de Rohan demandoit. Tout le monde penchoit de ce côté-là, & l'affaire sembloit résolue, lors que le Comte de Schomberg fait instance pour obtenir un délai de quinze jours. Le Roi sera maître de Montauban dans ce temps-là, dit-il, Et Sa Majesté pourra imposer de plus rudes conditions aux Huguenots. Mais si vous ne prenez pas Montauban dans quinze jours, répliqua le Maréchal de Chaunes, est-on bien assuré que les Huguenots se soumettront aux mêmes conditions? Ce n'est pas là une chose à proposer, reprit Schomberg; la ville sera infailliblement prise. J'en réponds sur ma tête,

*Journal de Bassigny-
re. Tom. II.
Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VI.*

tête , & je consens que le Roi me la fasse couper si cela n'arrive pas. On donne donc encore quinze jours de terme à un homme qui parle si positivement. Schomberg étoit si prévenu & si aveuglé que peu de temps après ce Conseil , il invitoit galamment ses amis à dîner chez lui dans Montauban le Vendredi 22. Octobre. C'est un jour de poisson , lui répondit Basfompierre en souriant : Vous n'en trouverez pas assez pour nous regaler dans une ville Huguenote. Remettez la partie à Dimanche. Le jour précédent étoit celui que Schomberg avoit marqué pour la prise de Montauban. Le Roi est donc invité à venir au quartier de Picardie. Sa Majesté , le Connétable , le Cardinal de Retz , Puisieux Secrétaire d'Etat , le Jésuite Arnoux , & quelques autres sont placez dans un endroit commode pour voir emporter la ville d'affaut. On donne l'ordre général ; certaines gens sont commandez pour s'avancer les premiers. Cependant aucun ne branle. Louis impatient envoie demander ce qui arrête. Bien des choses ; on ne les lui avoit pas dites. Il n'y avoit ni décente dans le fossé , ni montée à la brèche qui ne fut bien réparée. On n'avoit point apporté d'échelles , & quand il y en auroit eu , elles auroient été fort inutiles. Enfin , après avoir tenu tout le jour six cens Gentilshommes & un grand nombre de personnes considérables sous les armes , on vient dire qu'après avoir reconnu de nouveau les droits

1621. droits où S. Geran croioit donner, la chose ne paroit pas praticable. Là-dessus chacun retourne à son premier poste. Tout ceci semble si extravagant, que j'aurois peine à le croire, si Bassompierre témoin de cette ridicule comedie, ne l'affuroit positivement. Il y avoit pourtant des Officiers habiles & expérimentez dans l'Armée du Roi. Le Maréchal de Lesdiguières commandoit en chef l'attaque par où la ville, disoit-on, devoit être prise. Mécontent aussi bien que plusieurs autres de ce que le Connétable ne vouloit pas suivre les bons avis qu'on lui donnoit, il fut bien - aise que Luines se fit moquer de lui dans toute la France.

**Le Roi leve
le siége de
Montauban.**

*Mémoires
du Duc de
Rohan.
Liv. II.
Journal de
Bassompier-
re. Tom. II.*

On fit encore quelques efforts pour prendre Montauban. Ils furent inutiles. Outre les sept cens hommes entrez dans la place, on y en jetta depuis douze cens & plus : de manière qu'il ne restoit aucune espérance de réduire les assiégez. Luines pensa plusieurs fois à renouer la négociation qu'il avoit entamée avec le Duc de Rohan. Mais l'irrésolution naturelle de son esprit, & les contradictions qu'il trouva de la part de ceux qui vouloient la continuation de la guerre, le trainèrent jusques environ la mi-Novembre. Il fallut alors lever le siége. Le Roi avoit perdu plus de huit mille hommes de son Armée, & il étoit à craindre que les maladies n'achevassent de moissonner le reste. Le Duc de Montmorenci avoit amené trois mille hommes de renfort : ils

ils se débandèrent tous en une nuit , dez 1621.
 que le Duc malade fut transporté hors du Bernard,
 camp. Un Régiment entier avoit encore Histoire de
 deserté. Louis sortit de son quartier les Louis XIII.
 larmes aux yeux, pour aller à Monbeton, Mercure
 puis à Toulouse , il vouloit s'y rafraîchir François
 quelques jours. La Reine prit le chemin 1621.
 de Paris accompagnée de la Princesse de
 Conti , de la Connétable de Luines , &
 de Mademoiselle de Verneuil sœur natu-
 relle du Roi.

Dez qu'on parla de lever le siège , tout
 le monde se mit à crier si fort contre le
 Connétable , qu'il se crut obligé de pu-
 blier des lettres en forme d'apologie. Nous
 en avons une adressée à son Beau-père le
 Duc de Monbazon Gouverneur de Paris.
 Luines attribua le mauvais succès de l'en-
 treprise , à l'imprudente bravoure du Duc
 de Maienne , qui avoit fait perdre beau-
 coup de gens dans ses attaques mal con-
 certées ; à la négligence des troupes du
 Duc d'Angoulême qui laissèrent passer le
 secours ; à la maladie du Duc de Mont-
 morenci qui avoit causé la désertion de
 trois mille hommes ; enfin aux maladies
 qui se mirent dans l'Armée. On vid in-
 continent plusieurs livres contre la lettre
 du Connétable. Il y fut accusé de rejet-
 ter sur les autres une disgrâce , dont il
 étoit lui seul la cause , par sa mauvaise
 conduite ; & par son luxe qui lui faisoit
 retenir l'argent destiné à paier l'Armée ,
 pour fournir à ses dépenses excessives en
 bâtimens. Les Toulousains parloient plus
 haute-

1621. hautement que les autres contre son ambition sans bornes , contre les nouveaux impôts qu'il prétendoit établir , contre son ignorance au métier de la guerre , contre ses richesses immenses . On le chargea de tant d'imprécations à Toulouse , qu'il eut peur pour sa vie pendant qu'il fut auprès du Roi . Il avoit écrit auparavant une lettre apologetique pour les Toulousains . Bien loin d'arrêter les cris & les murmures , elle ne servit qu'à les augmenter . On ne pouvoit pas lui pardonner la levée du siège de Montauban .

Le Roi fait
son entrée
à Toulouse.

Les habitans de Toulouse tâchèrent de dissiper le chagrin de Louis en le recevant dans leur ville avec le plus de magnificence qu'ils purent . Tout ce qu'une basse & servile adulation est capable d'inventer , ne fut pas omis en cette occasion ; arcs de triomphe , emblèmes , devises , inscriptions . Les barbaques des Capitouls ne répondirent pas à la beauté du spectacle . Elles furent certainement fort mauvaises , quoi que les sciences fleurissent assez dans la capitale du Languedoc . Le Roi suivant l'ancienne coutume , jura sur l'image de la croix à l'entrée de la ville , qu'il lui conserveroit ses priviléges , dont les huit Capitouls lui présentèrent la chartre . Un Président du Parlement de Toulouse remarqua à cette occasion , que de pareils serments que les Rois de France prétent encore pour la forme , sont fort inutiles , depuis , dir-il , que par je ne sais quelle malheureuse destinée , les

Grenond ,
Historiarum Gallia Lib.
XI.
Mercure François.
1621.

les grandes villes du Royaume sont dépouillées de tous leurs priviléges. La cause de cet indigne esclavage n'est pas difficile à trouver. Mr. le Président n'a pas eu le courage de la marquer. C'est l'ambition injuste des Rois de France qui veulent se mettre au dessus de toutes les loix : c'est la honteuse lâcheté de leurs sujets qui ont souffert qu'on les dépouillât de leur ancienne & légitime liberté.

1621.

Bertier troisième Président harangua le Roi au nom du Parlement de Languedoc. Mafurier premier Président, & celui qui le suivait, se trouvèrent indisposés. Un trait du discours de Bertier fit grand bruit dans le monde, & irrita fort le Connétable contre le Parlement. Lui-même étoit déjà mécontent. Il soupçonnait ^{Bernard,} cette Compagnie d'autoriser tout ce que ^{Histoire de} les Toulousains disoient contre lui, & de lui en suggérer même une bonne partie. En touchant l'état de la Province inquiète de se voir exposée aux courses des garnisons Réformées, Bertier exhorte le Roi à y faire un plus long séjour, afin de rassurer les Catholiques. *Ne donnez point, Sire, cet avantage à vos ennemis dont l'audace est connue,* ajouta le Président, *de dire que vous leur avez tourné le dos.* La chose fut incontinent rapportée au Connétable. Et lors que le Parlement l'eut harangué, Luines ne put s'empêcher de leur témoigner qu'il ne se paioit pas des louanges flateuses que le Président lui avoit données. *Vous n'avez pas toujours parlé*

1621.

parlé de la sorte , répondit-il d'un air fort irrité. Je sais que vous avez voulu me rendre la victime de la haine du peuple, & que vous rejetez sur moi tous les prétendus malheurs de l'Etat. Je n'en console quand je fais réflexion , que telle est ordinairement la récompense de ceux qui travaillent pour le bien public. Tous les bons serviteurs du Roi seront mes défenseurs & mes apologistes. Il n'est pas surprenant que je sois injustement calomnié par des gens qui ont la témérité de dire au Roi , qu'il tourne le dos à ses ennemis en retournant à Paris.

Luines se préparoit à leur dire quelque chose de plus. Mais un vieux Conseiller nommé Bertrand l'interrompit brusquement. Indigné de ce que son Président laissoit passer le mot de *témérité* sans le relever , Bertrand s'échauffe & prend la parole. Monseigneur , dit-il au Connétable , nous ne sommes point des téméraires , à moins que vous ne regardiez comme une témérité le soin que le Parlement doit prendre du bien de l'Etat. Les Rois ne nous parlent point avec tant de hauteur ; ils ne nous traitent jamais d'une manière injurieuse. Dans la situation présente du Royaume , la flatterie passeroit pour un crime. Ce que les Courtisans n'osent dire , les Parlemens le doivent déclarer librement. Je louerois le courage d'un Magistrat qui paroiffoit conserver quelque chose de l'ancienne liberté Françoise , s'il n'étoit visible que Bertrand parloit plutôt par un zèle aveugle & impétueux pour

pour sa Religion , que par un sentiment de justice & de raison. Pourquoi les Magistrats de Toulouse vouloient-ils que le Roi demeurât en Languedoc ? Afin qu'il achevât d'opprimer ses sujets qui ne lui demandoient que la conservation des E-dits que son Père leur avoit acordez. Le Connétable de Luines n'avoit donc pas si grand tort de reprocher à ce Parlement bigot & emporté , qu'ils étoient des téméraires de dire à Sa Majesté qu'elle tournoit le dos à ses ennemis , parce qu'elle s'en retournoit à Paris sansachever de perdre & de ruiner injustement ses sujets. Que ce Bertrand avoit bonne grace de dire que dans le temps présent la flatterie devoit passer pour un crime ! Lui qui applaudissoit à tous les éloges flateurs que ceux de sa ville donnèrent bassement à un Prince mal conseillé, qui se faisoit un mérite d'affoiblir son Roiaume, pendant que ses alliez étoient opprimez , & que les anciens ennemis de la Couronne s'agrandissoient à leurs dépens !

1621.

Lesdiguières fut dispensé de suivre le Retour du Roi à Toulouse, sous prétexte que la pré-
fence du Maréchal étoit nécessaire en Dauphiné. Il y avoit de grands mouvements dans cette Province. Le Marquis de Monbrun paroissoit les y avoir excitez , depuis que l'Assemblée de la Rochelle l'a-
voit nommé Lieutenant Général , dans la pensée que les Réformez de Dauphiné & de Provence avoient besoin d'un Chef qui eût plus d'attachement à sa Religion que

Maréchal de
Lesdiguié-
res en Dauphiné.

310 HISTOIRE DE

1621.

Histoire du Connétable de Lefdiguières.

Liv. XI.

Chap. 1.

& 2.

Mémoires de Deageant.

Pag. 289.

290. 291.

Mercure François.

1621.

que Lefdiguières qui sembloit vendre lâchement la sienne. Mais les bonnes gens de l'Assemblée de la Rochelle furent presque toujours les duppes & de ceux sur la bonne foi desquels ils se reposoient, & de ceux - là même dont ils se détoient le plus ouvertement. Monbrun qui avoit épousé la fille du Maréchal & de sa Marie Vignon , agissoit de concert avec son beau - père. Tout fut assez tranquille en Dauphiné , tant que Lefdiguières parut content du Connétable de Luines. Mais dez que le Maréchal s'aperçut au siège de S. Jean d'Angéli qu'il étoit suspect au Connétable , & qu'on pensoit à s'assurer de sa personne, & lui & ses ennemis firent remuer si à propos le Marquis de Monbrun en Dauphiné , que le retour de Lefdiguières sembloit absolument nécessaire pour arrêter les mouvemens des Réformez , qui s'étoient emparez de quelques places importantes sur le Rhône , & pour mettre les Catholiques en seureté. Car enfin, les amis du Maréchal ménagèrent si bien les chofes , que les affaires des Catholiques en Dauphiné étoient presque desespérées , à moins que le Roi l'envoiait promptement pour les rétablir. Charles Emmanuel Duc de Savoie bien averti de ce qui se passoit à la Cour de France, fut effraié quand il apprit que Lefdiguières y devenoit suspect , & que Luines étoit tenté de le faire arrêter. Il dépêche promptement au Maréchal un homme

me de confiance qui lui offre de la part de Son Altesse d'entrer à main armée dans le Dauphiné, afin que le Roi, sur l'amitié duquel Charles Emmanuel compo^{toit} moins que sur celle de Lefdigières, envoie promptement le Maréchal s'opposer à une irruption inopinée. Lefdigières remercia Son Altesse de sa bonne volonté. Il étoit assuré pour lors des intentions du Roi, & que le Connétable n'oferoit rien entreprendre.

Cependant Luines eut assez de lumière pour découvrir une partie des intrigues & des artifices du Maréchal. Il vit fort bien que Monbrun allié de Lefdigières étoit d'intelligence avec lui. C'est-pourquoi le Connétable vouloit encore faire arrêter le Maréchal durant le siège de Montauban. Mais Deageant plus attaché désormais à Lefdigières qu'à Luines son premier patron à la Cour, empêcha que cette résolution ne fût exécutée. Les mouvemens du Dauphiné augmentant fort à propos au temps que le dessein de prendre Montauban fut abandonné, le prétexte parut plausible de remontrer au Conseil du Roi, que tout étoit perdu en Dauphiné, à moins que Lefdigières n'y retournerat promptement. Le Connétable ne put se dispenser d'y consentir. Il fit seulement ordonner à Bullion Conseiller d'Etat, d'accompagner le Maréchal, d'examiner ses démarches, & de le détourner de se lier trop étroitement à l'Assemblée de la Rochelle. Car enfin,

1621.

fin, les sujets de mécontentement que Luines avoit donné au Maréchal, faisoient tout craindre. Dès que Lefdiguières fut en Dauphiné, on s'aperçut qu'il y avoit de la collusion entre lui & Monbrun. On pose les armes à la première ordonnance que Lefdiguières fit publier. L'adroit vieillard qui vouloit que la Cour eût toujours besoin de ses services, souffrit que les Réformez demeurassent maîtres de deux places sur le Rhône. Tout cela lui fut d'un grand usage pour succéder à l'homme qui lui avoit enlevé la première dignité militaire. Lefdiguières étoit destiné à être le dernier Connétable de France. Il concerta si bien ses démarches après la mort de Luines, que le Roi se vit réduit à cette alternative, de ne pouvoir exécuter ses projets contre les Réformez, ou de donner l'épée de Connétable à un ambitieux septuagénaire qui vouloit bien l'acheter au prix de sa Religion.

Mouve-
mens dans
le bas Lan-
guedoc con-
tre le Mar-
quis de Châ-
tillon.

La mesintelligence qui s'étoit mise entre le Duc de Rohan & le Marquis de Châtillon, excita d'étranges mouvements dans le Languedoc ; & cette division funeste causa de grands scandales dans toutes les Eglises Réformées de France, dont leurs ennemis furent bien profiter. L'Assemblée de la Rochelle avoit nommé le Duc de Rohan Général du haut Languedoc & de la haute Guienne. En conséquence du même règlement le Marquis de Châtillon devoit commander dans le bas Languedoc, dans les Cevennes, dans le Givau-

Givaudan, & dans le Vivaretz. Soit que 1621.
 les esprits des gens du pais naturellement *Mémoires de Rohan.*
 vifs & agissans, ne s'accommodassent *Liv. II.*
 pas de l'humeur indolente & paresseuse *Mercure François.*
 de Châtillon; soit que mécontent aussi *Franois.*
 bien que les autres Seigneurs, des dé- 1621.
 libérations précipitées de l'Assemblée de
 la Rochelle, il eût de la répugnance à
 s'embarquer trop avant dans une guer-
 re mal entreprise & plus mal concertée,
 certains zélez croient sans cesse que Châ-
 tillon d'intelligence avec la Cour agif-
 soit foiblement, & qu'il cherchoit à s'avancer aux dépens de ceux de sa Reli-
 gion. Le Duc de Rohan semble l'avoir
 cru. Et quoi qu'il ait pu se laisser préve-
 nir nonobstant son exacte probité, l'opi-
 nion de ce Seigneur est un grand préjugé
 contre Châtillon. En lisant avec un peu
 de réflexion l'Histoire du règne que j'é-
 crits, on est tenté de croire que Châtillon
 avoit donné d'assez grands fondemens de
 former un jugement désavantageux de sa
 conduite. Cependant l'équité veut que
 nous reconnoissions d'ailleurs, qu'il y eut
 beaucoup d'irrégularité, d'emportement
 & de violence, dans je ne sais quels Mi-
 nistres impétueux, ou intéressés, & dans
 quelques autres gens qui se déclarèrent
 les ennemis & les accusateurs de Châ-
 tillon.

Le Duc de Rohan lequel, à certaine
 ambition près dont les personnes de son
 rang se défont rarement, alloit assez droit
 dans cette affaire; Rohan, dis-je, voyant

1621. le Roi maître de toute la basse Guéenne, prit tous les soins imaginables, afin de se mettre en état de secourir Montauban, & d'arrêter devant cette place un torrent qui menaçait la Guéenne, de Languedoc, & les pais voisins si une inondation générale. Il ramassa des troupes dans les Provinces du département de Châtillon. Cela lui déplut. Il s'imagina que Rohan voulloit commander en chef sur tous les autres, & se réserver à lui seul l'honneur de secourir Montauban, en cas que la chose partie faisible. J'admire les rares qualitez du Duc de Rohan, & je le révère comme un des plus grands hommes que la France ait portez. Mais la finoérité veut que je reconnoisse aussi qu'il se donna en cette rencontre de trop grands airs d'autorité, soit qu'il ne fut pas toujours le maître de retenir sa noble ambition ou des justes bornes ; soit qu'il s'imaginât que la nécessité du bien public demandoit qu'on n'eût pas de si grands ménagements pour l'humeur intéressée, ou trop parfaite des Châtillonnais. Quand il fut question de secourir Montauban, le Duc a peur que Châtillon chagrin des entreprises faites fut son autorité, ne rappelle ses troupes des Provinces de son département. Pour prévenir cet inconveniencie qui aurroit déconcerté Rohan, il oppose à Châtillon une assemblée qui se tinoit à Nîmes des Eglises du haut & bas Languedoc, des Cevennes, du Vivarais, & du Dauphiné, en faisant ordonner que les troupes de ces Pro-

Provinces continueront de servir sous le .1621.
Duc de Rohan, sans qu'un autre Général les puisse rappeler.

La précaution étoit nécessaire. Mais l'amour propre & l'intérêt particulier l'emportent ordinairement sur le bien public. Châtillon fut mécontent de cette ordonnance. Il proteste qu'il avoit dessin de marcher au secours de Montauban, & que le Duc de Rohan qui ne vouloit pas qu'un autre partageât avec lui la gloire de l'action, l'empêcha d'exécuter ce qu'il avoit médité. Quoi qu'il en fût, ces deux Seigneurs vécurent depuis en fort mauvaise intelligence. Rohan étoit si généralement estimé, & le secours de Montauban lui acquit une si grande réputation, que la Guienne, le Languedoc & les Provinces voisines se déclarèrent presqu'entièrement pour lui. On se mit à crier contre Châtillon : Et le Petit-fils de l'illustre Amiral de Coligny se vit accusé de trahir les intérêts d'une Religion que son Grand-père avoit si courageusement défendue. Mécontent de ce que le Duc de Rohan sembloit s'arroger un commandement général & supérieur dans toutes les Provinces, Châtillon, sous prétexte de défendre le bas Languedoc, tenta de rappeler les troupes de son département qui servoient sous Rohan. Mais il n'en peut venir à bout. L'Assemblée de Nîmes, où le Duc avoit plus de crédit que lui, s'opposa toujours à ses dessins. Châtillon demanda pour lors la levée de nou-

1621. nouvelles troupes, dont il put se servir en cas de besoin pour la défense du bas Languedoc. L'Assemblée de Nîmes y consent, à condition qu'elles iront servir sous le Duc de Rohan quand il les appellera. Rohan qui avoit alors la délivrance de Montauban en tête, ne manque pas de mander les troupes levées. Elles refusent d'obéir, & les Officiers gagnez par Châtillon répondent qu'ils ne reconnoissoient point d'autre Général que lui.

Tout oeci causa une si grande division entre Châtillon & l'Assemblée de Nîmes, que ce Corps composé de gens emportez qui dominoient dans tous les conseils violents, n'eurent aucun égard au rang & au mérite de Châtillon, ni aux services que son Grand-père avoit rendus à la Religion Réformée en France. De leur autorité privée, ils le déclarent déchu de tous les emplois que l'Assemblée de la Rochelle lui a donné, & particulièrement de la charge de Général dans les Provinces du bas Languedoc, des Cévennes, du Givaudan, & du Vivaratz. L'accuse que l'Assemblée de Nîmes s'avifa de publier en cette occasion, est le plus injurieux du monde à Châtillon. Elle l'accuse de n'avoir pensé depuis un assez long-temps, qu'à l'établissement de sa fortune au préjudice des Eglises Réformées. La violence de ce procédé n'est pas soutenable. Châtillon méritoit qu'on eût quelque ménagement pour lui. Et l'Assemblée de Nîmes ne devoit elle pas prévoir qu'en

le

1621.

le poussant de la sorte à se déclarer tout publiquement contr'elle, & à se racommoder avec la Cour, c'étoit faire un tort extrême aux affaires des Eglises Réformées, que la levée du siège de Montauban mettoit sur un meilleur pied ? Mais il ne faut pas attendre qu'une multitude confuse de gens prévenus & échauffez qui ont peu d'expérience, & qui pensent autant à leurs intérêts particuliers qu'au bien public, se conduisent par les règles du bon sens & de la justice. Le peuple de Montpellier entraîné par l'Assemblée de Nîmes, se souleve contre Châtillon. Il est obligé de sortir de la ville, & les habitans lui retiennent son fils & sa belle-mère.

Le Marquis de Châtillon se justifia par une apologie publique. Elle ne paroît pas mal faite. Quoique peut-être il ne soit pas croiable en tout ce qu'il fit alléguer en sa faveur, on ne peut lire la pièce sans indignation contre l'emportement & la violence des gens de l'Assemblée de Nîmes. Ils élurent Bertichères pour leur Lieutenant Général à la place de Châtillon. Mais à peine eurent-ils commencé de faire les petits Souverains, qu'ils ne voulurent plus souffrir de Supérieur. Le peuple se dégoûta bien-tôt de la domination de ces Messieurs plus occupés à s'enrichir, qu'à procurer le bien de leurs Eglises. Ils devinrent tellement odieux & insupportables, que le Duc de Rohan fut fait Général à la place de Châtillon.

1621.

Telle fut l'origine de la grande autorité que le Duc de Rohan acquit parmi les Réformés du Languedoc & des Provinces voisines. Il se rendit à Montpellier au commencement de l'année suivante, & il demeura seul Général des Eglises Réformées, quand la Force & Châtillon eurent fait leurs conditions avec la Cour. Rohan sembloit aspirer à cette place depuis le commencement de la guerre. On ne peut lui reprocher autre chose que trop d'ambition, & de n'avoir pu souffrir un égal, encore moins un supérieur. Il voulloit être à la tête du Parti, & avoir lui seul la gloire d'avoir tout sacrifié pour la défense de ceux de sa Religion, peut-être aussi que bien informé du dessein que Châtillon avoit de se faire Maréchal de France, & des intrigues de ce Seigneur avec le Duc de Montmorency son parent, & avec la Cour, Rohan crut qu'il seroit impossible de se défendre dans le Languedoc, tant que Châtillon y commanderoit.

Mesintelli-
gence entre
le Roi & le
Parlement
d'Angleter-
re.

Rendons ici justice au Parlement d'Angleterre, du moins à la Chambre des Communes dans cette année si malheureuse aux Protestans en Bohême, en Allemagne, en France : les Anglois zélez pour la conservation de leur Religion au dedans & au dehors, s'opposèrent, non seulement de toutes leurs forces au mariage du Prince de Galles avec l'Infante d'Espagne, dont ils prévoioient les funestes conséquences, mais ils presserent encore

encore vivement Jaques leur Roi , de secourir tout de bon Frederic son beau-fils , dont les Etats héréditaires étoient envahis ; de soutenir les intérêts des Princes de l'Union Protestante en Allemagne , & d'agir en faveur des Réformez de France , menacez d'une ruine prochaine , depuis la prise de leurs places de ses-
tèe , & le blocus commencé devant la Rochelle . Jaques avoit pensé d'abord à proroger encore son Parlement jusques au huitième Février de l'année prochaine . Mais l'envie d'avoir de l'argent , peut-être d'intimider l'Empereur , afin qu'il restituât l'un & l'autre Palatinat à Frederic , & qu'il se désistât du projet déjà formé de transférer la dignité Electorale de la Maison Palatine dans celle de Bavière : cela , dis-je , porta Sa Majesté Britannique à rassembler son Parlement le 14. Novembre 1621. Elle ne se trouva pas à l'ouverture de cette seconde séance à cause de quelque indisposition . Williams Evêque de Lincoln , & Garde du grand Sceau exposa d'abord aux deux Chambres les raisons que le Roi avoit de les convoquer . La principale en apparence , mais la moins véritable en effet , c'étoit , dit le Prélat , la nécessité de mettre des troupes sur pied pour le recouvrement du Palatinat . Le Baron Digby raconta ensuite le mauvais succès de son Ambassade à Vienne & à Bruxelles . Il ne dissimula pas que le Duc de Bavière avoit en tête de se faire investir de la dignité

1621.

*Wilson's**History of Great-Britain. 1621.**Rushworth's Historical Collections. 1621.*

1621.

Electorale & du Palatinat ; que le Comte de Mansfelt ne pouvoit plus défendre ce qui restoit des États héréditaires du Roi de Bohême , à moins que l'Angleterre ne lui envoiât un prompt & puissant secours , & que le Roi d'Espagne avoit cinq armées sur pied qui allarmoient les Provinces-Unies & les Princes de l'Union Protestante en Allemagne. Le Grand Tresorier d'Angleterre parla le dernier. Et ce fut pour représenter que les coffres du Roi étoient vides , & que Sa Majesté se trouvoit endettée , à cause du secours d'argent envoié au Roi de Bohême & aux Protestans d'Allemagne. Ces efforts tant vantez n'alloient pas au delà de quarante mille livrès sterling.

La Chambre Basse parut applaudir au dessein que le Roi avoit de faire la guerre aux ennemis de ses enfans & de la Religion Protestante. Mais les plus clairvoyans se défioient de la sincérité des intentions de Jaques. On n'ignoroit pas que ses Ministres ne parloient que de paix & d'accordement dans les paix étrangers , qu'il pressoit la conclusion du mariage de son Fils avec l'Infante d'Espagne , & que par ce moyen il se flattoit de faire rendre le Palatinat à Frederic , & de lui conserver son Electorat. La Chambre des Communes crut donc devoir sonder prémièrement les véritables dispositions du Roi , en lui représentant les griefs de la Nation ; & en marquant les remédes que Sa Majesté pouvoit y appor-

apporter: On prépare ce qu'on appelle en Angleterre une *Adresse*. Elle étoit longue & respectueuse. Les Communes y remontoient judicieusement au Roi l'application continue du Pape à étendre sa Monarchie spirituelle, les mesures que le Roi d'Espagne prenoit pour se rendre formidable à toute l'Europe, l'état malheureux des Protestans dans les païs étrangers, les injustices & les insultes que la Maison d'Autriche faisoit aux enfans de Sa Majesté, la ligue des Princes Catholiques Romains pour opprimer les Protestans, les armées nombreuses que le Roi d'Espagne Chef de cette ligue avoit sur pied; les grandes espérances que les Papistes d'Angleterre fendoient sur le mariage du Prince de Galles avec l'Infante, les instances continues que les Princes étrangers de leur communion faisoient au Roi en leur faveur, le concours extraordinaire des Papistes aux chapelles des Ambassadeurs, leurs assemblées nombreuses & fréquentes dans la ville de Londres, l'éducation de leurs enfans dans les colléges & dans les seminaires des païs étrangers, les livres séditieux qu'ils publioient même au temps de l'assemblée du Parlement, enfin les esfaings de Prêtres & sur tout de Jesuites, ces boutefeuks dans toute la Chrétienté, qui se répandoient de tous côtez en Angleterre.

On prioit encore le Roi de considérer que la Religion Romaine est incompatible

1623. avec la Protestantisme dans un même Etat, que les Papistes dépendent toujours d'un Prince étranger, qu'ils font inquiets & brouillons par tout où ils ne dominent pas; que non contents d'une simple concurrence, ils demandent d'abord une tolérance civile, qu'ils aspirent ensuite à se rendre supérieurs, & qu'ils ne demeurent point en repts jusques à ce qu'ils aient détruit tous ceux qui ne sont pas de leur sentiment. Les Communes marquaient ensuite au Roi les remèdes convenables à de si grands inconveniens qu'il falloit ou prévenir ou arrêter. On suppliait Sa Majesté de prendre l'épée à la main, mais qu'elle avoit de si justes raisons de faire la guerre, de travailler à la réunion des Princes Protestans, d'attaquer sans aucun ménagement ceux qui vouloient envahir le Palatinat, & d'écouter les avis que ses sujets assenables lui donnaient pour empêcher le progrès du Papisme en Angleterre. La Chambre suppliait le Roi de croire qu'elles ne pensoit nullement à empiéter sur les droits & sur l'autorité du Souverain; & que le zèle du peuple d'Angleterre pour la véritable Religion, & pour le bien des enfans de leur Roi, étoit le seul motif qui les portoit à faire leurs très-humblles remontrances à Sa Majesté. Les Communes finissaient en promettant de prompts subsides pour la guerre: mais elles prioient aussi Jacques de ne refuser pas son consentement aux résolutions que le Parlement prendroit pour

1621.

pour faire honneur à l'honneur de Sa Majesté,
pour conserver la Religion Protestante,
et pour augmenter la prospérité du Ro-
yaume.

Dez que le Roi apprit que la Chambre
Basse se préparoit à lui présenter cette
adresse, il entra dans une furieuse colère.

Ces Messieurs, dit-il, prétendent donc m'^{me} Hacket's La-
bliger à faire la guerre. Je connais bien fe of Arch-
boses intérêts. Un Roi d'Angleterre doit évi-^{Bisbop}
ter autant qu'il peut d'entrer dans une guer-^{Williams.}
re étrangière. Il a l'épée à la main, il dé-
pose des munitions &c des équipages, il don-
ne les ordres nécessaires. A quoi tout cela
sert-il, quand on n'est pas maître du trône
ou public? Le Parlement ne offre aujou-
d'hui des subfides: qui me répondra qu'ils
seront continués à la prochaine séance? Ap-
rès avoir engagé mon honneur & ma ré-
putation, je serai obligé de me retirer avec
bonne, si mon peuple maître de sa bourse, ne
veut plus l'ouvrir. A Dieu ne plaise que je
me mette, pour ainsi dire, dans la nécessité
de demander tout ce que l'audience à mes su-
jets, en leur représentant le besoin que j'ai
d'argent pour faire la guerre. Ces Mes-
sieurs des Communes ne donnent rien pour
rien. Quand le Roi veult avoir des subfides,
on les lui fait acheter fort cher: on exige
qu'il relâche quelque chose de ses droits & de
ses prérogatives; on lui demande l'éloignement
de ses Ministres & de ses Officiers.
Je ne veux pas me rendre dépendant de
mon peuple, en allant prendre les armes
tout à propos. Une guerre est bientôt déclan-
ré;

1621. tée ; mais il n'est pas si facile de faire enfin la paix. Celui qui commence la guerre, ne la finit pas toujours quand il lui plaît. Jaques eut beau dire pour cacher ses véritables sentimens. On l'accusa tout publiquement de lâcheté : on lui reprocha de ne se mettre point en peine d'acquerir de la réputation & de la gloire. Jamais le monde ne croira, disoient quelques-uns, que le Roi est éloigné de la guerre par un principe de Religion : il tâche de courrir sa poltronnerie naturelle. L'amour qu'il affecte d'avoir pour les lettres, n'est qu'un prétexte de vivre dans la mollesse & dans l'oisiveté. Le Parlement ne refusera jamais les secours nécessaires pour continuer une guerre justement entreprise, & que le peuple a demandée lui-même avec empressement.

Les murmures redoublèrent d'une étrange manière, quand on lut dans la Chambre Basse la lettre que Jaques écrivait à l'Orateur. Nous avons appris avec un extrême déplaisir, dit Sa Majesté, que certains esprits violens, & qui cherchent à se rendre agréables au peuple, ont pris occasion de notre absence pour proposer des choses qui ne sont point de la compétence du Parlement, & qui tendent à la diminution des droits de notre Couronne. Vous ferez donc favorir à la Chambre des Communes, qu'elle se doit défier d'une pareille entreprise, qu'il ne lui appartient pas de prendre connoissance des affaires du Gouvernement, ni de ce qui concerne le mariage du Prince de Galles notre cher fils avec l'Infante d'Espagne;

Rushworth's
Historical
Collections.

1621.

Wilson's
History of
Great-Bri-
tain.

pagne ; & que nous trouvons fort étrange qu'elle ait mis dans la remontrance dressée des choses qui blessent l'honneur & la réputation du Roi d'Espagne & des autres Princes nos amis & nos alliez. Les Communes se plaignoient de ce que le Roi avoit fait arrêter un de leurs membres ; Jaques ordonne à l'Orateur de leur dire de sa part , qu'il prétend avoir droit de punir les gens du Parlement , en quelque temps que ce soit , durant ou après les séances. Enfin , le Roi commandoit à l'Orateur de déclarer à la Chambre , que Sa Majesté ne recevroit point leurs remontrances , & qu'elle n'y répondroit en aucune manière , à moins qu'ils ne les réformassent.

Après la lecture de la lettre du Roi , il fut résolu de faire une autre *adresse* , qui lui seroit envoiée conjointement avec la première. Sans perdre le respect dû au Souverain , la Chambre lui repräsentoit assez vivement qu'elle étoit surprise que Sa Majesté jugeât des remontrances qu'on se préparoit à lui présenter , avant que de les avoir entendues de la Chambre même , & sur le rapport de certaines personnes , peut-être mal intentionnées. Nous avons seulement délibéré sur ce que trois Seigneurs nous ont proposé de la part de Votre Majesté , disoient les Communes. Il seroit fort étrange que ce qui regarde l'honneur & la sécurité de votre personne , la conservation du patrimoine de vos enfans , le bien de la Religion & de l'Etat , ne fût pas de la compe-

1621.

gence du Parlement, & que nous n'ayons pas droit d'en prendre connoissance. Si nous avons avancé quelque chose qui touche le Roi d'Espagne, ce n'est qu'à l'occasion de ce qui nous paroit nécessaire pour prévenir les mauvais desseins des Papistes, pour reconvoquer le Palatinat envahie par les troupes de ce Prince, & pour se mettre à couvert du danger dont les armées féroces menacent tous les Protestants. Bien loin de vouloir donner aucune atteinte à votre autorité Riale, nous reconnaissons que c'est à vous de résoudre la paix ou la guerre, & de choisir le parti le plus convenable au Prince, votre fils. En qualité de vos bons & fidèles sujets, nous croions seulement devoir prendre grand intérêt à ce qui concerne la personne de Votre Majesté, ou celle de ses enfants, & vous représenter les justes fautes de crainte que nous avons, & ce que votre affection au bien de la patrie nous inspire de plus convenable.

Jacques rejeta les premières remontrances, & fit une longue réponse aux secondes. Il y parle à son ordinaire plâtre en Docteur qu'en Roi. Non content de citer des proverbes Latins assez bas, Sa Majesté s'amuse, à prouver que les Commissaires ignorent les règles de la bonne Logique. Elle leur allégué les axiomes qui servent à discerner un sophisme d'un raisonnement juste. J'attendrai, dit le Roi, que vous me témoignerez votre connoissance de ce que j'ai fait pour le bien de mon peuple depuis la séance précédente

du

du Parlement: Et vous me venez faire des plaintes sur le danger de la Religion Protestantne dans ce Royaume. C'est m'accuser indirectement de négligence, ou de mauvaise conduite sur cet article. Je vous laisse à penser, si votre Chambre qui représente tout le corps du peuple d'Angleterre, fait bien d'inspirer aux autres du dégoût &c dit mécontentement. Ne doit-elle pas au contraire exciter tous nos sujets à nous aimer, &c à nous sauver bon gré de la justice &c de la douceur de notre gouvernement? Vous vous plaignez de ce que nous prétendons l'avoir aux rapports malins que des gens nous font de ce qui se passe dans votre assemblée. N'aurions-nous pas de plus justes raisons de vous reprocher, que certains barbares aussi fédâtres que les anciens Tribuns du Peuple Romain, sont écoutés avec plaisir &c avec applaudissement parmi vous. Les remontrances que vous avez avouées, sont pleines de contradictions. Vous protestez de respecter notre autorité, &c de n'y vouloir donner aucune atteinte. Cependant vous entreprenez de nous conseiller de ne marier point le Prince notre fils à l'Infante d'Espagne, de choisir plutôt une Princesse Protestante, &c de nous engager dans une grande guerre. Nous vous attribuez même une espèce de souveraineté &c de toute-puissance si extraordinaire, qu'il ne vous reste plus que de prétendre à l'exemple du Pape, d'évoquer les clefs du Paradis &c du Purgatoire.

La lettre du Roi étoit pleine de symboles

1621. bles jeux d'esprit. Il vouloit , si nous l'en croions , conserver , à quelque prix que ce fut, le patrimoine de son Beau-fils , & s'opposer vigoureusement à tous les Princes qui entreprendroient de l'usurper : mais Sa Majesté ne se croioit point obligée d'entrer en guerre pour cela. Elle espéroit d'obtenir tout par la voie de la négociation. Le pauvre Prince ne voioit pas qu'on le jouoit dans toutes les Cours des Princes de la Maison d'Autriche , à Vienne , à Madrid , à Bruxelles . Son aveuglement étoit si grand , qu'il se vantoit d'avoir empêché que le bas Palatinat ne fût enlevé à Frederic. Cependant Gonzales de Cordoue & Tilli auroient achevé de l'envahir , si le Comte de Mansfelt ne fût pas acouru au secours du brave Horace Veere. Jaques parloit de la manière du monde la plus désobligeante contre l'entreprise de l'infortuné Frederic sur la Couronne de Bohême. Il justifioit même le Roi d'Espagne du reproche que la Chambre des Communes sembloit lui faire , d'aspirer à la Monarchie Universelle. *C'est une malignité inexcusable*, dit-il, *que d'avancer sans fondement contre un grand Roi des choses capables de lui attirer l'envie & la haine des autres Souverains.* *Il ne vous appartient pas de juger des desseins du Roi d'Espagne.*

Ce n'est pas tout. Jaques soutient que ses sujets de la Chambre Basse n'ont pu entrer dans aucune délibération sur le mariage du Prince de Galles avec l'Infante

te d'Espagne, fariſ ſe rendre *criminels de léze-majesté*, après les défenses expreſſes que le Roi leur avoit faites de parler de cette affaire. Enfin fur ce que les Communes avançoient, que le pouvoir de connoître de ce qui concerne le bien public du Roiaume, & la ſureté de la Religion, eſt un *droit* que leurs ancêtres leur ont laiſſé par héritage, Jaques répondit fièrement, que les priviléges de la Chambre des Communes ne font fondez que fur les graces que les Rois ſes prédéceſſeurs lui ont bien voulu acorder, & que le prétendu droit des Communes eſt plutôt une *tolérance* des Rois qu'un *héritage* laiſſé par les Anglois des ſiècles précédens à leur poſtérité. *Nous ſommes aussi bien intentionnez qu'aucun autre des Rois nos prédéceſſeurs pour la conservation de vos libertez & de vos priviléges*, dit Jaques à la Chambre des Communes. *Mais vous devez prendre garde à ne rien faire contre les prérogatives de notre Couronne. En ce cas nous ferions obligez de retrancher & d'abolir tout ce qui vous ſerviroit de prétexte pour donner atteinte à notre puissance ſouveraine.*

Quelque dévoué que l'Evèque William Garde du grand Seau fût au Roi & au Marquis de Buckingham ſon Favori, le Prélat trouva la lettre de Sa Majesté trop forte. Il propoſa d'en adoucir certains endroits, parce que les gens des Communes bien intentionnez pour la Religion & pour la liberté du peuple, que

Wil-

Rusworth's Historical Collections.
1621.
Hackett's Life of Arch-Bishop Williams.
Schop Williams.
1. Part.

1634.

*Letters of
the same in
Cabala or
Mysteries
of State.*

Williams appelle d'une manière basse & flâneuse des *infectes venimeux*, en prenoient occasion d'agir la Chambre qui mécontente de la réponse du Roi cessa d'ap- pliquer aux affaires. Sa Majesté, dit le Garde du grand Seau dans une lettre au Favori, *a raison de son estat* que les droits de la Chambre des Communes ne sont que des grâces accordées par les Rois ses prédécessors. Cet usage, où étoit la Chambre des Communes quand qu'Henri I. leur donna le privilége de venir au Parlement? Mais puis que Sa Majesté ne prétend point diminuer les droits dont les Communes se trouvent en possession, il est aisè d'appaiser les esprits en adoucissant quelques expressions dont le Roi s'est servi dans sa lettre. Je n'ai comment Williams auroit pu prouver qu'Henri I. est celui des Rois d'Angleterre qui a commencé d'accorder aux Communes le droit de se trouver aux Parlements. L'origine de ces familières assemblées est une chose obscure & embarrasée: Et c'est peut-être une preuve de leur ancienneté. Les Auteurs Anglois qui ont le plus curieusement recherché les vieux monumens & les archives de leur pays, ne font pas d'accord entre eux. Quelques-uns prétendent que le Parlement d'Angleterre, tel qu'il est à présent, n'est pas plus ancien qu'Henri III. On y trouvve en effet que la convocation du Parlement faisoit par ce Prince l'an 1265. est conforme à ce qui se pratique maintenant. Cependant, il y a de savans Anglois qui

sou-

soutiennent que leur Parlement tire son origine des Saxons. Et certes, il semble que sous le règne des Princes de cette nation, & sous les premiers Rois Normans, il y avoit de grands Conseils, ou des assemblées générales du Royaume, composées d'autres gens que des Comtes & de ceux qui ont été depuis nommés *Pairs d'Angleterre*. Un savant homme nous promet d'éclaircir l'origine des Parlemens d'Angleterre dans le III. Volume de son Histoire générale de ce Royaume.

Jaques ne suivit pas l'avis de Williams. Irrité de la résistance de la Chambre des Communes, il prend la résolution de casser son Parlement. Pour garder encore quelques mesures au dehors, & pour ne donner pas occasion à de trop grands murmures, Sa Majesté le prorogea d'abord jusqu'au huitième Février. La Chambre *Rushworth's Historical Collections.*
des Communes jugea bien que la prorogation seroit bientôt suivie d'une entière dissolution. Elle fut publié en effet quinze jours après. Dez que les Communes eurent avis que le Roi vouloit les ajourner, & casser ensuite le Parlement, elles firent un acte de protestation fort remarquable. *Wilson's History of Great Britain.*
La Chambre y soutient vigoureusement que les libertez & les priviléges du Parlement sont des droits de temps immémorial, que leurs ancêtres leur ont laissé par succession; que le Parlement a droit de prendre connoissance de tout ce qui concerne le Roi & son Etat, la défense du Royaume & de la Religion, le maintien des

HISTOIRE DE

1621.

des anciennes loix , & la publication des nouvelles, la réformation des abus & des défordres. On ajouta dans l'acte que chaque membre du Parlement doit avoir une entière liberté de parler , de proposer ce qu'il pense , & de l'appuyer des meilleures raisons qu'il trouve : qu'aucun ne peut être accusé , emprisonné , ou inquiété sur ce qu'il dit dans sa Chambre , & qu'elle seule a droit de le censurer : que si quelque particulier donne sujet de plainte , ou de faire des informations contre lui , Sa Majesté ne doit pas s'en rapporter à ce que certaines gens lui peuvent dire ; mais attendre que la Chambre fasse des remontrances d'un consentement unanime.

Cette protestation acheva d'irriter Jaques. Il se fait apporter dans un Conseil extraordinairement assemblé les registres de la Chambre des Communes. Et après avoir déclaré la protestation nulle & illégitime , il l'arrache lui-même de sa main du Journal de la Chambre. Quelques-uns des plus ardents furent emprisonnez , ou releguez en Irlande. Comme ce procédé violent & injuste du Roi causoit d'étranges murmures dans tout le Roiaume , Jaques publia de sévères ordonnances contre ceux qui parloient mal du Gouvernement. Le Comte d'Oxford accusé par un Papiste d'avoir dit quelque chose d'injuriieux au Roi , fut envoyé à la Tour de Londres ; & le Comte de Southampton fut mis sous la garde du Doien de Westminster. Mais Jaques devoit penser plutôt à fermer

1621.

fermer la bouche aux étrangers, en se conduisant d'une manière plus sage, plus digne d'un grand Roi. Ses brouilleries avec son Parlement achevèrent de le rendre méprisable au dehors. Le bon Prince avoit grand soin d'empêcher que le Parlement d'Angleterre dît quelque chose qui pût déplaire au Roi d'Espagne : Et dans les villes des Païs-Bas Catholiques, on insultoit à Sa Majesté Britannique de la manière du monde la plus sanglante. Dans une farce jouée publiquement, un Courier aportoit la nouvelle d'une armée formidable mise sur pied pour le recouvrement du Palatinat. Le Roi de Danemark devoit fournir cent mille harangs, & les Hollandais cent mille pots de beurre pour la subsistance des troupes. Pour ce qui est du Roi d'Angleterre, il se chargeoit seulement d'envoyer cent mille Ambassadeurs pour négocier un accommodement. On le peignoit n'ayant à son côté qu'un fourreau sans épées, ou bien avec une épée que plusieurs personnes s'efforçoient de tirer hors du fourreau, sans en pouvoir venir à bout. Dans Anvers, la Reine de Bohême fut représentée comme une pauvre Irlandaise couverte d'une mante, qui porte son enfant sur le dos : Et Jaques suivoit sa fille en tenant un berceau.

HIS

HISTOIRE DU REGNE DE LOUIS XIII.

Roi de France & de Navarre.

LIVRE DIX-HUITIEME.

1621.
Le Roi de
France
prend la
résolution
d'affliger
Monheur
en Gou-
vernement.

UN accident arrivé en Guyenne, fut le prétexte dont le Connétable de Luynes se servit pour faire prendre à Son Majesté la résolution de retourner sur ses pas dans cette Province, & de s'en aller ensuite à Paris. Boësse Partaillan Gentilhomme Réformé avoit remis à la disposition du Roi les villes de Monheur & de Sainte-Foi , dont il étoit Gouverneur. Plein de grandes espérances d'avancer sa fortune, Boësse suivit Sa Majesté au siège de Montauban. Le Connétable & les per-

personnes les plus distinguées de la Cour. scellé
 qui faisaient des caresses extraordinaires.
 On lui proposoit d'embrasser la Religion
 Romaine, & il n'en paroissait pas éloigné.
 Mirembœuf son fils ainé, & Théobon son Mémoires
de Rohan.
 beau-fils, plus attachés à la Religion Réformée, Liv. II.
 formée, prennent occasion de l'absence de Journal de
Bassom-
 Boësse, & se faisaient, l'un de Monheur, Tom. II.
 & l'autre de Sainte-Foi, dans le dessein de pierre. Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
 conserver ces deux places au Parti Réfor-
 mé. Boësse quitte promptement le siège Liv. VI.
 de Montauban, court à Monheur, que-
 celle Mirembœuf, s'affirme de la place, & se met en chemin pour brer de même
 Sainte-Foi à Théobon. Mais il trouve à Gensac
 Gentilhomme Réformé voisin de Sainte-Foi, nommé Savignac d'Eynesse. qui l'attaque dans l'houillerie, & est tué.
 Mirembœuf se rend maître de Monheur
 accidentellement après la mort de Boësse son
 père, & se déclare pour l'Assemblée de la
 Rochelle. Théobon fait de même à Sainte-Foi, & d'Eynesse meurtier de Boësse
 se fait de Gensac.

Louis & son Connétable craignirent
 que ce ne causât quelque révolution dans
 la basse Gascogne qu'ils croioient avoir en-
 tièrement réduite. On prend donc la
 résolution d'affliger au-plutôt Monheur,
 & d'en chasser Mirembœuf, en cas qu'il ne
 veuille pas rendre la place de bonne grâ-
 ce. Sa situation sur la Garonne la ren-
 dait importante, & Boësse Pardaillan
 avoit eu soin de la fortifier. Le Maréchal
 de Roquelaure & Bassompierre eurent or-
 dre

1621. dre de l'investir immédiatement après la levée du siège de Montauban. Quoique Mirembœuf fit paroître plus de zèle pour la Religion Réformée que son père , il écouta pourtant les propositions que Baffompiere lui fit , de remettre Monheur entre les mains du Roi moiennant une somme d'argent. Le marché fut presque conclu : on ne se tenoit plus qu'à quatre mille écus de plus ou de moins. Le Roi & le Connétable avertis de la disposition de Mirembœuf , résolusent de partir de Toulouse au-plutôt , & d'aller se dédommager de l'affront reçu à Montauban , par la conquête feinte , ou véritable de Monheur. Rendons justice à Mirembœuf : soit que rentrant en lui-même il se repenta des avances faites à Baffompiere , soit que ses Officiers subalternes ne lui parussent pas disposés à souffrir que la place fût livrée , Mirembœuf la défendit bravement contre l'Armée Roiale. Il ne se rendit qu'à la dernière extrémité , & lors que sa garnison n'étoit plus en état d'obtenir une capitulation honorable.

**Disgrace
d'Arnoux
Confesseur
du Roi.**

**Bernard ,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VI.**

Le Connétable de Luines commença de s'appercevoir à Toulouse de l'ingratitude du Jésuite Arnoux. Il étoit redéyable à Luines de la place de Confesseur du Roi , & d'un crédit fort supérieur à celui de Coton son prédécesseur du temps d'Henri IV. & sous la minorité de Louis XIII. Arnoux qui favoit bien que le Roi étoit mécontent de Luines , crut pouvoir crier impunément contr'vn Favori , dont la

la fortune étoit ébranlée. Le voilà donc 1621.
 qui se met à déclamer contre le mauvais Gramond,
 succès du siège de Montauban , & qui Historiarum
 donne des soupçons au Roi sur l'entrevue Galia Lib.
 du Connétable avec le Duc de Rohan. XI.
 Il insinuë à Sa Majesté que Luines favo-
 rise les Réformez sous main. Le bon
 Pére fit voir en cette occasion qu'il étoit
 un Courtisan beaucoup moins habile que
 Bassompierre. Il devoit craindre comme
 celui-ci , que le Favori venant à dissiper
 les ombrages que Louis prenoit, il n'obli-
 geât ce Prince foible & irrésolu à lui
 sacrifier un Jésuite ingrat & orgueilleux.
 L'Abbé Rucellai fut celui , qui dans le
 dessein de se venger d'Arnoux , fit ouvrir
 les yeux au Connétable sur les démarches
 du bon Pére. L'Archevêque de Sens étoit
 mort durant le siège de Montauban , &
 Rucellai demandoit au Roi le bénéfice va-
 cant. L'Abbé espéroit d'autant plus de
 l'obtenir , qu'il eut toujours grande part
 à la confidence de Luines , depuis que
 mécontent de la Reine Mère après l'affai-
 re d'Angoulême , il se donna tout entier
 au service du Favori. Mais Louis n'acor-
 doit point de bénéfice important sans con-
 sulter son Confesseur. Quand Sa Majesté
 lui parle de Rucellai pour l'Archevêché
 de Sens , Arnoux qui n'aimoit pas l'Ab-
 bé , ou qui affectoit de faire l'homme de
 bien , quand il ne s'agissoit ni de ses
 intérêts particuliers , ni de ceux de sa
 Compagnie ; Arnoux , dis-je , représente
 au Roi , que Rucellai homme mou , &
 Tome IV. P amou-

1621.

amoureux du plaisir & des intrigues de Cour, n'est point capable de renoncer à son humeur ambitieuse & efféminée, de se donner aux sorcieries pénibles de l'Episcopat ; & de résider dans une ville toute composée de petits Marchands & de gens de métier , excepté quelques Ecclésiastiques & un petit nombre de Magistrats Provinciaux. Le Roi naturellement scrupuleux quand on ne lui déguisoit pas la vérité , refuse là-dessus l'Archevêché de Sens à Rucellai. Il connut sans peine la main qui lui avoit porté le coup. Enragé contre le Confesseur , l'Italien insinué à Luines qu'Arnoux rend de mauvais offices à celui qui l'a mis en place auprès du Roi. Ce *Jesuïte ingrat & entreprenant*, dit l'Abbé au Connétable , veut avoir encore plus de part aux affaires. Il presse incessamment le Roi de gouverner entièrement par lui-même ; il fait entendre à Sa Majesté que vous êtes cause du mauvais succès du siège de Montauban , & que vous ménagez le Duc de Rohan & les Huguenots.

Cela fit ouvrir les yeux à Luines. Après quelques réflexions sur les allures du Confesseur , il demande au Roi l'éloignement d'un Religieux qui se mêle plus des affaires d'Etat , que de ce qui regarde sa profession & son ministère. Louis sacrifia sans peine Arnoux au ressentiment du Connétable qui lui proposoit un autre Confesseur plus modeste & moins intriguant qu'Arnoux, du moins en apparence. C'étoit Segurant son confrère. Le Roi l'accepta

1621,

cepta volontiers. Louis part immédiatement après de Toulouse : Et le Connétable y demeure encore quelque temps, afin d'ordonner au Jésuite Arnoux de la part de Sa Majesté , qu'il pense désormais à chercher une cellule commode dans la maison que ses Supérieurs lui marqueront pour le lieu de sa résidence. *Vous savez,* dit le dissimulé Connétable, *que je fais profession d'aimer votre Compagnie , & que j'ai toujours eu une estime particulière pour vous.* Je vous ai confié mes secrets les plus importans, & j'ai voulu que vous fussiez le directeur de ma conscience. Faites moi donc la justice de croire que c'est avec un extrême regret , que je n'ai pu me dispenser de vous dire de la part du Roi qu'il vous ordonne de vous retirer de la Cour. J'ai fait tous mes efforts pour détourner le Roi de cette résolution , mais je n'ai pu rien obtenir.

Arnoux ne se paia point des compliments du Connétable. *Vous ne devez pas avoir regret de me porter un ordre que vous avez sollicité, dit le Jésuite à Luines.* On m'imputera tout ce qu'on voudra ; le témoignage que ma conscience me rend d'avoir bien conduit celle du Roi, me console de l'injustice que je souffre. Tout mon crime, c'est d'avoir exhorté le Roi à régner glorieusement, & à bien remplir ses devoirs. Je lui ai dit qu'il devoit gouverner par lui-même , & vous laisser l'exercice de la charge de Connétable. qu'il vous a donnée. Si vous avez quelqu'autre chose à me reprocher , ce sont des artifices & des calomnies des Huguenots.

1621.

Ils se flattent d'être écoutez plus favorablement , quand je ne serai pas auprès du Roi. Au reste , je rens graces à Dieu de ce qu'il me tire d'une Cour orageuse. J'y suis entré contre ma profession , & contre ma propre inclination. La tempeste me jette heureusement au port : j'y travaillerai plus tranquillement à mon salut.

Le Jesuïte dissimuloit assez bien jusques là , & Luines déconcerté se justifioit foiblement des reproches qu'Arnoux lui faisoit d'usurper la plus grande partie de l'autorité du Roi. Mais à moins que d'être bien maître de soi-même , il est difficile qu'une passion aussi violente que celle d'un ambitieux , dont tous les projets sont renversez , ne se montre par quelqu'endroit. *Ne pourrai-je pas , dit Arnoux , avoir la consolation de voir le Roi avant mon départ ?* C'étoit déclarer assez nettement , qu'il rentreroit volontiers dans les orages & le tumulte de la Cour , quoi qu'il affectât d'en paroître dégouté. Le Connétable fut profiter de l'avantage que le Jesuïte lui donnoit. Il fut bien-aise qu'un Religieux hypocrite s'exposât encore à la raillerie maligne des Courtisans , en courant inutilement après la fortune qui lui échappoit. *J'ai laissé le Roi dans la disposition de ne vous voir point , répondit Luines. Cependant je saurai demain si Sa Majesté persiste dans la même résolution. Suivez la Cour ; mais que ce soit de loin.* Arnoux s'avance jusques à l'Abbaie de la Chapelle près de Grenade où le Roi avoit couché.

couché. Le Cardinal de Retz eut pitié d'un Jesuïte qui se donnoit un étrange ridicule dans le monde. Il vint trouver Arnoux, & l'avertit en ami de ne penser plus à la Cour. *Vous connoissez l'auteur de votre disgrâce, lui dit le Cardinal. Si le Roi veut véritablement que vous vous retiriez, il n'y a point d'autre parti à prendre que celui d'obéir. Si c'est une intrigue de M. le Connétable, il sera plus fort que vous. Pourquoi voudriez-vous frapper encore à la porte ? On ne manquera pas de vous la fermer au nez d'une manière beaucoup plus chagrinante.* Le pauvre Arnoux suivit le conseil du Cardinal. Il s'en retourne à Toulouse mortifié de la fausse démarche qu'il a faite ; encore plus d'être désormais réduit à dire son breviaire & son chapelet.

Le Connétable ne jouit pas long-temps du plaisir de s'être vangé de son Jesuïte ingrat. Le Roi avoit fait assiéger Montrouge à la fin de Novembre. La place fut bien défendue durant quinze jours. Mais Mirembœuf & ses gens ne pouvant résister plus long-temps, ils se rendirent à discrétion. Le Roi leur accorda la vie. Pour ce qui est de la ville, Sa Majesté l'abandonna au pillage, & elle fut réduite en cendres. C'est l'effet de ce que les flatteurs avoient insinué à un jeune Roi jaloux de son autorité, qu'il devoit moins épargner ses sujets, que les ennemis de sa Couronne. Charles d'Albert Duc de Luynes, Pair & Connétable de France tomba malade d'une fièvre pourpreuse durant ce

Mort du
Connétable
de Luynes.

Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VI.

Gramond,
Historia-

rum Gallie

Lib. XI.

Mercre

François.

1621.

1621.
tre le Con-
nétable de
Luines.

siège, & il mourut le 14. Décembre de l'an 1621. trop heureux de ne survivre pas à sa fortune. Elle devint incertaine & chancelante, dez qu'il fut élevé à la première dignité du Roi auame. Quoique le Roi lui eût sacrifié le Jésuite Arnoux dont Sa Majesté se dégoûtoit peut-être encore, elle n'étoit pas guérie de ses chagrins contre Luines. Elle vid fans regret mourir un Favori qu'elle avoit élevé malgré les contradictions & les murmures de toute la France : la Cour s'aperçut en un instant que le Roi n'étoit pas fâché d'être défait de Luines. Ses meubles & son équipage furent pillez avant qu'il rendit le dernier soupir ; & il ne resta pas un drap pour l'enfouir. On dit que l'Abbé Rucellai, & un nommé Contade eurent la générosité de fournir l'argent nécessaire pour embaumer le corps, & pour le faire transporter au nouveau Duché de Luines, où il fut inhumé. Si cela est, le Maréchal de Chaunes, & le Duc de Luxembourg frères du Connétable étoient les hommes du monde les plus ingratis, les plus dénaturez. Ils sont sur les lieux, & ils ne prennent pas seulement soin de la sépulture de leur ainé, qui les avoit comblez de biens, d'honneurs, & de dignitez. C'est la coutume ridicule des François de faire mille libelles, & mille vers satiriques contre le Favori, ou contre le premier Ministre d'Etat mort. Ils se donnèrent carrière sur le Chapitre du Connétable de Luines. Nous avons un recueil

conseil de ce qui fut publié contre lui. Il y est déchiré de la manière la plus sanglante. Quoique Luines méritât une grande partie des reproches qu'on lui fait, à Dieu ne plaît que j'aprouve l'emportement de ses ennemis. Il y a quelque chose de trop bas, de trop inhumain dans un si furieux déchainement contr'un homme mort. Les Auteurs de ces fatires ont été souvent les premiers à enceinter le Favori, ou le Ministre durant sa vie.

La face de la Cour de France changea tout à coup par la mort du Connétable de Luines. Marie de Médicis délivrée de son échafu, espéroit plus que jamais de rentrer dans le Gouvernement. Le Prince de Condé tâcha de la prévenir en s'avançant à grandes journées au devant du Roi, qui étoit venu à Bourdeaux après la prise de Monheur. Cependant le Cardinal de Retz & le Comte de Schomberg semblaient profiter de l'avantage qu'ils avoient de se trouver auprès du Roi sans Favori. Ces deux Messieurs lui int. finissaient adroïtement de n'en prendre plus, de gouverner désormais par lui-même, de consulter seulement quelques personnes de confiance. Mais ils vouloient faire eux seuls avec de Vic nouveau Garde des Sceaux depuis la mort de Luines, tout le Conseil du Roi. Voici une espèce de Triumvirat qui se forme à la Cour de France. Il ne fut ni assez bien lié, ni de longue durée. Ce qui fait Matéchal de France à Bourdeaux, Praslin,

1621.

Le Cardinal de Retz & le Comte de Schomberg tâchent de se rendre maîtres des affaires.

Mémoires de Roban.
Liv. II.

Journal de Bassompierre.
Tome II.

1621. Chaunes, Bassompierre & quelques autres Officiers que Louis distinguoit , s'opposent de toutes leurs forces à l'établissement du nouveau Ministère ; ils le contredisent dès que l'occasion s'en présente ; ils remontrent au Roi, que ces gens le traitent en écolier , & qu'on le tient dans une espèce d'esclavage. Bassompierre étoit le Courtisan qui parloit le plus librement au Roi : Et Louis prenoit un extrême plaisir à s'entretenir avec lui. On le regardoit comme la personne qui pouvoit le plus raisonnablement prétendre à devenir Favori. Le Cardinal de Retz & Schomberg en avoient de l'inquiétude.. Ils tâchèrent de l'éloigner honnêtement de la Cour, en représentant au Roi , qu'il falloit laisser Bassompierre en Guienne avec la qualité de Lieutenant Général.. Et afin que Bassompierre y consentît de bonne grace, le nouveau Ministre lui fait porter la parole d'un Baton de Maréchal de France en même temps. *Je voulus voir , dit Bassompierre avec sa naïveté ordinaire , le cours du marché , & en quelles mains les affaires tomberoient.* Le Cardinal & Schomberg ne me paroisoient pas assez forts pour les soutenir. Je ne doutois point que celui qui les auroit , ne fût bien-aisé de m'avoir pour ami ; & de me donner plus de part au gâteau que ceux-ci ne prétendoient. Bassompierre répondit donc à Louis , quand Sa Majesté lui parla de la Lieutenant Générale en Guienne , qu'il aimoit mieux faire sa charge de Colonel

Gé-

Général des Suisses , & demeurer auprès du Roi, que de s'en éloigner pour le plus bel emploi du monde.

Ce galant homme raconte une chose Belle re- qui nous découvre bien le génie perfide & montrance bas des Ministres de son Maître. Bien loin de conseiller à Louis , comme ils le di-^{de Bassom-}_{pierre dans} le Conseil soient, de punir seulement la désobéissance du Roi. de l'Assemblée de la Rochelle , & de ses adhérens, ces bigots, disons la vérité, ces scélérats l'animoient sans cesse à ruiner tous les Réformez sans aucune distinction ; à contraindre même les plus grands Seigneurs du Parti à se déclarer pour l'Assem-^{Journal de}_{Bassom-}^{pierre.}_{Tom. II.} blée de la Rochelle , afin de trouver un prétexte spécieux de les dépouiller de tout, & de les perdre sans ressource. Le Maréchal de Bouillon n'avoit pris aucune part à ces dernières brouilleries. Il donnoit, tout au plus , sous main de bons avis à ceux de sa Religion, dont il plaignoit l'oppression & le malheur. Bouillon avoit voulu que les habitans des places de sa dépendance , fissent au Roi des protestations solennelles de leur fidélité. En considération de cette soumission , Louis les prit sous sa protection. Il pouvoit passer par une des terres du Maréchal , nommée Castillon , en retournant de Bourdeaux à Paris, ou bien par Ligourne. Schomberg se mit en tête de persuader au Roi d'aller coucher une nuit à Castillon , & de se faire de la ville, & du château par une indigne supercherie. Votre Majesté , disoit Schomberg, peut mener avec elle à Castillon quel-

1621. quelques compagnies des gardes Suisses & Françoises. Vous irez ensuite comme pour voir le château, vous en chasserez la garnison de M. de Bouillon. Louis ne goûta pas d'abord cette proposition. Il avoit naturellement de l'honneur & de la probité. Mais sa foiblesse le rendoit incapable de suivre courageusement les bons sentimens de son cœur. Il consentit de faire ce que Schomberg proposoit, pourvu que la chose fût approuvée dans le Conseil qui se tiendroit pour l'examiner.

Schomberg ne manqua pas d'appuyer son sentiment des raisons les plus plausibles qu'il put trouver. Marillac & quelques autres y ajoutèrent ce que la bigoterie, ou le désir de plaire au nouveau Ministère leur suggéra. Mais Bassompierre qui avoit déjà tenté de détourner le Roi de cette pensée, s'éleva fortement contre la proposition de Schomberg. L'animosité que Bassompierre avoit contre lui, ou l'envie de décréditer un homme qui cherchoit à s'élever, n'eurent-elles point plus de part que l'amour de la droiture & de la justice au discours vêtement que Bassompierre fit en cette rencontre ? Quoi qu'il en soit, voici comment cet Officier parla, d'une manière extrêmement vive, je l'ayoué ; mais aussi bien sensée. Seroit-il possible, Sire, que vous vouluissiez manquer à votre parole pour prendre, que dis-je ? pour voler une bicoque ? Faut-il que l'envie d'avoir si peu de chose vous porte à faire une action qui seroit une flétrissure à votre honneur

1621.

neur & à votre réputation? Quoi donc? La ville de Castillon qui se repose sur la protection que vous avez promise aux terres de M. de Bouillon, se trouvera opprimée à cause de sa bonne foi, en présence, & par les ordres exprès d'un Prince à qui ses sujets donnent le beau surnom de Juste? Comment l'avez-vous écoutée? Comment pouvons-nous délivrer sur la manière de l'exécuter? Sire, il est facile de tromper ceux qui se fient à nous. Mais on les surprend rarement deux fois. Un seul manquement de parole est capable de vous faire perdre la confiance de vos sujets. Vous serez le maître de Castillon sans peine: qui en doute? Mais craignez que toutes les autres places des Huguenots qui se reposent sur vos promesses, ne vous échappent immédiatement après, & qu'elles ne se déclarent pour l'Assemblée de la Rochelle. M. de Bouillon mécontent de ce que vous lui ôtez Castillon, se joindra peut-être à ceux de sa Religion que vous prétendez réduire. Et quel avantage ne tireront-ils pas de la diversion qu'un Seigneur qui a du crédit & de grandes intelligences au dedans & au dehors du Royaume, peut faire en Champagne, en Limosin, & ailleurs? Messieurs de la Tremouille & de Sulli croiront encore devoir chercher leur sécurité. M. de Lesdiguitres qui vous a si bien servi, sera tenté de penser à lui en se cantonnant dans le Dauphiné. J'ignore qui vous a donné ce conseil. Mais je sais qu'il ne peut venir que d'une personne intéressée, ou imprudente, peut-être mal intentionnée. Pour moi, je serai toujours d'avis

1621. que vous gardiez religieusement votre parole à vos amis & à vos ennemis, à vos voisins & à vos sujets. Rejetez, Sire, avec un noble & généreux dedain toutes les propositions que certaines gens vous feront jamais au contraire. Les Maréchaux de Praslin, de Chaunes, & de Crequi ayant témoigné par leur contenance qu'ils approuvoient le sentiment de Bassompierre, le Roi déclara qu'il n'iroit pas coucher à Castillon, mais à Ligourne. C'étoit le dernier jour de l'année.

1622. Le Prince de Condé trouva Sa Majesté sur le chemin de Bourdeaux à Poitiers. Il prétendoit la porter à la continuation de la guerre contre les Réformez : en voici ses raisons. Soit qu'ayant perdu la mémoire des bons principes de la Religion Réformée, dans laquelle on l'avoit élevé d'abord, le Prince se fût infatué des opinions ridicules & superstitieuses de l'Eglise de Rome ; soit qu'il se mit en tête que l'affection de paroître un zélé Catholique, lui pouvoit être d'un grand usage pour l'établissement de son crédit & de son autorité, il témoignoit une extrême aversion pour les Réformez : il étoit le plus ardent à leur ruine & à leur destruction. Mais quelque soin que Son Altesse prit de cacher ses véritables sentiments pour plaire à la Cour de Rome qui comptoit plus sur Marie de Médicis que sur lui, & dont les Ministres furent toujours plus favorables à la Reine Mère qu'au Prince ; on crut que le zèle de la maison de Dieu

le

*Journal de
Bassom-
pierre.
Tom. II.*

le dévoroit moins que le feu de l'ambition & de l'avarice. Il espéroit de se rendre plus facilement maître de l'esprit du Roi, & d'amasser plus d'argent en temps de guerre que durant la paix. Le commandement général des Armées sous le Roi, l'accommodoit au dernier point. Et menant Louis dans les Provinces éloignées sous prétexte de réduire les rebelles, il l'éloignoit de la Reine Mère & des anciens Ministres d'Etat. Condé craignoit sur tout le Chancelier de Silleri & le Président Jeannin. Ils pénétroient fort bien ses vues & ses desseins les plus cachez.

Dez que Condé fut à la Cour, il consulta l'Abbé Rucellai sur la disposition & sur les intérêts différens de ceux à qui le Roi témoignoit plus de confiance & d'amitié. L'Italien ne manquoit pas de pénétration; il savoit les secrets du feu Connetable de Luines. La Cour, dit Rucellai au Prince, est divisée en deux partis. Le Cardinal de Retz, le Comte de Schomberg Surintendant des Finances, E^{o} de Vic Garde des Sceaux sont à la tête du premier. Les Maréchaux de Praslin, de Chaines E^{o} de Cregui, Bassompierre E^{o} quelques autres font le second. Ceux-ci sont souvent d'un avis contraire aux autres dans le Conseil du Roi. Bassompierre y parla dernièrement avec tant de véhémence contre une proposition de Schomberg, qu'ils en sont presque venus à une rupture ouverte. Cependant Bassompierre a plus l'oreille du Roi qu'aucun autre Courtisan. Condé ne se

1622.

contenta pas du rapport que Rucellai lui fit de l'inclination & des vues des uns & des autres ; il résolut de fonder lui-même les gens, & de les engager habilement à s'ouvrir à lui. Son dessein étoit de s'unir à ceux qui seroient pour la continuation de la guerre. Quelle fut sa surprise, quand il reconnut que les gens d'Eglise & de robe se déclaroient pour la guerre, & que les Maréchaux de France & les autres Officiers, dont la guerre sembloit favoriser l'ambition & les dessins, conseilloient cependant au Roi de faire la paix, en cas que les Réformez se voulussent soumettre à des conditions avantageuses à Sa Majesté, & dont elle pût se contenter sans relâcher trop des droits de la Souveraineté ! Condé trouvant donc mieux son compte avec le nouveau Ministère, il s'unit au Cardinal de Retz, à Schomberg, & au Garde des Seaux. Il espéroit de se rendre supérieur à ces Messieurs en fort peu de temps. Mais il eut soin de mé nager aussi les Officiers d'Armée, & de les gagner autant qu'il lui fut possible.

Bassompier. Bassompierre & les autres voioient avec & les autres au peine que le nouveau Ministère fortifié par les Officiers Prince de Condé, prendroit le dessus, font en sorte que le Roi que ces Messieurs seroient maîtres des affaires avant que le Roi fût de retour à Paris, & que la Reine Mère qui l'attendoit avec impatience, n'auroit pas le temps de faire sa contre batterie. Les Courtisans aimoient mieux qu'elle rentrât dans le Gouvernement, que de voir le Prince au

au timon des affaires. Marie de Médicis libérale jusques à la profusion indiscrete, les accommodoit mieux, que l'avare Condé qui vouloit tout prendre pour lui & pour ses créatures. Ils tâcherent donc d'inspirer au Roi la résolution de se tirer de la dépendance de ses Ministres, & de s'en aller incessamment à Paris. Un jour que le Roi se préparoit à jouer avec ses Courtisans avant le souper, le Cardinal de Retz, Schomberg & le Garde des Seaux entrèrent dans la chambre. *Mon Journal de Dieu*, dit le Roi en se tournant vers Bassompierre, *que ces gens sont incommodes!* Bassompierre, re. Tom. II.

Ils viennent me tourmenter quand je pense à me divertir; & souvent ils n'ont rien à me dire. L'adroit Courtisan ne laissa pas échaper une si belle occasion de faire mortifier des gens qu'il n'aimoit pas, & dont il prenoit plaisir à traverser les desseins. *Comment, Sire, répondit-il au Roi: Ces Messieurs viennent-ils sans que vous les mandiez? N'ont-ils pas demandé l'heure de Votre Majesté pour délibérer avec elle sur quelque chose dont ils l'ont préalablement avertie?* Nullement, reprit le Roi. *Ils viennent quand il leur plaît, & le plus souvent quand il ne me plaît pas, comme à cette heure.* *Jesùs!* s'écria Bassompierre: *c'est vous traiter en écolier.* Prétendent-ils être vos pédagogues, & vous venir faire la leçon, quand ils le jugent à propos? Il faut, Sire, que vous agissiez en Roi. Durant vos voyages lors que vous arriverez en quelqu'endroit, un Secrétaire d'Etat dûs vous

1622.

vous avertir s'il survient une affaire qui demande que vous assembliez votre Conseil. Sur cela, vous les manderez à l'heure présente, ou bien à celle qui vous sera la plus commode. Que si ces Messieurs ont quelque chose à vous dire, ils doruent vous le faire savoir, & attendre l'ordre que vous leur donnerez pour venir vous trouver. Le feu Roi votre père en usoit de la sorte : prenez cette méthode, & quand ces gens s'aviseront de venir sans que vous les aiez mandez, il faut les envoier rudement une bonne fois. Les jeunes Princes écoutent toujours avec plaisir les avis qu'on leur donne de faire sentir leur autorité, & de se mettre un peu plus au large. Louis goûta ce que Bassompierre lui disoit, & feignant de n'apercevoir pas ses Ministres, il se mit à parler avec le Maréchal de Praslin.

Condé d'intelligence avec ces trois Messieurs, pour tirer le Roi de la compagnie des gens qui leur étoient opposez, vint dire à Sa Majesté que les Ministres l'attendoient pour tenir conseil. Quel conseil, Monsieur ? repartit Louis avec un peu d'émotion. Je ne les ai point mandez. Ils viennent quand il leur plait, & lors qu'il ne me plait pas. Je serois à la fin leur valet. Qu'ils s'en retournent s'ils veulent : ils viendront lors que je le leur ordonnerai. C'est à eux de prendre mon heure, & non pas à moi de prendre la leur. Le Secrétaire d'Etat viendra tous les jours me dire ce qu'il y a de nouveau : Et je donnerai

1622.

nerai mes ordres pour assembler mon Conseil, si je le juge à propos. Car enfin, je suis le maître. Le Prince de Condé vit bien que Bassompierre avoit joué ce tour aux Ministres. Son Altesse leur rapporta ce que le Roi lui avoit dit, & ils furent extrêmement déconcertez. Pour sauver un peu les apparences, Condé revint dire au Roi que le Cardinal de Retz, Schomberg, & le Garde des Sceaux étoient là comme simples Courtisans. *Il est bon que Votre Majesté leur dise du moins un mot,* ajouta le Prince. Louis s'avance donc vers eux, & leur dit brusquement, *Mes-fieurs, je vas jouer avec cette bonne compagnie.* Le Cardinal & les deux autres firent alors une profonde révérence, & se retirèrent plus mortifiez de ce que les Courtisans leur insultoient secrètement, que de la manière dont le Roi les renvoieoit.

Le Maréchal de S. Geran honteux de l'Ordre d'Orléans n'avoit pas pris Montauban, comme il l'eût aux armes l'avoit promis avec de si grandes fanfaronnades, ne voulut pas se charger du commandement des troupes que le Roi laissoit autour de la ville, dans le dessein de ces voisinages. venir l'affiéger encore l'année prochaine. On le donna donc au Duc d'Angoulême & au Maréchal de Thémines fait Lieutenant Général de la haute Guienne. Le Roi leur laissoit quatre mille hommes de pied & cinq cens chevaux. Le Duc d'Elbeuf qui devoit commander dans la basse Guienne, eut un pareil nombre de troupes.

1622. pes. Le Gouvernement de toute la Province vaquoit par la mort du Duc de Mayenne. Le Roi ne vouloit pas lui donner si tôt un successeur. Epernon aspiroit à cette place, & peut-être encoré à l'épée de Connétable. Ne lui acorder pas une de ces deux dignitez, c'éroit irriter à plaisir un homme nécessaire dans la conjoncture présente. Mais avant que de les remplir, il falloit trouver les expédiens propres à contenter aussi le Maréchal de Lefèvrière. Il aspiroit à la dignité de Connétable, & les promesses précédentes du Roi lui donnoient un droit presque certain, en cas qu'il persistât dans la résolution d'entrer dans l'Eglise de Rome. Voilà pourquoi Louis ne se pressa point de donner l'épée de Connétable, ni le Gouvernement de Guierne. Elbeuf & Thémines eurent seulement le commandement des troupes laissées dans les deux parties de la Province, où la guerre devoit recommencer l'Eté prochain, si la paix ne se faisoit pas. Lors que Louis fut à Poitiers, il donna les ordres nécessaires pour le Poitou & pour les Provinces voisines. Le Duc d'Epernon eut le commandement des troupes que le Roi laissoit en Poitou, en Saintonge & en Angoumois. Elles consistoient en huit mille hommes à pied, & environ mille chevaux. On en donna la moitié au Duc. Le reste fut partagé en deux petits corps, sous le commandement de S. Luc & de la Roche Foucault. Celui-ci avoit obtenu le Gouverne-

Journal de Bassompierre.
Tom. II.
Gramond,
Historiarum Galliae Lib.
XI.

vernément de Poitou à la place du Duc de Rohan traité de rebelle. On leur ordonna de reconnoître Epernon, de conduire leurs troupes où il le leur marquerait, & de lui obéir comme à leur Général.

Il semble qu'après de si bons ordres lais-
sez par tout, Louis devoit s'en retourner chal de Cre-
au-plutôt dans sa capitale, pour se délas- qui & Bas-
ser des fatigues de son expédition, & pour sompsonierre
y prendre les divertissemens ordinaires du rompent les
Carnaval. Mais le Prince de Condé & les Prince de
nouveaux Ministres ne vouloient pas que Condé qui
le Roi rejoignît Marie de Médicis, avant retardé le
qu'ils eussent établi leur autorité, & rom- retour du
pu le projet qu'elle formoit de rentrer Roi à Paris.
dans le Gouvernement. Le Roi marchoit
donc à fort petites journées. On lui fai-
soit acroire qu'une plus grande diligence
incommoderoit trop l'Infanterie de sa
maison qui le suivoit. Le Maréchal de *Journal de*
Crequi & Bassompierre voioient avec un *Bassompier-*
extrême chagrin ce retardement affecté. *re. Tom. II.*
L'un étoit Colonel du Régiment des Gar-
des François, & l'autre Colonel Géné-
ral des Suisses. Outre que Bassompierre
avoit de l'impatience de joindre ses maî-
tresses à Paris, le Maréchal & lui étoient
bien - intentionnez pour la Reine Mère.
Ils haïssoient le nouveau Ministère ; & la
trop grande autorité du Prince de Condé
ne les accommodoit pas. Ils font donc
entendre au Roi que les Gardes François
& Suisses peuvent faire aisément de
plus grandes journées. Aussi impatient
qu'eux

1622.

qu'eux d'être en repos & à Paris, il répondit un jour brusquement aux gens de son Conseil qui lui proposoient une fort petite journée pour le lendemain : *je ne vous en croirai pas, Messieurs. Si je vous laisse faire, je ne serois de trois mois au Louvre.* Il y arriva donc dans le mois de Janvier.

*Les anciens
Ministres
d'Etat con-
seillent au
Roi de don-
ner la paix à
ses sujets.*

*Journal de
Beaufortier.
n. Tom. II.*

*Vittorio St-
ri, Memorie*

Le Chancelier de Sillery & le Président Jeannin, en qui Louis recommença d'avoir beaucoup de confiance, lui insinuerent d'entendre à la paix, en cas que les Réformez vouluissent se soumettre aux conditions raisonnables que Sa Majesté leur imposeroit. La Reine Mère étoit du même sentiment. Elle & les vieux Ministres d'Etat avoient intérêt que le Roi n'entreprît pas de si pénibles voyages. Sillery & Jeannin ne pouvoient le suivre à cause de leur grand âge ; & de si longues traites fatiguoient trop Marie de Médicis. Le Prince de Condé, le Cardinal de Retz, le Comte de Schomberg, & de Vic Garde des Seaux croioient au contraire qu'il falloit continuer la guerre. Louis incapable de prendre une bonne & ferme résolution par lui-même, se trouvoit dans une étrange perplexité. Il consentit seulement que les Maréchaux de Bouillon & de Lefdi-guières négociaissent avec le Duc de Rohan, & l'Assemblée de la Rochelle, & que ces deux Seigneurs lui fissent savoir ce que les Réformez vouloient accepter. Les Ministres du Pape & du Roi d'Espagne se donnoient tous les mouvements imagi-

imaginables ; afin d'empêcher que Louis ^{1622.} accordât la paix aux Réformez. Corsini ^{Recondite.} Nonce de Grégoire XV. avoit reçu des ^{Tom. V.} ordres positifs de presser la destruction ^{Pag. 331.} entière de l'hérésie , & de faire en sorte ^{332.} que la Couronne de France ne s'opposât au dessein que l'Empereur Ferdinand a-voit formé d'opprimer les Protestans d'Al-lemagne. Le Nonce repréfentoit au nom de son maître que le Roi n'avoit rien à craindre de la part des Princes Catholi-ques d'Allemagne ; & que les Protestans avoient toujours envoié de puissans se-cours aux Réformez. *Sa Majesté Très-Chrétienne* , disoit l'Italien , *ne doit pas espérer de réduire les hérétiques rebelles de son Royaume , tant que ceux d'Allemagne feront en état de les aider de leurs forces. Il est de l'intérêt du Roi de sonder les justes & pieux desseins de l'Empereur contre le Pa-latin , & contre les autres Princes de l'U-nion Protestante.*

Mais la France ne devoit-elle rien apré-Remontran-hender de la Maison d'Autriche devenue ^{ce du Maré-} maîtresse absolue dans l'Empire après la ^{chal de Lef-} ruine des Protestans ? Le Ministre du ^{diguières pour la} Pape avoit grand soin de détourner le paix. Roi & son Conseil d'envisager trop ce ter-rible inconvenient. Il eut beau dire : Gramond, ceux que l'intérêt ou la bigotterie n'aveu- ^{Historia-} gloient pas entièrement, en étoient si frap- ^{rum Gallie} pez qu'ils pressoient fortement le Roi de ^{Lib. XI.} donner la paix à ses sujets. Le Maréchal de Lefdiguières remontra judicieusement à Sa Majesté , que la Maison d'Autriche s'agran-

s'agrandissoit en Allemagne , tandis que la France s'atfoiblisseoit par une guerre civile , que l'Empereur non content d'avoir recouvré la Bohême , envahissoit l'un & l'autre Palatinat , que le Roi d'Espagne pourroit bien subjuger les Provinces-Unies , & venir fondre ensuite sur la France avec toutes ses forces & celles de Ferdinand. Sire , ajoutoit le Maréchal , ce mal n'est pas encore sans remède. Les Princes de l'Union Protestante ne sont point tellement abattus , qu'ils ne se puissent relever par votre moyen , & s'opposer aux progrès de l'Empereur. L'argent que vous destinez à une guerre contre des sujets qui se soumettront à des conditions raisonnables , se peut employer plus utilement à rétablir un Prince allié de votre Couronne. L'oppression de l'Electeur Palatin est d'une terrible conséquence pour tous les Princes de l'Europe. Ces réflexions étoient sages & judicieuses. Mais un homme tel que Lefdiguières , a presque toujours quelqu'autre vuë que celle du bien public. La charge de Connétable étoit vacante. Ne vouloit-il point insinuer que si le Roi ne la lui donnoit enfin , il fauroit bien s'opposer à la continuation d'une guerre civile dont les ennemis de l'Etat tiroient de si grands avantages ? Ne souhaitoit-il point encore la paix , afin d'avoir le commandement de l'Armée que le Roi ne pourroit se dispenser d'envoyer en Italie au secours de la Valteline , que les Espagnols usurpoient ouvertement nonobstant le Traité de Madrid ?

L'Em-

L'Empereur Ferdinand avoit tellement à cœur l'invasion du Palatinat, & la ruine des Princes de l'Union Protestante, qu'afin de pouvoir librement tourner ses armes contr'eux, & envoier toutes ses forces sur le Rhin, il acorda volontiers des conditions fort avantageuses à Bethlen Gabor avec

1622.
Conclusion
de l'accom-
modement
de Bethlen
Gabor avec
l'Empe-
reur.

Hongrois qui s'étoient déclarerz en sa faveur. Déconcerté de la défaite des Turcs par les Polonois qui pouvoient déformais secourir l'Empereur en Hongrie, Gabor ne devoit pas espérer que Ferdinand se réduisit à ce qu'il n'avoit pas voulu faire à la sollicitation des Ambassadeurs de France, lors que les affaires de Sa Majeste Impériale n'étoient pas si bien rétablies. Mais la passion de subjuger l'Allemagne aveugloit tellement Ferdinand, qu'il étoit disposé à ne se reserver que le seul nom de Roi de Hongrie, & une puissance de fort petite étendue. Gabor fut bien profiter de l'ambition de Ferdinand. La négociation de l'accommodement avoit commencé vers la fin de l'année précédente à Niclasbourg, & le Traité fut conclu le 26. Janvier de celle-ci. Gabor renonçoit au titre & à la dignité de Roi de Hongrie ; il promettoit de rendre la couronne & les ornement Roiaux dans dix-huit jours, de se retirer à Caffoyie, & de s'engager par serment à ne rien entreprendre déformais contre la Maison d'Autriche. Ferdinand promit de son côté de faire Gabor Prince de l'Empire, de lui laisser

*Puffendorf
Commentar.
Rerum Sue-
cicarum.
Lib. I.
Nani, Histo-
ria Veneta.
Lib. V.
Vittorio Si-
ri, Memorie
Recondite.
Tom. V.
Pag. 349.
Mercure
François.
1621.*

1622.

laisser durant sa vie la jouissance de huit Comtez en Hongrie, & de la ville de Caszovie , de lui donner les Duchez d'Opel & de Radiborz en Silésie. Le Transilvain devoit avoir encore par engagement quelques châteaux importans en Hongrie jusques à ce qu'on lui eût païé une certaine somme d'argent. Enfin l'Empereur s'obligoit à lui faire toucher tous les ans cinquante mille florins pour le paiement des garnisons des places cédées , dont les soldats feroient serment de fidélité à Ferdinand & à Gabor. Il y avoit quelques autres articles , & celui d'une amnistie générale ne fut pas omis. Je l'ai dit : on trouve les Jésuites partout. L'Empereur stipule pour eux dans ce Traité , qu'ils soient rétablis dans les villes , d'où les Etats de Hongrie les avoient chassé : mais c'est à condition qu'ils ne pourront acquérir , ni posséder des immeubles. Il en est des bons Pères comme des Princes qu'ils dirigent. On ne voit pas qu'ils soient autrement scrupuleux sur l'observation des traitez. Les Jésuites furent plus heureux en Hongrie

*Noni, His-
toria Vene-
ta. L. IV.
1621.*

*Siri Memu-
ris Recandi-
ts. Tom. V.
Pag. 323.
324. 325.*

qu'à Venise. Le Nonce du Pape & le Marquis de Cœuvres avoient demandé l'année dernière au Sénat de la part du nouveau Pontife Grégoire , & du Roi Très-Chrétien , que les Jésuites fussent rétablis dans les Etats de la République. Mais le Sénat répondit qu'il avoit eu de grandes raisons de chasser les Jésuites , & que celles de ne les recevoir plus , n'étoient pas moins importantes.

Lors

Lors que la paix de Hongrie fut conclue, 1622. la Cour de Vienne se réjouissoit du second mariage de l'Empereur avec Eleonore de Gonzague sœur de Ferdinand Duc de Mantouë. Elle fut magnifiquement reçue à Vienne le 15. Février. Son époux Princesse de la conduisit en Hongrie. On y devoit tenir une Diète à Oedembourg, afin de régler les affaires du Roiaume fort confuses depuis les brouilleries précédentes. L'Empereur y convint que tous les Protestans, Luthériens, ou Calvinistes, auraient une entière liberté de conscience dans ses Etats de Hongrie. Eleonore fut ensuite couronnée Reine avec les cérémonies ordinaires. Ferdinand étoit alors le plus content du monde. Il avoit une Nani, Hépouse belle & vertueuse, & les affaires ^{istoria Ve-} de la Maison d'Autriche alloient fort bien ^{neta. L. V.} en Allemagne & en Italie. Frederic é-^{1622.} toit presqu'entièrement dépouillé de ses ^{Mercure} Etats héréditaires : Mansfelt & l'Admi. 1621. & nistrateur d'Halberstat cherchoient fortuné ailleurs que sur le Rhin : Leopold d'Autriche frère de l'Empereur & Comte de Tyrol depuis la mort de Maximilien leur cousin, se rendoit maître d'une partie du pays des Grisons : la Valteline se donnait encore au Roi d'Espagne. Celui de France occupé de ses guerres domestiques tâchoit seulement de la retirer par la voie de négociation. Mais la Cour de Madrid, dont celle de Verfailles a pris la méthode en nos jours, favoit éluder grossièrement, je l'avoue, mais fort utilement

1622. pour elle, un Traité formel & précis. Enfin, Ferdinand n'avoit rien à craindre du côté de la Porte Ottomane. Tout y étoit dans une extrême confusion. Donnons un plus grand détail de ces grandes prospérités de l'Empereur, & disons premièrement quelque chose d'une révolution extraordinaire arrivée à Constantinople. Elle rassura tout - à - fait les Princes Chrétiens qu'Osman Empereur des Turcs sembloit vouloir attaquer.

Fin tragique d'Osman Empereur des Turcs.

Nani, *Hi-* si mal fait à la guerre de Pologne, Osman *istoria Vesp-* résolut de les mener loin de Constantinopla. *ta. Lib. V.*

1622. *Vittorio Siri* roit en Asie, appuié des Spahis leurs ennemis naturels, & de former une nouvelle milice. Quoi qu'il en soit, cette entreprise mal concertée conta l'Empire & la vie au jeune & infortuné Sultan. Son bagage s'embarquoit dans les galères, ses tentes se dressoient hors de Constantinople, & il ramassoit ce qu'il trouvoit de plus riche pour orner le tombeau de son Prophète, lors que les Janissaires se mirent à crier hautement contre un si long, si pénible

Memorie Recondite.
Tom. V.
Pag. 352.
353.

nible voyage. Quand nous serons éloignez de Constantinople, disoient-ils, quel moyen aurons-nous de nous garantir de la rage d'un Sultan furieux qui nous bâit mortellement ? Il prendra plaisir de nous voir périr de fatigues & de misères dans les deserts qu'il faut traverser pour aller à la Mecque. Et il achevera de nous perdre, dez qu'il nous aura mis hors d'état de lui résister. Ces plaintes répandues dans tous les quartiers des Janissaires, causerent bien-tôt un soulévement général. Les voilà donc assemblés au nombre de trente mille dans la place de l'Hippodrome. Ils vont d'abord à la maison du Coza : C'est ainsi qu'on nomme le précepteur du Grand Seigneur. Les Janissaires l'accusoient de pousser son disciple à l'entreprise du voyage. Le Coza ne s'étant pas trouvé chez lui, ils pillèrent sa maison. De là ils vont droit au Serrail en demandant à grands cris que le Sultan leur livre le Premier Visir, le Chislar Aga, & le Coza.

Osman n'avoit ni assez de force ni assez d'autorité pour arrêter les mutins. Ses principaux Ministres étoient l'objet de la haine publique, aucun d'eux n'osoit se montrer. Le Sultan fait dire qu'il abandonne son dessein d'aller à la Mecque : mais cela ne fut pas capable d'appaiser les Janissaires. La superstition eut plus d'effet. Une pluie extraordinaire qui tombe tout à coup, leur semble un mauvais présage. Ils s'en retournent incontinent à leurs quartiers. On auroit pu les gagner

1622.

gner durant la nuit , si les gens de Loi, non moins irritez contre Osman , ne l'eussent pas déclaré déchu de l'Empire, à cause du mépris sacrilége qu'il avoit pour leur Alcoran. Les Janissaires se mutinent plus fort qu'auparavant. C'est en vain que leur Aga tâche de les arrêter par la religion du ferment fait à Osman , & qu'un Bassa leur promet trente mille sequins de la part du Sultan. Ils forcen le Serrail durant la nuit , & se font conduire à la noire prison où Mustapha Empereur déposé étoit enfermé par l'ordre d'Osman son neveu. L'imbécille Mustapha attendoit plutôt la mort que l'Empire. Quand on lui parla de reprendre la place qu'il avoit occupée , j'y renonce de bon cœur , répondit - il : *donnez moi seulement de quoi appaiser la faim & la soif qui me dévorent.* On lui apporte promptement quelque chose pour le fortifier , & les Janissaires le proclament Empereur. Le voilà sur le trône pour la seconde fois. Semblable à une idole, il reçoit les hommages des soldats & du peuple , pendant que la Sultane sa mère , & un nombre de Ministres choisis se préparent à gouverner sous son nom.

Le pauvre Osman s'étoit lâchement caché durant le désordre : Mais les Janissaires le trouvèrent bien-tôt. Il fut mis d'abord sous la garde du Bostangi Baschi. On le conduisit de là chez l'Aga des Janissaires. La vue de l'infortuné Sultan émut la compassion de plusieurs. Il offroit cinquante sequins

sequins à chaque Janissaire, pourvu qu'on lui conservât la vie & l'Empire. Quelques-utis sensibles à la pitié, d'autres à l'avarice consultèrent sur les moyens de rétablir Osman. Mais le plus grand nombre des mutins prévalut. On entraîne Osman au Serail, on le présente à Mustapha son oncle. Osman lui demande la vie les larmes aux yeux ; il remontré à Mustapha, que les Janissaires ne l'auroient pas remis sur le trône, si son neveu plus humain que ses prédécesseurs, ne lui avoit pas conservé la vie. Non, répondit Mustapha : *Tu as ordonné plus d'une fois qu'on me fit mourir. C'est Dieu qui m'a sauvé de tes mains par une faveur particulière.* Osman est donc abandonné à la discrétion d'une soldatesque brutale & emportée. On le conduit au château des Sept-Tours ; le peuple acouru en foule au spectacle lui reproche tous les malheurs arrivés sous son règne, & le charge d'exécration ; enfin les Janissaires lui coupent la tête, dez qu'il est entré dans la prison.

Les auteurs du rétablissement de Mustapha s'en reprirent bien-tôt. Ils eurent honte d'obéir à un Sultan imbécille & insensé. La Sultane mère d'Amurat frère d'Osman se met à lier des intrigues pour l'élévation de son fils. Mais la Sultane mère de Mustapha, qui ne manquoit pas d'habileté, dissipa cette première faction. Les Janissaires qui craignoient qu'Amurat ne les punît de la mort de son frère, s'opiniâtrèrent à soutenir Mustapha. Ses

1622.

partisans vouloient le faire passer pour un saint, en un païs où la folie véritable, ou feinte, est regardée par le peuple ignorant & superstitieux, comme quelque chose de divin. La mère de Mustapha prit tous les soins imaginables, pour l'obliger à garder certaines bienfiances qui donnassent bonne opinion de lui. Et si nous en croions les relations envoyées par Harlai de Cesi Ambassadeur de France à la Porte, la Sultane Mère battoit Mustapha, quand il refusoit de lui obéir. Mais ni les soins, ni les coups d'une mère ne donnent pas du sens & de la raison à un homme qui n'en a point. Le Sultan devint plus méprisable que jamais le jour de la grande fête du *Bairam*. La Sultane l'avoit conduit elle-même sur l'estrade où il devoit recevoir les hommages des principaux Officiers de l'Empire. Mustapha n'y demeura pas plus d'une demi-heure : Il vouloit s'en aller à la cuisine. Sa mère eut mille peines à le faire monter à cheval pour aller en cérémonie à la Mosquée. Il n'y fut qu'un instant. Tant d'irrégularitez & d'extravagances qui choquaient tout le monde, furent cause que le Muphti déclara solennellement qu'un Prince si dépourvu de sens ne pouvoit pas commander aux Musulmans. Mais les Janissaires le maintièrent encore quelque temps, nonobstant le decret du Muphti, & malgré les efforts des Spahis qui vouloient mettre Amurat sur le thrône, quoiqu'il n'eût que douze ans.

Ces

Ces révolutions de la Porte Ottomane 1622.
 devoient plaire extrêmement aux Prin- Le Roi de
 ces Chrétiens. Les Turcs divisez en- Bohême
 tr'eux, s'ils garderoient un Sultan imbé- vient dans
 cille, ou s'ils éléveroient sur le thrône un le Palati-
 enfant de douze ans, étoient pour long- nat.
 temps hors d'état d'attaquer leurs voisins.
 Mais l'espérance des biens, & la crain-
 te des maux prochains, nous touchent
 plus vivement que ce qui nous paroit en-
 core dans un point de vûe éloigné. L'Em-
 pereur & les Vénitiens furent presqu'in-
 différens à ce qu'ils apprirent de l'affoi-
 blissement & de la division de l'Empire
 Ottoman. Le Sénat de Venise s'occupoit
 entièrement des affaires des Grisons, ou
 des entreprises du Gouverneur de Milan
 sur la Valteline. Ferdinand laissant à
 l'Archiduc Leopold son frère le soin de ce
 qui se passoit dans le voisinage du Tirol,
 se donnoit tout entier aux affaires d'Alle-
 magne. La nouvelle de l'arrivée du Roi Mémoires de
 de Bohême dans le Palatinat troubla les Louise Ju-
 plaisirs que l'Empereur goûtoit avec sa liane. Pag.
 nouvelle épouse, & la joie que lui causoit 217. 218.
 la pacification des troubles de Hongrie. Nani Histo-
 On craignit à la Cour de Vienne que la Lib. V.
 présence de Frederic n'inspirât encore 1622.
 plus de vigueur & d'activité à George Puffendorf,
 Frederic Marquis de Bade Dourlach, à Kerum Sue- Commentar.
 l'Administrateur d'Halberstat, & au Com- cicarum.
 te de Mansfelt. Ils avoient tous trois un Lib. I.
 assez grand nombre de troupes sur pied. Mercure
 Que favoit-on si Frederic venant à les François.
 réunir dans un même corps, & à faire 1622.
 agir

1622.

agir ces trois Chefs de concert , il ne reprendroit pas bien-tôt ce qu'il avoit perdu de ses Etats héréditaires ? Halberstat , Dourlach , & Mansfelt donnoient de si grandes inquiétudes à la Maison d'Autriche , qu'elle résolut de les gagner séparément , en leur offrant des conditions autant & plus avantageuses que celles que l'Empereur avoit accordées à Bethlen Gabor.

Isabelle Archiduchesse des Païs-Bas Catholiques tenta prémiérement le Comte de Mansfelt. Elle lui fit proposer de se donner au service de l'Espagne & de la Maison d'Autriche. En ce cas Isabelle lui promettoit de la part de l'Empereur, Haguenau & son territoire pour lui & pour ses décadans , avec la qualité de Prince de l'Empire ; la jouissance du revenu des biens confisquez sur la Maison d'Orange dans les Etats de l'Archiduchesse ; & si le Prince Maurice y rentroit par la paix, une somme équivalente à ce revenu, qui seroit païée à Mansfelt tout le reste de sa vie ; un don de quatre cens mille richedales paiables dans quelques semaines ; la charge de Maréchal des Armées de l'Archiduchesse avec douze mille écus d'apointement , & le privilége de n'obéir qu'au seul Marquis Spinola ; enfin le commandement de mille chevaux & de quatre mille hommes de pied , qui seroient entretenus à Mansfelt. C'est la coutume des Avanturiers d'écouter toutes les propositions qui leur sont faites , de quelque part

part qu'elles viennent. Mansfelt suivoit exactement cette méthode , soit qu'il fût dans la disposition de se donner au plus offrant , soit que naturellement fin & dissimulé , il espérât de tirer quelqu'avantage en feignant même d'entrer en négociation.

Il écoutoit actuellement les propositions de l'Archiduchesse , lors que le Comte de Louvestein lui vint dire que le Roi de Bohême arrivoit à Landau , & qu'il se ren- droit incessamment à Gemersheim première ville du Palatinat. Mansfelt congé- die là-dessus l'Agent d'Isabelle , en disant que la venue du Roi de Bohême change la face des affaires , & que les offres de l'Archiduchesse ne sont plus de faison. Frederic s'étoit embarqué en Hollande pour Calais , accompagné seulement d'un Seigneur Bohémien qui le suivoit fidéle- ment , & d'un Marchand de Strasbourg. Celui-ci feignoit de ramener ces deuxGen- tilshommes Allemans d'un long voyage. Après avoir traversé une partie de laFrance & de la Lorraine, ils entrent enAlsace , & passent heureusement au milieu des trou- pes ennemis de l'Archiduc Leopold. On dit que Frederic écouta de bonne grace & sans s'émouvoir , ce que des soldats brutaux lui dirent contre sa personne mè- me. Il fut le premier à rire de leurs fades plaisanteries , & à faire raison des fantez qui furent bûes avec des imprécations contre l'Electeur Palatin.

Il convint avec Mansfelt de penser pré-
mière-

1622.

miérement à dégager Heidelberg. Tilli Général des troupes de Maximilien Duc de Bavière ferroit la ville de fort près par les garnisons qu'il avoit mises dans tous les endroits voisins. Frederic & Mansfelt passent donc le Rhin, & s'avancent vers Heidelberg. Le Général Bavarois leve le siège de Dilsberg à la nouvelle de la marche du Roi de Bohême, & se campe à la tête d'une forêt près de Vifeloch dans le dessein de disputer le passage. Mansfelt fut le tirer d'un poste si avantageux, & le faire donner dans une embuscade. Après avoir mis son avant-garde à Mingelheim, & bien placé ses meilleurs canons, Mansfelt détache quelques escadrons comme pour escarmoucher avec les Bavarois. On s'attaque à plusieurs reprises avec beaucoup de vigueur de part & d'autre. Les Palatins prenent leur temps, & font semblant de céder aux efforts de l'ennemi. Tilli les poursuivit chaudement avec la meilleure partie de ses troupes, & s'avance jusques à Mingelheim. Mansfelt fond alors sur lui, & son artillerie bien postée incommode tellement les Bavarois qu'ils sont défait presqu'en un instant. Mansfelt les poursuit, met le reste de l'Armée de Tilli en déroute, tué deux mille ennemis, se rend maître de leur bagage & de leur artillerie, & fait un nombre considérable de prisonniers. Le Roi de Bohême & Mansfelt vont ensuite à Landembourg, le prennent, & dégagent la ville d'Heidelberg.

La

Puffendorf,
Commentar.
*Rerum Sue-
cicarum.*

Lib. I.

Mémoires
de Louise
Juliane.

Pag. 218.

219.

*Mercure
Français.*

1622.

La jalouſie des Chefs du même parti cauſe ordinairement la ruine des plus grandes entreprifes. Si Don Gonzalez de Cordoué Général des troupes Espagnoles eût vécu en meilleure intelligence avec Tilli, & s'ils ne fe fuſſent pas trop ſéparez l'un de l'autre, Frederic & Mansfelt auroient eu de la peine à paſſer le Rhin, & à délivrer Heidelberg. Un pareil inconveniencem remverfa les grandes eſpérances que le Roi de Bohême fondait fur une campagne ſi heureuſement commencée. Le Marquis de Bade Dourlach avoit aux environs d'Heilbron une armée fort leſte de treize mille hommes de pied & de trois mille chevaux avec une belle artillerie. Jaloux de la réputation de Mansfelt, avec lequel il ne vouloit point partager la gloire d'avoir repris le Palatinat, Dourlach refuſa de fe joindre au Roi de Bohême & à Mansfelt, ſous prétexte de faire une puifſante diversion en allant attaquer le Duc de Bavière dans ſes propres Etats. Tilli que fa diſgrace n'avoit point déconcerté, résolut de s'oppoſer au deſſein de Dourlach, dont le ſuccès auroit parfaitemenr rétabli les affaires du Roi de Bohême. Mais il ne pouvoit rien faire fans les troupes que les Espagnols avoient dans le Palatinat. Dans cette nécessité, Tilli invite Don Gonzalez leur Général à ſacrifier généreusement au bien public leurs jalouſies réciproques, & à s'oppoſer de concert aux progrès de l'ennemi commun. Ils conviennent donc de marcher vers

1622.
Défaite du
Marquis
de Bade
Dourlach.

Puffendorf,
Commentar.
Rerum Sue-
cicarum.

Lib. I.

Nani, Hi-
ſtoria Ve-
netia. L. V.

1622.

Mémoires
de Louïſe
Juliane.

Pag. 219.

1622. Heilbron , & d'empêcher que Dourlach n'entre dans la Bavière.

Les deux Généraux le rencontrèrent près de Vimphen. A la première nouvelle que les ennemis s'approchent , Dourlach se poste avantageusement, dispose bien son artillerie , se fait une espèce de retranchement avec ses chariots , attend les Espagnols & les Bavarois en bonne contenance. Tilli impatient de réparer sa perte précédente, attaque Dourlach avec beaucoup d'ordre & de courage. Les Bavarois commençoient déjà de plier , & la victoire penchoit du côté de Dourlach , lors qu'un boulet rouge passant au milieu des bataillons de celui-ci , va mettre le feu à l'endroit où étoient son bagage, ses munitions , & ses poudres. Cela fit tout à coup un si terrible fracas , que les soldats épouvantez d'un accident inopiné , dont ils ne favoient pas la cause , s'enfuirent en désordre de tous côtés. Les Espagnols & les Bavarois crient *au miracle* , poursuivent les ennemis , & en font un si grand carnage , que le Marquis de Dourlach eut peine à se sauver avec un petit nombre des siens. Cette disgrâce fut suivie de la perte d'une partie de ses Etats. Les enfans de son frére Edouard Fortunat la lui contestoient. L'Empereur ne perdit pas une si belle occasion de se venger. Le Marquisat de Bade fut ajugé à Guillaume fils aîné d'Edouard. On l'a yoit élevé dans la Religion Romaine à la Cour de Bruxelles. Cela contribua beaucoup encore à lui faire gaguer son procès.

L'Ar-

L'Archiduc Leopold frère de l'Empereur acouru de son Comté de Tirol après un Traité fort avantageux à la Maison d'Autriche avec les Grifons, tâcha de profiter de l'absence de Mansfelt occupé dans le Palatinat. Cet Avanturier sembloit avoir formé le projet de se faire un établissement fixe en Alsace, & il avoit ramassé ses richesses & son butin dans Haguenau. Leopold investit la ville avec une bonne armée, & l'assiége. Mais Mansfelt étoit aussi actif & aussi diligent, que brave & rusé. Il repasse promptement le Rhin au premier bruit du siège d'Haguenau, & s'avance dans le dessein de sauver tout ce qu'il avoit pillé dans ses courses précédentes, en secourant la place. Leopold ne se tenoit pas assez sur ses gardes, soit qu'il fût naturellement paresseux, ou peu versé dans l'art de prendre les villes: soit qu'il se reposât sur l'éloignement de Mansfelt, dont les troupes déjà fatiguées ne paroissoient pas en état de venir au secours d'Haguenau avant que la ville fût emportée. Cependant Mansfelt les amene à l'improviste, & s'approche des lignes de Leopold. La nouvelle tire l'Archiduc de son indolente sécurité. Il envoie mille chevaux, afin de reconnoître l'armée ennemie. Le Colonel Obentraut les rencontre, en tuë la moitié & fait plusieurs prisonniers. Les fuiards éperdus portent l'épouvante dans le camp de Leopold. Il leve le siége en si grand désordre, que les gens de Mansfelt tuent un

1622.
Mansfelt
oblige l'Archiduc Leo-
pold à lever
le siége
d'Hague-

nau.

Puffendorf,
Comment.
Rerum Sue-
cicarum.

Lib. I.

Nani, Histo-
ria Veneta.

Lib. V.

1622.
Mémoires
de Louise
Juliane.

Pug. 219.
Mercure
Français.

1622.

1622.

un nombre considérable de ses soldats disperséz. L'Archiduc prend le parti de se retirer à Fribourg en Brifgau. Il y ramassa le debris de son Armée en attendant le secours qui lui venoit de Bohême , de Pologne , & de Saxe.

Frederic & Mansfelt que cet avantage consoloit de la disgrace du Marquis de Bade à Vimphen , font irruption sur les terres de Louis Landgrave de Hesse Darmstat, zélé partisan de l'Empereur. La ville de Darmstat est investie avant que le Landgrave s'en apperoive , & le Roi de Bohême lui envoie demander passage. On le refuse d'abord. Mais le Landgrave informé qu'il a vingt mille hommes à ses portes , les ouvre promptement à certaines conditions. Elles ne furent pas fort bien observées. Le soldat insolent & cruel commit toutes les violences imaginables à Darmstat & dans les lieux voisins. Le Landgrave fut arrêté prisonnier, & les gens de Mansfelt portèrent la désolation par tout où ils purent aller. La ville de Francfort effraiee de ce que les courreurs venoient à ses portes , consentoit que les Juifs envoiaffent dix mille richedales à Mansfelt. Un Commissaire de l'Empereur les en détourna. Tilli & Don Gonzalez de Cordoue accouroient au secours du Landgrave Louis. Le Roi de Bohême & Mansfelt penserent alors à se retirer dans le Palatinat. Leur marche ne fut point si prompte, que Tilli n'eût le temps de donner sur l'arrière-garde du Comte

Comte de Mansfelt. Le butin qu'il emportoit le consola de la perte de deux mille hommes. Le Landgrave fut emmené prisonnier hors de ses Etats ; & il fut obligé de racheter sa liberté par une somme considérable d'argent.

Cette retraite causa la ruine entière des affaires de l'infortuné Roi de Bohême. Elle donna le temps à Tilli & à Don Gonzalez d'aller au devant de Christian de Brunswick Administrateur d'Halberstat. stat. Chargé d'un riche butin fait en Vestphalie, il venoit joindre Frederic & Mansfelt. Les troupes Espagnoles & Bavaraises ren- contrèrent Christian à Hochst près de Francfort. Il se préparoit à passer le Mein sur un pont qu'il avoit fait construire. L'Administrateur plus foible que l'ennemi tâcha d'éviter le combat. Mais Tilli & Gonzalez le presserent si vivement qu'il ne put s'en défendre. On se batit vailleamment de part & d'autre six heures entières. Christian obligé de céder à des gens d'un courage infatigable, ordonna enfin aux siens de passer au delà du Mein sur le pont qu'il avoit préparé. Quelque soin qu'il prit de se retirer en bon ordre, les ennemis fondirent sur lui avec tant d'impétuosité, que sa marche devint une fuite précipitée. Plusieurs de ses gens tombèrent dans la rivière, & s'y perdirent. L'Administrateur ramasse les débris de son Armée sans bagage & sans artillerie au delà du Mein, & s'en va joindre Mansfelt avec huit mille hommes de pied, & en-

1622.
l'Armée de
l'Adminis-
trateur
d'Halber-
stat.

Puffendorf,
Comment.
Rerum
Suecicarum.

Lib. I.
Nani, Histo-
ria Veneta.

Lib. V.
1622.
Mémoires
de Louise
Juliane.

Pag. 220.
Mercure
Français.

1622.

1622.

& environ quatre mille chevaux. Les deux Avanturiers supérieurs à toutes leurs disgraces ravagèrent plusieurs villes d'Alsace, & mirent le siège devant Saverne. Mais le Comte de Salms qui commandoit dans la ville, se défendit si bien, qu'ils furent obligés d'abandonner leur entreprise.

**Le Roi de Bohême congédie imprudem-
ment Halberstat & Mansfelt.**

Puffendorf,
*Comment.
Rerum Sue-
cicarion.*

*Lib. I.
Nam, Histo-
ria Veneta.
Lib. V.
1622.
Mémoires
de Louise
Juliane.
Pag. 220.*

De si grandes prospérités ne calmoient pas encore les inquiétudes continues de l'Empereur. Il craignit toujours quelque revers, tant que le Roi de Bohême eut Halberstat & Mansfelt à son service. Plusieurs Princes d'Allemagne que la crainte seule retenoit, paroisoient disposer à se déclarer pour Frederic à la première occasion favorable. Sa Majesté Impériale n'osoit accomplir son dessein de transférer l'Electorat Palatin dans la Maison de Bavière, tant que le Roi de Bohême conserveroit une Armée sur pied, & qu'Halberstat & Mansfelt persisteroient à défendre constamment ce qui lui restoit de ses Etats héréditaires. Les Rois d'Angleterre & de Dannemarc, l'Electeur de Saxe même, agissoient à la Cour de Vienne, afin que l'Empereur donnât la paix à l'Allemagne en laissant à Frederic sa dignité Electorale & son patrimoine. Ferdinand s'en défendoit sur les violences qu'Halberstat & Mansfelt exerçoient dans l'Empire, comme Généraux de Frederic. *Peut-on me proposer de faire grâce à un Prince, disoit Sa Majesté Impériale, qui a les armes à la main contre moi, qui désole des*

des Provinces entières , & qui méprise les loix & les constitutions de l'Empire les plus inviolables ? Quand le Palatinat n'aura plus à sa solde des gens proscrits, qui mettent tout à feu & à sang , je pourrai avoir égard à l'intercession des Rois d'Angleterre & de Danemare.

Ces deux Princes persuadez que l'Empereur parloit sincérement , presserent le Roi de Bohême de congédier Halberstat & Mansfelt. On lui fait espérer d'obtenir son rétablissement par une négociation qui commençoit , du moins en apparence , à Bruxelles. L'imprudent & crédule Frederic se rend aux instances du Roi son beau-père. Il congédie le plus honnêtement qu'il peut , deux hommes dont le secours lui étoit absolument nécessaire. Car enfin , quelles conditions un Prince désarmé doit-il espérer d'un ennemi puissant & irrité ? Voici donc Frederic qui prend le parti de se retirer à Sedan auprès du Maréchal de Bouillon son oncle , pendant qu'Halberstat & Mansfelt se réunissent pour chercher fortune hors d'Allemagne avec ce qui leur restoit de troupes.

Triste condition de Frederic , qui suit Fausse politique de la Cour de France en abandonnant l'Election. trop aveuglément le conseil d'un Beau-père trompé par les Espagnols , & que la Couronne de France abandonnée avec autant d'ingratitude que de lâcheté ! Quelque fortes que fussent les remontrances du Maréchal de Lefdiguières & des personnes les plus sensées du Conseil de Louis , qu'il n'étoit ni de l'honneur , ni de l'intérêt

1622. ret de Sa Majesté , de souffrir que la Mai-
Nani, Historia Veneta. son d'Autriche opprimât un Electeur , aux
Lib. V. ancêtres duquel le feu Roi n'étoit pas peu
 1623. redevable de la conservation de ses droits
Vittorio Sacerdoti, Memorie Recondite. au Royaume de France , ni que l'Empe-
Tom. V. reur devînt trop absolu en Allemagne ,
Pag. 409. Louïs n'eut aucun égard à ce que lui di-
410. rent ses plus fidèles & ses plus anciens
 serviteurs . Tout occupé de son projet
 de réduire les Réformez , & de se venger
 de l'affront reçu devant Montauban ; il
 laisse les affaires étrangères , & ne pense
 tout au plus qu'à celles des Grisons & de
 la Valteline , parce que son honneur est
 engagé à faire exécuter le Traité de Ma-
 drid . Puisieux Sécretaire d'Etat qui avoit
 plus de part au Gouvernement qu'aucun
 autre depuis la mort du Comte de Luines , agissoit si foiblement en ce qui
 concernoit la Valteline ; & ses ménage-
 mens pour la Cour de Madrid étoient si
 extraordinaires , qu'il auroit volontiers
 permis que les Espagnols missent l'Italie
 aux fers , sans les Ministres de la Répu-
 blique de Venise , & ceux de Charles Em-
 manuel Duc de Savoie à Paris , qui orioient
 incessamment contre les entreprises du
 Gouverneur de Milan . Un Historien
 étranger a peint Puisieux d'après nature .
 C'étoit un homme irresolu dans les affaires ,
 dit-il , inconstant dans les paroles qu'il don-
 neroit , & plus artificieux que véritablement
 habile . Certains projets ambitieux , & je
 ne sais quelles espérances du côté de la Cour
 de Rome , le rendirent dépendant du Pape ,
 & par

1622.

& par conséquent de l'Espagne, dont Grégoire appuioit les desseins de ruiner les Protestans.

On ne peut voir sans indignation les fausses maximes de Politique introduites dans le Conseil de France par ces Ministres d'Etat dévouez à la Cour de Rome, ou pensionnaires de celle de Madrid. Ils mettoient dans la tête d'un jeune Roi sans expérience ; sans pénétration d'esprit , & sans discernement , que la ruine de la Maison Palatine , & l'élevation de celle de Bavière , étoient avantageuses à la Couronne. *Vous serez délivré, lui disoient-ils , d'un voisin hérétique dont les ancêtres se faisoient un mérite & un point de Religion de secourir les Huguenots contre les Rois vos prédécesseurs. Votre Majesté réduira bien-tôt ses sujets rebelles , quand ils ne trouveront plus d'appui en Angleterre , ni en Allemagne. Le Roi de la Grande-Bretagne est fort éloigné de les aider : il ne reste plus qu'à se mettre en repos du côté de l'Allemagne. La Maison de Bavière s'agrandira des dépouilles de la Palatine ; que pourvez-vous souhaiter de plus avantageux ?* Le Duc de Bavière est le seul Prince Catholique capable de contrebancer la puissance de l'Empereur , & peut-être d'enlever la Couronne Impériale à la Maison d'Autriche. Les Espagnols le sentent fort bien. De là vient leur répugnance à voir le Bavarois revêtu des dépouilles du Palatin. Le premier déjà Chef de la Ligue Catholique en Allemagne , sera désormais dans la

1622.

la nécessité de cultiver votre amitié , & de se joindre à vous pour empêcher que la Maison d'Autriche ne devienne trop puissante dans l'Empire.

L'adroit Maximilien de Bavière faisoit insinuer ces fausses raisons à un Prince incapable d'apercevoir les pièges que les étrangers & ses propres Ministres lui tendoient. On promettoit à Louis que le Bavarois prendroit d'étroites liaisons avec la Couronne de France. Et le même Maximilien protestoit à l'Empereur , que la Maison de Bavière redevable de son élévation à celle d'Autriche suivroit l'exemple des Electeurs de Saxe , qui demeuroient inseparablement attachez aux intérêts de l'Empereur, depuis que Charles-Quint a voit ôté l'Electorat aux aînez de la Maison de Saxe, pour en gratifier une branche cadette. Les particuliers qui emploient de pareils artifices pour tromper également deux personnes, le monde les méprise, ou les regarde comme des fourbes. A la Cour des Rois , ces indignes supercheries sont des coups d'une habile & profonde politique. Les Ministres du Pape qui favorisoient les prétensions du Duc de Bavière, furent si bien faire goûter à Louis & aux gens les plus acréditez à la Cour de France leurs mauvaises raisons , que le Roi résolut de ne s'opposer point aux desseins de l'Empereur contre la Maison Palatine, & de traverser uniquement l'agrandissement du Roi d'Espagne en Italie. Et comment s'y prit-on encore? C'est ce que je dois

dois expliquer maintenant, reprenant ce qui arriva chez les Grisons & dans la Valteline depuis le traité de Madrid. 1622.

Tous les couriers qui venoient d'Espagne à Milan, apportoient au Duc de Feria Gouverneur, des ordres précis de retirer les armes Espagnoles de la Valteline, & de la rendre aux Grisons. Cependant rien ne s'exécutoit. Feria trouvoit chaque jour de nouveaux prétextes de différer; soit que la Cour de Madrid les fit naître exprès, soit que Feria jaloux de conserver ce qu'il se vantoit d'avoir acquis à la Couronne d'Espagne, eût résolu *Nani, Hist.* d'écluder le traité de Madrid, que le Roi *istoria Venetorum* son maître ne se mettoit pas trop en peine ^{ta. Lib. V.} d'observer. *Les traitez les plus solennels* ^{1622.} *Vittorio Siri, Memo-* seront toujours violez, dit fort bien le Procureur Nani, tant que les hommes se conduiront plutôt par leur intérêt que par les ^{te. Pag. 305.} règles de la Justice: Et l'intérêt prévaudra ^{306. 307.} *g. c.* tant qu'il y aura des Princes dans le monde. Lors qu'on prend des mesures pour rétablir les choses dans leur premier état, voici l'Archiduc Leopold Comte de Tirol, qui s'empare par droit de bienfaisance d'une vallée de la dépendance des Grisons, qui l'accommode. On se récrie, on en demande la restitution en conséquence du traité de Madrid. Leopold répond froidement que rien ne l'oblige à l'observation d'un accord où il n'est point intervenu. Bassompierre & les Ministres du Roi d'Espagne étoient convenus qu'il se tiendroit une conférence à Lucerne pour l'a-

1622.

l'accomplissement du traité de Madrid. Afin d'éviter les longueurs que les contestations sur le cérémonial entre les Ministres des deux Couronnes pouvoient causer, Balsom pierre stipula qu'Albert Archiduc des Païs-Bas Catholiques y enverroit seulement un de ses Ministres qui agiroit pour le Roi d'Espagne. L'expédition étoit bon. Mais il n'étoit pas du goût des Espagnols qui cherchoient des délais. Albert envoia en effet le Président du Parlement de Dole en Franche-Comté. Mais quand il est question d'entrer en négociation, M. le Président soutient qu'il est Ministre du Roi d'Espagne. Nouveaux embarras. L'Archiduc meurt avant qu'ils soient levez, & la conférence est rompuë.

Le Duc de Feria prenoit soin de son côté de faire naître d'autres difficultez. Il demande que préalablement à l'exécution du traité de Madrid, les Cantons des Suisses Catholiques s'en déclarent garants. Ceux-ci refusent de se mettre entre les deux Couronnes, & Feria les entretient adroitemment dans cette répugnance. Il engage encore les Valtelins à députer quelques-uns des leurs à la Cour de Madrid, avec ordre d'y représenter que le traité paroissoit ambigu sur ce qui concernoit la seureté de la Religion Catholique. Le Gouverneur de Milan tâchoit cependant de sauver les apparences. *Je mettrai volontiers, disoit-il, les forts de la Valteline entre les mains des Catholiques, jusques à ce que certains articles du traité soient plus amples.*

amplement éclaircis. Et il insinuoit en même temps aux Grisons, qu'ils espéroient en vain la restitution de la Valteline, à moins qu'ils ne consentissent que le Roi d'Espagne eût la liberté du passage pour ses troupes. Ennuiez de ces longueurs, les Grisons se feroient enfin rendus. Mais heureusement ils ne pouvoient rien acorder au préjudice des conditions dont les deux Couronnes étoient convenues. Ces chicaneries sont pitoiables : cependant elles ne me surprenent pas. Telle est la méthode ordinaire des Princes qui se croient les plus forts. Ils font des traitez & ils les rompent, ou ils en é�udent grossièrement l'observation quand leur intérêt le demande. L'Espagne en usoit de la sorte, il y a quatre-vingts ans. La France aujourd'hui plus puissante s'est mise sans façon sur le même pied.

Le Sénat de Venise plus pénétrant & *Nani, Historia Veneta. Lib. IV. 1621.* mieux intentionné que le Conseil de France pour la liberté de l'Europe, voioit avec un extrême chagrin les délais affectez *Vittorio Siri, Memorie Recondite. Tom. V. Pag. 311.* du Gouverneur de Milan. Les Agents secrets & les partisans de la République exhortoient vivement les Grisons à ne souffrir pas que les Espagnols retinssent ainsi la Valteline contre la bonne foi d'un traité. Les Grisons animez par les émissaires de Venise, peut-être excitez sous main par ceux du Gouverneur de Milan qui cherchoit un prétexte de rompre l'accord fait à Madrid, & d'achever la conquête de la Valteline; les Grisons, dis-je, se

1622.

se déterminent subitement à prendre les armes , & à chasser une bonne fois les Espagnols des postes qu'ils occupoient. Voici donc quelques milliers d'hommes qui viennent tumultuairement sans ordre & sans discipline fondre sur les Espagnols , & qui attaquent les forts où ceux-ci s'étoient cantonnez. Il ne fut pas difficile à un nombre inférieur de troupes réglées , & à des Officiers intelligens , de résister à une multitude confuse & mal conduite. Un des Généraux de l'Archiduc Leopold acourt promptement du Tirol avec quinze cens hommes. Il attaque par derrière , & il harcele incessamment les Grisons qui s'opiniâtrent à prendre un fort. Un autre Officier du Gouverneur de Milan vient dans la Valteline du côté de l'Italie avec un plus grand nombre de soldats. De manière que les Grisons presqu'enveloppez , se retirèrent en désordre. Leurs ennemis furent profiter de l'occasion. Les Espagnols s'emparent de la Valteline , & les gens de l'Archiduc renforcez s'avancent jusques aux portes de Coire. On les leur ouvre moyennant la conservation des priviléges , du gouvernement , & de la liberté de conscience des habitans. Leopold pense alors tout de bon à se rendre maître de la ville. L'Évêque jouit d'une grande jurisdicition temporelle aux environs , & d'un assez beau domaine. L'Archiduc fait proposer au Prélat de lui céder son Evêché. La négociation déjà commencée fut rompuë

puè, quand on apprit le progrès de Mansfelt en Alsace. Leopold est obligé d'abandonner ses desseins sur les Grifons, & de courir promptement au secours des places de son Evêché de Strasbourg, & du patrimoine de la Maison d'Autriche en Alsace & dans le Brisgau.

Telle étoit la situation des affaires des *Nani, Hi-*
Grifons & de la Valteline, lors que Louis ^{1622.} *Storia Venetia. Lib. V.*
 revint dans la capitale de son Roiaume. Il ^{1622.} *Vittorio Sisili, Memorie*
 se plaignit fortement au Marquis de Mirabel ^{1622.} *Recondite.*
Ambassadeur d'Espagne, non seulement ^{Tom. V.} *Pag. 357.*
 de l'inexécution du traité de Madrid, mais ^{358. 359.} *Ecce. Mercure*
 encore des nouvelles entreprises du Gouverneur de Milan & de l'Archiduc ^{1622.} *François.*
 Leopold. Le Ministre Espagniol ne manque pas de rejeter la faute sur les Grifons entrez à main armée dans la Valteline pour attaquer les troupes Espagnoles. Il fit mille protestations de la sincérité des intentions du Roi son maître : Et parce que la Cour de Madrid cherchoit seulement à gagner du temps, jusques à ce que Louis occupé derechef à la guerre contre les Réformez, ne fût plus en état de porter ses armes en Italie, Mirabel proposoit aujourd'hui un moyen d'accommodement, & demain un autre. Le Roi reçut bien-tôt après son arrivée à Paris des nouvelles qui devoient ne lui laisser plus aucun sujet de douter des véritables desseins des Espagnols sur la Valteline & sur la liberté des Grifons. Quelques Députez de cette République attirez finement à Milan par le Duc de Feria,

1792. firent trois traités avec lui. Dans l'un ils cédoient à l'Archiduc Leopold une partie considérable de leur République, nommée les *dix Droitures*. Par le second, ils faisoient une alliance perpétuelle avec le Duché de Milan, & ils permettoient au Roi d'Espagne un passage libre pour ses troupes. Le troisième détachoit la Valteline de la domination des Grisons, moyennant la somme de vingt-cinq mille écus par an. Le Roi d'Espagne comme protecteur de ce nouveau Canton, y devoit entretenir des garnisons dans les places fortes. Voilà comme ces indignes Députés vendirent à vil prix une partie des Etats & la liberté de leur République. Un si honteux traité fut même ratifié dans une assemblée générale des Grisons ; soit que la multitude fût gagnée par les artifices des Espagnols ; soit que les gens crussent pouvoir céder sans infamie ce qui n'étoit plus en leur pouvoir. L'Archiduc Leopold avoit pris les *dix Droitures*, & le Gouverneur de Milan étoit maître de la Valteline.

Louis ému d'un changement si contraire au traité de Madrid, si préjudiciable à ses intérêts & à la liberté de l'Italie, commence de parler au Marquis de Mirabel d'un ton plus haut & menaçant. Il ordonne encore à Du Fargis son Ambassadeur à Madrid, de déclarer au Roi d'Espagne, que si Sa Majesté Catholique diffère plus long-temps à tenir ce qu'elle a promis, le Maréchal de Lesdiguières passera incessamment

famment en Italie à la tête d'une armée, 1622.
 & que la France, la République de Venise, & le Duc de Savoie s'uniront, afin de remettre les choses dans l'état où elles se trouvoient avant les dernières brouilleries de la Valteline. Louis ajoutoit qu'il iroit lui-même à Lyon le mois d'Avril suivant, & que sur la dernière résolution du Roi d'Espagne, il prendroit la sienne, ou de continuer la guerre contre les Réformez, ou de leur accorder la paix, afin de se donner entièrement à ce qui concer-
 noit l'Italie. Le bon Prince faisoit des menaces, qui n'effraioient pas extrême-
 ment les Espagnols. Assurez de l'inclina-
 tion de Puisieux & des Ministres les plus acréitez, à continuer la guerre, & à terminer les affaires de la Valteline & des Grisons par la voie de la négociation, les Espagnols proposerent à la Cour de France, qu'elles fussent remises au jugement du Pape, puis qu'elles avoient pris une situation tout-à-fait différente depuis la conclusion du traité de Madrid.

Les Ministres de France affectoient au Commandeur de Silleri est
 dehors de paroître fort éloignez de s'en déshier, & de lier une nouvelle négocia- nommé
 tion à la Cour de Rome. Cependant Puisieux & quelques autres y consentirent deur de
 en secret. Le Marquis de Cœuvres avoit France à
 été rappelé de son Ambassade à Rome Rome.
 vers la fin de l'année précédente. Puisieux fut en sorte que le Commandeur de Silleri son oncle fut nommé pour remplir la place de Cœuvres. Nous avons son instruc-

1622. tion datée du 18. Mars de cette année. Elle est semblable à celles que nous avons déjà vues, je veux dire, pleine de bassesses pour le Pape Grégoire. Le Commandeur devoit *confirmer les assurances de l'observance affectueuse & filiale de Sa Majesté Très-Chrétienne pour le service & pour l'honneur du S. Siège, à l'exemple des Rois ses prédeceſſors.* Passons cela, j'y consens. Peut-être que Louis devoit parler de la sorte selon les principes superstitieux de sa Religion. Mais qui l'obligeoit d'ajouter d'une manière indigne d'un puissant Roi, qu'il a le même zèle pour le contentement de sa Béatitude, en ce qui concerne l'avantage de la Maison de Lüdovisio, & le succès des desseins du Pape? Silleri avoit ordre de parler ensuite à Grégoire de l'affaire de la Valteline, de se plaindre à lui de l'inexécution du traité de Madrid, & de déclarer enfin au S. Pére que si le Roi d'Espagne différoit plus long-temps de faire ce qu'il avoit promis, Louis s'avanceroit à Lion, & que le Maréchal de Lefdiguier passeroit les Alpes avec une bonne Armée. Tout cela n'étoit que grimace. Louis avoit formé le dessein d'être en Poitou & en Guienne avant l'arrivée de son nouvel Ambassadeur à Rome; & Silleri portoit des ordres secrets d'y entrer en négociation sur l'affaire de la Valteline.

Marie de Médicis rentre au Conseil du Roi. Un des articles de l'instruction ordonnée au Commandeur, de faire de grandes instances pour la promotion de Richelieu Evè-

Mémoires pour l'Histoire du Cardinal de Richelieu.
1622.

Evêque de Luçon au Cardinalat. Louis 1622.

témoigne qu'il ne peut refuser cette satisfaction à la Reine sa mère. Elle avoit si fort à cœur l'élevation d'un homme qui devoit la rendre dans quelques années la plus malheureuse Princesse du monde, qu'elle sollicitoit continuellement le Roi & ses Ministres, le Pape, le Cardinal Neveu, & le Nonce Corsini, pour obtenir un Chapeau rouge à son Richelieu. Incontinent après la mort du Connétable de Luynes, Marie de Médicis témoigna un grand empressement de rentrer au Conseil du Roi, dont le Favori l'avoit éloignée.

Elle trouva d'abord quelque difficulté. Le Vittorio Roi ne voioit pas comment il pourroit y Siri, Memo rappeler sa mère, sans lui rendre une ^{re} Recondi grande partie de l'autorité qu'elle avoit ^{te. Tom. V.} autrefois. Et c'est ce que Louis ne pouvoit ^{Pag. 405.}

gagner sur lui-même. Il se surmonta pour Voiez la Ra tant, à la sollicitation de Puiseux & de montrance quelques autres. Ces Messieurs étoient ^{au Roi, &} les Lumîtres qui contrebalaçât la trop grande puissance ^{pour l'His} ce que le Prince de Condé vouloit y avoir. France dans On insinua seulement au Roi d'accorder ^{le: Défenses de la Reine Mtre.} cette grâce à Marie de Médicis, sous une condition, que la Reine Mère viendroit seule au Conseil, & qu'elle n'y ameneroit personne. Là précaution fut prise contre Richelieu. Les Ministres le craignoient d'une étrange manière, & le Roi même ne l'aimoit pas. Instruit par le feu Connétable de Luynes des différens tours de souplesse que l'Evêque de Luçon lui avoit,

1622.

jouez, & à la Reine Mère, Louis accordoit avec une extrême répugnance sa nomination au Cardinalat en faveur de Richelieu, & les Ministres traverserent sa promotion autant qu'ils purent. On craignoit que la Pourpre ne lui fraîât tôt ou tard le chemin au Ministère, & que le crédit de Marie de Médicis sa bienfaictrice n'achevât de le lui aplanir.

Puisieux & quelques autres donnèrent encore de si mauvaies impressions au Roi, ils lui firent si grande peur de l'esprit fourbe & ambitieux de l'Évêque de Luçon, que Louis se servit d'un artifice indigne de son rang pour reculer du moins la promotion de ce Prélat. Le Commandeur de Silleri avoit ordre de la demander instamment : car enfin le Roi ne pouvoit pas rétracter la parole donnée à Marie de Médicis. Mais à l'instigation de Puisieux, le Roi fit entendre à Corfini Nonce du Pape, qu'il consentiroit volontiers que Grégoire fit une promotion sans y comprendre aucun François, pourvu que le S. Pére en usât de même au regard du Roi d'Espagne, & qu'aucun Italien ennemi de la France, n'obtint le Chapeau. Quoique cette intrigue fut fort secrète, & que l'Ambassadeur de France n'en eût aucune connoissance, Marie de Médicis la découvrit. Richelieu avoit trop de pénétration & de vigilance sur ce qui regardoit l'avaricement de sa fortune. Le Roi averti que Marie de Médicis fait quelque chose des mesures prises pour

pour la tromper, mande à son Ambassadeur de defavouer à Rome tout ce que le Nonce peut avoir écrit au préjudice de l'Evêque de Luçon , & de faire de nouvelles instances en faveur du Prélat. C'est ainsi que Richelieu eut l'habileté de se faire Cardinal malgré le Roi de France, dont il deviendra le premier Ministre, & peut-être malgré le Pape même , qui s'étoit laissé prévenir contre lui. Il semble que l'Evêque de Luçon étoit presqu'également craint à la Cour de France & à celle de Rome.

1621.

Marie de Médicis avoit d'autant plus Avis sage d'ardeur à demander son rappel au Conseil du Roi, qu'elle espéroit de reprendre facilement une partie de son autorité perdué, en cas que son Fils persistât dans sa résolution de n'avoir ni Favori , ni premier Ministre, & de consulter seulement, à l'exemple d'Henri IV. un certain nombre de gens habiles & expérimentez. Le Président Jeannin y exhortoit le Roi de toute sa force. Il avoit souffert le régime absolu du Connétable de Luines aussi impatiemment qu'un autre. Tous vos bons Oeuvres sujets , dit-il à Louis , voient avec une extrême joie que Votre Majesté veut désor mais distribuer elle-même les charges , les dignitez & ses autres faveurs , établir un bon Conseil pour l'administration des principales affaires du Roiaume , & ne se reposez plus sur la conduite d'un seul homme. Où trouveroit-on une personne capable de supporter sans le secours d'autrui, le pesant fardeau

1622. fardeau du gouvernement d'un Etat tel que le vôtre ? En élevant quelqu'un à cette grande autorité, vous perdez beaucoup de pouvoir qui vous doit appartenir uniquement. Les Princes sages ont toujours suivi la méthode que vous voulez prendre : Et le feu Roi vôtre père ne faisoit rien d'important sans le conseil de ceux qu'il lui avoit plu de choisir. Je lui ai entendu dire plus d'une fois, lors que ses Ministres étoient d'un avis contraire au sien, qu'il aimoit mieux se conduire par les lumières de ses fidèles serviteurs, que s'arrêter à un sentiment que la passion, cette pernicieuse conseillère des Princes, lui inspiroit peut-être. Mieux instruit des véritables principes de l'ancien gouvernement de France, que les flatteurs du régime précédent & de celui-ci, Jeannin insinuoit respectueusement à Louis, que la Reine sa mère, les Princes du sang, & les principaux Officiers de sa Couronne étoient par leur naissance, & par leurs emplois appellez au Conseil du Roi, & qu'il devoit encore former de bonne heure le jeune Duc d'Anjou son frère aux affaires, & le rendre capable de gouverner le Roiaume, en cas que Sa Majesté mourût sans enfans mâles.

Disons la vérité. Jeannin proposoit une chose trop au dessus de la faiblesse du génie de son Prince. Il ne fut jamais en état de suivre le bon conseil que cet ancien serviteur lui donnoit. A peine Louis put-il demeurer un an & demi après la mort de son Favori, sans abandonner le gou-

1622.

gouvernement du Roi autant au Cardinal de Richelieu, que Marie de Médicis fit choisir premier Ministre. Et quand le Prélat se crut assez bien établi, il éloigna du Conseil & des affaires les Princes du sang, les Officiers de la Couronne, & la Reine Mère même sa patronne & sa bien-faîtrice. Le Cardinal faisoit tout lui seul, & le Roi incapable de gouverner, n'osoit pas contredire son Ministre. Louis XIV. s'en est tenu aux maximes introduites sous le règne de son Père, & confirmées durant sa minorité par Mazarin. Le Frere unique du Roi, les Princes du sang, & les Officiers de la Couronne sont demeurez exclus du Conseil & du Gouvernement. Il y a seulement cette différence entre Louis XIII. & son Fils, & je croi l'avoir déjà remarquée: l'un se laisse conduire par un Ministre habile & intelligent: l'autre suit les impressions que plusieurs, dont quelques-uns ne font pas d'une capacité fort distinguée, lui donnent: Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que dans un âge déjà fort avancé, il semble déférer uniquement aux conseils d'une FEMME. Quel problème pour la postérité!

Henri IV. se faisoit un mérite de suivre les avis de ses bons serviteurs préférablement aux siens propres. Aujourd'hui le Roi régle tout lui seul, dit-on: ses Ministres ne sont que les simples exécuteurs de ses volontez. Nouvelle manière d'adulation! Les gens craignent de blesser la

R. J. déli-

1622.

délicatesse du Prince jaloux de son autorité , en laissant entrevoir qu'ils sont les auteurs des résolutions prises. Les Telliers , les Colberts , & les autres ont trouvé leur compte à cette méthode. L'autorité des Ministres n'en est pas moins grande , & le Roi se rend responsable de leurs violences & de leurs injustices. L'Europe a vu depuis peu avec étonnement un exemple de l'abaissement des Princes du sang en France. Les Enfans mâles du Duc d'Anjou devenu Roi d'Espagne , sont appellez à la succession de la Couronne de France , quoique nez hors du Roiaume. Le Frère du Roi & les Princes du sang intéressez à cette affaire , ont-ils été consultez ? A-t-on demandé leur consentement ? Cela ne paroit point dans la Déclaration du Roi. Il fait tout *de sa pleine puissance*. Les Magistrats du Parlement de Paris qui ont enregitré la Déclaration , font-ils bien persuader que le Roi puisse lui seul & sans l'intervention des Etats du Roiaume , rendre un Prince étranger habile à succéder à la Couronne de France ?

Délibéra-
tions au
Conseil de
France pour
& contre la
paix avec
les Réfor-
mez.

Après cette espèce de préface sur l'établissement d'un bon Conseil , Jeaurin venoit à l'examen de la question , s'il étoit à propos de donner la paix aux Réformez , ou de continuer la guerre contr'eux. Le Président pose d'abord ce principe , que tant qu'il y auroit dans les Eglises Réformées une faction assez puissante pour troubler l'Etat , & pour résister avec com-

commandemens du Roi , jamais l'autorité de Sa Majesté ne seroit absolue , ni le repos des sujets assuré. C'est-pourquoi , dit Jeannin , il est d'une nécessité indispensable de travailler sans relâche & avec un très-grand soin à rendre les Huguenots plus fiables , & les ramener à leur devoir & à l'obéissance. C'étoit donc un principe incontestablement reçu dans le Conseil de Louis XIII. & tous ses Ministres en convenoient unanimement , qu'il falloit ruiner au-plutôt & d'une manière ou d'une autre le Parti Réformé , afin d'établir l'autorité absolue du Roi. Voici sur quoi les avis furent seulement partagez. La première chose que vous devez examiner , poursuivit Jeannin en s'adressant au Roi , c'est de savoir s'il est plus utile à votre service de renouveler la guerre , ou d'entendre à une bonne paix , en cas que vos sujets rebelles la demandent avec soumission , & qu'ils soient disposez à la recevoir aux conditions que Votre Majesté & ses bons sujets désirent. Autrement , ce seroit une paix honteuse & indigne de vous. Le Président soutient que la continuation de la guerre est sujette à de trop grands inconveniens , & qu'il est plus facile & plus sûr de ruiner le Parti Réformé insensiblement durant la paix , qu'en l'attaquant à force ouverte. Qu'il me soit permis d'exposer les raisons de cet habile & ancien Ministre d'Etat ; elles nous serviront à juger équitablement des affaires des Réformez.

1622.

L'exemple de ce qui arriva sous les régnes précédens, est une des grandes preuves que Jeannin allégué en faveur de son opinion. Ecouteons le : c'est un témoin oculaire de ce qu'il rapporte, & il eut grande part aux affaires de la Ligue. Représentions, dit-il, ce qui est arrivé dans les dernières guerres qui commencèrent il y a soixante ans, & qui furent continuées à diverses reprises : tellement qu'il y eut toujours guerre, ou paix insidieuse, qui servoit à se tromper les uns les autres. On donna des batailles dans le dessein de ruiner entièrement les Huguenots. Mais ils réparèrent facilement toutes leurs pertes avec les secours qu'ils reçurent des Princes étrangers. Après de puissans & inutiles efforts, il en falloit revenir à leur donner la paix. Elle fut souvent aussitôt rompue qu'accordée, parce qu'on ne la faisait pas dans le dessein d'établir la tranquillité dans le Royaume, mais pour chercher les moyens de tirer quelqu'avantage, & de se surprendre les uns les autres par la ruse & par l'artifice. Les Huguenots commencèrent les premiers, lors qu'ils essayèrent de se saisir de la personne du Roi Charles IX. à Meaux, & puis à S. Germain en Laye. Mais ce Prince fut encore pris de son côté à la journée de la S. Barthélémi ; violence & fureur qui n'a ruiné pas le Parti, & qui servirent seulement à rendre le nom François odieux dans les païs étrangers. La Rochelle fut assiégée incontinent après, & il fallut abandonner l'entreprise. On dépensa des sommes immenses d'argent, on perdit une infinité d'hom-

1622.

d'hommes contre des gens qui se défendoient avec tant de courage & d'opiniâtreté, que Charles IX. fut obligé de leur accorder de-rechef la paix, & d'augmenter le nombre & le temps des villes qui leur furent laissées en garde contre notre perfidie & déloyauté. Le Roi Charles, la Reine Catherine sa mère, le Duc d'Anjou, & tout le Conseil qui étoit alors auprès d'eux, crurent qu'il valoit mieux prendre une résolution foible & peu avantageuse, que de continuer la guerre contre des gens, qui se trouvoient toujours assez puissans avec le secours des étrangers pour hazarder une bataille. Je ne demeure pas d'accord de tout ce que dit ici Jeannin. Le Prince de Condé ne rompit point frauduleusement la paix au temps de l'entreprise de Meaux. La Reine Catherine de Médicis lui avoit demandé son secours contre les Guises & les autres qui la retennoient avec le Roi son fils dans une espèce de prison. Quoi qu'il en soit de cette affaire, je remarque seulement que les ennemis des Réformez ne doivent pas leur faire de si grans reproches sur les places de seureté qu'ils avoient & qu'ils vouloient conserver. Voici un Catholique zélé, qui déclare de bonne foi à Louis XIII. & à son Conseil, qu'elles furent justement obtenuës contre la perfidie & déloyauté de ceux de sa Religion. Suivons Jeannin.

Tant de mauvais succès d'une guerre faite à feu & à sang, & puis par ruse & par tromperie, dit-il, mais toujours dans le

1622.

déssein de ruiner le Parti Huguenot, firent juger au Roi Henri III. qu'il le dissiperoit plutôt durant la paix que par la force de ses armes. Il déclara lui-même dans une Assemblée solennelle tenuë à S. Germain en Laïe, quand certains Ecclésiastiques outrés lui demanderent la continuation de la guerre, que ce moyen seroit toujours inutile. On reconnut en effet dans la suite, qu'Henri III. ramenoit plus de gens à l'Eglise Catholique, en n'élevant point les Huguenots avec charges & aux dignitez, & en ne leur accordant aucune gratification, que s'il eût entrepris de les réduire par la force des armes. Ce Prince ménagea les choses avec tant de dextérité, que les Huguenots n'avaient aucun sujet de se plaindre que leurs Edits de Pacification fussent violés, ils se virent obligés à souffrir paciemment qu'on leur enlevât un grand nombre de personnes considérables parmi eux. Nous avons entendu dire plusieurs fois au feu Roi, que lors qu'il étoit à la tête du Parti Huguenot, il ne craignoit rien tant qu'une paix de longue durée & religieusement observée. La paisible jouissance de leurs biens, & le libre exercice de leur Religion dommigeoit de l'éloignement aux Huguenots de s'embarquer en de nouvelles guerres civiles : ils respectoient, ils aimoient le Roi tant qu'on ne les inquiétoit point. Rien ne fut jamais plus pernicieux à leur Parti, que la manière libérale dont Henri III. gratifia ceux qui revenoient à l'ancienne Religion. Jean-

tra-

1622.

travailler sous main à diminuer les forces du Parti Réformé, instruire doucement, & édifier par de bons exemples ceux qui l'avoient embrassé par des motifs de conscience, & tenter les gens tout au plus par l'espérance des bienfaits. Ces remèdes innocens, ajoutoit Jeannin, n'épuisent point les finances, ils conservent la vie à une infinité de braves soldats, ils n'exposent pas le Roi à une infinité de dangers dont les guerres civiles sont accompagnées.

Le Président insistoit encore sur les progrès que le Roi d'Espagne faisoit à la honte de la France, & sur le tort que ses entreprises causoient à la réputation & au crédit de Louis dans les païs étrangers. Ces considérations, dit-il, me persuadent que la paix nous est d'autant plus nécessaire, que nos guerres civiles nous rendent méprisables au dehors, & qu'elles donnent occasion aux Princes de la Maison d'Autriche d'entreprendre des choses, auxquelles ils n'auroient jamais osé penser, si le dedans du Royaume fut demeuré tranquille. M. de Bassigny a rapporté de Madrid une parole positive de rendre la Valteline. Depuis que nous sommes occupés chez nous, le Roi d'Espagne s'est-il mis en peine de la tenir? Le Gouverneur de Milan garde la Valteline; il s'y fortifie. On se sert même du prétexte de la Religion contre le Roi, pendant qu'il expose sa vie en attaquant les hérétiques. Ce n'est pas que je sois d'avis que nous rompions avec l'Espagne. Nous devons éviter d'entrer en guerre avec elle, tant que nous le pou-

1622.

le pourrons sans souffrir des indignitez, & pourvu que le Roi Catholique ne fasse pas de nouveaux progrès, au préjudice de nos allies & de la grandeur de cette Couronne. La paix nous donnera le temps de pourvoir à ces inconveniens; & le Roi sera en état de se faire craindre au dehors, & d'obliger la Maison d'Autriche à cultiver mieux l'amitié de la France.

Marie de Médicis, le Chancelier de Silieri, le Maréchal de Crequi, Bassompierre, & plusieurs autres furent de l'avis du Président Jeannin. Le Prince de Condé, le Cardinal de Retz, le Comte de

Vittorio Si-Schomberg, & les gens de leur cabale soutenoient au contraire que le Roi devoit continuer la guerre. Les Huguenots, dirent-ils, n'ont plus ni un Roi de Navarre, ni un Prince de Condé à leur tête, ni l'Allemagne & l'Angleterre ne leur enverront plus de secours; ils seront réduits dans une campagne. Le Roi maître au dedans & tranquille sera pour lors assez puissant pour renverser tous les projets ambitieux de la Maison d'Autriche.

Bien des gens cherchoient à pénétrer les motifs véritables de cette ardeur extraordinaire du Prince de Condé pour la continuation de la guerre contre les Réformez. Quoi qu'il affectât de donner dans les moindres superstitions de l'Eglise de Rome, on ne l'en croioit pas plus religieux, ni plus dévot dans le fonds de son cœur. Il ne paroisoit pas non plus si vaillant, ni un si grand Capitaine, que la guerre dût être sa plus forte pa-

*Recondite
Tom. V.
Pag. 353.
354. 355.
& 404.*

1622

passion. Enfin , les mouvemens que le Prince s'étoit donnez pour former différens partis dans le Roiaume , faisoient juger qu'il ne se mettoit pas autrement en peine de rendre le Roi plus puissant & plus absolu.

Corsini Nonce du Pape , selon le génie de ceux de sa nation , cherchant lui-même les raisons secrètes du Prince , apprit enfin d'un intime confident de Son Altesse , qu'elle s'étoit ridiculement entêtée d'une prédiction qui lui promettoit la Couronne à l'âge de 34. ans. Le Roi ne se portoit pas fort bien , la santé du Duc d'Anjou son frère avoit paru foible l'Été précédent. Condé entroit dans sa 22. année , & il étoit bien-aise , dit-on à Corsini , d'avoir une armée à sa dévotion & toute prête au temps que la prédiction s'accompliroit. Il craignoit que le jeune Comte de Soissons plus aimé , ne s'avisât de disputer la Couronne , à celui dont le Prince de Conti & le père du Comte de Soissons avoient voulu contester la naissance. J'ai peine à rapporter une si grande pauvreté : Mais les Princes donnent plus que les autres dans les extravagances de l'Astrologie judiciaire. Ceux qui s'en mêlent ont beau tromper les Grans , & leur donner de fausses espérances , ils trouvent des duppes dans toutes les Cours. Quoi qu'il en soit de cette bizarre imagination du Prince de Condé , le Nonce crut devoir avertir le Cardinal Ludovisio neveu du Pape Grégoire , de ce qu'un

1622.

qu'un confident du Prince lui avoit découvert des motifs de Son Altesse pour la continuation d'une guerre que la Cour de Rome pressoit vivement.

Du Plessis-Mornai écrivit au Roi pour le prier de donner la paix à ses sujets.

Vie de M.
du Plessis-
Mornai.
Liv. VI.
Lettres &
Mémoires
du même.
1621.

Ce fut inutilement que du Plessis-Mornai fit des remontrances au Roi & à ses principaux Ministres, afin de les détourner de suivre les sentiments intéressez du Prince de Condé. On n'eut aucun égard ni aux lettres ni aux mémoires du sage Gentilhomme. Les conseils violens l'emportoient. Du Plessis étoit peut-être le particulier qui avoit les plus grandes raisons de se plaindre de la Cour. Elle lui avoit ôté son gouvernement de Saumur, quoiqu'il n'eût pas donné le moindre sujet de douter de ses bonnes intentions & de sa fidélité. Quand on mit le Comte de Saux à sa place, le Roi promit par un brevet expès, que du Plessis y rentreroit dans trois mois au plus tard. Il sollicita son rétablissement après le terme expiré. Mais Louis s'acoutumoit insensiblement à ne se mettre plus en peine de tenir sa parole. Il feignit de confirmer celle qu'il avoit donnée à du Plessis : Mais il en différoit l'exécution jusques à ce que la conjoncture des affaires le permit. On jugea dez-lors que du Plessis ne rentreroit jamais dans son poste, & que la Cour le laisseroit mourir dans la maison de campagne, où il s'étoit retiré. Une injustice si criante ne fut pas capable d'étouffer dans son cœur le zèle ardent & désintéressé qu'il avoit pour le bien

bien de la patrie, & pour la véritable gloire du Roi. Du Plessis lui écrivit plus d'une fois, afin de le conjurer de donner la paix à ses sujets, nonobstant les raisons spacieuses de ceux qui l'animoient à la continuation de la guerre. *On vous infini-
më, Sire, dit le sage Gentilhomme à Sa Majesté, que votre autorité est désormais trop engagée, & qu'il n'est plus temps de reculer ; d'assez-vous employer toutes vos finances, & perdre jusqu'au dernier de vos soldats. Que ce prétexte d'autorité, Sire, nom coute de maux ! Il faudroit examiner prémitrement, si le chemin qu'on fait prendre à Votre Majesté est bon, ou mauvais. Car enfin, si la route ne vous mène pas au bout que vous nous proposez, on ne sauroit la quitter trop tôt. Plus vous avancerez, & plus vous vous égareroz.* Mais ces gens qui allèguent tant votre autorité, quelle brèche n'y font - ils pas avec leurs conseils violens ? Réduire vos sujets à la nécessité de se dénier de vous, à desespérer de votre clémence, à former la résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, c'est leur apprendre à vous détester, & à perfuser dans la révolte. Combien trouverez-vous de Montaubans en France ? On aimera mieux risquer tout que de s'exposer à la violence faite à Clérac, au préjudice de la capitulation accordée.

Que de justice, que de bon sens dans ce que du Plessis ajoute pour exhorter Louis à suivre l'exemple d'Henri son père ! *On vous conseille, Sire, de voir la fin de l'en-*

1622.

l'entreprise , fallait-il hazarder le salut de l'Etat , & celui de votre personne même. Les dépêts conviennent tout au plus à un Officier chagrin de n'avoir pas réussi dans une affaire , où sa réputation & sa fortune sont intéressées , encore doit-il prendre garde à ne hazarder pas l'Etat pour sauver son honneur particulier. Les grands Princes se conduisent par d'autres motifs. Votre réputation ne dépend pas de si peu de chose. La loi souveraine de ceux qui gouvernent , c'est le bien public , c'est la conservation du peuple. L'Empereur Charles-Quint échoua devant Magdebourg. Cela n'empêcha pas de donner ensuite la paix à l'Allemagne. Il prit même à son service les braves Officiers qui avoient si bien défendu la ville contre lui. Le Roi Charles IX. ne crut pas perdre sa réputation en abandonnant son entreprise sur la Rochelle après un siège de six mois , où il perdit dix mille hommes. Si le feu Roi votre père eût voulu se venger de toutes les injures qui lui furent faites en diverses occasions , & du chagrin que lui causèrent souvent ses plus proches parents , il n'auroit pas trouvé assez de salpetre dans le monde pour prendre toutes les villes rebelles. Sa vie auroit été trop courte pour la conquête d'un si grand Royaume , il l'auroit perdu pour lui & pour les siens. Ce qui ne pourroit s'emporter à force ouverte , il l'obtenoit par sa prudence. Repoussé devant une ville , il la gaignoit ensuite en lui accordant des conditions avantageuses. Les habitans de Paris soutinrent un long siège , ils

1622.

ils tentèrent de l'exclure de la Couronne, & de la mettre sur la tête d'un autre. Avec quelle clémence le bon & sage Roi les reçut-il, quand la ville se rendit à lui ? Ceux de Lion charmez de sa douceur se soumirent ensuite. En pardonnant à un Seigneur, ou à une Province, il excitoit les plus opiniâtres à s'accommoder avec lui. Méthode vraiment digne d'un grand Roi ! Un père de famille ne se fait ni estimer, ni respecter véritablement quand il a toujours le bâton à la main. Et le Souverain se dégrade de lui-même en prenant trop souvent les armes pour châtier des sujets rebelles. Moins il y a de troubles dans un Etat, plus l'autorité du Prince paroît grande. Faire la guerre à ses sujets, c'est témoigner de la faiblesse. L'autorité consiste dans l'obéissance paisible du peuple. Elle s'établit par la prudence & par la justice de celui qui gouverne. La force des armes ne se doit employer que contre un ennemi étranger. Le feu Roi auroit bien renvoié à l'école des préniuers éléments de la Politique, ces nouveaux Ministres d'Etat, qui semblables aux chirurgiens ignorans, n'auroient point eu d'autres remèdes à proposer que le fer & le feu; & qui seroient venus lui conseiller de se couper un bras malade avec celui qui est en bon état.

Voici la différence que du Plessis voulut que Sa Majesté concût entre ses sujets Réformez & les Catholiques éclairez. Elle consiste en ceci, disoit-il de fort bon sens. Plusieurs abus se sont glissés avec le temps

1622.

temps dans l'Eglise : permettez moi, Sire, cette expression, puisque les meilleurs Catholiques soupirent d'une grande corruption depuis tant d'années, ou plutôt depuis tant de siècles. Les uns en ont demandé la réformation au péril de leurs vies, & nonobstant les supplices dont ils étoient menacés. Mais ne la pouvant obtenir par la voie acoutumée, ils l'ont extraordinairement anticipée. Les autres plus patiens se contentent de gémir, & l'attendent d'un Concile Général & légitime. Dieu veuille à l'honneur de son nom, au salut de son Eglise, à votre propre gloire, accorder cette grace que les bons Chrétiens lui demandent. Il est donc question maintenant d'une recherche solide & desinteressée de la vérité, & non pas d'une cruelle & barbare inquisition contre ceux qui croient être dans la bonne voie : il faut de la lumière pour éclairer l'esprit, & non du feu pour brûler le corps ; on doit examiner les anciens Canons des Conciles, & laisser ceux de Votre Majesté dans ses arsenaux. Je suis étonné que des gens qui vous font prendre des mesures si contraires à la conversion des hommes, & si capables de bouleverser l'Etat, ne craignent point que Votre Majesté venant à réfléchir sur cette impertinence, ne s'apperçoive enfin qu'ils se défient étrangement de leur glaive spirituel, puis qu'ils empruntent sans cesse le vôtre.

Le feu Roi, Prince le plus prudent & le plus expérimenté de son temps, reconnut fort bien que son Royaume ne pouvoit subsister sans la paix, & que la tranquillité ne s'y éta-

établiroit jamais sans la liberté des deux Religions. Témoin oculaire de l'innocence & de la fidélité des Réformez avec lesquels il vécut si long-temps, Henri le Grand crut qu'il étoit de sa justice & de son intérêt même de leur accorder un Edit, sous lequel ils pussent vivre, d'ajouter quelques nouvelles graces, & de poser voir à notre seureté contre les mauvais desseins de nos ennemis, qui ne se faisoient que trop connoître. Ce fut en l'an 1598. Et parce que les Edits donnez par les Rois ses prédecessors furent fort mal observés, & qu'il restoit encore une passion secrète d'exterminer nos Eglises, le feu Roi bien instruit de tout, résolut de tenir religieusement ce qu'il acordoit à des sujets dont il avoit sujet d'être content. Il fait donc entendre à ses Officiers supérieurs & subalternes, qu'il veut étouffer toutes les guerres de Religion en maintenant son Edit, & que ne haïssant rien plus que la discorde civile, il regardera comme de mauvais sujets tous ceux qui n'entreront pas dans ses vues & dans ses intentions. Nous avons passé douze années sans trouble, sans alteration sous une si bonne discipline, jusqu'à ce qu'il nous ait été malheureusement ravi. C'est depuis son décès & durant le bas âge de Votre Majesté, que certains Ecclésiastiques ont eu la hardiesse d'entretenir le peuple dans leurs sermons & ailleurs, d'une espérance certaine de l'exécution du projet formé de ruiner nos Eglises. Au lieu de réprimer ces emporez, les Magistrats les ont encouragés par leur connivence, & quel-

1622.

1622.

quelques-uns même les ont animés par leurs discours. De là ces craintes, ces défiances, ces mesures prises, afin de prévenir les maux dont nos gens se croioient menacés. Votre Majesté peut remédier à tout sans peine, en renouvelant les Edits & les concessions du feu Roi son père, comme elle a fait à son avènement à la Couronne, & au commencement de sa majorité. Le remède sera d'autant plus efficace, qu'il paroîtra venir de votre pure bienveillance, sans négociation, sans traité, sans requête précédente.

Avez-vous dessein, Sire, d'abréger les affaires, & retenir votre autorité toute entière ? Capitulez avec vous-même. Vous êtes, & vous voulez être le père de vos sujets. Ils vous doivent l'obéissance & la fidé-leté. Pensez que vous leur devez réciproquement une affection paternelle, & la protection d'un bon maître. Nous vous demandons quelque sécurité contre la malignité de nos ennemis ; & certaines gens vous disent qu'il n'en faut point accorder. Soiez le premier Juge de la contestation. Si notre demande est raisonnable, n'attendez pas que nous vous présentions des requêtes. Votre Majesté vid brûler à Tours le lieu qu'on nous avoit donné pour l'exercice de notre Religion ; Et vous savez, avec quelle fureur la chose fut entreprise. On attaqua Charenton quelque temps après dans votre capitale & à la vue du Parlement de Paris : ce ne fut pas sans le dessein d'un massacre, & les Magistrats n'ont pu châtier une populace forcenée. Quelles suites fâcheuses

ces

1622.

ces deux exemples ne peuvent-ils pas avoir? Quant tant de pauvres gens n'auroient ni l'esprit ni l'adresse de vous demander leur seureté, Votre Majesté ne doit-elle pas la leur acorder de son propre mouvement? N'est-il pas de votre charité de pourvoir à leurs besoins, de votre honneur d'empêcher que vos sujets n'aillent chercher à vivre en repos dans les païs étrangers? Mais le mal vient de plus haut. Quand le Clergé vous pressa dans la dernière assemblée des Etats Généraux, de vous engager par un nouveau serment à l'extirpation de l'Hérésie, & à faire observer le Concile de Trente dans votre Royaume, ne fut-il pas visible que les Ecclésiastiques pensoient à nous faire persécuter, & qu'ils avoient formé le complot de perdre nos Eglises? Ils le déclaroient assez nettement, en s'opposant à ce que l'exception que nous demandions pour la conservation de vos Edits & de ceux du feu Roi, fût admise. Et combien de fois vous a-t'on exhorté en public & en secret à nous détruire? Quelles finesse, quelles calomnies, quelles conjurations n'a-t'on pas emploier auprès de vous? Il n'est pas besoin de les remettre ici devant les yeux de Votre Majesté, elle s'en souvient assez. Avec quelle justice peut-on dire après cela, que nous n'avons plus besoin de villes de seureté? A Dieu ne plaise que nous les demandions contre la justice de Votre Majesté. Nous cherchons seulement à nous mettre à couvert de la haine la plus envenimée & la plus sanglante qui fut jamais.

Tome IV.

S

Conf.

1622.

Confidérez encore, s'il vous plait, Sire, que vos sujets de la Religion sont en fort grand nombre, & qu'il y a parmi eux des gens de toutes conditions, & capables de toutes les charges & de tous les emplois. L'Edit acordé par le feu Roi les y admet littéralement & sans aucune exception. Mais il est évident qu'il y a une résolution secrète de les en exclure, & de leur fermer la porte à quelque dignité que ce soit. Outre que c'est dérober à Votre Majesté le service de plusieurs personnes d'un mérite distingué, qui ne peuvent vivre qu'avec regret en se voiant inutiles, ne devez-vous pas craindre encore le ressentiment de ceux qui ont plus de cœur & d'ambition que les autres ? On soufre impatiemment le mépris; chacun fait ce qu'il peut afin de s'en tirer. Il y a toujours des mécontents en France, entre les bras desquels les gens se peuvent jeter. Votre Majesté voudroit - elle se priver non seulement du service d'un grand nombre de bons sujets, mais les réduire encore à un desespoir qui leur feroit écouter les propositions de tous ceux qui auront envie de troubler l'Etat ? Les hommes ont leurs passions, & il ne faut pas attendre d'eux une stupidité Stoïcienne. Il est dangereux d'avoir un grand peuple nourri dans l'amertume. Plus il est oisif, plus il court après la nouveauté. Les gens s'apperçoivent enfin qu'au défaut d'un meilleur emploi, on peut trouver une épée. Le feu Roi qui avoit éprouvé la fidélité de ses sujets Réformez, ne faisoit aucune difficulté de les honorer des charges dont il les croiroit

croioit dignes, & il observoit si bien la proportion & l'égalité requise en ce cas, qu'il ne donnoit aucun sujet de plainte aux Catholiques. Votre Majesté préviendra de grands inconveniens, elle s'attirera une infinité de bénédictions, en suivant l'exemple du feu Roi son père. J'oserois vous répondre, si je pouvois être admis comme une caution solvable, que vos sujets de la Religion se calmeront alors en un instant. Tout le mal vient de certaines gens. Semblables à ces méchans Ecuiers qui débouchent les chevaux par leurs sacades, ils jettent ceux de notre Religion hors du bon chemin, & les conduisent au bord du précipice.

1622.

J'ai cru devoir donner ces extraits des remontrances que Jeannin & du Plessis firent à Louis avant qu'il se fût déterminé à la continuation de la guerre. Outre que nous y trouvons d'excellentes instructions, elles nous apprennent la situation des affaires des Réformez devant & après le commencement des guerres de Religion, dont je dois parler maintenant, & la différente disposition des esprits dans le Conseil du Roi, & parmi les Réformez après la levée du siège de Montauban. Le Prince de Condé, le Cardinal de Retz, & ceux de leur cabale pressoient la destruction entière des Eglises Réformées à force ouverte. Le Chancelier de Sillery, Jeannin, & quelques autres plus modérez en apparence, proposoient au Roi de s'en tenir à la méthode qu'Henri III. avoit pris autrefois, d'affoiblir sourde-

1622.

ment les Réformez en leur fermant la porte aux dignitez & aux gratifications, & en suivant les maximes artificieuses de la Politique de Machiavel , dont ce Prince fut imbu par la Reine Catherine sa mère. Le Duc de Rohan , le Maréchal de Bouillon , du Plessis & plusieurs autres Réformez sages & bien intentionnez, demandoient que Louïs conservât religieusement les choses sur le pied où Henri son père les avoit mises. La grande contestation étoit sur un plus long octroi des places de seureté données de l'aveu du Président Jeannin *contre la perfidie & déloyauté* des Catholiques. Louïs ne vouloit pas y consentir. Et les Réformez prétendoient que la haine de leurs ennemis n'étant pas moins violente que sous les régnes précédens , Sa Majesté ne pouvoit pas raisonnablement refuser ce que le feu Roi son père avoit accordé avec autant de justice que de sagesse. Que les personnes équitables & désintéressées jugent maintenant à qui la faute des guerres cruelles & sanglantes que je décrirai dans la suite , doit être imputée. Jeannin & du Plessis étoient certainement grands hommes d'Etat , d'une profonde capacité , d'une expérience consommée. Qui des deux raisonne plus juste? Je dirai seulement que du Plessis paroit avoir plus de droiture & de meilleurs principes de Christianisme. Il s'en tenoit aux maximes du feu Roi. L'autre préféroit celles d'Henri III. Qui de ces deux Princes

cès gouvèrna mieux la France ? Les gens de bon sens estimeront toujours Henri IV. beaucoup plus que son artificieux & efféminé prédécesseur.

Du Plessis pensoit moins à ses intérêts particuliers qu'au bien des gens de sa Religion, quand il sollicitoit en même temps l'exécution de la promesse que le Roi lui avoit faite de le rétablir dans son gouvernement de la ville & du château de Saumur. Nous avons la requête qu'il fit présenter au Roi pour cet effet, un peu après le retour de Sa Majesté à Paris. J'en rapporterai seulement un endroit où ce grand homme qui fait une si belle figure dans l'Histoire que j'écris, raconte la manière dont il eut le gouvernement de Saumur. On fait assez, dit-il, en quel-
Vie de M. le étrange confusion la France tomba l'an du Plessis- 1588. Le Roi Henri III. étoit chassé de Paris, la plupart des grands Seigneurs & des meilleures villes du Roiaume avoient pris les armes contre lui. Le Duc de Mayenne le du même vint attaquer jusques dans la ville de Tours où il s'étoit retiré, & ce Prince malheureux pensoit à trouver un asile dans ses Provinces les plus reculées. Le Roi de Navarre père de Votre Majesté, qui défendoit alors sa vie, son honneur, & le nom de Bourbon contre les ennemis de l'Etat de sa Maison, prit la généreuse résolution de sacrifier ses justes ressentimens contre Henri III. & d'amener lui-même à son secours une bonne armée de ceux de notre Religion. Comme j'étois le Surintendant des affaires

1622.

du feu Roi, il me dépêcha vers Henri III. Je vins déguisé à Tours, & j'y conclus secrètement une trêve entre les deux Rois. La ville & le château de Saumur firent par le Traité mis entre les mains du Roi de Navarre, comme un lieu de seureté & de passage pour lui & pour ceux qui devoient le suivre. Les deux Rois convinrent ensuite que du Plessis auroit le gouvernement de la place.

Il raconte dans sa requête les services qu'il rendit à Henri IV. après l'avénement de ce Prince à la Couronne de France. Le plus important, ce fut de gagner Chavigny qui gardoit à Chinon le vieux Cardinal de Bourbon, oncle d'Henri IV, dont la Ligue faisoit un Roi de théâtre sous le nom de Charles X. Du Plessis fit si bien que le Cardinal fut remis entre les mains du Roi son neveu, & ce fut un coup de partie pour lui. Henri IV. devenu paisible possesseur de sa Couronne, voulut que Saumur fût la première entre les villes de seureté qu'il accordoit aux Réformez, & que son ancien & fidèle domestique en gardât le gouvernement. Ce seroit une répétition inutile que de rapporter les services rendus par du Plessis après la mort d'Henri IV. Les plus considérables ne sont pas omis dans les livres précédens de cette Histoire. J'y raconte aussi la manière franche & généreuse, dont il remit la ville & le château entre les mains du Roi, *sans demander, dit-il, ni argent, ni hommiers, sans vendre*

à dre son bien & ses services. Une conduite si nette, si désintéressée méritoit bien que Louis y eût égard, & qu'il tint la parole donnée à un homme d'un si rare mérite. Mais quelle justice devoit-on attendre d'un jeune Prince prévenu par des Conseillers violens & sans honneur? Toutes les instances du bon du Pleffis furent inutiles.

1622.

Dégoûté des injustices de la Cour de France, & plus encore de celles des gens de sa Religion qui l'accusaient malicieusement de collusion avec leurs ennemis, il prit alors la résolution d'aller mourir en repos dans un païs étranger. On nous a conservé la requête qu'il dressa pour en demander la permission au Roi. Elle tire les larmes des yeux. *Puisque mon obéissance & ma fidélité me sont imputées à crime, dit-il, & qu'au lieu de la juste récompense de mes services, je ne dois attendre que de nouvelles ignominies, je supplie très-humblement Votre Majesté de vouloir bien m'accorder son saufconduct, afin que je puisse me retirer hors du Royaume avec ma famille. Là, Sire, éloigné des objets qui m'affligen trop justement, je prierai Dieu pour votre prospérité, & pour celle de la France; je lui demanderai de pardonner aux auteurs de ces conseils, qui sont plus préjudiciables au bien de vos affaires qu'à mes intérêts particuliers; Enfin pour adoucir l'amertume de mon cœur, je tâcherai d'oublier que je suis François. Peut-être, Sire, se trouvera-t'il quelqu'un qui*

1622.

fera graver sur mon tombeau cette triste épitaphe : Ci git un homme qui à l'âge de 73. ans, dont il en passa 46. au service de deux grands Rois, s'est vu constraint pour avoir fait son devoir, à chercher un sépulcre hors de sa patrie. Passant, déplore ou son malheur, ou la malice du siècle : Cette seconde requête ne fut pas présentée au Roi. On détourna du Plessis de l'envoyer à la Cour. Ses amis lui conseillèrent d'attendre le succès de l'entrevue du Duc de Rohan & du Maréchal de Lefébure. Ils devoient entamer la négociation d'une paix. C'est de quoi je dois parler, après avoir repris quelque chose de ce qui se passa au bas Languedoc dans les premiers mois de l'an 1622.

*Embaras du
Duc de Rohan dans le
bas Languedoc.*

*Mémoires
de Rohan.
Liv. II.*

Le Duc de Rohan reçu à Montpellier en qualité de Général de ce Cercle Réformé à la place du Marquis de Châtillon, y rencontra les obstacles & les difficultés que tous ceux qui se mettent à la tête d'une multitude confuse & acoutumée à l'anarchie trouvent ordinairement. L'humeur inquiète de certains Ministres, & les divisions du dedans l'embarassaient beaucoup plus que les efforts du Duc de Montmorency Gouverneur pour le Roi dans le haut & bas Languedoc. J'ai déjà dit qu'il y avoit à Nîmes une assemblée des Eglises du haut & bas Languedoc, des Cévennes, du Vivarais, du Givaudan, & du Dauphiné, dont quelquesunes étoient fort mécontentes. On l'accusoit d'avoir dissipé les finances, on lui

lui en demandoit compte , on vouloit qu'elle se séparât , puis qu'il y avoit un Général choisi à la place de Châtillon. Mais plusieurs de ceux qui composoient l'assemblée , acoutumez au commandement , & avides du profit qu'ils faisoient en maniant les deniers publics , soutenoient qu'elle devoit subsister jusques à la fin de la guerre. Ces Meilleurs préten-
doient être le Conseil véritable & perpé-
tuel du Général , sans lequel il ne pou-
voit rien faire ; avoir l'administration des
finances , & jouir d'une autorité supé-
rieure dans toutes leurs cinq Provinces ;
de manière qu'ils fussent seulement re-
ponsables de leur conduite à l'Assemblée
générale de la Rochelle. Rohan se don-
na de grands soins pour appaiser ces di-
visions domestiques , dont il prévoioit
les suites fâcheuses. Mais son intérêt pa-
ticulier & le bien public même , deman-
dant que l'autorité de cette Assemblée de
Nîmes diminuât , il ne se mit pas trop en
peine de la soutenir. Peut-être qu'il ap-
puioit sous main ceux qui demandoient
qu'elle se séparât. Deuz que ses membres
s'aperçurent que Rohan ne les mainte-
noit pas autant qu'ils vouloient , ils se mi-
rent à crier & à cabaler contre lui. Le Mar-
quis de Châtillon outré de ce qu'on l'a-
voit déposé pour mettre le Duc à sa pla-
ce , fomentoit sous main la division dans
un pais où il avoit ses partisans & ses
créatures . Il étoit d'intelligence avec le
Duc de Montmorenci & avec le Conseil.

418. HISTOIRE DE

1622.

du Roi pour empêcher que Rohan n'acquit autant de crédit & d'autorité dans le bas Languedoc & dans les Provinces voisines, qu'il en avoit déjà dans le haut Languedoc & dans la haute Gironde. La supériorité de son génie & sa grande habileté faisoient peur à la Cour. Rohan n'étoit peut-être pas fort au dessous du fameux Guillaume Prince d'Orange. S'il avoit trouvé des gens aussi raisonnables, aussi zélez pour la conservation de leur Religion & de leur liberté que les habitans des Provinces-Unies, il auroit bien su empêcher le Cardinal de Richelieu d'abattre le Parti Réformé, & d'établir le pouvoir arbitraire de son Roi.

La vigilance, la fermeté, l'application infatigable du Duc de Rohan traversé de tous côtés, ne peuvent assez admirer. Il avoit à se défendre contre les Ducs de Montmorenci & de Guise Gouverneurs de Languedoc & de Provence, contre les cabales. & les intrigues du Marquis de Châtillon parmi les Réformez, & contre le Maréchal de Lefébure, qui pour venir à ses fins attaquoit les Provinces du Duc de Rohan, sans vouloir le ruiner absolument. Sous prétexte du service du Roi, le Maréchal assiége des forts du Vivaretz sur le Rhône, les prend, & y met des Gouverneurs qui dépendent absolument de lui. Son véritable dessein, c'étoit de se rendre encore plus formidable à la Cour, & d'obliger le Roi à lui offrir une seconde fois l'Epée de Connétable

*Histoire du
Connétable
de Lefébure.
Liv. XI.
Chap. 2.*

1622.

ble pour le gagner. Car enfin , si le Maréchal de Lesdiguières mécontent se fût uni au Duc de Rohan , bien loin de ruiner le Parti Réformé , le Roi n'auroit pas osé l'attaquer. La Cour le sentoit fort bien. C'est-pourquoi elle avoit voulu que Bul lion Conseiller d'Etat suivît Lesdiguières en Dauphiné pour veiller sur les démarches du Maréchal , & pour l'entretenir toujours de bonnes espérances. Que d'embaras , que de difficultez , Rohan avoit à surmonter ! L'Assemblée de Nîmes l'inquiétoit plus que tout le reste. Elle offrit de le déposséder aussi bien que Châtillon , & de se soumettre à Lesdiguières. *Mémoires de Roban.*
Le Duc de Rohan , écrivoit-on au Maréchal de la part de l'Assemblée , est un ambitieux qui cherche à rendre la guerre immortelle , afin de conserver son autorité. Nous aimons mieux faire notre paix avec le Roi , quelque désavantageuse qu'elle puisse être , que de souffrir plus long-temps la domination d'un Général trop impérieux. Si vous voulez nous délivrer de lui , nos Provinces se soumettront volontiers à vous. Lesdiguières n'écouta pas la proposition. Il n'auroit pas envie que la guerre finît si tôt. Le Roi n'eût plus pensé à le faire Connétable. Afin que Sa Majesté ne se pût dédire de la parole donnée , il falloit que le Duc de Rohan se fit craindre , & que la Cour eût besoin du Maréchal de Lesdiguières.

Les gens de l'assemblée de Nîmes aimiez à la perte de Rohan , ne se rebutent

S 6 pas.

1622.

pas. Ils entreprenent de le décrier à la Rochelle, aussi bien que Soubize son frère. Un certain Ministre y va de la part de ceux de Nîmes, & se met à déclamer hautement contre le Duc de Rohan. Tout alloit le mieux du monde dans le bas Languedoc, avant que Mr. de Rohan y vint, disoit cet emporté. Il a tout brouillé par son ambition. C'est un homme qui ne pense qu'à s'agrandir aux dépens du public : il a ruinié le païs de Foix & l'Albigeois ; il en sera de même du bas Languedoc. Mr. le Duc s'y établit ; il commence d'y faire le Souverain. En vérité, nous aimons mieux nous remettre entre les mains du Roi, & implorer sa clémence, que d'obéir à M. de Rohan. En tout cas, il est plus avantageux de rappeler Mr. de Châtillon injustement dépossédé. Gardez-vous bien ici des mauvais desseins de Mr. de Soubize. Il cherche à dissiper votre Assemblée. Nous savons qu'il a écrit à Mr. de Rohan, qu'elle n'est plus composée que de sept ou huit coquins. Tout est perdu à moins que vous ne donnez pouvoir à la notre de subsister. C'est le seul moyen de retenir le Duc de Rohan dans le devoir. Il se soutint malgré de si grandes traverses, & les choses furent si bien ménagées que s'il ne put empêcher le Maréchal de Lefdiguières d'enlever un ou deux forts dans le Vivaretz, il eut du moins de l'avantage contre le Duc de Montmorenci. Nous verrons qu'il mit Montpellier en état de tenir contre le Roi qui vint l'assiéger à la tête de son Armée.

Louïs

Louis avoit, comme je l'ai dit ci-dessus, 1622. donné des ordres secrets au Maréchal de Du Cros Crequi de faire favoîr à Lesdiguières son Président à beau-père que le Roi souhaitoit qu'il en- est assassiné tamât quelque négociation pour la paix, dans Mont- & qu'il sondât si les Réformez étoient dans pellier, où la disposition de se soumettre à des condi- le Maréchal tions, dont la majesté du Souverain lui de Lesdi- guères l'a- permit de se contenter. Quoique Lesdi- voit envoié guères toujours entêté d'obtenir l'Epée négocier de Connétable, crût que la continuation avec le Duc de la guerre convenoit mieux à ses des- feins, la bienfiance demandoit aussi qu'il parût porter le Roi à user de clémence au Journal de regard de ceux dont Lesdiguières suivoit Bassompierre. encore la Religion, & qu'il ne refusât pas la Tome II. commission de voir avec le Duc de Ro- Histoire du han, quelles conditions les Réformez Connétable vouloient accepter. De quelque côté que de Lesdi- les choses tournaissent, le Maréchal de guères. Liv. XI. Lesdiguières y trouvoit de grands avan- Chap. 2. tages. La guerre contre les Réformez Mémoires de Roban. sembloit lui assurer l'Epée de Connétable. Liv. II. Que si la paix venoit à se conclure, il Mercure gnité du Roiaume, il auroit du moins le 1622. commandement de l'armée que le Roi ne pouvoit se dispenser d'envoyer en Italie pour tirer la Valteline des mains des Espagnols. L'habile Vieillard fera si bien qu'il aura l'un & l'autre. La guerre se recommencera, & Lesdiguières fera enfin Connétable. Il ménagera la paix incontinent après, & le Roi lui donnera le commandement de ses armes en Italie. C'est ainsi

1622: ainsi qu'un Gentilhomme d'une naissance assez médiocre vid toujours croître sa fortune & son crédit jusques à l'âge de 80. ans.

Pour obéir aux ordres du Roi. Lefdiguières envoie à Montpellier Du Cros Président Réformé au Parlement de Grenoble, Magistrat dont le mérite distingué lui avoit acquis beaucoup de réputation. Du Cros devoit conférer avec le Duc de Rohan sur les conditions de la paix. Il étoit malade pour lors d'une fièvre continue. Rohan reçut le Président avec toutes les démonstrations imaginables de confiance & d'amitié. Il protesta que ses intentions étoient sincères pour la paix, pourvu que les Eglises Réformées y trouvassent leur seureté. Pendant que Du Cros attend que le Duc repréne ses forces, quelques emportez font courir maligement le bruit, que le Maréchal de Lefdiguières envoie le Président pour débaucher le Duc de Rohan, & que Lefdiguières ne pense qu'à trahir & à perdre ceux dont il professe la Religion en apparence. Là-dessus ou forme le dessein de se défaire au-plutôt de l'Emissaire présumé de Lefdiguières. Du Cros est donc assassiné quelques jours après par des gens qui feignent de lui rendre visite. Le Duc de Rohan & les personnes les plus distinguées de Montpellier détestèrent une action si noire. Les Magistrats dépêchèrent un exprès à Grenoble avec ordre de protester au Maréchal de Lefdiguières qu'ils

qu'ils n'y avoient aucune part. Quatre complices du crime furent condamnez à la mort. Les autres s'échappèrent. Le Ministre Suffrein étoit accusé du complot. Sa fuite clandestine & précipitéeacheva de confirmer les justes soupçons que les honnêtes gens avoient de lui.

Le Maréchal de Lefdiguières content de la conduite du Duc de Rohan dans la triste & malheureuse affaire du Président Du Cros, convie Rohan quelque temps après à une entrevue, où ils pussent conférer ensemble sur les conditions de la paix. Le rendez-vous fut donné à Laval près du Pont S. Esprit. Le Duc de Rohan se réduisit à ces quatre choses, la restitution de toutes les places de seureté, la liberté de tenir des assemblées Ecclésiastiques & Politiques, la continuation des sommes octroierées pour l'entretien des Ministres, & pour le paiement des garnisons, enfin le dédommagement des Seigneurs privez de leurs emplois, ou de leurs biens pour avoir secondé l'Assemblée de la Rochelle dans la défense commune de la Religion & de la liberté. Lefdiguières parut consentir à ces propositions de la part du Roi, il y eut seulement de la contestation sur la restitution de Saumur & des places de Poitou, que Louis se vouloit reserver. Le Maréchal ne pouvant pas aller au delà de ce que Sa Majesté lui prescrivoit, il convint avec le Duc que cette difficulté se termineroit entre

1622.

Rohan & du
Maréchal
de Lefdi-
guières.*Mémoires de Rohan.*

LIV. II.

*Histoire des Comtés de Lefdi-**guières.*

LIV. XI.

*Chap. 3. Mercure**François.*

1622.

1622.

entre les Ministres du Roi & les Députez des Provinces & des Seigneurs Réformez que Bullion Conseiller d'Etat se chargeoit de conduire à la Cour, & de présenter au Roi. Cependant, on donne avis au Maréchal de Bouillon, aux Ducs de la Tremouille & de Sulli, au Marquis de la Force, & à l'Assemblée générale, de la négociation commencée entre le Duc de Rohan, & le Maréchal de Lefdiguières. Tous furent également conviez d'envoyer aussi des Députez à la Cour, afin qu'ils travaillassent à la conclusion de l'accommodement, de concert avec ceux du Duc de Rohan & des Provinces où il commandoit.

Le Roi part subitement de Paris pour la continuation de la guerre.

Dez que le Prince de Condé & ceux de son parti savent que Bullion amène des Députez à la Cour avec un Traité déjà fort avancé par le Duc de Rohan & par le Maréchal de Lefdiguières, Son Altesse & les autres qui vouloient la continuation de la guerre, emploient tous les artifices imaginables, afin de tirer promptement le Roi de Paris. On craignoit que Sa Majesté n'écoutât les propositions, si le Chancelier de Silleri & le Président Jeannin qui la pressoit de donner la paix à ses sujets, se trouvoient auprès d'elle, lors que les Députez Réformez ariveroient à la Cour. Le Prince, le Cardinal de Retz, & le Comte de Schomberg représentent vivement à Louis, que Soubize frère de Rohan s'étant rendu maître du bas Poitou durant l'Hiver, & que les Réformez aient

Mémoires de Rohan.
Liv. II.

Journal de Bassompierre.

Tome II.
Bernard,
Histoire de Louis XIII.
Liv. VII.
Meroue Français.
1622.

aiant repris plusieurs des places qui leur furent enlevées l'Eté dernier en Guienne, ils demanderoient des conditions exorbitantes, & que Sa Majesté devoit avoir les armes à la main en donnant la paix à des sujets rebelles, reprendre prémièrement ce qu'elle avoit perdu, durant son absence, en Guienne & en Poitou, & réduire même des gens si opiniâtres dans leur révolte, à implorer humblement la clémence du Souverain. Tout le monde croioit que Louis passerait les Fêtes de Pâque dans sa capitale : mais le Prince de Condé & les autres lui dirent tant de choses, ils firent jouer de si puissans ressorts, que le Roi résolut enfin de partir le Lundi de la Semaine Sainte 21. Mars.

On ne fait pas bien si les gens du parti de Condé eurent quelque raison d'appréhender que la Reine Mère & les anciens Ministres d'Etat n'engageassent le Roi à retarder son départ jusques à ce que les bonnes Fêtes fussent passées, & que durant cet intervalle on ne le disposât entièrement à la paix. Quoi qu'il en soit, Louis part à la dérobée le Dimanche des Rameaux après Vêpres, & sort par la porte de derrière du Louvre. On fut extrêmement surpris de cette précipitation. Le Roi paroiffoit être plutôt enlevé qu'entreprendre un voyage concerté. Le voilà donc à Orléans, où il passe la Fête de Pâque, en attendant que ses Officiers & sa maison le joignent. Louis aprit en chemin une chose qu'on avoit eu soin

~~1622.~~ Soin de lui cacher avant son départ de Paris. La Reine son épouse grosse de six semaines s'étoit blessée par la faute, & peut-être par la malice, disoit-on, de la Connétable de Luines & de Mademoiselle de Verneuil. Ces deux Dames qui tenoient la Reine sous les bras, lors qu'elle alloit se coucher, la firent courir dans la grande salle du Louvre. Elle tomba, & l'accident fut suivi d'une fausse-couche. Le Roi irrité contre sa soeur naturelle, & contre la Connétable, voulut qu'elles sortissent du Louvre. Il leur envoia même une défense expresse d'être désormais auprès de la Reine. Celle-ci tâcha de se consoler de la disgrâce en épousant avant la fin de la première année de son deuil, le Duc de Chevreuse son amant.

On agite
dans le Con-
seil du Roi,
s'il ira en
Languedoc
ou bien en
Poitou.

Louis étoit sorti du Louvre avec tant de précipitation, qu'il ne favoit pas encore de quel côté il porteroit ses armes. Les gens qui vouloient la continuation de la guerre, ne se mirent en peine que de le tirer de Paris, & de l'éloigner des vieux Ministres d'Etat qui lui conseilloient de rétablir la tranquillité dans son Royaume. Quand Sa Majesté fut à Blois, on agita dans son Conseil, si changeant tout à coup de route, elle iroit à Lion pour passer de là en Languedoc, ou bien si descendant le long de la Loire, on marcheroit prémièrement vers le bas Poitou. Soubize y faisoit des progrès considérables. Nonobstant les forces que le Roi avoit

avoit laissées au Duc d'Epernon, au Comte de la Rochefoucaut, & au Marquis de S. Luc, Soubize avec deux mille hommes qui le suivirent d'abord, prit l'Île d'Oleron, la ville de Roian, la Tour de Mournach, & plusieurs autres places. L'épouvante étoit si grande dans le païs & aux environs ; qu'il paroissoit devoir être bien-tôt maître de la campagne, à moins qu'on n'opposât une bonne armée à la sienne qui grossissoit tous les jours. Soubize s'étoit jetté prémièrement du côté de la Saintonge, afin de mettre les habitans de la Rochelle un peu plus au large, parce que leur ville se trouvoit ferrée de fort près. Mais il ne réussit pas autant qu'il espéroit. Le Duc d'Epernon manœuve incontinent à la Rochefoucaut & à S. Luc qui commandoient dans le haut & dans le bas Poitou, de lui amener ce qu'ils ont de troupes. Ils obéirent conformément aux ordres que le Roi leur avoit laissé en retournant à Paris. Soubize plus foible qu'Epernon quitte la Saintonge & entre dans le Poitou. La Rochefoucaut & S. Luc y acourent incontinent. Mais ils n'avoient pas assez de troupes pour arrêter Soubize. Son armée grosse tout à coup, montoit à près de huit mille hommes. Ils écrivent donc au Duc d'Epernon, & le prient de venir à leur secours felon les intentions du Roi. Le Duc d'Epernon leur répondit qu'il ne pouvoit pas abandonner ses gouvernemens exposéz à l'invasion des Huguenots, qui devoient

1622;

*Bernard,**Histoire de**Louis XIII.**Liv. VII.**Mémoires**de Robau.**Liv. II.**Journal de**Bassom-**pierre.**Tom. II.*

1622. noient supérieurs en Guienne, aussi bien que dans le Poitou.

Le Roi averti du refus que fait le Duc d'Epernon, lui envoie par un exprès des ordres positifs d'aller incessamment en Poitou avec les troupes que Sa Majesté lui avoit laissées. Epernon s'excuse d'obéir, & l'homme du Roi faisoit au gré du Duc de trop grandes instances, il lui parle avec une extrême hauteur, & le renvoie. Louis se met en colère ; il ordonne à son exprès de retourner sur ses pas, & de dire encore de sa part au Duc d'Epernon, que toutes choses cessantes il marche au secours du Poitou. Mais le fier Epernon ne se mettoit en peine ni des ordres réitérez, ni des menaces de la Cour, quand il n'avoit pas envie de faire quelque chose. Quelle étoit sa vue en demeurant ainsi dans son Angoumois ? Avoit-il reçu quelque mécontentement secret ? Craignoit-il d'exposer sa réputation contre un nouveau Général, devant qui tout sembloit plier ? C'est ce qu'on ne nous a pas expliqué. Je ne fai si le Duc ne cherchoit point à se rendre encore plus nécessaire, en souffrant que l'ennemi devint plus formidable. Epernon soupiroit après l'Epée de Connétable, du moins après le gouvernement de Guienne. On obtient maintenant les honneurs & les dignitez à la Cour de France, en rampant devant le Roi, devant un Ministre, devant une Femme qui est devenue en nos jours le plus grand exem-

1622.

exemple de la bizarrerie de la fortune; parlons franchement , de la foiblesse d'un Prince que ses flateurs élèvent au-dessus de tous les Héros anciens & modernes. Il n'en étoit pas de même sous le règne de son Pére. Un Seigneur parvenoit souvent aux prémières dignitez de l'Etat, en faisant le mauvais , en se rendant suspect & redoutable à la Cour. L'indignation que le Roi conçut de ce que le Duc d'Epernon laissoit tranquillement faire Soubize , ne fut pas un des moindres motifs qui déterminerent Sa Majesté à prendre plutôt la route de Poitou que l'autre , quoique le voyage de Lion parût nécessaire pour une raison , peut - être aussi importante que celle de la guerre contre les Réformez. Louis avoit menacé le Pape & le Roi d'Espagne de s'avancer jusques là pour donner ordre de plus près aux affaires de la Valteline , & pour faire passer les Alpes en cas de besoin à une armée sous la conduite du Maréchal de Lesdiguières. Le Roi trouvoit ainsi un double avantage en allant à Lion. Il donnoit de l'inquiétude aux Espagnols , & il fauoit même son honneur engagé à faire cette démarche. D'un autre côté Louis jettoit la fraieur dans le Languedoc. La division qui s'y étoit mise entre le Duc de Rohan , & le Marquis de Châtillon sembloit rendre les Réformez incapables d'attendre que le Roi les vint attaquer à la tête de son armée.

En

1622.

En effet lors qu'il proposa dans son Conseil le voyage de Languedoc, ou celui de Poitou, plusieurs se déclarèrent pour le premier. *Les Huguenots de Languedoc*, disoient ceux-ci, font les plus enjôlez & les plus insolens de tous. Ils font les Souverains. M. de Châtillon a été destitué du gouvernement de Montpellier que le Roi lui avoit donné. Non contenus de ne publier pas les ordonnances de Sa Majesté, ils en font de contraires, & ils se préparent à lui résister ouvertement. Leurs Assemblées déclarent traitres tous ceux qui n'adhèrent pas aveuglément à celle de la Rochelle. Pour témoigner qu'on ne veut entendre parler ni de paix ni d'accommodement en Languedoc, ceux de Montpellier ont assassiné brutalement le Président Du Cros que M. de Lesdiguières avoit envoié faire des propositions à M. de Rohan. Le Roi ne trouvera peut-être jamais une plus belle occasion de réduire le Languedoc. La stérilité de l'année dernière n'a pas permis de remplir les greniers & les magazins des villes Huguenotes. Le Roi seul peut tenir la campagne & tirer des vivres de la Bourgogne & d'ailleurs par la Saône & par le Rhône. Il est même important que Sa Majesté aille en Languedoc avant que les villes rebelles soient mieux fortifiées. On travaille fortement à les mettre en état de résister. Mais il est encore temps de les prendre au dépourvu. Elles ne sont ni assez fortes, ni assez bien fournies de vivres & de munitions pour tenir contre l'armée du Roi.

Quel

1622.

Quelque puissantes que fussent ces raisons, soutenues d'un engagement d'honneur que le Roi avoit pris d'aller à Lion, il écouta plus volontiers ce qui fut allégué en faveur du voyage de Poitou. L'envie de témoigner son ressentiment de la désobéissance du Duc d'Epernon l'empêtoit sur les autres considérations. Votre Majesté, lui disoit-on, réduisit l'année dernière à son obéissance plusieurs villes Huguenotes en Guienne & ailleurs. Les rebelles en ont repris un grand nombre. Si vous n'allez pas les retirer de leurs mains, vous paroîtrez, Sire, abandonner vos conquêtes. En commençant par le Poitou & par la Guienne, vous enfermez les rebelles dans un coin du Royaume, où ils ne peuvent être assistez d'aucune Puissance étrangère : Car enfin, vous êtes sûr du Roi d'Espagne. Au lieu que si vous allez d'abord en Languedoc, tous les Huguenots s'en iront dans le Poitou & dans les Provinces maritimes où ceux de leur Religion auront le moyen de les assister. L'armée de M. de Soubize est forte & nombreuse. Il paroît vouloir s'élever au dessus de la condition de sujet & de particulier. Il faut se défier de sa grande ambition. M. de la Rochefoucault ne peut pas lui résister sans le secours de M. d'Epernon : Et celui-ci ne veut point quitter la Saintonge & l'Angoumois. Si Votre Majesté n'arrête pas au-plutôt les progrès de M. de Soubize, il est à craindre qu'il ne s'étende encore du côté de la Bretagne & de la Normandie. Il trouvera là
beau-

1622. beaucoup de gens de la même faction qui se joindront à lui. Avec un peu de diligence le Poitou & la Guienne se réduiront , & vous aurez le temps de passer en Languedoc. Il fut donc résolu que le Roi décendroit le long de la Loire , qu'il iroit prémiérement en Poitou , & de là en Languedoc par Lion , ou bien à Lion par le Langue doc. C'est ce que Puiseux écrit au Commandeur de Silleri qui alloit en Ambassade à Rome. *Faites bien connoître , dit le Secrétaire d'Etat à son oncle , que le Roi sera dans peu de temps à Lion. Cela est important pour les affaires de la Valteline. Nous devons rassurer nos Alliez , & donner de l'inquiétude aux usurpateurs. Les Espagnols sont moins fiers depuis que le Roi a parlé de ce voyage. Nous les presserons tôt ou tard pour la restitution de la Valteline. Sa Majesté ne peut pas souffrir cette invasion.*

Mémoires
pour l'His-
toire du
Cardinal de
Richelieu.
1622.

Les affaires avoient un peu changé de face en Guienne depuis le retour du Roi à Paris. Les Réformez revenus de leur consternation reprenoient courage : ils paroissoient disposez à se défendre mieux que l'année dernière. La plûpart des villes dont le Roi s'étoit rendu maître , furent recouvrées. La garnison de Montauban surprit la petite ville de Negrepelisse qui l'incommodoit ; & les soldats du Régiment de Vailhac que les habitans , d'intelligence avec ceux de Montauban , firent bien boire , furent inhumainement égorguez. Le Duc de Sully retiré dans ses

Bernard ,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VII.
Gramond ,
Historiarum
Gallia Lib.
XI.

1622.

ses terres de Querci avoit assuré le Roi de sa fidélité , lors que le siége fut mis devant Montauban . Sulli sembla se repentir d'une démarche , dont il espéroit peut - être quelque récompense . Mais n'osant violer trop ouvertement la promesse faite au Roi , il se laisse assiéger dans Figeac par le Comte d'Orval son fils ; & quand la ville & le château sont rendus , le Duc écrit au Maréchal de Thémines , qu'Orval le retient prisonnier , & qu'il n'est plus en son pouvoir d'arrêter les courses qu'un Fils désobéissant se prépare à faire dans le Querci . Le Marquis de Luzignan d'un autre côté prend Clérac par la négligence d'un Conseiller de Bourdeaux qui en faisoit démolir les fortifications . La Force le père chasse Theobon de la ville de Sainte-Foi sous prétexte qu'il est d'intelligence avec la Cour . Il s'en rend maître , & prend encore Tonneins . Son Fils aîné s'empare en même temps de Montflanquin dans l'Agénais . Enfin Favas que l'Assemblée de la Rochelle avoit déclaré Général d'une partie de la basse Guienne , fait une décente dans le pais de Medoc , y prend quelques places pour incommoder Bourdeaux , & pour avoir de la communication avec le pais d'Albret , la Gascoigne , & le Bearn . Le Parti Réformé réparoit assez heureusement les pertes faites l'Eté dernier ; & ce fut une des raisons qui déterminèrent ensuite le Roi à passer du Poitou dans la Guienne .

Tome IV.

T

Sui-

1622.
Lescun est
fait prison-
nier, & con-
damné à la
mort.

*Mercure
Français.
1622.*

Suivons la méthode que nous nous sommes proposée dans cette Histoire, de rendre justice à la vertu malheureuse & opprimée. Paul de Lescun, ce courageux & zélé défenseur de sa Religion & de la liberté du Bearn sa patrie, dont j'ai parlé plus d'une fois, accompagna Favas dans la décente au pais de Medoc. Il prétenoit passer en Bearn, afin d'exhorter ses compatriotes à profiter de l'occasion, & à tâcher de rentrer dans les droits & dans les priviléges, dont ils furent injustement privez il y a deux ans, lors que Louis XIII. alla en Bearn après l'affaire du Pont de Cé. Lescun portoit avec lui des commissions de l'Assemblée de la Rochelle pour lever des troupes. Celles de Favas ayant eu quelque desavantage dans une rencontre au pais de Medoc, Lescun résolut de retourner sur ses pas, de prendre une autre route, & d'aller à Clérac, afin de conférer avec le Marquis de la Force dépouillé du gouvernement de Bearn. Un parti des troupes du Duc d'Epernon le prit dans la Saintonge, & il fut conduit incognito à Bourdeaux. Il reclama inutilement les droits de la guerre, qui veulent que le Prince épargne ses sujets, quand ils sont faits prisonniers dans une guerre ouverte entre lui & eux. Car enfin, Lescun avoit été pris en se défendant, & il étoit même blessé. Il ne fut pas plus écouté quand il demanda son renvoi à une Chambre mi-partie selon les priviléges acordez à ceux de sa Religion.

Le

Le Parlement de Bourdeaux lui fit son procès, & le condamna comme criminel de lèze-majesté. C'est le prétexte ordinaire dont les fauteurs de la tirannie se servent pour perdre ceux qui s'opposent à son établissement. Les Magistrats qui donnèrent cet Arrêt, ne devoient-ils pas se souvenir que leurs ancêtres refusèrent autrefois de se soumettre aux ordres des prédeceſſeurs de Louis XIII, & qu'ils prirent même les armes pour la conservation des droits de leur Province? Ceux qui ont si lâchement condamné des gens de bien, auxquels on ne peut reprocher autre chose que d'avoir eu les sentiments que nous admirons dans les anciens Grecs & Romains, méritent bien de gémir sous le poids accablant de la puissance arbitraire, & de voir leur ville autrefois si libre, maintenant bridée par de bonnes citadelles. Lescun mourut en Héros Chrétien, & ses ennemis louèrent sa constance. L'Arrêt injuste du Parlement de Bourdeaux, ni les traits malins de quelques Historiens flateurs, ne sont pas capables de flétrir sa mémoire. Les personnes équitables & judicieuses estimeront toujours le courage & la vertu d'un homme mort pour la défense des droits anciens incontestables dont sa patrie jouissoit paisiblement sous le père & sous la grand'mère du Prince qui l'a fait condamner.

Le Duc d'Elbeuf qui commandoit les armes du Roi dans la basse Guienne, fai-
soit de son mieux, afin d'arrêter les pro-
grès Le Maréchal
de Thémi-

1622. grès des Réformez. Il s'assura d'abord du château de Duras, & il attaqua ensuite celui de la Force. Le Marquis acourt promptement au secours de sa maison en Guienne, avec un assez bon nombre de gens. La Force plus foible & repoussé par le Duc d'Elbeuf, se retire en désordre & avec perte. Elbeuf se préparoit à prendre la place d'assaut, lors que le Marquis de Bourdeilles & plusieurs Gentilshommes distinguéz du Perigord, vinrent lui représenter que la prise du château seroit infailliblement suivie de l'exécution d'un Arrêt du Parlement de Bourdeaux. Le Marquis de la Force, son Fils ainé; & Montpouillan un de ses cadets eurent l'année dernière la tête tranchée en effigie. Leurs maisons devoient être razées par le même acte, leurs bois coupez, leurs biens confisquez, & leur postérité devenoit roturière. Monsieur, dit de fort bon sens Bourdeilles au Duc d'Elbeuf, il faut avoîr égard au mérite de M. de la Force, & aux services importans qu'il a rendus au feu Roi, afin de lui assurer la Couronne. La Maison de Caumont, dont M. de la Force se trouve maintenant le chef, est une des plus anciennes & des plus illustres de la Province. Il a plusieurs enfans capables de bien servir le Roi. Espérons que ces Messieurs feront enfin leur devoir. Dans les guerres étrangères on a toujours quelque respect pour les anciens châteaux des premières Maisons du pays; à plus forte raison devons-nous les épargner dans une guerre civile.

Bernard, Histoire de Louis XIII. Lio. VII. Granond, Historia rum Galliae Lib. XI. Mercure François. 1622.

civile. Si M. de la Force est indigne que vous épargniez son château, voici la principale Noblesse du Perigord & de la Guienne qui demande grace pour lui. La maniére franche & généreuse dont nous servons le Roi, mérite bien cette legére récompense. Bourdeilles & les autres craignoient que si les Généraux du Roi venoient à se mettre sur le pied de ruiner les châteaux des Seigneurs Réformez, ceux-ci n'ufassent de represailles sur les terres & sur les maisons des Seigneurs & des Gentilshommes Catholiques.

Le Maréchal de Thémines vint alors au secours du Duc d'Elbeuf trop foible pour s'opposer à toutes les entreprises des Réformez. Le Duc & le Maréchal assiégerent Tonneins que le Marquis de la Force avoit repris. Monpouillan son fils défendit la place avec un courage, qu'on ne devoit pas attendre d'un homme encore jeune & nouveau dans le métier de la guerre. Mais la Force ayant tenté plus d'une fois inutilement de secourir Tonneins, & les assiégeans recevant de nouveaux renforts du côté de Bourdeaux, il fallut capituler à la fin. Monpouillan sortit malade d'une blessure à la tête, dont il mourut peu de jours après. Le Roi auprès duquel il fut élevé, l'aimoit particulièrement. Estimé de tout le monde pour ses belles qualitez, Monpouillan fut chassé de la Cour à cause de sa Religion, qu'il estimoit plus que les bonnes graces du Roi. Depuis sa mort & la prise de

*Mémoires
de Roban &
de Pontis.
Journal de
Bassom-
pierre.*

1622.

Tonneins, le zèle du Marquis son père pour la défense des Eglises Réformées, parut se ralentir. Il pensa tout de bon à s'accommoder avec la Cour. Les nouvelles de la défaite de Soubize, & du progrès des armes du Roi qui s'avance vers la Guienne, effraient un Seigneur dont la constance paroissait supérieure à toutes les disgraces. Il écouta les propositions avantageuses qui lui furent faites de la part du Prince de Condé.

Défaite
entiére de
Soubize
dans le bas
Poitou.

*Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VI.*

*Jurnal de
Bassom-
pierre.
Tom. II.*

Louis s'étoit rendu de Blois à Nantes en grande diligence. Il y déclara le Prince de Condé son Lieutenant Général; & les Maréchaux de Praslin & de Vitri eurent ordre de servir sous lui. Le Comte de la Rochefoucaut avoit amené ses troupes, & il s'étoit avantageusement posté pour s'opposer à la retraite de Soubize retranché dans les Iles du bas Poitou. C'est un endroit de deux ou trois lieues de païs marécageux au bord de la mer, où vous n'aborderez que par les digues & les chaussées que les habitans ont eu soin d'élever, pour avoir du commerce & de la communication avec ceux qui sont plus haut dans la terre ferme. Quand l'Armée du Roi se fut avancée vers ces Iles, les Officiers se trouvèrent dans un grand embarras. On ne pouvoit aller à l'ennemi qu'en passant un gué fort dangereux. La marée ne s'en retirloit qu'à minuit, & il falloit prendre ce temps-là. C'étoit exposer la personne du Roi, & l'Etat à de terribles inconveniens. Quelles embuscades ne devoit-on pas

1622.

pas craindre durant la nuit, en un endroit dont Soubize connoissoit tous les avantages ? Et quand l'Armée auroit passé le gué, des soldats mouillez & fatiguez étoient-ils en état de soutenir le choc des ennemis qui pouvoient fondre sur eux ? En allant chercher un champ de bataille enfermé de la mer & de marais profonds, l'Armée du Roi s'exposoit au danger de n'avoir plus d'autre retraite, que le chemin qu'elle pouvoit s'ouvrir au travers des escadrons & des bataillons Réformez. Ces considérations effraierent les plus déterminez. Rendons justice au Prince dont j'écris l'Histoire. Il avoit de la bravoure & de l'intrépidité. Tout le monde en convient. *J'ai vu le Roi en diverses occasions périlleuses*, dit Bassompierre : *Et je puis avancer sans flaterie que je n'ai jamais vu d'homme plus assuré que lui.* Son Père dont la bravoure fut généralement estimée, n'étoit pas si intrépide que lui. La continence n'est donc pas la seule vertu qui relève Louis XIII. au dessus de son Père & de son Fils, auxquels on a donné le surnom magnifique de *Grand*. S'il étoit plus brave, plus intrépide qu'Henri IV. quel avantage n'a-t'il pas de ce côté-là sur Louis XIV ? Il témoigna plus d'une fois dans la campagne dont je parle maintenant, que le danger ne l'effraioit pas. *J'ai pris les armes pour une bonne cause*, répondit-il à ceux qui lui remontoient les inconveniens du passage. *La crainte ne me fera pas abandonner une*

1622. *si belle entreprise. Je n'appréhende rien, & je mets ma confiance en Dieu.* Louis parloit sur de faux préjugez, à mon avis. Mais à Dieu ne plaise que je lui refuse les justes louanges qu'un sentiment si noble, si élevé mérite de toutes les personnes équitables.

Dans l'occasion où un jeune Prince de vingt-un ans, paroit un Héros, Soubize se déconcerte mal à propos, il perd sa réputation. La peur le faisit, dez qu'il apprit que le Roi passoit le gué, & que Sa Majesté s'avançoit en ordre de bataille. Avec une armée de huit mille hommes de pied & de huit cens chevaux, peu inférieure à celle de Louis; retranché dans un endroit dont il connoit les grands avantages, & où son artillerie est avantageusement postée; ce Général ne pense plus qu'à sa retraite durant la nuit. Une partie de son infanterie tâche de se sauver dans les marais: l'autre entre avec précipitation dans les barques venus de la Rochelle, & pense à s'y retirer par mer. Enfin Soubize s'enfuit au plus vite avec sa cavalerie. Les basses marées & le défaut du vent n'ayant pas permis aux barques de gagner la mer, l'infanterie demeure à la discrétion de celle du Roi, qui en fit un grand carnage. On se faisit des barques, & ceux qui s'étoient enfuis dans les marais, furent presque tous noiez ou tuez. De huit mille hommes de pied, il n'en revint pas quatre cens, & Soubize eut bien de la peine à gagner la Rochelle avec quarante

rante ou cinquante cavaliers. Voici un des beaux endroits de la vie de Louis XIII. Le Comte de Soissons étoit à l'aile droite de l'armée avec le Maréchal de Vitré : le Duc de Vendôme, & le Maréchal de Praslin commandoient la gauche. Louis marchoit au milieu à la tête de sa compagnie de Gendarmes, la cuirasse sur le dos, & le plumet blanc à son chapeau, plein d'ardeur dans la disposition de combattre l'ennemi, mais il n'eut pas le courage de se présenter. La flaterie trouva bien de quoi s'exercer sur un succès si extraordinaire. Quelques Courtisans élevoient le Roi au dessus de l'Empereur Charles-Quint traversant l'Elbe à la vue d'une armée ennemie. D'autres encore plus ridicules ne trouvoient rien de comparable à Louis qui passe un gué à la faveur de la nuit, qu'Alexandre entrant dans le Granique pour aller combattre les Perses.

Après une si heureuse réduction du bas Poitou, Louis marcha vers le haut dans écoute à le dessein d'aller en Guienne, & de là en Niort les Languedoc. Les Députez que Bullion Conseiller d'Etat amenoit avec les propositions de paix que le Duc de Rohan & le Maréchal de Lefdiguières avoient certées dans leur entrevue, trouvérent le Roi à Niort. La déroute de Soubize, le traité du Marquis de la Force commencé, le siège de Roian que le Duc d'Epernon vouloit prendre, afin d'appaifer Sa Majesté irritée contre lui ; cela, dis-je, avoit

1622.
Mémoires de Robur.
Liv. II.
Jurnal de Bassompierre,
Tom. II.
Bernard,
Histoire de Louis XIII.
Liv. VII.

avoit tellement enflé le courage du Prince de Condé & de ceux de sa cabale qui vouloient la continuation de la guerre , qu'ils crièrent hautement dans le Conseil du Roi , qu'on ne devoit pas écouter les propositions que les Députez apportoient . On leur présenta d'autres conditions sur lesquelles ils furent renvoiez à la Reine Mère , & puis au Chancelier de Silleri à Paris . C'étoit afin de trainer la négociation en longueur , & de donner au Roi le temps de réduire la Guienne & le Langue doc . Marie de Médicis suivoit son Fils dans ce voyage autant que sa santé le lui permettoit . Elle craignoit que le Prince de Condé ne prît trop d'autorité , & qu'il ne se rendît maître des affaires . Une indisposition arrêtoit la Reine Mère à Nantes , lors que les Députez arrivèrent auprès du Roi . Louis ne découvroit pas tout au Cardinal de Retz , au Comte de Schomberg & aux autres de son Conseil qui s'opposoient à la conclusion de la paix . Il y avoit certaines dépêches secrètes que Puysieux communiquoit au Roi seul , & Bassompierre & qui Sa Majesté prenoit plus de confiance que jamais ; étoit de ce Conseil particulier . Pour amuser le Prince de Condé & ceux de sa cabale , Louis feignoit de ne vouloir point entendre à la paix avec les Réformez . Cependant Puysieux mit entre les mains de Bullion les articles dont le Roi se contenteroit . On devoit les envoier au Maréchal de Lefdiguières , afin qu'il les proposât

fat au Duc de Rohan. Bassompierre nous apprend que Louis faisoit ce mystère aux gens de son Conseil : mais il ne nous mar- que pas quelle fut la réponse secrète & *essentielle*, dit-il, que Puisieux donna aux conditions que Bullion apportoit de la part du Maréchal de Lesdiguières. Un Historien qui suivoit alors la Cour, nous dit que le Roi ayant envie d'attirer Rohan & Soubize à son service, en cas que l'ac-
commodement général ne se fit pas, Sa Majesté leur offrit des conditions avan-
tageuses en leur particulier. Fermes dans les engagemens pris avec ceux de leur Religion, & supérieurs à toutes les dis-
graces, les deux Frères ne voulurent en-
tendre parler que d'une paix générale, où toutes les Eglises Réformées trouvassent leur seureté.

Louis alla de Niort à S. Jean d'Angeli. Le Duc d'E-
Il apprit là que le Duc d'Epernon avoit perdu manqué son entreprise sur Roian. C'est assiége
une ville avec un château de l'ancien pa- se défaite
trimoine de la Maison de la Tremouille, de son en-
Sa situation fut un rocher au bord de la treprise.
mer, la rendoit importante. Et les Réfor-
mez qui s'en faisirent au temps des pré-
mières guerres de Religion, eurent soin de fortifier la place. S. Surin jeune Gentil-
homme Réformé s'en étoit rendu maître *Journal de Bassom-*
au préjudice de la Chenaie qui professoit *pierre.*
la même Religion, & que le Roi avoit gra- *Tom. II.*
tifié de ce gouvernement. S. Surin tenoit *Vie du Duc*
pour l'Assémblée de la Rochelle, & la Che- *d'Epernon.*
naie demeuroit au service du Roi. Il étoit *L. VIII.*
Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VII.

1622. de conséquence que Louïs s'assurât de Roian avant que d'aller en Guienne. C'est pourquoi le Prince de Condé fit avertir le Duc d'Epernon que s'il vouloit appaiser le Roi , & fermer la bouche au Cardinal de Retz , aux Comtes de la Rochefoucaut & de Schomberg,& à quelques autres qui lui rendoient de mauvais offices auprès de Sa Majesté , il devoit assiéger & prendre Roian. *C'est le seul moyen qui vous reste pour rentrer dans les bonnes grâces du Roi, & pour lui faire oublier le passé , dirent le Prince & Bassompierre au Duc. Si vous ne voulez pas nous croire , ne vous en prenez qu'à vous-même du mal qui vous arrivera peut-être. Il n'aura tenu qu'à vous de conjurer l'orage qui paroit se former.* Epernon suivit le conseil de ses amis , dans l'espérance de gagner S. Surin qui commandoit à Roian.

Le Duc lie donc une intelligence avec lui , & s'avance avec ses troupes vers la place. On fait mine de l'assiéger : On commence les travaux. Le Gouverneur demi gagné ne fait pas grande résistance : il parle d'entrer en composition. La chose ne fut pas si secrète que l'Assemblée de la Rochelle n'en eût connoissance. Elle envoie Favas & quelques autres , afin de s'opposer à S. Surin. Ils arrivèrent par mer lors que le Gouverneur fortoit imprudemment de Roian , afin de faire ses conditions avec le Duc d'Epernon. S. Surin & lui conféroient dans un lieu découvert à la portée du canon , & un grand

1622.

grand nombre de gens y acoururent au spectacle de la reddition de la ville & du château. La Compagnie fut incontinent saluée de dix-huit volées de canon. Les gens venus de la Rochelle avoient fait casser la tête d'un coup de pistolet au Lieutenant de S. Surin , & la garnison & les habitans s'étoient soulevez contre le Gouverneur. Surpris d'un changement dont il ne favoit pas la raison , S. Surin proteste au Duc d'Epernon que cela se fait contre les ordres qu'il a laissez en sortant de sa place , il y retourne promptement après avoir donné sa parole , qu'il abandonnera la garnison & les habitans , en cas qu'ils refusent de se soumettre au Roi. S. Surin trouva les portes fermées : les habitans rangez sur les ramparts de leur ville lui reprochèrent sa trahison , & le chargérent de mille imprécations. Un Historien rapporte que les dix-huit volées de canon tirées sur Epernon , sur S. Surin , & sur ceux qui étoient auprès d'eux , ne blessèrent personne , quoique l'endroit fût découvert & étroit. Si cela est , les canoniers de Roian méritoient les louanges & la récompense qu'un Empereur Romain fit donner à je ne sai quel fat , qui dans un spectacle jeta plusieurs javelots sans pouvoir atteindre un taureau. L'Empereur ordonna que cet homme reçût le prix destiné aux plus adroits. Et parce que le peuple murmuroit de voir un faquin honoré d'une couronne , le Héraut cria de la part de l'Empereur , qu'il étoit

T 7 . mal-

1622. mal-aisé de manquer si souvent & de si près un taureau.

Le Roi assiége & prend Roian. Epernon ne voulut pas poursuivre le siège de Roian, soit qu'il craignit d'échouer, soit qu'il fut mécontent de ce que le Roi se rendoit aux instances du Comte de Soissons, qui briguoit le commandement des troupes que Sa Majesté laisseroit autour de la Rochelle en partant pour la Guienne & pour le Languedoc. Invariable dans sa maxime de n'obéir jamais qu'au Roi seul ; Epernon refusa tous les emplois, dès qu'il apprit qu'on pensoit à mettre un Prince du sang au dessus de lui. Il vouloit bien suivre le Roi en qualité de volontaire & de particulier. Obéir à tout autre, cela étoit contraire à son humeur hautaine. Louis impatient d'aller en Languedoc pressa plusieurs fois le Duc d'Epernon de reprendre le siège de Roian ; on lui offrit un plus grand nombre de troupes ; ses amis le conjurèrent de donner cette satisfaction à Sa Majesté. Le Duc demeura toujours inflexible. Il ne pouvoit digérer qu'un Prince du sang eût le commandement des troupes qui ferroient en Saintonge, en Angoumois, & dans le païs d'Aunix. Le Roi résolut donc d'attaquer lui-même Roian. Le siège ne dura pas long-temps : mais il fut beau, & les assiégez se défendirent bravement jusques à la dernière extrémité. Bassompierre en donne le détail. Je rapporterai seulement une ou deux circonstances qui font honneur au Prince dont j'écris l'Histoire.

Ecou-

Journal de Bassompierre. Tom. II.

Vie du Duc d'Epernon.

L. VIII.

Bernard, Histoire de Louis XIII.

Liv. VII.

Lettres de Puiseux

dans les Mémoires pour l'Histoire du Cardinal de Richelieu.

1622.

Ecoutons le récit simple & naïf de Bassompierre. *J'irai demain à la trenchée,* lui dit Louis, *& j'y serai à quatre heures du matin, attendez moi à l'entrée.* Je fis baisser toute la nuit une longue ligne, pour suivre Bassompierre, afin que Sa Majesté pût arriver en sécurité. Elle vint en effet accompagnée du Duc d'Epernon & du Comte de Schomberg. C'étoit la première fois que le Roi s'étoit trouvé dans une pareille occasion. Bassompierre, me dit-il, je suis encore un novice ; apprenez moi ce que je dois faire. Je n'eus pas la peine de lui donner de grandes leçons. Plus brave, plus intrépide qu'aucun de nous, il monta trois ou quatre fois sur la banquette des trenchées pour reconnoître à découvert. Il y demeura fort long-temps. Nous frémissions tous du danger auquel le Roi s'exposoit. Aussi froid, aussi tranquille qu'un vieux Capitaine, il ordonna le travail de la nuit suivante, comme un habile Ingénieur l'auroit fait. En retournant à son quartier, il fit une action qui me plut extrêmement. Les ennemis tirerent un coup de canon à un certain passage qu'ils connoissoient fort bien. Le boulet passa au dessus de la tête du Roi qui parloit à Mr. d'Epernon. Sa Majesté ne s'étonna point ; elle ne baissa pas même la tête. Mon Dieu, Sire, lui dis-je, peu s'en est fallu que cette balle ne vous ait tué. Non pas moi, répondit-il froidement ; mais bien M. d'Epernon. Quelques-uns de ceux qui accompagoient le Roi, s'étant alors écartez : comment, leur dit-il en souriant, avez-

1622. avez-vous peur ? Il faut recharger le canon , avant qu'il tire une seconde fois. Louis s'expofoit si librement, que La Chau. Archevêque de Tours & son premier Au- monier fut chargé de lui faire des remon- trances là-dessus. *Tous vos Officiers*, dit le Prélat de Sa Majesté , seront enfin obligez , Sire , de vous faire la prière que les Capitaines de David lui firent autrefois. *Vous ne viendrez plus à la guerre avec nous*, de pétir que la Lumière d'Israël ne s'éteigne avec vous. La harangue étoit un peu fla- teuse : mais les éloges que l'Archevêque donnoit à Louis XIII. n'étoient-ils point plus sincères & mieux fondez, que les pa- négiriques étudiez du Clergé de France en nos jours , où la bravoure & le coura- ge de Louis XIV. sont exaltez en termes si pompeux , si magnifiques ? Laissons- en le jugement aux personnes désintéref- fées.

Ce fut au camp devant Roian , que son Père voulut donner audience aux Ambas- fadeurs d'Angleterre & des Cantons Suif- fes.. Ils venoient intercéder en faveur des pauvres Réformez de France. On les paia de cette réponse générale , que le Roi donneroit volontiers la paix à ses su- jets , quand ils la demanderoient avec soumission , & à des conditions que la Majesté du Souverain lui permit d'acor- der. Est-ce donc que le Duc de Rohan ne s'étoit pas mis à la raison , en deman- dant feurement une exacte observation de l'Edit de Nantes , & la continuation des

1622.

des places de seureté, si nécessaire à des gens dont la ruine étoit jurée? Puisieux Sécretaire d'Etat nous découvre assez quel étoit le premier instigateur de cette guerre cruelle & sanglante. *Que sa Sainteté ne craigne point*, dit-il au Commandeur de Silleri, en lui écrivant la réponse donnée aux Ambassadeurs. *Le Roi ne fera rien qui ne soit avantageux à la Religion Catholique, & aux intérêts de son Etat.* Ces paroles n'ont pas besoin de commentaire: on les entend bien. La garnison de Roian batit la chamade l'onzième jour de Mai. Louis fit répondre qu'il ne capituloit point avec ses sujets. Bassompierre écrivit les conditions que le Roi vouloit bien accorder, & les assiégez s'y soumirent. L'Assemblée de la Rochelle leur avoit envoié du secours par mer: Mais la poudre & les vivres manquoient dans la place. Les conditions furent supportables; & le Roi prit soin de les faire observer. Il eut même de l'humanité pour la garnison qui sortit. De Drouet Gentilhomme du Blesois, & Capitaine aux Gardes, eut le gouvernement de Roian. Ce fut la récompense d'un service de trente-cinq années.

Immédiatement après la prise de Roian Le Comte de Soissons a le commandement des troupes que voit obtenu le commandement, & le Roi laisse Maréchal de Vitri fut nommé son Lieu-autour de la Rochelle à tenant Général. Quoique le Duc d'Eper-la place du non

450 HISTOIRE DE

1622. non trouvât mauvais qu'on lui ôtât un
Duc d'Epernon. emploi qui étoit fort à sa bienféance , à
cause des gouvernemens de Saintonge &
d'Angoumois , il dissimula son chagrin.
Comment auroit-il osé se plaindre de ce
que le Roi lui préféroit un Prince du sang?
*Votre Majesté , dit-il à Louis , a raison de
favoriser les nobles inclinations de M. le
Comte. Il faut le rendre capable de vous
rendre bien-tôt les services que vous devez
attendre d'une personne de son rang.* On
étoit bien-aise que le Duc d'Epernon ne
commandât point en chef. Les Officiers
subalternes ne pouvoient souffrir son hu-
meur hautaine. Il ne vouloit obéir qu'au
Roi seul ; & quand Sa Majesté lui don-
noit ses ordres , il ne les exécutoit point
lors qu'ils n'étoient pas de son goût. Ce-
pendant il falloit ménager un Seigneur si
puissant & si altier.

Afin de ne lui donner aucun sujet de
plainte , on lui offrit honnêtement la
Lieutenance générale sous le Comte de
Soissons. Phelippeaux d'Herbault deve-
nu Sécretaire d'Etat à la place de Pont-
chartrain son frère mort au siège de Mon-
tauban l'année précédente , eut ordre de
faire la proposition au Duc d'Epernon.
*Ne croiez pas , Monsieur , lui dit Her-
bault , que le Roi ait intention de dimi-
nuer votre autorité. En vous étant un ti-
tre , il vous donne quelque chose de plus réel.
On augmente de la moitié le nombre des
troupes qui doivent demeurer aux environs
de la Rochelle. Et quelle gloire un Seigneur
de*

1622.

de votre expérience , qui fait faire de si grandes choses avec peu de gens , n'acquerra-t-il pas avec une armée leste & considérable ? Le Roi prétend que vous réglez tout , & que M. le Comte suive vos conseils : sous ruse si bonne discipline , il se formera bien-tôt aux exercices de sa profession . Soissons fit presser encore le Duc d'Epernon , soit que le Roi l'eût ainsi ordonné ; soit que le Comte voulût avoir quelque ménagement pour un ancien Officier . Epernon se défendit toujours sur sa grande maxime , que les personnes de son rang n'obéissoient qu'au Roi . C'est de lui que nous devons dépendre uniquement , disoit-il : nous nous dégradons , dès que nous paroissions espérer quelque chose d'un autre . Le Duc auroit assez bien caché son orgueil & sa fierté , mais la réponse qu'il fit au Sécretaire d'Etat , découvrit les véritables sentimens de son cœur . Monsieur , ajoûta-t'il avec une ironie où il y avoit plus d'amertume & de chagrin , que de véritable grandeur d'ame , dites au Roi que je ne me croi pas assez habile dans mon métier pour bien former un jeune Prince . Mais je suis aussi trop vieux pour l'apprendre maintenant d'un autre .

Je louerois peut-être les sentimens nobles & elevez qu'Epernon affectoit , si le jour même qu'il répondit de la sorte au Sécretaire d'Etat , il n'eût pas dit certaines choses au Roi , où je trouve trop de souplesse & d'adulation . N'y ayant plus d'emploi pour Epernon dans l'armée du Roi ,

1622.

Roi, puisque le Prince de Condé en étoit le Lieutenant Général, il falloit se retirer à Cadillac, ou dans quelqu'autre maison. S'éloigner aussi de la Cour, c'étoit renoncer non seulement à l'Epée de Connétable, mais encore au gouvernement de Guienne. Sa Majesté ne pouvoit guères disposer de ces deux choses au préjudice d'Epernon, tant qu'il feroit auprès d'elle, & que le Duc paroitroit avoir encore quelques prétentions. Il avoit autant d'ambition que de fierté. Que fera le vieux & hautain Courtisan pour suivre honnêtement le Roi sans emploi, & sans autre distinction que celle de Colonel Général de l'infanterie Françoise, charge qui l'obligeoit à recevoir souvent les ordres du Prince de Condé Lieutenant Général de l'armée du Roi ? Il va trouver Louïs; & après avoir loué la résolution que Sa Majesté prend de laisser le Comte de Soissons devant la Rochelle, il lui fait ce compliment assez finement tourné. *Sire, j'ai rendu plusieurs services à Votre Majesté & aux Rois vos prédeceſſeurs, & je ne me suis jamais rendu importun en demandant des récompenses. Je les ai toujouſrs attendus de la bonne volonté de mes maîtres. Je n'en uſe pas de même aujourd'hui, & je prens la liberté de ſupplier très-bumblement Votre Majesté, de ne me refuſer pas la grace que je lui demande. Vous poivez me l'accorder sans déranger vos affaires, & sans diminuer vos finances. C'eſt, Sire, la permission de ſervir dans votre armée comme*

comme simple volontaire, & de prendre part aux dangers que vous voulez bien courir. Je suis vieux : Mais j'ai encore assez de vigueur pour mourir la pique à la main dans un jour de bataille aux étriez de Votre Majesté. Louïs surpris d'une demande qu'il n'attendoit pas de la fierté d'Epernon, se jette à son cou & l'embrasse. Je vous acorde volontiers la récompense que vous me demandez, dit-il au Duc. Si j'avois beaucoup de serviteurs à qui j'en pusse donner de pareilles, & qui fussent en user aussi bien que vous, je me croirois le plus puissant Roi du monde. Cependant je ne vous reçois point en qualité de simple volontaire. Je saurai vous donner dans mon armée, une distinction dont vous aurez sujet d'être content. Le jeune Roi ne dissimuloit-il pas autant que son vieux Courtisan ? Il n'aimoit point Epernon qui lui avoit donné souvent du chagrin.

Le Prince de Condé n'assista pas au siège de Roian. Il s'étoit fait donner la commission d'aller prendre les endroits du pais de Medoc, où les Réformez s'étoient retranchez. Le dessein principal de Son Altéssse c'étoit d'avoir l'honneur de la prise de Tonneins que le Duc d'Elbeuf & le Maréchal de Thémines assiégeoient encore. Elle prétendoit conclure en même temps la négociation déjà commencée de l'accommodelement du Marquis de la Force, & gagner le Duc de Sulli dont la collusion avec le Comte d'Orval son fils étoit manifeste. Condé s'éloigna fort mal à propos

1622.

Le Marquis
de la Force
fait sa paix
avec le Roi.

1622. propos de la personne du Roi. Ses ennemis lui rendirent de mauvais offices durant son absence ; & Louis écoutoit volontiers ce que Puisieux & quelques autres lui disoient contre un Prince , pour lequel il avoit depuis son enfance une aversion secrète & presqu'insurmontable.
*Baffompier-
re. Tom. II.
Mémoires
du Duc de
Rohan.*
Liv. II. *Bernard,
Histoire de
Louïs XIII.* Son Altesse n'acquit pas même la gloire
Liv. VIII. qu'elle se proposoit. Elbeuf & Thémire se hâtèrent de prendre Tonneins avant l'arrivée du Prince ; & la Force remit la conclusion de son acommodelement jusqu'à ce que le Roi se fût approché de la ville de Sainte-Foi. Les habitans fort attachez à la Religion Réformée ne vouloient pas se rendre si facilement. Loménie de la Ville-aux-Clercs Sécretaire d'Etat étoit allé trouver la Force , afin de le porter à se soumettre au Roi. Le Marquis parla d'abord d'une paix générale : mais la Ville-aux-Clercs en rejetta la proposition. *Sa Majesté, dit-il, est sur le point de s'avancer vers les places qui sont sur la Dordogne. Le temps est précieux. On ne prétend pas le consumer inutilement à négocier une paix générale. L'affaire est d'une trop longue discussion, & sujette à milles incidents qui en retarderoient la conclusion. C'est à vous, Monsieur, de voir quelles conditions vous souhaitez que le Roi vous accorde & à votre Maison en particulier.* La Force ne croioit pas que la Guienne pût résister au Roi après la défaite de Soubize, ni que le Duc de Rohan eût des forces suffisantes pour conserver le Languedoc, où le Mar-

1622.

Marquis de Châtillon lui suscitoit de continuelles traverses. Il fit donc comprendre au Sécretaire d'Etat qu'en rentrant sous l'obéissance du Roi, il remettoit à Sa Majesté les villes de Sainte-Foi & de Montflanquin, pourvu que l'exercice de la Religion Réformée y fût conservé, que les places demeurassent dans l'état où elles se trouvoient, & qu'il fût dédommagé des charges que lui & ses enfans avoient perduës. Comme la Force ne disposoit pas absolument des habitans de Sainte-Foi, il insinua que si le Roi venoit à eux, ces pauvres gens intiniidez se rendroient bien-tôt. Et pour sauver mieux les apparences, & ne se rendre pas si suspect, le Marquis fit prier Sa Majesté de trouver bon qu'il différât à lui faire ses soumissions jusques à ce qu'elle fût dans le voisinage.

On investit Sainte-Foi, & Louïs vient loger au château de S. Aulaire. La Force confére encore avec la Ville-aux-Clercs. Une chose arrêtoit la conclusion du traité. Le Roi vouloit mettre garnison à Sainte-Foi, & en démolir les fortifications. Mais les habitans n'y vouloient point consentir. La Force & ses amis surmontèrent enfin leur résistance. Ils se soumirent : Et la Force eut pour son dédommagement la somme de deux cens mille écus d'argent, & le Bâton de Maréchal de France ; dignité que le feu Roi lui avoit destinée, & dont ses longs & importans services auroient été récompensez, il y a long-

1622. Discours du
Duc de Rohan sur la
paix faite devant
Montpelier.

long-temps, d'une manière plus honnête & plus agréable, si Henri IV. eût vécu encore un mois. *M. de la Force*, dit le Duc de Rohan, en parlant de cet accommodement, *a gagné le Bâton de Maréchal de France, & j'ai perdu mes gouvernemens. Je n'en veux pas son bonheur, & j'avoue qu'il est plus prudent que moi.* Il y a de l'ironie dans cet endroit, peut-être un peu de vanité. Cela ne sied pas mal à un grand Seigneur qui se fait un mérite d'avoir tout sacrifié pour la défense de la bonne cause. Cependant je ne fai si la raillerie de M. de Rohan est bien fondée. La prudence permettoit-elle au Marquis de la Force de faire autrement? Le Roi étoit au milieu de la Guienne, & tout plioit devant lui. La Force dépouillé déjà de ses charges & de ses gouvernemens, ne devoit-il pas garantir du moins ses châteaux & ses maisons d'une entière destruction? Le Roi auroit fait exécuter à la rigueur l'Arrêt du Parlement de Bourdeaux.

Le Duc de Rohan & Soubize sont déclarés criminels de lèse-majesté.

Mercure François.
1622.

Le Duc de Rohan approuve lui-même en un endroit la conduite de la Nouë, & Gentilhomme si recommandable par sa piété, par sa prudence, & par sa valeur, qui conseilloit aux habitans de la Rochelle de se rendre au Roi Charles IX. parce qu'ils n'avoient pas d'autre moyen de se garantir de la dernière désolation. M. de la Force étoit dans le même cas. Sainte-Foi & ses autres places ne pouvoient pas se défendre contre une armée Roiale. Ce que la Cour donnoit au Marquis de

la

la Force, n'est point la récompense d'une lâche défection. Le Bâton de Maréchal de France lui étoit dû légitimement; & la somme de deux cens mille écus ne fut qu'un dédommagement assez médiocre du gouvernement de Bearn, de la charge de Capitaine des Gardes, & de celle de Guidon des Gendarmes du Roi, dont le père & les enfans avoient été dépouilllez. Peu de temps après l'accommode-
ment de la Force, on fit vérifier au Par-
lement de Paris des lettres du Roi qui déclaroient le Duc de Rohan rebelle & sujet aux peines ordonnées contre les cri-
minels de l'éze-majesté. Elles furent ex-
pédierées à la fin de l'année précédente;
mais on en sursit l'enregistrement à cause
de la négociation commencée entre le Ma-
réchal de Lefdiguières & le Duc de Ro-
han. On fit la même procédure contre
Soubize. Le Roi lui reproche en particu-
lier d'être allé dans les païs étrangers, &
d'y tramer de nouvelles conspirations
contre l'Etat. Après la défaite de son ar-
mée, Soubize passa en Angleterre, pour y
demander du secours. Que pouvoit-il ef-
pétrer de l'indolent & foible Roi de la
Grande Bretagne? Il abandonnoit ses en-
fans. Bien loin d'assister les Réformez de
France, il crut faire un grand effort en
écrivant au Duc de Rohan de s'accommo-
der incessamment avec le Roi de France.

Marie de Médicis n'alla pas joindre son Fils en Guienne, comme elle l'avoit pro-
jeté. Sa santé ne le lui permettoit pas: du

1622.
lent faire
Bassompier-
re Favori
du Roi.

*Lettres de
Puisieux
dans les Mé-
moires pour
l'Histoire du
Cardinal de
Richelieu.*

1622.
*Journal de
Bassompier-
re. Tom.II.*

moins ses Médecins lui firent croire que les eaux de Pouges en Nivernois étoient un remède nécessaire à son indisposition. Elle partit de Nantes pour y aller, & le Roi lui donna *rendez-vous* à Lion. Il y vouloit passer à son retour de Languedoc, & la jeune Reine qui demeura toujouors à Paris durant cette campagne, eut permission de venir jusques là au devant de son Epoux. Marie de Médicis n'eut pas beaucoup de peine à se rendre de ne suivre point le Roi dans un voyage long & incommode. Le Prince de Condé ne lui donnoit plus tant d'inquiétude. Puisieux, *homme de petit courage*, dit le Duc de Rohan, *& dont l'industrie ne consistoit qu'à savoir tromper*, devenoit tous les jours plus puissant auprès du Roi, & la Cour le regardoit comme un Favori destiné à remplir la place du Connétable de Luines. Un de ses plus grands soins, c'étoit de s'opposer aux desseins du Prince de Condé, & de le décrier dans l'esprit du Roi. Puisieuxacheva de prévenir Louis contre Condé d'une telle manière, que Sa Majesté paroissoit prendre grand plaisir à écouter tout ce que les ennemis du Prince disoient à son desavantage.

Dez que Son Altesse s'aperçut que son crédit diminuoit à mesure que celui de Puisieux augmentoit, elle convint avec le Cardinal de Retz & le Comte de Schomberg, que Louis ne pouvant vivre sans Favori, ils devoient lui en donner un dont ils fussent assurés, & qui travaillât de

1622.

de concert avec eux à ruiner Puiseux leur ennemi. C'est une chose assez plaisante que de voir un Prince du sang & deux Ministres d'Etat consulter ensemble sur le Favori qu'ils donneront au Roi. Tel est souvent le sort des Princes. Ils croient choisir, & ils prennent ce que d'autres ont bien voulu leur donner. Louis XIII. recevoit ses Favoris de ses Ministres. Son Fils a pris des maîtresses de la main de certaines gens qui lui ont présenté leurs res tes dans le dessein d'établir mieux leur cré dit & leur fortune. Mais sur qui le Prince, le Cardinal, & Schomberg jettentont ils la vue? Bassompierre leur parut l'homme le plus propre à s'insinuer bien avant dans les bonnes graces de Louis qui lui témoignoit depuis long-temps beaucoup de confiance & d'amitié. Le Roi étant donc allé de Sainte-Foi à Agen, & ensuite à Moissac, le Prince de Condé, le Cardinal de Retz, & le Comte de Schomberg y tentèrent Bassompierre, & lui offrirent sérieusement la place de Favori du Roi.

L'insolence de Puiseux devient insupportable à tout le monde, dit-on à Bassompierre. Il n'est que Secrétaire d'Etat ; & il dispose absolument de tout. Le Roi en use plus familièrement avec lui qu'avec les Princes du sang, & Sa Majesté ne peut regarder de bon œil ceux qui ne sont pas agréables à Puiseux. Cet homme fait des négociations & des dépêches secrètes sans les communiquer au Conseil. Si le Roi prend une

1622.

réolution avec nous, on ne l'exécute point quand elle n'est pas du goût de M. le Secrétaire. Ces manières se souffriroient tout au plus dans un Favori. Mais Puisieux n'est pas fait pour le devenir. Cette place ne convient qu'à un homme de mérite & de qualité, donc la Cour puisse voir l'élevation sans envie & sans indignation. Voulez-vous, Monsieur, que nous vous parlions franchement ? Vous êtes celui que nous croions le plus capable de bien user de la faveur du Roi, & vous la méritez mieux qu'aucun autre. Depuis la mort de M. de Luines, nous avons détourné le Roi autant qu'il nous a été possible, de prendre un Favori : mais puis qu'il lui en faut un, on aime mieux qu'un Officier d'Armée qui a de la naissance & du mérite, le devienne ; qu'un homme de plume qui renversera tout. En un mot nous sommes dans la résolution de ruiner Puisieux, & de travailler à l'avancement de votre fortune. Le Roi a de la considération & de la bonne volonté pour vous ; il sera facile de lui persuader de vous prendre à la place de M. de Luines. On vous demande seulement deux ou trois choses. Renoncez à l'amitié de Puisieux, conspirez avec nous pour le faire chasser de la Cour, & unissez-vous entièrement à nous en ce qui concerne le service du Roi, & notre commune conservation. Il n'y a pas de temps à perdre : on vous prie de vous déclarer au plus tôt.

Ces offres avantageuses étoient capables d'éblouir un Courtisan ambitieux. Cependant Bassompierre se tint toujours sur ses gar-

gardes. Il craignoit que le Prince & les autres ne lui tendissent un piège. Que sa voit-il si ces Messieurs ne cherchoient point à pénétrer ses véritables desseins pour les découvrir ensuite au Roi? Ils vouloient peut-être se servir de lui à ruiner Puisieux, dans l'espérance de le perdre ensuite lui-même, & de se rendre maîtres absolus des affaires. *Je ne voi pas*, répondit-il de fort bon sens, *que le Roi ait si grand besoin d'un Favori.* Il s'en passe fort bien depuis sept ou huit mois. Ses véritables Favoris doivent être la Reine sa mère, Monsieur, son frère, & les Princes de son sang. Le feu Roi en usoit de la sorte. Sa Majesté peut-elle mieux faire que de suivre l'exemple de son père? Si je ne sai quelle fatalité veut que le Roi ne puisse vivre sans Favori, on doit lui en laisser le choix. Je n'ai jamais osé dire qu'un Prince doive prendre un Favori par Arrêt de son Conseil. Mais de quelque manière que le Roi se détermine à en avoir un, je n'ai pas la présomption de croire qu'il m'honore de cette distinction. Je ne la mérite point; & je ne voudrois pas même accepter cette grande place, si on me la présentoit. J'aspire à une faveur médiocre du Prince; & pour ce qui est de la fortune, je n'en veux point d'autre que celle qui s'acquiert par le mérite, & se conserve sans envie. J'ai dépensé tout mon patrimoine, & je ne prens pas grand soin d'amasser du bien. Cela prouve assez que je pense plus à la gloire qu'aux richesses. L'objet unique de mes vœux, c'est un établissement médiocre & assuré.

1622

suré. J'estime si peu le premier degré de la faveur, que je ne voudrois pas faire la moindre démarche pour y parvenir. Je vous suis fort obligé de votre bonne volonté : mais je ne puis pas changer de sentiment.

Comme Bassompierre avoit part aux conseils secrets de Sa Majesté, & aux dépeches particulières qui se faisoient à l'insu du Prince de Condé & des Ministres d'Etat, il jugea que ces Messieurs n'étoient peut-être pas moins chagrins contre lui que contre Puisieux. C'est-pourquoi il entreprit de disculper son ami. Si le Roi, dit Bassompierre, en use familièrement avec M. de Puisieux ; si Sa Majesté traite avec lui des affaires particulières, Etant savoir son sentiment sur ce qui se propose dans le Conseil, il faut s'en prendre au Roi qui veut bien faire ces faveurs, Et non pas au particulier qui les reçoit. Le Roi n'est point obligé à découvrir tous ses secrets aux Ministres d'Etat, c'est à eux de dire leur avis quand le Roi les interroge. Aureste je suis ami de M. de Puisieux ; Et je ne puis pas me plaindre qu'il ait manqué à mon égard aux devoirs de l'amitié. Je serois bien fâché de prendre quelqu'engagement à son préjudice. Bassompierre protesta ensuite au Prince & aux deux autres qu'il n'étoit point tellement dans les intérêts de Puisieux, qu'il ne fut faire une grande différence entre un Secrétaire d'Etat & les personnes d'un rang supérieur ; qu'il respectoit le Prince de Condé, le Cardinal de Retz, & le Comte de Schomberg comme leur maiffan-

naissance, leurs dignitez, & les bons sentimens que ces Messieurs lui témoignoient, l'y engageoient, & que sans cesser d'être ami de Puisieux, il auroit pour eux toute la déférence qu'ils pouvoient exiger de lui. Bassompierre s'épuisa en vain à faire de beaux complimentis : ils ne contentèrent ni le Prince ni les deux autres. *Vous ne serez pas toujours en état de choisir ;* lui dis brusquement Condé. *Vous pourrez bien vous repentir un jour d'avoir préféré l'amitié de Puisieux à la mienne & à celle de ces Messieurs. Je regreterai extrêmement la perte de vos bonnes graces,* répliqua Bassompierre ; *& l'amitié de M. le Cardinal & de M. le Comte me sera toujours précieuse. J'aurai du moins cette consolation dans mon malheur que je ne l'aurai pas attiré par ma faute. Je n'acheterai jamais ta bienveillance & la faveur de qui que ce soit au prix de ma réputation. L'affaire que vous me proposez est sans raison & sans apparence.*

Les moeurs de Bassompierre étoient fort déréglées. Il aimoit le jeu, les femmes, & tous les plaisirs avec excès. Mais il conserva toujours de la droiture, de la prudence, & de la grandeur d'ame. Si tous les Courtisans lui ressemblaient, du moins on trouveroit encore à la Cour des Princes des sentimens d'honneur, de probité, de désintéressement. Condé avoit-il bonne grace de parler d'un ton si haut, si menaçant ? On pouvoit plus facilement le décrier auprès de Sa Majesté, que le

1622.

Prince n'étoit capable d'y nuire à un autre. Bassompierre étoit si habile Courtisan, que dissimulant les mauvais offices que Condé lui rendoit depuis cet entretien, & se contentant d'apprendre au Roi le véritable sujet du chagrin de Son Altesse, il prioit Louis de le raccommodez avec Condé, ou du moins de trouver bon qu'il se retirât de la Cour. *Un particulier*, disoit-il, *ne doit point s'attirer opiniâtrement la haine & la colère des personnes du premier rang.* Mais l'adroit Bassompierre ne favoit-il point que les instances qu'il faisoit à Sa Majesté par une apparence de modestie & de respect pour le Prince de Condé, ne servoient qu'à irriter davantage le Roi contre les fausses démarches de celui qui vouloit se mêler de mettre les FAVORIS en place, & disposer absolument de tout dans le Conseil & à l'Armée ?

Prise de Négrépelisse. De Moissac, Louis s'avança vers Négrépelisse ville fort jolie qui appartenoit au Maréchal de Bouillon. Le Roi vouloit la prendre, & punir les habitans de ce qu'ils avoient inhumainement égorgé quatre cens hommes du Régiment de Vailhac qu'on y avoit mis en garnison l'Hiver dernier de la part de Sa Majesté. La place ne fut pas assiégée dans les formes. Outre qu'elle n'étoit pas bien fortifiée, Louis vouloit l'emporter d'assaut, & faire passer tous les hommes au fil de l'épée. *Je vous ordonne, disoit-il à ses Officiers, de ne faire point de quartier aux hommes de Négrépelisse. Ces gens-là m'ont irrité. Je veux que vous les traitiez*

Bernard, Histoire de Louis XIII. Liv. VIII. Mémoires de Puysegur. Tom. I. Mémoires de Pontis. Tom. I.

traitez comme ils ont traité les autres. Les habitans défendirent l'entrée de leur ville avec beaucoup de courage , & ils résistèrent, autant qu'ils purent, aux troupes du Roi , animées du désir de venger la mort de la garnison , & de l'espoir du butin. Forcez de tous côtés, les assiégez demandèrent enfin quartier.. On le leur refusa.

Nous mourrons donc en gens d'honneur, répondirent-ils : *Et nous vendrons notre vie bien cher.* Les assiégez continuèrent à se défendre avec tant de bravoure & d'opiniâtreté, qu'ils ne rendent les armes qu'avec la vie. Un Officier présent au siège, & qui reçut lui-même l'ordre sévère & cruel du Roi, fait la réflexion suivante. *Il me semble,* dit-il, *que cet exemple doit servir à modérer la juste colère des Princes. En pardonnant au plus grand nombre des rebelles, & en ne punissant que les plus coupables, ils épargneroient leurs propres soldats qui sont égorgéz en de pareilles occasions.*

Le Cardinal de Retz avoit tâché de détourner le Roi de sa résolution violente. Si-re, lui disoit-il, *la clémence est la vertu favorite des grands Princes. Au milieu de leurs plus belles victoires, ils n'ont pas honte de céder à la compassion & à l'humanité. Quand vous voyagez dans vos Provinces, vous devez ressembler, autant qu'il est possible, à ces rivières qui coulent doucement, & qui portent par tout l'abondance & la fertilité. A Dieu ne plaise que votre passage se puisse comparer à celui des torrens, dont les eaux impétueuses & violentes ravagent & ruinent tout.*

1622.

Rien n'est plus avantageux à un Prince qui veut régner par lui-même que la réputation d'être humain & clément. Louis gardoit alors le lit à cause d'une toux & d'un rhume qui l'incommodoient extrêmement. Il sembloit se rendre aux remontrances du Cardinal. Mais le Prince de Condé le fit changer de sentiment, en lui représentant qu'il falloit user de sévérité dans cette occasion , & qu'il étoit bon que les gens de Négrepelisse servissent d'exemple aux autres. Louis venoit d'entendre la Messe dans sa chambre , & il avoit un Breviaire auprès de son lit. Condé ouvrit le livre, & fit remarquer à Sa Majesté , que dans les leçons du jour tirées du Vieux Testament, le Prophète Samuël reprochoit à Saül d'avoir épargné les Amalécites.

Voilà comme un Prince sanguinaire a cheva de surprendre la religion du jeune Roi , qui ne fut pas faire la différence entre ce qu'il devoit à ses sujets en qualité de Chrétien , & ce que Dieu ordonnoit contr'un peuple qu'il vouloit punir de ses crimes par une entière destruction. La ville de Négrepelisè fût réduite en cendres, & les hommes furent presque tous tuez ou pendus. On en avoit épargné dix ou douze qui promettoient rançon. Le Roi voulut qu'on les lui amenât. *Vous méritez tous la corde,* leur dit-il en les voiant. Ces pauvres gens ne crurent pas devoir implorer la clémence d'un Prince qui sembloit renoncer à tous les sentiments d'humanité. Peu effraiez de ses menaces, ils lui demander-

demandérent par *je ne sai quelle bizarre-
rie*, qu'il leur fit seulement la grace d'or-
donner qu'ils fussent pendus aux arbres
de leurs jardins. Le Roi la leur acorda
volontiers. Ces malheureux sont remis
entre les mains du grand Prevôt qui les
fait mourir comme ils l'avoient demandé
au Roi. .

La pudicité des femmes & des filles ne
fut pas épargnée dans une ville que le Roi
abandonnoit à la licence & à la brutalité
de ses soldats. *Nous emportâmes Négre-
pelisse sans aucune résistance*, dit Bassom-
pierre à sa manière. *Tout y fut tué hormis
ceux qui purent se retirer au château*, &
les femmes. *Quelques-unes furent forcées*,
*& les autres se le laissèrent faire de leur bon
gré*. Bassompierre qui n'étoit pas autre-
ment scrupuleux sur le chapitre de la con-
tinence, raconte la chose un peu trop ca-
valierement. Rendons ici justice à la ver-
tu des femmes Réformées, & à la généro-
sité de quelques Catholiques. Ceux-ci
eurent si grande pitié de voir des fem-
mes & des filles à qui l'honneur étoit plus
cher que la vie, entre les mains des sol-
dats emportez & brutaux, que des Cour-
tisans donnèrent de l'argent afin de rache-
ter des personnes éperdues, ou demi mor-
tes. On dit que le Duc de Chevreuse en
sauva plusieurs de la forte ; action véri-
tablement digne d'un Seigneur bien né
& Chrétien. Roger un des premiers va-
lets de la chambre du Roi, touché de com-
passion à la vue de quarante femmes ou fili-

1622. les, que des soldats emmenoient, court promptement à eux, & rachete ces infunées en donnant felon ce que chacun lui demande, une, deux, ou trois piftoles. Une si grande générosité mérite mieux de trouver sa place dans l'Histoire, que les exploits des plus braves guerriers.

Pontis encore jeune Officier sauva de fort bonne grace une fille de dix-huit ans parfaitement belle, qui s'étoit jettée à ses pieds pour lui demander la conservation de ce qu'elle cherissoit plus que la vie. Il le fit avec beaucoup de courage & de vertu. Un exemple si rare de continence fut admiré dans l'armée, on en parla au Roi. Il envoia querir Pontis, & lui demanda en le regardant fort fixement, si la chose étoit véritable. *Je jurerai au Roi devant Dieu, dit Pontis, que j'avois conservé l'honneur de cette fille, comme je le lui avois promis. J'en suis bien-aise,* répondit Louis, *Et je t'en estime davantage. C'est une des plus belles actions que tu feras jamais, Et je la regarderai comme un signalé service que tu m'as rendu.* La continence de Pontis est certainement aussi louable que celle du jeune Scipion tant vantée dans l'Histoire Romaine. Louis avoit raison d'en faire bon gré à son Officier, & ce que Sa Majesté dit à cette occasion, est une preuve de l'amour que le Roi eut toujours pour la vertu. Mais quoi ! Puis qu'il estimoit tant la continence, devoit-il exposer ses Officiers & ses soldats à de si dangereuses tentations, en abandonnant une ville à leur

1622.

à leur licence & à leur brutalité , sous prétexte de punir l'inhumanité des pères ou des maris de celles qui furent deshonorées? Pour châtier un crime , falloit-il en faire commettre plusieurs autres qui ne sont guéres moins atroces ?

De Négrepelisse , Louis résolut d'aller ^{Prise de S.} à S. Antonin ville située sur la rivière ^{Antonin &} d'Aveyron. Il avoit avec lui les Maré-^{de quelques} chaux de Thémines , de Prashin & de S. ^{autres pla-}_{ces.} Geran , qui servoient sous le Prince de Condé. Le Duc de Vendôme avoit pris les devans afin d'investir la place. Les gens de Montauban tentèrent de la secourir ; mais les trois cens hommes de renfort qu'on y envoioit , arrivèrent trop tard. Ils furent même surpris par Puysegur qui feignant d'être du Parti Réformé , les conduisit à S. Antonin , lors que la ville étoit rendue au Roi. Un jour que Louis ^{Mémoires de Puysegur.} reve-_{Louis XIII.} noit à son quartier après l'avoir reconnue , un homme d'assez bonne mine se présenta devant lui , à la tête de deux ou trois ^{Tom. I.} cens hommes armez d'arquebuzes , de ^{Journal de Bassom-} pieux , de fourches , de bâtons , & d'autres instrumens que la nécessité fait prendre aux païfans qui se veulent défendre. Ces pauvres gens , Sire , que Votre Majesté voit prosternez à ses pieds , dit le préteur Capitaine , sont les restes malheureux de plusieurs villages , que la cruauté des gens de S. Antonin a dispersé. Non contents de renverser nos Autels , d'abattre nos Eglises , & de prophaner ce qu'il y a de plus sacré dans la Religion , les Hérétiques nous ont

1622. dépouillez de nos biens. Ils nous poursuivent même, afin de nous ôter la vie. Le désespoir nous a réduits à prendre les armes; car enfin, il n'y avoit plus d'autre ressource pour nous. Persuadez que Dieu vous conduit ici par la main, & que vous acheverez de réduire des rebelles qui se sont trop souvent soulevéz contre vous & contre les Rois vos prédeceſſeurs, nous prenons la liberté, Sire, d'offrir notre service à Votre Majesté. Ce païs est fatal aux Hérétiques. Clovis en chassa les Visigots infectez de l'arianisme. Louïs VIII. & son saint Fils dont vous descendez, y ont détruit les Albigéois. Ce que la valeur de Clovis, & le zèle religieux de S. Louïs & du Roi son père ont fait contre les Hérétiques de leur temps, nous l'attendons d'un grand Monarque, digne héritier des Etats & des vertus de ses glorieux ancêtres, & de ses vaillans prédeceſſeurs. Ne rejettez pas, Sire, ces pauvres: peut-être qu'ils ne vous seront pas tout-à-fait inutiles. La longue persécution que nous souffrons, nous apprend à mépriser la mort, & à nous exposer librement aux dangers. Dépouillez de tous nos biens, nous n'avons plus rien à vous offrir que les armes qui nous restent entre les mains.

Quelques traits des Auteurs Latins que ce Harangueur mêla dans son discours, firent juger qu'il n'avoit pas toujours été soldat. On reconnut que c'étoit un Prêtre qui las de dire son Breviaire, vouloit faire l'avanturier. Ses offres ne déplurent pas

1622.

pas au Roi. Il les accepte en fouriant. Mais ne voulant pas mettre dans son Armée un Prêtre Capitaine, il lui donna un poste à garder, afin que lui & ses gens s'opposassent en cas de besoin au secours qui pouvoit venir des Cevennes. Les premières attaques de la ville de S. Antonin ne réussirent pas ; & les assiégeans furent repoussés avec perte. Bassompierre fit prendre des mesures plus certaines contre le sentiment du Prince de Condé. De manière que les assiégez perdant l'espérance de sauver la place, se rendirent à discrétion. Ils furent traitez plus humainement que ceux de Négrepelisse. On leur permit de racheter le pillage moyennant une somme d'argent ; mais leurs fortifications furent démolies. Il falloit bien faire encore un exemple, en condamnant un Ministre & quelques autres à la mort. Le cruel Prince de Condé ne manquoit point d'exhorter le Roi à de pareilles exécutions : Et Louis porté de lui-même à la sévérité, les ordonnaoit incontinent. Quel étoit dans le fond le crime de ces infortunez ? Ils vouloient défendre une Religion, pour la conservation de laquelle Henri IV. & les Princes de Condé leur avoient mis eux-mêmes les armes à la main. Ils résistoient à leur Souverain légitime. Les pères de ceux qui les traitoient avec tant de rigueur, ne leur avoient-ils pas appris, qu'en pareils cas on peut défendre sa Religion & sa liberté, contre le Roi ? A cor-
dons que les Réformez avoient tort. Les servi-

1622.

services que ceux de Guienne & des Provinces voisines rendirent autrefois à la Maison de Bourbon , que ses ennemis vouloient opprimer , ne méritoient-ils pas que les Enfans du Roi de Navarre & du Prince de Condé , pardonnassent une faute assez légère ? Tel est le naturel des Princes. Ils oublient les services les plus importans , dez que vous paroissez choquer leur autorité. Louis alla de S. Antonin prendre quelques jours de repos à Toulouse. Cependant le Maréchal de Praslin & Bassompierre prirent Carmain & quelques autres places, dont le voisinage incommodoit les Toulousains.

Acommodo-
ment du
Duc de
Sulli.

Louis apprit à son départ de la capitale du Languedoc , que le Duc de Sulli avoit enfin remis Cadenac & ses autres places dans le Querci , entre les mains des Officiers de Sa Majesté. L'adroit vieillard faisoit depuis long-temps des propositions d'accommodelement au Roi ; & il trouvoit ensuite un prétexte de n'exécuter pas ce qu'il promettoit. Tantôt le Comte d'Orval son fils s'étoit rendu maître de tout , & le Duc se plaignoit d'être prisonnier chez lui-même. Une autre fois le Marquis de la Force fils ainé de celui qui a reçu depuis peu le Bâton de Maréchal de France , s'est emparé de la citadelle de Cadenac ; & le Duc de Sulli & le Comte d'Orval en sont également dépossedez. Cela parut une nouvelle collusion entre des alliez ; Orval avoit épousé la sœur du Marquis de la Force. Louis irrité de ces pré-

Bernard ,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VIII.
Gramond ,
Historiarum
Galliae
Lib. XI.

1622.

prétextes recherchez, ordonnoit déjà qu'on allât prendre le Maréchal de la Force, qu'on le conduisit au pied des murailles de Cadenac, & qu'on menaçât le Marquis de la Force & le Comte d'Orval de tuer le Maréchal, s'ils ne remettoient promptement la place. Le Prince de Condé arrêta une résolution violente & précipitée. Il représente au Roi que le Maréchal de la Force n'est pas responsable des fautes que ses enfans, & le Duc de Sully peuvent commettre, & que la collusion de ceux-ci ne dispense pas Sa Majesté de tenir la parole donnée au Maréchal de la Force qui en use de fort bonne foi. On proposa donc de faire cesser le jeu par un expédient plus doux. C'étoit de menacer que la Maison de la Force ne recevroit point les deux cens mille écus de dédommagement promis, à moins que Cadenac & les autres places du Duc de Sully en Quercy, ne fussent incessamment rendues.

Ces menaces eurent leur effet. Le Marquis de la Force & le Comte d'Orval obéirent. Je ne voi pas quelle récompense le Duc de Sully obtint. Il avoit mis là ce qui lui restoit de meilleur & de plus précieux. Il prit le parti de se retirer dans son château de Sully, & le Roi lui permit d'y transporter ses meubles & les armes qui lui appartenioient. Le Comte de Charlus Gouverneur de Moulins s'avisa d'y arrêter le Duc à son retour. Mais le Roi le fit mettre en liberté. On ne peut nier que ce Seigneur n'ait rendu de fort

1622. fort grands services à Henri IV. La Veuve & le Fils de ce Prince parurent les oublier entièrement. Sulli fut opprimé peu de temps après la mort de son maître. Il avoit trop négligé de se faire des amis durant son ministère. Assuré de la bonne volonté d'Henri, le Duc ne se mettoit pas en peine de cultiver la bienveillance & l'amitié des Princes & des grands Seigneurs : faute ordinaire des Favoris & des Ministres. La vieillesse de Sulli fut extrêmement agitée. Chagrin de se voir éloigné des affaires, il entra dans quelques-uns des partis qui se formèrent au commencement du règne de Louis XIII. Mais il n'y gagna rien. Peut-être lui aurait-on donné encore l'administration des finances, s'il eût voulu abandonner sa Religion. Du moins, le Roi témoigna que c'étoit la seule chose qui l'empêchoit d'employer un ancien serviteur, dont son Père s'étoit fort bien trouvé. Ne refusons pas au Duc les justes louanges qu'il mérite. Moins ambitieux que plusieurs autres, il aima mieux demeurer sans crédit & sans emploi, que de trahir sa conscience.

Le Maréchal de Lef-
diguières change de
Religion, & obtient la
dignité de Connétable.

En ce temps-ci même le Maréchal de Lefdiguières *bardoit sa Religion pour la dignité de Connétable*, dit plaisamment le Duc de Rohan. Voions comment ce fameux troc se conclut enfin. Dez que le Roi eut pris la résolution d'aller dans le bas Languedoc & d'assiéger la ville de Montpellier, on parla dans son Conseil des moyens d'engager le Maréchal de Lefdiguié-

diguières à demeurer toujours fidèle à Sa Majesté. Le Maréchal de Crequi beau-
 fils du vieillard, & ses intimes amis répan-
 doient le bruit à la Cour que les Réformez
 le sollicitoient de se déclarer pour eux, & Connétable
 Lesdiguières faisoit comprendre à Bullion
 & à Deageant qui étoient auprès de lui à Grenoble, qu'il pouroit bien écouter les propositions. Sous le prétexte spacieux du service de Sa Majesté, & de tenir le Rhône libre, l'adroit Maréchal avoit pris un ou deux forts du Vivarets situez au bord de cette rivière ; mais il y mit des Gouverneurs de sa dépendance. De manière que le Roi devoit craindre qu'on ne lui fermât le Rhône, si le Maréchal mécontent venoit à se déclarer pour les Réformez, lors que Sa Majesté seroit avant dans le bas Languedoc. Puisieux & les autres ennemis du Prince de Condé faisoient bien valoir ces considérations auprès du Roi. Persuadez que Sa Majesté ne pouvoit gagner Lesdiguières qu'en lui donnant l'Epée de Connétable, ils tâchoient d'amener le Roi à lui accorder enfin cette gratification. Ce n'est pas que ces Courtisans eussent de l'inclination & de l'amitié pour le Maréchal. Ils pensoient seulement à ruiner l'autorité du Prince de Condé, en lui ôtant le commandement de l'Armée du Roi, & à renouer la négociation de la paix des Réformez.

Un Connétable de France est par sa charge le Lieutenant général des Armées du

1622.

Mémoires de Roban.

Liv. II.

Histoire des Connétables de Lesdiguières.

Liv. XI.

Chap. 4. 5.

Et 6.

*Mémoires de Deageant.*Pag. 295.
296. Et c.

1622. du Roi; & en cette qualité il régle & ordonne tout dans l'absence de Sa Majesté. Cette même dignité le rend encore Chef du Conseil du Roi: il y est assis à la main droite de Sa Majesté, lors que les Princes du sang ne s'y trouvent pas. Mais quoique le Connétable soit au-dessous des Princes du sang dans le Conseil, le commandement de l'Armée lui appartient préféralement à tout autre, dez qu'on lui laisse la liberté d'y être. Faire donc un Connétable, c'étoit priver le Prince de Condé d'une autorité qu'il avoit ardemment briguée, & de laquelle il se vouloit servir, afin de perdre Puisieux, & les autres qui ne plaisoient pas à Son Altesse, & de mettre ses créatures en place. On espéroit encore que Lesdiguières revêtu de la première dignité du Roi au me, ne s'acharneroit pas comme le Prince de Condé à la destruction entière des Réformez, qu'ilacheveroit avec le Duc de Rohan la négociation de la paix que ces deux Seigneurs avoient commencée dans les premiers mois de cette année, & que le nouveau Connétable persuaderoit au Roi de porter plutôt ses armes en Italie contre les Espagnols, que de les emploier à la ruine & à la désolation de ses plus belles Provinces.

Quand on vint donc à délibérer dans le Conseil de Louis sur les mesures qu'il devoit prendre pour s'assurer de la constance & de la fidélité de Lesdiguières, pendant que Sa Majesté seroit occupée à la red-

reddition des villes Réformées du bas Languedoc, on repréſenta fortement au Roi, que ſi Lesdiguières mécontent, écou-toit une fois les propositions avantageufes que les Réformez lui faifoient encore tous les jours, Sa Majesté ne viendroit jamais à bout du projet d'abattre le Parti Réformé. D'où les ennemis ſcrets & déclarez du Prince de Condé concluoient, qu'il n'y avoit que deux partis à prendre, de s'affu-rer de la perſonne du Maréchal & de s'en défaire, ou de le gagner en lui donnant l'Epée de Connétable, à condition qu'il changeroit de Religion. Si M. de Lesdi-guières, diſoit-on, accepſe la proposition, le Roi acquiert toute la province de Dauphi-né, où les Huguenots ſont puiffans, en mettant l'Epée de Connétable comme un dépôt entre les mains d'un vieillard qui ne peut pas le garder long-temps. Que ſ'il rejette une ſi belle offre, Sa Majesté ne doit plus le ména-ger. C'eſt une marque certaine qu'il eſt d'in-telligence avec les Huguenots.

Aller prendre Lesdiguières dans fon Dauphiné, province où il étoit aussi reſpecté, & peut-être plus puissant que le Roi, la chose ne paroiffoit guéres pratica-ble. On résolut donc de le faire Connéta-ble, & de le ſommer de tenir la patole qu'il avoit déjà donnée d'embrasser la Religion Romaine, quand le Roi l'éleveroit à la prémiére dignité de France. Louis envoie incontinent des dépêches à Bullion & à Degeant, pour leur ordonner de dire au Maréchal qu'il ne tient plus qu'à lui d'être Con-

Maréchal de Crequi partit de la Cour pour le Dauphiné avec les provisions de la charge de Connétable, il devoit les donner à son beau-père, dez qu'il auroit fait profession de la Religion Romaine. Crequi prie le Parlement de Grenoble de venir en corps au logis de Lefdiguières, & d'assister à la comédie qu'on vouloit y donner au public. Là en présence des Magistrats & d'une assemblée nombreuse, Crequi parle de la sorte à son beau-père : *Monsieur, je vous ai fait entendre plusieurs fois que le Roi veut vous honorer de la charge de Connétable, pourvu que vous soiez Catholique. Vous m'avez promis de me déclarer vos intentions. Je vous prie de le faire en présence de Messieurs du Parlement, que j'ai priez d'être témoins de votre réponse.* Monsieur, répondit gravement Lefdiguières, *j'ai toujours obéi aux ordres du Roi. Je suis Catholique & disposé à faire ce qu'il plaît à Sa Majesté de m'ordonner.* Puis se tournant vers les Magistrats du Parlement, *allons, Messieurs, à la Messe,* leur dit Lefdiguières d'un air fort content. L'Archevêque d'Embrun mandé pour la cérémonie, attendoit l'illustre Profelyte dans la grande Eglise. Lefdiguières y fit profession de la Religion Romaine entre les mains du Prélat. On versa des larmes de joie ; on fit mille acclamations sur une si belle conquête. Le Parlement & plusieurs personnes distinguées qui viennent au spectacle, retournent en cérémonie au logis du Profelyte. Crequi devoit lui mettre alors

1622. en main les provisions de la charge de Connétable.

Elles furent luës à haute voix en présence de l'Assemblée. On y remarqua cet éloge particulier que le Roi donnoit à Lesdiguières, *d'avoir été toujours vainqueur, & de n'avoir jamais été vaincu.* Il fut en effet l'homme le plus heureux de son temps ; si pourtant il peut y avoir un bonheur solide sans une véritable vertu. Le dérèglement des mœurs de Lesdiguières, & le lâche trafic qu'il fit de sa Religion ne m'empêcheront pas de reconnoître les belles qualitez qu'il avoit d'ailleurs. Également né pour les affaires politiques & militaires, de simple soldat il monta en passant par tous les emplois, à la dignité de Connétable, & il ne fut jamais élevé à une plus grande charge, sans avoir mérité prémièrement les suffrages du public. Sa grande capacité dans le métier des armes étoit si généralement reconnue, qu'il ne sentit point les traits malins de l'envie, cette compagne inseparable d'une grande réputation, & d'une fortune extraordinaire. Le bonheur de Lesdiguières ne fut traversé d'aucune adversité considérable. Il réussit dans ses entreprises les plus difficiles, & ses exploits ne lui coutèrent pas une goutte de sang. On dit qu'il ne fut jamais blessé. Ce dernier Connétable de France auroit été un des plus grans hommes de son temps, si l'avarice & l'indifférence pour la Religion n'avoient pas terni l'éclat de sa réputation, & s'il ne s'étoit pas

pas laissé enchanter par sa Marie Vignon. Cette nouvelle Circé le rendit complice d'un lâche assassinat, & lui persuada de souiller sa famille par des mariages bas & incestueux.

Loménie de la Ville-aux-Clercs, Secrétaire d'Etat, Prévôt & Maître des cérémonies de l'Ordre du S. Esprit, apporta bien-tôt après le Cordon bleu au nouveau Connétable. Louis avoit tenu chapitre des Chevaliers de ses ordres, qui se trouvèrent auprès de lui à Carcassonne, afin d'envoyer extraordinairement le Cordon à Lesdiguières. Le Maréchal de Crequi Chevalier, reçut du Roi la commission de mettre le collier à son beau-père. Nouvelle cérémonie, nouveau spectacle à Grenoble. Tout se faisoit avec une pompe extraordinaire. L'Eglise Romaine devoit-elle triompher si fort de la conquête d'un ambitieux vieillard, qui ne fut jamais ni bon Réformé, ni bon Catholique ? Elle avoit tout au plus sujet de s'applaudir de ce qu'un homme qui s'étoit rendu tout-puissant dans le Dauphiné à la faveur de la Religion Réformée, travailleroit désormais à la ruine de ceux auxquels il étoit redevable de sa prodigieuse fortune. Un Gentilhomme dépêché par le Roi apporta enfin une riche épée ; c'est la marque de la dignité de Connétable. Lesdiguières part peu de temps après pour le Languedoc. Il trouva Louis à la Verune près de Montpellier. Le Connétable y prête le serment ordinaire entre les mains du Roi.

1622.
Le Duc d'E-
pernon est
fait Gou-
verneur de
Guyenne.

En gagnant un vieux Officier Réformé, il fallut contenter un vieux Catholique, dont l'inquiétude & l'ambition ne le rendoient guères moins formidable que Lesdiguières. Je parle du Duc d'Epernon. Il aspiroit depuis long-temps à la dignité de Connétable. Afin de le dédommager, on lui donna le gouvernement de Guyenne. Il étoit fort à sa bienséance. Puisque dont la faveur & le crédit augmentoient, servit Epernon dans cette rencontre. Le Duc étoit ami des Silleris, & ils furent bien-aisés de le mettre encore plus dans leurs intérêts. Le Prince de Condé qui sentoit que son autorité diminuoit, se déclara pareillement pour Epernon, dont il étoit autrefois le plus grand ennemi. Son Altesse cherchoit à se lier avec tous ceux qui haïssent les Réformez, & qui se portoient à la continuation de la guerre. Une autre raison engageoit le Roi à faire Epernon Gouverneur de Guyenne. Puisque Sa Majesté ne lui laissoit pas le commandement de l'Armée qui demeuroit aux environs de la Rochelle, il falloit ôter honnêtement au Duc ses gouvernemens de Saintonge & d'Angoumois. Cet esprit altier eut milles démêlez avec le Comte de Soissons. La qualité de Prince du sang n'étoit pas capable d'arrêter Epernon dans les occasions où l'autorité du Gouverneur de la Province pouvoit être intéressée. En le tirant de la Saintonge & de l'Angoumois, le Comte de Soissons qui commandoit l'Armée du Roi dans ces quartiers, se trouvoit délivré du

du voisinage d'un Seigneur dont la délicatesse fut toujours extrême : Et le Roi mettoit en Guienne un des plus grans ennemis des Réformez, & assez porté de lui-même à les traverser & à leur nuire.

1622.

Epernon souhaitoit ardemment de commander dans son païs, où il possédoit des biens considérables. Cependant il hésita, dit-on, quand il fut question d'accepter l'offre que le Roi lui faisoit. Le Duc craignit de trouver trop d'embaras & de résistance dans le Parlement & parmi la Noblesse, gens dont la fierté n'étoit guères moins grande à proportion que celle d'Epernon. Les Gentilshommes & le Parlement de Guienne avoient pour lui de grans égards ; ils le ménageoient comme un Seigneur riche & puissant dans la Province. Mais que favoit-on si ces Messieurs toujors gouvernez par des Princes du sang, ou des Seigneurs des prémières maisons du Roiaume, auroient pour le Duc d'Epernon dont ils ne croioient pas la noblesse fort ancienne, ni fort illustre, la même déférence que pour ses prédécesseurs. Epernon étoit un homme nouvellement élevé par la faveur du Roi Henri III. qui lui fit épouser l'héritière de la maison de Candale, branche de celle de Foix. Il eut donc quelques pressentimens de ce qui devoit troubler son repos. Ses contestations presque continues, tantôt avec le Parlement, tantôt avec l'Archevêque de Bourdeaux, furent l'occasion des disgraces & des chagriins qu'il eut à la fin d'une

*Vie du Duc
d'Epernon.
Liv. VIII.*

X 2 longue

1622. longue vie, dont les commencemens furent si beaux, si heureux.

Le Marquis de Châtillon A l'entrée du Roi dans le Languedoc, le Duc de Rohan se trouva dans une étrange perplexité. On l'appelloit de tous côtés, & chaque ville lui écrivoit, que tout étoit perdu s'il ne venoit promptement à son secours. C'est une chose digne de l'admiration de tous les siècles à venir, qu'un Seigneur qui n'avoit que quatre mille hommes de pied & environ cinq cens chevaux, qui manquoit encore d'argent, de vivres, & de munitions, ait entrepris de résister au Roi qui marchoit à lui en personne à la tête de vingt-cinq ou trente mille hommes, & que nonobstant les divisions de ceux auxquels il commandoit, & les intelligences du Marquis de Châtillon,

*Mémoires de Robau.
Liv. II.
Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VIII.*

de Bertichères, & de quelques autres Officiers Réformez avec la Cour, il ait enfin obtenu une paix, honorable. Dénué de tout, traversé par ceux de sa Religion, qui l'accusoient & d'ambition & d'ignorance dans le métier de la guerre, appuyé seulement de la faveur fragile & légère d'un peuple naturellement emporté & peu capable d'écouter la raison, Rohan soutient un parti presqu'entièrement abattu, avec une prudence & une grandeur d'âme digne d'un Sertorius. Intrépide au milieu des dangers qui l'environnent de la part des ennemis, & des siens intimidez, ou gagnez par la Cour, il traverse des Provinces entières durant les chaleurs excessives de l'Eté, & le froid le plus âpre de l'Hiver, accom-

accompagné d'une poignée de gens ; quelquesfois seul , & inconnu, selon que la nécessité des affaires le demande. Disons la vérité. Si le Duc de Rohan n'a pas réussi dans ses nobles & religieuses entreprises, il s'est distingué du moins par son grand courage , par une magnanimité comparable à celle des premiers Héros de l'Antiquité.

Lors que le Languedoc trembloit aux approches du Roi , un Ministre dont Rohan estimoit l'éloquence & la pieté , vint lui dire que Châtillon vasioit avec un extrême déplaisir la ruine prochaine des Eglises que l'Amiral de Coligny son grand-père avoit élevées , ou défendues , & qu'il sacriferoit volontiers au bien de la cause commune , le juste ressentiment des affronts qu'une faction de gens emportez & prévenus lui avoient fait en le dépouillant de l'autorité que l'Assemblée de la Rochelle lui avoit donnée. Rohan s'apperçut d'abord du piège qu'on lui tendoit par le moyen d'un homme , des bonnes intentions duquel Châtillon & ses partisans abussoient. Tel étoit leur dessein. Si le Duc eût refusé de se réconcilier avec le Marquis de Châtillon , ces gens auroient crié contre l'ambition d'un Seigneur qui ne vouloit partager avec aucun autre la gloire de défendre les Eglises Réformées , ni souffrir un égal. Et si Châtillon gagné déjà par les promesses d'un Bâton de Maréchal de France rentre dans le commandement , le Roi sera bien-tôt maître de

1622.

tout le Languedoc. Le pas étoit difficile & glissant. Rohan s'en tira le plus habilement du monde. *A Dieu ne plaise*, dit-il au Ministre, que je sois cause que nous ne regagnions pas un Seigneur du rang \oplus du mérite de M. de Châtillon. Dez qu'il ne tiendra plus qu'à nous réconcilier ensemble, soiez persuadé que je ferai sans peine plus de la moitié du chemin. Je n'ai jamais brigué la charge que j'exerce ici à son défaut. Quand on jugera qu'il est à propos de la lui rendre, je m'en démettrai volontiers, \oplus je me contenterai de défendre les Provinces de la haute Guienne \oplus du haut Languedoc que notre Assemblée de la Rochelle m'a confiées. Le Roi s'approche de nous : je dois aller du côté de Toulouse, afin de rassurer nos gens épouvantez. M. de Châtillon aura le champ libre en ces quartiers. Qu'il se réunisse à ceux dont il s'est détaché, je ne demande pas mieux. J'ajouterai seulement une chose que le devoir de ma charge, \oplus ma conscience ne me permettent pas de dissimuler. C'est que M. de Châtillon doit prémièrement remettre la ville d'Aigues-mortes à la Province. Cette place qu'il retient, lui est inutile, s'il a dessein de servir sincèrement le Parti. Mais si M. de Châtillon prétend la garder, c'est à mon avis une marque certaine, qu'il est bien-avisé d'avoir quelque chose à délivrer au Roi, afin d'obtenir des conditions plus avantageuses.

Le Duc de Rohan avoit trouvé la véritable pierre de touche. On connut par ce moyen la disposition du Marquis de Châtillon.

1622.

tiilon. Il ne voulut jamais se défaire d'Aiguesmortes : Et sa conduite ne donna que trop à connoître , que s'il avoit fait des avances pour se racommoder avec ceux qui le dépossédèrent de sa charge de Général , ce n'étoit que pour se rendre plus nécessaire à la Cour , & pour avoir une récompense plus considérable. Déchu de ses espérances , Châtillon conclut enfin son traité. On lui donna le Bâton de Maréchal de France & une certaine somme d'argent , à condition qu'il remettoit Aiguesmortes entre les mains du Roi. Action indigne du petit-fils de l'incomparable Coligny , qui défendit si bien la Réformation , que le cruel Charles IX. desespéra de détruire , tant que ce Héros Chrétien feroit dans le monde ! Louis accordeoit volontiers aux Seigneurs Réformez , un nom & une dignité , qui leur donnoient seulement le pouvoir de commander une Armée , quand Sa Majesté jugeroit à propos de les emploier. Elle rachetoit à bon marché des places importantes & bien fortifiées , dont les Gouverneurs se faisoient auparavant rechercher , & où ils se défendoient en cas de befoin. Eblouis de je ne sai quelle distinction , & d'un titre qui donne autant d'autorité qu'il plait à la Cour de se servir de ceux qui en sont honorez , Châtillon & les autres se défirent de la forte de ce qu'ils avoient de réel & de solide. M. le Maréchal de France est obligé de se retirer dans ses terres , & d'y vivre en particulier , lors qu'il n'est pas

1622.

agréablement auprès du Roi , ou de ses Ministres, au lieu que le Marquis de Châtillon maître de Montpellier , & de plusieurs autres villes, jouissoit d'une véritable autorité , qui le faisoit craindre & respecter à la Cour. Je fai bien que certains esprits chauds & emportez du bas Languedoc pousserent avec trop de violence , un Seigneur dont le nom devoit être respectable à tous les Réformez. Cependant Châtillon se feroit mis au dessus de ces traverses , si à l'exemple de son grand-père , il eût voulu avoir un attachement sincère à sa Religion , & un zèle ardent pour la sécurité de ceux qui la professoient.

Le Duc de Rohan met la ville de Montpellier en état de soutenir un siège.

Mémoires de Rohan. Liv. II.

Incontinent après la prise de S. Antonin, le Duc de Rohan courut vers le haut Languedoc. Sa présence rassura le païs. Il n'y perdit que trois places. Une fut prise par intelligence : les habitans abandonnèrent les deux autres. Elles ne pouvoient pas se défendre. Après avoir mis le Marquis de Malauze en état de s'opposer au Duc de Vendôme, que le Roi laissoit dans le haut Languedoc, & pourvu à la sécurité de Montauban contre le Maréchal de Thémines, qui demeuroit aux environs, Rohan revint promptement à Montpellier. Louis rempli des grandes espérances que lui donnèrent Montmorenci & Châtillon, s'avancoit dans le dessein de l'assiéger. L'Armée du Duc de Rohan déconcerta ceux qui prétendoient livrer la ville. Il découvrit les intelligences que Bertières & quelques autres Officiers avoient avec

avec la Cour ; il fait chasser les gens les plus suspects ; il donne de si bons ordres à tout , que le Roi acouru comme à une conquête prompte & certaine , est obligé de s'arrêter à Beziers , & d'y attendre un nouveau renfort à son Armée. Calonge Gentilhomme de Guienne , dont Rohan connoissoit le mérite, le zèle ardent & de l'intérêt pour la bonne cause , & la grande expérience , fut celui qu'il choisit pour commander dans Montpellier durant le siège. Le Duc voulut que Du Puy ce Consul qui avoit tant contribué à la conservation de Montauban , assistât encore Calonge de son conseil & de ses soins.

Ce fut à Beziers que Fendouillet Evêque de Montpellier vint faire une harangue fort étudiée au Roi , pour l'exhorter à la continuation de la guerre. Le Prélat s'étoit épuisé à composer une déclamation longue & pathétique contre les Réformez. Il y emploia tous les lieux communs , & les exclamations les plus tragiques. C'est par là que ces Messieurs surprenoient un Prince incapable de démêler la fausseté & la vérité des raisons , ou des faits qu'ils lui alléguoient avec une confiance capable d'en imposer. Les personnes de bon sens concurent de l'indignation contr'un homme qui oubliant son caractère de Ministre & d'Ambassadeur du Dieu de paix , entonoit la trompette de la guerre plus fort qu'aucun autre. *Nous ne croions pas,* Sire , disoit-il , *qu'on vous conseille jamais de vous arrêter en si beau chemin.* *Les œuvres*

1622.

*Mercure
Français.*
1622.

1622.

ures consacrées à la gloire de Dieu, doivent être parfaites. Ne lesachever pas, c'est les détruire. On recule dez qu'on s'arrête dans la voie de la grace. Votre Majesté voudroit-elle se fier une seconde fois à l'Hérésie, & traiter avec une infidèle, qui ne demande la paix que pour reprendre ses forces, & pour se venger un jour de l'affront qu'elle croit recevoir, lors que vous la punissez de sa revolte ? Puisque vous avez commencé cette guerre par l'ordre de Dieu, vous ne devez point entendre à l'ouverture d'aucun traité sans son aveu. Et comment pourra-t'il jamais consentir que l'ennemie de son nom & de ses autels soit supportée en France, après avoir foulé aux pieds le sang de Jesus-Christ, & triomphé de l'honneur de son Epouse ? Quel emportement ! quelle extravagance !

Mort du
Cardinal de
Retz & du
Garde des
Seaux de
Vic.

Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Lettres du
Comman-
deur de Sil-
leri dans les
Mémoires
pour l'His-
toire du

Le Prince de Condé animoit tous ces gens à crier pour la continuation de la guerre. Tels furent les derniers efforts de son Altesse dont le crédit & l'autorité diminuoient tous les jours. La mort du Cardinal de Retz à Beziers, & celle du Garde des Seaux de Vic à Pignan achevèrent d'affoiblir le parti du Prince au Conseil du Roi. Il ne lui restoit plus que le Comte de Schomberg Surintendant des Finances. Quelque temps avant sa mort, le Cardinal avoit demandé à la Cour de Rome que son Evêché de Paris fût érigé en Archevêché. L'affaire étoit conclue nonobstant l'opposition de l'Archevêque & du Chapitre de Sens. Leur Métropole perdoit

perdoit par cette innovation quatre Suf- 1622.
 fragans considérables, Paris, Meaux, *Cardinal de*
 Chartres & Orleans. Occupé des affaires *Richelieu.*
 d'Etat & peu jaloux du rang d'Archevê- *Gramond,*
 que, parce que sa pourpre le mettoit au des- *Historiarum*
 fus, le Cardinal de Retz négligea de faire *Gesta Lib.*
 XII.
 expédier les Bulles avant sa mort. Son frère
 qui remplit après lui le siège de la ville ca-
 pitale, en fut le premier Archevêque. De
 Vic fut d'abord employé aux négociations
 dans les paix étrangers. Il traita le re-
 nouvellement de l'alliance des Cantons
 Suisses avec la Couronne de France sous
 Henri IV. On le fit ensuite Conseiller
 d'Etat, & il obtint enfin la dignité de
 Garde des Sceaux depuis la mort du Con-
 nétable de Luynes.

HISTOIRE DU REGNE DE LOUIS XIII.

Roi de France & de Navarre.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

1622.

L'Administrateur
d'Halberstat
& le Comte
de Mansfelt
s'avancent
avec leur
Armée jus-
ques aux
frontières
de la Cham-
pagne.

LOUIS & son Conseil se trouvèrent à Béziers dans une grande perplexité. Puisieux avoit reçu des avis certains que Christian de Brunswick Administrateur de l'Évêché d'Halberstat, & Ernest Comte de Mansfelt, demandoient au Duc de Lorraine la permission de passer par ses Etats avec une armée de dix mille chevaux & de quinze mille hommes de pied. C'est ainsi qu'après avoir été congédiez par le Roi de Bohême, à la sollicitation de Jacques Roi d'Angleterre toujours duppé par le

le Conseil de Vienne, & par la Cour de Madrid , ces deux Avanturiers se trouvent assez puissans, nonobstant leurs pertes précédentes , pour jeter l'épouvanter dans Paris & dans Bruxelles. On ne sa-
 voit de quel côté ils avoient envie d'aller. *Mémoires de Roban.*
 Les Etats Généraux des Provinces-Unies *Tom. II.*
 les appelloient à leur secours , contre le Marquis Spinola qui assiégeoit pour lors la ville de Bergopzom , & le Maréchal de Bouillon les invitait à se jettter dans la Champagne dégarnie & ouverte de tous côtés , afin d'y faire une puissante diversion en faveur des Réformez que le Roi attaquoit à cent cinquante lieues au delà de Paris. Mansfelt écoutoit plus volontiers les propositions de Maurice Prince d'Orange que celles du Maréchal de Bouillon. Il trouvoit plus d'avantage à servir une République bien établie , qu'à courir au secours du Parti Réformé sans Chef & presqu'entièrement abattu. Halberstat au *Pag. 407.* contraire se laisseoit flatter de l'espérance du riche butin que leur Armée pouvoit remporter de Champagne. Peut-être aussi qu'il aimoit mieux faire la guerre en un pays abondant en bon vin , & en tout ce qui peut contribuer aux plaisirs de la vie, que dans les Provinces-Unies. L'une ou l'autre de ces considérations l'emportoit dans son esprit sur les raisons solides que Mansfelt lui alléguoit.

Le Maréchal de Bouillon retiré depuis quelques années à Sedan , voioit deux choses avec un extrême chagrin , la ruine

1622.

de Frederic Roi-de Bohême son neveu, que les Espagnols & le Duc de Bavière avoient presqu'entièrement dépouillé de ses Etats héréditaires, & la destruction prochaine du Parti Réformé en France. Sa ville de Négrepelisse mise à feu & à sang, & la désolation de ses autres terres en Guienne l'irritoient étrangement. Il devoit craindre encore que la Cour ne pensât à lui enlever Sedan, après que les Réformez n'auroient plus aucune ville de seureté dans le Roiaume. Dans l'agitation que ces mouvemens lui causoient, Bouillon voulut sonder la disposition du Duc de Rohan. Il fit les prémières avances pour s'unir étroitement avec un Seigneur qu'il regardoit auparavant comme son plus grand ennemi. Un Gentilhomme dépêché secrètement par le Maréchal, va trouver le Duc en Languedoc avec une lettre de créance, & lui parle de la sorte. *Mr. de Bouillon est extrêmement sensible aux malheurs de ceux de sa Religion, & il voudroit de tout son cœur y apporter quelque remède.* On s'étoit flatté l'année dernière, que la paix se feroit à S. Jean d'Angeli, ou du moins devant Montauban. Depuis cela, Monsieur, vôtre entrevue avec Mr. de Lesdiguières donna de nouvelles espérances. C'est la pensée de Mr. le Maréchal de Bouillon, qu'on doit s'accommoder au-plutôt avec le Roi, & ne s'opiniâtrer pas trop à obtenir des conditions aussi avantageuses que certains de nos gens les demandent. Il suffit que la paix soit générale.

Tant

1622.

Tant que nous ne serons point secourus par les Etrangers , nous ne pourrons pas disputer la campagne au Roi : Et par conséquent il faudra périr tôt ou tard. Plus on différera de conclure la paix , & moins on obtiendra. Que si le Roi est inébranlable dans sa résolution de perdre les Eglises Réformées , & de ne leur accorder point une paix générale , Mr. le Maréchal de Bouillon veut bien se déclarer , & se mettre à la tête de ce qu'il pourra lever de troupes , afin de faire une diversion. Il négocie présentement avec le Comte de Mansfelt ; Et j'ai ordre de vous demander trois choses , un pouvoir de traiter avec les Etrangers pour vous & pour Mr. de Bouillon ; une promesse que les Provinces où vous commandez , contribueront aux frais de la levée , & à ce qu'il faudra donner à Mr. de Mansfelt ; enfin , une assurance positive que la paix ne se fera point sans Mr. le Maréchal. Rohan & ses Provinces acceptent les propositions. L'Exprès fut renvoié avec la parole du Duc de Rohan , que si la paix ne se concluoit pas avant le premier Septembre , on ne la feroit point sans le Maréchal de Bouillon , pourvu que dans le même temps , il fît savoir certainement qu'il s'en tenoit aux conditions dont Rohan convenoit avec l'Envoyé du Maréchal.

Trois personnes avoient eu commission d'aller en Alsace , & de représenter au Comte de Mansfelt & à l'Administrateur d'Halberstat de la part du Maréchal , que les

1622.

les deux Avanturiers avoient une belle occasion de fondre sur la Champagne, pendant que le Roi étoit occupé dans le Languedoc ; que dans une saison qui rend toutes les rivières guaiables leur Armée pouvoit faire des courses jusques aux portes de Paris ; qu'à leur première entrée dans le Roiaume les Réformez se joindroient à eux avec dix mille hommes de pied & deux mille chevaux, & qu'on leur fourniroit des munitions, de l'argent & du canon. Le Roi de Bohême retiré pour lors à Sedan, promettoit à Mansfelt de lui transporter les sommes dues par la Couronne de France à la Maison Palatine, dont Mansfelt se feroit aisément paier dans un traité que le Roi de France seroit enfin obligé de proposer lui-même. *La délivrance infaillible des Eglises Réformées de France*, disoit-on à l'Administrateur d'Halberstat & au Comte de Mansfelt, *achevera de vous combler de gloire. Quand vous leur aurez procuré un paix avantageuse, vous pourrez conduire votre Armée rafraichie & chargée d'un ample butin, où vous jugerez à propos, en Allemagne, dans les Provinces-Unies.* Les deux Généraux ne se déclarèrent point encore, soit qu'ils ne fussent pas déterminez, soit qu'ils voulussent cacher leurs desseins par de fausses marches. Les voilà tout d'un coup qui entrent en Lorraine ; ils y portent la désolation avec eux. Mansfelt vouloit se venger du Duc qui lui avoit fait manquer son entreprise sur Saverne. Leur Armée

passa

passé ensuite dans les Evêchez de Mets & de Verdun : Enfin on apprend à Paris avec la dernière consternation que ces pillards ont traversé la Meuse , & qu'ils sont aux portes de Mouzon.

Mansfelt eut alors le plaisir de se voir recherché en différentes manières par l'Infante Isabelle Archiduchesse des Païs-Bas Catholiques, par le Maréchal de Bouillon au nom de tout le Parti Réformé , & par le Roi de France même. Dans le dessein de s'opposer au torrent, en cas qu'il se débordât dans le Duché de Luxembourg, Don Gonzalez de Cordouë y accourt d'Allemagne, & se campe à Yvoi assez près de Mouzon. Le Général Espagnol usoit de toutes les finesse imaginables pour débaucher les soldats de Mansfelt & d'Halberstat, & pour augmenter la division dans une Armée tumultueuse, dont les Chefs ne s'accordaient pas bien entr'eux , ni les Officiers subalternes avec les Généraux. Le Duc de Bournonville étoit en même temps au camp de Mansfelt. Il y venoit de la part de l'Infante faire des propositions avantageuses à un proscrit que la Maison d'Autriche craignoit autant qu'aucun autre de ses ennemis. Isabelle lui offroit deux cens mille écus d'argent, un corps de dix mille hommes entretenus, & tous les biens que le Comte Ernest de Mansfelt père naturel de l'Avanturier possédoit autrefois dans le Luxembourg , dont il fut Gouverneur pour le Roi d'Espagne. Les tentatives des Princes de la Maison d'Autriche auprès de

1622.

de Mansfelt furent toujours inutiles ; soit que son aversion pour eux ne se pût surmonter ; soit qu'il ne voulût pas se fier à des Souverains sensiblement offensés & vindicatifs au dernier point.

Halberstat & lui s'étoient postez auprès de Mouzon à la sollicitation du Maréchal de Bouillon qui leur envoia des guides. On les pressoit d'assiéger la place, & Bouillon leur offroit une partie de son canon de Sedan. Le Duc de Nevers accouru de Paris en Champagne dont il étoit Gouverneur, traversa les intrigues du Maréchal, en faisant des propositions avantageuses à Mansfelt de la part du Roi. Enquié des délais que l'Alleman affectoit, Bouillon lui demande une entrevue dans la prairie de Donzy. Mansfelt y attendit le Maréchal avec deux mille chevaux rangez en ordre de bataille. Bouillon s'y rendit escorté seulement de deux cens chevaux. Leurs carrosses s'approchent, & ils s'entretiennent sans en descendre. On dit que le Maréchal fit de grandes instances au Général Alleman de se déclarer en faveur des Réformez. Mais il ne gagna rien. Mansfelt ne pensoit qu'à tirer quelqu'argent du Roi, à secourir les Etats Généraux des Provinces-Unies contre Spinola, & à se donner peut-être ensuite au service des Vénitiens. Le Sénat lui offroit le commandement des troupes de la République en terre ferme. On ne vid jamais rien de pareil. Toutes les Puissances de l'Europe négocioient avec un homme qui n'avoit pas

...
...

pas un pouce de terre. Les uns lui donnaient de l'argent ; les autres le ména-geoient, afin qu'il ne leur fit point de mal, & chacun tâchoit de l'attirer à son service. Le Maréchal de Bouillon parut hors de lui-même après son entretien avec Mansfelt. Frappé de ce qu'il avoit remarqué dans un homme vraiment extraordinaire en tout, Bouillon parloit avec admiration de ce mélange bizarre & monstrueux de bonnes & de mauvaises qualitez dont l'assem-blage rendit Mansfelt un des prodiges de son âge.

La nouvelle de ses troupes campées sur la frontière de Champagne, & de ses né-gociations avec le Maréchal de Bouillon, jeta Louis dans un extrême embarras. Il étoit avec ses plus grandes forces à cent cinquante lieues de la capitale de son Roiaume. Obligé de se reposer sur ce que la jeune Reine feroit de concert avec le Chan-celier de Silleri & de quelques autres Mi-nistres d'Etat pour conjurer l'orage, & sur la prudence du Duc de Nevers, le Roi se contenta d'envoyer par tout une Déclara-tion datée de Beziers. Sa Majesté défen-doit à tous ses sujets Réformez de se join-dre aux Etrangers que les Rebelles, disoit Louis, appelloient dans le Roiaume. On promettoit une entière protection aux Ré-formez qui demeuroient en repos chez eux ; & les Magistrats avoient ordre de poursuivre comme criminels de léze-majesté tous ceux qui s'en iroient au camp des Allemans. La Déclaration fit un bon effet.

Si

1622.

vers pour amuser Mansfelt & Halberstat.

Mémoire des Chancelier de Silleri dans les Mémoires pour l'Histoire du Cardinal de Richelieu.

1622.

500 HISTOIRE DE

1622.

Bernard,
*Histoire de
Louis XIII.*
Lia. VIII.
Vittorio Si-
ri, *Mémoires*
Recendite,
Tom. V.
Pag. 407.
408.

Si quelques Réformez moins patiens que les autres, parurent disposer à prendre les armes, les plus judicieux du Parti n'aprouverent pas qu'on ouvrit l'entrée du Roi au me à des pillards qui n'épargneroient pas plus les Réformez que les Catholiques, & qui abandonneroient au ressentiment du Roi ceux qui les auroient appellez, dez que Sa Majesté voudroit bien leur donner une somme considérable d'argent.

Gonzague Duc de Nevers eut l'honneur & le mérite d'avoir délivré Louis de l'inquiétude que lui causoit un fâcheux contretemps. Il fut amuser Mansfelt par les diverses propositions qu'il lui envoioit faire de la part du Roi : il débaucha une partie des Allenians ; il prévint leur Général contre le Maréchal de Bouillon ; de maniére que Mansfelt commença de se désier de celui qui l'avoit appellé. Enfin Gonzague se conduisit avec tant de prudence & de dextérité, qu'en trainant la négociation en longueur, il affoiblit beaucoup l'Armée Allemande, & qu'il donna le temps aux troupes du Roi d'arriver de divers endroits en Champagne. Quand le Duc se vid assez fort pour faire tête à Mansfelt, & pour le battre même, il rompit artificieusement la négociation : Et Mansfelt craignant d'être enveloppé par Gonzalez qui étoit dans le Luxembourg, & par Nevers dont les troupes s'avancoient ; Mansfelt, dis-je, tourne promptement vers le Hainaut. Son dessein, c'étoit de passer dans le Brabant, & d'y joindre Maurice Prince

ce

ce d'Orange. Le Duc de Nevers a déjà fait une grande figure dans cette Histoire, & nous aurons occasion de parler encore souvent de lui. Rendons justice à son mérite, & donnons le détail d'un des plus beaux endroits de sa vie.

Avant que de partir pour son gouvernement de Champagne, Gonzague convint avec le Chancelier de Silleri & les Ministres du Roi qui demeureroient à Paris auprès de la Reine, qu'en attendant que douze mille hommes de pied & deux mille chevaux destinez à couvrir la Champagne, s'y fussent rendus, le Duc de Nevers entreroit en négociation avec Mansfelt, qu'il tâcheroit de le gagner & les principaux Chefs de son Armée, s'ils vouloient se contenter de quelques conditions raisonnables ; sinon, qu'il les amuferoit par des espérances, jusques à ce que les troupes mandées arrivassent en Champagne. On ordonna en même temps au Duc d'Angoulême Colonel Général de la Cavalerie légère d'aller joindre Gonzague avec ce qu'il avoit de gens, & au Maréchal de Chaunes Lieutenant Général de Picardie, au Duc de Bellegarde Gouverneur de Bourgogne & au Duc de Longueville Gouverneur de Normandie, d'envoyer incessamment en Champagne ce qu'ils pourroient ramasser des troupes dans leurs Provinces. Comme toutes ces marches demandoient beaucoup de temps, la plus grande ressource du Chancelier & des Ministres, ce fut la prudence du Duc de Nevers.

1622.

vers. Il amusa fort adroitemment Mansfelt, malgré les instances que le Maréchal de Bouillon faisoit aux Allemands d'entrer en Champagne où les Réformez se disposerent à les aller joindre.

Gonzague avoit dépêché en Lorraine un de ses Officiers nommé Montereau. Cet homme avoit eu quelqu'habitude avec Mansfelt en Allemagne, où il servit quelque temps. Montereau insinua habilement à Mansfelt, qu'il ne doit pas trop compter sur les promesses du Maréchal de Bouillon, que les Réformez des Provinces en deça de la Loire ne sont point disposés à se soulever, & que le Duc de Nevers aura bien-tôt une Armée capable de faire tête aux Allemands. *Permettez moi de vous représenter encore, Monsieur, ajoûtoit Montereau, que vous seriez le plus imprudent de tous les hommes, si dans le temps même que vous avez pour ennemis les Princes de la Maison d'Autriche, vous irritiez sans aucune nécessité le Roi de France, dont la protection vous sera-toujours utile & auprès duquel vous pouvez trouver de fort grands avantages, si vous voulez entrer au service d'un puissant Monarque.* Mansfelt écouta ces remontrances d'autant plus volontiers, que son inclination ne le portoit nullement à secourir les Réformez de France. Il cherchoit à faire fortune, & à se procurer un bon établissement quelque part. C'est ce que le Parti Réformé ne pouvoit pas lui donner en France. Mansfelt offre donc à Montereau d'entrer au service du Roi

1622.

Roi avec trois mille chevaux & six mille hommes de pied , pourvu que Sa Majesté lui acorde la somme de deux cens mille écus , la dignité de Maréchal de France, quelques terres près de Paris , & le titre de Marquis ou de Comte. Il prétendoit congédier ce qui lui restoit de troupes avec l'argent que le Roi lui donneroit, & les envoier au service des Etats Généraux des Provinces-Unies. Pour ce qui concerne la Religion, c'étoit la chose dont Mansfelt s'embarassoit le moins. Son père l'avoit élevé dans l'Eglise de Rome. Mais les Espagnols qui le regardoient comme bâtard, n'ayant pas voulu le mettre en possession du bien que son père avoit dans le Luxembourg , il conçut une haine si violente contr'eux , qu'il se jetta du côté des Protestans leurs ennemis , sans abjurer formellement la Religion Catholique.

Montereau répondit à Mansfelt que ses demandes paroitroient exorbitantes. Comment , répliqua-t'il , l'*Infante Isabelle ne m'offre-t'elle pas quelque chose de plus avantageux ?* Et le Roi me fit proposer il y a quelque temps , des choses fort approchantes de ce que je lui demande maintenant. Montereau qui vouloit gagner du temps, fit entendre à Mansfelt , que la Cour de France étoit disposée à lui accorder de bonnes conditions ; mais qu'il falloit avoir un peu de patience. Je dois avertir M. le Duc de Nevers qui attend votre réponse à Châlons , dit Montereau. Il écrira ensuite à la Reine ; c'est par son canal que nous saurons les inten-

1622. intentions du Roi. Cela demande du temps à cause de l'éloignement de Sa Majesté. Un si long délai ne s'accommodeoit pas avec les affaires de Mansfelt. Il avoit promis au Duc de Lorraine de sortir au-plûtôt de son païs , & Son Altesse le pressoit de tenir sa parole. Montereau convint de cet expé-dient avec Mansfelt, que les Allemands se retireroient de la Lorraine en dix jours, qu'ils s'avanceroient vers la Meuse, & qu'ils ne la passeroient point, que le Duc de Nevers leur fourniroit cependant cer-taine quantité de pain par jour , & que Mansfelt attendroit au bord de la Meuse la réponse du Roi.

Le Maréchal de Bouillon traversa de toute sa force la négociation du Duc de Nevers avec Mansfelt. Soit que l'Admi-nistrateur d'Halberstat plus enclin que son Collégue à secourir les Réformez, l'empor-tât ; soit que Mansfelt ne fût pas entière-ment le maître de ses soldats mal discipli-nez & acoutumez au pillage, ils passèrent la Meuse, & Mansfelt sembla céder aux in-stances du Maréchal de Bouillon qui le pressoit d'assiéger Mouzon. Le Duc de Nevers renvoie promptement Montereau, & lui enjoint d'amuser Mansfelt autant qu'il pourra jusques à ce que les troupes du Roi arrivent en Champagne. Montereau qui ne manque pas d'adresse , arrête si bien Mansfelt , qu'il le rend inébranlab-le aux nouvelles sollicitations de Bouillon. Gonzague gagnoit toujours du temps : il fait tantôt une proposition à Mansfelt & tantôt

tantôt une autre. Quelquefois il conteste sur ce que le Général Alleman demande. On accepte aujourd'hui son service avec un certain nombre de troupes, & demain le Roi n'en veut pas tant. L'Armée de Mansfelt & d'Halberstat souffre cependant de la disette des vivres, leurs soldats desertent en foule, & deux mille se mutinent en un même jour. La mesintelligence se met encore entre les Chefs. Halberstat mécontent de Mansfelt pille & brûle quelques villages, & se retire à Sedan, résolu d'aller servir les Etats Généraux des Provinces-Unies avec ce qui lui reste de troupes à sa dévotion. Mansfelt fort embarrasé, ne fait presque plus quel parti prendre : à peine se croit-il en seureté parmi les siens. Le voilà qui demande retraite au Comte de Grandpré Gouverneur de Mouzon. Il donne le Duc de Saxe-Weymar en ôtage, & presque tout son canon. Grandpré accepte volontiers ce que Mansfelt lui propose. Rien ne pouvoit arriver de plus avantageux au Duc de Nevers. Les Généraux Allemans se brouillent ; leur Armée diminue tous les jours, & se soulève contr' eux ; le Maréchal de Bouillon & Mansfelt se défient l'un de l'autre ; Enfin, Mansfelt est presqu'à la discrétion du Roi.

Le Duc d'Angoulême & plusieurs autres Seigneurs eurent ainsi le temps de joindre le Duc de Nevers. L'Armée Françoise grossit ; elle doit être bien-tôt de vingt mille hommes de pied & de deux mille cinq cent chevaux. Le Chancelier de

1622. Silleri s'applaudit à lui-même du bon succès ; Et ce n'est pas sans raison. Il ména-

Mémoire du Chancelier de Silleri dans les Mémoires pour l'Histoire du Cardinal de Richelieu. 1622. geoit tout à Paris. *L'affaire a été fort bien conduite*, dit-il à son frère le Commandeur, *Sans bruit & sans faire aucune assemblée, on a détourné le plus grand orage qui se soit présenté il y a long-temps. La grandeur & la puissance du Roi se font connoître par là aux Etrangers. Il est éloigné de deux cens lieues : Et sans ordre ni commandement le Conseil qu'il a laissé à Paris, assemble une puissante Armée en moins d'un mois.* Le

Marechal de Bouillon se trouva pour lors dans une grande perplexité. Les Allemands qu'il avoit appellez, paroissoient devoir être bien-tôt réduits à la nécessité de se défendre sous les murailles de Sedan, & d'y périr peut-être de faim & de misères sans combattre, si le Duc de Nevers devenu plus fort qu'eux, entreprend de leur couper les vivres. Bouillon devoit craindre que le Roi irrité contre lui ne le dépouillât ensuite de sa Principauté de Sedan : Car enfin Sa Majesté favoit fort bien les négociations du Maréchal avec Mansfelt & Halberstat. Comment se tirera-t'il d'intrigue ? Le plus habilement du monde. Il trouve le moyen de rendre un service au Roi, & de lui faire oublier le chagrin qu'il lui a donné en appellant les Allemands.

Don Gonzalez de Cordoué qui couvroit le Luxembourg avec une Armée Espagnole d'Isabelle Archiduchesse des Païs-Bas Catholiques, avoit offert du secours au Duc de Nevers pour combattre Halberstat

1622.

stat & Mansfelt. Gonzague remercia fort honnêtement l'Infante de la part du Roi : Et pour témoigner au Général Espagnol que Louis pouvoit bien repousser les Allemands sans les troupes d'Isabelle, Nevers offrit lui-même du secours à Gonzalez, quoique les François fussent plutôt en état d'en recevoir, que d'en donner aux autres. Ce n'étoit pas ici une simple bravade. La raison de ce manège se découvre sans peine. Le Roi ne veut ruiner l'Armée Allemande, qu'en cas que Mansfelt & Halberstat s'opiniâtront à faire une diversion en faveur du Parti Réformé. On étoit bien-aise à la Cour de France que ces deux Avanturiers se jettassent sur les Païs-Bas Catholiques, & qu'ils aidassent le Prince Maurice à faire lever le siège de Bergopzom que le Marquis Spinola pressoit vigoureusement. Et c'est en quoi le Maréchal de Bouillon seconde fort bien les intentions du Roi. Il raccommode Halberstat avec Mansfelt ; il empêche que leur Armée ne se dissipe entièrement. Bouillon leur fait prendre ensuite la résolution de marcher vers le Hainaut, & de courir incessamment au secours des Provinces-Unies. Voilà comme la France fut délivrée de l'épouvante qu'une prochaine inondation de la Champagne par une multitude d'Allemands qui faisoient la guerre à la manière des Arabes & des Tartares, jetta jusques dans Paris. Les Espagnols qui offroient fièrement du secours au Duc de Nevers, penserent alors à défendre

1622. dre leurs Provinces. Ils suivent en grande diligence des gens qui prétendent défaire le Hainaut & le Brabant en allant joindre l'Armée de Maurice Prince d'Orange.

Bataille donnée à Fleuru entre le Comte de Mansfelt & Don Gonzalez de Cordouë.

Mansfelt & Halberstat avoient laissé leur gros canon & leur gros bagage à Sedan, afin de se rendre plus promptement dans les Provinces-Unies. Ils arrivèrent & Don Gonzalez de Cordoué renforcé des troupes que le Marquis Spinola lui envoia sous la conduite du Colonel Verdugo, se campe devant eux à Fleuru dans le dessein de leur disputer le passage. Il en fallut venir à une bataille rangée. Mansfelt anima ses Officiers; il leur représenta la nécessité où ils se trouvoient tous également de vaincre, ou de mourir. Mais ses exhortations ne firent aucune impression sur l'esprit de quelques mutins, que les pistoles d'Espagne avoient peut-être débauchez sous

Puffendorf, Commentar. Kerum Super- main. Au lieu de se disposer au combat, une partie de la cavalerie Allemande se soulève, & demande d'être païée. On eut beau les prier & les encourager par l'espé-

Nani, Historia Venetorum. Lib. I. rance du butin dont la victoire seroit suivie, ces gens refusèrent de marcher. Reti-

ta. Lib. V. rez à part ils demeurent spectateurs du

Vittorio Soderini, Memorie Recondite. Tom. V. Pag. 408. 409. combat & de la valeur de leurs compagnons & de leurs Généraux. On étoit tellement engagé qu'il n'y avoit plus moyen de reculer. Le courage & la prudence de Mansfelt suppléerent à la lâcheté de ceux qui

qui lui manquoient au besoin. Halberstat soutient à l'aile gauche l'effort des ennemis avec une bravoure surprenante. Mais ses gens plierent quand ils le virent hors de combat. Une balle de mousquet lui avoit cassé le bras ; on le lui coupa immédiatement après l'action. Cette première disgrâce est suivie d'une autre. Le Duc de Saxe-Weymar fut tué à l'aile droite qu'il commandoit , & les soldats effraiez ne résistent plus que foiblement aux Espagnols qui fondent sur eux avec grande impétuosité. Le combat dura cinq heures. Mansfelt & Halberstat allèrent six fois à la charge , & la victoire fut assez long-temps douteuse. Enfin , elle se déclara pour Don Gonzalez. Il demeura maître du canon & du bagage. La perte fut presqu'égale de part & d'autre. Les conniseurs avouerent que la retraite de Mansfelt , étoit plus glorieuse que la victoire du Général Espagnol. Après avoir rallié ses soldats , l'Alleman passe le lendemain à la vue de l'Armée ennemie qui le poursuit inutilement ; & se surpassant lui-même , Mansfelt fait tout ce qu'on auroit pu attendre de l'expérience & de l'habileté du plus grand Capitaine de son temps. Il entre dans le Brabant avec quatre mille chevaux , & trois mille hommes de pied , le traverse , joint à Breda Maurice Prince d'Orange qui se préparoit à secourir la ville de Bergopzom.

Le Marquis Spinola l'affiégoit dez la fin Siége de du mois de Juillet. L'Infante Isabelle Bergopzom

510 HISTOIRE DE

1622. Archiduchesse des Païs - Bas avoit mis deux armées sur pied au printemps. L'une couvroit le païs de Juliers, & l'autre étoit destinée à prendre Bergopzom. Les Espagnols espér{oient que cette conquête leur donneroit le moyen d'entrer facilement dans les Iles de Zélande ; & le Fort de Lilo dont Anvers étoit si fort incommodé, ne paroissoit pas devoir tenir long-temps après que les Provinces-Unies auraient perdu Bergopzom. Le Prince d'Orange plus attentif & plus diligent que le Marquis Spinola Général des troupes de l'Infante, s'aperçut vers le commencement du mois de Mai, que les villes de Brabant étoient fort dégarnies de soldats, à cause de l'Armée qu'Isabelle avoit envoiée sous la conduite de Don Gonzalez de Cordouë dans le Palatinat contre le Marquis de Bade Dourlach, & en Vestphalie contr'Halberstat & Mansfelt. Maurice résolut de profiter de l'occasion, & de donner au Prince Frederic-Henri son frère quinze cens chevaux & six mille hommes de pied, pour entrer dans le Brabant. Maurice méditoit cette irruption, lors qu'il apprit les réjouissances & les feux de joie qui se faisoient à Bruxelles, à cause de la victoire remportée par l'Armée Espagnole & Bavaroise sur celle du Marquis de Bade. *Aions patience*, dit alors le Prince d'Orange en fouriant, *les feux que nous allumerons nous-même bien-tôt en Brabant, rabattront un peu cette grande joie.* Frederic y fit irruption peu de temps

Nani, Historia Veneta.

Lib. V.

1622. Mercure

François.

1622.

temps après. Sa petite Armée divisée en trois corps dé sola le païs jusques aux portes de Bruxelles, de Louvain, & de Malines. Il n'y eut personne qui osât s'opposer à eux. Vingt bourgs furent brûlez ; on pilla les Eglises & les Monastères, & le butin que l'Armée des Provinces-Unies remportoit, fut estimé six cens mille florins, sans y comprendre la rançon de quatre cens prisonniers qu'elle emmena.

Quand cet orage fut passé, le Marquis Spinola toujours habile à cacher ses desseins, fait marcher son Armée à Mastricht, & il s'avance ensuite vers le Rhin. Le Duc d'Arschot, les Princes de Chimai & d'Epinoi, le Comte d'Egmond & plusieurs autres grands Seigneurs des Païs-Bas l'accompagnoient dans cette expédition. Chacun parloit diversement des vues que l'habile & dissimulé Général se pouvoit proposer, quand il ordonne subitement à Don Louis de Velasco Comte de Salazar, Général de la Cavalerie légère, de retourner en diligence du côté d'Anvers avec six mille hommes de pied & deux mille chevaux, de joindre Don Inigo de Borgia Grand-Maître de l'Artillerie, qui amenoit les troupes de Flandres, de s'emparer ensuite de Steenberg & d'investir Bergopzom. Salazar & Borgia exécutèrent fidélement les ordres de Spinola. Ils emportent Steenberg après quelque résistance, & Bergopzom est incontinent investi. Cela n'empêcha pas que trois Régimens n'y entraffent avec six Ingénieurs :

1622.

nieurs : de manière que la garnison se trouvoit de cinq mille hommes de pied & de quatre cens chevaux. Le monde se prépara pour lors à voir un beau siège. La garnison & les habitans étoient dans la résolution de se défendre jusques à la dernière extrémité. Un des plus fameux Généraux de son siècle vouloit donner en cette occasion de nouvelles preuves de sa valeur & de son expérience consummée. Maurice Prince d'Orange non moins habile que Spinola, n'étoit pas d'humeur à laisser perdre ses conquêtes. On ne doutoit point qu'il ne marchât au secours de la place, après que l'Armée Espagnole se seroit affoiblie à un siège qui devoit durer long-temps. Quand Spinola eut reçu la nouvelle de la prise de Steenberg, & que les travaux étoient commençez devant Bergopzom, il laissa le Comte de Bergues avec une Armée de quinze cens chevaux & de huit mille hommes de pied, pour observer le Prince Frederic - Henri qui couvroit les villes de Réez & d'Emeric avec un pareil nombre de troupes. Puis retournant tout à coup, Spinola prend lui-même le chemin de Bergopzom. Il arriva le 28. Juillet au camp.

Ce fut en effet un des beaux sièges qu'on eût vus depuis long-temps. On avoit employé aux fortifications de la ville tout ce que l'industrie humaine put inventer alors pour la défense d'une place dont la situation avantageuse en rendoit la prise déjà fort difficile. Il y avoit autour tant d'îles

d'îles & de petits forts, que Spinola parut étonné quand il s'apperçut que pour se rendre maître de Bergopzom, il falloit emporter prémiérement plusieurs endroits, dont chacun feroit une résistance considérable. Il ne put pas même venir à bout d'empêcher que le secours n'eintrât dans la ville par plus d'un endroit. Les Ingenieurs s'épuisèrent de part & d'autre à chercher tout ce qui peut servir à attaquer & à bien défendre une ville. Les assiégez & les assiégeans se battoient avec une bravoure extraordinaire. Mais l'Armée de Spinola s'affoiblit enfin après deux mois de siège. Dans les derniers jours de Septembre, Maurice Prince d'Orange que Frederic-Henri son frére & Mansfelt joignirent avec leurs troupes, part à la tête de vingt mille hommes de pied & de six ou sept mille chevaux, afin d'obliger les Espagnols à lever le siège. La chose réussit comme Maurice l'avoit projetée. Spinola dont l'Armée étoit presqu'entièrement ruinée, se retire en bon ordre à la prémiére nouvelle de la marche du Prince. On dit que les assiégeans avoient perdu dix à onze mille hommes, & les assiégez environ six ou sept cens. Maurice reprit Steenberg sans aucune difficulté, Spinola dont l'Armée s'étoit un peu rafraichie, & que les troupes envoiées par l'Archiduchesse augmentérent considérablement, vient se poster à trois lieues du Prince dans un champ ouvert. *On vous présente la bataille*, dit alors quel-

1622.

qu'un à Maurice. Je ne sais pas quelle est l'intention du Général ennemi, répondit Maurice. Pour moi je suis venue dans le dessein de faire lever le siège de Bergopzom, & de reprendre Steenberg. Cela est fait: je suis content. La prudence ne permettoit pas à Maurice d'exposer l'événement d'une bataille, toujours incertain & douzeux, les grands avantages qu'il venoit de remporter sur Spinola.

L'Empereur amuse le Roi d'Angleterre de la négociation d'un traité pour la restitution du Palatinat.

La prise d'Heidelberg & de Manheim, le siège de Franckendal, & la négociation commencée à Bruxelles pour l'accommodement du Roi de Bohême avec l'Empereur, n'occupoient guères moins les esprits que ce qui se passoit devant Bergopzom. Afin de sauver ce qui restoit du bas Palatinat à son Beau-fils, Jaques Roi d'Angleterre avoit fait déclarer à l'Empereur, au Roi d'Espagne, & à l'Infante Isabelle, qu'il prenoit sous sa protection les Etats héréditaires de ses Enfans, & qu'il se croiroit attaqué lui-même dans son propre pais, si les Généraux de l'Empereur ou du Duc de Bavière entreprenoient quelque chose sur Heidelberg, ou sur les autres places. On ne se mit pas autrement en peine des déclarations de Sa Majesté Britannique. Tilli Général de l'Armée Bavaroise assiégea Heidelberg fais facon, dans le temps même qu'on amusoit Jaques à Bruxelles d'une négociation pour l'accommodement de l'affaire de Frederic retiré à Sedan depuis qu'il eût congédié Mansfelt & Halberstat par le mauvais conseil

Mémoires
de Louise
Juliane.
Pag. 221.
222. 223.
Nam, Hi-
storia Ve-
netia. L. V.
1622.

conseil des Rois d'Angleterre & de Danemark. Ces deux Princes ayant engagé Frederic à faire ce que l'Empereur Ferdinand exigeoit de lui , Sa Majesté Impériale ne put se dispenser de feindre du moins de vouloir entrer en négociation sur l'affaire du Palatinat. Jaques Roi de la Grande-Bretagne devoit traiter pour Frederic son beau-fils, & l'Infante Isabelle au nom de Ferdinand. Le Chevalier Weston vint à Bruxelles de la part de Sa Majesté Britannique , & l'Infante nomma des Commissaires pour négocier avec le Ministre d'Angleterre. On demande d'abord au nom de l'Empereur que Frederic donne une déclaration de la sincérité de ses intentions d'entrer en traité , & que Weston produise le pouvoir que le Roi son maître a de promettre pour Frederic. L'Anglois présenta diverses pièces qui justifioient que Jaques étoit suffisamment autorisé , on ne s'en contenta pas. Il fallut avoir un nouveau pouvoir dans les formes de la part de Frederic.

On l'envoie de Sedan ; Et les Commissaires de l'Infante trouvent à redire que Frederic y prene la qualité d'Electeur. Ils protestèrent ne pouvoir entrer en aucun traité , à moins qu'elle ne fût omise. Tout le monde s'apperçut alors que les Ministres de la Maison d'Autriche ne cherchoient qu'à chicaner. Le Roi de Bohême refusa de se désister d'un titre que sa naissance lui donne. Mais les sollicitations du Roi Jaques plus crédule aux vaines illusions

1622. que le Comte de Gondomar Ambassadeur d'Espagne tâche de lui faire, qu'aux sages remontrances de ses plus fidèles serviteurs, l'emportèrent encore sur l'esprit de Frederic. Le Maréchal de Bouillon lui conseilla de ne rien refuser au Roi d'Angleterre, afin que ce Prince sans le secours duquel on ne pouvoit rien faire, venant à ouvrir les yeux, s'apperçût enfin que les Impériaux & les Espagnols le jouoient fort grossièrement. Frederic envoie un nouveau pouvoir, où sans prendre la qualité d'Electeur, il se réserve ses droits en général, & déclare que l'acte ne peut porter préjudice aux dignitez que ses ancêtres lui ont laissées. Les Commissaires de l'Infante se trouvent ainsi au bout de toutes leurs chicaneries. Lors que le Ministre d'Angleterre se prépare à venir au fond de l'affaire, on lui déclare froidement, qu'elle ne peut pas se terminer à Bruxelles, parce qu'elle regarde le corps de l'Empire. *Sa Majesté Impériale, disent les Commissaires au Chevalier Weston, doit convoquer une Diète à Ratisbonne, afin de conférer avec les Electeurs & les Princes sur l'affaire du Palatinat.* Le Roi de la Grande-Bretagne y peut envoyer quelqu'un de ses Ministres.

Des lettres interceptées durant cette ridicule comédie, achevèrent de découvrir les véritables desseins de la Maison d'Autriche. Un de ses Ministres les plus distingués y disoit que l'occasion de détruire tout le

Parti

1622.

Parti Protestant, étoit si favorable, qu'on ne devoit plus écouter les conseils modelez, & que le Palatinat n'étoit pas le seul païs qu'il falloit réduire. *Dieu veut*, disoit cet homme bigot & emporté, qu'on détruise tous les ennemis de la Religion Catholique. Tant de victoires miraculeusement remportées nous déclarent assez les ordres du Ciel. En demeurer là, ce seroit une ingratitudo extrême. La clémence de Charles-Quint & de Ferdinand I. a été fatale à l'Eglise. Il faut subjuguer prémièrement ceux qui ont pris le parti de Frederic. On attaquera les villes Impériales ensuite. Il sera facile de forcer celles qui refuseront de recevoir garnison. De là nous passerons plus avant. Un des premiers Officiers de l'Electeur de Maïence s'expliquoit encore plus clairement dans une lettre à l'Agent du Roi d'Espagne à Cologne. Nous serons bien-tôt maîtres de tout le Palatinat, disoit-il ; Et nous ferons ensuite la loi au Landgrave de Hesse & aux Etats voisins. Les gens clairvoians sont surpris que l'Am-bassadeur d'Angleterre poursuive avec chaleur une suspension d'armes à la Cour de Bruxelles. Comment ne s'apperçoit-il pas que c'est vouloir prendre la lime avec les dents ? Les Ministres d'Etat tant soit peu versez dans les affaires, ne conseilleront jamais une trêve si désavantageuse.

Les Anglois frémissoient de rage & de Prise d'Heidépit, en voyant que leur Roi souffroit ^{delberg &} avec patience de pareilles indignitez, après ^{de Man-} avoir défarmé son Beau-fils pour complai-

1622.

*Mémoires
de Louise
Juliane.
Pag. 224.
225.
Nani, Histo-
ria Veneta.
Lib. IV.
1622.
Wilson's
History of
Great-
Britain.*

re à l'Empereur, & abandonné le patrimoine de ses Enfans à la discréction de leurs ennemis. Tout le monde hauoit les épaules de ce que Jaques se laissoit encore amuser par le Comite de Gondomar. L'artificieux Espagnol favoit admirablement bien repaire Sa Majesté Britannique d'espérances frivoles. *Vous aurez Ratisbonne plus de satisfaction qu'à Bruxelles,* lui disoit hardiment Gondomar. Un traité fait dans les Etats de l'Empire, sera plus authentique & plus solennel, que ce qui auroit été conclu entre les Ministres de Votre Majesté & ceux de l'Infante. Cependant le Palatinat étoit sans défense par la mauvais conseils du Roi Jaques. Les places qui restoient à Frederic demeuroient à la discréction des Armées de l'Empereur & du Duc de Bavière. Sa Majesté Britannique alla s'imaginer qu'elle remédieroit à cet inconvenient, en déclarant que les places & les villes qui tenoient encore pour Frederic, étoient sous sa Roiale protection. Les Impériaux & les Espagnols n'eurent aucun égard à la déclaration de Jaques. Ils connoissoient trop bien sa faiblesse. Tilli Général de l'Armée Baroife mit le siége devant Heidelberg, & l'emporta d'assaut le 5. Septembre. Le château mal pourvu eut obligé de se rendre bien-tôt après. Manheim fut investi ensuite. Le Général Veere s'y défendit durant six semaines avec une bravoure digne de la réputation que cet illustre Anglois avoit acquise dans le monde. Il se rendit

rendit seulement lors que la poudre & les munitions lui manquèrent. Tilli se flatta d'achever la conquête du Palatinat en prenant Franckendal. Mais la saison trop avancée, & la vigoureuse résistance des assiégez, le contraignirent à lever le siége.

Je l'ai déjà dit : l'entreprise sur le Palatinat commença dans le temps que le Roi Jaques négocioit à Bruxelles, & qu'il y demandoit une suspension d'armes, du moins jusques à la fin de la Diète que l'Empereur devoit indiquer à Ratisbonne. Le Baron Digby devenu Comte de Bristol, Ambassadeur d'Angleterre à Madrid, eut des ordres pressans du Roi son maître de se plaindre à Philippe Roi d'Espagne du procédé de l'Empereur, & de sommer Sa Majesté Catholique de se joindre à Jaques pour obliger Ferdinand à tenir enfin ce qu'il avoit promis. Le Roi de la Grande-Bretagne fut, ou du moins fit semblant d'être si fort irrité, qu'il écrivit à Bristol de se retirer d'Espagne, en cas que Philippe ne donnât pas satisfaction à Sa Majesté Britannique dans un certain temps. Mais les Espagnols avoient le secret de calmer les plus grands mouvemens de la colère de Jaques. On répondit à Bristol que Philippe ne pouvoit entrer dans aucun traité avec le Roi son maître, avant que Gondomar Ambassadeur d'Espagne en Angleterre fût de retour à Madrid. L'adroit Gondomar trouvoit tous les jours quelque nouveau prétexte de différer son départ de Londres. Il appaisoit Sa Majesté

1622.

jesté Britannique, en lui faisant espérer que la conclusion du mariage de l'Infante avec le Prince de Galles, seroit incontinent suivie du rétablissement de Frederic dans ses Etats héréditaires, & dans sa dignité Electorale. Maurice Prince d'Orange fâché de ce que le Roi d'Angleterre vouloit être la duppe de Ferdinand & de Philippe, crut devoir intimider la Cour de Vienne, afin d'arrêter le dessein formé d'investir de l'Electorat Palatin Maximilien Duc de Bavière. Le Prince fit en sorte que le Comte de Mansfelt & l'Administrateur d'Halberstat, allassent depuis la levée du siège de Bergopzom prendre des quartiers dans le Comté d'Ostfrixe & dans l'Evêché de Munster. On répandoit le bruit que ces deux Avanturiers secourus du Roi d'Angleterre, recommenceroient la guerre en faveur de Frederic, si l'Empereur ne vouloit pas donner satisfaction à Sa Majesté Britannique.

**Continua-
tion de la
feinte né-
gociation du
mariage de
l'Infante
d'Espagne
avec le
Prince de
Galles.**

On ne s'étonna de ces menaces ni à la Cour de Vienne, ni à celle de Madrid. L'Empereur & le Roi d'Espagne favoient bien qu'il n'y avoit rien à craindre de la part de Jaques, tant qu'il auroit en tête de conclure le mariage de Charles Prince de Galles avec l'Infante d'Espagne. J'aurois peine à croire qu'un Roi d'Angleterre qui pouvoit choisir entre toutes les Princesses de l'Europe, ait voulu faire tant de fausses & indignes démarches pour obtenir une Fille d'Espagne qui ne lui apportoit aucun avantage, & dont les Anglois

lois ne vouloient point entendre parler, 1622.
i la chose n'étoit si bien avérée, que le *Wilson's History of Great-Britain.*
auvre Roi en devint méprisable dans toute l'Europe. Il ménagea les Papistes *Rushworth's Historical Collections.*
Anglois avec tous les soins imaginables; 1622.
ne se mit pas en peine de faire crier tous
es bons Protestans, pourvu que les Ca-
holiques contens de son indulgence, écri-
issent à Rome, qu'en considération du
mariage de son Fils avec l'Infante, Jaques
eur laissoit plus de liberté, qu'ils n'en
voient jamais eu, & même beaucoup au
lélà de ce que le Roi leur en pouvoit
corder selon les loix d'Angleterre. Dig-
ny Comte de Bristol Ambassadeur de Sa
Majesté Britannique à Madrid pressoit ex-
rêmement la conclusion de l'affaire, de-
uis que les deux Rois parurent convenir
les articles principaux du mariage. Mais
es Ministres d'Espagne tâchoient d'élu-
ler les instances de l'Anglois, en répon-
tant que rien ne se pouvant faire sans la
dispense du Pape, il falloit attendre la
éponse de Sa Sainteté sur les articles qui
ui avoient été communiqués. Tout ceci
i'est qu'une bienfaisance, disoit-on à Bristol.
La Cour de Rome ne peut faire aucune dif-
ficulté sur la dispense. Nos plus habiles Ca-
tionistes sont d'avoir que le Pape la doit acor-
ler : l'affaire est trop avantageuse à la Re-
igion Catholique.

Les Romains ne jugeoient pas tout-à-
 ait de même. Soit qu'il y eût de la col-
 usion entre le Pape & le Roi d'Espagne,
 fin de trainer l'affaire en longueur, soit
 que

1622. que la Cour de Rome eût envie de tirer de plus grands avantages d'une alliance que le Roi d'Angleterre vouloit obtenir à quelque prix que ce fût , les Cardinaux à qui le Pape donna les articles à examiner, ne les trouvèrent pas encore assez amples. On demande que l'Infante ait la liberté d'élever ses enfans dans la Religion Catholique, jusques à ce qu'ils soient en âge d'être mariez ; qu'on lui acorde une Eglise publique dans Londres , où tout le monde puisse aller librement ; que les Ecclésiastiques de sa maison ne soient point soumis à la jurisdicition des Magistrats d'Angleterre , & qu'en cas qu'ils fassent quelque chose de mal , ils ne puissent être punis que par l'Evêque Catholique, ou par un Commissaire du Pape , qui auroit une surintendance spirituelle sur la maison de l'Infante. Le Roi Jaques devoit rejeter avec indignation des propositions qui tendoient à ériger un tribunal au Pape dans le Palais même des Rois d'Angleterre , indépendant de leur autorité souveraine. Mais ce n'étoit pas là son humeur. Il répondit avec de grands ménagemens , que la Chapelle acordée à l'Infante seroit véritablement une Eglise publique , & non point un Oratoire particulier , que l'exemption demandée en faveur des Ecclésiastiques , étoit un privilége dont ils ne jouissoient pas même dans les Etats de la Communion du Pape. Pour ce qui est de l'éducation des enfans, Sa Majesté Britannique représentoit que son

1622.

Fon honneur ne lui permettoit pas d'accorder dans un acte public une chose qui feroit crier toute l'Angleterre. Le Roi consentoit que l'Infante élevât ses enfans comme il lui plairoit jusques à l'âge de sept ans; & Jaques offroit de s'engager par un article secret d'étendre le terme jusques à neuf ou dix ans, sous quelque prétexte, comme pouvoit être celui de la délicatesse du tempérament qui ne permettoit pas que les enfans fussent tirez si-tôt de la conduite de leur mère. Difsons la vérité: le Roi donnoit à comprendre qu'il feroit d'assez bonne composition sur cet article, pourvu qu'on n'exigeât pas de lui un engagement public à souffrir que ses Petits-enfans fussent élevés jusques à l'âge de douze ou quatorze ans, dans une autre Religion que celle de leur Pére, de leur Grand-pére, & de tout le Roiaume d'Angleterre. Comme Sa Majesté Britannique n'osoit pas négocier ouvertement avec le Pape, certain Agent secret faisoit favoîr à un Cardinal les intentions du Roi, & le Cardinal feignoit de s'entremettre auprès du S. Pére, afin qu'il se contentât de ce que Jaques pouvoit honnêtement accorder.

Le Conseil de Madrid paroissoit agréer les propositions de Jaques. On protestoit à Bristol que l'affaire du mariage feroit incessamment terminée. Les Espagnols prioient seulement Sa Majesté Britannique d'avoir patience jusques à ce que le Pape eût envoié sa dernière résolution.

Le

1622. Le Roi d'Espagne defavojoit l'entreprise sur Heidelberg & sur le reste du Palatinat. Ses Ministres promettoient que si l'Empereur refusoit de consentir à un acommodelement raisonnable, Sa Majesté Catholique joindroit ses armes à celles d'Angleterre, afin de retirer le Palatinat des mains de l'Empereur & du Duc de Baviére. Les Espagnols furent si fins, si dissimulez dans cette négociation, que Bristol trompé par leurs protestations & par leurs sermens, écrivit au Roi son maître, que si ces Messieurs ne parloient pas sincérement, ils devoient être plus fourbes & plus menteurs que *tous les diables de l'Enfer*. Dans la crainte que le Conseil de Madrid n'affectât sans cesse de nouveaux délais, sous prétexte qu'il falloit beaucoup de temps pour écrire & pour avoir des réponses de Rome à Madrid, Jacques crut devoir donner un temps limité. Il commande à son Ambassadeur de déclarer à la Cour d'Espagne, qu'ifiant des raisons pressantes de marier au-plûtôt le Prince de Galles, il ne peut plus attendre que deux mois, & que si avant les fêtes de Noël on ne lui donne pas une réponse positive, il cherchera un autre parti que l'Infante.

Cette déclaration précise embarrassa Philippe. Le feu Roi son père n'avoit jamais eu intention de marier l'Infante au Prince de Galles. S'il entra en négociation sur cette affaire, ce fut dans le dessein de la rompre, après avoir amusé quel-

quelque temps le Roi d'Angleterre. L'Infante élevée dans la superstition de son païs , avoit encore une si grande aversion pour ceux qui n'étoient pas de sa Religion, que la bigote Princesse paroifsoit résolue à s'enfermer plutôt dans un Couvent, que d'épouser un hérétique. Le Roi son frere écrivit là-dessus un billet au Comte Duc d'Olivarez. Philippe demandoit à son Favori qu'on trouvât quelqu'expédition qui le tirât d'intrigue sans mécontenter le Roi de la Grande-Brétagne qui en usoit avec beaucoup de franchise. *Don Baltazar de Zuniga vôtre oncle , disoit Sa Majesté Catholique au Comte Duc , fait bien que l'intention du feu Roi mon père , n'a jamais été de marier l'Infante ma sœur au Prince de Galles. Cependant l'affaire est fort avancée. Et puisque ma sœur témoigne un si grand éloignement de ce mariage , il est temps de rompre la négociation. Au nom de Dieu , trouvez un expédition qui me délivre d'embaras ; je le prendrai quel qu'il puisse être. Faites pourtant en sorte que le Roi de la Grande-Brétagne soit satisfait. Il mérite que je le ménage. Je serai content de tout ce qu'on lui accordera , pourvu que le mariage ne se concluë pas.*

La perplexité d'Olivarez ne fut pas moindre que celle de son maître. Il envoia un mémoire au Roi sur cette affaire. Olivarez y rapporte fort bien les difficultez que le Conseil de Sa Majesté pouvoit trouver dans cette occasion. Le Comte Duc

1622.

1622. Duc remarquoit judicieusement qu'on s'étoit engagé avec le Roi d'Angleterre sur deux choses, la restitution du Palatinat, & le mariage de l'Infante avec le Prince de Galles. *En concluant cette affaire, disoit-il, nous ne sommes pas sûrs de terminer l'autre.* L'Empereur ne voudra point rendre le Palatinat : il a pris de grands engagemens avec le Duc de Bavière, qu'il veut investir du Palatinat &c de la dignité Electorale de Frederic. Après que l'Infante aura épousé le Prince de Galles, la Couronne d'Espagne se trouvera dans la nécessité de se joindre à celle d'Angleterre pour retirer le Palatinat des mains de l'Empereur. Votre Majesté se brouille par conséquent avec lui, & avec toute la Ligue Catholique d'Allemagne. Or il n'y a rien de plus contraire à vos intérêts &c à votre honneur que de prendre le parti des Hérétiques contre les Catholiques. Après avoir représenté les deux extrémitez où le Roi d'Espagne semble se trouver, de mécontenter Sa Majesté Britannique, ou bien le Duc de Bavière & toute la Ligue Catholique d'Allemagne, Olivarez propose cet expédient. L'Empereur, dit-il, a deux filles. On en peut donner une au Prince de Galles, & l'autre au fils du Palatin. Le Roi d'Angleterre aura de la sorte ce qu'il souhaite plus que toute autre chose, la restitution du Palatinat. On pourra contenter le Pape &c la Ligue Catholique, en faisant éllever les enfans du jeune Prince Palatin &c de l'Archiduchesse

besse à la Cour de l'Empereur leur grand-père. 1622.

Le Comte Duc d'Olivarez suppose que selon cet expédient, le Duc de Bavière aura satisfaction, & qu'il ne se séparera pas des intérêts de la Maison d'Autriche. Mais on ne nous explique point quelle raison le Bavarois aura de ne trouver pas étrange que l'Empereur ne lui accorde pas une investiture dont la Cour de Vienne le leurre depuis long-temps. Voici, à mon avis, le dénouement de cet endroit. Ferdinand ne parla d'abord que d'investir la seule personne de Maximilien Duc de Bavière, sans rien assurer à ses descendants. On offroit de rendre le Palatinat & la dignité Electorale aux enfants du Roi de Bohême, pourvu qu'ils se fissent Catholiques. Et c'est là-dessus que l'expédient du Comte Duc est fondé. Il y avoit encore de grandes difficultez, & la chose ne se pouvoit terminer que par une longue négociation. Cependant le Roi d'Angleterre pressoit la conclusion de son affaire. Les Espagnols tâchoient de leur côté de gagner du temps, à la faveur des conditions que le Pape demandoit, & que Sa Majesté Britannique ne vouloit pas accepter absolument. Jaques applana si bien les obstacles, que les Espagnols ne furent plus comment reculer. Il consentit que le Roi Catholique stipulât dans les articles publics, que les enfants de sa sœur & du Prince de Galles fussent élevés dans la Religion Romaine jusqu'à l'âge de

1622.

de dix ans , & que les Ecclésiastiques de la maison de l'Infante accusiez de quelque crime , fussent jugez par l'Evèque Catholique , ou par le Vicaire du Pape , qui les banniroit d'Angleterre , ou les abandonneroit au bras séculier , après les avoir dégradez de leur Ordre . Le Comte de Bristol pressoit si vivement la conclusion du mariage , que le Roi d'Espagne qui ne trouvoit aucun prétexte plausible de rompre la négociation , promit d'obtenir la dispense du Pape dans trois ou quatre mois au plus tard , & de convenir cependant avec le Roi d'Angleterre des autres conditions du mariage , où l'intervention du Pape n'étoit pas nécessaire.

La passion aveugle & demesurée que Jaques avoit d'accommoder l'affaire du Palatinat par une négociation , & de conclure le mariage de son Fils avec l'Infante , le rendoit encore plus sourd aux instantes prières que Soubize frère du Duc de Rohan lui étoit allé faire , d'envoier

La Rochelle du secours à la ville de la Rochelle , que est attaquée le Roi de France faisoit attaquer par terre & par mer . Invariable dans sa fausse

politique , Jaques refusa toute sorte d'assistance . Il crut acorder beaucoup en promettant ses bons offices & son intercession auprès de Louïs . Un Ambassadeur d'Angleterre pria Sa Majesté Très-Chrétienne d'accorder la paix à ses sujets Réformez . Mais la Cour de France n'avoit pas grand égard aux demandes du

1622.

du Roi de la Grande-Bretagne. Outre qu'on y voioit avec chagrin l'empressement extraordinaire de Jaques pour s'allier étroitement avec l'Espagne ; Louis & ses Ministres favoient fort bien qu'il n'avoit point envie d'aider les Réformez. Sa Majesté Britannique affectoit de condamner leur prétendue rebellion, pour ménager le Pape dont elle cultivoit les bonnes graces avec soin, & pour couvrir une difette perpétuelle d'argent, qui ne lui permettoit pas de faire aucun effort au dehors. On ne vid jamais moins de prudence, ni moins de régularité que dans la conduite de ce Prince. C'étoit l'intérêt de l'Angleterre, de ne souffrir pas que la Maison d'Autriche & la Couronne de France devinssent trop puissantes, & de soutenir les Protestans, dont un Roi de la Grande-Bretagne doit se rendre le Chef, & le premier Protecteur, s'il veut se faire respecter dans l'Europe. Mais Jaques se glorifioit de ne suivre aucune des maximes dont la Reine Elizabeth s'étoit si bien trouvée. Il enduroit patiemment que la Maison d'Autriche & la France s'agrandissent en ruinant le Parti Protestant. Elizabeth fecourroit fortement les Provinces-Unies, & son foible Successeur permettoit à ses sujets d'aller servir l'Infante Isabelle au siége de Berg-opzom. Les Anglois voioient avec chagrin cette fausse & pernicieuse politique. Quelques-uns eurent la générosité de fournir à Soubize de quoi équiper une

1622.

petite flotte de dix ou douze vaisseaux, chargez de tout ce qui étoit nécessaire au secours de la Rochelle. Ils périrent malheureusement dans le port avant que Soubize se fût embarqué.

*Bernard,**Histoire de**Louis XIII.**Liv. VIII.**& IX.**Mercure**François.**1622.**Vittorio**Siri, Memo-**rie Recondi.**te. Tom. V.**Pag. 415.**416. 417.*

Tout sembloit conspirer à la ruine des Rochelois ; réduits à défendre les murailles de leur ville. L'Europe admira leur grand courage dans les disgraces qu'ils eurent cette année. Le Comte de Soissons bloquoit la Rochelle avec une armée lestre d'environ dix mille hommes de pied & de cinq ou six cens chevaux. Le Maréchal de Vitri la commandoit sous huit. Pompée Targon Ingénieur Italien au service du Roi, commença d'élever un fort dans un endroit distant des murailles de la ville d'environ quatre ou cinq cens toises, & à sept ou huit cens pas de la mer. Targon prétendoit empêcher par là que les vaisseaux n'entrassemnt dans le canal de la Rochelle. Il méditoit de faire encore une estacade, qui traversant le canal en fermeroit l'entrée. Le fort fut beaucoup avancé nonobstant les sorties continues de la garnison de la Rochelle sur les travailleurs. On le nomma le Fort Louis : il en sera souvent parlé dans la suite de cette Histoire. Pour ce qui est de l'estacade, elle fut seulement ébauchée. On ne concevoit pas bien le véritable dessein de l'Ingénieur. Il ne communiqua point son secret. Tout cela incommodoit fort la Rochelle. Louis sembloit devoir prendre facilement cette puise

1622.

fante ville, après la réduction du Langue-doc & de la Gienne. Le gué du canal étoit bien reconnu & sondé. L'Ingénieur Targon y passa durant la basse marée à la tête de plusieurs autres.

Les Rochelais tâchent de se dédommager par mer, & de reprendre la ville de Roian. Mais la flotte du Roi assemblée des ports de l'Océan & de la Méditerranée vient tout à coup fondre sur la leur. Le Duc de Guise commandoit la première. Il avoit environ quarante-cinq vaisseaux, & dix galères que le Comte de Joigny cadet de la Maison de Retz amena. Le Roi s'étoit encore accommodé du grand galion de la Religion de Malte & d'un autre de Venise. C'étoit là une des plus grandes flottes que les Rois de France eussent encore équipée. Elle n'effraia pas les Rochelais : ils se préparèrent à la combattre avec 55. ou 56. vaisseaux qu'ils avoient en mer. On se rencontra vers la fin de Septembre près de l'Ile de Ré. Le combat fut long & opiniâtre. Mais les Rochelais eurent enfin du désavantage. Ils se retirèrent le mieux qu'il leur fut possible. On auroit ruiné leur flotte entière, si la paix concluë devant Montpellier entre le Connétable de Lévis-Diguères & le Duc de Rohan, & confirmée solennellement par le Roi, n'avoit pas arrêté le Duc de Guise, qui se préparoit à profiter de sa victoire. La paix étoit signée avant le combat naval. Guise & les Rochelais ne l'ignoroient pas. On

Z 2 feignit

1622.

feignit de n'en rien favoîr de part & d'autre. Le Duc avoit envie de se signaler par la défaite des Rochelois : & ceux-ci espéroient d'obtenir de meilleures conditions, ou du moins de faire mieux observer celles que le Roi acordoit s'ils pouvoient venir à bout d'affoiblir considérablement la puissance du Roi sur la mer. Le mauvais succès du combat les contraignit à demander les premiers au Duc de Guise, qu'il leur fût permis de recueillir les fruits de la paix faite devant Montpellier. Donnons maintenant le détail de cette affaire, elle fut négociée avec beaucoup de peine, & le Prince de Condé la traversa le plus long-temps qu'il lui fut possible.

Conférence entre le Connétable de Lesdiguières & le Duc de Rohan pour la paix.

Le Duc d'Halluin fils du Comte de Schomberg ayant conduit au Roi par le Rhône un renfort de trois mille Allemands débauchez à Mansfelt en Champagne, on résolut d'assiéger Montpellier. La ville étoit bien fortifiée & abondamment pourvue de tout par les soins du Duc de Rohan. Louis devoit craindre que son Armée déjà fatiguée par les sièges précédens, ne se ruinât entièrement, si les maladies communes dans cette saison s'y mettoient, de même que l'année précédente à Montauban. On s'empara de quelques places avant que d'arriver devant Montpellier. Le Duc de Montmorenci prit Mauguio ; & le Prince de Condé fit assiéger Lunel & Marsillargues en même temps, villes situées à demi-lieu

l'une

l'une de l'autre. Celui qui commandoit dans Lunel avoit promis de faire une belle résistance , si le Duc de Rohan vouloit jeter cinq cens hommes dans la place. On en fit entrer huit cens. Mais quelle Bernard ; fut la surprise de Rohan, quand il fut que Histoire de Lunel s'étoit rendu aussi bien que Mar- Louis XIII. sillargues , quoique la brèche ne fût pas Histoire du raisonnnable ! La capitulation est violée en Connétable présence du Prince de Condé. Les soldats de Lestu- de la garnison furent chargez après leur guîtres. fortie, on en tua , on en estropia plu- Liv. XI. sieurs , on désarma tous les autres. Bassompierre indigné de ces infidélitez fit de Roban. pendre douze soldats de l'Armée du Roi Liv. II. qui ramenoient à Lunel quelques uns de Journal de la garnison qu'ils avoient pris & dépouil- Bassompierre. Pour sauver son honneur , Condé Tom. II. feignit d'approuver la juste sévérité de Bassompierre. Mais le Prince étoit la vé- Lettres de ritable cause de ces inhumanitez par les Puisieux ordres secrets qu'il donnoit , ou du moins dans les Mémoires pour l'His- par sa connivence affectée. La rigueur toire du exercée contre la garnison de Lunel , ef- Cardinal de fraia tellement celle de Soumières , que Richelieu. quinze cens hommes de guerre se rendirent sans résistance. Il y eut encore quel- que chose de plus honteux dans cette lâ- che capitulation. Les Capitaines laissèrent leurs armes aux ennemis , moiennant la somme de deux mille écus.

Le Connétable de Lestigières & le Duc de Rohan conféroient alors sur les conditions d'une paix générale. Puisieux & ceux de son parti la souhaitoient , afin

1622. de diminuer le crédit & l'autorité du Prince de Condé. C'étoit le seul moyen de lui ôter honnêtement la Lieutenant Générale de l'Armée du Roi. Le commandement appartenoit de droit au Connétable & préférablement à tout autre. Mais Lesdiguières ne vouloit pas choquer le premier Prince du sang, en le réduisant à la nécessité de quitter l'Armée, ou d'y servir comme un simple volontaire sous le Roi. Le Connétable se préparoit à retourner en Dauphiné, sous prétexte d'y aller querir un puissant renfort pour l'Armée du Roi, en cas que la paix ne se fit pas. La négociation commencée entre Rohan & Lesdiguières donna une extrême inquiétude à Condé. Il ne faisoit paroître tant d'animosité contre les Réformez, que pour les réduire au desespoir, & pour les porter aux dernières extrémitez. Son Altesse publia hautement, que si le Roi entroit une fois dans Montpellier, elle feroit piller la ville, malgré les soins & les précautions que les autres prendroient en faveur des habitans. Ces discours les intimidèrent si fort qu'ils résolurent de s'exposer plutôt à tout, que d'ouvrir leurs portes à Sa Majesté. Le seul mot de *paix* n'allarmoit guéres moins le Pape que le Prince de Condé. Puisieux la souhaitoit, afin d'établir mieux sa faveur & sa fortune. Mais il avoit aussi de grands ménagements pour la Cour de Rome. Il enjoignoit au Commandeur de Silleri son oncle Ambaf-

sadeur à Rome d'assurer le S. Père, que Louis ne se proposoit point d'autre but que de maintenir, d'étendre, & d'affermir la Religion Catholique de concert avec Grégoire. Indigne esclavage des Souverains de la Communion du Pape ! Ne peuvent-ils donc pourvoir au bien de leurs Etats dans les affaires où l'autorité Pontificale est intéressée, sans avoir premièrement obtenu l'agrément du Supérieur qu'une ridicule superstition leur donne ?

Lesdiguières & Rohan convinrent à S. Privat des mêmes conditions, à peu près, qu'ils avoient réglées dans leur conférence du Pont S. Esprit au commencement de cette année. Le Connétable demandoit deux choses particulières à ceux de Montpellier ; qu'une partie de leurs nouvelles fortifications fût rafée, & que le Roi entrât dans la ville avec ses troupes. Rohan répondit à cette dernière demande, que les menaces du Prince de Condé avoient jetté une si grande épouvante dans l'esprit des habitans, qu'ils n'y consentiroient jamais. Le Connétable ne voulut pas se désister de la condition. *Ce seroit une chose bonteuse & mouie,* disoit-il, *que le Roi fût venu aux portes d'une ville de son Royaume, sans avoir la liberté d'y entrer.* Le Duc de Rohan qui n'étoit pas autorisé pour consentir à cette proposition, s'offrit d'aller à Montpellier, & de savoir le sentiment des habitans. Le Maréchal de Crequi conduisit le Duc Z 4 jusques

1622. jusques aux portes de la ville. Mais Rohan ne put rien obtenir. Outre que les gens étoient trop effraieez, ils espéroient que dans une faison déjà fort avancée, ils ne défendroient pas moins bien leur ville munie de toutes les choses nécessaires, que ceux de Montauban. *C'est là votre dernière résolution,* leur dit alors le Duc de Rohan; *Comportez vous en braves gens: je vais vous chercher du secours, & je ne vous manquerai pas au besoin.* Il sort là-dessus de Montpellier, & se prépare à se signaler encore comme il avoit fait l'année précédente à la conservation de Montauban.

On délibére
dans le Con-
seil du Roi
sur une de-
mande que
font les ha-
bitans de
Montpel-
lier.

Bullion Conseiller d'Etat attendoit aux portes de Montpellier la réponse positive des habitans. Ils persistérent à supplier humblement Sa Majesté de vouloir bien se relâcher sur l'article de son entrée dans la ville. On offroit d'y recevoir le Connétable avec les forces qu'il auroit, dez que le Roi se feroit éloigné de dix lieues. Bullion rapporte cette résolution, & le Roi assemble promptement son Conseil. Le Prince de Condé, le Connétable de Lesdiguières, les Maréchaux de Praslin, de S. Geran, & Crequi, les Ducs de Montmorenci & d'Epernon, Bassompierre & plusieurs autres Officiers y furent appellez. Bullion fait son rapport, & le Roi lui demande son avis. *Sire, ajouta* Bullion, *j'ai toujours entendu dire que dans la guerre, celui qui en a le profit, en remporte aussi toute la gloire. C'est-pourquoi*

*Journal de
Bassom-
pierre.
Tom. II.*

quoi je conseille à Votre Majesté d'aller à ce qu'il y a de solide sans s'arrêter à de petites formalitez qui ne sont pas essentielles. Si les habitans de Montpellier vous refusoient l'obéissance qui vous est due, je dirois qu'il les faut exterminer. Mais c'est un peuple effraie des menaces qu'on lui a faites de brûler la ville, de violer les femmes & les filles, enfin de lui faire sentir les derniers effets de votre indignation. Ces gens vous supplient au nom de Dieu que Votre Majesté se contente que M. le Connétable reçoive leurs soumissions. Il y entrera avec les forces que vous lui donnerez, il fera reconnoître votre autorité : n'est-ce pas la même chose que si vous y entriez vous-même ? Pourquoi voudriez-vous sur une petite formalité, rompre une paix utile & honorable dans le fond, entreprendre une longue guerre dont l'événement est douteux, & la dépense excessive, & exposer votre personne aux dangers d'un siège dans un païs où les chaleurs sont extraordinaires ? Vous pouvez donner la paix à vos sujets rebelles. Ceux de Montpellier supplieront Votre Majesté d'entrer dans leur ville. Et pendant qu'ils feront les préparatifs nécessaires pour vous y recevoir, on leur dira que l'impatience que vous avez de joindre les Reines à Lion, ne vous permet pas d'attendre plus long-temps, que vous allez à Nîmes & à Uzez, & que M. le Connétable recevra leurs soumissions de votre part. Cet expédient courre tout : il avance même vos affaires.

1622.

Le Prince de Condé ne put écouter sans chagrin & sans impatience un avis si modéré, si judicieux. Il se mit à déclamer contre Bullion & contre ceux du parti de Puisieux. *On a négocié cette paix à l'insçu du Roi & de son Conseil,* disoit le Prince enflammé de colère: *on prétend la conclure maintenant d'une manière honteuse & infame.* Louis arrêta Condé par la main, & lui dit de laisser parler les gens avec une pleine liberté. Mais le Prince faisoit toujours mille grimaces, il murmuroit entre ses dents contre ceux qui approuvoient le conseil de Bullion. Le tour de Bassompierre vint. Comme il se déclaroit ami particulier de Puisieux, le Prince qui n'étoit pas maître de lui-même, s'écria: *Nous savons par avance le sentiment de M. de Bassompierre: il dira comme les autres.* Qui en doute? Condé ne devina pas bien en cette rencontre. Soit que le Roi donnât à connoître que l'avis de Bullion ne lui plaisoit pas; soit que Bassompierre voulût ménager Condé qui crooit sans cesse contre lui; soit que n'aient pas examiné la chose de sang froid, il se fut laissé prévenir, qu'il y avoit trop de hardiesse & d'insolence dans ce que les gens de Montpellier demandoient, Bassompierre se déclara fortement contre le sentiment de Bullion & de ceux qui avoient opiné.

Sire, dit Bassompierre, je suis d'avis que Votre Majesté se leve de son Conseil, & qu'il le rejette avec un noble & généreux dédain les propositions des gens de Montpellier,

4

le conseil qu'on lui donne de les accepter. 1622.
 Si vous étiez devant Strasbourg, Anvers, ou Milan, & qu'il fut question de traiter avec les Puissances à qui ces villes appartiennent, la condition de n'y entrer pas, seroit peut-être supportable. Mais qu'un Roi de France victorieux & à la tête d'une bonne Armée, au lieu de donner la paix à une partie de ses sujets rebelles qui sont sans ressource & réduits à l'extrémité, recouvre d'eux des conditions honteuses, c'est une chose qui ne doit pas être écoutée, bien loin que vous l'acceptiez. Quoi donc ! les habitans de Montpellier vous refuseront l'entrée de leur ville ? Ils vous en fermeront les portes ? Avant que vos sujets vous fassent serment de fidélité, vous leur obéirez en vous éloignant de dix lieues ? Un Roi qui se soumet à de pareilles conditions, doit se préparer à recevoir des outrages encore plus grands de la part des autres villes Huguenotes. Cet exemple les rendroit étrangement audacieuses. Il paroitra par le traité, dit-on, que le Roi a pu entrer dans Montpellier. C'est ici un article secret que le monde ne saurapas. Est-il vraisemblable qu'une chose connue des principaux habitans de Montpellier, demeure long-temps cachée ? Au nom de Dieu, Sire, prenez une ferme résolution, & ne vous en désistez point. Je dis plus : opiniâtrez-vous à ruiner ce peuple rebelle & insolent ; ou bien à le réduire à une parfaite soumission. Le conseil que je donne, est contraire à mes intérêts particuliers. Votre Majesté m'a fait

1622. la grace de me promettre un Bâton de Maréchal de France. Si la paix se conclut aujourd'hui j'acquiers certainement une belle récompense que je n'ai pas encore méritée par mes services. Et si le siège de Montpellier se forme, je cours risque d'y perdre la vie. Les choses tourneront peut-être de telle manière, que Votre Majesté sera obligée de ne m'honorer pas sitôt de la dignité qu'elle m'a promise. Mais je veux bien m'exposer à cet inconvenienc. Je vous supplie très humblement, Sire, de ne me déclarer Maréchal de France qu'après que Votre Majesté se sera vengée de l'affront que des rebelles veulent lui faire, & qu'elle aura humilié une ville trop orgueilleuse.

Le Prince de Condé tressailloit de joie en écoutant Bassompierre. Voilà, Sire, dit le Prince en se levant, voilà un homme de bien. C'est ainsi que les bons serviteurs de Votre Majesté doivent être jaloux de son honneur. Il parut que Bassompierre avoit parlé selon le cœur de son maître, & qu'il connoissoit bien le foible du Roi. Louis se leva brusquement, & sans donner aux autres le temps d'opiner, allez, dit-il en se tournant vers Bullion, allez dire aux gens de Montpellier, que j'impose des conditions à mes sujets, & que je n'en recevois point d'eux. S'ils ne veulent pas accepter celles que je leur accorde, je saurai bien les forcer à m'obéir. Le Prince de Condé content au dernier point embrassa Bassompierre. Il dit mille biens de lui en présence du Roi & des Seigneurs. Cette bonne

1622.

bonne humeur de Condé ne lui durera qu'autant que Bassompierre parlera conformément aux inclinations & aux intérêts de Son Altesse. On le menacera de le perdre, dez qu'il paroîtra trop ami de Puisieux & des gens opposez à Condé. Quoique le Connétable de Lesdiguières fût mécontent dans son cœur, de ce que Sa Majesté trompée par un conseil spacieux, mais capable de porter les choses aux dernières extrémitez, rompoit un traité qu'il avoit négocié, il n'osa pas s'opposer au torrent. Après avoir seulement reconnu la ville de Montpellier, & donné quelques avis, il retourna en Dauphiné sous prétexte d'y aller querir des troupes fraiches. La crainte de donner trop de jalouzie au Prince de Condé, fut la raison véritable de ce départ.

Qu'il y auroit de choses à dire sur cette résolution extrême, que Louis vient de prendre par humeur & par colère, plutôt que par raison ! Je ne prétends pas justifier l'opiniâtreté des habitans de Montpellier à ne recevoir point le Roi dans leur ville. N'auroient-ils pas mieux fait de se soumettre à ce que Sa Majesté demandoit, & de prendre des mesures pour empêcher que le Prince de Condé n'exécute ses cruelles menaces ? La chose n'étoit pas impossible. Mais le Conseil du Roi ne devoit-il pas aussi être plus sage que de pauvres gens effarouchez, & par les discours d'un premier Prince du sang, & par les violences & les infidélitez commises

1622.

ses depuis peu en plusieurs endroits? Louis auroit sauvé la vie à des milliers d'hommes tuez sous les murailles de Montpellier. Elles furent teintes du sang de la première Noblesse de France, & d'un grand nombre de braves & habiles Officiers. Un Roi s'expose-t'il à être moins respecté, moins chéri de son peuple, quand il aime mieux épargner le sang de ses sujets, que d'user à la rigueur de tous les droits que la Souveraineté paroit lui donner? Les Princes Chrétiens font-ils dispensez d'obéir aux principaux commandemens de celui dont ils font gloire, si nous les en croions, d'être les premiers serviteurs? Est-ce que le point d'honneur & la raison d'Etat, l'emportent sur tous les préceptes de l'amour du prochain? que dis-je? sur les premiers principes de l'humanité?

Siege de
Montpel-
lier.

Vie du Duc
d'Epernon.
L. VIII.
Journal de
Buffompier.
re. Tom. II.

Dans le premier conseil de guerre qui fut tenu sur la manière de former le siège de Montpellier, le Duc d'Epernon revenu de son pèlerinage de Notre Dame de Montserrat, où il étoit allé s'acquitter de je ne sai quel vœu superstitieux qu'il avoit fait autrefois; Epernon, dis-je, fut d'avis que le Roi se faisît d'abord d'une éminence appellée le tertre de S. Denis. On vasioit de là toutes les fortifications de la place. En gardant bien cet endroit, & en y mettant une bonne artillerie, il étoit impossible que les assiégez pussent aller de la ville à la défense de leurs pièces détachées, ni qu'ils y demeurassent en seureté.

De

De manière que Montpellier étoit pris en
 quinze jours , si le Prince de Condé ne se
 fût pas ouvertement opposé au bon avis
 que donnoit un ancien Officier. Condé
 vouloit faire tout de sa tête. Jamais hom-
 me n'eut meilleure opinion de lui-même,
 & jamais Prince n'entendit moins le mé-
 tier de la guerre , ni ne fut moins habile
 à prendre les villes. Il eut la honte de
 lever les plus grands sièges où il comman-
 da. Les Maréchaux de France & les Of-
 ficiers subalternes qui n'aimoient point
 Condé , prenoient souvent plaisir à le
 laisser faire. On étoit bien-aise qu'ilache-
 vât de se perdre dans l'esprit du Roi. Cor-

1622.
Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. IX.

Mercure
François.

1622.

Vittorio Si-
sini Nonice du Pape remarquoit encore *ri, Memorie*
 fort bien , que la plûpart des grands Sei- *Recondite.*
 gneurs de France qui accompagnèrent *Tom. V.*
 Louis dans cette expédition, ne servoient *Pag. 414.*
 que foiblement. Ils craignoient que le Roi
 devenu trop puissant par l'entiére destruc-
 tion du Parti Réformé , n'entreprît de ré-
 duire ensuite tous ses sujets à l'esclavage ,
 où ils se trouvèrent en effet après la prise
 de la Rochelle. C'est - pourquoi les Sei-
 gneurs exhortoient Louis à la paix. Et
 quand ils s'apperçurent que Sa Majesté
 s'opiniâtroit véritablement à suivre le
 conseil violent que Bassompierre lui avoit
 donné , quelques-uns des principaux Of-
 ficiers de l'Armée empêchèrent fourde-
 ment que le siège de Montpellier ne s'a-
 vançât. France, tu pourrois être aujour-
 d'hui heureuse & florissante , si les grands
 Seigneurs plus constans dans une maxime
 si né-

1622.

si nécessaire à leur liberté & à celle de leurs compatriotes , eussent refusé généreusement de seconder le Cardinal de Richelieu dans le projet qu'il formera bien-tôt d'achever la destruction des Eglises Réformées ! La Noblesse & le peuple ne génoient pas aujourd'hui sous le joug le plus accablant qui fut peut-être jamais.

Calonge Gouverneur de Montpellier, Gentilhomme dont l'esprit & le courage étoient également estimés , & qui acquit une gloire immortelle à la défense de Montpellier , s'aperçut de l'importance du tertre de S. Denis. Il s'en faisit immédiatement ; il y fait un petit travail , il y met quelques soldats en garde. Les Officiers de l'Armée du Roi ouvrirent alors les yeux. On résolut de forcer cet endroit. L'entreprise réussit. Mais Calonge persuadé que sa place est infailliblement perdue si les assiégans ont le temps de se fortifier dans ce poste , se prépare à le reprendre promptement. Il n'en seroit pas venu à bout , si le Prince de Condé eût voulu suivre un autre avis que le Duc d'Epernon donna , de laisser à S. Denis un bon corps de garde à cheval , afin de repousser les assiégez quand ils viendroient reprendre un endroit qui les incommoderoit extrêmement. Calonge sort en plein midi à la tête de cinq cens hommes de pied & de trente chevaux ; attaque si vigoureusement le poste de S. Denis qu'il l'emporte. Au bruit de cette sortie , le Duc de Montmorenci , le Duc de Froufac jeune Seigneur

Seigneur, fils unique du Comte de S. Pol,^{1622.}
 cadet de la Maison de Longueville, & qui
 n'étoit venu au camp que depuis deux
 ou trois jours, plusieurs autres person-
 nes distinguées qui se trouvent auprès du
 Roi, montent incontinent à cheval, la
 plupart sans bottes, & courent au secours
 de ceux qui disputoient encore aux assié-
 gez le tertre de S. Denis. Fronsac, le
 Marquis de Beuvron, le Vicomte de Ca-
 nillac, Combalet neveu du feu Conné-
 table de Luines qui avoit épousé la Vi-
 gnerod cette chére & fameuse niéce de
 Richelieu, que le Pape faisoit alors Car-
 dinal, & plusieurs autres gens distinguez
 furent tuez dans cette action. Le Duc de
 Montmorenci demeuroit prisonnier, si
 Argencour Officier de la garnison de
 Montpellier, n'eût fait échapper un Sei-
 gneur dont le nom étoit respecté dans tout
 le Languedoc. Quelques soldats le pour-
 suivirent, & il reçut deux coups de pic-
 que en fuyant au plus vite.

Zamet Maréchal de Camp dans l'Ar- Mort de Za-
 mée du Roi eut le lendemain la cuisse em- met Maré-
 portée d'un coup de fauconneau. Il en chal de
 mourut peu de jours après. Les Histo- Camp dans
 riens parlent avantageusement de la bra- l'Armée du
 voure & des belles qualitez de cet Officier, Roi.
 qui montoit par degrés aux prémières di-
 gnitez de l'épée; il parloit plusieurs lan-
 gues avec beaucoup de politesse. Non
 content d'avoir bien appris les Mathéma-
 tiques, & tous les principes de l'Art Mi-
 litaire, il favoit encore l'Histoire en per-
 fection.

1622. me , dit Bassompierre , & digne de l'emploi. Mais il étoit si étroitement lié au Prince & à Schomberg , que le Chancelier de Silleri , Puisieux son fils , & leur cabale , redoutoient Aligre plus qu'aucun autre. Puisieux avoit tâché d'obtenir du Roi que les feaux fussent rendus à Silleri. Mais le Prince de Condé & Schomberg détournèrent Louis d'accorder cette grâce à Puisieux. Sa Majesté lui fit dire par Bassompierre de ne penser plus à cela. *De grace , répondit Puisieux à Bassompierre , représentez au Roi qu'il est d'une extrême importance pour son service , que celui qui aura les feaux vive en bonne intelligence avec Mr. le Chancelier. Et cela n'arrivera jamais si Aligre les obtient. Au nom de Dieu que Sa Majesté jette les yeux sur un autre.* Louis ne voulut rien promettre. Outre qu'il avoit de l'inclination pour Aligre , tout le petit couché parloit en sa faveur. On appelloit ainsi les Courtisans qui demeuroient avec le Roi , après qu'il avoit donné le bon soir à tous les autres. Sa Majesté veilloit encore une ou deux heures ensuite. La seule chose que Bassompierre put obtenir , ce fut que la nomination d'Aligre seroit différée de quelques jours. Dans les intrigues de Cour , le moindre délai suffit souvent pour faire échouer l'affaire qui paroît la plus sûre. Puisieux eut ce qu'il demandoit par une avantage assez bizarre : rapportons la. Elle nous apprend que les Rois distribuent ordinairement les plus grandes dignitez,

gnitez , par cabale , par humeur , par caprice , plutôt que par raison. 1622.

Condé plein de nouvelles espérances de perdre Puisieux , dez qu'Aligre auroit les feaux , s'imagina qu'il réussiroit encore plus facilement dans son projet , s'il venoit à bout de ce qu'il avoit déjà inutilement tenté ; je veux dire , s'il détachoit Bassompierre du parti de Puisieux . Son Altesse ordonne donc à l'Abbé Rucellaï un de ses confidens , de faire encore la proposition à Bassompierre , & de l'intimider. L'Abbé le rencontra dans la chambre du Roi avec le Maréchal de Praslin. Il les tire tous deux à quartier , & parle de la sorte à Bassompierre . Monsieur , vous êtes le Seigneur de France , à qui j'ai les plus grandes obligations ; & je cherche toutes les occasions possibles de vous témoigner ma reconnaissance. Vous savez les soins que j'ai pris de vous procurer les bonnes grâces de Mr. le Prince , & la peine que j'ai à vous les conserver. Je le trouve mécontent de vous au dernier point. Il est persuadé que Mr. de Puisieux lui rend de mauvais offices auprès du Roi , & il craint que vous ne soiez d'accord avec ses ennemis , puisque vous préférez l'amitié de Mr. de Puisieux à la sienne. J'ai joué mille personnages différens pour guérir M. le Prince de ce préjugé : Et je ne puis rien gagner. Il m'a dit enfin , qu'après vous avoir offert son amitié tout entière , pourvu que vous renonciez à celle de Mr. de Puisieux , on vous accorde encore aujourd'hui pour penser à la

1622.

à la proposition. Mais il n'y a plus de retour après cela. J'ai cru devoir vous donner cet avis en présence de Mr. le Maréchal que vous aimez comme votre père, & je suis bien-aise qu'il soit témoin qu'il n'a pas tenu à moi que vous ne fussiez à couvert du malheur dont vous êtes menacé. Faites y réflexion. M. Aligre sera demain Garde des Sceaux. Mr. le Prince, Mr. de Schomberg & lui travailleront de toutes leurs forces à ruiner Mr. de Pufieux & ses amis. Le Triumvirat disposera de tout. Ils abaisseront, ils élèveront ceux qu'il leur plaira.

Le Roi appella Bassompierre lors que Rucellai finissoit son message. Soit que Bassompierre fût agité véritablement de diverses pensées ; soit qu'il affectât de paraître distrait, afin d'avoir occasion d'en dire au Roi la raison, si Sa Majesté la lui demandoit, elle ne manqua pas d'interroger Bassompierre pour savoir d'où lui venoit cette distraction extraordinaire. Je songe, Sire, répondit l'adroit Courtisan, à une harangue extravagante que Rucellai vient de me faire en présence de Mr. de Praslin. Et j'en suis plus étonné pour vous que pour moi. On me déclare de la part de Mr. le Prince, que je ne dois jamais prétendre à l'honneur de ses bonnes grâces, à moins que je ne renonce à l'amitié de Mr. de Pufieux. Mr. le Prince, dit-on, Schomberg & Aligre que vous allez faire Garde des Sceaux, seront désormais trois têtes sous un bonnet. Ils gouverneront l'Etat

L'Etat à leur fantaisie, ils agrandiront leurs partisans, & ils ruineront leurs ennemis. Jugez, Sire, où Votre Majesté & les gens qui ne veulent dépendre que d'elle, en seront réduits. Cela fut plus que suffisant pour irriter un Roi jaloux de son autorité, & déjà prévenu que Condé remuoit ciel & terre pour se rendre maître absolu des affaires. *Ils n'en sont pas encore où ils pensent,* répondit Louis. *Je les empêcherai bien d'exécuter leurs beaux projets.* Le Roi appella le Maréchal de Praslin qui n'étoit pas moins choqué des desseins du Prince de Condé. Praslin confirme la vérité du rapport que Bassompierre a fait, & il anime le Roi à rompre ces indignes cabales.

Content de n'avoir pas manqué son coup, Bassompierre alla dire à Rucellai, que ni les menaces, ni la disgrace ne lui font point abandonner ses amis. *Au contraire, cela me lie plus fortement à eux,* ajoûta-t-il. *Mr. le Prince prétend me faire peur. Ce n'est pas le moyen de me gagner. Je serai toujours son très-humble serviteur. Il m'estimeroit moins, si je commettois une lâcheté pour obtenir ses bonnes graces.* Ca fut la dernière intrigue dont l'Abbé Rucellai se mêla. Il mourut du pourpre peu de jours après. Heureux peut-être de ne survivre pas à la disgrace du Prince de Condé son patron à la Cour de France, depuis la mort du Connétable de Luines ! Ce n'étoit pas assez que d'avoir exolus Ali gre, il falloit lui substituer quelqu'un qui fût

1622.

fut ami de Puisieux. Bassompierre proposa Caumartin ancien Conseiller d'Etat. Louis eut de la peine à se déterminer en sa faveur. *Mon Dieu!* disoit Sa Majesté: *Mr. de Caumartin est bégue, & je le suis aussi. Mon Garde des Sceaux doit parler pour moi. Faudra-t'il chercher quelqu'un qui prene la parole pour mon Interprète?* Bassompierre fit si bien qu'il guérit le Roi de son scrupule. Il lui repréSENTA que Caumartin s'expliquoit fort bien dans le Conseil, où il étoit depuis 35. ans, & qu'il avoit contenté tout le monde dans ses Commissions & dans ses Ambassades. Le Prince de Condé se donna encore du mouvement pour Aligre : mais ce fut en vain. Louis remit les Sceaux à Caumartin. Le Prince qui triomphoit il y a quelques jours, paroît extrêmement mortifié. Et Puisieux se dédommage des mauvais momens que la promotion presque certaine d'Aligre avoit causez à tous les Silleris.

Le siège de Montpellier va lentement.

Cependant le siège alloit lentement, & l'Armée du Roi diminuoit beaucoup par les maladies. On craignoit encore que le Duc de Rohan ne fit entrer du secours dans Montpellier comme dans Montauban, & qu'il n'obligeât le Roi à se désister de cette seconde entreprise, aussi

Journal de Bassompierre. Tom. II. Bernard, Histoire de Louis XIII. Liv. IX. bien que de la première. Le Maréchal de S. Geran & le Duc de Luxembourg furent commandez pour se poster avec quelques compagnies de cavalerie & quatre régimens d'infanterie aux endroits, par où

où le Duc de Rohan pouvoit jeter du monde dans la place. Les troupes de ce détachement furent extrêmement fatiguées. Elles passèrent près de trois semaines toujours alerte sans défaillir & sans dormir. Le bruit se répandit un jour que le secours venoit assurément. Louis monte à cheval & marche à la tête de quinze cens hommes tirés de ses gardes François & Suisses, & d'un bon nombre de cavalerie. Le Prince de Condé, les Ducs de Chevreuse & d'Elbeuf, le Maréchal de Praslin, le Grand Prieur de Vendôme, le Comte d'Harcourt, Bassompierre & plusieurs autres personnes distinguées accompagnèrent le Roi en cette occasion. Le monde prenoit plaisir à le voir armé de toutes pièces, attendre en bonne résolution les ennemis qui s'avancoient, disoit-on, vers un passage entre deux montagnes. Quoique les assiégez ne reçussent point de secours, ils se défendoient si bravement, & Calonge étoit si bien averti par ses espions des desseins des assiégeans, qu'il rendoit tous leurs efforts inutiles. Louis qui craignoit de recevoir le même affront qu'à Montauban à cause de la diminution de son Armée; car enfin des régiments de quinze cens hommes, se trouvèrent en sept ou huit jours réduits à cinq ou six cens; Louis, dis-je, manda à César Duc de Vendôme de lui amener les troupes qu'il commandoit dans le pais de Foix & dans l'Albigeois. Il s'en falloit bien que Vendôme ne fût un aussi grand Captain.

Histoire du Connétable de Lesdiguières. L. XI. Ch. 6.

1622.

pitaine que celui dont il portoit le nom. Avec un assez bon nombre de gens il n'a voit pu prendre la petite ville de Brites en 24 ou 25. jours de siége. On lui manda donc de venir avec ses gens au camp devant Montpellier. L'arrivée du Connétable de Lesdiguières avec six bons régimens fut d'un plus grand secours. Puiseux & les autres ennemis du Prince de Condé étoient ravis de ce que le Connétable alloit lui ôter le commandement de l'Armée, encore plus, de ce que le Roi écoutoit le conseil que Lesdiguières lui donnoit de conclure la paix. La négociation se noua tout de bon alors entre le Duc de Rohan & le Connétable de Lesdiguières assisté du Duc de Chevreuse & du Maréchal de Crequi.

Le Roi se porte tout le bon à la paix.

Journal de Bassompierre. Tom. II.

On souhaitoit la fin de la guerre également de part & d'autre. Le Prince de Condé en vouloit la continuation. Mais son parti étrangement affoibli, n'étoit pas en état de s'opposer au Connétable, au Garde des Seaux, à Puiseux, & aux principaux Officiers de l'Armée. Ils conseillioient tous unanimement au Roi de terminer une guerre civile qui défoloit le Royaume, & dont les anciens ennemis de la Couronne tiroient de grans avantages pour l'augmentation de leur puissance. Condé n'avoit plus que le Comte de Schomberg pour lui, & le crédit de l'unique partisan de Son Altesse diminuoit tous les jours. Une grande maladie qu'il eut durant le siége de Montpellier, donnoit à ses

ses ennemis le temps de parler fans cesse au Roi contre lui : Et le Prince perdu lui-même dans l'esprit de Sa Majesté, ne pouvoit plus soutenir les autres. Prévenu par Puisieux & par Caumartin, que Schomberg uniquement occupé de sa charge de Grand - Maître de l'Artillerie négligeoit l'administration des finances, Louis pensoit tout de bon à la lui ôter.

Si nous en croions ce que Bassompierre rapporte à l'occasion de la disgrâce de Schomberg, le Roi étoit naturellement susceptible des mauvaises impressions qu'on lui donnoit des autres, & particulièrement quand son intérêt s'y trouvoit engagé. Il fut toujours bon ménager, son inclination le portoit à l'avarice, & même en de fort petites choses. Cependant, ajoute Bassompierre, il n'y a jamais eu de Roi en France qui ait tant donné, ni tant dépensé, & par conséquent qui ait tiré de plus grandes sommes de son Roiaume. Mais il en faut rejeter la faute sur ses FAVORIS, ou sur ses Ministres. - Comme il croit facilement les conseils de ceux qu'il a une fois choisis, il se conduit selon ce que ces gens auxquels il se fie, lui insinuent. Puisque Bassompierre connoissoit parfaitement l'humeur de son maître, disons que Louis XIV. ne ressemble pas trop mal à son Père par les endroits qu'un habile Courtisan de Louis XIII. vient de nous marquer. Le Roi, dit-il encore, écoutoit facilement les rapports qu'on lui faisoit contre Schomberg : Et Sa Majesté s'échauffa jusques à

1622.

dire que s'il rechappoit de sa maladie, elle lui ôteroit les finances. La décadence du crédit de Condé, & l'augmentation de celui de Puisieux, avec qui le Connétable & le Garde des Seaux s'unirent, sont la cause véritable du changement que je rapporte. Louis qui paroiffoit, il y a quelques mois, extrêmement animé à l'entière destruction des Réformez, ne pense plus qu'à leur donner la paix, depuis qu'il écoute d'autres gens.

Ce n'est pas que les nouveaux Conseillers du Roi fussent plus équitables & plus modérez au regard des Réformez, que le Prince de Condé, le Comte de Schomberg,

Mémoire du Chancelier de Sillery dans les Mémoires pour l'Histoire du Cardinal de Richelieu.
1622.

& le feu Cardinal de Retz. Puisieux & ceux de son parti, ne vouloient la paix qu'afin de ruiner le crédit du Prince. Ils prétendoient bien qu'elle ne les empêcheroit pas de travailler fourdement & peut-être plus efficacement à la destruction des Réformez. Cela ne se découvre que trop dans ce que le Chancelier prêcrivoit au Commandeur de Sillery son frère, de représenter au Pape pour lui faire agréer la conclusion de la paix. Dieu a inspiré au Roi de finir la guerre, dit le Chancelier au Commandeur. Nous en avions grand besoin. Elle ne se pouvoit plus continuer à cause de la misère du peuple, & du défaut des moyens. La paix se fait à telle manière, que le Roi paroit la donner de sa bonne volonté, à l'avantage de la Religion Catholique & à la dignité de l'Etat. Les Huguenots ont toujours profité des

tra-

1622.

traitez qui ont été faits avec eux depuis le commencement des troubles. On leur rendoit avec usure ce qu'ils avoient perdu. Il n'en sera pas de même à cette paix. Vous ferez bien comprendre au Pape que les Huguenots sont fort abattus. La bonne disposition & la piété du Roi nous font espérer qu'on achevera de les ruiner durant la paix. Ne manquez pas d'inculquer bien à Sa Saincté, que les Huguenots ont toujours gagné par la guerre, que leur puissance a diminué, & qu'elle diminuera encore plus par la paix. Voici un des plus anciens Ministres d'Etat, un Chancelier de France qui nousassure qu'on ne cessoit de poursuivre les pauvres Réformez à feu & à sang, que dans le dessein de les surprendre & de les perdre plus facilement. Tenons-nous-en à ce témoignage irréprochable. Qu'on ne vienne pas nous dire que le Chancelier de Silleri cherchoit seulement à contenter le Pape par quelque raison spacieuse. La suite de cette Histoire nous apprendra que la Cour avoit d'aussi mauvaises intentions en temps de paix, que durant la guerre. Remplis de leur projet de l'établissement d'un pouvoir absolu & arbitraire, Louis & les Ministres ne pensoient qu'à renverser les obstacles qu'ils y trouvoient. Et la puissance du Parti Réformé étoit sans contradiction le plus grand, le plus difficile à surmonter.

Il n'est pas fort extraordinaire dans les Raifons du
guerres civiles ou étrangères , que les Duc de Ro-

1622. deux partis se trouvent également obligés han pour la à faire la paix. Le Duc de Rohan avoit des raisons encore plus pressantes que celles du Roi , de finir au-plutôt une guerre que les Réformez destituez du secours des Etrangers , ne pouvoient pas continuer aussi long-temps qu'un puissant Prince, qui ne craignoit aucune diversion de la part de ses voisins. Rohan nous rapporte les motifs qu'il eut de rentrer en négociation avec le Connétable de Lestriguières même sur la J'étois , dit-il , sans aucune espérance du dehors. Le Roi d'Angleterre me conseilloit de faire la paix , & de me fier à la parole de mon Roi. Il m'assuroit que l'én présent des affaires de son beau-fils le Roi de Bohême , ne permettoit pas à Sa Majesté Britannique de nous assister. L'entrée de Mansfelt en Champagne nous donna quelques espérances : Mais son voyage en Hollande les renversa. L'Armée que le Roi avoit destituée contre Mansfelt , s'avancoit vers le Languedoc ; Et le Duc d'Angoulême étoit à Lion avec sept ou huit mille hommes de renfort. Chacun des nôtres la de la guerre , pensoit à sa conservation particulière aux dépens du bien public. La ville de Nîmes qui m'avoit promis mille hommes pour le secours de Montpellier ne m'en fournit pas cinquante. Cependant je ramassai quatre mille hommes dans le dessein d'en jeter une partie dans Montpellier : Et la plupart de ceux qui vinrent à moi , me demandoient pour condition , que je ne les obligeasse point à s'en ferme

*Mémoires
de Rohan.
Liv. II.
Discours du
même sur la
paix de
Montpel-
lier.*

1622.

fermer dans une ville assiégée. Je n'étois pas moins embarrassé à nourrir ma petite Armée. Les Cevennes ne pouvoient pas me donner du blé. Nîmes notre seul grenier n'en vouloit fournir que pour huit jours. Encore fuloit-il l'apporter de huit lieues au camp, où deux cens chevaux étoient capables de me couper les vivres. Toutes nos Communautés avoient envie de traiter chacune en particulier avec le Roi. Celle des Cevennes me sollicitoit de conclure la paix. On me disoit de sa part que les gens ne vouloient pas être ruinés sans ressource. Le peuple étoit fatigué de la guerre, & hors d'état de la soutenir. Ma cavalerie qui n'étoit que de deux cens Maitres n'avoit pas du courage pour huit jours. Il faloit les congédier, ou s'exposer à les perdre en les envoyant dans le haut Languedoc. La première ville, détachée de nous par un traité particulier, nous faisoit manquer l'occasion d'une paix générale. Montpellier demeuroit sans ressource au premier accident arrivé au secours que j'y aurois voulu jeter, & la place sembloit ne se pouvoir sauver sans un miracle. Elle étoit remplie de traitres, je devois partir de loin pour y conduire du secours, & avoir durant trois lieues deux mille chevaux ennemis derrière moi.

Enfin, ajoute le Duc de Rohan, je voiois deux puissans partis à la Cour ; l'un pour la paix, & l'autre pour la guerre. Le premier ne pouvoit subsister qu'à la faveur de la paix, & le second étoit incapable

Aa 4 de

1622.

de se soutenir sans la guerre. Le Prince de Condé Chef de celui-ci, parloit de quitter la Cour dez que la paix seroit concluë. Cela fit espérer que les auteurs de la paix demeurans les plus forts & sans contradiction auprès du Roi, elle seroit bien observée. Voilà comme je pris la résolution de voir encore le Connétable de Lédiguières, & de négocier avec lui une paix générale. Rohan se défendoit de la sorte contre ceux qui blâmèrent sa conduite, quand ils virent que la Cour ne se mettoit nullement en peine d'accomplir les conditions du traité. Ce grand homme étoit-il responsable de l'infidélité des Ministres du Roi! Et s'il se trouvoit véritablement réduit aux extrémitez qu'il nous représente d'un air si naïf, si sincére, ne doit-on pas le louer d'avoir prudemment obtenu des conditions avantageuses, lors que le Parti Réformé étoit presqu'entièrement perdu? La Rochelle se voioit bloquée par terre & par mer, toutes ses entreprises échouoient. Le Chancelier de Silleri reconnoit que le Roi avoit grand besoin de la paix: Cela est vrai. Mais Louis ne pouvoit-il pas continuer plus long-temps la guerre qu'un parti destitué de toute espérance de secours, & que ses divisions domestiquesachevoient de ruiner? Le Duc de Rohan dit admirablement, à propos des reproches injurieux qu'on lui fait: *C'est un travail bien ingrat que de servir le public; encore plus un parti faible & anarchique. Si chacun n'obtient pas*

a

ce qu'il s'étoit proposé, ils se mettent à 1622.
crier tous ensemble contre ceux qui ont eu
le maniement des affaires.

On cacha le plus qu'il fut possible au Le Prince
Prince de Condé la négociation reprise en- de Condé
tre le Connétable & le Duc de Rohan. mécontent
Mais le Maréchal de Crequi ayant rap- de la paix
porté au Roi que l'affaire étoit conclue, va faire un
il fallut que Sa Majesté en parlât à Condé. Italie.

La nouvelle ne le surprit pas. Il avoit
bien reconnu que la négociation de la
paix s'avançoit.

*Sire, dit le Prince en Journal de
s'efforçant de dissimuler son dépit & son Bassompier-
chagrin, je suis bien-aise que la paix se fas- re. Tom. II.
se, puisque Votre Majesté la juge nécessai- Mémoires
re pour le bien de son peuple.. Si j'avois pour l'His-
mieux connu vos intentions, je les aurois sui- toire du Car-
vies de tout mon cœur, & je vous aurois cbeliu- dinal de Ri-
servi pour la paix aussi bien que pour la 1622.¹
guerre. J'ai toujours cru, & je le crois en- Bernard,
core, que la ville de Montpellier peut être Histoire de
réduite en peu de temps. Vos gens sont to- Louis XIII.
gez fort près du fossé: toutes les villes re- Vittorio Sä-
belles de la Province sont effraiees de la mar- ri, Memorie
che des troupes que M. d'Angoulême vous Recondite.
amène. Si vous eussiez voulu profiter de Pag. 415.
ces avantages, je continuerois de vous ser- 437. 438.
vir dans votre Armée avec le même zèle &c.
& le même attachement. Puisque la guer-
re est finie, je vous suis désormais inutile. Je
demande seulement une grace à Votre Ma-
jesté. C'est de me permettre de passer en
Italie. Il faut que j'accomplice un vœu
que j'ai fait à Notre-Dame de Lorette.
Louïs feignoit de consentir avec peine à*

1622. l'éloignement du Prince. On le pressa de demeurer à la Cour. Mais les instances de Condé furent si vives & si fortes , que le Roi lui permit enfin de s'aquitter d'une obligation qui chargeoit sa conscience. Le Prince partit pour l'Italie le 9. Octobre avant la publication de la paix.

L'avarice eut plus de part à ce dévot pélerinage que la superstition. Condé s'étoit vu le premier Prince du sang de France avec fort peu de bien. Les bénéfices qu'on lui donna , suppléerent quelque temps au défaut des autres revenus. Il étoit bien-aise d'obtenir la sécularisation & la propriété de certaines Abbaïes pour lui & pour ses enfans. La Cour de Rome n'accorde pas facilement de pareilles graces. Le Prince crut que s'il alloit lui-même solliciter l'expédition des Bulles nécessaires , le Pape auroit de la peine à refuser au premier Prince du sang de France , la juste récompense qu'il demandoit des services rendus à la Religion Catholique contre les Réformez. Deuz que le Prince fut en Italie , il fallut négocier à Rome sur le cérémoniel. On faisoit difficulté de le traiter *d'Altesse* : Et les Romains se prévaloient de ce que Condé avoit souffert que le Duc de Feria Gouverneur de Milan , ne lui donnât que de l'*Excellence*. Mais le Commandeur de Silleri Ambassadeur de France agit si vivement dans une affaire , où l'honneur de la Couronne paroissoit intéressé , que la Cour

Cour de Rome se relâcha enfin. Elle crut faire beaucoup en accordant au premier Prince du sang de France les mêmes honneurs , qu'elle avoit acordez au Prince Thomas cadet de la Maifon de Savoie, comme neveu du Roi d'Espagne , & au Duc de Mantoué. Condé fut logé dans le Vatican ; on le traita *d'Alteſſe* , & il fut placé à la Chapelle du Pape au dessus du dernier Cardinal Diacre. On fit valoir ce troisième article comme une distinction extraordinaire. Les Cardinaux Espagnols jaloux des grands honneurs acordez à la France, ne se trouvèrent pas à la Chapelle. Pauvreté ridicule & de la part du Prince qui se croioit honoré d'avoir la pénultième place parmi des Prêtres & des Diares, & de la part des Cardinaux Borgia & Tejo ! Ils murmuroient contre une cérémonie qui dégradoit les Princes en mettant les Cardinaux au-dessus d'eux. Le Cardinal Borghéſe neveu du feu Pape eut la fole vanité de ne vouloir pas rendre le premier visite au Prince de Condé. On ne se mit pas en peine de le voir. Son Alteſſe laissa là Borghéſe. Quelques gens remarquèrent que l'année suivante , l'orgueilleux Cardinal visita le Duc de Paſtrane , & qu'il n'exigea pas qu'un simple Grand d'Espagne fit la première démarche.

Il y eut une trêve devant Montpellier, Publication
dez que le Connétable & le Duc de Ro- de la paix
han furent convenus des principaux arti- faite devant
cles de la paix. C'étoit pour donner le Montpel-
lie.

1622.

Mémoires de Rohan.
*Liv. II.**Journal de Baffompier.**re. Tom. II.*
Bernard,
*Histoire de Louis XIII.**Liv. IX.**Mercure François.*
1622.

temps à Rohan d'aller trouver les Députez de Nîmes, de Castres, du Givaudan & des Cevennes, afin d'avoir leur consentement. Le Maréchal de Crequi conduisit ensuite le Duc & les Députez jusques aux portes de Montpellier, afin qu'ils conféraient avec les habitans de la ville. Ceux-ci eurent assez de peine à se contenter des conditions. Certains emportez se mirent à crier contre le Duc de Rohan, & à l'accuser de trahison. Fiers de leur brave résistance, & du peu de progrès que l'Armée Roiale avoit fait, les gens de Montpellier se flattoint que si Sa Majesté le voit une fois le siége, les affaires du Parti Réformé, se rétabliroient incontinent. Le Duc tâcha de les desabuser. Il leur repréSENTA la véritable situation où les Réformez se trouvoient alors, & ce que le Roi renforcé des troupes qui lui venoient de plusieurs côtez, seroit en état d'entreprendre. Les habitans se rendirent aux raisons que le Duc leur alléguoit. Voici quelques-uns des principaux articles de cette paix, dont l'Edit donné le 19. Octobre au camp devant Montpellier, fut enregitré au Parlement de Paris le 22. Novembre de l'an 1622. Une nouvelle confirmation de l'Edit de Nantes, des Déclarations, des Articles secrets, & de tout ce qui s'étoit acordé ensuite; le rétablissement des deux Religions dans les lieux où elles se professoient avant la guerre; la délivrance des prisonniers faits de part & d'autre, sans aucune rançon,

çon, une amnistie générale par laquelle chacun rentroit en possession de ses charges & de ses biens, la liberté de tenir des assemblées Ecclésiaستiques, Consistoires, Colloques, Sinodes Provinciaux & Nationaux. Pour ce qui est des assemblées Politiques, il fut stipulé qu'elles ne se tiendroient point sans une permission expresse du Roi.

Il y eut des articles secrets comme dans tous les autres traitez. Le Roi donna un Brevet particulier par lequel il exemptoit la ville de Montpellier d'avoir une citadelle, un Gouverneur, & une garnison. La garde demeuroit à ses Consuls; rien ne se devoit changer; à cela près, que les nouvelles fortifications seroient rasées. Par un autre Brevet celles des villes de Montauban & de la Rochelle restoient dans l'état où elles se trouvoient; enfin par un troisième Brevet, le Roi se contentoit que la moitié des fortifications de Nîmes, de Castres, d'Uzez & de Millau fût démolie. Le Duc de Rohan devoit rentrer dans ses gouvernemens en vertu de l'article du traité, qui rétablissoit chacun dans ses biens, & dans ses dignitez. Comme il ne se mettoit pas en peine de ravoir S. Jean d'Angeli & d'autres places que le Roi avoit démantelées, on lui donna le gouvernement de Nîmes & d'Uzez sans garnison. Et afin de le dédommager de celui de la Province de Poitou & de quelques autres choses qu'il perdoit, le Roi lui acorda la somme de deux cent

A a 7 mille

1622.

mille livres en argent comptant outre la continuation de sa pension , & une autre somme de six cent mille livres que le Roi paieroit dans quelque temps. Rohan devoit jouir en attendant du Duché de Valois par engagement , & Sa Majesté promettoit de le faire valoir dix mille écus par an. La pension de Soubize lui fut continuée ; & le brave Calonge en obtint une de six mille livres.

*Discours du
Duc de Ro-
han sur la
paix de
Montpel-
lier.*

Quelques Réformez ennemis du Duc de Rohan publièrent que ses intérêts particuliers l'engagèrent à négliger ceux de tout le Parti Réformé dans la paix de Montpellier. Voions comme il se justifia quelque temps après le traité. Tous le cours de ma vie , & même cette dernière négociation , dit-il , prouvent suffisamment la fausseté de ce qu'on avance contre moi. Je ne suis pas encore dédommagé de mes gouvernemens ; & je n'ai point apporté de plus grandes précautions pour ce qui me regarde en particulier , que pour ce qui concerne le bien général de nos Eglises. Je trouve fort étrange que ceux qui n'ont osé risquer la perte de leurs biens pour la défense de notre Religion , jugent des dispositions d'autrui par leurs propres inclinations. Ce que j'ai fait depuis le traité montre assez la droiture & la sincérité de mes intentions. Je n'ai rien épargné pour l'affermissement de la paix , j'ai souffert la prison , j'ai écrit , j'ai parlé au Roi avec hardiesse ; je lui ai représenté le grand préjudice qu'il fait à son honneur & à son

service, en souffrant les infractions de la paix. Ni les persécutions, ni les calomnies des nôtres ne me détourneront jamais de la ferme résolution que Dieu m'a inspirée, de m'employer tout entier au bien de son Eglise. Je somme mes censeurs de me montrer le chemin de bien faire, & je promets de les seconder mieux qu'ils ne m'ont assisté. Sans me souvenir des choses passées, j'embrasserai toujours d'un franc cœur la cause de Dieu, & je ferai gloire de souffrir pour son nom. Que ces sentimens sont nobles! qu'ils sont dignes d'un Héros Chrétien! Ce que je rapporterai dans la suite, développera certaines circonstances que le Duc de Rohan vient de toucher en passant.

Bassompierre devenu Maréchal de France immédiatement après la conclusion de la paix, accompagna le Roi en cette nouvelle qualité dans l'entrée solennelle que Sa Majesté fit avec ses armes & à la manière des Conquerans à Montpellier.

Le Duc de Rohan, Calonge, les Députés des Cévennes, du Givaudan, des villes de Nîmes, d'Uzès, & de Castres, enfin les Consuls de Montpellier étoient venus auparavant faire leurs soumissions à Louis. On nous a conservé la harangue de Calonge, lors qu'il se jeta aux genoux du Roi. Elle est digne de la réputation que ce Gentilhomme s'étoit acquise par son esprit, & par sa généreuse liberté. Sire, dit-il, nous venons de la part de toutes les Eglises Réformées de France & de votre Souveraineté de Bearn, demander très-

Roi dans
Montpel-
lier.

*Journal de
Bassom-
pierre.*

Tome II.

Bernard,

*Histoire de
Louis XIII.*

Liv. IX.

Mercure

François.

1622.

1622.

très-humblement la paix à Votre Majesté. Nous la conjurons de croire que les faux bruits semez parmi nous de vos dessins contre notre Religion, nous ont précipitez dans le mauvais état où nous sommes. Nous ne prétendons pas diminuer notre faute: Nous nous reconvoissons coupables, & nous nous présentons à Votre Majesté pour la prie très-humblement de nous pardonner. Nous osons la supplier encore de nous recevoir dans ses bonnes grâces. A l'exemple de Dieu, dont vous êtes l'image, aiez égard à notre faiblesse; pardonnez, Sire, quelque chose à la crainte que nous avons eue de voir la liberté de nos consciences opprimée. Plus Votre Majesté nous trouvera criminels, plus elle fera éclater sa clémence. Henri le Grand votre père s'est servi utilement de nous; il se reposoit sur notre fidélité; il nous aimoit. Vous êtes l'héritier de ses vertus Royales, soyez le aussi de sa bonne volonté pour nous. Fasse le Ciel, que Votre Majesté ne nous distingue désormais de ses autres sujets, que par les services que nous lui voulons rendre.

Entrevue
du Roi &
du Duc de
Savoie.

Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. IX.

Louis fort content de s'être tiré de l'embarras d'une guerre civile par un traité dont il ne vouloit observer que ce qu'il lui plairoit, alla de Montpellier à Arles, où il fit la fête de la Toussaints. Son dessein, c'étoit de voir la Provence, & de joindre les deux Reines à Lion après avoir passé par le Dauphiné. Le Roi visita les villes d'Aix & de Marseille. Il y fut reçu avec toute la magnificence possible. En
tretenu

tretenu dans une grossière superstition par le Jesuite Segueran son Confesseur, Louis <sup>Vittorio Si-
ri, Memorie
Recondite.
Tom. V.
Pag. 429.</sup> se prosterna dévotement à S. Maximin, & à ce qu'on appelle *la sainte Baume*, devant les fausses & ridicules reliques, dont je ne fai quels Moines intéressez amusent le peuple ignorant, afin d'atrappier de l'argent.

On montre en grande pompe au Roi & à sa Cour bigote, de la terre détrempée du sang du Sauveur, disoit-on ; le crane & les autres reliques de la Madeleine morte là dans une grotte ; enfin le corps de l'Aveugle né guéri par Jesus-Christ. Les habiles gens de France se mocquent de ces fables, sur tout depuis que de Launoi savant Docteur de Sorbonne en a démontré l'extravagance. Les Evêques en raiillent les premiers ; Et ils souffrent cependant que des Moines continuent d'abuser de la crédulité du peuple. Quelle réformation doit-on attendre des lâches Pasteurs qui n'ont ni le courage, ni la force d'abolir seulement le culte superstitieux de ces reliques dont ils connoissent le ridicule & la fausseté ?

Le Roi vint ensuite à Avignon. Charles Emmanuel Duc de Savoie s'y devoit aboucher avec Sa Majesté. Le Pape Seigneur temporel de la ville ordonna que le Roi y fût reçu avec tous les honneurs dûs au Souverain même. L'entrée fut pompeuse & magnifique. Le Cardinal de Savoie étoit venu trouver Louis quelques jours auparavant, & le Duc son père arriva le lendemain de l'entrée. Sa Majesté alla

1622.

alla au devant de lui, accompagnée des principaux Seigneurs de la Cour, sous prétexte d'une partie de chasse. Charles Emmanuel mit un genouil en terre quand il aborda le Roi, & il voulut embrasser ceux de Sa Majesté. Louis releva promptement le Duc avec de grandes démonstrations d'amitié. Sa Majesté le pressa de marcher à côté d'elle dans la ville. Charles Emmanuel s'en défendit modestement. Il affecta d'être toujours deux ou trois pas derrière le Roi, & de l'autre côté de la rue. Enfin il donna la serviette à Louis lorsque Sa Majesté l'invitoit à manger avec elle.

Conférence
d'Avignon
sur les affai-
res de la
Valteline.

*Nani, Histo-
ria Veneta.
Lib. V.
1622.
Vittorio
Siri, Memo-
rie Recondi-
te. Tom.
V. Pag.
418. 419.
Et c. 430.
Mercure
Français.
1622.*

Il y eut de longues & de secrètes conférences entre les deux Princes sur l'affaire de la Valteline. Pefaro Ambassadeur de la République de Venise en France y étoit appellé. On commença d'y projeter la ligue concluë l'année suivante entre le Roi, le Duc de Savoie, & les Vénitiens, afin d'obliger la Maison d'Autriche à rendre ce qu'elle avoit usurpé dans le païs des Grisons. L'Archiduc Leopold sembloit avoir abandonné son entreprise sur la liberté des Ligues pour courir au secours de l'Alsace dont le Comte de Mansfelt étoit tantôt le maître. Leopold reprit son dessein, dez que délivré de sa crainte, il fut revenu dans le Comté de Tirol au mois de Septembre. Ses Généraux s'emparèrent de Croire pour la seconde fois, de Maiensfelt, & de plusieurs autres endroits. Les Grisons divisez entre eux

tr'eux & incapables de se défendre s'assemblérent à Lindau. Ils y conclurent un traité avec l'Archiduc. Non contens de confirmer celui qu'ils avoient déjà fait à Milan avec le Duc de Feria¹, ils abandonnoient à Leopold la propriété d'une de leurs Ligues , & ces gens intimidez , ou corrompus , se rendoient entièrement esclaves de la Maison d'Autriche. Les feuls Catholiques gagnez par l'argent d'Espagne consentirent à cette indignité , les Protestans refusèrent d'y sousscrire sans une nouvelle commission de ceux qui les avoient députez à l'Assemblée de Lindau.

Le Sénat de Venise attentif aux démarches du Gouverneur de Milan , & de l'Archiduc Leopold , fit représenter vivement au Conseil de France, que les Espagnols , bien loin de vouloir observer le traité de Madrid , ne cherchoient qu'à le rendre inutile, en faisant tous les jours de nouvelles propositions, & que l'Archiduc Leopold partageroit bien-tôt avec eux le païs des Grisons. Le Connétable de Lefdiguières qui souhaitoit passionnément que le Roi portât ses armes en Italie , appuioit de toute sa force les remontrances de Charles Emmanuel & du Sénat. Louis & son Conseil se rendirent aux raisons de Lefdiguières. On résolut ainsi dans l'entrevue d'Avignon de s'opposer à force ouverte aux usurpations de la Maison d'Autriche. Le projet d'une ligue fut ébauché , & la même chose se mit encore sur le tapis , quand le Roi fut à Lion. Victor Ame-

1622.

Amedée Prince de Piémont, y avoit accompagné la Princess^e son épouse, qui souhaita d'y venir voir le Roi son frère, & la Reine sa mère. La Cour de Madrid s'émouut étrangement à la nouvelle de ce qui s'étoit passé dans les conférences d'Avignon & de Lion. Les Ministres Espagnols tentèrent d'intimider le Pape, afin de l'engager à rompre le projet de la triple alliance entre le Roi de France, le Duc de Savoie, & la République de Venise. *Tout ceci, croient-ils à Rome, tend à causer une rupture entre les deux Couronnes. Les Vénitiens & le Duc de Savoie veulent allumer une guerre sanglante en Italie. Le Pape n'aura ni assez de vie pour en voir la fin, ni les moyens de prévenir les maux dont elle sera certainement suivie.*

Le vieux Grégoire & le Cardinal Ludovisio son neveu, se trouvoient dans un étrange embarras. Louis les menaçoit de porter ses armes en Italie, à moins qu'ils n'obligeassent les Espagnols à s'en tenir au traité de Madrid. Et Philippe de son côté vouloit que la Cour de Rome détournat les François de prendre aucune résolution vigoureuse pour obtenir la restitution de la Valteline & du pais des Gissons. *Ce qui s'est proposé dans l'entrevue d'Avignon, disoit le Chancelier de Sillery au Commandeur son frère Ambassadeur à Rome, ce n'est pas pour faire du bruit mal à propos. On a écrit à Madrid & à Rome, afin d'exciter les Espagnols à se désister de leurs entreprises, & à rendre ce qu'ils ont*

*Mémoire
du Chance-
lier de Sil-
leri dans les
Mémoires
pour l'His-
toire du
Cardinal de
Richelieu.*
1622.

ont usurpé dans la Valteline, au préjudice du Roi & de ses alliez. La Cour d'Espagne a toujours témoigné que c'étoit là son intention. Il est avantageux aux uns & aux autres de sortir à l'amiable de cette affaire, & que la Chrétienté ne soit pas troublée par une nouvelle guerre. Car enfin, cette indignité ne se peut souffrir. On attend que le Pape procure un si grand bien par sa prudence & par son autorité. Telle étoit la situation de Grégoire entre les deux Couronnes. L'une vouloit la paix, pourvu que l'autre restituât ce qu'elle avoit pris. L'Espagne la demandoit aussi : mais c'étoit à condition qu'on ne la contraindroit point à tenir ce qu'elle avoit solennellement promis.

D'Avignon Louis se rendit à Grenoble. Richelieu Le Connétable de Lefdiguières y regala magnifiquement Sa Majesté. La fête qu'il lui donna dans sa maison de Vizile, fut moins agréable au Roi que les soins de Lefdiguières pour retirer les places Réformées du Dauphiné. Il en gagnoit les Gouverneurs Réformez, & il leur substituoit incontinent des Catholiques. La ville de Lion s'efforça de surpasser toutes les autres dans la pompe & dans la beauté de l'entrée que le Roi y fit en venant de Grenoble. On ne vit jamais plus de spectacles, ni plus de réjouissances. La Cour étoit extrêmement grosse par l'arrivée des deux Reines, & par celle du Prince & de la Princesse de Piémont. Ce fut dans cette assemblée des deux Cours de

Richelieu
Evêque de
Luçon est
fait Cardi-
nal.

*Vie du Due
d'Epernon.
Liv. XIII.
Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. IX.*

1622. de France & de Savoie que se fit le mariage de Gabrièle fille naturelle d'Henri IV. & de la Marquise de Verneuil, avec le Marquis de la Valette second fils du Duc d'Epernon. Le Roi donna deux cent mille écus de dot à sa sœur, & la Verneuil en ajouta cent mille autres. Ce n'est pas encore là ce qui se passa de plus remarquable à Lion. Armand Jean du Plessis de Richelieu Evêque de Luçon, qui fera bien-tôt une si grande figure en France & dans toute l'Europe, y reçut des mains du Roi le Bonnet de Cardinal que le Pape Grégoire XV. lui avoit envoié. La mort du Cardinal de Retz avança la promotion de Richelieu. Elle s'étoit faite le 5. Septembre. Alphonse Marquis de Bedmar dont l'Ambassade à Venise est si fameuse, eut le Chapeau rouge en même temps. On le nomma depuis le Cardinal *de la Cueva.*

Richelieu suivait la Reine Mère dans son voyage de Pougues à Lion, lors qu'il reçut l'agréable nouvelle d'une promotion, pour laquelle il commit tant d'insignes fourberies. Le nouveau Cardinal écrivit incontinent au Roi pour le remercier, & laissant Marie de Médicis à Lion, il alla trouver Louis à Avignon. Sa Majesté reçut froidement les compliments de Richelieu sur un honneur qu'elle lui procurait à contrecœur, & par une pure complaisance pour la Reine Mère. Quand le Roi fut à Lion, il y donna solennellement le Bonnet rouge au Prélat dans la Châ-

Chapelle de l'Archevêché. La harangue 1622.
 du Cardinal au Roi dans cette cérémonie,
 fut trouvée fort belle. Il n'y a pourtant
 rien d'extraordinaire. On y remarque ,
 à mon avis , certain désordre que causent
 les transports de joie dans un esprit am-
 bitieux qui obtint ce qu'il briguoit depuis
 long-temps. Richelieu porta ensuite son
 Bonnet aux pieds de Marie de Médicis sa
 bienfaictrice. *Madame , lui dit-il entr'autres chofes , cette pourpre dont je suis redevable à la bienveillance de Vôtre Majesté , me fera toujours souvenir du vœu solennel que j'ai fait de répandre mon sang pour son service.* Il l'acomplit fort mal ce vœu solennel. Nous verrons qu'il oubliera entièrement en moins de huit ans , les extrêmes obligations qu'il avoit à la Reine Mère. Outre le Bonnet de Cardinal , & la qualité de Ministre d'Etat qu'elle lui procura , l'aveugle & indiscrette Princesse donna en dix ans à son ingrat domestique la valeur de neuf cent mille écus & plus , en argent & en présent. Le plus considérable , ce fut une Chapelle , c'est-à-dire une garniture de l'argenterie & des ornemens nécessaires pour dire la Messe , qui couta des sommes exorbitantes.

Le Roi ne se rendit à Paris , qu'au commencement de l'an 1623. Il y entra au bruit des acclamations du peuple , qui applaudissoit à ses prétendus triomphes sur l'Hérésie. On vit bien-tôt après un nouveau changement à la Cour. Disgrace du Comte de Schomberg Surintendant des Finances. Caumartin Garde des Sceaux mourut : Et Pui-

1623.
Journal de Bassom-
pierre.
Tom. II.
Mercure François.
1622.
Gramond,
Historiorum Galiae Lib.
XIII.

Puisieux devenu plus puissant que jamais, les fit rendre au Chancelier de Sillery son père. Leur crédit parut s'augmenter encore par la disgrâce du Comte de Schomberg Surintendant des finances qu'ils n'aimoient point. Le Marquis de la Vieville avoit presqu'achevé de le perdre dans l'esprit du Roi, lors que Sa Majesté passoit en Provence. Il repréſentoit à Louis que Beaumarchais Thréſorier de l'Epargne, dont la Vieville avoit épousé la fille, ne pouvoit entrer dans l'exercice de fa charge l'an 1623. ni faire les avances nécessaires, à cause du défordre que Schomberg avoit mis dans les finances. Caumartin & Puisieux ennemis du Surintendant appuièrent de toute leur force les remontrances malignes & artificieuses de la Vieville. *Votre Majesté, disoit-il au Roi, a déjà dépensé son revenu de l'année prochaine, jusques au dernier quartier. Si il n'étoit question que de lui avancer un million d'or, mon beaupère le trouveroit sur son crédit, ou sur celui de ses amis. Mais il ne voit aucune ressource pour se faire rembourser par un Surintendant qui a tout mis dans la dernière confusion.* C'est pourquoi Mr. de Beaumarchais supplie très-humblement Votre Majesté, de le dispenser de l'exercice de sa charge. Il ne peut y entrer sans se mettre en danger de perdre tout son bien & celui de ses amis.

Cela fit tant d'impression sur l'esprit du Roi, qu'il eut peur d'être ruiné. L'autre vouloit ôter incessamment à Schomberg l'

1623.

l'administration des finances. Mais Cau-martin , Puisieux , & les autres ennemis du Surintendant ne s'accordant pas bien sur le choix du successeur qu'il faloit lui donner , Baffompierre qui étoit de la con-fidence, avertit Schomberg sous main des mauvais offices que la Vieville & les au-tres lui rendoient ; Et cependant il prit occasion de remontrer au Roi que Sa Majesté auroit plus de temps à Lion , pour se déterminer sur le choix d'un nou-veau Surintendant. Schomberg se jus-tifia fort bien de ce que la Vieville & Beaumarchais lui imputoient. Il fit voir au Roi qu'on n'avoit point touché aux revenus de 1623 , & qu'il y avoit encore huit millions de moiens extraordinaires , pour fournir aux dépenses que le Roi voudroit faire sans surcharger le peuple. Cela plut extrêmement à Louis. Il résolu-t de laisser à Schomberg l'administra-tion des finances ; Et Baffompierre lui insinua d'ordonner à Puisieux de se ra-commoder avec le Surintendant. Tout alloit assez bien pour Schomberg. Il re-vint à Paris dans une entière confiance d'être continué dans son emploi. Mais le Chancelier de Silleri qui prenoit de nou-veaux ombrages contre lui, rendit encore le Roi susceptible des mauvaises impres-sions que Beaumarchais & la Vieville son beau-fils s'efforçoient toujours de donner à Sa Majesté de la mauvaife administra-tion de Schomberg. Elle se détermina donc à choisir un nouveau Surintendant.

Tome IV.

B b

Et

Et parce qu'il en faloit trouver un en qui Beaumarchais se confiait pour le recouvrement des avances qu'il prétendoit faire, le Chancelier & Présieur à qui la Vieville fit semblant de se dévouer, insinuerent au Roi, que tout iroit le mieux du monde, si la Surintendance étoit entre les mains du beau-fils de Beaumarchais. Tel fut le commencement de la fortune de la Vieville. Elle parut rapide ; mais elle ne dura pas long-temps. On rend ce témoignage au Comte de Schomberg qu'il mania les finances avec beaucoup de désintéressement & d'intégrité. Nous avons la lettre qu'il envoia sur sa disgrâce au Roi. Elle est écrite avec beaucoup de modération & de sagesse.

Un ancien Ministre d'Etat, & qui avoit administré les finances , mourut peu de temps après cette nouvelle révolution. Je parle de Pierre Jeannin , un des plus habiles Négociateurs & des plus grands Politiques de son temps. Il fut engagé d'abord dans le parti de la Ligue : Mais il donna toujours des conseils modérés au Duc de Mayenne . Henri IV. se servit depuis utilement de lui : Et Jeannin acquit une extrême réputation en négociant la trêve entre les Provinces-Unies & les Archiducs des Pays-Bas Catholiques. Il fut un des principaux Ministres du feu Roi , & il s'acquitta dignement des emplois & des commissions qu'il eut sous le règne de Louis XIII. Sa constance & sa modération dans les adversitez dont Jean-

Mort du Président Jeannin & du Maré- chal de Bouillon.

*Bernard,
Histoire de*



nin ne fut pas exempt dans une Cour fort orageuse, le firent admirer des honnêtes gens. Enfin la France regretta la perte d'un Ministre, dont elle estimoit la grande prudence, l'habileté consummée, & la rare magnanimité. Je soufcrirois volontiers à ces éloges que les Historiens donnent au Président Jeannin, si exempt du vice ordinaire des Ministres d'Etat, & plus zélé pour le bien de la patrie, il eût moins travaillé à l'établissement du pouvoir trop absolu des Rois qu'il servoit.

La mort d'Henri de la Tour Maréchal de France, Duc de Bouillon, & Souverain de Sedan, suivit de près celle de Jeannin. Le Vicomte de Turéne son père, tué à la funeste journée de S. Quentin, avoit épousé une fille d'Anne Duc de Montmorenci & Connétable de France. Henri se fit connoître d'abord dans le Monde, sous le même nom de Vicomte de Turéne. On le crut un des principaux auteurs du grand trouble arrivé vers la fin du règne de Charles IX. pour lequel François Duc de Montmorenci & Maréchal de France, oncle maternel du Vicomte, fut mis à la Bastille. Aiant depuis suivi la fortune d'Henri IV. il lui rendit des services signalés. Le Bâton de Maréchal de France ne fut pas la seule récompense que ce Roi lui donna. Il lui fit épouser l'Héritière de la Maison de la Mark Souveraine de Sedan. Et quand elle fut morte sans enfans, Henri IV.

1623:

*Louis XIII.**Liv. IX.**Gramond,**Historia-**rum Gallie**Lib. XII.**& XIII.**Mercure**François.*

1622.

1623.

maintint Bouillon en possession des biens de la Maison de la Mark au préjudice du Comte de Maulévrier oncle paternel de la défunte. Le Maréchal épousa en seondes noces une fille de Guillaume Prince d'Orange. Ce mariage lui donna de fort grandes alliances au dehors du Royaume. Il fut un des premiers Capitaines de son temps, quelquefois malheureux. Aussi habile dans les intrigues de Cour, que dans le métier de la guerre, Bouillon se fit craindre au feu Roi, encore plus à Marie de Médicis. Elle fut souvent obligée à le rechercher, afin qu'il dissipât les partis qu'il avoit lui-même formez. Il demeura constant dans la profession de la Religion Réformée. Mais il parut manquer de zèle & de droiture en certaines occasions. Le Maréchal sacrifia les intérêts des Eglises Réformées à ses desseins trop ambitieux. Il laissa deux enfans mâles, le Duc de Bouillon, & le Vicomte de Turenne, depuis Maréchal de France, & plusieurs filles. On dit que leur père leur recommanda trois choses en mourant à Sedan, de ne se défaire jamais de cette Souveraineté, de perseverer dans la Religion Réformée, & de ne se brouiller jamais avec la France. Heureux ses deux fils, s'ils eussent suivi les bons conseils d'un père, que son expérience consommée, & ses grandes lumières devoient imprimer plus fortement dans leur esprit !

Diète de Ratisbone.

Le Maréchal de Bouillon eut le chagrin d'apprendre avant sa mort, que la digni-

té Electorale de Frédéric Roi de Bohême 1623.

son neveu , étoit enfin donnée à Maximilien Duc de Bavière. L'Empereur Ferdinand devenu presque maître absolu dans toute l'Allemagne & par la force de ses armes , & par ses intrigues avec divers Princes qu'il fut intimider , ou gagner adroitement , avoit enfin résolu de tenir la parole donnée depuis long-temps à Maximilien.

Sa Majesté Impériale indiqua donc une Diète à Ratisbone pour le 24. Novembre de l'année précédente , & elle s'y rend le même jour en grande pompe.

Tous les Etats de l'Empire n'y furent point solennellement appellez. Fier de ses prospérités, Ferdinand commençoit d'agir en Souverain indépendant. La Diète se convoqua plutôt pour donner l'investiture à Maximilien avec quelque cérémonie , que pour consulter les Etats de l'Empire sur une affaire importante.

On crut qu'il suffissoit d'inviter les Electeurs , & certains Princes dévouez parfaitement aux volontez de Ferdinand. L'ouverture de l'Assemblée ne se fit que le 7. Janvier de l'an 1623. La proposition de Sa Majesté Impériale y fut prémièrement luë. Après un long exposé des troubles arrivéz en Bohême, en Hongrie , & en Allemagne, dont toute la faute est rejettée sur les Protestans , & particulièrement sur l'infortuné Frédéric, Sa Majesté Impériale déclare enfin la résolution qu'elle a prise, d'investir de l'Electorat Palatin, Maximilien Duc de Bavière , en considération

B b 3 des

Nani, Historia Veneta.

Lib. V.

1622. Puffendorf,

Comment.

Rerum

Suecicarum.

Lib. I.

Mercure

François.

582 HISTOIRE DE
1623. des services qu'il a rendus à l'Empire durant les dernières guerres.

Comme Ferdinand vouloit agir dans cette occasion importante & solennelle, en vertu d'une plénitude de puissance inouïe en Allemagne, qu'il s'arrogeoit hautement, il ne s'abaisse pas jusques à demander l'avis des Electeurs & des Princes. Sa Majesté Impériale, disoit-on simplement dans la proposition, croit que tous les Electeurs & tous les Princes de l'Empire de l'une & de l'autre Religion, agréeront le choix qu'elle a fait du Duc de Bavière, & qu'ils se reposeront sur la prudence de l'Empereur en ce qui concerne la conservation de la paix sur la Religion. Ferdinand demandoit ensuite des contributions pour la défense de la Hongrie contre les Turcs, & il se plaignoit de je ne fai quelles entreprises des Etats Généraux des Provinces-Unies sur les Terres de l'Empire en Westphalie. Sa Majesté Impériale proposoit enfin de remédier aux abus introduits dans les monnoies & dans l'administration de la Justice. Voici une des plus grandes affaires qui soit jamais arrivées en Allemagne. Elle aura de terribles suites. En attendant que les Electeurs & les Princes mettent par écrit leur réponse à la proposition de l'Empereur, développons l'origine & les motifs secrets de la translation de l'Electorat Palatin dans la personne de Maximilien.

Ancienne jalouse en- Le Chef commun de la Branche Palatine & de la Bavaroise, devint extrême-
ment

ment puissant au commencement du treizième siècle par son mariage avec Agnès fille d'Henri, dernier Prince de la race des Comtes Palatins du Rhin. Agnès portoit à son époux Othon Duc de Bavière la dignité Electorale & les Etats du Palatinat, dont il fut mis en possession. De manière que si les enfans de Louis III. Duc de Bavière n'eussent point partagé entr'eux l'an 1295. les biens de leur père, la Maison de Bavière se fût vuë la plus riche & la plus puissante d'Allemagne. Rodolphe I. fils ainé de Louis eut le Palatinat avec la dignité Electorale, & le Duché de Bavière échut à Louis son cadet. Les deux frères conviurent entre eux l'an 1313. que les droits Electoraux demeureroient à Louis après la mort de Rodolphe, & qu'ils retourneroient ensuite aux enfans de l'aîné. Une guerre civile survenue dans l'Empire brouilla ensuite les deux frères. Louis Duc de Bavière obtint l'Empire à la pluralité des voix. Cependant Frederic Archiduc d'Autriche surnommé *le Bel*, contesta la Couronne Impériale, & prétendit faire valoir son élection, quoiqu'il n'eût que trois voix. Rodolphe I. Comte Palatin du Rhin se déclara plus fortement qu'aucun autre contre Louis son cadet en faveur de Frederic. Mais celui-ci ayant été vaincu par son compétiteur, Rodolphe fut dépouillé de ses Etats par l'Empereur Louis IV. son frère, & contraint à chercher un azile en Angleterre. L'Empereur

1623. sembla depuis avoir du scrupule de s'être si durement vengé du chagrin que son ainé lui donna en prenant le parti de l'Archiduc. Rodolphe avoit laissé deux enfans mineurs, Rodolphe II. & Rupert. Louis les rétablit dans leurs Etats & dans leurs dignitez, à condition qu'ils partage-roient l'Electorat avec Louis & Etienne fils de l'Empereur : de maniére que la dignité Electorale devoit être alternative-ment dans la Maison Palatine & dans celle de Baviére. La transaction faite à Pavie l'an 1329. fut publiée solennellement deux ans après dans une Diète générale de l'Empire à Francfort.

Le Roi de Bohême qui avoit épousé la sœur de Rodolphe & de Rupert, succéde à Louis de Baviére leur oncle. Ils s'adressent au nouvel Empereur Charles IV, & lui demandent la cassation de l'acte fait à Pavie par son prédécesseur, & le rétablissemement entier de la dignité Electorale dans la Branche Palatine, sans que la Bavaroise y puisse jamais prétendre. La requête étoit fondée sur ce que l'Empereur Louis IV. avoit extorqué le consentement de ses neveux Rodolphe & Rupert enco-re mineurs au temps de la transaction de Pavie. Charles fait examiner leurs pré-tensions dans une Diète. Après une lon-gue & meure délibération, les Etats de l'Empire déclarent que l'Electorat apar-tient solidairement à la Maison Palatine, & que celle de Baviére n'a pas droit d'en demander l'alternative. Cette décision

con-

1623.

confirmée dans la Diète de Nuremberg en 1356, fut inserée dans la Bulle d'Or de Charles IV. Loi fondamentale de l'Empire. Le Comte Palatin du Rhin y est déclaré Electeur & grand Sénéchal en vertu de ses Etats du Palatinat, auxquels ces deux dignitez étoient inseparablement unies. En conséquence de la Bulle d'Or, les Comtes Palatins jouirent des droits Electoraux durant 250. ans & plus, sans aucune contestation ; & les Ducs de Bavière ne furent jamais appellez à l'élection des douze successeurs de Charles IV. jusques à Ferdinand II.

Nonobstant une si longue prescription, la Branche Bavaroise pensa encore à rentrer en possession de l'Electorat, & à faire revivre la transaction de Pavie. Attentifs à toutes les démarches des Palatins au regard de l'Empereur, les Ducs de Bavière tâchèrent de profiter de l'occasion dez que la Maison Palatine se brouilloit à la Cour Impériale. Philippe Electeur Palatin maria Rupert son fils ainé à la fille unique du Duc George cadet de la Maison de Bavière surnommé *le Riche*. En vertu du contract de mariage & du testament de George, cette alliance apportoit à Rupert les Etats que son beau-père possédoit en Bavière. Le Duc Albert Chef de la Branche ainée, conteste la validité des deux dispositions, & demanda l'investiture des terres du feu Duc George. On l'obtint facilement de l'Empereur Maximilien I. dont Albert épousa la sœur.

1623. frère. Le testament de George est cassé, & Rupert n'a qu'une assez petite portion des terres du Duc son beau-père. Philippe Electeur Palatini entreprit de soutenir les droits de Rupert son fils à main armée. Le voilà en guerre ouverte avec l'Empereur. L'occasion parut favorable au Bavarois. Il engage Maximilien à mettre le Palatin au ban de l'Empire, dans le dessein d'obtenir l'Electorat pour la Branche de Bavière. Philippe se tire habilement d'intrigue par une prompte réconciliation avec l'Empereur. On remontre à Sa Majesté qu'Albert Duc de Bavière ne se contenteroit pas d'être Electeur, & qu'il penseroit ensuite à la Couronne Impériale. Ces insinuations entrèrent si avant dans l'esprit de Maximilien, qu'il maintint le droit de Louis & Frédéric enfans de Philippe, dont Albert tâchoit encore de les faire dépouiller après la mort de leur père. Maximilien recommanda même à Charles-Quint son petit-fils de ménager toujours la Maison Palatine, & d'être en garde contre les vaines desseins des Bavarois.

Ils tâchèrent depuis d'obtenir par l'artifice & par la supercherie l'alternative de l'Electorat. L'an 1524. Guillaume Duc de Bavière Prince ambitieux & rusé, propose aux Palatins une réconciliation parfaite entre les deux Maisons, & il insinua finement que leur division est la cause principale de l'agrandissement de celle d'Autriche. Louis Electeur Palatin & Fré-

deric son frère acceptent volontiers la proposition. L'acte de réconciliation se dresse : Et les deux Maisons se promettent réciproquement un oubli des contestations passées , de se rendre l'une à l'autre tous les bons offices possibles , & de vivre en amitié. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Princes ambitieux font des traitez pour surprendre ceux avec qui ils feignent de négocier de bonne foi . Le Bavarois inséra dans l'acte d'accord modérément un article , dont les deux frères Palatins ne remarquèrent pas la conséquence. Il portoit que les traitez & les accords faits entre les ancêtres des uns & des autres subsisteroient , & que les deux Maisons les observeroient inviolablement. Guillaume ne dit rien durant la vie de Louis Electeur Palatin qui ne laissa point d'enfans. Mais Frederic ayant demandé l'investiture de l'Electorat après la mort de son frère , le Bavarois s'y oppose , & prétend en être investi lui-même. *Par le dernier traité conclu entre les deux Maisons, disoit-il, les anciennes transactions passées entre nos ancêtres subsistent. Et par conséquent l'Electorat doit être alternativement dans la Branche Palatine & dans la Bavaroise conformément à l'accord fait à Pavie entre l'Empereur Louis IV. Duc de Bavière, & Rodolphe II. Comte Palatin du Rhin.* La supécherie parut ridicule & indigne de la candeur & de la probité dont la nation Germanique est jalouse. Frederic fut maintenu dans la possession de l'Electorat.

1623. On jugea qu'une si basse subtilité ne pouvoit pas donner atteinte à un établissement confirmé dans la Bulle d'Or.

Adresse de Maximilien Duc de Bavière marchoit ainsi sur les traces de ses ancêtres, quand Duc de Bavière pour il s'efforça de profiter habilement des obtenir l'in-mouvemens de Bohême qui causoient une vestiture de guerre ouverte entre la maison d'Autriche l'Electorat & la Palatine. Le Bavarois n'hésita point sur la réponse qu'il devoit faire, lors que l'Empereur le pria de lui prêter de l'argent, & de lui donner ses troupes. Persuadé que Ferdinand devenu supérieur en Bohême & ailleurs, se vengeroit de Frederic en le dépouillant de ses Etats & de ses dignitez, Maximilien offrit tout à la Maison d'Autriche dans le dessein d'obliger Sa Majesté Impériale, à l'investir du Palatinat & de la dignité Electorale. Il avance libéralement treize millions de florins à Ferdinand, qui lui engage la haute Autriche. Et voilà un des plus puissans motifs qui portèrent Sa Majesté Impériale à donner au Duc de Bavière les dépouilles de la Maison Palatine. On vouloit paier ces dettes & retirer ces païs en gagez, aux dépens de Frederic, regardé comme le premier auteur de la guerre que l'Empereur avoit soutenuë en Bohême & ailleurs. Les bons offices du Pape furent encore d'un grand secours au Bavarois, à la Cour de Vienne & à celle de France. Les Ministres du Pape firent ensorte que Louis entêté de la destruction des Protestans au dehors & au dedans de son Roi au-

Narr. Historia Veneta.

Lib. V.

1622.

Mémoires de Louise Juliane.

Pag. 236.

237. &c.

Manifeste de Charles Louis Elec-

teur Palatin.

Pag. 21. 22.

&c.

Lettres de Païsieux dans les

Mémoires pour l'His-

toire du

Cardinal de Richelieu.

1622.

Royaume, ne se déclarât point en faveur de la Maison Palatine, & qu'il consentit même que l'Electorat fût donné au Duc de Bavière. Il jouoit des personnages différens par tout. A Vienne on le représentoit comme un Prince dont les intérêts seroient désormais inseparables de ceux de l'Empereur, auquel la Maison de Bavière seroit redevable de son élévation. A Paris, les Emissaires de Maximilien parloient de lui comme d'un Prince originai-
rement ennemi de la Maison d'Autriche, qui balanceroit l'autorité de l'Empereur & qui s'opposeroit à l'augmentation d'une puissance redoutable à tout l'Empire.

Quelque grand que fût l'empressement de Ferdinand pour retirer ses Etats des mains du Bavarois , en le faisant Electeur , Sa Majesté Impériale fut obligée de différer durant trois ans ou environ l'exécution d'une chose promise un peu après son avénement à l'Empire. Il y avoit beaucoup de difficultez à surmonter. Jean George Electeur de Saxe mécontent de ce que les Luthériens étoient persécutés en Bohême aussi bien que les Réformez, murmuroit hautement contre l'Empereur. Il étoit à craindre que le Saxon ouvrant enfin les yeux , ne s'unît avec les autres Princes Protestans , pour obtenir le rétablissement de Frederic , & pour prévenir la ruine totale de la Religion Protestantante en Allemagne. Ceux d'entre les Protestans qui ne se déclarèrent pas en faveur de Frederic au commencement des troubles.

1623.

avoient alors pitié du malheur de ses enfants. On croit qu'il feroit injuste de les priver de leur patrimoine, pour la faute d'un père qui s'étoit laissé trop légèrement emporter à une ambition de jeune homme. L'Archiduc Charles d'Autriche Evêque de Breslau & frère de l'Empereur, alla trouver l'Electeur de Saxe, afin d'obtenir son consentement à l'élevation du Duc de Bavière. Charles ne gagna rien. Jean George rejeta constamment une proposition, dont les suites lui sembloient trop préjudiciables à la Religion Protestante, & à la liberté des Princes de l'Empire. Les Ministres du Pape insinuèrent adroitement à Ferdinand, de ne se mettre pas trop en peine de l'opposition de l'Electeur de Saxe. *C'est un Prince qui n'a pas grand génie, disoient ces Italiens d'un air méprisant. Il manque de courage & de fermeté. On trouvera moyen de le gagner. En tous cas, son ressentiment n'est pas trop à craindre.*

Le Duc de Bavière rencontra plus d'obstacles à la Cour de Madrid. Les Espagnols refusoient de concourir à l'agrandissement de sa Maison, ancienne rivale de celle d'Autriche. Ils pensoient même à s'emparer de la meilleure partie du bas Palatinat, afin de couper la communication des Protestans d'Allemagne avec les Provinces-Unies, & d'empêcher qu'ils ne s'envoient réciproquement du secours. D'ailleurs le Roi d'Espagne avoit pris des engagements si étroits avec celui d'Angle-

terre

1622.

terre sur la restitution du Palatinat , que le Conseil de Madrid ne voioit pas comment Sa Majesté Catholique pouvoit consentir honnêtement à la ruine entière du beau-fils d'un Prince à qui elle avoit donné des paroles tout-à-fait contraires. Les Espagnols vouloient enlever seulement à Frederic une partie du bas Palatinat , & le contraindre à racheter le reste de ses Etats , & la dignité Electorale par le mariage de son fils ainé avec une fille de l'Empereur , dont les enfans seroient élevés à Vienne dans la Religion Catholique. La Cour de Madrid étoit si opposée aux pré-tensions du Bavarois , que les Ministres de France faisoient un mérite à leur maître auprès du Pape , de ce que Louis approuvoit le dessein de donner l'investiture à Maximilien , lors que Philippe le traversoit. C'est-à-dire que la bigoterie étoit encore plus grande à la Cour de France qu'à celle d'Espagne. *Si nous avons donné de bonnes paroles sous main au Duc de Bavière touchant l'Electorat , dit Puisieux au Commandeur de Silleri Ambassadeur à Rome , ce n'est pas dans le dessein de favoriser les affaires de la Maison d'Autriche en Allemagne. On pense seulement à y mettre le contrepoids d'un Prince Catholique & puissant. Certaines considérations d'Etat , & l'envie d'amuser de vaines espérances le Roi de la Grande - Bretagne , arrêtent les Espagnols dans une occasion importante à la Religion Catholique. Voilà ces beaux zélateurs. Ils ne prennent*

le

1623. le prétexte de la Religion que lors qu'il est question d'usurper. La politique du Conseil de Madrid embarrassoit extrêmement l'Empereur. Il n'osoit rien conclure sans le concours du Roi d'Espagne. Ferdinand envoia là-dessus à Madrid un Capucin nommé Jacinthe. Ces Moines se mêloient alors des plus grandes affaires aussi bien que les Jésuites. Le P. Jacinthe devoit négocier avec Don Baltazar de Zuniga principal Ministre du Roi d'Espagne, & demander le consentement de Sa Majesté Catholique à la translation de l'Electorat dans la Maison de Bavière.

Ferdinand représenta fortement à la Cour de Madrid ses engagemens pris avec Maximilien, & ses raisons pressantes d'accomplir enfin une promesse donnée par écrit avant la victoire de Prague, & par conséquent antérieure à tout ce que le Roi d'Espagne avoit négocié avec celui d'Angleterre. *Nous étions dès-lors bien persuadés*, disoit l'Empereur, *que le Comte Palatin étant une fois mis au ban de l'Empire, il ne pouvoit plus être rétabli dans ses Etats & dans sa dignité, sans un extrême danger de la Religion Catholique & de notre Maison.* Par une inspiration particulière de Dieu, nous donnâmes par écrit au Duc de Bavière une promesse de l'investir du Palatinat Electoral. Outre que ce Prince a de l'esprit, & de quoi soutenir la dignité que nous lui destinons, ses Etats servent de rempart aux nôtres contre les entreprises des Princes d'Allemagne... Il nous a fort

1623.

a fort utilement servi dans le recourement de nos Roiaumes & de nos Provinces, & il nous est encore d'un grāyd secours. Voilà pourquoi on ne peut différer plus long-temps à tenir la parole qui lui a été donnée. Nous espérons que le Roi d'Espagne ne voudra pas refuser son consentement à une chose avantageuse à la Religion Catholique & à notre Maison. Nos prédécesseurs & nos ancêtres ont toujours cru que le fondement de la Maison d'Autriche, qui par la grace de Dieu étend si loin sa domination dans toutes les parties du monde, est appuyé principalement sur l'Allemagne. Il est donc de la dernière importance que nous prévenions les mauvais desseins qu'on y peut former contre nous. Car enfin, notre Maison a eu de puissans ennemis à combattre sous les règnes de Maximilien I. de Charles V. de Ferdinand I. & de Rodolphe II. La rebellion des Provinces-Unies contre le Roi Philippe II. a tiré son origine du Palatinat : Et son Petit-fils ne doit pas espérer de réduire jamais ses sujets rebelles à moins qu'il ne concoure avec nous à l'extirpation de la race Palatine. Le Duc de Bavière nous accommode mieux qu'aucun autre. Les Catholiques auront encore une voix de plus dans le Conclave Electoral ; & par conséquent la Couronne Impériale sera mieux affermie dans notre Maison. Celle de Bavière gagnée par les grands avantages que nous lui aurons procurez, ne se séparera jamais de nos intérêts.

Quelque puissantes que fussent ces raisons,

1623. sions, la Cour de Madrid refusa long-temps de s'y rendre à cause des engagements pris avec celle d'Angleterre. On craignoit d'irriter un Roi capable de secouer fortement les Provinces-Unies contre l'Espagne, à l'exemple de la Reine Elizabeth. Tout ce que Ferdinand put gagner auprès des Espagnols, ce fut qu'on le laisseroit faire; & que Sa Majesté Catholique feignant de n'approuver pas l'investiture donnée au Duc de Bavière, continueroit d'amuser le Roi Jaques de l'espérance du mariage de l'Infante avec le Prince de Galles. L'artificieux Maximilien fut encore lever les difficultez que la Cour de Madrid formoit à l'agrandissement de la Maison de Bavière. On fit entendre de sa part au Comte d'Ognate Ambassadeur d'Espagne auprès de l'Empereur, que le Bavarois se contenteroit pour le dédommagement de son argent prêté, d'être investi du haut Palatinat avec la dignité Electorale, & qu'il consentiroit que Sa Majesté Catholique demeurât en possession de ce qui seroit à la bienséance de la Couronne d'Espagne dans le bas Palatinat. Telle étoit la situation des affaires, lors que l'Empereur Ferdinand fit à la Diète de Ratisbone la proposition rapportée ci-dessus.

Réponse des
Princes Pro-
testans à la
proposition
de l'Empe-
reur dans la

Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg ne voulurent point s'y trouver en personne, quoique Sa Majesté Impériale les en eût vivement pressez. Ils envoient seulement des Députez, avec ordre de

de déclarer tout publiquement de la part ^{1623.}
de leurs maîtres, qu'ils ne consentoient Diète de Ratisbone.
point à l'investiture que Ferdinand pré-
tendoit donner au Duc de Baviere. Chi-
cester Baron de Belnaſt eut commission
d'aller à Ratisbone en qualité d'Ambassa-
deur de Jaques Roi d'Angleterre. Mais *Mémoires de*
il fut rappelé, dez que Sa Majesté Britan- *Louise Ju-*
nique eut appris de Simon Digby son Mi- *liane. Pag.*
nistre à Vienne, que l'Empereur étoit *Manifeste*
dans une ferme résolution de revêtir Ma- *de Charles.*
ximilien des dépouilles de Frederic. Ja- *Louis Elec-*
ques se plaignit amérement à la Cour de *teur Palatin.*
Madrid de l'injustice de Ferdinand. On *Pug. 41. 42.*
lui répondit que Sa Majesté Catholique *&c.*
Nani, Historia Venetorum Lib. V.
n'en étoit pas moins indignée. On dé-
fendit aux Ministres d'Espagne auprès de ^{1623.}
l'Empereur, de faire la moindre chose, *Mercure*
qui donnât occasion au Roi Jaques de *François.*
croire que Philippe agissoit de concert avec ^{1623.}
Ferdinand. Enfin on parla plus que ja-
mais de marier l'Infante au Prince de Gal-
les. Sa Majesté Britannique trompée à
son ordinaire par les artifices des Espa-
gnols, parut s'appaifer. Elle se flattoit de
faire révoquer tout ce qui seroit conclu à
la Diète de Ratisbone, dez que son Fils
auroit épousé la Princesse d'Espagne.

Les Electeurs & les Princes donnèrent
le 21. Janvier leurs réponses par écrit à
la proposition de l'Empereur. Voici ce
que les Protestans remontoient à Sa Ma-
jesté Impériale. *Quoique le Comte Palatin,*
dirent-ils, semble avoir mérité d'être
mis au ban de l'Empire, en troublant la
paix

1623. paix publique, en attaquant les Etats de l'Empereur, en causant la désolation de quelques Provinces, & une grande effusion de Sang Chrétien; cependant plusieurs contre nous croient qu'on ne doit pas disposer du premier Electorat de l'Empire, sans le consentement unanime de tous les Electeurs. Cet article de la capitulation jurée par Sa Majesté Impériale, est regardé comme une Loi fondamentale de l'Empire. Nous ne prétendons pas révoquer en doute la puissance de l'Empereur. Mais nous devons avertir qu'il est obligé d'observer les Loix & les Constitutions Impériales, & sur tout ce qu'il a promis aux Electeurs dans sa capitulation. Or plusieurs soutiennent que tout ce qui s'est fait jusques à présent contre le Comte Palatin, se trouve contrarie aux Loix de l'Empire. Il n'a été ni cité juridiquement, ni entendu dans les formes, ni condamné avec connaissance de cause. Et puis que Sa Majesté Impériale a convoqué cette Diète dans le dessein de rétablir la paix dans l'Empire, nous croions devoir lui représenter, que la translation de l'Electorat dans la personne du Duc de Barrière, est capable d'exciter de nouvelles divisions, bien loin de rendre le repos & la tranquillité. Procéder contre le Palatin par la rigueur des Loix, c'est vouloir allumer une longue & cruelle guerre. Il soutiendra ses prétentions durant toute sa vie; il remuera ciel & terre pour rentrer dans ses Etats. Ce seroit une chose digne de la clémence de l'Empereur, que de recevoir le Com-

Comte Palatin après les soumissions requises en semblables rencontres. N'est-il pas assez puni par les dommages que son païs à souffert ? 1623.

En supposant même qu'il mérite d'être privé de la dignité Electorale, on doit faire justice à ses enfans. Ils y avoient un droit acquis avant la faute de leur père. Le Prince son frère encore mineur, n'a donné aucun sujet de plainte à l'Empereur. Ceux de la Maison de Neubourg & des autres Branches Palatines ne sont point coupables de la rébellion de leur parent. Quelle apparence y a-t'il donc de les dépouiller de leur droit à l'Electorat, pour en investir le Duc de Bavière ? Les Electeurs & les Princes de l'Empire sont également intéressés à ne pas souffrir une innovation capable d'augmenter la défiance & la jalousie entre le Chef & les membres de l'Empire. Ceux de la Maison Palatine qui n'ont pris aucune part aux brouilleries précédentes dans l'espérance que Sa Majesté Impériale auroit égard à leur droit, se plaindront hautement de l'injustice qu'ils souffrent. On emploiera la force pour maintenir ses droits & ses préentions. Et puis que les armes sont journalières, qui nous répondra que l'Empire n'aura pas des secousses dangereuses ? Transférer un Electorat dans une autre famille, c'est une affaire si délicate, que le salut de l'Allemagne en dépend. On ne doit pas y aller avec trop de précipitation. En de pareilles conjonctures les Electeurs & les Princes ont intercéde pour les coupables, & l'Em-

1623.

l'Empereur pardonoit à leur considération. Cette voie de sémence est infiniment plus sûre que celle de rigueur. Sa Majesté Impériale fera prudemment de la suivre. Le Comte Palatin est un jeune Prince que de mauvais Conseillers ont séduit. Il n'est pas l'auteur des troubles de Bohême ; la révolte étoit formée avant qu'il y allât. Plusieurs Princes autant & plus coupables ont obtenu grâce des prédecesseurs de Sa Majesté Impériale. En les imitant, Elle fera plaisir au Collège Electoral, aux Rois & aux Princes parens, ou allies de la Maison Palatine. Le souvenir du malheur que Frédéric s'est attiré par le bannissement Impérial publié contre lui, arrêtera désormais les esprits inquiets & ambitieux ; au lieu qu'une punition trop rigoureuse, fera prendre des conseils desesperez, dont les suites peuvent être funestes à l'Empire.

Réponse des Princes Catholiques à la proposition de l'Empereur. Il s'en falloit beaucoup que la réponse des Electeurs & des Princes Catholiques ne fût si sage & si modérée. Cela n'est pas surprenant. Ils étoient presque tous gens d'Eglise. Les uns avoient leurs intérêts particuliers, & les autres furent gagnez par l'espérance d'avoir chacun leur morceau des Etats de Frédéric. L'Archevêque de Cologne frère du Duc de Barriére ne lui devoit pas être contraire.

Puffendorf, Commentar. Rerum Suecicarum. Lib. I. Mémoires : Ceux de Mayence & de Trèves enennemis déclarez du Roi de Bohême obtinrent une partie de sa dépouille, aussi bien que les Evêques de Worms & de Spire. L'Archevêque de Salzbourg dont le paix entraîné

entre les Etats de l'Empereur & du Duc de Bavière , n'osoit pas choquer deux si puissans voisins ; outre que son caractère le rendoit ennemi de l'ancien Chef de l'Union Protestante. Les Princes Catholiques parlent de la manière du monde la plus outrée contre Frederic dans leur réponse à la proposition de l'Empereur. S'ils ne le traitent pas de Turc & d'~~L~~éfidèle, on le décrie du moins comme un allié des Ottomans & des ennemis du nom Chrétien. Ces Prélats déclarent que Frederic est légitimement déchu de ses Etats & de ses dignitez : ils soutiennent que l'Empereur a lui seul le droit d'en investir quel Prince il jugera le plus digne de les posséder : ils remontrent à Ferdinand qu'en suivant le conseil que les Protestans lui donnent d'user de clémence , il exposeroit l'Empire à de continues revoltes : Enfin, ils prient Sa Majesté Impériale de remplir au plûtôt la place vacante dans le Collège Electoral , où Frederic est désormais incapable de rentrer. Il y eut encore quelques consultations sur cette affaire. Mais quoique les Ministres de Saxe & de Brandebourg persistassent dans leur opposition, aussi bien que le Landgrave de Hesse & quelques autres , l'Empereur résolut le passer outre , & d'investir le Duc de Bavière. Ferdinand n'avoit point convoqué la Diète pour demander conseil ; on le disoit hautement. Il vouloit seulement déclarer ses intentions aux Electeurs & aux Princes. Tout se faisoit par voie d'au-

1623. d'autorité, sans aucun égard aux capitulations jurées, ni aux constitutions les plus sacrées de l'Empire.

*Maximilien
Duc de Ba-
dinand s'arrogeoit,
viére est in-
vesti de l'E-
lectorat Pa-
latin.*

Ce pouvoir arbitraire & absolu que Ferdinand s'arrogeoit, effraia les gens sages & clairvoians. On conjectura de lors que l'Empereur se mettroit bien-tôt au dessus de toutes les Loix, & qu'il ne laisseroit guéris plus d'autorité aux Electeurs & aux Princes de l'Empire, que les Rois de France & d'Espagne en donnent aux Pairs & aux Grands de leurs Royautés.

*Puffendorf, Il y eut de la bâuteur & de la violence, di-
Commentar. soit-on, dans la manière dont Charles-*

*Rerum Sue- Quint dépouilla Jean Frederic Duc de Sa-
cicarum. xé de son Electorat, afin d'en investir Maurice.
Lib. I. Mais enfin l'Empereur garda de plus
Mémoires grands ménagemens, que Sa Majesté Im-
de Louise périale n'en garde à présent. Jean Frederic
Juliane. renonça préalablement pour lui & pour ses
Pag. 245. héritiers à toutes ses prétentions & à tous
246. ses droits sur l'Electorat. La renonciation
Manifeste fut confirmée par ses enfans, & par Jean
de Charles Louis Elec- teur Palatin. Pag. 46. 47. Ernest son frère. Ces formalitez ou for-
Mercure cées, ou volontaires, précédèrent du moins
François. l'investiture de Maurice. Elle lui fut don-
1623. née du consentement unanime des Electeurs,
qui ratifièrent par un acte solennel ce que
Charles-Quint avoit fait. Cependant Jean
Frederic paroissot beaucoup plus coupable
que le Palatin ne l'est aujourd'hui. Le Duc
de Saxe & ses partisans disputèrent à Charles-Quint sa qualité d'Empereur, quoi qu'il
fût élu dans les formes, & reconnu depuis
long-temps sans aucune contestation : ils ne*

l'ap-

J. Campbell Jr.



1623.

L'appelloient qu'Empereur prétendu. Le Palatin a toujours protesté qu'il regardoit Ferdinand comme Empereur légitime : il lui a seulement disputé la Couronne de Bohême. C'est un différend particulier entre le Comte Palatin & l'Archiduc d'Autriche. D'où vient, ajoute-t-on, que le Palatin est dépourvu par Ferdinand avec plus de hauteur, que le Duc de Saxe ne l'a été par Charles-Quint ? Le Palatin n'a pas renoncé à son Electorat pour lui & pour ses héritiers. Les parens plus proches que le Duc de Bavière, ne lui ont point cédé leurs droits & leurs préentions. Bien loin que tous les Electeurs consentent unanimement à l'investiture de Maximilien, ceux de Saxe & de Brandebourg s'y opposent formellement.

L'Empereur tâcha d'appaiser ces murmures & de contenter les Espagnols qui ménageoient le Roi d'Angleterre, en mettant certaines clauses dans l'acte d'investiture. Sa Majesté Impériale déclaroit n'avoir aucune intention de déroger à sa capitulation, à la Bulle d'Or, aux autres constitutions de l'Empire, aux priviléges des Electeurs, au droit des enfans & du frère de Frédéric, ni à celui de Wolfgang Guillaume Duc de Neubourg, & des autres Branches de la Maison Palatine. Ferdinand promettoit encore de convoquer une nouvelle Diète, où les préentions de chacun seroient plus amplement examinées. Il s'engageoit enfin à donner après la mort de Maximilien Duc de Bavière, l'investiture de l'Electorat Pa-

1623.

latin, à celui des enfans, ou des parens de Frederic, dont le droit seroit jugé le plus incontestable. L'adroit Bavarois crut qu'il lui suffissoit d'obtenir à ce coup la dignité Electorale durant sa vie: il espéroit que l'occasion & les moyens de la conserver dans sa famille, ne lui manqueroient pas. Voilà donc Maximilien solennellement investi à Ratisbone le 25. Février de l'an 1623.

Les Ministres de Saxe & de Brandebourg, le Duc de Neubourg, le Landgrave de Hesse ne se trouvèrent pas à la cérémonie. L'Ambassadeur d'Espagne s'en absenta pareillement. Ce fut une bénédiction au regard du Roi Jaques. La Cour de Madrid amusoit ainsi le bon Prince, qui ne vouloit pas ouvrir les yeux. Celte de Rome fit de grandes réjouissances sur un Electorat enlevé aux Protestans. On en rendit des actions solennnelles de grâces à Dieu. Maximilien envoia immédiatement demander la confirmation de sa nouvelle dignité au Pape Grégoire. Le Bavarois ne se mit pas en peine de faire une bassesse en cette occasion, & de donner atteinte aux droits de l'Empire. Il se confessoit presqu'uniquement redévable de son élévation aux bons offices de la Cour de Rome. Jaloux de lui donner une marque publique & immortelle de sa gratitude, Maximilien voulut partager avec le Saint Pére, la belle & riche Bibliothéque d'Heidelberg. Une partie fut envoiée au Vatican, & l'autre à Mü-

nic.

1623.

nic. Pourachever le dédommagement promis au Duc de Bavière , on lui donna le haut Palatinat , en échange de la haute Autriche que Ferdinand lui avoit engagée. Enfin le ménager & pécunieux Maximilien acheta encore de l'Empereur quelque chose du bas Palatinat en deça du Rhin , qu'il trouvoit à sa bien-féance.

De tous les beaux païs héréditaires que Nouveaux l'infortuné Roi de Bohême possédoit , il artifices des ne lui restoit plus que la ville de Frankendal , que les Espagnols ne purent prendre l'année dernière. Cette place pouvoit encore soutenir long-temps un autre siége : Et la garnison aussi bien que les habitans étoient disposés à se défendre vigoureusement. Les Espagnols entreprirent de l'avoir sans qu'il leur en coutât la

Mémoires de Louise Ju-
liane, Pug. 262. 263.

moindre chose : Et Jaques Roi d'Angle-terre voulut bien être leur duppe. L'artificieux Comte de Gondomar Ambassadeur de Sa Majesté Catholique à Londres négoia l'affaire avec sa dextérité ordinaire. Jamais homme ne fut mieux dans le temps, ni les manières propres à faire donner Jaques dans le piège. Le voilà donc qui représente au Roi de la Grande-Bretagne , que le Comte de Mansfelt & Christian Duc de Brunswick Administrateur d'Halberstat éloignez désormais du Palatinat , ne pouvant plus secourir Frankendal , il ne subsistera pas long-temps , s'il est une fois assiégié. *Vous avez un moyen , Sire , de conserver une place importante*

Cc 2 tante

1623.

tante à vos enfans, ajoutoit Gondomar. Consentez qu'elle soit mise pour un temps en dépôt entre les mains de l'Infante Isabelle Archiduchesse des Païs-Bas. On négociera cependant un accommodement à Vienne & à Madrid. Si l'affaire se conclut, comme il y a raison de l'espérer, Frankendal demeurera en son entier : On le restituera, sans qu'il ait été ruiné par un siège. Que si la négociation se rompt, ou dure trop long-temps, l'Infante vous remettra Frankendal dans le même état qu'elle l'auroit reçu.

Jaques accepte volontiers la proposition. Il espéroit plus que jamais de finir bien-tôt l'affaire du mariage de son fils avec la sœur du Roi d'Espagne. Le Prince de Galles se préparoit à passer secrètement à Madrid. Des gens nommez par les deux Rois & par l'Archiduchesse Isabelle convinrent à la fin du mois de Mars, que Frankendal seroit mis pour dix-huit mois en séquestration entre les mains d'Isabelle, à condition que si le traité d'accommodelement ne s'achevoit pas, Son Altesse remettoit la place au Roi d'Angleterre, & qu'elle donneroit passage à 1500. hommes de pied & à 200. chevaux qui rentreroient dans Frankendal avec des provisions pour six mois. Les Ministres Espagnols plus déliez, trompèrent les Anglois en cette occasion. Ils font mettre dans le traité, que la garnison qui doit sortir de Frankendal, aura le passage libre par les terres de l'Empire & du Roi d'Espagne. Mais dans l'article, où il est

parké

parlé des dix-sept cens hommes que Sa Majesté Britannique peut envoier à Frankendal, en cas que l'accommodelement ne se fasse pas avant dix-sept mois accomplis; dans cet article, dis-je, on mit seulement que les troupes d'Angleterre pouroient passer par les Provinces des Païs-Bas de la domination d'Espagne. Le Roi d'Angleterre ne connut le piège dans lequel il avoit donné trop bonnement, que lors qu'il fut question de retirer Frankendal, après le terme du séquestre. On offrit passage aux troupes de Sa Majesté Britannique par les Etats de l'Infante Isabelle. Mais cela ne suffisoit pas. La garnison Angloise ne pouvoit entrer dans Frankendal, qu'en passant encore par des endroits du Palatinat occupez par les Espagnols même. On ne voulut pas le permettre, sous prétexte que le traité ne promettoit que la liberté de passer par les Païs-Bas Catholiques. Les Espagnols demeurèrent ainsi maîtres de Frankendal.

Qu'il me soit permis d'ajouter ici une réflexion que je fais en écrivant ces bas-fonds & indignes supercheries. Les Ministres de France ont trompé plus d'une fois en nos jours, & d'une manière aussi honteuse, les Puissances avec lesquelles Louis XIV. a traité. Nos ridicules flatteurs de l'Academie Françoise s'épuisent à chercher des tours fins & délicats, afin de couvrir certaines infidélitez de leur Héros, que les gens qui aiment la droiture & la

1623. probité , ne peuvent regarder sans indignation. Ces Messieurs se donnent une peine inutile. Que ne parlent-ils rondement ? Il faut dire sans façon que la bonne foi & la sincérité ne passent plus que pour des vertus *bourgeoises* dans les Cours rafinées , où la Politique de Machiavel est en vogue. On trompe , on rompt les traitez, quand on le peut faire feugement : Et il n'y a pas grand' chose à craindre , dez qu'on a la force en main. L'Espagne autrefois plus puissante , en usoit de la sorte. Les François ont pris le dessus. Pourquoi ne suivront-ils pas aussi bien que les Espagnols , les leçons que Machiavel le grand Maître des uns & des autres en Politique , leurs données ?

Je n'ai pas encore tout dit. Le Roi Jaques se laissa dupper plus grossièrement peu de jours après l'affaire de Frankendal. Le Comte de Mansfelt & l'Administrateur d'Halberstadt recommencèrent à se faire craindre. Bethlen Gabor mécontent de l'Empereur , remuoit vers la Hongrie , il sollicitoit le secours & l'appui de la Porte Ottomane. Enfin un nouvel orage sembloit se former dans la basse Saxe & vers le Nord. Cela donnoit de l'inquiétude à Vienne & à Madrid. Toujours attentive à profiter de la foiblesse de Jaques & de son entêtement de marier le Prince de Galles avec l'Infante d'Espagne , la Cour de Madrid propose à celle d'Angleterre , un traité de suspension d'armes pour quinze mois

mois dans le Palatinat. Sa Majesté Britannique y consent. Elle promet que ni elle, ni Frederic Roi de Bohême, n'éferont aucune irruption dans l'Empire durant tout ce temps. Mais ce n'étoit pas là ce que les Espagnols vouloient principalement. On ne craignoit ni Jaques, ni Frederic, à Vienne & à Madrid. Le but de la négociation, c'étoit que Sa Majesté Britannique promît que le Roi de Bohême renonceroit à toute sorte de correspondance avec Mansfelt & Halberstat, & qu'il refuseroit le secours que ses amis, ou ses alliez, pouroient lui offrir durant les quinze mois de trêve. Jaques y consentit. Qui fut le plus imprudent de lui, ou de Frederic? L'un fait des traitez par lesquels il désarme son beau-fils, & qui donnent le temps aux ennemis de la Maison Palatine de la perdre sans ressource. L'autre signe aveuglément ce que son beau-père lui envoie.

Maurice Prince d'Orange avoit un extrême déplaisir du mauvais état des affaires du Roi de Bohême son neveu. Mais la guerre vivement allumée entre l'Espagne & les Provinces-Unies ne permettoit d'Orange, pas à Maurice de servir autrement Frederic, que par une puissante diversion dans les Païs-Bas : de manière que les Espagnols réduits à retirer leurs troupes du Palatinat, pensoient à défendre les Etats de l'Archiduchesse Isabelle, bien loin d'attaquer les autres, & d'envoyer du secours à l'Empereur. Maurice méditoit depuis

1622.

quelque temps une entreprise sur Anvers. Il y avoit un nombre extraordinaire de grands & de petits vaisseaux, de pontons & d'autres préparatifs à la Brille. L'affaire paroissoit si bien conduite, que le Prince presqu'assuré du succès, disoit que Dieu seul pouvoit faire échouer le projet. Le Ciel se déclara en effet contre lui. Lors que l'Armée Navale de Maurice partoit de la Brille, il survint un froid si âpre, & la tempête fut si grande, que le Prince abandonna son dessein. Il fut même en danger de faire naufrage avec le Prince Frederic Henri son frère & Christian Administrateur d'Halberstat qui le voulut suivre dans une expédition, dont le succès, dit-on, étoit capable de faire perdre aux Espagnols le Brabant & la Flandre.

Peu de temps après, on découvrit à la Haie une grande conspiration contre la vie de Maurice, & même pour éloigner des charges ceux qui gouvernoient en Hollande, depuis la révolution arrivée il y a environ quatre ans. Barneveld avoit laissé deux fils, Groenevelt & Stouembourg. Le premier étoit un homme sage & modéré ; le second débauché depuis sa jeunesse, fougueux, & imprudent, avoit souvent donné du chagrin & du déplaisir à l'illustre Barneveld. Le cadet outré de la mort de son père, conçut le dessein de la venger. Prévenu que le Prince d'Orange en étoit le premier auteur, Stouembourg forme avec un Ministre nommé

mé Slatius & quelques autres Remontrans
 féditieux & inquiets , le complot d'assas-
 finer Maurice , lors qu'il reviendroit de
 Ryfwick à la Haie. Il y eut encore quel-
 que chose de tramé à Rotterdam & à la
 Haie contre les Magistrats en place , &
 pour faire soulever ces deux villes. L'en-
 treprise étoit capable de causer un boule-
 versement général dans la République, en-
 gagée pour lors dans une grande guerre
 contre le Roi d'Espagne , qui ne pensoit
 à rien moins qu'à subjuger les Provin-
 ces - Unies. Groenevelt à qui Stoutem-
 bourg son frére découvrit la conjuration,
 n'approuva point le complot, il en remon-
 tra même les suites fâcheuses à Stoutem-
 bourg. *Laissons à Dieu, lui disoit Groe-*
nevelt , le soin de venger la mort de notre
père , & n'entreprendons point sur un droit
que Dieu se réserve. Mais un homme dont
 le cœur brûle du desir de la vengeance,
 n'est pas capable d'écouter ces religieux
 avertissemens. Stoutembourg & ses prin-
 cipaux complices se flattoint que leur
 action ne seroit pas moins estimée que cel-
 le de Brutus & de Cassius le fut autrefois
 de Ciceron & des autres qui souffroient
 avec impatience la Dictature perpétuelle
 que César avoit usurpée dans la Républi-
 que de Rome. Soit que Stoutembourg
 eût surpris son frére , soit que Groenevelt
 demi gagné crut devoir laisser agir son
 cadet , il servit de caution pour emprun-
 ter une somme d'argent destinée à faire
 réussir la conjuration , & à récompenser

Cc 5 ceux

1623. ceux que Stoutembourg prétendoit emploier. Quelques complices chargèrent Groenevelt d'avoir aidé Stoutembourg à trouver de l'argent ; & Groenevelt n'en disconvint pas dans son interrogatoire. Quoi qu'il en soit de la part qu'il eut véritablement dans le complot, Stoutembourg apostota plusieurs gens qui se rendirent de plusieurs endroits à la Haie. Ils ne se connoissoient pas la plupart, & peu d'entr'eux favoient à quoi Stoutembourg & les principaux auteurs de la conspiration, prétendoient les emploier. On différoit à découvrir tout jusques à l'heure de l'exécution. Les gens destinez à l'assassinat eurent ordre d'attendre Maurice dans le chemin de Ryfwick à la Haie, & de fondre sur lui à l'improviste. On voulut qu'ils fissent semblant de se promener sans armes, afin de ne donner aucun soupçon. Ils auroient trouvé des poignards, des pistolets, & d'autres armes portées exprès dans un coffre à l'endroit marqué. Stoutembourg & les autres Chefs du complot, devoient faire distribuer les choses nécessaires à l'assassinat, quand Maurice s'approcheroit du *rendez-vous* donné.

Il est rare de voir réussir une conjuration où il entre un grand nombre de gens. L'atrocité du crime en effraie quelques-uns ; la crainte du supplice, si le complot ne réussit pas, ou l'espérance de la récompense, porte un homme plus timide ou plus intéressé que les autres à révéler le se-

le secret. La conspiration contre César fut sur le point d'être découverte, parce qu'il y avoit trop de complices. Au jour même marqué pour l'assassinat du Prince d'Orange, certains matelots Arminiens de Rotterdam, qui s'étoient engagez dans l'affaire sans savoir les particularitez du projet, avertirent Maurice, qu'il y avoit un dessein formé contre sa personne, & qu'il se tint sur ses gardes. On dit encore que le Crocheteur pris pour porter le coffre plein de poignards & de pistolets, surpris de ce qu'on lui donnoit libéralement une pièce d'or, afin qu'il s'acquittât plus exactement de sa commission, eut la curiosité d'ouvrir le coffre, & de voir ce qu'il renfermoit. Le Crocheteur s'imagina que c'étoit quelque chose de fort important: Et peut-être que le poids lui fit croire qu'il y avoit de l'argent, dont il pourroit tirer quelque chose, puis qu'on ne le suivoit point. Etonné de trouver des armes, il avertit le Magistrat. Sur cet indice & sur la déposition des matelots, on arrêta quelques complices dans une hôtellerie; & la conjuration fut bien-tôt entièrement découverte.

Stoutembourg le plus coupable des deux fils de Barneveldt , eut le temps de s'enfuir hors des Provinces-Unies. Mais Groeneveldt son ainé fut pris , lors qu'il étoit sur le point de s'embarquer. Les Magistrats de la Cour de Hollande le condamnèrent à la mort , & il la souffrit avec beaucoup de constance. On dit que la

1623. mère, la femme, & les enfans de Groenevelt s'étant jettez aux genoux du Prince d'Orange, pour lui demander grace, Maurice surpris de voir la veuve de Barneveld faire pour son fils ce qu'elle n'avoit pas fait pour son époux, voulut savoir la raison d'une conduite qui lui paroifsoit étrange & irréguliére: *Monsieur*, répondit Madame Barneveld, *mon mari étoit innocent, Et mon fils est coupable.* Si cela est, la mère de Groenevelt croioit qu'il n'avoit pas feulement su le complot, mais qu'il y étoit encore entré. Cependant les amis de Groenevelt soutinrent son innocence. *Est-il juste, disoient-ils, de faire mourir un homme, parce qu'il n'a pas cru devoir dénoncer son frère?* Pour ce qui est de l'argent emprunté, ajoutoit-on, *Sar-tembourg a fuit entendre à M. de Groenevelt, que la somme étoit destinée à l'acquit d'une certaine dette.* Plusieurs autres personnes furent condamnées à la Haie & ailleurs pour la même conjuration. Tant de sanglantes exécutions attirèrent beaucoup d'ennemis au Prince Maurice. Il remarqua depuis avec chagrin, dit-on, que le peuple dont il étoit les délices auparavant, ne lui témoignoit plus ni le même respect, ni la même affection. Quelques Contreremontrans outrez eurent la malignité de répandre le bruit, que tout le Parti Arminien avoit généralement part à cette criminelle entreprise. Mais on prouva d'une manière convaincante, qu'elle avoit été seulement tramée par

par Stoutembourg & par quelques Remontrans séditieux & emportez. 1623.

La Cour de France ne paroissoit occupée que de ballets & des autres vains divertissement du Carnaval, pendant que la Maison d'Autriche dépouilloit un ancien allié de la Couronne. Bien loin de prendre part à l'injustice faite au Roi de Bohême, Louis & ses Ministres se réjouissent de ce que les Protestans perdoient un Electorat. Puisieux faisoit sa cour au Pape, disposant son maître à reconnoître le Duc de Bavière comme Electeur, & à n'en donner plus la qualité à Frederic. C'est ainsi qu'on tâchoit d'appaiser le chagrin que la paix conclue avec les Réformez causoit au Saint Pére. Corsini, *Mémoires de Rohan.* Liv. II. Gramond, *Historiarum Galliae Lib. XIII.*

son Nonce en faisoit des plaintes amères; Et Puisieux le consoloit, en protestant que le Roi n'avoit donné la paix aux Eglises Réformées, que dans la vue de travailler plus efficacement à leur destruction. En effet, dez que Louis fut dans Montpellier, il ne se mit plus en peine d'accomplir ce qu'il avoit promis par le traité. Le sens du brevet accordé aux habitans de la ville, fut alteré en plusieurs endroits, nonobstant les remontrances du Duc de Rohan. Les troupes du Roi ne devoient demeurer à Montpellier que durant le séjour de Sa Majesté. Leur sortie fut différée, tantôt jusques à ce que le Roi eût quitté la Provence, & puis jusques à son départ de Lion pour Paris. Rohan suivoit la Cour, & il demandoit

1623.

l'entiére exécution du traité avec beaucoup de vigueur, peut-être avec trop de hardiesse, dit-il lui-même. Il obtient enfin une lettre du Roi au Marquis de Valencé, qui commandoit dans Montpellier. Sa Majesté y enjoignoit que les troupes fortifient, & que les articles de la paix fussent observez. La Cour donnoit volontiers des ordres semblables, persuadée qu'elle étoit, que ceux qui les recevroient, ne manqueroient pas de prétextes pour les éluder. On leur écrivoit même sous main que le Roi feroit bien-aise de n'être pas obéi.

Rohan quitte la Cour à Lion, & va dans le haut Languedoc. Là, conjointement avec le Duc de Ventadour & les autres Commissaires du Roi pour l'exécution du traité, il fait démolir de bonne foi les fortifications des villes Réformées, comme il étoit dit dans le traité. Mais Valencé bien informé des intentions de la Cour par Puisieux son beau-frère, donne seulement des paroles, & ne fait rien. Non content d'avoir innové dans le Consulat de Montpellier, il tente encore de mettre garnison dans les villes Réformées des Cévennes. Le Duc de Rohan eut beau se plaindre en Cour, on ne l'écousta pas. Ventadour & les autres Commissaires écrivent à Valencé de se désister de ses entreprises ; & il continua, assuré qu'il est que sa conduite répond aux intentions de Puisieux, qui dispose de tout dans le Conseil du Roi. Cependant la

pa-

1623.

patience échappe aux habitans de Montpellier , gens naturellement vifs. Ils crient que leur liberté est entièrement opprimée , que Valencé fait tout à sa fantaisie , & que les soldats vivent à discré-tion dans la ville. On écrit au Duc de Rohan ; on le conjure de venir incessam-ment à Montpellier , on lui remontre que sa présence est absolument nécessaire pour arrêter les entreprises continues de Va-lencé. Le Duc part du haut Languedoc , & il fait savoir à Valencé son dessein de se rendre à Montpellier. Ils étoient con-venus l'un & l'autre , que Rohan y re-viendroit après qu'il auroit fini avec le Duc de Ventadour & les autres Commis-saires du Roi , & qu'alors ils régleroient tous deux à l'amicable ce qui regardoit la ville de Montpellier. Les habitans étoient si fort émus de ce que la Cour ne tenoit rien de ce qu'elle avoit promis , que Va-lencé craignit que la ville fortifiée de la présence du Duc de Rohan , ne se soulevât entièrement. Il envoie donc prier Rohan , de ne venir pas encore à Montpellier. Le Duc continua son chemin , & Valencé joint les menaces aux prières. Rohan ne s'en ébranla pas ; il ne pouvoit se persua-der que Valencé eût la hardiesse d'entre-prendre quelque chose contre lui dans une ville toute Réformée. Rohan y est reçu avec une joie extraordinaire. On accourt en foule à lui. Chacun le prie d'empêcher que des gens qui se sont reposez sur sa pa-role , ne soient entièrement opprimiez , & de

616 HISTOIRE DE
1623. de faire ensorte que Valencé exécute ce
que le Roi a promis.

Valencé craignit alors que le Duc de Rohan plus fort que lui, ne l'obligeât à suivre les ordres que le Duc avoit apportez lui-même de la part du Roi. Rohan dispozoit des habitans & de plusieurs Gentilshommes venus avec lui. Valencé avoit de son côté une bonne garnison distribuée dans les principaux endroits de Montpellier. Mais le Duc & plus habile & plus respecté, l'eût emporté à la fin, si Valencé ne l'eût prévenu par un coup extrêmement hardi. Il poste ses gens fort à propos, il redouble la garde aux portes de la ville, & prenant avec lui un nombre choisi d'Officiers, il va sur le soir au logis du Duc de Rohan, comme pour lui rendre visite. Pendant qu'ils se font les prémières civilitez, des soldats commandez entourent la maison, & se mettent devant la porte. Valencé prie Rohan de s'absenter de Montpellier jusques à ce que la chaleur des habitans soit ralentie. *La proposition me surprend, Monsieur,* répondit le Duc. *Je suis chargé de l'exécution du traité. Vous ne me connoissez pas bien, si vous me croiez capable d'abandonner ceux de ma Religion, lors qu'ils ne demandent que l'observation de ce que j'ai stipulé pour eux, & que le Roi a bien voulu acorder. Puis que vous êtes, Monsieur, dans cette résolution,* reprit Valencé, *je ferai mon devoir. Nous demeurerons tous deux dans la même maison, jusques à ce que le Roi en*

1623.

ait autrement ordonné. Les soldats entrent alors dans le logis, s'en rendent maîtres & le Duc de Rohan se trouve prisonnier chez lui. La prudence manque en certaines rencontres aux plus grands hommes. Rohan reconnut trop tard qu'il s'étoit mis un peu trop légèrement à la discrétion de ses ennemis. Les habitans de Montpellier crièrent. Mais que pouvoient-ils faire pour lui ? Désarmez & étourdis du coup imprévu, ils n'étoient pas capables de le tirer des mains de Valencé. Ses soldats étoient maîtres de la ville. Peu de troupes réglées suffisent pour tenir en bride une populace effraiee & sans Chef.

L'affaire fit grand bruit à la Cour & dans toute la France. On blâmoit hautement Valencé d'une infraction manifeste de la paix conclue depuis peu, lui que le Roi avoit laissé à Montpellier pour en faire exécuter les conditions. Mais les plus clairvoians condamnoient moins Valence que Puisieux son beau-frère. Ils ne doutoient pas que le premier n'eût suivi les ordres secrets, ou du moins les intentions de l'autre. Tous les Réformez se recrièrent à une nouvelle si surprenante. *N'en doutons plus,* disoient-ils : *la Cour cherche à nous endormir par une fausse paix : On veut perdre les grands Seigneurs qui ont du zèle pour la défense de notre Religion. Ainsi près cela nous serons tous bien-tôt oppimez.* *Le Roi ne nous donne que trop à connoître que son Confesseur l'a imbu de cette maxime détestable de la Cour de Rome, qu'on n'est point*

Mémoires de Rohan.
Liv. III.
Gramond,
Historia-
Gallia
Lib. XIII.

1623. point obligé de garder les traitez avec les hérétiques. Soubise frère du Duc de Rohan étoit alors à Paris. Outré d'une si grande perfidie, il ne garda plus de mesures. Si le Roi ne fait pas justice à M. de Rohan, disoit-il par tout, on demandera bien-tôt sa liberté à la tête d'une armée nombreuse. J'attens tout du secours d'un Dieu vengeur du parjure.

Louis & son Conseil se trouvoient dans une grande perplexité. Certaines ames baillées & sanguinaires proposèrent au Roi de se défaire secrètement du Duc de Rohan, ou de le mettre entre les mains des Magistrats. *Dieu vous livrera votre plus dangereux ennemi*, disoient ces misérables à Louis. *Quand les Huguenots n'auront plus de Chef, ils seront bien-tôt réduits.* Si les voies secrètes ne sont pas du goût de Votre Majesté, on peut ordonner aux Magistrats de procéder contre le Duc de Rohan. Un Parlement trouvera bien-tôt de quoi lui faire couper la tête. Les conseils moderez prévalurent en cette occasion : Et un Historien Président du Parlement de Toulouse, dit sans façon, que ce fut par une politique timide & intéressée. Soit qu'une violence si criante fit horreur au Roi ; soit que les suites effraient son Conseil, Valencé reçut ordre de mettre le Duc de Rohan en liberté, à condition qu'il se retireroit de Montpellier. On dit que la Duchesse contribua beaucoup à l'élargissement de son époux. Elle étoit du ballet que la Reine devoit danser peu de jours après

1623.

après qu'on eût reçu la nouvelle de la prison de Rohan. La Duchesse pria la Reine de la dispenser d'être d'un divertissement public dans une conjoncture si affligeante pour toute la Maison de Rohan. Louis aimait mieux rendre au Duc sa liberté, que de rompre une fête pour laquelle on avoit fait beaucoup de dépense, & qui ne se pouvoit plus donner au public sans la Duchesse de Rohan. Son illustre époux fut moins affligé de la perte de sa liberté, que de l'ingratitude des gens de Nîmes, qui ne favoient sur qui rejeter la faute des infractions de la paix. Ils accusèrent le Duc de Rohan d'être d'intelligence avec la Cour, & sa prison n'étoit, à leur avis, qu'une feinte & une collusion. *C'est la récompense ordinaire de ceux qui servent les peuples,* dit Rohan à cette occasion.

Les Rochelais ne se plaignoient pas Arnaud moins de l'inexécution du traité de paix à Gouverleur égard. Le Fort Louis que le Comte de Soissons avoit fait construire près de leurs murailles & à l'entrée de leur canal, devoit être démolî, dez que les Rochelais auroient abattu quelques-unes de leurs nouvelles fortifications. Ils observèrent religieusement ce qu'on avoit promis en leur nom. Mais Arnaud Mestre de Camp du Régiment de Champagne & Gouverneur du Fort Louis, bien loin de penser à la démolition de sa place, en augmentoit les fortifications, sous prétexte de maintenir une bonne discipline parmi les soldats, en les faisant travailler. Il incommodoit

1623.

*Journal de Bassompierre.**Tome II.**Mémoires de Robae.**Liv. III.**Bernard,**Histoire de**Louis XIII.**Liv. IX.**Histoire du**Maréchal de**Toiras. L. I.**Chap. 5.**Mémoires de Pontis.**Tom. I.*

modoit même les Rochelois autant qu'il pouvoit. Bassompierre, qui n'étoit pas autrement favorable aux Réformez, dit un jour à Puisieux, qu'ils demandoient *justement* la démolition du Fort Louis. Parler ainsi aux Ministres du Roi, cela passoit déjà pour un crime d'Etat. *De pareils discours méritent la Bastille*, dirent Puisieux & la Vieville à leur maître, en lui rapportant ce que Bassompierre pensoit de la démolition du Fort Louis. C'est ainsi que ces Messieurs prenoient dez le commencement de leur courte faveur, un ton sur lequel le Cardinal de Richelieu parlera dans la suite de cette Histoire. Sous le règne de Louis XIII, on se mit sur le pied d'arrêter la liberté de parler, en menaçant les gens de la Bastille ; Et sous celui de son Fils, nous avons vu l'établissement d'une Inquisition d'Etat, aussi redoutable & presqu'aussi sévère que celle de la Foi en Espagne. Il n'est permis ni de parler du Gouvernement, ni d'entendre ce que les autres en disent. On voudroit même ôter là liberté de penser.

Ceux de la Rochelle persuadez de la justice de leur droit, demandèrent humblement au Roi la démolition du Fort Louis : Et leurs Députez remportèrent une lettre, par laquelle Arnaud devoit démolir la place huit jours après que les Rochelois auroient satisfait aux articles du traité. Mais on écrivit en même temps au Gouverneur du Fort Louis, de ne rien faire de ce qui étoit contenu dans la lettre du

1623.

du Roi que les Rochelais lui rendroient. Ce Fort Louis sera bien-tôt le sujet de plusieurs contestations , & l'occasion d'une nouvelle guerre. Les habitans de la Rochelle ayant prié le Connétable de Lefdiguières de les favoriser dans leur poursuite pour la démolition d'une place qui les incommodoit d'une étrange manière & par mer & par terre, Messieurs, leur répondit Lefdiguières avec sa pénétration ordinaire , *le Fort Louis fera démolir les fortifications de la Rochelle , & la Rochelle fera démolir ensuite celles du Fort Louis.* Devinez-vous bien l'éénigme ? Il faut que la Rochelle préne le Fort , ou que le Fort préne la Rochelle. On le voioit bien. C'est pourquoi la Cour qui prétendoit recommencer la guerre à la première occasion favorable, ne vouloit point permettre que le Fort Louis fût razé.

Quoique la manière dont Arnaud en usoit avec les Rochelais en plusieurs rencontres, fût indigne d'un homme qui a de l'honneur & de la probité , cela ne nous empêchera pas de rendre justice au rare mérite qu'il avoit d'ailleurs. Issu d'une honnête famille d'Auvergne qui se distinguoit dans le Barreau , & dont quelques-uns furent emploiez dans les Finances , Arnaud prit d'abord ce dernier parti plus propre à s'enrichir. Il s'en dégoûta , & celui de la guerre lui parut plus convenable à son humeur, quoi qu'il fût déjà dans un âge assez avancé. Comme il avoit de l'esprit , & les belles lettres , il s'appliqua fortement à bien

1623.

à bien connoître la discipline militaire des anciens Romains : Et quand il fut en place, il entreprit de mettre les soldats sur le même pied. Arnaud s'acquit une extrême réputation par ce moyen. Jamais soldats ne furent mieux disciplinés que les siens : Et c'étoit une opinion commune, qu'au nombre près, il n'y avoit pas grande différence entre le Régiment de Champagne & une Légion Romaine bien disciplinée. Louis XIII. qui aimoit à s'instruire de tout ce qui concerne l'Art Militaire, eut la curiosité d'apprendre la méthode d'Arnaud.

Il semble que le Roi pouvoit appeler pour quelque temps auprès de lui, un si grand Maître dans l'Art Militaire, capable, dit-on, d'établir la discipline Romaine dans les troupes de France, s'il eût jamais été à la tête des armées du Roi. Mais soit que Sa Majesté le crût nécessaire au Fort Louïs ; soit qu'elle aimât à se cacher en certaines choses, Pontis Lieutenant aux Gardes eut ordre de se rendre *incognito* au Fort Louïs, d'y faire quelque temps le métier de simple soldat sans rien dire au Gouverneur, & de s'instruire exactement de la méthode d'Arnaud, afin de l'apprendre ensuite au Roi. Pontis obéit. Il ne revint du Fort Louïs qu'après y avoir été exercé comme un autre soldat durant plusieurs mois. Nous lissons dans ses Mémoires que le Roi prit plaisir à s'enfermer avec lui, à considérer les plans que Pontis avoit dressez, & ce qu'il avoit mis par écrit, & à s'in-

s'informer soigneusement de tout ce qu'Arnaud pratiquoit : Jusques là que Louis & Pontis faisoient alternativement l'exercice sous le commandement l'un de l'autre. On ne peut nier qu'une si noble & si utile curiosité ne fût digne d'un Roi. Plût à Dieu que les Princes emploiaissent toujours aussi bien leur temps. Arnaud mourut quelques mois après que Louis XIII. eut appris ses secrets, sans l'en avertir. Toiras que le Roi aimoit, eut les charges de Mestre de Camp & de Gouverneur du Fort Louis l'an 1524.

Quel fut l'étonnement de la Cour de France, quand elle apprit que Charles de Galles Prince de Galles & le Marquis de Buckingham avoient vu danser le ballet de la Reine sans se faire connoître, & qu'après avoir demeuré seulement un jour à Paris, en Espagne. le Prince & le Favori du Roi son père, avoient pris la route de Bourdeaux, dans le dessein de passer en Espagne ! Combien de réflexions fit-on en France & dans toute l'Europe sur un voyage si bizarre, si extraordinaire ! *Le Duc de Lerme*, disoit-on, s'est avisé de vouloir remettre en vogue à la Cour d'Espagne l'esprit des anciens Chevaliers errans & des Paladins. Mais l'ingénieuse satyre de Don Quixote a fait voir aux Espagnols le ridicule de ces manières Romanesques. Les veut-on prendre à la Cour d'Angleterre ? Voici le Prince de Galles qui court le monde en Héros de Roman. Il s'en va chercher une maîtresse au bout de l'Occident.

Wilson's History of Great-Britain.
Rushmore's Historical Collections.
Larrey, Histoire d'Angleterre
Jaques I.

1623.
re dans le règne de

Les

1623.

Les Politiques raisonnoient plus sérieusement sur le voyage de Charles, & sur ses circonstances que je vais rapporter. Digby Comte de Bristol Ambassadeur d'Angleterre à la Cour de Madrid croloit avoir si bien engagé l'affaire du mariage de l'Infante avec le Prince de Galles, que les Espagnols ne pouvoient plus s'en dédire. Et certes, la passion ardente que le Comte Duc d'Olivarez avoit de faire réussir les projets formez contre les Provinces-Unies, portoit le Favori de Philippe IV. à promettre tout, pour détacher la Couronne d'Angleterre de son alliance avec les Etats Généraux, & pour engager le Roi Jaques à demeurer spectateur oisif des efforts que l'Espagne prétendoit faire contr'une République, dont la Reine Elizabeth avoit favorisé l'établissement avec un soin particulier.

Impatient d'obtenir la restitution du Palatinat & de la dignité Electorale à Frédéric son beau-fils, malgré les intrigues de l'Empereur & du Duc de Bavière, le Roi de la Grande-Bretagne se va mettre dans l'esprit, que si le Prince de Galles fait un voyage en Espagne, il finira bieu-tôt l'affaire de son mariage, dont le rétablissement de Frédéric seroit une suite nécessaire & infaillible. La chose parut d'autant plus plausible au Roi d'Angleterre, qu'il avoit fait lui-même une pareille avance. Il sortit secrètement de son Royaume d'Ecosse pour aller conclure à Copenhague son mariage avec la Princesse Anne de Dan-

1623.

Dannemark. On crut que Buckingham favori de Sa Majesté Britannique, la confirmoit dans sa pensée ridicule. Cet esprit vain étoit bien-aise de faire montre de sa puissance & de ses richesses à la Cour de Madrid. Il vouloit se mesurer avec le Comte Duc , de la faveur duquel toute l'Europe parloit avec étonnement. Que fait-on encore, si par une bizarrerie assez ordinaire aux gens voluptueux , Buckingham ne s'étoit pas mis en tête de faire *l'homme à bonnes fortunes* auprès des Dames Espagnoles , pendant que le Prince de Galles soupireroit pour l'Infante? On dit dans le monde que le Favori de Jaques avoit tenté de coucher avec la femme de celui de Philippe.

Charles & Buckingham partent donc en secret de la Cour d'Angleterre le 27. Février , déguisez avec des barbes postiches & des perruques fort épaisse. Le Chevalier Cottington & un autre Gentilhomme Anglois qui connoissoient l'Espagne & qui parloient la langue du païs, furent comme les Ecuiers des deux avanturiers. On s'embarque à Douvre pour Calais ; de là on prend la poste jusques à Paris ; on arrive justement la veille que le ballet de la Reine se doit danser. Le Prince de Galles & Buckingham toujours déguisez vont au Louvre , ils voient diner la Reine Mère ; Ils sont introduits ensuite comme des étrangers qui voiagent , dans une galerie où le Roi de France se promenoit. Enfin, le Duc de Monbazon

1623. auprès duquel ils trouvèrent quelque recommandation, les place dans la salle du ballet. C'est dommage que les deux Paladins aient passé à la Cour de France sans y trouver quelqu'avanture, le Roman seroit presque complet. Il y eut seulement cela de particulier. Charles vid au ballet la Reine Anne d'Autriche, dont il alloit rechercher la sœur : il y vid encore Madame Henriette de France destinée à être véritablement son épouse. La Reine paroisoit au ballet sous le nom de la Déesse Junon, & la Princesse sous celui de la Déesse Iris. Charles étoit alors tellement rempli de la beauté de son l'Infante Espagnole, dont le seul portrait l'avoit, dit-on, enchanté, qu'il ne fut nullement sensible aux attractions de la Princesse Françoise qu'il aimait depuis éperdument. Les deux avanturiers prenent la poste le lendemain jusques à Bourdeaux. Le Duc d'Epernon nouveau Gouverneur de Guienne, leur y fit civilité, comme à des étrangers de qualité qui voyagent, & il ne se mit pas en peine de les connaître. Le Comte de Grammont Gouverneur de Bayonne parut plus inquiet & plus soupçonneux. Ils passent cependant sans être découverts : Et le Prince arrive enfin à Madrid le seizième Mars. Une si grande diligence convainoit admirablement bien à un amant empressé. Il décorent chez le Comte de Bristol qui ne l'attendoit pas ; On avoit pris un extrême soin de tenir le voyage secret.

secret. La Cour d'Espagne en étoit pourtant avertie. Don Carlos Coloma qui avoit succédé à Gondomar dans la place d'Ambassadeur du Roi Catholique à Londres, envoia un Courier à Madrid en toute diligence, dez qu'il apprit que le Prince de Galles partoit d'Angleterre pour aller en Espagne.

Jaques demeura en retraite à Nieu-Diverses réflexions sur market, jusques à ce qu'on eût reçu des nouvelles certaines de l'arrivée de son fils le voyage du Prince à Madrid. Quand Sa Majesté fut à Londres, elle voulut savoir le sentiment de Williams Evêque de Lincoln & Garde du grand Seau. Eh bien, lui dit le Roi, que pensez-vous du voyage de notre Chevalier errant ? Obtiendra-t'il l'Infante d'Espagne ? Nous l'amènera-t'il avec lui à Londres ? Sire, répondit Williams, le bonheur de l'amant dépend de deux choses, de la manière dont Mylord Buckingham en usera au regard du Comte Duc d'Olivarez, & des ménagements que celui-ci aura pour l'autre. S'ils se souviennent également qu'il sout tous deux Favoris de deux puissants Rois, de manière que l'Espagnol ne soit pas trop hautain, ni l'Anglou trop fier, l'affaire se pourra conclure. Mais si Mylord Buckingham oublie une fois qu'il est à Madrid où le Comte Duc a tout pouvoir ; Et si celui-ci vient à faire trop le Grand d'Espagne, & à manquer d'égards pour un Seigneur qui ne s'estime pas moins que lui, je crains fort que la fin de la négociation ne réponde pas aux désirs & aux intentions de

1623.

Votre Majesté. Fasse le Ciel qu'ils ne tombent ni l'un ni l'autre dans ces inconveniens. Le Roi perdit alors quelque chose de cet air gai & content qu'il avoit auparavant. La réponse du Garde du grand Seau fit rentrer Jaques en lui-même. Il commença de craindre que son Ministre d'Etat ne conjecturât trop bien. Sa Majesté le pria d'écrire souvent, & de donner de bons conseils au Prince de Galles & à Buckingham. Le Favori fut fait Duc peu de jours après. Jaques voulut lui donner un plus grand titre que celui de Marquis, afin que Buckingham fût plus respecté dans une Cour extrêmement fastueuse. Il prit assez bien les manières Espagnoles. Ses titres pompeux de Duc, de Marquis, de Comte, de Vicomte, de Baron, de Grand Amiral, de Grand Ecuier, de Gouverneur des cinq ports, de Capitaine des châteaux de Douvre & de Windsor, de Grand Maître des Forêts & des Chasses, de Gentilhomme de la Chambre, de Conseiller d'Etat pour les Roiaumes d'Angleterre, d'Ecosse, & d'Irlande, toutes ces qualitez, dis-je, remplissoient une page dans les actes auxquals le Favori Anglois intervenoit.

L'homme qui parla le plus franchement au Roi Jaques, & peut-être avec plus de raison qu'aucun autre, ce fut un de ces fous de Cour, qui gagnent leur vie à faire rire les Princes, & qui leur disent quelquesfois des choses de fort bon sens. Un certain Archy jouoit ce ridicule person-

Fouillage à la Cour d'Angleterre. Soit qu'il
ne manquât pas d'esprit & de discernement, soit qu'un railleur malin l'eût instruit en secret, Archy entre un jour dans la chambre du Roi, & se mettant à bouffonner, il dit tout d'un coup à Sa Majesté qui paroissoit de bonne humeur : *Il faut, Sire, que je change de bonnet avec vous. Pourquoi cela ?* répond le Roi. *Parce que vous avez envoié le Prince de Galles en Espagne,* reprit le fou. *Et que feras-tu, dit Sa Majesté, quand mon fils sera de retour en Angleterre ? Je reprendrai mon bonnet de dessus votre tête,* replique Archy, *& je l'enverrai au Roi d'Espagne.* La plaisanterie donna de l'inquiétude à Jacques : il craignit plus que jamais d'avoir fait une fausse démarche.

Williams Garde du grand Seau d'Angleterre étoit dans une alarme continuelle & pour la personne du Prince de Galles, & pour la fortune de Buckingham, à qui Williams étoit redevable de la sienne.

L'entreprise de Votre Alteffe, disoit-il à Charles, paroit extrêmement périlleuse. Hacket's Life of Arch-Bishop Williams. Part. I. *Vous êtes dans une Cour étrangère, on ne vous a point invité à y aller. L'affaire de votre mariage n'est pas même fort avancée : On la peut différer encore sous divers prétextes. La Cour de Madrid & celle de Rome travailleront de concert à tirer de grands avantages, au préjudice de cet Etat & de notre Religion. Je ne dis pas ceci pour vous effraier. Je connois votre constance, & vous en avez donné des preuves*

1623. certaines au monde. Mon dessein, c'est de vous avertir seulement, que si Votre Altesse s'aperçoit que les Espagnols aient le moindre dessein de la retenir, elle doit penser à fortir d'Espagne aussi promptement & aussi secrètement que vous y êtes allé. J'ai fait délivrer tous les Prêtres prisonniers, ajoutoit le bon Williams, j'ai disposé les Magistrats à traiter les Catholiques Romains avec toute la douceur imaginable. Enfin, je rends de fréquentes visites à l'Ambassadeur d'Espagne, & je lui acorde tout ce qu'il me demande. Voilà comme le Roi Jaques se mit dans une entière dépendance de la Cour de Madrid, en persuadant à son Fils unique d'aller en Espagne.

Le Garde du grand Seau écrivoit en même temps à Buckingham pour le conjurer de se conduire avec toute la prudence possible dans une affaire délicate & difficile. Si les choses tournent mal, disoit Williams au Favori, & si les Espagnols veulent retenir le Prince plus long-temps qu'il ne souhaiteroit, au nom de Dieu, ne revenez point sans le ramener. Vous seriez perdu sans ressource. L'heureux succès du mariage vous doit combler d'honneur. On admirera votre constance & votre sagesse. Mais Dieu nous préserve aussi qu'il arrive le moindre accident à Son Altesse, ou que l'entreprise ait une fin malheureuse. Tout le blâme en retomberoit sur vous. La Cour & le peuple vous font l'auteur du voyage. Le Roi semble quelquefois être dans la disposition de prendre tout

tout sur lui : *Et nous lui avons conseillé de déclarer dans une Proclamation, que la chose vient uniquement de lui.* Mais il réussit à faire la démarche. Je vous dirai même qu'en certaines rencontres, Sa Majesté rejette tout sur le Prince & sur vous. Jaques reconnoissoit sa faute. Mais il étoit trop tard. Ce Prince imprudent commet sa réputation, il expose la personne d'un Fils unique, & pour se déculper d'une chose que tout le monde blâme généralement, il cherche à la faire passer pour une action de jeune homme, qu'un Courtisan étourdi & flatteur a conseillée ; ou du moins approuvée. On se déchaine si fort contre le Roi que les amis de Buckingham disoient malicieusement que Jaques étoit bien-aise d'exposer un Favori dont il se dégoûtentiment du Parlement. D'autres pousserent la rumeur plus loin. *Le Roi, dit simide. La vérité de son aîné. Peut-être qu'il a été défait du second.*

Dans toutes les Cours de l'Europe, Embarras de chacun raisonna sur cet événement extraordinaire selon des préjugez & selon les intérêts de l'Etat. Celle de France partit sans à l'occaison du mariage du Prince de Galles avec y avoit de l'inquiétude. Les gens les plus éclairez croyoient que le Roi d'Angleterre rebuté des délais de la Cour de Madrid, l'Infante avoit voulu faire un coup de desespoir, d'Espagne.

1623.

pour finir à quelque prix que ce fut, une affaire, où il avoit trop engagé son honneur & sa réputation. Sa Majesté Britannique, disoit-on, se flatte que les Espagnols

Vittorio
Siri, Memo-
rie Recendi-
ta. Tom. V.
Paz. 485.
486.

n'oseroit renvoier son Fils sans lui donner leur Infante, & que le Prince de Galles n'a rien à craindre en Espagne. Le

Roi Philippe oseroit-il entreprendre quelque chose sur la personne d'un Prince qui est allé de si bonne foi à Madrid ? L'intérêt même de la Couronne d'Espagne ne lui permet pas d'offenser le Roi d'Angleterre. Ce seroit le réduire malgré lui à la nécessité de secourir puissamment les Provinces-Unies & les Protestans d'Allemagne. Le Roi Jacques a beau faire, ajoute-t-on, les Espagnols sont plus déliez que lui. Nous verrons la vérité de ce que le Maréchal de Béfom pierre a prédit, il y a deux ans. La Cour de Madrid amusera celle d'Angleterre. Après avoir gagné du temps, & tiré quelque avantage de leur négociation feinte, les Espagnols la rompront subitement. L'Infante n'aura jamais d'autre époux que le fils de l'Empereur. Le Roi d'Espagne achètera peut-être bien cher ce qu'il croit gagner en trompant celui d'Angleterre. Que savons-nous si le père & le fils indignez, d'avoir été jouez, ne deviendront point les ennemis les plus irréconciliables de la Maison d'Autriche ? Quoique ces raisonnemens fussent plausibles, la Cour de France demeuroit fort alarmée. Il n'étoit pas impossible que le mariage ne se conclût, si Olivarez & Buckingham avoient en tête

de

de le faire réussir. La Maison d'Autriche ayant une fois l'Angleterre de son côté, les Provinces-Unies sembloient perdus. La France n'étoit plus un contre-poids assez fort : Elle devoit tout craindre pour elle-même.

Une lettre que Puisieux Secrétaire d'Etat reçut de Marquemont Archevêque de Lyon, qui se trouvoit à Rome, augmenta les ombrages & les soupçons de la Cour de Paris. Rapportons cette dépêche ; elle servira beaucoup à développer une intrigue, dont toute l'Europe attendoit le dénouement. *Le Prince de Galles, dit 1623.*

Lettres de Marquemont à Puisieux dans les Mémoires pour l'Historie du Cardinal de Richelieu.

Marquemont, a été fort surpris en arrivant à Madrid, de n'y trouver pas la dispense de son mariage, & de ce que le Nonce du Pape, non content de ne lui faire aucune civilité, blâme encore les Cardinaux Zapata & Spinola d'avoir rendu visite au Prince. Cela lui a causé de l'inquiétude, & il a peur d'être trompé dans l'espérance qu'on lui avoit donnée, que le Pape accorderoit la dispense. Le Prince a dépêché là-dessus un de ses gens ici à un Catholique Anglois nommé Gage, qui a été le porteur des lettres du Roi de la Grande-Bretagne au Pape, & qui solicite la dispense. On veut savoir les véritables intentions de Sa Sainteté, & si elle prétend ne la donner point, à moins que le Prince ne se fasse Catholique. Le Cardinal Trejo a dit plus d'une fois, qu'étant il y a quelques années en Espagne, il fut appellé à un Conseil où l'on proposa cette affaire, & qu'on y convint.

D d 5 de

1623.

de ne dire point que le mariage ne se feroit pas. Mais on résolut en même temps de ne le conclure jamais. Le Cardinal Gaëtan habile homme, qui a été long-temps Nonce en Espagne, soutient que le Conseil dont parle le Cardinal Trejo, ne peut être qu'une assemblée de Théologiens & de Canonistes ; à la vérité, dit-il, la plupart des Espagnols acoutumez aux rigueurs de l'Inquisition, & nourris dans la haine contre les hérétiques, sont contraires au mariage : mais les Ministres d'Etat le souhaitent. Le Cardinal Gaëtan ne doute point qu'il ne se fasse, puisque la dispense est accordée. On sait certainement ici que le Roi d'Espagne, ayant assemblé vingt-quatre personnes de diverses professions pour savoir leur sentiment, avant que de prendre une dernière résolution, dix-huit firent pour le mariage, & six contre. De ces derniers, il y en a un dans cette ville. Il est vrai que les vieux Ministres d'Etat attachez à leurs anciennes maximes, étoient d'avis de tirer la négociation en longueur, & d'attendre l'occasion d'en profiter. Don Baltazar de Zorriga écrivit ici peu de temps avant sa mort, d'une manière qui fait juger que c'étoit là sa volonté. Mais il y a diverses circonstances qui prouvent que le Comte d'Olivarez n'est pas du sentiment de Don Baltazar. Soit que le Roi d'Angleterre ait gagné le Favori, soit que le Comte Duc ait quelque raison secrète, il veut le mariage, & il en presse la conclusion. Les caresses & les honneurs que le Roi d'Espagne fit au Prince de Galles, & les

les facilitez qu'Olivarez sembloit vouloir apporter à lui donner satisfaction, me persuadent que l'Archevêque de Lion ne rasonnoit pas mal. Voions la suite de sa lettre. Elle donnera un grand jour à ce que je dois raconter.

Le Nounce du Pape à Madrid, poursuit Marquemont, est fort bien auprès du Comte-Duc, & le Ministre Italien a lié une grande correspondance avec le Cardinal Neveu & le Favori de Sa Majesté Catholique. Ludovisio & le Nounce sont des esprits vifs & entreprenans. A la sollicitation du Comte-Duc, ils ont fait venir ici plusieurs Congrégations, & la dispense est enfin résolue. Le Pape Paul V. n'a jamais voulu la donner, & le feu Cardinal Bellarmin soutenoit qu'elle ne se pouvoit accorder. Il y avoit un grand obstacle, le Pape Paul n'a pas osé le franchir. Je me souviens de l'avoir entendu dire à lui-même. On prétend que la dispense ne peut avoir d'autre fondement légitime, que la concession du libre exercice de la Religion Catholique en Angleterre. Et comment veut-on s'en assurer jusques à ce que le Parlement y ait consenti? On veut se démêler de cet embarras par un expédient. C'est de renvoyer à Sa Majesté Catholique le soin de prendre du Roi d'Angleterre les plus grandes assurances qu'elle pourra, pour la liberté de la Religion, & que le Pape se contente de la parole de Roi, donnée par Sa Majesté Catholique au S. Siège, que le Roi d'Angleterre accordera le libre exercice de la Religion. Ce qui se pro-

1623. met pour un autre , n'est pas fort sûr , & celui qui s'engage de la sorte ne contracte pas une grande obligation. Il y auroit sujet de douter que cette résolution ait été véritablement prise , si le Cardinal Ludovisio & les autres qui ont assisté aux Congrégations ne le disoient. Ils alléguent que le Pape a cru devoir se rendre aux instances supplications des Catholiques Anglois , qui remontreraient à Sa Sainteté , que si une affaire si ardemment souhaitée par le Roi d'Angleterre & par le Prince , vient à se rompre à cause du refus de la dispense , le Père & le Fils déchargeront peut-être leur colère sur les Catholiques , & qu'ils les persécuteront cruellement. La crainte de ce malheur a touché , dit-on , le Pape & les Cardinaux , & leur fait prendre cet expédient : Ils se fondent sur ce que la plupart des Docteurs conviennent que la dispense se peut accorder , pourvu que le libre exercice de la Religion Catholique soit permis en Angleterre. Il est vrai que cette liberté doit être moralement assurée. Or ces gens veulent ici que l'obligation d'un grand Prince , tel qu'est le Roi d'Espagne , soit une assurance suffisante . S'il manque encore certaines choses , on croit que le Pape peut passer par dessus , en considération des remontrances que font les Catholiques Anglois. Cela est tellement imprimé dans l'esprit du Pape , que depuis l'arrivée du Prince de Galles à Madrid , on a écrit diverses fois au Nounce , de lui faire bien comprendre qu'il ne tient pas au Pape que l'affaire du mariage ne se consomme , que la dispense

1623.

est prête, & qu'on la délivrera, dez que le Roi d'Espagne aura donné sa parole par écrit au Pape.

L'Archevêque ajouta d'autres circonstances que je ne dois pas omettre. Elles sont trop importantes. On fait ici, dit-il, que depuis l'arrivée du Prince de Galles en Espagne, la diversité des opinions se trouve plus grande au Conseil de Madrid. Quelques-uns font pour marier l'Infante au fils de l'Empereur, & le Prince de Galles à l'Archiduchesse sœur de l'autre. Peut-être aussi que les anciens Ministres veulent croire & contredire le Comte d'Olivarez, qui se déclare ouvertement pour le mariage d'Angleterre. Quoi qu'il en soit, les Espagnols disent que le Prince de Galles leur apporte une guerre intestine chez eux. Il y a de l'apparence que le Nonce a compris, que si la négociation du mariage se rompt, ils ne manqueront pas de rejeter tout sur le Pape, qui refuse la dispense. On ajoute même que les difficultez que le S. Siège apportera, produiront peut-être un bon effet. Le Prince témoigne une si grande passion pour l'Infante, que bien des gens se persuadent qu'il aimera mieux changer de Religion, que d'avoir la confusion de s'en retourner comme il est venu. En ce cas, le Comte d'Olivarez trouveroit bien son compte. Quoique certains Ministres par des raisons d'Etat, persistassent dans un sentiment contraire au sien, il auroit le plus grand nombre de son côté. Les Ecclésiastiques & les gens zélez pour la Religion Catholique,

1623. lui applaudiroient. Le Nonce a si puissamment représenté ces choses ici, que plusieurs pensent que les Espagnols mettent express dans la tête du Prince de Galles, que le Pape refuse la dispense, afin que le Prince s'en retourne de lui-même, ou qu'il préne le parti de se faire Catholique. On croit qu'il pourra bien s'y déterminer à la dernière extrémité. Et Dieu sait en quelle intention.

Durant ces contestations à la Cour de Madrid, conclut Marquemont, ils ne savoient pas encore que la dispense fut entièrement résolue. Ils avoient seulement appris que le Pape étoit disposé à la donner sous certaines conditions. Mais on ignoroit qu'elle fut accordée même envoiée. De là vient que le Nonce & le Comte d'Olivarez qui la demandoient aupravant ; avec de grandes instances, ont prié depuis peu que l'expédition en fût différée. Le Courier est venu trop tard : la dispense étoit partie. Et l'Agent secret que le Roi de la Grande-Bretagne a dans cette Cour, en avoit donné avis au Prince de Galles. Le Cardinal Ludovisio consulta incontinent sur ce qu'il y avoit à faire, selon ce que j'ai pu recueillir de divers endroits. On a été bien-aisé que la dispense fût envoiée, afin que si le mariage ne se fait pas, le Roi d'Angleterre n'aille pas s'imaginer que c'est la faute du Pape. On persifle dans les résolutions prises, que le Nonce reçoive l'obligation du Roi d'Espagne, qu'il délivre la dispense, & qu'il témoigne en toutes façons que le Pape n'apporte plus d'obstacle à l'affaire du mariage.

1623.

iage. Puis que les Espagnols ont quelqu'espérance de la conversion du Prince de Galles, on a cru que le Pape devoit y travailler de son côté, & faire même quelques avances. Il a donc écrit un Bref au Prince: la Sainteté l'y exhorte avec beaucoup d'affection & de tendresse à prendre une si saine résolution. Et en cas qu'il s'y porte, & qu'il souhaite quelques marques extérieures l'honneur avant que de se déclarer, on lui offre tout, & même de lui envoier des personnes distinguées pour lui faire des sermons de la part du Pape.

Cette lettre de l'Archevêque de Lyon donna beaucoup à penser aux Ministres de France. Ces Messieurs n'étoient point sensibles à la joie que devoit leur causer l'agréable nouvelle des espérances qu'on avoit conçues de la conversion du Prince de Galles, qu'à la crainte de voir l'Angleterre dépendante de la Maison d'Autriche. L'Empereur ne favoit lui-même que penser. Il appéhendoit qu'il n'y eût peut-être plus de réalité que de bienfaisance, dans les démarches de l'Ambassadeur d'Espagne à la Diète de Ratisbone, pour témoigner que le Roi son maître ne consentoit point à l'investiture donnée au Duc de Bavière. Ferdinand se défioit des vœux secrètes du Comte d'Olivarez: & une seule chose étoit capable de le rassurer. Il y avoit dans le Conseil d'Espagne des gens de poids qui pressoient vivement l'exécution de ce que Philippe III. avoit ordonné en mourant, sur le mariage de l'In-

Nani, Historia Veneta. Lib. V.
1623. Vittorio Siringhi, Memorie Recondite. Tom. V.
Pug. 484. 485. &c.

1623. l'Infante avec le Fils de l'Empereur. Maximilien Duc de Bavière étoit plus allarmé quaucun autre. Il craignoit que les noces du Prince de Galles ne fussent suivies du rétablissement de Frederic son beau-frère. Non content de négocier à la Cour de France & de briguer son appui , afin de se maintenir dans sa nouvelle dignité , Maximilien avoit envoié des Moines travestis à Londres , afin de faire insinuer au Roi d'Angleterre , que le Barrois ne demandoit pas mieux que de chasser les Espagnols du bas Palatinat. Et pour ce qui regardoit la restitution du patrimoine & de la dignité Electorale à la Maison Palatine , on faisoit entendre au Roi qu'on trouveroit des moyens d'accommodement. Le Duc de Bavière n'avoit point d'enfans , & il n'espéroit presque pas que le Ciel lui en donnât. On offroit de rendre & la dignité Electorale & les Etats à la Maison Palatine , après la mort de Maximilien.

Comme les Vénitiens s'effraioient alors à la moindre démarche de la Maison d'Autriche pour s'agrandir, le voyage du Prince de Galles à Madrid, fut comme un coup de foudre à leur égard. L'Ambassadeur de la République à Londres, se déchainoit en toutes manières. *Voici , crioit-il , la plus méchante chose que le Roi de la Grande-Bretagne put penser ou faire. L'Angleterre est désormais à la disposition des Espagnols. A quoi bon ce voyage ? Si l'affaire du mariage est conclue, quel besoin le Prince a-t-il*

a-t-il d'aller à Madrid ? On lui airoit améné son Epouse à la manière acoutumée. Si l'affaire n'est pas finie, quelle imprudence de se mettre entre les mains des Espagnols, d'exposer une personne si précieuse, & de courir risque de recevoir un affront à la vuë de toute l'Europe ? Les Protestans d'Angleterre, des Provinces - Unies, & d'ailleurs étoient consternez. On craignoit pour la liberté du Prince de Galles & pour sa Religion. Que favoit-on si la Cour de Rome & celle de Madrid ne viendroient point à bout de le séduire ? Bien des gens se défioient du nouveau Duc de Buckingham & du Comte de Bristol. La ruine de la Religion Protestante paroifsoit assurée, si l'Angleterre avoit un Roi Papiste. Les craintes & les allarmes redoublèrent, quand on fut dans le monde ce que le Pape écrivoit au Prince de Galles, & la réponse que Charles avoit faite à Grégoire. Avant que de parler de ces lettres, disons quelque chose de la réception du Prince à Madrid, & du progrès de la négociation du mariage.

A peine y fut-il entré que la Cour en Honneurs eut connoissance. Le bruit se répandit au même dans la ville, qu'un grand Prince étoit venu. Buckingham & Bristol allèrent sur le soir à l'audience du Roi. Il en voia incontinent le Comte Duc faire des compliments au Prince de Galles. Tout se passa du côté d'Olivarez avec des démonstrations d'une joie extraordinaire. *Quand nos deux Maitres seront bien unis,* dicoit-1623.

1623.

Prince de Galles en Espagne.

Wilson's

History of Great-Britain.

Rushworth's Historical Collections.

1623: disoit-il à Buckingham dans un transport
*Larrey, His- véritable ; ou affecté, ils partageront tou-
 tcire d'An- le monde entre eux. Philippe & Charles se
 gleteer au rencontrèrent le lendemain, comme par
 régime de Ja- hazard, en allant à la promenade. Un
 ques I.*

Prince n'en peut recevoir un autre avec plus de générosité, de politesse, & de magnificence que le Roi d'Espagne reçut l'Héritier de la Couronne d'Angleterre. Bristol leur servit d'interprète. Charles n'entendoit pas la langue Castillane, & Philippe n'en parloit pas d'autre. Le fameux Comte de Gondomar faisoit régulièrement sa cour au Prince. *Monsieur,* lui dit-il un jour avec sa vivacité ordinaire, *je vas vous apprendre une grande nouvelle. Un Anglois a été fait depuis petit Conseiller d'Etat de Sa Majesté.* Gondomar parloit de lui-même, il vouloit que le Prince le regardât comme un Ministre d'Etat aussi dévoué à la Couronne d'Angleterre qu'un Espagnol le peut être à une Puissance étrangère. Le Prince fut solennellement invité à dîner dans le Couvent de S. Jérôme, huit ou dix jours après son arrivée. Les différens Conseils d'Espagne, & les Magistrats vinrent faire la révérence au Prince dez le matin. Le Roi se rendit au même endroit après le repas, suivi d'une Cour leste & nombreuse. Ils montèrent tous deux à cheval, & Philippe donna par tout le pas & la droite à son illustre hôte. Les Magistrats les attendoient tous deux aux portes de la ville avec un riche dais, sous lequel ils marchèrent à côté l'un

Punt de l'autre. L'entrée fut aussi pompeuse & aussi solennelle que l'étoit celle du Roi à son avénement à la Couronne. 1623.

Charles est conduit au bruit des acclamations du peuple jusques au Palais Royal de Madrid. On lui avoit préparé un superbe appartement. Philippe l'y mena : Et prenant alors le pas sur le Prince , il lui dit galamment : *J'en use de la sorte, parce que je suis chez vous.* Ils allèrent ensemble à l'appartement de la Reine, qui s'avança jusques à la porte de sa chambre. On leur donna trois fauteuils , la Reine s'assit au milieu, Charles à la droite , & Philippe à la gauche. La Reine & le Prince s'entretinrent quelque temps en François. Il vid fort rarement l'Infante ; & il n'eut point de conversation particulière avec elle. Bristol fut l'interprète des compliments qu'ils se firent réciproquement en présence de la Cour. Le Comte Duc en fit des excuses au Prince sur ce que la bienséance ne permettoit pas à l'Infante d'en user autrement jusques à ce que le mariage parût conclu. *Il y manque une formalité aux yeux du public;* ajouta le Comte Duc en souriant. *C'est l'arrivée de la dispense du Pape que nous attendons.* On fit des feux de joie & des illuminations durant trois jours. Enfin , Charles fut regalé de plusieurs fêtes , de combats de taureaux , de jeux de cannes , & d'autres spectacles. Son adresse & sa bonne grace charmèrent la Cour d'Espagne dans une course de bague, que l'In-

1623.

l'Infante regardoit de la fenêtre de sa chambre. Tout le monde convient que les Espagnols conçoivent beaucoup d'estime & de vénération pour le Prince de Galles. Ils admireroient sa douceur, sa gravité, sa modérité, & plusieurs autres bonnes qualitez qui le rendoient certainement respectable. Ses plus grands ennemis n'en disconviennent pas.

On sollicite
le Prince de
Galles de
changer de
Religion.

Les Espagnols surpris de ce que le Prince de Galles venoit si librement chez eux, s'imaginèrent qu'il pensoit à se faire Catholique Romain en épousant leur Infante, & que c'étoit le véritable dessein d'un voyage si extraordinaire. On juge des reproches que Buckingham & Bristol se firent réciproquement en plein Parlement d'Angleterre, que ces deux Messieurs donnèrent grand sujet aux Espagnols de croire, & d'espérer même, que le Prince embrasseroit leur Religion. Buckingham n'assistoit point aux exercices de piété, ni aux prières de l'Eglise Anglicane qui se faisoient régulièrement chez l'Amphitheatre du Roi son maître à Madrid. Pour se rendre plus agréable aux Espagnols, il alloit à leurs Eglises, & il adoroit sans difficulté le Sacrement avec eux. Le Comte de Gondomar qui le connoissoit bien, disoit aux gens, que Buckingham étoit Papiste. L'Espagnol devoit dire plutôt que l'Anglois ne se mettoit pas autrement en peine de la Religion. Quand Gondomar étoit en colère contre Buckingham, il l'accusoit d'être un franc Pur-

*Wilson's
History of
Great-Bri-
tain.*

*Rusborth's
Historical
Collections.*

1623.

1626.

Puritain & un outré Calviniste. Le 1623.
 Comte Duc d'Olivarez informé par Gon-
 domar des dispositions de Buckingham,
 & bien - aise de le voir si cavalier sur le
 chapitre de la Religion, lui dit un jour
 sans façon se promenant ensemble : *Fi-
 nissons, je vous prie, l'affaire du mariage
 indépendamment du Pape.* Je le voudrois
de tout mon cœur, répondit Buckingham :
mais je n'en sai pas les moiens. Pour moi,
 reprit l'Espagnol, j'en vois un infaillible.
Que le Prince de Galles se fasse Catholique:
*A quoi bon tant de mystères ? Tout le mon-
 de croit ici qu'il est venu dans ce dessein.*

Soit que Buckingham eût connu mieux
 que jamais, depuis l'arrivée du Prince en
 Espagne, que Son Altesse étoit inébran-
 lable dans sa croiance ; car enfin Char-
 les fut toujours bon Protestant jusques à
 la fin de sa vie, & il fit gloire de mourir
 dans les sentimens de l'Eglise Anglicane :
 Soit que son confident ne crût pas devoir
 ainsi mettre en compromis la Religion
 d'un Prince qui avoit de grands sentimens
 d'honneur & de piété ; Buckingham ré-
 pondit brusquement au Comte Duc :
*nous ne sommes point des joueurs de gobe-
 lets, ni des charlatans.* On n'est pas venu
 ici dans le dessein de faire de nouveaux
 marchez. Il s'en faut tenir aux conditions
 dont nous sommes convenus de part & d'autre.
La conscience du Prince est tranquille, il n'a point de scrupules sur sa Reli-
 gion. C'est une corde qu'il ne faut pas tou-
 cher. Buckingham protesta tout publi-
 quement

1623.

quement dans le Parlement d'Angleterre, que ce fut là sa réponse. Croions l'en sur la parole , j'y consens. Mais qu'il nous soit permis d'ajouter , que le bon Seigneur ne parloit pas toujours de la sorte. Gondomar dit un jour au Comte de Bristol : *Tout le monde croit ici que le Prince de Galles est venu dans l'intention de se faire Catholique. Au nom de Dieu, ne vous opposez pas un si pieux dessein. Nous espérons que Mylord Buckingham n'y sera pas trop contraire.*

Bristol n'ignoroit pas que Buckingham penchoit vers le Papisme ; & qu'il avoit persuadé au Roi Jaques de faire de grandes avances au Pape , & de lui écrire une lettre peu convenable à un Roi Protestant. Cela joint au discours de Gondomar, lui donna du soupçon. Il s'imagina qu'à la sollicitation de Buckingham , le Prince pouvoit bien n'être pas éloigné de renoncer à sa Religion : Et il semble que Bristol n'eût pas été trop fâché de le trouver dans cette disposition. Quoi qu'il en soit, le Comte se jette aux genoux de Charles en lui disant , *j'ai un éclaircissement à vous demander , & je prie très-humblement Votre Altesse de me pardonner la liberté que je prens : promettez moi cette grâce , je vous en conjure.* Impatient de savoir à quoi cette préface aboutira, le Prince dit à Bristol de parler sans aucune contrainte. *Puisque vous m'en donnez la permission , reprend Bristol , je vous supplie , Monseigneur , de me dire pour quoi vous êtes venu à Madrid?*

Quel

1623.

Quelque zélé, quelque fidèle que soit un Ministre, il ne peut servir utilement le Prince, à moins qu'il ne sache les intentions de son maître. Vous le savez aussi bien que moi, dit Charles, pourquoi je suis venu ici. Monseigneur, poursuivit Bristol, les Espagnols croient généralement que Votre Altesse veut embrasser la Religion Romaine, & qu'elle va se déclarer. Je vous prie de me dire si c'est là votre intention. Je suis Protestant, & je n'ai aucun dessein de me faire Catholique. Votre exemple ne servirait pas capable de m'ébranler. Tout ce que je puis promettre à Votre Altesse, c'est que si elle est dans cette résolution, je vous servirai aussi fidèlement que le plus zélé Catholique du monde. Le Prince ne put apprendre sans indignation que les Espagnols le crussoient capable d'une si grande lâcheté. Il se sentit même ému de colère contre le Comte, de ce qu'il se mettoit dans l'esprit que la chose n'étoit pas impossible. Ai-je fait quelque action, dit-il avec un ressenti-
ment digne de la piété dont il se picqua toujours, qui vous ait donné sujet de penser que je puis être assez lâche pour changer de Religion, & pour acheter à ce prix l'Infante d'Espagne? Grâces à Dieu, je suis à l'épreuve des tentations du monde sur le chapitre de la Religion. Bristol n'alla pas plus avant: il changea de discours après avoir encore prié le Prince de lui pardonner cette liberté.

Quoique je remarque plus de droiture dans la conduite du Comte de Bristol, que dans

1623. dans celle du Duc de Buckingham, la sincérité dont je fais profession, ne me permet pas de dissimuler, que la démarche de Bristol paroît fort suspecte. On eut raison de la lui reprocher dans le Parlement d'Angleterre. Ne diriez-vous pas qu'il vouloit tenter le Prince de Galles d'une manière fine & artificieuse? Bien loin d'offrir ses services au fils du Roi son maître, en cas qu'il voulût changer de Religion, un bon Protestant les refuseroit. Il tâcheroit de confirmer le Prince dans l'amour de la vérité: Du moins il applaudiroit à sa constance & à sa fermeté. C'est ce que le Comte ne fait point. Content de s'être offert en cas qu'on veuille se faire Catholique Romain, il ne dit plus rien, dez que Charles lui a répondu, que ce n'est pas là son dessein. Le Comte Duc d'Olivarez n'en demeura pas là, il fit d'autres tentatives. On va dire de sa part au Prince, que l'Infante a la conscience fort tendre, & que si elle voit en Angleterre son époux se déclarer ennemi de la Religion Catholique, une si pieuse Princesse sera entièrement défolée. Charles offrit de s'éclaircir avec l'Infante sur l'article de la Religion, & de lui déclarer ses véritables sentimens. Mais les Espagnols étoient trop éloignez de permettre que le Prince eût des entretiens particuliers avec l'Infante. On lui propose seulement de conférer avec des Théologiens; on l'en presse vivement plus d'une fois. Charles refusa constamment de parer.

pareilles conférences. *Elles ne peuvent 1623.*
servir qu'à rompre notre négociation, di-
 soit-il de fort bon sens. *Quand ces Mes-
 sieurs verront qu'un juive homme tient fer-
 me contre les argumens de leurs Théolo-
 giens, ils se dégoûteront; ils se chagrine-
 ront contre moi.*

Environ cinq ou six semaines après l'arriée du Prince de Galles à Madrid, le pape au Principe du Pape reçut la dispense. Elle étoit accompagnée d'un Bref flatteur & fort étudié pour Charles. Le Nonce le rendit en grande cérémonie. Acompagné du Comte Duc, de quelques Seigneurs Espagnols, & de tous les Italiens distingués qui étoient à la Cour, il va trouver le Prince dans son appartement: Et Charles s'avance jusques à l'escalier, quand François il fait que le Nonce vient chez lui. Il y eut de grandes civilitez de part & d'autre. Le Nonce remit ensuite à Son Altesse le Bref que Grégoire lui envoioit. On remarque fort bien qu'il fut dressé sur ce que les Espagnols avoient écrit à Rome, que le Prince de Galles vouloit entrer dans la communion du Pape: Et celui que Grégoire fit rendre un mois après au Duc de Buckingham, est, à mon avis, une preuve certaine, que ce Seigneur donna véritablement de grandes espérances que Charles y viendroit à la fin. Le monde raisonna diversement sur le Bref adressé au Prince de Galles. On le trouva fort insinuant. C'étoit une exhortation à se faire Catholique, & le Pape y suppose qu'un

1623. que un Prince Protestant qui témoigne une si grande passion d'épouser l'Infante d'Espagne, étoit plus que demi-Catholique. Les gens d'esprit rirent de ce que le Prince animait le Prince de Galles à suivre l'exemple de ses religieux ancêtres, & des premiers Rois d'Angleterre, il ne leur donnoit point d'autre vertu, qu'une grande sommission à son Siège, & la dévotion superstitieuse de faire des pèlerinages à Rome. Est-ce que la Religion conflit, dit-on, à reconnaître la Monarchie du Pape? On croit avoir bien rencontré Rome en disant, que si Grégoire I a abusivement travaillé à la conversion des Anglo-Saxons, c'est un bon augure pour Grégoire XII. son successeur, & que Dieu semble destiner celui-ci à ramener les hérétiques en giron de l'Eglise Romaine. Le Pape pourra bien se tromper. Il y a grande différence entre communiquer des lettres de la vérité du Christianisme, & persuader à des Chrétiens qui connoissent l'Evangile, qu'ils ne peuvent être sauves sans se soumettre à la Monarchie du Pape. L'un est infiniment plus facile que l'autre. La Mme Augustine avoué par Grégoire I. réussit auprès des Anglo-Saxons. Mais il échoua quand il entreprit de convertir les anciens Bretons Chrétiens, qu'ils avaient se soumettre au Pape. Les Mémoires de Grégoire XII. ne feront pas plus succès auprès des Anglois Protestans.

A l'occasion de ce Bref du Pape, le Comte de Bristol dit certaines choses au

Prince de Galles qui rendirent la religion
de ce Ministre suspecte & douteuse à Charles. Devenu Roi d'Angleterre deux ans après, il fit accuser Bristol devant les Pairs du Roiaume d'avoir voulu le porter à se faire Catholique Romain, en lui parlant de la sorte à propos des louanges que le Pape donnoit aux anciens Rois d'Angleterre. *Il faut l'avouer de bonne foi, Monseigneur : la Nation Angloise ne s'est signalée par ses exploits, que lors qu'elle a été soumise au Pape : Et nous n'égalerons jamais la gloire de nos ancêtres, tant que nous ne sauverons pas leur Religion.* Bristol ne répondit pas trop bien à cette accusation. Et certes il n'y a pas d'apparence qu'un Prince aussi bon, aussi religieux que Charles I. ait voulu calomnier tout publiquement un Seigneur de son Roiaume. Bristol reconnoit que par manière de discours, & sans avoir dessein de porter le Prince de Galles à se faire Catholique, il dit à propos des Rois d'Angleterre qui allèrent aux Croisades, & qui signalerent leur bravoure & leur courage dans les guerres saintes, que dans la situation présente de la Chrétienté, les Rois d'Angleterre ne pouvoient plus entreprendre de si grandes choses, à cause de la division que la diversité de Religion a mise entre les Princes Chrétiens. Les deux propositions sont différentes ; il est vrai. Mais qui est le plus croiable, du Roi, ou du Comte de Bristol ? Et quand il seroit vrai que celui-ci se feroit à peu près

1623. près expliqué de la sorte, le Prince de Galles n'avoit-il pas raison de s'imaginer que Bristol vouloit lui insinuer, qu'un Roi d'Angleterre seroit en état de former de plus grands projets, si sa Religion ne le divisoit pas de l'Empereur, des Rois de France & d'Espagne, & de plusieurs autres Puissances Catholiques ?

Un Espagnol nommé *Diego de la Fuent* fut chargé de porter le Bref du Pape au Duc de Buckingham. La pièce n'étoit ni moins flatteuse ni moins travaillée que l'autre. Grégoire y dit que la voix du S. Esprit retentissoit souvent aux oreilles du Roi d'Angleterre & du Prince de Galles. Cela signifie en bon François, qu'il n'y avoit que trop de gens qui leur intuoyent de se faire Catholiques. *Neliez pas échapper la belle occasion que le Ciel vous présente d'acquerir une gloire immortelle*, disoit le Pape au Favori de Jaques. *Quel honneur pour vous, si par vos conseils & par vos douces insinuations, les Rois d'Angleterre entrent dans le chemin qui conduit à la couronne incorruptible du Ciel.* *Chemin que leurs ancêtres leur ont enseigné, en faisant rendre à Dieu le culte qui lui est dû, en maintenant l'autorité Pontificale,* & en la rendant même plus étendue. On a vu souvent, & la postérité verra encore, beaucoup de gens que la faveur des Princes comble de biens, d'honneur, & de dignitez. Ce n'est pas là ce qui peut éterniser votre nom. *Emploiez vos conseils à ramener de grands Rois & des nations puissan-*

tes au sein de l'Eglise. Voilà le moyen de faire écrire votre nom dans le livre des vivans, & de mériter que l'Histoire vous mette au nombre de ces sages, dont les Rois & les Princes ont suivi les lumières. Je ne m'étonne pas après cela que le Duc de Buckingham ait passé pour un franc Papiste. On connoit assez la réserve & la circonspection de la Cour de Rome. Grégoire auroit-il jamais envoié un Bref de cette nature, si Buckingham n'avoit pas fait auparavant de fort grandes avances ? On peut conjecturer même que sa mère Catholique Romaine, avoit écrit à Rome qu'elle ne desespéroit pas de la conversion de son fils.

Abbot Archevêque de Cantorberi écri-
voit presqu'en même temps au Roi Ja-
ques une lettre d'un style bien différent de
celui du Pape Grégoire. Sa Majesté Bri-
tannique vouloit pousser la complaisance
pour la Cour de Rome, jusques à publier
une ordonnance qui permit aux Papistes
le libre exercice de leur Religion en Angle-
terre. L'Archevêque crut devoir s'oppo-
ser à un dessein si contraire aux loix du
Roiaume. Le voilà donc qui prend la
plume. Et dans l'amertume de son cœur,
il écrit au Roi une remontrance pleine de
zèle & de courage. *Je me suis trop long-
temps, Sire, disoit Abbot ; Et je crains Historical
que mon silence ne soit criminel envers Dieu Collections.*
*& au regard de Votre Majesté. Je lui de- 1623.
mande très - humblement la permission de Wilson's
m'acquitter de ce que je dois à Dieu, par History of
la Great-Bri-
tain.*

1623.

la vocation duquel je remplis la première place de l'Eglise Anglicane, & à Vous qui avez été l'instrument dont il s'est servi pour m'y mettre. Votre Majesté en usera ensuite à mon égard comme il lui plaira. Vous avez dessein, Sire, d'ordonner par un acte public la tolérance de la Religion Romaine. Faites réflexion, je vous en supplie, sur la nature de cet acte, & sur les suites qu'il peut avoir. Il tend à l'établissement de la doctrine hérétique & démonnable de l'Eglise Romaine, de Babylone, cette infamie prostituée dont l'Ecriture Sainte parle avec horreur. Combien une pareille action sera-t-elle abominable aux yeux de Dieu ! Quel sujet de scandale pour ceux qui aiment la pureté de l'Evangile, quand ils verront que de la même plume dont vous avez combattu les Papistes comme des perfidieux & des idolâtres, vous signez que vous vous rendez leur protecteur ! A qui Votre Majesté a-t-elle parlé, d'envoyer le Prince de Galles en Espagne, sans le consentement de son Conseil, sans la participation de son peuple ? Je sais bien, Sire, que vous avez droit de conduire le Prince votre fils, & qu'il vous appartient particulièrement de lui choisir une épouse. Mais enfin, le Prince n'est-il pas aussi le fils de l'Etat ? Votre peuple, dont le salut & le bonheur dépendent de celui qui vous succédera, doit veiller sur les démarches du Prince. Le mariage de Son Altesse cause de si grandes alarmes, que ceux qui l'ont conseillé, seront recherchés & punis quand même le Prince reviendra.

reviendroit le plus heureusement du monde.
La tolerance que vous proposez, ne se peut voter sans le concours du Parlement, à moins que vous ne vouliez faire croire à vos sujets, que vous prétendez avoir droit de renverser, quand il vous plait, les loix du Royaume. Je supplie très-tremblement Votre Majesté de réfléchir sur les conséquences de l'entreprise. En permettant l'exercice d'une fausse Religion, & en cessaient de maintenir celle qui a rendu cet Etat florissant, craignez d'attirer la colère & l'indignation de Dieu sur vos Roiaumes & sur votre personne.

Je ne fais si ces remontrances du Primat d'Angleterre ne commencèrent pas de faire rentrer Jaques en lui-même. Le peuple parloit hautement contre le Roi & contre son Favori. Les amis du Duc de Buckingham l'en avertirent; & de lors il pensa sérieusement à se mettre à couvert de la colère du peuple, & à se rendre agréable, en rompant un mariage dont les suites pouvoient être funestes à ceux qui l'avaient conseillé, ou négocié. Je suis un véritable Martyr, disoit un jour le Roi Jaques dans son chagrin. J'ai plus souffert pour ma Religion qu'aucun Prince Chrétien. Le paradoxe est grand, il faut l'avouer. Mais sur quoi Sa Majesté Britannique fonde-t-elle sa prétention d'être un Martyr? N'est-ce pas une chose étrange que je ne puisse marier mon fils à une Princesse de son rang sans la permission du Pape? Voilà ce qui causoit de si grands tour-

1623.

mens au Roi Jaques. Cela fait pitié. Il est encore plus ridicule que le Comte de Bristol ait rapporté en plein Parlement d'Angleterre cet Apophthegme comme quelque chose de beau. Charles se feroit-il donc mesallié en épousant certaines Princesses Protestantes? Il y en avoit plusieurs en Allemagne d'une Maison plus noble & plus ancienne que celle de Rodolphe Comte d'Habsburg. Mais Jaques vouloit une fille de Roi: C'étoit là son entêtement. Autre fantaisie ridicule: Nous avons vu depuis peu tous les Thrônes de l'Europe remplis par des Princesses qui n'étoient pas filles de Roi.

Réponse du Prince de Galles au Bref du Pa-
pe.

Rusbworth's
Historical Collections.

1623.

1624.

*Cabala or
Mysteries
of State.*

Quelque soin qu'on eût pris de bien concerter la réponse que le Prince de Galles ne pouvoit pas se dispenser de faire au Pape Grégoire, elle parut indigne de l'Héritier d'un Roiaume, où la Religion protestante florissoit. *J'ai vu avec un extrême plaisir, disoit Charles, que Votre Santeté me propose les exemples de mes Ancêtres à suivre. J'aurai toujours autant de zèle & d'ardeur pour le rétablissement de la paix & de l'unité de l'Eglise, qu'ils en ont eu pour la propagation de la Foi, & pour la défense de l'Evangile contre les ennemis de la Croix de Jesus-Christ: persuadé que je suis qu'imiter de si grands Princes, c'est quelque chose de plus glorieux encore, qu'il d'être sorti de leur sang. Je suivrai en cela les intentions du Roi mon Père, qui voit avec le dernier déplaisir les malheurs que cause la division des Princes Chrétiens.* V-

tre Sainteté me fait justice , si elle croit que
je ne hai pas la Religion de ceux dont je re-
cherche l'alliance . Je vous prie d'être per-
suadé que j'aurai toujours beaucoup de mo-
dération . Bien loin de donner lieu de croi-
re que je hui la Religion Catholique Romai-
ne , il ne tiendra pas à moi , que ceux qui
font profession de croire en un même Dieu ,
Et en un même Jésus-Christ ne se réunissent
dans la même Eglise . Le Prince de Gal-
les vouloit donner à tout cela un sens
supportable . Cependant on trouva fort à
redire que ses expressions fussent concer-
tées de telle manière , que la Cour de Ro-
me les pouvoit interpréter trop avanta-
geusement pour elle .

Buckingham qui dicta , pour ainsi dire ,
cette lettre au Prince de Galles , avoit con-
seillé , il n'y a pas un an , au Roi Jaques d'en
écrire une du même stile à Grégoire . Très-
Saint Pére , disoit-il au Pape , vous serez
peut-être surpris de ce qu'un Prince de Re-
ligion différente de la vôtre vous prévient
par ses lettres . La division sanglante que je
vois dans la Chrétienté , m'afflige sensiblement . Je voudrois de tout mon cœur qu'il
le finit . Ma principale Et journalière oc-
cupation c'est de chercher les moyens capables
de procurer la réunion des Chrétiens . Car
enfin , nous croions tous en un même Dieu ,
Père , Fils , Et S. Esprit . Nous professons
également que nous ne pouvons être sauvés
que par les mérites de Jésus - Christ . Si ja
romps aujourd'hui le silence , c'est pour ex-
horter Votre Sainteté à travailler conjoin-
tement

1623. tement avec nous à l'accomplissement d'une œuvre si sainte, si digne d'un Prince Chrétien. Nous avons toujours ardemment désiré de le voir : Et nous ne doutons pas que Votre Sainteté , dont le zèle nous est connu, n'emploie le crédit & l'autorité qu'elle a dans l'un des deux Partis, à procurer la fin d'une si déplorable discorde. C'est le plus grand service qui se puisse rendre à la Chrétienté. Si Votre Sainteté signale son Pontificat par une action si louable, elle acquerra beaucoup de gloire & une ample récompense. Que dut penser Grégoire en se voyant prévenu d'une manière si engageante , si respectueuse , par un Roi qui avoit traité Paul V. de tiran , d'usurpateur , d'Antechrist ? Certes on eut quelque raison de croire à la Cour de Rome, que Jaques n'étoit pas trop éloigné de se faire Catholique. L'avance que Sa Majesté Britannique vouloit faire au Pape, parut si indigne au Comte de Bristol, qu'il en détourna le Roi autant qu'il put. Bristol soutint dans le Parlement d'Angleterre que la lettre ne fut envoyée à la sollicitation du Comte de Gondomar & du Duc de Buckingham, qu'après le départ de Bristol pour son Ambassade à Madrid. Le Pape Grégoire XV. étoit déjà mort, lorsque la réponse du Prince de Galles fut apportée à Rome. On la rendit à Urbain VIII. son successeur, qui prit cette occasion d'envoyer de nouveaux Brefs au Roi Jaques & au Prince son fils. On en parlera dans la suite de l'affaire du mariage.

HIS.

HISTOIRE
DU REGNE
DE
LOUIS XIII.

Roi de France & de Navarre.

LIVRE VINTIEME

Pendant que la Cour de France 1623. paroisoit toute occupée des di- Ligue entre vertisseraens du Carnaval, Louis le Roi de France , le avoit conclu & signé la ligue Due de Sa- projettée dans l'entrevue d'A- voie , & la vignon , & avancés depuis à Lion , en République de Venise. entre la Couronne de France , la Républi- que de Venise , & Charles Emmanuel Duc de Savoie , afin de chasser les Espa- gnols de la Valteline , & l'Archiduc Leo- pold du pays des Grisons . Les povoires de l'Ambeffadeur de Venise à Paris , vien- rent un peu tard . Ses maîtres avoient

1623. vivement pressé la Cour de France, de prendre enfin des mesures efficaces pour s'opposer aux usurpations continues de la Maison d'Autriche. Cependant, il y
Nani Hi-
storia Ve-
meta. L. V.

Vittorio Si- eut un assez grand nombre de Sénateurs
ri, Memorie contraires à la conclusion de la ligue,
Recondite. quand elle fut proposée. Plus timides
Tom. V.

Pag. 446. & plus circonspects que les autres, ils re-
447. &c. présentoient que la République s'enga-
Histoire du geoit dans une guerre contre la Couron-
Connétable ne d'Espagne, & qu'il feroit impossible d'y
de Lesdiguit- réussir sans un puissant secours de celle
res. L. XI. de France. *Et pouvons-nous compter*, ajou-
Chap. 8. toit-on, *sur un Prince à qui les Huguenots* donnent de grandes occupations chez lui, &
dont les Ministres sont presque tous dévoués à la Cour de Rome, & par conséquent à celle de Madrid ? *Le Duc de Savoie entre* dans la ligue, parce qu'il espère d'en tirer quelque profit. *S'il ne troive pas à contester son ambition en s'agrandissant*, il voudra se dédommager à nos dépens. *On nous demandera sans cesse de l'argent pour lui.* Le sentiment contraire prévalut. La République avoit un trop grand intérêt à ne souffrir pas que la Maison d'Autriche exécutât son projet de s'emparer de la Valais & du pays des Grisons.

La ligue fut donc enfin signée à Paris le 7. Février de l'an 1623. Elle devoit durer deux ans ; peut-être plus, si cela étoit nécessaire pour obtenir la restitution de ce que le Gouverneur de Milan & l'Archiduc Leopold avoient usurpé. Chacune des trois Puissances confédérées s'engageoit

1623:

gageoit à fournir un certain nombre de troupes à proportion de ses forces. On prétendoit avoir une armée de trente ou quarante mille fantassins , & de six mille chevaux. Le Roi fournissoit quinze ou dix-huit mille hommes , la République douze , & le Duc huit. On mettoit de toutes les parties le fameux Comte de Mansfelt , quand il étoit question d'attaquer la Maison d'Autriche. Les nouveaux Conféderez convintrent de lui donner trois cent mille écus par an , à condition qu'il se jetteroit dans la Franche-Comté , afin d'empêcher les secours qui pouroient venir des Païs-Bas en Italie. On prétendoit aussi que l'Armée de Mansfelt fût là comme un corps de réserve , prêt à passer les Alpes en cas de besoin. C'est une chose assez singulière. La Cour de France paroissoit mépriser Mansfelt : on l'y traitoit de *bandolier*. Et cependant elle négocioit avec lui. Il fallut même lui avancer quelqu'argent dans cette rencontre. Mansfelt ne promettoit rien qu'à ceux qui venoient le trouver la bourse à la main. La France devoit païer la moitié des trois cent mille écus , & la République les deux tiers de l'autre moitié. Charles Emmanuel donnoit le reste. On invita les Suisses à entrer dans la ligue : mais les Cantons Catholiques gagnez par le Nonce du Pape & par l'Am-bassadeur d'Espagne , empêchèrent que le Corps Helvétique ne se mêlât de cette affaire.

1623. La nouvelle de la ligue signée allarma
Les forts de fort la Cour de Madrid. Celle de Rome
la Valteline se recria beaucoup sur le dessein d'appeler
occupez par
les Espa-
gnols sont
mis en dé-
pôt entre
les mains
du Pape.

*Nani, Histo-
ria Veneta.
Lib. V.*

1623.
*Vittorio
Siri, Memo-
rie Recondi-
te. Tom. V.
Pag. 456.*

457. &c.
*Lettre de
Marque-
mont dans
les Mémoi-
res pour
l'Histoire
du Cardinal
de Richelieu.*

1623.

Mansfelt aux portes de l'Italie , & peut-
être de l'y faire entrer. On le craignoit
étrangement par tout. Les Espagnols re-
courent à leurs artifices ordinaires pour
reculer la restitution de ce qu'ils ont pris
& pour se dispenser de l'exécution du tra-
té de Madrid négocié par Bassompierre.
En tenant ce qui fut promis alors , le Roi
Catholique se délivroit de l'embaras d'u-
ne guerre qui le menaçoit du côté de l'
Italie. Mais le Duc de Feria Gouverneur
de Milan entêté de soutenir ce qu'il avait
entrepris , représente au Conseil de Ma-
drid , qu'il est d'une extrême importance
de profiter d'une si belle occasion de ge-
der la Valteline , ou du moins d'avoir
liberté d'y faire passer des troupes. Les
Ministres Espagnols toujours disposaient
rompre les engagemens les plus solennels
quand il s'agit de l'agrandissement de leur
Monarchie , écoutent la proposition. Ils
ne pensent plus qu'à rendre le traité de
Madrid inutile , dez qu'ils voient que le
Roi de France occupé contre ses sujets Ré-
formez , n'est plus en état d'envoyer ses
troupes en Italie. Don Baltazar de Zu-
ga cet habile homme d'Etat ménagea fort
bien les choses à l'avantage du Roi sou-
maître , par le moyen des Ministres de la
Cour de Rome. Sous prétexte de main-
tenir la Religion Catholique dans la Val-
teline , en attendant que le traité de Ma-
drid

1623.

rid puise être exécuté , Du Fargis Comte de la Rochepot Ambassadeur de France en Espagne , signe mal à propos l'an 1621 . Un nouveau traité à l'Aranjuez , par lequel il consent au nom de Louis , que les forts occupez , ou batis par les Espagnols dans la Valteline , soient mis en dépôt entre les mains d'un Prince Catholique , usques à ce que les deux Couronnes conviennent sur les difficultez qui se rencontrent dans l'observation du traité de Madrid . La Cour de France refusa la ratification de ce que Du Fargis avoit fait . Mais Louis engagé dans une guerre civile , ne pouvoit faire grande peur aux Espagnols . Ils offroient tantôt de remettre les forts entre les mains du Duc de Lorraine , puis du Grand-Duc de Toscane , enfin du Pape . Comme ces Souverains craignoient également de se commettre avec l'une ou l'autre des deux Couronnes , Philippe garde non seulement ce que son Gouverneur de Milan avoit pris dans la Valteline ; mais ses Ministres eurent encore le temps de prendre des mesures pour y établir la domination de leur maître .

Quand on eut donc appris à Madrid que le Roi de France , la République de Venise , & le Duc de Savoie , s'étoient liés tout de bon , afin d'obliger la Maison d'Autriche à se désister de ses entrepises sur la Valteline & sur la liberté des Grisons , les Espagnols n'eurent plus d'autre ressource que de presser le Pape de recevoir le dépôt des forts , & de faire en sorte que

1623. que la France consentît qu'ils fussent remis entre les mains de Sa Sainteté, jusques à l'entier acommodement des contestations. Les parens de Grégoire étoient à la dévotion du Roi d'Espagne. Ils furent gagnez en faisant épouser au neveu du vieux Pontife la Princesse de Venouse riche héritière , dont les terres & les fiefs étoient dans le Roiaume de Naples. On jugeoit bien à la Cour de Madrid que les forts de la Valteline demeureroient à la disposition du Roi d'Espagne , quoiqu'ils fussent en apparence entre les mains du Pape trop foible pour les garder , si Sa Majesté Catholique vouloit les reprendre.

- Les Espagnols espéroient encore que Grégoire étant désormais l'arbitre du différend, il fauroit le terminer d'une manière plus avantageuse à Philippe , que celle dont les deux Rois étoient convenus dans le traité de Madrid. Le Duc d'Albuquerque va donc représenter à Sa Sainteté de la part du Roi d'Espagne , que Sa Majesté Catholique n'est entrée dans la Valteline, qu'à la sollicitation des gens du pais qui lui ont demandé sa protection , & la conservation de leur Religion. *Bien loin que le Roi mon maître , disoit Albuquerque, ait intention de profiter de la conjoncture pour se rendre plus puissant en Italie , il offre de remettre tout entre les mains du Père commun des Chrétiens ; de celui qui a le plus grand intérêt à maintenir la Religion Catholique. On attend de la prudence du Pape , qu'il dissipera les ombrages & la jalouſie*

loufie de certaines Puissances, qu'il arrêtera les entreprises des Grisons hérétiques, qu'il conservera la Religion dans la Valteline, & qu'il mettra l'Italie dans une parfaite seureté. C'est tout ce que le Roi mon maître souhaite, & il se repose entièrement sur la sagesse, & sur les bonnes intentions du Pape.

1623.

La réception du dépôt ayant été proposée aux plus habiles gens de la Cour de Rome, les sentimens se trouvèrent partagez. Plusieurs étoient d'avis que Grégoire ne s'engageât point dans cette affaire, qu'il demeurât toujours neutre, & qu'il se contentât d'offrir sa médiation & son entremise pour terminer les différens à l'amiable. Si les Puissances confédérées, disoit-on de fort bon sens, ne veulent pas s'en tenir aux conditions que le Pape proposera, elles entreprendront de ravoir les forts à main armée. Les drapeaux de l'Eglise ne seront qu'une foible défense. Il faudra recourir au Gouverneur de Milan, & appeler les troupes Espagnoles. Voilà une guerre ouverte entre les deux Couronnes, & le Pape dans la nécessité d'y entrer conjointement avec le Roi d'Espagne. Mansfelt, les Suisses, & les Allemans fondront en Italie sous prétexte de secourir les Grisons Protestans. Enfin l'accommodelement ne se fera jamais qu'en rendant la Valteline à ses anciens maîtres. C'est le but des Puissances confédérées. Est-il bienfaisant que le Pape s'expose à remettre lui-même à des hérétiques un dépôt dont la garde sera confiée

1623. fait au S. Siége? Quelque fortes que fussent ces raisons, elles ne firent aucune impression sur l'esprit de Grégoire. Il étoit obsédé par ses parens; Et la Cour de Madrid avoit eu l'habile prévoiance de gagner les neveux intérêseez d'un vieillard, qui sur le bord de son tombeau, ne vioit pas qu'il s'exposoit à laisser l'embarras d'une guerre à son successeur.

La Cour de France sembla d'abord faire quelque difficulté de consentir au dépôt. Mais le Chancelier de Silleri & Puisieux son fils qui croient la guerre contraire à leurs desseins & à la conservation de leur autorité, persuadent à Louis de laisser mettre les forts entre les mains de Grégoire. *Ils feront tirez de celles des Espagnols,* ajoutoient-ils; *Et le Pape chargé d'un pesant fardeau, s'appliquera incessamment à trouver les moyens d'en bon accommodement.* Il faut seulement faire entendre à la Cour de Rome, que le dépôt n'est que pour deux ou trois mois. De manière que dans ce terme prefix, les forts doivent être démolis, & les choses remises dans leur premier état. Autrement Votre Majesté & ses allies sommeront le Pape de se joindre à eux, pour obliger le Roi d'Espagne à faire justice. Le Sénat de Venise n'agrémentoit point ce dépôt. Les artifices & les vues secrètes de la Cour de Madrid sautoient aux yeux de ces Politiques éclairés. Zeno Ambassadeur de la République à Rome, se déchainoit si fort contre le dépôt, qu'il eut des paroles fâcheuses avec

avec le Cardinal Ludovisio. Le Ministre Vénitien ne gardoit point de mesures, & il ne concertoit rien avec Silleri Ambassadeur de France, qui lui étoit suspect. Mais enfin, Sa Majesté Très-Chrétienne consentant au dépôt, le Sénat fut obligé de faire de même. Le Duc de Fano frère de Grégoire part donc à la tête de quinze cens hommes de pied & de cinq cens chevaux des troupes Ecclésiastiques, & s'en va dans la Valteline recevoir le dépôt au nom du Pape. Il s'en mit en possession, & le Gouverneur de Milan lui fournit des vivres & des munitions. Le Duc de Feria trouve encore je ne sai quel prétexte frivole, de laisser une garnison Espagnole dans trois places. Fano retourne peu de temps après à Rome; & il laisse au Marquis Bagni le commandement des troupes, & le soin de garder les forts.

1623.

La mauvaise santé du Pape rappelloit Mort du son frère auprès de lui. Grégoire XV. Pape Grémourut le 8. Juillet, après deux ans & quelques mois de Pontificat. Le Cardinal Ludovisio qui gouvernoit absolument, fut profiter du temps. Il eut soin de mettre de grandes dignitez dans sa Maison, de lui procurer des alliances avantageuses, & d'amasser du bien. Ce qu'on appelle à Rome *le Sacré Collège*, avoit perdu un de ses membres, dont la Nonne, H^e religieuse libéralité condamnoit bien hautement l'avarice du Pape & de son neveu. Rendons justice à la mémoire du Cardinal

goire XV.
& de Priuli
Doge de
Venise.

1623.
Vittorio
Mon- Siri, Memo-

1623. Montalte. Ce que Marquemont Archevêque de Lion écrit de lui à Puisieux Séte. Tom. V. Pag. 517.

518. Lettre de Marquemont dans les Mémoires pour l'Historie du Cardinal de Richelieu. 1623.

Montalte, le père des pauvres est mort, dit Marquemont. Les parties de banque justifiées qu'en 38. années de Cardinalat, il a donné jusques à treize cent mille écus, outre plusieurs charitez qu'il a faites de sa main, & qui n'ont pas été mises par écrit. Montalte étoit de la famille obscure & basse du célèbre Sixte V. Qu'il est glorieux à ce Cardinal d'avoir fait un usage si Chrétien des grands revenus qu'un Pape orgueilleux avoit laissé à ses parens! Antoine Priuli Doge de Venise mourut aussi dans ce même temps. François Foscari lui succéda. Il s'étoit distingué dans les premiers emplois de la République; Et ses Ambassades dans les prémières Cours de l'Europe, lui acquirent beaucoup de réputation. L'Histoire de Venise donne à Foscari ce bel éloge, qu'on ne trouva jamais rien à dire à ses moeurs, ni à ses actions. Si cela est vrai à la lettre, ce Prince mérite une gloire immortelle d'avoir conservé tant d'innocence & d'intégrité dans la corruption de sa patrie, & des Cours où il fut employé.

Le Cardinal Maffeo Barberini est fait Pape sous le nom d'Urbain VIII.

On crut que le Conclave seroit long après la mort de Grégoire XV. à cause de la nouvelle Bulle que ce Pape avoit publiée pour régler les formalitez de l'élection, & de la diversité des factions.

Lu-

Ludovisio & Borghése étoient à la tête des deux principales. Chacun d'eux préten-
doit éllever une créature de son oncle. A-
près ces deux , les Cardinaux de Savoie ,
de Médicis , & Farnése avoient le plus de
crédit dans le Conclave. Farnése plus
habile & plus versé qu'aucun autre dans
le manège des Conclaves, réunit avec tant
de dexterité les différens partis en faveur
du Cardinal Maffeo Barberini Florentin,
que le 6. Août la plûpart des Cardinaux,
& sur tout ceux qui étoient avancez en
âge , se trouvèrent fort surpris d'avoir
eux-mêmes renversé toutes leurs espé-
rances , en choisissant un homme de cin-
quante-six ans , & d'une constitution qui
promettoit une longue vie. Barberini
prit le nom d'Urbain VIII. Il se picquoit
d'habileté dans les belles lettres , & de
faire bien des vers Latins. Nous en a-
vons de sa façon qui paroissent supporta-
bles. Comme ce Pontificat est un des
plus longs qu'on ait jamais vus , le Pape
& ses parens auront désormais grande
part aux affaires de l'Europe. C'est pour-
quoi je donnerai ici l'extrait d'une réla-
tion de la Cour de Rome un peu après
l'exaltation d'Urbain VIII. que Marque-
mont dressa pour servir d'instruction aux
Ministres du Roi de France.

Urbain avoit de bonnes qualitez , au
rapport de Marquemont. Il ne faut pas
entendre cela des perfections que S. Paul
exige d'un Evêque. Il y a long-temps
que les Papes ne s'en picquent plus. Ce-
lui

1623.

Nani. Histo-

ria Veneta.

Lib. V.

1623.

Vittorio Si-

ri, Memorie

Recondite.

Tom. V.

Pag. 517.

518.

Mercure

François.

1623.

1623. lui qui voudroit se former maintenant sur le modèle que les Apôtres ont laissé , paf-feroit pour un bon Prêtre, & pour un Pa-pe fort médiocre. Si vous voulez mériter d'être le prétendu Successeur de S. Pierre, acquerez seulement ce qui peut vous ren-dre habile & rafiné Politique. L'inclina-tion d'Urbain , dit-on , le portoit vers

Mémoire de la France. Mais il ménageoit les autres Puissances par intérêt & par prudence. Jaloux de son autorité à l'exemple de ses arrogans prédeceſſeurs , il tâchoit de la maintenir , & de l'étendre même autant qu'il étoit possible. On craignit d'abord qu'il n'eût trop de fermeté , peut-être de l'opiniâtreté. Mais le nouveau Pape fut vaincre son humeur. Il paroiffoit doux & traitable. Quand on lui faisoit voir la raison & la justice , il changeoit sans peine une réſolution déjà prise. La manié-re de bien négocier avec le S. Pére , c'é-toit de le flatter par des louanges ingé-nieuses , & par des ſoumiffions extraor-dinaires , fur tout quand il étoit question d'obtenir une grace. Que si vous avez faſon de lui demander certaines choses , en ce cas , il falloit lui parler d'un ton fer-me , & ne lui céder point. Cela le met-toit en peine , & le contraignoit à fe déter-miner. Comme le Pape avoit l'esprit prompt , & le naturel vif , les Ministres des Princes prenoient ſoin de le prévenir de bonne heure fur ce qu'ils souhaitoient de lui. Toutes les affaires paſſoient par ſes mains. Ses parens & ſes Ministres

Marque-mont dans les Mémoires pour l'Histoire du Cardinal de Richelieu.
1624.

n'entreprenoient rien sans son ordre. Il réservoit même de certaines choses qu'il ne leur communiquoit pas.

Carlo Barberini son frère, & Magalotti dont l'autre avoit épousé la sœur, pouvoient beaucoup sur l'esprit d'Urbain. Il prenoit sur tout les avis de Magalotti qui devint Cardinal. C'est pourquoi les Espagnols s'appliqueroient à le gagner. Magalotti avoit en effet de l'inclination pour eux, quoiqu'il affectât de dire que le Pape devoit tenir la balance égale entre les deux Couronnes. Urbain avoit un autre frère nommé Antoine qui s'étoit fait Capucin. Le Pape l'eleva au Cardinalat après l'avoir gardé quelque temps dans le Palais Pontifical. Le Père Antoine y mena quelque tems une vie fort retirée, & il voioit seulement son frère Urbain à certaines heures. Don Carlo leur ainé faisoit profession de ne se mêler d'aucune affaire, si ce n'est de ce qui regardoit sa charge de Général de l'Eglise. Mais il entroit véritablement dans tout. Le Pape prenoit ses avis, & y déferoit beaucoup. Il jouissoit de vingt-cinq mille écus de rente, sans y comprendre les appointemens qu'il tinoit d'Urbain. On jugea d'abord que Carlo penseroit à s'enrichir, mais que ce seroit par des moyens honnêtes. Ni lui, ni les siens ne reçurent aucuns présans, chose inouïe, dit Marquemont, parmi les parents d'un Pape. L'ainé des trois fils de Don Carlo, c'étoit le Cardinal Françoise Barberini, si recommandable

1623. ble en nos jours par ses aumônes, par ses libéralitez, & par son affection aux Lettres. Il avoit vingt-six ans lors qu'il fut comme les autres neveux, Surintendant des affaires. Si Urbain lui accordoit dehors & l'éclat du gouvernement, il ne lui en laissa pas tout le pouvoir. Le Pape vouloit diriger son neveu en toutes choses. On rend ce témoignage au Cardinal François Barberin, que ses mœurs étoient réglées, & qu'il avoit beaucoup de candeur. Mais il affectoit un grand zèle pour la grandeur de l'Eglise & pour l'autorité du Pontificat.

Don Thadeo son cadet devoit être le chef de la Maison Barberine, & les Espagnols lui offrirent d'abord en mariage une riche héritière de Sicile. Antoine le dernier des trois frères fut prémièrement Chevalier de Malte. Son oncle lui donna ensuite le Chapeau rouge. C'est le Cardinal Antoine que nous avons vu Archevêque de Reims & Grand-Aumonier de France. François Barberin parut d'abord favorable aux Espagnols. Il s'en excusa en disant qu'il devoit contrebalancer l'inclination toute Françoise de son oncle, & que si on donnoit trop d'ombrage & de jalouſie aux Espagnols, la tranquillité du Pontificat d'Urbain pourroit être troublée. Le Cardinal de la Valette fils du Duc de Pernon fit grande figure à Rome dans la première année d'Urbain. Il s'y distinguoit, dit-on, par le réglement de sa

mœurs

mœurs , par sa doctrine dans les Congré-
gations en présence du Pape , & par sa po-
litesse. On jugea pourtant que la fierté
que son père lui avoit inspirée, ne s'acom-
moderoit pas long-temps des manières
de la Cour de Rome. Un nouveau Car-
dinal y doit être fort souple. Puisque
Marquemont nous vante le règlement des
mœurs de la Valette , le bon Archevêque
n'étoit pas autrement scrupuleux, ou bien
il parloit à la manière de la Cour de Ro-
me. Vous y passez pour réglé , dez que
vous n'êtes pas entièrement perdu de dé-
bauches. Le Cardinal de la Valette avoit
plus les inclinations & les manières d'un
Courtisan & d'un Guerrier , que les qua-
litez d'un Ecclésiaстique. Galant & vo-
luptueux autant qu'homme du monde , il
n'aima rien moins que les fonctions d'un
Evêque & d'un bon Cardinal. La Valet-
te prit des bénéfices pour avoir un grand
revenu : Il brigua le Chapeau rouge à cau-
se du rang & de la distinction que la ridi-
cule superition du Papisme donne à ceux
qui le portent.

Durant les divers mouemens de l'Euro-
pe dont je viens de parler, les Réformez
de France travailloient en vain à recueil-
lir quelques fruits de la paix faite devant
Montpellier. Leurs Députez généraux
présentèrent au Roi un cahier de diverses
demandes justes & raisonnables. Elles fu-
rent presque toutes éludées : Et les pau-
vres Réformez ne doutèrent plus que la
paix ne leur dût être aussi funeste que la
Tome IV. Ff guerre. Liv. X.

1623.

1623.

Bernard,

Histoire de

Louis XIII.

1623.
*Hugonis
Grotii Epi-
sola 59.
Joannis Gro-
tio Patri.
1623.*

guerre. On ne leur faisoit aucune justice ; on les chicanoit sur tout. La Cour croioit cacher bien le projet formé de ruiner fourdement les Eglises Réformées, en protestant que le Roi vouloit faire observer les Edits de la meilleure foi du monde. Persuadé que les Réformez aussi mécontents que jamais, ne manqueroient pas de parler dans leurs Sinodes Provinciaux, ou Nationaux, des moyens d'éviter l'entiére oppression dont leurs Eglises étoient menacées, Louis prit l'expédition qui fut fourni, pour obliger ces Assemblées Ecclésiastiques à ne se mêler que de ce qui concernoit la Religion & la Discipline. Le Roi publia une Déclaration par laquelle il ordonoit que les Réformez tiendroient à l'avenir leurs Colloques & leurs Sinodes en présence d'un Officier Roial de la même Religion, que Sa Majesté, ou les Gouverneurs des Provinces nommeront. Comme il n'y avoit parmi les Réformez que trop de gens empeschez d'obtenir des emplois & des bienfaits de la Cour, elle trouvoit facilement des Commissaires pour les Sinodes à sa dévotion. Ces Messieurs prenoient grand soin que tout s'y passât au gré du Roi & de ses Ministres. C'étoit un moyen presqu'infaillible d'avoir une bonne gratification. Voilà un des grands artifices dont Louis XIII. & son Fils se sont servis pour être exactement informez de ce qui se passoit parmi les Réformez, & pour les empêcher de prendre de concert les résolu-

Solutions nécessaires à leur commune défense. 1623.

Les Réformez ayant tenu cette année un Sinode National à Charenton, Galand y assista en qualité de Commissaire du Roi, conformément à la nouvelle Déclaration. Non contens que les Décisions du fameux Sinode de Dordrecht eussent été solennellement reçues dans le Sinode d'Alets, quelques Ministres qui étoient dans les sentimens de Calvin & de Beze sur la Grace & sur la Prédestination, inferez dans la Confession de Foi des Eglises Réformées de France, entreprirent de faire jurer encore à Charenton la réception des articles définis contre les Arminiens à Dordrecht. Je ne fais par quelle intrigue la Cour voulut s'opposer à cela. Est-ce que les Jésuites & quelques Ecclésiastiques de France, dont la doctrine est plus conforme à celle des anciens Pères, & sur tout des Grecs, qu'aux Dogmes introduits en Occident par S. Augustin, furent bien aises que le Roi fit laisser aux Réformez de France, la liberté d'embrasser le sentiment d'Arminius, qui s'accorde mieux avec celui des Jésuites & du plus grand nombre des Théologiens de la Communion Romaine ? Grotius qui étoit alors en France, estimé des gens de Lettres, des premiers Magistrats de Paris, & de plusieurs Ministres d'Etat, ne fut-il point persuader à ceux-ci, que les Arminiens étoient beaucoup plus modérés que leurs adversaires, il étoit à propos

1623. que le Roi les protégeât, & que Sa Majesté les fit tolerer dans les Eglises Réformées de France? Quoi qu'il en soit, Louis déclare au Sinode de Charenton qu'il ne juge à propos que ses sujets Réformés juvent de recevoir les dogmes de l'Assemblée de Dordrecht, & qu'il ne prétend pas donner sa protection à ces nouvelles opinions. Le Sinode fit représenter à Sa Majesté que les articles de Dordrecht étant conformes à la Confession de Foi des Eglises Réformées de France, on ne doit pas les regarder comme des dogmes nouvellement publiez. Sa Majesté, répondirent les Ministres d'Etat au Sinode, vous laisse une entière liberté de juger de votre doctrine. C'est une affaire où elle ne se mêle pas. Sachez seulement que le Roi n'entend point que vous fassiez une personne sur les sentiments d'autrui, que votre Sinode ôte à chacun la liberté de croire ce que sa conscience lui dicte sur des choses qui n'appartiennent pas à la Foi. Les gens du Sinode éludèrent la défense du Roi, en confirmant simplement ce qui avoit été déjà réglé dans le Sinode National d'Alets, & en ne faisant aucune mention du Sinode de Dordrecht, dont le Roi ne vouloit pas entendre parler. Cependant, Louis avoit défendu de renouveler les Decrets faits dans le Sinode d'Alets, aussi bien que les Décisions de Dordrecht.

La réponse donnée au Sinode de Charenton, me fait juger que Grotius avoit appa-

apparemment fourni quelques mémoires à la Cour de France. Peut-être aussi que cela se fit à la sollicitation de Daniel Tilenus grand Arminien que les Ministres du sentiment contraire avoient chassé de Seden. Cet homme né dans la Silésie parloit & écrivoit même en François avec beaucoup d'élégance & de netteté. La Cour lui favoit bon gré de certains écrits de sa façon contre l'Assemblée de la Rochelle, & d'une réponse à l'Apologie pour la dernière prise d'armes par les Réformez de France, où Tilenus soutenoit le pouvoir arbitraire & absolu des Rois. Il avoit certainement de l'esprit & de la science : mais le jugement lui manquoit d'une étrange manière. Je n'en veux point d'autre preuve, que ce qu'un Auteur moderne prévenu en sa faveur nous rapporte de lui. Si je me trouvois dans la nécessité de me faire Mahométan ou Calviniste, disoit Tilenus, j'aimerois mieux être Mahométan. Car enfin, les Mahométans adorent un Dieu bon & miséricordieux, au lieu que les Calvinistes nous proposent un Dieu cruel & impitoyable qui damne ses créatures de propos délibéré. Il faloit dire que le sentiment de Calvin & de ses Disciples, ne s'accorde pas bien avec l'idée que nous avons d'un Etre infiniment parfait, ni avec ce que la Sainte Ecriture nous enseigne d'un Dieu plein de miséricorde & de bonté. Mais il n'y a guéres moins d'impiété que de folie à dire, qu'on aimeroit mieux être Mahométan que Calviniste.

1623.
Du Maurier
dans ses Mé-
moires de
Hollande à
l'article du
Prince
Maurice.

1623.

viniste. Un Chrétien qui parle de la forte, est un homme sans jugement, peut-être sans Religion.

Mort Chrétienne de du Plessis-Mornai.

*Mercure
Français.
1623.
Vie de M.
du Plessis-
Mornai.
Liv. IV.*

Les injustices continues que la Cour faisoit aux Réformez, sur tout l'érection d'une citadelle à Montpellier, contraire au traité de paix, & le refus opiniâtre de la démolition du Fort Louis près de la Rochelle, aigrissoient extrêmement les esprits dans le Parti Réformé. On s'y plaignoit avec beaucoup de hauteur de l'infidélité des Ministres du Roi. Ils apprirent, & je ne sai si la chose avoit quelque fondement, que certaines gens alloient dans les Provinces avec des lettres des Ducs de Rohan & de Soubize pour soulever tous les Réformez. Cela fut cause que le Roi publia une Déclaration, où feignant de ne croire pas ce qu'on lui avoit rapporté des desseins de Rohan & de Soubize, ni que les Réformez en général pensassent à se détourner de l'obéissance due au Souverain, Sa Majesté leur donnoit de nouvelles assurances de ses bonnes intentions, en confirmant tous les Edits qui leur étoient acordez. Louis commandoit ensuite que ses Commissaires demeuraissent dans les Provinces jusques à l'entier accomplissement de ce qu'il avoit promis à ses sujets Réformez. Il en fut de cette Déclaration comme de toutes les autres, elle ne produisit rien. On ne vouloit qu'amuser les gens par de belles paroles. Le sage & religieux du Plessis-Mornai alla dans ce même temps recevoir

de

1623.

de Dieu la juste récompense de ce qu'il avoit fait pour son service, & pour la défense de la pureté de l'Evangile. Il avoit inutilement sollicité son rétablissement dans le gouvernement de Saumur. La Cour ne se mit nullement en peine de tenir une parole que le Roi avoit donnée par écrit de la manière du moride la plus authentique. Tout ce qu'un homme qui avoit si utilement servi Henri IV. & son Fils, put obtenir, ce fut un dédommagement de cent mille francs ; encore le paiement en étoit-il assez mal assigné. Du Plessis fut tenté de refuser une somme si modique : mais la nécessité d'aquitter des dettes contractées pour le service du Roi la lui fit accepter.

Il fut tourmenté d'une fièvre tierce vers le commencement de l'Automne, & elle devint continuë dans les premiers jours de Novembre. Les Médecins desespérèrent alors de sa vie. Il n'y a rien de plus beau, de plus édifiant que ce qu'on nous raconte des dernières heures d'un Gentilhomme qui fait une si grande figure dans l'Histoire. Depuis qu'on lui eut annoncé que la fin de sa vie aprochoit, il passa deux jours entiers en faisant des actes continuels de foi, de repentance, d'actions de graces à Dieu. On lui lisoit les plus beaux endroits du Nouveau Testament qui contiennent la promesse de la résurrection bienheureuse & de la vie éternelle. Il en-récitoit quelques passages en Grec avec une présence d'esprit admirable.

F f 4

Enfin,

1623. Enfin, il méditoit avec ferveur les vérités de l'Évangile. Je meurs, disoit-il, dans la Religion où j'ai vécu jusques à présent. J'ai, grâces à Dieu, défendue par mes exemples, par mes paroles, par mes écrits. Si faloit recommencer à vivre, je reprendrois le même chemin ; j'embrasserois la pureté de l'Évangile ; dussé-je effuer encore de plus grandes disgraces que celles qui me sont arrivées. Ma foi est uniquement appuyée sur la miséricorde de Dieu en Jesus-Christ. Le Père nous l'a donnée pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification, notre redémption. Le Pasteur lui ayant remis devant les yeux l'endroit où l'Apôtre S. Jean dit que nous sommes maintenant enfants de Dieu, que ce que nous ferons n'est point encore manifesté, & que dans la dernière apparition de Jesus-Christ nous hivendrons semblables ; du Plessis se fit incontinent lire l'endroit de la première Epître aux Corinthiens, où l'Apôtre prouve la vérité de la résurrection dernière. Enfin, quand on lui demanda s'il mouroit bien persuadé de ces grandes merveilles, Oui, répondit-il en citant un endroit de l'Ecriture Sainte en Grec, j'en suis convaincu par la démonstration du Saint Esprit, plus puissante, plus claire, plus certaine que toutes les démonstrations d'Euclide. J'ai vu le salut de Dieu, j'ai considéré ses œuvres magnifiques, il ne me reste plus qu'à dire avec Simeon : Seigneur, tu laisses abe maintenant ton serviteur en paix. Telle fut la fin vraiment Chrétienne du plus savant du

du plus pieux Gentilhomme, qui fut peut-être jamais. 1623:

Comme il y a toujours un grand nom. Entreprises
bre de François, à qui leur inquiétude
naturelle, ou la pauvreté ne permettent
pas de demeurer chez eux, lors qu'il n'y lie.

a mi guerre civile, ni étrangère, les Etats
Généraux des Provinces-Unies en attirèrent
plusieurs à leur service depuis la paix
faite devant Montpellier. Quelques-uns
prirent encore parti dans les troupes du
Comte de Mansfelt, & se mirent en tête
de suivre la fortune de ce fameux Avan-
turier. Le Marquis d'Inojosa que le Roi Puffendorf,
Comment.
Rerum -
Suecicarum.
Lib. I.
Noni His-
ria Veneta.
Lib. V.
1623.
Catholique envoioit en Angleterre pour
l'affaire du mariage de l'Infante avec le
Prince de Galles, fit en passant par Fon-
tainebleau de grandes plaintes à Louis
sur le secours d'hommes & d'argent que
Sa Majesté donnoit aux Provinces-Unies.

J'ai de grandes raisons d'en user de la force, répondit-elle; *Et il ne tient qu'au Roi François d'Espagne de les faire cesser.* Au reste j'a. 1623. *quitte seulement des obligations que le feu Roi mon père a contractées.* Les choses en demeurèrent là. Il en est presque tou-
jours de même, quand les Rois se font des plaintes réciproques de ce que l'un assiste les ennemis de l'autre contre les conditions stipulées dans les traitez précé-
dens. Ne faut-il pas supposer mainte-
nant que les promesses mutuelles que se font les Princes de ne secourir point les ennemis l'un de l'autre, ne sont que des formalitez qui ne signifient plus rien, &

F f s que

1623. que chacun se réserve mentalement le droit de n'accomplir point la condition, en cas qu'elle se trouve contraire à ses intérêts ? En conséquence de la paix faite à Vervins entre les deux Couronnes, Henri IV. ne devoit plus secourir les Provinces-Unies. Il le fit cependant. Un Roi si habile n'avoit garde de souffrir que la Monarchie d'Espagne recouvrât ce qu'elle perdoit par la formation de la République des Provinces-Unies. Le Petit-fils d'Henri IV. s'engagea de même dans le traité des Pirénées à ne donner aucun secours au Portugal contre Philippe IV. Roi d'Espagne. Et il crut ensuite que son honneur & sa conscience lui permettoient de violer une promesse si solennellement jurée. Ceux qui jugent des choses par les lumières du bon sens, & par les règles de l'Evangile, ne voient pas bien comment cela s'accorde avec le Christianisme, ni même avec la Religion naturelle. Mais les Politiques ont d'autres maximes. *Les Princes gouvernent les peuples*, dit le Duc de Rohan, *& l'intérêt gouverne les Princes*. Etrange axiome de ces derniers siècles ! S'il étoit permis aux particuliers de le suivre impunément, il faudroit renoncer à la société civile.

Ernest Comte de Mansfelt s'accommodeoit de la maxime aussi bien que les Têtes Couronnées. On lui avoit donné de l'argent pour faire une diversion sur les terres de la Maison d'Autriche, pendant

dant que les trois Puissances confédérées agiroient du côté de l'Italie. Mais Ernest persuadé qu'il lui étoit plus avantageux de faire la guerre en Allemagne, garde l'argent reçu , & prit d'étroites liaisons avec le Roi de Dannemark, les Princes de la basse Saxe, & les Provinces-Unies qui l'engagèrent à se jettter dans l'Evêché de Munster & dans la Vestphalie. Don Gonzales de Cordouë , & le Comte d'Anholt s'avancent avec des troupes , afin de s'opposer aux progrès de Mansfelt , lequel après avoir ravagé le Comté d'Oldembourg , s'empare de quelques places , les fortifie , & fait des courtes jusques aux portes de Munster. Un nouvel orage se formoit alors du côté de la basse Saxe. Le Roi de Danemark , l'Electeur de Brandebourg, les Ducs de Brunswick , d'Holsteïn , & de Meckelbourg , mécontents de ce qui s'étoit passé dans la Diète de Ratisbonne , tinrent une assemblée , où les villes Impériales du même Cercle envoient leurs Députez. Il y fut résolu de lever une armée sous prétexte de pourvoir à la sécurité de la basse Saxe durant tous les mouemens de l'Empire , & d'en donner le commandement à Christian de Brunswick Administrateur d'Halberstat. La délibération devoit être suspecte à l'Empereur. Ce Cercle armoit , & il mettoit à la tête de ses troupes le plus grand ennemi de la Maison d'Autriche , & le plus zélé partisan du Roi de Bohême.

1623.

deric Ulric Duc de Brunswick, frère ainé de Christian, s'imagina qu'il dissiperait peut-être la jalouſie & les ombrages de la Cour Impériale en arrivant à Ferdinand que le Cercle de la basse Saxe n'avait offert le commandement de ses troupes à Christian, que dans le dessein de retirer de son association avec le Comte de Mansfelt, & de le faire rentrer dans les bonnes grâces de Sa Majesté Impériale.

Défaite de
l'Armée
d'Halberstat
par le Général Tilli.

On ne se fia point trop à ces belles paroles. Tilli eut ordre de marcher vers la basse Saxe avec les troupes de l'Empereur & de Bavière, & d'observer les démarches d'Halberstat qui s'y étoit rendu après s'être séparé de Mansfelt en apparence. Quoique les Princes de Brunswick fissent courir le bruit que Christian ne demandoit pas mieux que de se réconcilier avec l'Empereur, on ne doutoit pas qu'Halberstat n'eût formé le dessein de rejoindre Mansfelt avec une armée de vingt mille hommes, & de faire ensemble de nouveaux efforts en faveur de Puffendorf, du Roi de Bohême. C'est-pourquoi Tilli arriva sur les confins de la basse Saxe, envoie dire au Duc Ulric, que les troupes Impériales entreront dans les Etats de la Maison de Brunswick, à moins que Christian ne désarme, & n'accepte la grâce que l'Empereur lui offre. On tâcha de gagner du temps en chicanant sur les conditions, & en demandant que la grâce fût plus ample. Ferdinand qui craint de nou-

Puffendorf,
Comment.
Rerum Suecicarum.

Lib. I.

Nani, Historia Veneta.

Lib. V.

Mercure François.

1623.

1623.

nouvelles affaires du côté de la Hongrie, où Bethlen Gabor remuoit après s'être assuré de quelque secours que la Porte Ottomane lui devoit fournir : Ferdinand, dis-je, veut bien acorder toutes les demandes raisonnables que fait Christian. Mais celui-ci n'avoit nulle envie de s'accommoder : Et le Duc Ulric son frére d'intelligence avec lui, pressoit Tilli de se retirer incessamment des Etats de la Maison de Brunswick. Les autres Princes de la basse Saxe n'étoient guéres moins embarrassés qu'Ulric. Ils ne se trouvoient pas assez forts pour résister à l'Armée de Tilli bien aguerrie, & commandée par de bons Officiers. Cela les mit dans la nécessité de céder. On fait dire à Christian de se retirer incessamment de la basse Saxe.

Il fallut bien prendre ce parti. Halberstat se voioit en danger d'être enveloppé de tous côtés par ses ennemis, & par ses amis même, qui ne vouloient pas attirer la guerre chez eux. Le voilà donc qui passe le Veser, & qui marche vers la Westphalie avec une Armée assez nombreuse. Mais les soldats en étoient fort mal disciplinés & nullement aguerris. Tilli poursuit vivement Halberstat avec des troupes inférieures en nombre ; mais fort supérieures par leur bravoure & par l'expérience des Officiers. Les deux Armées se rencontrent près de Stadlo. Halberstat ne pouvant plus éviter le combat, y est entièrement défait. Six mille de ses gens

F f 7 furent

1623.

furent tuez sur la place , & quatre mill faits prisonniers. Le canon & le bagage demeurèrent aux Impériaux. Christia acoutumé à de pareilles disgraces se retira promptement avec peu de fuiards dans la Provinces-Unies. Tilli tâche de profiter de la victoire. Le voilà dans l'Oostfrise qui se prépare à prendre la ville d'Emden. Son dessein échoua. Outre que les Etats Généraux des Provinces - Unies avoient une bonne garnison dans la place, Mansfelt fit inonder les environs. Les Impériaux se dédommagèrent en prenant les Comitez de la Mark & de Ravensberg. Vers la fin de la campagne , les Etats Généraux engagèrent Mansfelt à recevoir une somme d'argent , & à se retirer de l'Oostfrise déjà trop ruinée. Le Comte qui ne paioit ses troupes qu'en leur permettant le pillage , les fit entrer dans l'Evêchez de Munster & de Paderborn. Elles se dissipèrent là comme leur Général le souhaitoit. Les uns furent tuez en s'écartant pour le butin , & les autres se retirerent chez eux , ou ailleurs.

Mouve-
mens de
Bethlen
Gabor en
Hongrie &
ailleurs.

Tilli auroit peut-être mieux profité de la défaite d'Halberstat , si l'Empereur n'avoit pas eu besoin de ses troupes. Durant le siège de Lipstat on reçut nouvelle que Bethlen Gabor Prince de Transsilvanie entraîné en Hongrie à la tête d'une Armée de quarante mille hommes Transsilvains Hongrois , Valaques, Turcs & Tartars L'Empereur effrayé de cette irruption impiniée qui tendoit à lui attirer sur les bras

une

une grande partie des forces Ottomanes, 1623,
 écrivit à Tilli de renvoier incessamment
 les troupes Impériales au Marquis de Mon-
 tenegró. C'étoit le Général que Ferdi- *Puffendorf,*
 nand avoit résolu d'opposer à Bethlen Ga- *Commentar.*
 bor. Soit que le Transsilvain eût vérita- *Rerum Sue-*
 blement sujet de se plaindre de ce que la *cicarum.*
 Cour de Vienne n'accomplissoit pas les *Mercure*
 conditions du dernier traité fait avec lui; *François.*
 soit qu'il se laissât éblouir des espérances 1623.
 que le Roi de Bohême lui donnoit de ra-
 battre facilement la fierté de l'Empereur,
 & de reprendre la Bohême, ou du moins
 quelques Provinces voisines, pendant que
 Mansfelt & Halberstat occuperoient les
 meilleures troupes de l'Empereur en Alle-
 magne, Gabor entre en Hongrie, prend
 l'Ile de Schut sur le Danube, ravage le
 païs jusques aux murailles de Presbourg,
 s'avance dans la Moravie, & s'empare de
 plusieurs places. Montenegro fut si mal
 opposer une digue au torrent qui mena-
 çoit d'inonder la Moravie, & de se ré-
 pandre ensuite dans la Bohême, que les
 Impériaux se trouvèrent enveloppez & en
 danger de périr faute de vivres.

Le Palatin de Hongrie servit utilement
 la Cour de Vienne dans une si grande ex-
 trémité. Il représente à Gabor que Mans-
 felt & Halberstat n'étant plus en état de
 faire aucune diversion depuis la perte de
 la bataille de Stadlo, toutes les forces de
 la Maison d'Autriche & de ses Alliez vont
 acourir au secours de la Moravie. *Et que*
savez-vous, disoit le Palatin à Gabor, *si*
vous

1623.

vous ne serez point enveloppé vous-mêmes dans la Moravie ? On pourroit bien se suffir des ponts & des passages, afors de vous empêcher de retourner en Hongrie. Une autre chose donnoit de l'inquiétude à Transsilvain. La division étoit grande : la Porte Ottomane sous le règne de l'imbécille Mustapha : Et les Turcs sans le secours desquels Gabor ne pouvoit résister à Ferdinand, paroisoient être à la veille d'une guerre civile. Cette considération fit penser à Bethlen Gabor, que le meilleur parti, c'étoit de se raccommoder encore avec la Cour de Vienne. On convient donc de part & d'autre d'une suspension d'armes pour deux mois, pendant laquelle on négocieroit la paix. Le Transsilvain demandoit des conditions avantageuses : Et l'Empereur dont les affaires étoient dans une situation tant meilleure, qu'il ne voioit pas grande chose à craindre de la part des Turcs, fit difficulté de les accorder. La trêve fut prolongée à différentes reprises : Et l'Empereur ne put convenir avec Gabor que l'année suivante dans les premiers jours de Mai. Tout occupé de ses vastes projets en Allemagne, Ferdinand fit bonne composition au Transsilvain, de peur qu'une diversion en Hongrie, ne rompt les mesures prises avec les Espagnols, & certains Princes de l'Empire.

La révolution arrivée à la Porte Ottomane vers la fin de cette année, rendit Gabor plus enclin à la paix. Amurat II.
jeune

Nouvelle révolution à la Porte Ottomane.

jeune Prince de quinze ans fut mis à la place de Mustapha , sous le nom duquel la Sultane sa mère & un Bassa régnoint effectivement. Ils avoient l'un & l'autre beaucoup de peine à calmer les esprits mé- contens du meurtre de l'infortuné Osman. La confusion étoit si grande dans l'Empire Turc , que chaque Bassa faisoit le petit Souverain dans son Gouvernement. L'un d'eux s'avançoit vers Constantinople avec une puissante armée , sous prétexte de venger la mort d'Osman. Jamais les Janissaires ne furent plus fiers , ni plus portez à la revolte. Cette milice prétendoit disposer aussi absolument de l'Empire , que les Bandes Prétoriennes sous les Empereurs Romains. Les Spahis naturellement ennemis des Janissaires , étoient extrêmement irritez de l'injustice faite à Osman par les Janissaires qui le sacrifièrent indignement sur des bruits répandus contre lui , peut-être sans aucun fondement. Il étoit bien difficile qu'une Sultane pût tenir long-temps le timon des affaires parmi tant d'orages & de tempêtes. Elle avoit beau tromper un peuple superstitieux , en lui faisant acroire que Mustapha étoit un saint. Les gens d'esprit le regardoient comme un imbécille & un véritable fou. Le parti de la Sultane s'affaiblit beaucoup par la mort du Bassa son beau-fils & son confident. On l'avoit étranglé comme le principal auteur du meurtre d'Osman. Voici donc une nouvelle conspiration qui se forme en faveur d'Amu-

1623.

*Vittorio Si-**ri. Memorie**Recondite.**Tom. V.**Pag. 541.**542. &c.**Mercure**François.**1623.*

d'Amurat frère d'Osfman. Les principaux Officiers de la Porte conviennent de supprimer Mustapha d'assister un certain jour au Divan, & d'y faire prendre les mesures nécessaires pour arrêter la révolte qui augmentoit en Asie. Ce n'étoit qu'un prétexte. Les Officiers prétendoient mettre tout publiquement l'imbecillité de Mustapha, en convaincre le peuple, le porter à mettre Amurat sur le trône. Prince qui donnoit déjà de grandes espérances.

La Sultane mère de Mustapha pénétra dans les intentions de ceux qui demandoient que Mustapha parût au Divan. Elle espéra de dissiper la faction en faisant mourir Amurat & ses frères. C'étoit mettre les Turcs dans la nécessité de se contenter de Mustapha, qui se trouveroit le plus du sang Ottoman. Mais le Grand Vizir déconcerta la Sultane en gardant les jeunes Princes avec un soin extraordinaire. Cette femme habile & ambitieuse jugea bien qu'elle & son Mustapha étoient perdus, puis qu'on ne laissoit plus les jeunes Princes à leur disposition. Elle voulu s'étrangler elle-même du cordeau qu'elle avoit préparé pour Amurat & pour ses frères. Mais quelques gens la retinrent le jour marqué pour l'assemblée du Divan, le Grand Vizir, le Muphti, & les principaux Officiers de l'Empire, vont prendre Mustapha de venir au Conseil. Il leur répond de la manière du monde la plus folle & la plus extravagante. Le Muphti

1623.

en dresse un acte par écrit. On le lit au Divan , & Amurat est proclamé Empereur. Il parut incontinent porté dans une chaise riche & superbe. Le Muphti & les Officiers lui rendent leurs hommages : Et le peuple approuve le changement par ses acclamations. Amurat alla prendre le jour suivant l'épée des mains du Muphti selon les cérémonies acoutumées. L'imbécille Mustapha se vid ainsi déposé pour la seconde fois. Ce ne fut jamais qu'un Roi de théâtre , la Sultane sa mère le fit paroître sur la scène pour avoir toute l'autorité , pendant qu'il s'amuseroit à faire le fou dans un apartement retiré. On dit qu'Amurat plein de feu & d'ambition , ne fut pas long-temps sur le thrône , sans se proposer de marcher sur les traces de ses belliqueux ancêtres. Il lisoit avec plaisir les conquêtes du grand Soliman : Il témoignoit une impatience extraordinaire de faire la guerre aux Chrétiens , dez que l'Empire Turc n'auroit plus rien à craindre du côté de la Perse.

Harlai de Cesi Ambassadeur de France Suite de la
à Constantinople écrivit régulièrement au négociation
Roi son maître le progrès & les circonstan- du mariage
ces de la révolution. Mais Louis prenoit de l'Infante
moins de part à ce qui se passoit chez le Prince de Galles.
Turcs , qu'aux nouvelles que Du Fargis *Rusbworth's*
son Ambassadeur à Madrid lui envoioit *Historical
Collections.*
de la négociation du mariage de l'Infante 1623. &
avec Charles Prince de Galles. Dez que 1626.
la Cour de France & le Sénat de Venise, *Wilsons Hi-
story of s'ap-*

1623.
Great-Bri-
tain.
*Hacket's Li-
fe of Arch-
Bishop Wil-
liam Laud.*
Part. I.
*Mercure
Français.*
1623.

s'apperçurent que le Comte Duc d'Ol-
varez pensoit sérieusement à la conclu-
sion de l'affaire , ces deux Puissances ta-
chèrent de la traverser secrètement à Ma-
drid & à Rome. L'union étroite de l'An-
gleterre avec la Maison d'Autriche leur
paroissoit d'une trop dangereuse consé-
quence à la liberté de l'Europe. Cepen-
dant les intrigues des Ministres de France
& de Venise n'eussent jamais pu rompre
une négociation tant avancée , si le Duc
de Buckingham ouvrant enfin les yeux,
n'eût apperçu le danger auquel il expo-
soit sa fortune & sa tête , en ménageant
un mariage odieux à tous les bons An-
glois , dont le principal Négociateur ne
pouvoit guéres éviter d'être un jour atta-
qué par le premier Parlement assemblé.

Buckingham n'étoit pas du nombre de
ces Favoris qui ne pensent qu'à eux-mê-
mes , & tout au plus à leurs parens. J'ai
déjà dit qu'il avoit un Conseil secret pour
ses affaires domestiques , & même pour
celles d'Etat. Ceux qui le composoient ,
amplement récompensez , avertissoient le
Duc de tout ce qui se passoit à Londres ;
ils l'informoient de la bonne ou mauvaise
disposition du peuple à son égard ; ils lui
donnoient des avis sincères sur les mesu-
res qu'il devoit prendre. Ces gens écri-
virent à Buckingham de rendre sa négo-
ciation plus difficile , & de la rompre dès
qu'il le pourroit avec seureté. *Toute l'An-
gleterre le souhaite , disoient-ils : Et vous
devez ménager avec autant de soin l'affec-
tion*

1623.

tion du peuple que les bonnes graces du Roi. Du moins si le mariage ne se peut empêcher, faites en sorte que la restitution du Palatinat & de la dignité Electorale en soit la condition principale. Tout le monde est ici sensible à la disgrâce de la Reine de Bohême & des petits-enfants du Roi. S'ils ne retiennent aucun avantage de l'alliance que vous négociez, cela est capable de vous perdre sans ressource. Mais le plus sûr, c'est de rompre le mariage. Vous serez généralement applaudi, & vous verrez au dessus de ceux à qui votre élévation donne du chagrin & de l'envie. Elizabeth d'Angleterre Reine de Bohême agissoit de son côté pour gagner le Favori du Roi son père. Il étoit trop important à la Maison Palatine que le mariage se rompit; ou du moins qu'il ne se conclût point sans la restitution des Etats héréditaires de l'Electorat. Le Roi & la Reine de Bohême firent l'honneur à Buckingham de le prier d'être parrein d'un de leurs enfans: Et sous ce prétexte, ils envoient un Express à Madrid, qui devoit agir secrètement auprès du Prince de Galles & du Duc. On dit même, du moins les Espagnols le publièrent hardiment, que le Roi & la Reine de Bohême offrirent au Duc de donner une de leurs filles en mariage à son Fils.

Soit qu'il goûtât les raisons de ceux qui lui écrivoient de Londres, soit qu'il fût ébloui de la proposition d'un mariage qui allieroit son Fils à la Couronne d'Angleterre,

1623. terre , & à tout ce qu'il y a de plus grand en Allemagne , Buckingham résolut alors de rompre la négociation; de s'en faire un mérite auprès du peuple d'Angleterre , & de charger le Comte de la haine publique, en l'accusant d'avoir surpris le Roi Jaques , d'être le principal auteur du mauvais conseil donné à Sa Majesté d'envoyer le Prince de Galles en Espagne. Le Duc qui avoit un crédit égal auprès du Père & du Fils , insinua fortement à Charles de ne conclure son mariage qu'après une assurance certaine de la restitution du Palatinat , & de ne relâcher plus rien en faveur de la Religion Romaine , au delà de ce qui étoit porté dans les articles publics & secrets dont les Rois d'Espagne & d'Angleterre étoient convenus , & dont l'observation se devoit jurer bientôt de part & d'autre. Buckingham fit entendre la même chose au Roi Jaques : Et ce fut ensuite de cette résolution que Sa Majesté Britannique , & ceux de son Conseil résolurent que le Roi jureroit , aussi bien que le Roi Catholique ; les articles que le Marquis d'Inojosa Ambassadeur extraordinaire d'Espagne apportoit en Angleterre.

La démarche étoit délicate : Et les gens du Conseil de Jaques s'exposoient terriblement en consentant que Sa Majesté promît avec fermeur que l'exécution des loix faites contre les Catholiques Romains fut suspendue ; que le Parlement n'en proposeroit plus de nouvelles ; que les Papis

Papistes des trois Royaumes d'Angleterre, d'Ecosse, & d'Irlande auroient du moins le libre exercice de leur Religion dans les maisons particulières ; que le Roi & le Prince de Galles emploieroient leur autorité dans le Parlement pour obtenir de lui la ratification des articles du mariage, & même l'abrogation des loix publiées contre les Catholiques Romains. Tout cela étoit contenu dans les articles secrets. Je serois surpris de voir l'Archevêque de Cantorberi, qui s'étoit opposé si vigoureusement à la conclusion du mariage, & l'Evêque de Lincoln Garde du Grand-Seau d'Angleterre jurer, aussi bien que les autres Seigneurs du Conseil du Roi, l'observation d'un traité si avantageux aux Papistes, si je ne voiois que dans la conjoncture présente, & dans l'extrême embarras où le Roi Jaques s'étoit mis fort imprudemment, on ne pouvoit presque pas se dispenser de faire autrement. Le Prince de Galles se trouvoit entre les mains des Espagnols : il faloit l'en tirer adroitemment, & ménager si bien les choses que la rupture de la négociation parût venir de leur côté. Que si le mariage se concluoit avec une assurance entière de la restitution du Palatinat & de la dignité Electorale à Frederic, le Roi Jaques & son Conseil espéroient que le Peuple d'Angleterre souffriroit avec moins de peine la douceur & la tolerance accordée aux Catholiques, en considération du grand avantage que les enfans du Roi tireroient

de

1623.

de l'alliance avec l'Espagne , & de ce que leur patrimoine & leurs dignitez seroient rendues , sans que l'Angleterre fût obligée d'entrer dans une guerre qui auroit couté beaucoup d'hommes & d'argent.

Nouvelles difficultez sur la conclusion du mariage de l'Infante avec le Prince de Galles.

Wyls's History of Great-Britain.

Rusbworth's Historical Collections.

1623.

1626.

Hacket's Life of Arch-Bishop Williams.

Part. I.

Les articles ayant donc été jurez solennellement à Londres en présence du Marquis d'Inojosa & de Don Carlos Coloma Ambassadeurs d'Espagne , le mariage paroifsoit absolument conclu au dehors. Coloma mit la première pierre à la Chapelle que le Roi d'Angleterre faisoit bâtir pour l'Infante ; & quelques-uns des plus beaux vaisseaux de Sa Majesté eurent ordre d'aller au port de S. Andero en Biscaie , comme pour amener le Prince de Galles & son épouse. Mais plus on sembloit se préparer à finir une négociation qui duroit depuis si long - temps , moins on pensoit peut-être de part & d'autre à conclure le mariage. Les Espagnols donnèrent eux - même au Duc de Buckingham un prétexte plausible de reculer , & de leur reprocher qu'ils ne cherchoient qu'à prolonger la négociation. Soit que ce fut une précaution que la Cour de Rome à la sollicitation des Catholiques Anglois , eût conseillée au Roi d'Espagne , soit que Philippe eût lui - même des raisons secrètes d'Etat de différer encore , & de rompre peut-être , le Comte Duc d'Olivarez fit entendre au Prince de Galles que Sa Majesté Catholique ayant consulté ses Théologiens sur le mariage de l'Infante sa sœur , ils étoient d'avis qu'elle n'allât en Angle-

Angleterre qu'au Printemps de l'année 1623. suivante, & qu'on attendit l'exécution de ce que Sa Majesté Britannique avoit promis en faveur des Catholiques. Charles parut si choqué de ce nouveau délai, qu'Olivarez tâcha de l'appaier en lui faisant espérer qu'il emmeneroit l'Infante avec lui, deuz que les Ambassadeurs d'Espagne à Londres auroient écrit à Madrid que le Roi d'Angleterre avoit juré l'observation des articles envoiez par le Marquis d'Inojosa.

Le Duc de Buckingham étoit alors extrêmement brouillé avec le Comte Duc d'Olivarez. Il sembloit que le Favori de Jaques prît plaisir à brusquer celui de Philippe en toutes rencontres. Depuis que Buckingham se mit en tête de rompre la négociation, les choses allèrent si loin, qu'il donna, dit-on, un démenti au Comte Duc, sur ce que celui-ci soutenoit que l'autre avoit fait espérer que le Prince de Galles embrasseroit la Religion Romaine. Plus l'Anglois témoignoit son dessein de ne rien conclure, plus l'Espagnol affectoit de vouloir donner satisfaction à Charles; soit qu'Olivarez prît ses mesures, afin que la rupture parût venir des Anglois; soit qu'ayant envie de conclure l'affaire de la maniéte la plus avantageuse à la Monarchie d'Espagne & à la Religion Catholique, il pensât à faire comprendre au Prince de Galles que la hauteur & la fierté de Buckingham étoient la principale cause de ce que la négociation duroit si long-temps;

1623. & que l'affaire feroit bien-tôt con-
Son Altesse emploioit plutôt le Comte de
Bristol, dont l'humeur douce & insi-
te plaitoit davantage à la Cour de
Madrid. Lors que les choses en étoient
à l'Exèque de Segovie vint dire au
propos au Duc de Buckingham, étant
informé du gouvernement d'Angle-
terre, il avoit reconnu que Sa Majesté
Britannique ne pouvoit pas accorder
tolérance aux Catholiques, sans s'ex-
poser au danger d'une révolte générale
des sujets. *Cela ne me surprend pas,*
dit le Prélat. *Si notre Roi vouloit do-
urer de conscience à quelque secte sep-
tentrionale de l'Eglise, il se trouveroit dans le mal
avis.* Tolerance, repliqua Buckingham
Prince de Galles n'a jamais eu intention
de la promettre. Le Roi son père ne
l'a pas fait sans le consentement de
l'Assemblée. On prétend accorder seulement
la suspension des loix faites contre les Catho-
liques. Cette déclaration précise &
contraire à ce qui étoit porté dans les
secrets jurez de part & d'autre, de
l'ombrage & du soupçon aux
Anglais. Ils s'imaginèrent que la Cour
d'Angleterre n'avoit pas envie de faire
avoir des Catholiques tout ce qu'il
falloit à Madrid & à Rome. Leur dé-
couverte augmenta leur malaise, que le Comte de
Gondomar vient d'insister au Duc de Buck-
ingham, que l'Infante ne partira point pour
l'Espagne à moins que les articles ne
soient immédiatement exécutés.

1623.

Charles parut alors si mécontent, si inquiet, que les Espagnols craignirent qu'il ne pensât à se dérober. On l'observe de plus près: Et Buckingham qui s'en apperçoit, envoie dire fièrement au Comte Duc, que si l'amour avoit obligé le Prince de Galles à venir secrètement à Madrid, la peur ne l'en feroit pas sortir de la même manière. Cependant Charles appréhendoit si fort d'être arrêté, qu'il écrivit au Roi son père, de penser moins à Son Altesse, en cas que les Espagnols usent de quelque violence, qu'aux intérêts du Roi & de la Reine de Bohême, & à la sécurité de l'Angleterre. Jaques ouvroit des yeux depuis quelque temps. Fatigué d'être le jouet de l'Empereur & du Roi d'Espagne, il mande à son Fils de revenir incessamment. Et le Duc de Buckingham reçoit ordre de partir sans le Prince, en cas que Son Altesse s'opiniâtre à demeurer plus long-temps en Espagne. Buckingham parle au Comte Duc, & lui dit que le Roi d'Angleterre déjà vieux, ne peut permettre que son Fils unique soit plus long-temps éloigné de lui, & que Sa Majesté Britannique consent que le Prince de Galles revienne en Angleterre sans l'Infante, pourvu que ce soit d'une manière convenable à l'honneur & à la réputation des deux Rois. Olivarez répond que le Prince est le maître, & qu'il peut fixer le jour de son départ. Mais on engage l'Infante à lui faire dire que le bruit de leur séparation prochaine l'inquiète, &

1623. l'afflige. Charles fait l'amant par
né : Il protesta qu'il demeurera plus
que sept ans à Madrid , que de quelque
moindre chagrin à sa maîtresse. Pou-
re la vérité , les Espagnols étoient bai-
sés de garder le Prince de Galles le
long-temps qu'ils pouroient. Mais on
voit nulle envie de lui faire violence.
bonne Politique ne le permettoit pas.
C'étoit s'exposer à une inimitié irréco-
ntrôlable avec la Couronne d'Angleterre :
la Cour de Madrid craignoit cet incon-
vénient plus que toute autre chose de la
situation présente des affaires de la
son d'Autriche. Il eût mieux valu de
faire secrètement de Charles ; extrême-
ment beaucoup plus dangereuse : la Reine
Bohème & ses enfans succédoient au
droit au Royaume d'Angleterre. Au-
soit-on communément que jamais l'Espagne
n'eut plus d'obligation à une sœur , que
le Prince de Galles. Sans la Reine de
Bohème il ne seroit peut-être jamais revenu
d'Espagne.

Olivarez entre alors en négociation su-
la restitution du Palatinat , en disant
que l'Infante n'iroit point en Angleterre
avant que cette affaire fût ajustée. La
Cour de Madrid proposoit de faire re-
prendre le Palatinat au fils du Roi de Bohème
à condition qu'il épouseroit une fille de
l'Empereur , & qu'il seroit élevé à la Cour
de Vienne. Pour ce qui estoit de la dignité
Electorale , on prétendoit qu'il de-
vait au Duc de Baviera durant sa vie ,

qu'il

1623.

qu'elle retourna ensuite au Prince Palatin. Comme son éducation auprès de l'Empereur ne parut pas du goût de la Cour d'Angleterre, on fit espérer de se relâcher sur cet article, & de permettre que le Prince fût élevé à Londres sous les yeux de l'Infante. Ces offres pour la restitution du Palatinat étant ambiguës, & incertaines, Charles demanda si le Roi d'Espagne joindroit ses armes à celles de Sa Majesté Britannique, en cas que l'Empereur ne voulût pas consentir aux propositions raisonnables dont ils conviendroient l'un & l'autre. *Monseigneur,* répondit Olivarez au Prince de Galles, *vous demandez une chose que le Roi mon maître ne peut acorder. C'est une maxime d'Etat constamment reçue dans cette Cour, de n'entrer point en guerre contre l'Empereur. Une des branches de la Maison d'Autriche n'attaquera jamais l'autre.* La maxime étoit certainement bonne. Il ne faut point douter qu'elle n'ait fort contribué à l'agrandissement de la Maison d'Autriche. Si celle de France prend désormais la même méthode, comme il y a beaucoup d'apparence, l'Europe conservera-t'elle long-temps sa liberté?

Une réponse si positive du Comte Duc fit juger à Charles que son mariage avec l'Infante ne contribueroit pas beaucoup à la restitution du Palatinat, puisque l'Empereur demeureroit toujours le maître de faire ce qu'il lui plairoit. *Monsieur,* dit le Prince à Olivarez, *si le Roi d'Espagne*

Gg 3. a ré-

1623. a résolu de ne rien accorder au delà de ce que vous offrez, la négociation est finie. Sa Majesté Catholique ne doit compter ni sur le mariage, ni sur l'alliance de la Couronne d'Angleterre, à moins que le Palatinat ne soit rendu. On ne fait si les Espagnols prétendirent intimider le Prince de Galles, ou s'ils eurent véritablement du chagrin de ce que l'affaire du mariage paroiffoit presque rompuë. Quoi qu'il en soit, les Grands cessèrent de faire leur cour à Charles ; ils n'alloient plus à son appartement. Le Comte Duc rendit seulement quelques visites froides & sérieuses. Cependant Buckingham reçoit deux lettres qui l'avertissent de ne se rebuter point, & que la mauvaife humeur d'Olivarez n'est qu'un feu qui passeroit bien-tôt. Il revint en effet peu de temps après trouver Buckingham. Enfin, dit l'Espagnol d'un air content, le mariage se fera : *& le Diable même ne sera pas capable de le rompre.* Je le croi bien, repliqua l'Anglois. Une affaire ménagée durant sept ans doit être à l'épreuve de toutes les difficultez. Sept ans, reprit Olivarez : desabusez-vous là-dessus. Il n'y a pas sept mois qu'on y pense sérieusement. J'ai dans mon porte-feuille de quoi le justifier. Le Comte Duc montra ensuite des lettres par lesquelles Buckingham fut convaincu que la chose étoit véritable. Mais cette confidence ne rendit pas l'Anglois plus traitable. Il persista dans sa résolution de tirer honnêtement le Prince de Galles des mains

mains des Espagnols, & de rompre en-
suite le mariage.

La lettre que celui-ci avoit écrite à Gré- Brefs du Pa-
goire XV. n'étant arrivée à Rome qu'après le Urbain
la mort du Pape, elle fut rendue à Ur- VIII au Roi
bain VIII. son successeur. Il répondit re & au
non seulement à l'honnêteté de Charles ; Prince de
mais il prévint encore le Roi Jaques par Galles.
un Bref obligant & flatteur. Sa Majes-
té Britannique en avoit si bien usé au re-
gard de quelques Papes, que les gens de la
Cour de Rome étoient disposéz à croire
qu'un Prince Protestant qui faisoit de si Rushworth's
Historical
Collections.
1623.
grandes avances, avoit de bons sentimens
pour la Religion Catholique. Avant que
de succéder à la Couronne d'Angleterre
après la mort de la Reine Elizabeth , il
écrivit à Clément VIII. une lettre pres-
qu'aussi respectueuse, aussi soumise qu'au-
cun Souverain de la Communion Romai-
ne. Il envoia un Agent secret au Pape &
aux Cardinaux. Non content de traiter
Clément de *Très-Saint Pére*, & de se di-
re son *très-obéissant Fils*, Jaques lui de-
mande instamment un Chapeau de Cardi-
nal pour l'Evêque de Vaison. Il vouloit
avoir dans le Sacré Collège un témoin ir-
réprochable de ses bonnes intentions. Je
croi que Sa Majesté ménageoit ainsi la
Cour de Rome, de peur que le Pape ne la
traversât dans ses prétensions au Roiaume
d'Angleterre. Un assez grand nombre de
Seigneurs & de Gentilshommes Anglois
demeuroient attachez à l'ancienne Reli-
gion ; Jaques vouloit engager la Cour de

1623. Rome à faire ensorte que le Parti Papiste se déclarât pour lui en Angleterre. Le Pape le servit en effet. Mais la conspiration des poudres rompit cette bonne intelligence. Sa Majesté Britannique se brouilla d'une étrange manière avec Paul V, à l'occasion du serment qu'elle exigea des Catholiques Anglois. Les choses allèrent si loin que Jaques offrit sa flote & ses forces à la République de Venise durant son fameux démêlé avec le Pape Paul V. La négociation du mariage en Espagne rapprocha les esprits. Jaques écrivit une lettre honnête & respectueuse à Grégoire XV, & le Pape répondit fort civilement à Sa Majesté Britannique.

Urbain VIII. qui se picquoit d'aimer les belles connoissances, & d'écrire poliment en Latin, sembla n'être pas fâché de lier quelque commerce avec un Roi qui avoit la même inclination. Le voilà donc qui prévient Sa Majesté Britannique. Il ne manque pas aussi de faire bien valoir cette première démarche. *La charité, dit-il, est le plus bel ornement du Thrône Pontifical. Les plus puissans Rois de la terre nous y rendent leurs hommages. Mais la charité veut que nous nous abaissons quelquesfois pour gagner des ames à Jesus-Christ.* La prétendue charité du Pape est fort différente de celle dont S. Paul nous marque les caractères. L'une est humble & modeste, au lieu que l'autre est pleine de faste & d'orgueil. Tout le Bref d'Urbain est à peu près du même stile.

Si

Si nous l'en voulons croire , le Cardinal Barberin autrefois *Protecteur* du Roiaume d'Ecosse , gemissoit de ce qu'une si noble portion de l'héritage du S. Siége, étoit entre les mains des étrangers. Il pleuroit le malheur d'un grand Roi fils d'une très-sainte mère , c'est-à-dire de la Reine Marie Stuart , issu de tant de Rois Catholiques , & qui vivoit dans une communion séparée des Souverains Pontifes , pour qui tous ces Princes avoient une vénération religieuse. Mais depuis que Barberin est devenu Pape , il a de grandes raisons d'espérer que le Roi ouvrira son *esprit sublime* *orné des plus belles connoissances* à la lumière du Ciel , & que Sa Majesté ramènera bien-tôt dans le sein de l'Eglise les nations soumises à son Sceptre.

Vos glorieux ancêtres vous invitent à une si bonne œuvre , dit Urbain à Jaques. Ils ont cru que le Roiaume des Cieux n'est ouvert aux hommes que par les clefs dont les Souverains Pontifes sont les dépositaires. Votre Majesté peut-elle mépriser , ou condamner ce qui a été cru durant tant de siècles , & par une si longue suite de Rois dont elle chérît & respecte la mémoire ? Vous droit-elle ôter du Roiaume des Cieux , les Princes qui lui en ont laissé plusieurs sur la terre ? Vous le faites , puis que vous soutenez qu'ils n'ont pas rendu à Dieu le véritable culte qu'il nous prescrit. Bannir du Paradis & précipiter au fond de l'Enfer les Rois , sur le trône desquels vous êtes assis , cette pensée ne vous fait-elle pas horreur ? Que ce raison-

1623. nement est pitoiable ! On avoit bien mauaise opinion de l'esprit du Roi d'Angleterre à la Cour de Rome , si on l'y croit capable de se laisser éblouir par un commun si ridicule. La chose la plus cheuse pour Sa Majesté Britannique, que les gens d'esprit croiront toujours qu'Urbain n'en auroit pas tant dit, qu'il n'auroit pas hazardé son Bref papistique , si Jaques , ou du moins ses agents secrets à Rome , n'avoient pas donné grandes espérances au Pape. Le Bref envoia en même temps au Prince de Galles, en est encore une preuve convaincante. Ce n'étoit, à proprement parler, qu'une vive exhortation à se déclarer sincéramment Catholique Romain. Après la mort & son Fils devoient tout attendre de la bienveillance d'Urbain. I. avoit pas dans le monde un Prince intentionné pour eux.

Le Prince de Charles étoit déjà de retour en Angleterre lors que le Pape écrivoit ses Brefs. Le Duc de Buckingham plus déterminé que jamais à se faire un mérite auprès des Anglois par la rupture du mariage, & à charger le Comte de Bristol de la haine publique, ménagea si bien les choses, que le Roi d'Espagne convint de laisser pour le Prince de Galles le 9. Septembre. Sa Majesté Catholique le devoit conduire Madrid à l'Escorial. De là Charles prétendait aller au Port Sant Andero en Biscaye, où la flote d'Angleterre l'attendoit. A peur que les Espagnols qui paroisoient

vouloir sérieusement la conclusion du mariage, ne prissent de l'ombrage, Charles offrit de laisser entre les mains du Comte de Bristol un acte par lequel Son Altesse donneroit pouvoir au Prince Don Carlos frère de l'Infante de l'épouser au nom du Prince de Galles dix jours après qu'on auroit reçu certaine dépêche de Rome. C'étoit la ratification des articles que les Rois d'Angleterre & d'Espagne avoient promis d'observer réciproquement. Comme on n'y avoit pas exactement suivi les intentions de la Cour de Rome, Philippe souhaita qu'avant l'entiére conclusion du mariage, ils fussent préalablement agréez par le Pape. Charles & Buckingham qui ne demandoient pas mieux que de gagner du temps, & d'avoir un prétexte honnête de partir d'Espagne, sans rien finir, y consentirent volontiers. Après avoir fait de riches présens à la Reine, à l'Infante, au Prince Don Carlos, au Cardinal Infant, au Comte Duc d'Olivarez, & aux principaux Seigneurs de la Cour, Charles partit pour l'Escorial. Le Roi Catholique l'y accompagna en grande pompe. Buckingham évita de se trouver en un endroit, où le Prince devoit promettre pour la seconde fois de faire certaines choses que le Duc avoit résolu d'empêcher à quelque prix que ce fût. Il s'excusa du voyage sur la nécessité d'aller promptement donner les ordres nécessaires, afin que la flote fût prête, lors que Son Altesse arriveroit au Port *Sant Andero*.

1627.
Collections.
1623.
1624.
1626.
*Wilson's
History of
Great-Bri-
tain.*
*Mercure
Français.*
1623.

1623. Elle vit avec plaisir le superbe palais
l'Escurial. On y jura de nouveau la
servation du traité de mariage. Le Prince
remit à Bristol sa procuration avec ordre
de procéder à la cérémonie des épousages
les dix jours après que la ratification
du Pape feroit arrivée. Enfin, le Secrétaire
d'Etat de Sa Majesté Catholique dressa un
acte authentique de tout ce qui s'est
passé. Les Espagnols & les Anglois se
roissent également contents de part & d'autre.
Philippe conduit Charles en chariot
jusques à un certain endroit. Ils se fa
rèrent là l'un de l'autre avec de grandes
démonstrations d'amitié. On y mit
continent une inscription Latine gravée
sur une colonne, pour être un monument
éternel & fastueux du voyage de l'Her
de trois Royaumes, venu lui-même à
 Madrid demander l'Infante d'Espagne en
mariage. Le Cardinal Zapata, le Marquis
d'Ayetone, les Comtes de Monterey, Gondomar,
Gondomar, de Barajas, & plusieurs C
fliciers de la Maison de Sa Majesté Catho
lique accompagoient le Prince de Galles
jusques à son embarquement. Philippe
écrivit dez le lendemain une lettre obli
geante à Charles. Il y promet l'
observation de ce qu'il a promis. Le
Prince répondit de la même manière: il
protesta de faire tout agréer au Roi son
père, & de tenir les paroles données. Mais
il écrivit en même temps au Comte de
Bristol de ne délivrer point, sans un nou
vel ordre, la procuration laissée à l'In
fant. Dux

Don Carlos. Le prétexte de cette nouvelle précaution , ce fut que le Prince craignoit que l'Infante ne se jettât dans un couvent après la cérémonie des époufailles: ce qui causeroit un si grand embarras , que Charles ne pourroit se marier sans une difficulté presqu'insurmontable durant la vie de l'Infante. Les Seigneurs Espagnols furent splendidement regalez sur le bord de l'Amiral Anglois, & le Prince fit mettre à la voile dez que le vent fut favorable. On dit qu'il se mocqua pour lors de la simplicité des Espagnols qui le laissoient partir après en avoir usé si mal avec lui. La flote arriva fort heureusement à Portsmouth le 5. Octobre. Charles entra dans Londres au bruit des acclamations du peuple charmé de le voir. Tout le monde applaudissoit au Duc de Buckingham , de ce qu'il avoit ramené l'Héritier de la Couronne sans finir l'affaire du mariage.

Le Roi de la Grande-Bretagne attendait le mariage du Prince de Galles avec l'Infante est en-
doit à Royston le retour de son fils. Si c'étoit avec impatience ; ou non , cela ne se peut déterminer. La manière dont Jacques envoia le Prince de Galles en Espagne fit penser au monde que le Père ne se mettoit pas autrement en peine de voir son successeur auprès de lui. Charles & Buckingham donnèrent tous leurs soins à découvrir au Roi les artifices & les desseins secrets des Espagnols. On tâcha de lui faire comprendre que le Palatinat ne se-
roit jamais rendu à Frederic ou à ses en-
Rushworth's
Hist. ical
Collections.
1623.

1623.
1624.
1626.
*Wilson's
History of
Great-
Britain.
Mercure
Français.*
1623.

fans , à moins que ce ne fut une cation préliminaire à l'accomplissement traité de mariage. Le Prince de & le Duc se plaignirent hautement Comte de Bristol : ils l'accusèrent de fer plus à contenter la Cour de M qu'à servir le Roi son maître. Tout jettoit Jaques dans une extrême perpétré. On le vouloit réduire à la nécessité de rompre une négociation qu'il ménagée durant sept ans avec une paix surprenante. Incertain de ce qu'il voit faire , le Roi écrit à Frederic beau-fils pour savoir ce qu'il pense conditions proposées pour la restitution du Palatinat en conséquence du mariage de l'Infante avec le Prince de Galles. Frederic bien averti que l'affaire se passa infailliblement , ne se pressa pas de répondre à Sa Majesté Britannique.

Elle envoie de nouvelles dépêches au Comte de Bristol & au Chevalier & ses Ambassadeurs à Madrid. Après avoir ordonné de remercier le Roi d'Espagne des honnêtetés faites au Prince de Galles Jaques leur enjoint de dire à Philippe qu'il le moins le plus sûr de rendre leur alliance ferme & durable , c'est de convenir promptement de la restitution du Palatinat & de la dignité Electorale à Frederic. J'ai toujours compris , disoit le Roi d'Angleterre , que le rétablissement de mon bel fils devoit arriver avec la conclusion du mariage. Je ne puis pas me résoudre à laisser ma fille dans les larmes lors que nous serons

ici dans la joie. Sa Majesté Catholique répondit qu'elle avoit toujours eu intention de faire rendre le Palatinat, mais que la manière de cette restitution étant le sujet d'un autre traité qui dureroit quelque temps, à cause des intérêts de l'Empereur & du Duc de Bavière, il étoit à propos de finir prémièrement l'affaire du mariage, & qu'on travailleroit ensuite à l'autre. *Je prétens bien*, ajoutoit Philippe, *que la fille du Roi d'Angleterre soit rendevable du rétablissement de ses enfans dans leur patrimoine & dans leur dignité à l'Infante ma sœur.* Le Comte Duc d'Olivarez s'avança jusques à promettre sur sa vie & sur son honneur, que le Roi d'Espagne joindroit ses armes à celles d'Angleterre, en cas que l'Empereur & le Duc de Bavière refusassent les conditions raisonnables qui leur feroient proposées. Choses qu'Olivarez n'avoit pas voulu dire au Prince de Galles, & que Philippe confirma dans la suite.

Le Comte de Bristol étoit au comble de sa joie & de ses désirs. Il voioit le mariage sur le point d'être conclu au gré du Roi son maître; il se flattoit de faire voir au monde, que l'humeur fière & inégale du Duc de Buckingham son ennemi, étoit la seule cause des obstacles que le Prince de Galles avoit rencontré à Madrid. Mais Bristol avoit en tête un homme plus fin, du moins plus puissant que lui auprès du Père & du Fils. Comme Charles avoit pris prétexte d'ordonner à Bristol

de

1623. de ne délivrer point la procuracion. Son Altesse lui mit entre les mains, que de partir de l'Escorial , sur ce étoit à craindre que l'Infante ne s'ètât dans un couvent après la cérémonie des épousailles , Bristol eut la précaution de prendre de si grandes assurances sur cet article , qu'il n'y avoit pas la moindre chose à craindre. Il leva si bien les pules de Charles & du Roi son père, en furent contens l'un & l'autre. C manda de poursuivre la négociation avec la plus grande prudence ordinaire. Ainsi tout fut absolument fait. Le Pape ratifia les articles dont les deux Rois étaient convenus ; celui d'Espagne engageant son honneur à la restitution du Palatin, qui donnoit à sa sœur la plus riche des Princesses eût jamais euë ; ses Ministers annonçoient dans toutes les Courts de l'Europe la conclusion du mariage ; l'Infante aprenoit l'Anglois ; Bristol & les autres faisoient la cour comme à leur Sœur ; on l'appelloit déjà *la Princesse Galles* ; enfin on lui préparoit sa toilette & ses équipages. Mais plus la Cour de Madrid témoignoit d'empressement, celle d'Angleterre se refroidissoit.

L'embaras du Roi Jaques ne se permettait pas. Son Fils & son Favori le faisoient de rompre le traité ; & il ne savoit comment se tirer d'intrigue après les grandes avances qu'il avoit imprudemment faites. Sa Majesté Britannique crivit au Comte de Bristol de faire tout

1623.

la cérémonie des épousailles jusques aux Fêtes de Noël , sous prétexte que c'étoit alors un temps de réjouissances dans toute l'Angleterre. Bristol aperçut le piège que Jaques , ou plutôt le Duc de Buckingham lui tendoit. La procuration du Prince de Galles expiroit à Noël. *Ce seroit se jouë trop ouvertement du Roi d'Espagne & de l'Infante , répondit Bristol , que de remettre la cérémonie du mariage à un temps , auquel les pouvoirs laissez ici par le Prince de Galles se trouveroient nuls. J'ai tâché d'obtenir quelque délai , mais Sa Majesté Catholique insiste toujours sur l'accomplissement de la parole donnée , que les épousailles se célébreront dix jours après que la ratification du Pape sera venue. On l'attend incessamment.* La Cour d'Angleterre n'eut plus d'autre échappatoire pour arrêter la conclusion du mariage , que d'envoyer en toute diligence trois Ex- près consécutifs au Comte de Bristol , avec un ordre précis & réitéré de ne délivrer point la procuration du Prince de Galles , avant que le Roi d'Espagne eût donné des assurances plus positives de la restitution du Palatinat & de la dignité Electorale à Frederic. Dans ces entrefaites on reçoit à Madrid la ratification du Pape. Bristol est sommé d'accomplir la condition stipulée que la cérémonie des épousailles se fera dix jours après. L'Anglois qui croit avoir levé toutes les difficultez du Roi son maître , & qui n'a point reçu d'ordre positif de rompre la négociation , consent que

1623. que le jour des épousailles soit fixé au Décembre, & il se fait faire une fête magnifique. C'étoit, à son avis, un jeu de triomphe pour lui. Bristol se flattait d'avoir remporté une belle victoire sur le Duc de Buckingham, & sur ses ennemis.

A l'arrivée de la ratification du Pape, il fit des feux de joie & des illuminations à Madrid. Chacun attendoit avec impatience le jour de la cérémonie. L'ambassadeur de Pologne qui étoit venu demander l'Infante pour le Prince Ladislas, fils du Roi Sigismond, aimait mieux sortir de la ville que de voir triompher le roid du Prince de Pologne. Enfin, toute la Cour d'Espagne étoit en mouvement, chacun se préparoit à la fete & au festin, lors que Bristol reçut ordre de l'Inquisition une nouvelle significacion au Roi Catholique. *La demande me prend, répondit-il. Comment veux-tu que je m'engage à la restitution du Palatinat ? Je n'en suis pas le maître. Tous que je puis promettre, c'est d'employer qui dépend de moi, afin d'obliger l'Empereur & le Duc de Barvíére à se contenter quelques conditions raisonnables.* L'intendant cessa pour lors d'apprendre l'Anglois quitta le nom de *Princesse de Galles*, le Comte de Bristol & le Chevalier Alde eurent ordre de ne se plus présenter devant elle ; en un mot, le mariage fut tièrement rompu. Les Anglois s'appellent dirent de s'être vengez des délais &

artifices des Espagnols. En vérité, la Cour d'Angleterre s'en avisoit trop tard. Faloit-il attendre que tout le Palatinat fût pris, & que Frederic fût dépouillé de son Electorat? Jaques résolut de convoquer son Parlement à la fin du mois de Février, l'année suivante, & d'y faire aprouver sa conduite dans la négociation du mariage de son fils. Le Comte de Bristol est incontinent rappelé de son Ambassade: Et ce Seigneur qui ne manquoit ni d'esprit, ni de mérite, a le chagrin d'apprendre que les insinuations du Duc de Buckingham son ennemi déclaré, l'ont entièrement perdu dans l'esprit du Roi & du Prince de Galles. On l'accusoit de n'avoir pas suivi ses instructions, & d'avoir passé ses ordres. Mais il s'en justifia fort bien deux ans après, lors qu'il fut accusé devant la Chambre des Seigneurs d'Angleterre. La manière dont Bristol s'y défendit, prouve qu'il avoit plus de Religion & de droiture que Buckingham. Bristol ne peut être convaincu d'autre crime que d'avoir pris soin de servir le Roi Jaques selon son inclination. Tout le malheur du Comte, ce fut d'avoir en tête un Favori également maître de l'esprit du Père & du Fils, qui cherchoit à se décharger sur un autre de l'aversion que le peuple d'Angleterre avoit du mariage d'Espagne.

N'omettons pas ici les beaux & nobles Sentimens que Bristol fit paroître, quand généreux il fut question de prendre son audience de ^{du Comte de Bristol.} Sa Majesté, lui

1623. lui dit un jour Olivarez en présent
 Chevalier Aston & du Comte de Guimard,
est exactement informée des ma-
ffices que des ennemis puissans vous tra-
vez à la Cour d'Angleterre. On vous offre
le crime d'avoir travaillé trop efficacement
l'accomplissement du mariage, & d'
voulu délivrer la procuration que le
Régent de Galles vous mit entre les mains
à votre départ. Le Roi mon maître est sen-
mier affligé de votre disgrâce. Il offre
sa médiation auprès du Roi d'An-
gleterre, & d'envoyer un Ambassadeur
à Londres, qui déclarera que votre
c'est d'avoir fidèlement servi Sa Majesté
tannique, & d'avoir suivi constamment
les règles de l'honneur & de la probité.
Il vous offre encore quelque chose de
Pour témoigner à toute l'Europe que
mon maître estime la vertu quelque
qu'elle se trouve; pour encourager
ses propres sujets & ceux des autres Provinces
à bien servir leurs Souverains, je vous
porte un blanc-signé de Sa Majesté. Quelle
récompense, quelle dignité voulez-vous
voir? On vous expédiera en même temps
un acte authentique par lequel Sa Majesté
déclarera qu'elle ne vous accorde pas de
gratification pour vous débaucher du service
de votre Roi, & qu'elle prétend seulement
vous récompenser de la manière honnête
fidèle dont vous vous êtes acquitté de votre
emploi.

Philippe vouloit-il se venger de l'influe-
 nce de Jaques & de son Favori, en co-
 nfiant

Rushworth's
 Historical
 Collections.
 1623.

blant de bienfaits le Comte de Bristol ? - 1623.
 Songerait-il à faire une action véritable-
 ment digne d'un grand Roi ? Quoi qu'il
 en soit, la tentation étoit fine & délicate
 pour un homme qui devoit se croire per-
 du dans son paix. - Mais elle ne fut pas
 capable d'ébranler le courage & la vertu
 de l'Anglois. *Quelques avantages que*
soient les offres que vous me faites de la part
de Sa Majesté Catholique, répondit-il au
 Comte Due, je n'ai pu les écouter sans
 un extrême déplaisir. *J'en fait dans mon*
Ambassade ce que j'ai jugé de plus conve-
nable aux intérêts du Roi mon maître &
à ma réputation particulière, sans avoir le
moindre égard à ce qui pouvoit être plus
agréable à Sa Majesté Catholique. Le maître
que je serai faire me rendre justice, &
me récompenser comme il faudra. Mes ame-
urs sont pressants : mais j'espére que mon
innocence l'emportera sur leurs efforts.
Dussé-je la voir opprimée & perdre la tête,
j'irai me jeter aux pieds du Roi mon maître ;
j'implorerais sa justice & sa clémence.
J'aime mieux remplir les devoirs d'un bon
Sujet, que d'acquérir des honneurs & des
richesses dans son autre paix que le mien. Je
suis infiniment obligé à Sa Majesté Catholique ;
& je tâcherai de lui témoigner mon
grateful & ma reconnaissance, en travail-
anser sur la bonté
de les Consuls
etc. Après que la
me son audience
à l'Olivier viendra
lui

1623. lui offrir encore un présent de dix écus de la part de Philippe. La dameurera secrète, lui dit-on, *d'Angleterre n'en saura rien. Je demeure de pardon*, repartit l'Angloz connois un homme qui le diroit au R'maitre. C'est le Comte de Bristol. Sentimens dignes de la vertu des anciens Romains si vantez dans l'Heure ! Disons la vérité. Trouveront maintenant en Angleterre beaucoup gens capables d'un si noble dément?

1624. Jaques reçut dans les premiers jours Lettres réciproques du Roi d'Angleterre & du Roi de Bohême, sur lesquelles il avoit écrit depuis deux mois environ, au Roi de Bohême, sur les conditions proposées pour la restitution de Bohême. Palatinat & de la dignité Electorale les ai déjà marquées en partie. Il mandoit que Frederic allât en perfaire une soumission à l'Empereur, qu'il donneroit un saufconduct. Après que le Palatinat devoit être rendu au Prince Palatin, & Frederic en avoir l'

Rashworth's Historical Collections. **1623.** **1624.** **Mercure François.** **1624.** administration durant sa vie. La dignité Electorale retournoit à Frederic ou à son fils après la mort de Maximilien de Bavière. Enfin, on voulloit que le Prince Palatin épousât la fille de l'Empereur, & qu'il fût élevé à la Cour de France, ou bien à celle d'Angleterre en faveur de l'Infante, que les Espagnols gardoient comme future Princesse de les. On avoit dit quelque chose en

1624.

pagne au Prince de Galles de cette dernière condition touchant l'éducation du jeune Prince Palatin à la Cour de l'Empereur. Et Charles toujours ferme dans la Religion Protestante ne pouvoit pas consentir que son neveu fût élevé dans une autre communion. Le Comte de Bristol qui n'étoit pas fort scrupuleux sur le chapitre de la Religion, n'y trouvoit pas d'inconvénient. *Pour moi, dit le Chevalier Aston, j'aimerois mieux perdre la vie que de conseiller l'acceptation d'une pareille condition.* Mais, repliqua le Comte de Bristol, *le Prince Palatin ne peut-il pas être élevé Protestant à Vienne? On lui donnera de bons Gouverneurs & de bons Précepteurs.* Et sur ce qu'on remontroit encore, qu'il étoit morallement impossible que le jeune Palatin ne devint pas Catholique Romain à Vienne: *Il faut bien hazarder quelque chose,* reprit le Comte de Bristol, *pour rendre la paix à la Chrétienté.* Il suivoit en cela les sentiments du Roi son maître. Car enfin, le semble que Jaques n'auroit pas été trop fâché que Frederic eût accepté ces conditions. *Pensez, lui disoit-il dans sa lettre, à la triste vie que vous menez. Jugez si au lieu d'être dans une dépendance continue du secours d'autrui, & de s'exposer aux événemens incertains d'une guerre, il ne vaut pas mieux rentrer maintenant en possession de votre bien, avec pleine assurance que votre Maison aura quelque jour tout ce que vos ancêtres lui ont laissé.* Que

1624. si vous aimez mieux tenter le sort de la guerre, faites nous savoir par quels moyens nos pouvoons travailler à votre rétablissement, & quelles sont les forces de vos allies, ainsi que si nous ne pouvoons rien obtenir par la voie de la négociation commencée, nous prenions d'autres mesures pour conserver le droit de nos enfans. C'est ainsi que le Roi d'Angleterre dégoûté des Espagnols commençoit de parler d'une autre maniere: mais il faisoit toujours les choses trop tard, ou bien à contretemps.

Frederic remontra fort fagement à Sa Majesté Britannique les inconveniens de la soumission que l'Empereur exigeoit de lui. Outre que l'exemple de Philippe Landgrave de Hesse retenu prisonnier par l'Empereur Charles-Quint dans une occasion presque semblable, devoit rendre les autres plus circonspects, Frederic remarquoit avec beaucoup de raison, que Ferdinand ne demandoit une soumission que pour en tirer de grands avantages, & que c'étoit un piège pareil à ceux que la Cour de Vienne avoit déjà tendus au Roi de Bohême. Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, disoit-il, ne reconnoissent pas le Duc de Bavière en qualité d'Electeur. Ne dois-je pas craindre que ces deux Princes & plusieurs autres ne m'abandonnent, dès que je me serai soumis? Cette démarche passera pour une approbation authentique du ban injustement publié contre moi: Et je donnerai de la sorte une grande atteinte au droit des personnes

1624.

de mon rang dans l'Empire. Frédéric remontrait ensuite qu'il y avoit grande apparence que les propositions des Espagnols pour la restitution du Palatinat, n'étoient que feinte & dissimulation. L'Archiduchesse Isabelle qui ne faisoit rien que de concert avec la Cour de Madrid, reconnoissoit le Duc de Bavière. Enfin, le Roi de Bohême avertissoit son beau-père, que c'étoit un vieux artifice de la Maison d'Autriche d'amuser les Princes par des offres de leur donner ses filles en mariage, pendant qu'elle travaille à son agrandissement. Frédéric en citoit un exemple arrivé dans la Maison Palatine. Un de ses ancêtres fut long-temps leurré de l'espérance d'épouser une Princesse d'Autriche qui lui fut refusée quand on crut n'avoir plus besoin de son amitié.

Pour ce qui est de la demande que le Roi Jaques faisoit de la disposition des alliez de Frédéric & de leurs forces, il répond que la Maison Palatine a beaucoup d'amis qui se déclareront pour elle dès que Sa Majesté Britannique leur en aura donné l'exemple. *Tout le monde*, ajoute Frédéric, jette les yeux sur le Roi de Danemarck. *Mais ce Prince prudent & circconspect, ne veut point entrer seul en jeu.* Il répond à toutes les instances qu'on lui fait, que si les autres Princes ont les yeux sur lui, il a les siens sur Votre Majesté. Telle étoit véritablement la situation des affaires en Allemagne. Effraiez des grands progrès de l'Empereur, les Princes Pro-

1624.

testans cherchoient du secours; ils fesoient à s'unir plus étroitement que mais pour leur commune défense; ils licitoient le Roi de Dammesmark de mettre à leur tête. Mais Ferdinand devenu si puissant & si formidable, Sa Majesté Danoise ne croioit pas de rien entreprendre sans le concours du R. d'Angleterre, plus intéressé qu'aucun autre au rétablissement de ses enfans déposiez. Laissons ce qui se passe dans les étrangers, & voions une nouvelle révolution à la Cour de France qui sera bientôt suivie d'une autre.

Le crédit du Chancelier de Silleri & de Puiseux diminué. Marie de Médicis non contente d'avoir élevé Richelieu au Cardinalat, pensant le faire entrer incessamment dans le Conseil secret du Roi. Elle espéroit un homme si habile, si propre aux grandes affaires, deviendroit supérieur à tous les autres, & qu'il fauroit défendre les intérêts, & maintenir l'autorité d'une bienfaîtrice, sans laquelle il ne pouvoit conserver lui-même. Le Chancelier de Silleri & Puiseux Secrétaire d'Etat ses fils, qui gouvernoient alors avec une puissance presqu'absoluë, traversoient de toute leur force le dessein que la Reine Mère avoit de mettre son Cardinal dans le Ministère. Ils n'avoient pas grande peine à rendre inutiles les efforts de Marie de Médicis. Le Roi paroiffoit tellement prévenu contre Richelieu, que les plus éclairés ne voioient pas comment sa mort ne pourroit surmonter la répugnance que

*Mémoires de Roban.
Liv. III.
Journal de Bafom-pierre.
Tom. II.
Vittorio Siri, Mémoires Recondi-*

Louis

Louis témoignoit à se servir d'un homme, dont il ne parloit jamais sans lui donner l'épithète de *fourbe*. Lors qu'elle pressoit son Fils d'appeler le Cardinal à son Conseil : *Et vous & moi*, répondit le Roi, *avons de grandes raisons de nous dé- fier de l'esprit artificieux, & de la profonde ambition de celui que vous recommandez.*

Je le connois mieux que vous, Madame. La bonne Princesse étoit si prévenuë en faveur de sa créature, qu'elle regardoit comme de noires calomnies tout ce que les autres lui disoient contre Richelieu. De manière que Louis fatigué des instances réitérées de sa mère, fut réduit à se retrancher sur un défaut naturel du Cardinal que le Roi ne pouvoit souffrir. Quel étoit ce vice, les ennemis de Richelieu ne le disent pas. La modération qu'ils affe- tent en cette rencontre, est-elle sincére, ou malicieuse? Je ne sai s'ils veulent parler de son incontinence; vice que le Roi haïssoit extrêmement, & dont Richelieu ne fut pas exempt. On lui a reproché que l'amour des femmes lui faisoit faire des choses indignes de son caractère, & ridicules.

Persuadé que Marie de Médicis n'obtiendroit rien en sa faveur tant que le Chancelier de Sillery & Puisieux auroient du crédit & de l'autorité, le Cardinal engagea la Reine Mère à favoriser les ennemis du père & du fils qui remuoient ciel & terre pour perdre l'un & l'autre. Le Prince de Condé les haïssoit comme les

H h 2 plus

1624.
te. Tom. V.

Pag. 547.

548.

Lumières

pour l'His-

France.

1624. plus ardents promoteurs de la paix furent Montpellier, qui l'avoit réduit à prendre le parti de se retirer pour un temps de la Cour, & de n'y paroître que rarement. Le Comte de Soissons ne leur vouloit pas moins de mal. Il les soupçonnait de détourner le Roi de lui donner en mariage Madame Henriette troisième femme de Sa Majesté. Le Duc de Bellegarde se déclaroit leur ennemi pour des raisons d'intérêt. Et Toiras qui commençoit de trer assez avant dans la faveur du Roi & s'efforçoit de perdre Puisieux qui voulait lui nuire. Ce Sécretaire d'Etat avoit encore eu l'imprudence de soulever contre lui les deux puissantes Maisons de Guise & de Montmorenci, qui prenoient l'autre grand intérêt au différend. Connétable Douairière de Montmorenci avec la Duchesse de Chevreuse. Celle-ci fut faite Surintendante de la Maison de la Reine durant la faveur de Luynes son premier mari. Mais la Connétable de Montmorenci s'y oppoçoit, fondée sur ce que le Roi lui fit acceptter la charge de première Dame d'honneur de la Reine sa épouse, en promettant de ne mettre point une Surintendante au dessus de la Connétable. Quelle fut la politique du Chancelier de Silleri & de son fils Puisieux ? Ils persuadèrent au Roi de terminer le différend, en ordonnant que ces deux Dames perdroient chacune leur charge. Ainsi les Maisons de Guise & de Montmorenci naturellement ennemis & jaloux l'une de l'autre.

1624.

de l'autre , conspirèrent également à se venger des Silleris. Depuis ce temps-là, Puisieux jugea sa ruine prochaine & infaillible , quoi qu'il affectât de paroître aussi bien établi que jamais.

Le Marquis de la Vieuville que le Chancelier & son fils avoient poussé à la Surintendance des Finances pour chasser le Comte de Schomberg leur ennemis , oublia l'obligation qu'il avoit aux Silleris. Soit qu'il s'ennuiât d'être trop dépendant d'eux ; soit que voiant quelque jour à s'insinuer plus avant qu'aucun autre dans l'esprit du Roi , il crût devoir profiter d'une si belle occasion de se rendre maître des affaires , la Vieuville rend insensiblement le Chancelier & Puisieux suspects & odieux à Louis. Il les lui dépeint comme des gens plus appliqués à plaire au Pape , & à ménager la Cour de Madrid , qu'à servir utilement leur maître. *Aussi facile à croire du mal , que difficile à penser bien de quelqu'un ,* dit le Duc de Rohan , Sa Majesté prit alors la résolution de se défaire au plus tôt du Père & du Fils. Elle trouvoit mauvais que le Chancelier la détournât de ses desseins de voiager & d'aller à l'armée. La Vieuville profite habilement du chagrin que les conseils de Silleri donnent au Roi. Il insinuë à Sa Majesté que le Chancelier parle de la sorte , parce que son grand âge ne lui permet pas de suivre la Cour. *Eh bien , dit Louis , il faut chercher un Garde des Sceaux assez vigoureux pour m'accompagner quand je vou-*

1624.

brai m'écarte de Paris. Le Maréchal Baffompierre attentif aux diverses intrigues qui se formoient à la Cour, avertit Chancelier de Silleri & Puisieux des feins de la Vieuville, dont les moins pervertis s'appercevoient déjà. Ils négligent l'avis ; soit qu'ils ne se défiaissent point d'un homme qui leur étoit redévable de fortune ; soit qu'ils ne le cruissent pas capable de nuire à des gens dont le cardinal l'avoit soutenu jusques alors.

Aligre est fait Garde des Sceaux.

Journal de Baffompierre.
Tom. II.
Vittorio Siri, Memoire Recondite. Tom. V.
Pag. 543.
549.

Au commencement de l'an 1624 : Pére & le Fils s'apperçurent enfin de la supériorité de leurs ennemis. *Le Chancelier*, dit assez plaisamment Baffompierre, *se coucha, de peur d'être jeté par les* Convaincu de la décadence entière de fortune, il reporte comme de lui-même les Sceaux à Sa Majesté. Ne voulant point se sacrifier de bonne grâce pour sauver du moins son fils ? *La diminution sensible de mes forces*, dit le dissimulé vieillard au Roi, *m'avertit de penser sérieusement la mort.* Incapable de vous servir de rien mais avec la même application, je vous prie très-humblement, *Sire*, de reprendre les Sceaux, & de vouloir les donner à quelq. Magistrat habile, intégre, & bien intentionné pour notre Maison qui vous fera fidèlement depuis plusieurs années. Le Chancelier nomma Roissi Conseiller d'Etat, & les Présidens le Jai & de Belliévre comme les plus capables d'avoir les Sceaux. Mais bien loin de penser à les donner à quelqu'un de ses amis ou de ses alliez,

avec

1624.

avoit jetté la vuë sur un de ses plus grands ennemis. Le Roi reçut les Seaux, sans s'expliquer sur le choix qu'il feroit. Quelques jours après que Puisieux les eut portez au Roi, la Vieuville appuié de la Reine Mère, à laquelle il paroifsoit se dévouer, fit déclarer Aligre Garde des Seaux. On prétendoit bien qu'il se vengeroit de Puisieux & des autres qui détournerent le Roi de les lui donner durant le siège de Montpellier. Le Maréchal de Bassompierre étoit un de ceux qui avoient travaillé le plus efficacement à reculer Aligre pour avancer Caumartin. La chute de Silleri & de Puisieux ses deux bons amis mettoit Bassompierre dans une grande perplexité : il craignoit d'être perdu avec eux. La Vieuville se déclaroit son ennemi, & le nouveau Garde des Seaux ne l'aimoit point. Bassompierre prit alors un parti qui réussit assez souvent à la Cour. Il va dîner sans façon chez Aligre avec le Maréchal de Crequi & le Marquis de S. Luc. Aligre les reçoit fort bien, & les régale splendidement. Savez-vous, Messieurs, dit Bassompierre d'un air libre & cavalier, pourquoi Mr. le Garde des Seaux nous fait si bonne chére ? Sans moi il ne les auroit pas reçus aujourd'hui. Le Magistrat surpris répond qu'il ne fait pas quels bons offices le Maréchal lui a rendus. Je vous expliquerai l'éénigme, reprit Bassompierre. Si je ne me fusse pas emploié pour feu Mr. de Caumartin, le Roi vous auroit donné les Seaux, il y a dix-huit mois,

1624. On se mit à rire de la franchise de Baffem-pierre. Aligre lui tend la main; & ils se promettent réciprocquement d'être des bons amis.

Le Chancelier de Silleri & Puisieux sont relégués dans leurs terres.

*Journal de Baffem-pierre.
Tome II.
Vittorio Sismondi, Mémoires sur la moindre chose.
Recondite. Tom. V.
Pag. 549.
550.*

La Vieuville fut profiter encore de la maladie de Puisieux, à qui le chagrin de sa disgrâce prochaine donna peut-être fièvre quarte. Depuis que le Chancelier eut rendu les Sceaux, Puisieux vint moins fréquemment à la Cour; Et Louis contre sa coutume donna quelquesfois audience aux Ambassadeurs, sans avoir de Secrétaire d'Etat auprès de lui. Les ennemis des Silleris ne manquèrent pas de tenir le Roi, & de lui insinuer qu'il avoit assez d'expérience & de pénétration pour répondre de lui-même aux Ministres étrangers. *Un Prince ne se fait pas honneur, lui disoit-on, s'il paroît avoir besoin que gens de son Conseil demeurent auprès de sa personne, quand il est question de déterminer la moindre chose.* On accusoit le Chancelier & Puisieux d'avoir disposé de toutes choses à leur fantaisie; pendant que le Fils avoit la plume pour ordonner de la part du Roi, & que le Père maître des Sceaux pouvoit sceller tout ce qu'il lui plaisoit. Les ennemis particuliers de Puisieux lui reprochoient d'avoir envoyé, sans la participation du Roi, des ordres aux Ambassadeurs dans les Cours étrangères & de leur avoir écrit même des choses contraires aux résolutions prises dans le Conseil de Sa Majesté. *Il en a souvent été de la sorte dans l'affaire de la Valteline, dans*

difoient la Vieuville & ceux de sa cabale ;
c'est un esclave de la Cour de Rome, peut-être un pensionnaire de celle de Madrid. Les Ambassadeurs de Venise & de Savoie se déchainèrent hautement contre Puisieux. Dez que sa chute fut certaine, ils en donnèrent avis à leurs Maîtres comme d'une belle victoire. On prétend même que ces deux Ministres voulurent se faire un mérite d'avoir contribué à la perte d'un homme que le Sénat & le Duc de Savoie haïsoient mortellement.

Un Dimanche quatrième jour de Février, Tronçon Secrétaire du cabinet porta au Chancelier de Silleri & à Puisieux un ordre verbal de se retirer dans quelqu'une de leurs terres, & de sortir de Paris en moins de vingt-quatre heures. Louis avoit donné à Tronçon une lettre de créance écrite de sa main propre. Il y déclaroit qu'ayant reconnu que le Père & le Fils le servoient trop mal, il ne vouloit plus les emploier. *Cependant, ajoutoit Sa Majesté, je veux leur rendre justice & écouter ce que l'un & l'autre ont à dire pour leur défense. Ils pourront m'envoyer leurs faits justificatifs de l'endroit où ils seront.* Cet ordre fut un coup de foudre pour le Chancelier. Au lieu d'affecter du moins quelque constance, il se mit à faire de grandes lamentations, dez qu'il fut revenu de son premier étourdissement. Tronçon parut surpris de ce qu'un Magistrat de 80. ans & plus, qui avoit eſſuié déjà plusieurs disgraces, se laisſoit abattre d'une si étran-

1624. ge manière. On ne favoit si ce defaut étoit un effet de la foibleſſe naturelle des vieillards, ou plutôt une marque de l'attachement que Silleri eut toujouſrs aux honneurs & aux richesses.

Puisieux fe ſouſtint inſinuement mie que ſon père. *Mes ennemis*, dit-il d'air ferme & respectueux, m'ont calomnié auſſi près du Roi. *Puisqu'il veut bien entendre ma justification, j'espére de lui prouver ma innocence.* Cependant M. le Chancelier *Et moi obéirons aux ordres de Sa Majesté* Silleri & ſon fils commandèrent que les portes de leur hôtel fuſſent incontinem‐ tement fermées, afin de témoigner qu'ils ne fe gardoient plus que comme de ſimples pa‐ ticuliers. Puisieux ſortit le jour même de Paris ; Et le Chancelier partit le lendemain matin. Certaines gens bien au‐ de profiter des dépouilles d'une riche Ma‐ ſon, tentèrent de faire faire le procès au Pére & au Fils. Les informations ſe com‐ mencèrent avec aſſez de chaleur. Mais quand il fut question d'examiner les chi‐ ſes de fang froid, on ne trouva que tra‐ dépoſitions importantes. Encore ne pe‐ rurent-elles pas recevables. Elles venoient des ennemis déclarés de la Maſon des Si‐ lleris. Quelques-uns crurent que le Chan‐ celier & Puisieux, afin de les obliger à ne découvrir point les ſcrets du Roi, & de rendre le Secrétaire d'Etat plus facile à remettre certains papiers importants qu'il avoit entre ſes mains.

Le Commandeur de Silleri frère du Chancelier fut rappelé de Rome peu de temps après la disgrâce des deux chefs de la maison de Maifon. Il avoit donné un prétexte de mécontentement à la Cour de France. Le Pape Urbain proposoit divers moyens d'acommoder l'affaire de la Valteline : Mais la France, le Sénat de Venise & le Duc de Savoie les rejettoient également comme trop avantageux à la Couronne d'Espagne. Urbain s'arrêta enfin à l'expédition de contenter le Roi Catholique en lui accordant du moins la liberté de faire passer par la Valteline les troupes qu'il enverroit d'Italie en Allemagne. On ne sait si ce fut à l'instigation de Puisieux son neveu, ou de son propre mouvement, que le Commandeur de Silleri accepta la condition au nom du Roi son maître. Quoi qu'il en soit, on cria fort à la Cour de France contre le Commandeur. Il fut incontinent rappelé de son ambassade ; Et le Comte de Béthune qui avoit fait connoître son habileté dans ses négociations en Italie & en Allemagne, eut ordre d'aller à Rome prendre la place du Commandeur de Silleri. Ce changement déconcerta le projet du Pape. L'Ambassadeur de France n'ayant pas encore signé les articles qu'Urbain proposoit, il n'y eut rien de fait. Les pouvoirs de Silleri révoquez ne lui permettoient pas d'aller plus loin. Pour garder quelques mesures avec la Cour de Rome qui avoit fort à cœur de terminer un différend

1624.

capable d'allumer bien-tôt la guerre à Italie , Louis ne voulut pas déclarer qu'il étoit mécoytent de ce que son Ambassadeur avoit trop promis au Pape. On prit un détour. Aiant considéré les difficultés qui se rencontrent pour accomoder l'affair de la Valteline , dit le Roi à Marquemont Archevêque de Lion qui se trouvoit encore à Rome , j'ai jugé à propos d'entendre de la bouche même du Commandeur de Silleri , toutes les particularitez & toutes les conséquences de cette négociation , & de ses de lui les sentimens du Pape & de la Cour de Rome C'est-pourquoi j'ai résolu de rappeler le Commandeur auprès de moi , puisque temps de son Ambassade expire bien-tôt , & de lui substituer le Sieur de Béthune.

On ne douta point que le rappel du Commandeur ne fut une fuite de la grâce du Chancelier & de Puisieux. En loin d'imiter ces lâches Courtisans qui pour plaire aux nouveaux Ministres , font les premiers à blâmer les anciens disgraciez , l'Archevêque de Lion rendit un témoignage avantageux au Commandeur de Silleri. Je l'ai vu , dit Marquemont dans une lettre à Herbaut Secrétaire d'Etat , plein de fidélité , de soin , & de zèle pour le service du Roi. Il s'est conduit avec beaucoup de prudence & de circonspection , à cela près qu'il semble s'être engagé trop facilement & trop vite dans le trait des passages par la Valteline. En toutes les autres actions de M. le Commandeur , je voi rien qui ne mérite beaucoup de louanges.

ges. Sil a engagé sa parole sur cet article, il a eu la précaution de n'engager point celle du Roi. L'affaire demeure en son entier : Et Sa Majesté peut prendre les résolutions, & envoier les ordres qu'il lui plaira. Enfin, il est bien certain que s'il y a quelque chose à désirer dans la conduite de Mr. le Commandeur, il le faut attribuer aux ordres qu'on lui donnoit de finir l'affaire de la Valteline le plus promptement qu'il pourroit, & à la pensée qu'il avoit, qu'en la terminant, il feroit une chose agréable au Roi. C'est ce que je dirois devant Dieu & devant ses Anges, si j'étois à l'article de la mort. J'ai cru devoir rapporter ceci pour faire voir que les Silleris furent plutôt disgraciez par les intrigues de la Vieille & de leurs ennemis, que pour s'être rendus indignes de leurs emplois par des malversations certaines & bien prouvées.

Le Chancelier ne survécut pas long-
temps à la chute de sa Maison. Il mourut avec de grands sentiments de dévo-
tion le 1. jour d'Octobre dans sa Terre
de Silleri en Champagne. Issu de l'ancien-
ne famille des Brulards, illustre par les
emplois militaires, & par les Magistra-
tures qu'elle eut depuis le commencement
du règne des Valois, le Chancelier se si-
gnala beaucoup sous Henri III, encore
plus sous ses deux successeurs. Il passa Mercure
pour un des plus habiles hommes de son temps : Et il mériteroit sans doute d'être mis au rang des plus grands Magistrats que la France ait jamais eus, s'il eût fait

1624.

Mort du
Chancelier
de Silleri.
Aligre lui
succéda.

1624.

paroître moins d'avarice & d'ambition, & s'il ne se fût pas trop lâchement dévoué aux volontez de la Cour. Aligre son ennemi qui lui avoit enlevé les Seaux, le succéda encore dans la dignité de Chancelier.

Conduite de la Vieuville contraire à celle des Ministres pré-cédens.

*Mémoires de Roben.
Liv. III.
Vittorio Serrini, Mémoire Recondite.
Tom. V.
Pag. 550.
562. 563.
Journal de Bassompierre.*

Dez que la Vieuville devint supérieur à tous les autres par la chute des Silleris, il y eut de grands changemens à la Cour de France. Les affaires étrangères furent partagées entre trois Sécrétaires d'Etat. On craignoit que si elles passoient toutes par les mains d'un seul, il ne se rendroit aussi puissant que Puisieux & Villeroi son prédecesseur. Philippeaux d'Herbaut eut l'Espagne, l'Italie, les Suisses & les Géfons ; Potier d'Ocquerre l'Allemagne, la Pologne, les Païs-Bas Catholiques & Provinces-Unies ; Lomontie de la Ville aux Clercs l'Angleterre, la Turquie & tout le Levant ; Enfin Beauclerc qui fut Sécretaire des Commandemens de la Reine fut fait Sécretaire d'Etat, eut les affaires de la guerre & certaines choses qui regardoient les finances. Ces quatre Officiers rapportoient tout au Conseil privé du Roi, composé de la Reine Mère, du Connétable de Lestriguières, du Cardinal de la Rochefoucault, de la Vieuville Surintendant des Finances, d'Aligre Garde des Seaux, & de deux ou trois autres personnes choisies. On s'aperçut bien-tôt en France & ailleurs de la déférence que la Vieuville avoit pour Lestriguières. Au lieu que le Nounce du Pape & l'Ambassadeur

deur d'Espagne avoient le plus grand accès chez Puisieux, la Vieuville étoit continuellement avec les Ministres d'Angleterre, de Venise, de Savoie, des Provinces-Unies & des Princes Protestans d'Allemagne. On ne parloit que de nouvelles ligues avec les Puissances intéressées à l'abaissement de la Maison d'Autriche, & de donner au Comte de Mansfelt de quoi lever des troupes. Une partie contre l'Empereur, ou contre le Roi d'Espagne auroit-elle paru bonne, si cet Avanturier n'y fût pas entré?

Le peuple toujours mécontent du Ministère précédent applaudissoit à la Vieuville. Mais le nouveau Favori connut bien-tôt qu'il avoit peut-être plus d'ennemis que les Silleris. Je ne fais quelle réforme qu'il se mit en tête de faire dans les finances, en retranchant certains apointemens que les principaux Officiers militaires se faisoient donner, souleva beaucoup de Seigneurs contre le Surintendant. Bassompierre fut un de ceux que la Vieuville attaqua le plus vivement. Mais il ne put venir à bout de perdre un homme que le Roi aimoit trop. Toute la complaisance que le foible Louis eut pour la Vieuville, ce fut de feindre quelque mécontentement, & de n'avoir plus d'entretien particulier avec le Maréchal. Y eut-il jamais un Courtisan pareil à celui-ci? Toujours bien auprès du Prince, & le plus souvent brouillé avec le Favori; disgracié en apparence, & travaillant fourdement

1624. dément à la ruine de ceux qui le vouloient perdre.

Le Cardinal de Richelieu est admis au Conseil du Roi.

Marie de Médicis entêtée plus que de Richelieu mais de son Cardinal de Richelieu, voulut profiter de la disgrâce des Sillerys, pour le faire entrer dans le Ministère. Elle parla souvent à la Vieuville qui fait profession de lui être dévoué. Mais Surintendant n'avoit pas moins de regardance que les autres à voir Richelieu dans une place, où il ne pouroit souffrir d'égal, encore moins un supérieur. Ensuite des instances continues de la Reine Mère, la Vieuville tâcha de persuader le Roi d'envoyer le Cardinal à Rome.

Lettres pour l'Histoire de France.

Mémoires de Degeant.

Pag. 306.
307. &c.

Vittorio Serrini, Mémoire Recondite.

Tom. V.

Pag. 596.
597. &c.

Mémoires pour l'Histoire du Cardinal de Richelieu.

1624.

Majesté y parut assez disposée ; mais craignoit de faire trop crier Marie de Médicis. *On pourra l'appaiser*, dit la Vieuville, en rappellant Barbin de son exil. C'est un homme remuera beaucoup moins que Richelieu. Louis goûta l'expédition. Il va de à Compiègne sous prétexte de prendre divertissement de la chasse. Mais le véritable dessein, c'étoit d'envoyer de l'ordre au Cardinal de s'en aller incessamment à Rome. La chose ne peut être secrète, que Deageant qui conservoit encore quelque reste de crédit à la Cour par le moyen du Connétable de Lefdiguier, ne la découvrît. Il en donne promptement avis à Du Tremblai frère du fameux Père Joseph : Et celui-ci en parle à la Reine Mère qui demeuroit à Paris pour prendre quelques remèdes. Allarmée du nouveau complot, Marie de Médicis abandonne

1624.

soin de sa santé. La voilà de ce jour même sur le chemin de Compiègne, accompagnée du Cardinal de Richelieu. Le premier soin de la Reine Mère, c'est de gagner la Vieuville & d'obtenir son consentement, afin que Richelieu entre dans le Conseil du Roi. On tâche de rassurer le soupçonneux & timide Surintendant, on promet que le Cardinal ne fera rien que de concert avec lui. *Madame, dit la Vieuville vaincu par les prières ardentes de Marie de Médicis, vous voulez une chose qui causera infailliblement ma ruine. Et je ne sais si Votre Majesté ne se repentira pas un jour d'avoir tant avancé un homme qu'elle ne connaît pas bien encore. Puisque vous exigez de moi cette marque de ma soumission à vos volontés, j'aime mieux hasarder ma fortune, que de perdre l'honneur de vos bonnes grâces.*

La Vieuville repréSENTA pour lors au Roi, qu'il n'y avoit plus moyen de reculer, & qu'à moins de s'exposer à mécontenter la Reine Mère au dernier point, il falloit admettre son Cardinal au Conseil. *Tout ce que Votre Majesté peut faire, ajouta la Vieuville, c'est de poser certaines restrictions qui préviendront les inconveniens que cet esprit remuant & ambitieux est capable de causer.* On fit donc agréer à Marie de Médicis, que le Cardinal viendroit au Conseil pour y dire simplement son avis sur les affaires proposées, qu'il ne traiteroit d'aucune chose dans sa maison avec les Ambassadeurs étrangers, & qu'il

1624.

qu'il n'y donneroit point d'audience publique à la manière des Ministres précédens. Le 29. Avril, Louïs étant allé selon sa coutume donner le bon jour à la Reine sa mère, il déclara tout publiquement sa résolution d'appeler le Cardinal de Richelieu à son Conseil. Sa Majesté écrivit peu de temps après au Prince de Condé qui demeuroit à Bourges pour l'inviter à venir auprès d'elle. La Vieuville, peut-être le Roi même, vouloit l'opposer à la Reine Mère, dont le crédit augmentoit considérablement par la présence de Richelieu au Conseil. Mais Condé chagrin de l'élévation d'un homme qui avoit beaucoup contribué à le faire enfermer autrefois à la Bastille, & de la nouvelle autorité que le Roi sembloit donner à Marie de Médicis, aima mieux être dans son Gouvernement de Berri, que d'aller à la Cour. Son Altesse prévoioit bien qu'elle n'y seroit pas agréablement tant que la Reine Mère & ses créatures y auroient le dessus.

Jamais homme ne fut si modeste que Richelieu au commencement de son Ministère ; disons plutôt qu'ils s'efforça de dissimuler ses sentiments le mieux qu'il lui fut possible. A l'entendre parler, ce n'étoit pas le Roi qui avoit prescrit les conditions que j'ai rapportées ; le Cardinal les avoit demandées lui-même. Il ne soupiroit qu'après la retraite : sa mauvaise santé ne lui permettoit pas de s'appliquer beaucoup aux affaires. Bien loin de pouvoir

voir négocier chez lui , & donner des audiences publiques , il n'étoit pas en état de souffrir l'abord tumultueux de tant de personnes ; cela l'auroit fait mourir. Il promettoit seulement de se trouver au Conseil lors que sa santé le lui permettroit : C'étoit tout ce qu'il pouvoit faire pour témoigner sa parfaite soumission aux ordres du Roi. Tout le monde se mocqua de la modestie affectée d'un Prélat, dont la vaste ambition se montroit de toutes parts. *Laissez le faire , disoient les Courtisans , il écartera tous les autres. Vous le verrez bien-tôt seul & premier Ministre d'Etat.* Ces gens-là ne devinèrent pas trop mal. La Vieuville sera honteusement chassé de la Cour. Le Connétable de Lestriguières & Bullion son confident iront en Italie pour la guerre de Gênes. On donnera de si grands dégoûts au Cardinal de la Rochefoucaut qu'il se retirera peu à peu des affaires. Enfin , on trouvera un prétexte d'ôter les Seaux au Chancelier Ali gre , & de le reléguer dans une maison de campagne.

Il fallut régler d'abord la place que Richelieu auroit au Conseil. On résolut qu'il feroit assis vis-à-vis du Cardinal de la Rochefoucaut , & au dessus du Connétable de Lestriguières. Cet homme si modeste dressa , ou fit dresser au plutôt un mémoire pour montrer que les Cardinals étoient depuis long-temps en possession de la préférance dans le Conseil du Roi & dans les assemblées publiques , non seulement

1624.

1624.

lement au dessus des Connétables, mais encore des Princes du sang. Avouons de bonne foi que ceux-ci ont eu quelquefois la basseesse de céder le pas à des Cardinaux. Il y en a des exemples assez anciens. Cela ne se fait plus maintenant. Mais ce n'est que depuis la mort du Cardinal Mazarin. Tant que Louis XIII. & son Fils ont eu un Cardinal pour leur premier Ministre, les Princes du sang qui disputent le pas à des Souverains puissans & considérables, l'ont cédé à un Prêtre, à un simple Ecclésiastique. Ils ont tâché de couvrir leur lâche complaisance pour un premier Ministre, en feignant de faire honneur à l'Eglise dans la personne de tous les Cardinaux.

*Disgrace
d'Ornano
Gouverneur
de Mon-
sieur.*

*Mémoires
anonymes sur
les affaires
du Duc d'Or-
leans.*

*Mémoires
d'un Favori
de Monsieur.*

*Journal de
Bassompier-
re. Tom. II.
Vittorio Si-
ri, Memorie*

La Vieuville acheva presque de se perdre lui-même en mécontentant fort mal à propos Gaston Duc d'Anjou frère du Roi. Ornano Colonel des Corses & Gouverneur du jeune Prince qui entroit dans la 17. année de son âge, lui avoit conseillé de demander au Roi la permission d'assister au Conseil, afin de commencer de bonne heure à se former aux affaires. La Vieuville s'apperçut fort bien que Monsieur faisoit ces instances à la suggestion du Colonel, qui vouloit entrer lui-même en connoissance de tout, & engager Gaston ensuite à demander que son Gouverneur fût admis au Conseil. Ornano avoit de l'esprit, du courage, & de la caractère pour les affaires; mais il ne manquoit pas d'ambition. Dans le dessein de se ren-

se rendre agréable à Gaston & d'avancer sa fortune par le crédit que l'Héritier pré-
fomptif de la Couronne devoit naturelle-
ment avoir, Ornano devint moins sévé-
re & plus indulgent au Duc d'Anjou. En
lui inspirant des sentimens nobles & di-
gnes d'un Fils de France, il lui permet-
toit de contenter ses inclinations. La
complaisance du Colonel ne fut pas néan-
moins si grande, qu'il ne donnât encore
tous ses soins pour empêcher que les
mœurs de Monsieur ne se corrompissent.
Ce fut durant la prison de son Gouver-
neur, que Gaston commença de se don-
ner à la débauche des femmes. Le Duc
d'Elbeuf le servit en cette rencontre. Il
lui alla chercher je ne sai quelle vieille
créature dans un bordel de Paris : chose
honteuse, indigne d'une personne du
rang & de l'âge d'Elbeuf, & pardonnable
tout au plus à un misérable Valet de
chambre.

Louis naturellement soupçonneux &
jaloux de son frère, crut sans peine que
l'empressement de Gaston peu ordinaire
aux gens de son âge, lui étoit inspiré par
Ornano qui prétendoit s'ériger en Minis-
tre d'Etat auprès de Monsieur. Le Roi
prend donc la résolution d'éloigner le Co-
lonel & de l'envoyer dans son Gouverne-
ment du Pont S. Esprit. Le Duc d'An-
jou étoit demeuré à Paris pour continuer
ses exercices. Louis le manda à Compie-
gne, lui ôta Ornano, & change presque
toute la maison du jeune Prince. Il fut
outré

1624.
Recondita.
Tom. V.
Pag. 609.
610.

1624.

outré de ce mauvais traitement. Le pit de Gaston éclata quand il apprit de temps après, qu'Ornano étoit à la Baillle. Le Colonel généralement estoit avoit reçu des complimens de condoléance de toute la Cour à Compiègne, & personnes les plus distinguées du Roi me, quand il fut de retour à Paris. Le Roi lui envoie des ordres réitérez de retirer incessamment au Pont S. Esprit. Et Ornano s'en défend d'une manière respectueuse. *J'obéirois sur le champ Roi, répondit-il à l'Exempt des Gardes si mes ennemis n'avoient pas rendu ma lité suspecte à Sa Majesté. J'espére qu'il voudra bien me permettre de me juger prémièrement. Quand je serai éloigné mes ennemis me rendront plus criminel.*

Le Roi irrité de ce refus constant, donne qu'Ornano soit conduit à la Baillle & transféré de là au château de Caen. Gaston s'emporte à cette nouvelle, il garde plus de mesures ; il chafie de présence tous ceux qu'il croit bien-avantage de la disgrâce de son Gouverneur qu'il aimoit au dernier point. Le premier monier de Monsieur ennemi d'Ornano vint mal à propos comme pour confirmer son maître qui pleuroit amèrement. Serrez, lui dit Gaston en colère ; que je vous voie jamais. Vous avez persécuté l'homme du monde le plus vertueux. J'aurai moins la consolation d'empêcher que ses ennemis ne se prévaillent de l'injustice qu'il lui fait. Louis tâcha d'appaiser son frère

en lui permettant d'aller chasser à Chantilly & à Vernueil. Mais rien n'étoit capable de lui faire oublier Ornano. La Vieille envoie une bourse de mille pistoles à Monsieur pour ses menus plaisirs: *qu'il garde son argent*, dit Gaston en rejettant le présent avec indignation: *j'ai des serviteurs qui ne m'en laisseront pas manquer.*

La Cour de Rome bien avertie de ce qui se passoit en France sous le nouveau Ministre, étoit dans une extrême inquiétude, aussi bien que celle de Madrid. Deux Ambassadeurs extraordinaires d'Angleterre entamoyent à Compiègne la négociation du mariage de Madame Henriette fœur du Roi avec le Prince de Galles; ils parloient encore d'une ligue des deux Couronnes de France & d'Angleterre, de la République de Venise & du Duc de Savoie contre les desseins de la Maison d'Autriche. Trois Ambassadeurs extraordinaires des Etats Généraux des Provinces-Unies arrivèrent en même temps à la Cour de France. Ils demandoient un renouvellement d'alliance entre le Roi & leurs Maîtres, avec un secours d'argent pour la continuation de leur guerre contre l'Espagne. La Vieuville leur étoit si favorable, qu'on ne doutoit pas que les Etats Généraux n'obtinsst ce qu'ils souhaitoient. Enfin, le Comte de Mansfelt étoit en France & dans le voisinage de Compiègne. Le Roi feignoit de ne vouloir pas le voir: mais le bruit courroit que Sa Majesté lui dennoit des audiences

1624.

Mansfelt en Angleterre & en France.

Journal de Bassompierre re. Tom. II. Mercure François.

Vittorio Sforza, Memorie Recondite. Tom. V.

Pag. 575. 576. Eg. Wilson's History of Great-Britain.

Rushworth's Historical Collections.

1624.

1624.

diances secrètes. Du moins quelques Ministres d'Etat conférèrent avec lui, il négociait vivement par l'entremise de Pesaro Ambassadeur de la République de Venise. Spada nouveau Nonce du Pape à la place de Corsini, paroisoit fort alarmé de ces mouvemens, & de la liaison plus étroite que la Couronne de France se disposoit à prendre avec les Puissances Protestantes. Il en faisoit de grandes plaintes. La Vieuville le laissa crier; résolu plus que jamais à se figer en prenant une route différente celle de Puisieux & des Ministres présents. L'ancien & le nouveau Neveu eurent beau dire que c'étoit une chose honteuse, que le plus grand ennemi de la Religion Catholique fût bien reçu à la Cour du Roi Très - Chrétien, & que le Pape prioit Sa Majesté de chasser Mansfelt, on n'écouta point les Instances d'Urbain. Tout ce que la Vieuville réussit à acorder aux instances de Corsini & Spada, ce fut que Mansfelt ne paroisse pas publiquement à la Cour. Cependant le Roi avoit donné ordre au Dauphin d'Angoulême de le défraier & de le regrouper à Paris & dans le voisinage de Compiegne. La Vieuville s'abouchoit de temps en temps avec Mansfelt; & Pesaro Ambassadeur de Venise étoit le principal négociateur entre ce fameux Avanturier & les Ministres du Roi. Mansfelt demandoit cinquante mille écus par mois, & la liberté d'avoir une place d'as-

mes en France , & d'y lever des soldats. On ne conclut rien avec lui : mais ce ne fut pas en considération du Pape. Le Nounce Spada s'étant plaint de ce que le Roi sembloit vouloir prendre Mansfelt à sa solde , on lui répondit froidement , que cela n'arriveroit pas si le Pape faisoit donner satisfaction à Louis sur l'affaire de la Valteline.

1624.

Mansfelt avoit été reçu en Angleterre avec beaucoup plus d'agrément qu'en France. Charles Prince de Galles le fit loger avec lui dans le Palais S. James. Le Duc de Buckingham rendoit de fréquentes visites au Général Allemand , & il le conduisit à l'audience du Roi. Mansfelt demandoit cinquante mille livres sterlings pour lever & entretenir un certain nombre de troupes : Et il se réduisit ensuite à quarante mille. Jaques toujours difficile quand il étoit question de débourser de l'argent , témoigna ne vouloir pas faire lui seul cette dépense. Il souhaitoit de savoir ce que païeroient les autres Puissances qui doivent entrer dans la ligue proposée. Sa Majesté Britannique se défioit extrêmement de la Cour de France. Elle la croioit plus favorable au Duc de Ravière qu'au Roi de Bohême : Et ce n'étoit pas sans raison. Maximilien y avoit ménagé de puissans amis. Les Espagnols qui avoient leurs créatures & leurs pensionnaires en Angleterre , y traverserent les desseins de Mansfelt. Ils faisoient insinuer au Roi

Tome IV.

Li

que

1624.

que Mansfelt n'étoit que le courrier & pion de Frederic. Si les Puritains ne encore un Roi en Angleterre, disoient Emissaires de la Cour de Madrid à Jane croiez pas qu'ils jettent la vie Prince de Galles votre fils & votre héritage. On pense plutôt au Palatin. le monde s'apperçoit du complot fait le Duc de Buckingham & certaines personnes du Parlement, d'allumer la guerre entre l'Espagne & l'Angleterre. Mais on espère Votre Majesté ne s'écartera point de ses & salutaires maximes. Elle aura toujours pour ame de sa devise cette sentence : Sauveur : bienheureux les pacifiques. discours faisoient impression sur le d'un Roi timide & soupçonneux. Il se défioit alors de tout le monde, verrons bientôt qu'il conçut cette de violens soupçons contre Buckingham son Favori, & contre le Prince de

Convoca-
tion du Par-
lement
d'Angle-
terre.

Le Parlement d'Angleterre avoit convoqué à Westminster à la fin du mois de Février. Tout le monde croloit le Duc de Buckingham y seroit attaqué à l'occasion du traité de mariage entre le Prince de Galles & l'Infante. Mais il bien gagner la plupart des membres de l'Assemblée, que sa conduite fut universellement applaudie. On rejetta sur le Comte de Bristol qui n'étoit pas encore de retour à l'ouverture du Parlement. Jamais homme ne fut plus Protestant, que Buckingham affecta de paroître alors. Ce n'étoit plus le

des

Anglois qui ne faisoit aucun scrupule d'af-
fister à tous les exercices de la Religion
Romaine à Madrid. Le plus outré Pu-
ritain d'Angleterre ne s'expliquoit pas au-
rement que le Duc sur le chapitre du Pa-
pisme. A l'entendre parler, il fut tou-
jours contraire au traité de mariage, il en
rompit la négociation pour satisfaire à ce
qu'un bon Anglois devoit à sa Religion
& à sa patrie. Le Roi Jaques fit d'abord
un discours fort étudié aux deux Cham-
bres de son Parlement. Peut-être que la
pièce qui nous a été conservée, mérite-
roit l'estime de la postérité, si les actions
de Sa Majesté Britannique ne démentoient
pas les beaux sentimens que nous y trou-
vons. En lisant cette harangue tant van-
tée, je me suis confirmé dans ma pensée,
que la plûpart des personnes du premier
rang, semblent croire que leurs inférieurs
qui les écoutent, & qui voient leur con-
duite, ne font aucune réflexion, & que
l'usage de la raison nous est interdit. Ja-
ques avance hardiment les choses du
monde les plus fausses : Et ce qui me
surprendroit au dernier point, si la lec-
ture de l'Histoire & l'usage du monde ne
m'avoient un peu accoutumé aux manié-
res de plusieurs Princes; c'est que le Roi
d'Angleterre prend sans façon Dieu à té-
moin de la vérité de ce qu'il débite con-
tre sa conscience. Ecouteons le.

*Je vous ai convoquez, dit-il, dans le
dessein de vous communiquer un secret, &
l'affaire la plus importante à votre Roi & à
ses*

1624. ses Enfans. Donnez-moi donc, Seign
Gentilshommes, les avis que vous
rez, les plus convenables & les plus
Comme je me suis toujours proposé de
faire aimer de mon peuple, je ne doute
que sa fidélité ne réponde à mes bonnes in-
tentions, & qu'il ne me chérisse autant qu'
Prince peut être chéri de ses sujets.
avez entendu parler de la chose dont je
dois parler. C'est le mariage de mon Fils.
Tout le monde sait que j'ai emploie
coup de temps & d'argent à le négocier
dans l'espérance que le succès me
avantageux & à mes Enfans, & qui
pourroit contribuer au rétablissement de
paix dans la Chrétienté. Les bonnes
roles qu'on me donnoit, m'ont encouragé
à surmonter les difficultez qui se sou-
sentées. A la sollicitation de mon Fils,
fait une chose fort extraordinaire.
contenter son impatience, je lui ai permis
d'aller en Espagne; & j'ai voulu que
Buckingham l'y accompagnât. Comme
personne sur la fidélité de qui je me repose
plus, je lui ai ordonné d'être incessamment
auprès de mon Fils, & de ne l'abandonner
point, jusques à ce qu'il me l'eût ren-
mené. Buckingham s'est bien acquitté
la commission que je lui avois donné. Mais
le voyage n'a pas eu le succès que j'espérais.
J'en ai du moins tiré cette instruction, que
les gens s'exposent à être facilement trou-
pez, quand ils se fient trop à des paroles
nériales, & que pour bien finir une affai-
re, il faut venir promptement à ce qu'il
a de particulier & d'essentiel.

N'attendez pas que je vous rapporte ici le détail de la négociation. Charles Buckingham & mon Secrétaire vous en instruiront suffisamment. Je m'en tiens à ce qu'ils vous exposeront. Il suffit que je vous prie de me donner les conseils que vous croiez convenables à la prospérité de l'Etat, à l'avancement de la Religion, à la seureté de mon Fils & de mes Petits-enfans. Mes intérêts vous doivent être aussi chers que ceux du Roi au me : Les uns sont inseparables des autres. C'est-pourquoi je me dispense de vous alléguer ici les puissans motifs que vous avez de m'aider de vos bons avis, & de me soutenir. Il n'y a rien de fait & de conclu, je vous le proteste sur la foi d'un Roi Chrétien. Je n'ai pris aucun engagement ; & je suis dans une entière liberté de suivre vos conseils. Le Roi exhortoit ensuite les deux Chambres du Parlement à quitter leurs défiances & leurs jaloussies au regard de Sa Majesté. Je puis dire en vérité, ajoute-t-elle, & j'en prens Dieu & ses Anges à témoin, que jamais Roi n'a gouverné son peuple avec des intentions plus droites & plus désintéressées, que moi. Le plus grand de mes soins, c'a été de rendre mon règne le plus irréprochable qu'il seroit possible.

On s'est imaginé que je manque de zèle pour le maintien de la Religion, & que je prétends accorder une tolerance aux Catholiques Romains. Mais il est aussi vrai que Dieu me jugera un jour, que je n'y ai jamais pensé. Pour de bonnes raisons je n'ai pas cru devoir faire exécuter les loix dans

1624. toute leur rigueur en certaines rencontres. J'ai eu de la condescendance lors que la césarité des affaires le demandoit. Mais on trouvera dans aucun de mes traités, j'aie promis quelque chose de contraire aux loix du Royaume. Je ne m'y suis jamais tenu du dessein invivable que j'ai de maintenir la Religion que je professe. Il en est de telles qui gouvernent comme des bons Ecclésiastiques, ne donnent pas sans cesse des coups de canon. En certaines occasions il faut faire l'exacte observation des loix; en d'autres on dissimule, on fait semblant de n'avoir pas quelques désordres. Ne point pas non plus que j'aie intention de contraindre les libertés & les priviléges légitimes du Parlement. Bien loin de restreindre ces loix vous donnent, je suis prêt à assurer la possession de vos droits, & à rendre plus amples. Dieu qui connaît le fond de mon cœur, sait que je parle en Roi honnête. Je souhaite avec toute l'ardeur imaginable que la fin heureuse de ce Parlement nous fasse oublier le mauvais succès du précédent. Et je prie Dieu que toutes vos libérations contribuent à l'avancement de la Religion, au bien de l'Etat, à la prospérité de mon rogne, & à la conservation du trimoine de mes Enfans.

On réfléchit diversement dans les deux Chambres du Parlement, à Londres, & dans toute l'Angleterre sur la harangue du Roi. Les uns la trouvoient belle, populaire, & religieuse. D'autres y blâmoient un trop grand nombre de protestations.

de sermens qui ne paroisoient ni véritables ni sincères. Les gens ne voioient pas en quelle conscience Jaques avoit pu jurer qu'il n'étoit lié par aucun engagement avec le Roi d'Espagne ; lui qui avoit si solemnellement promis sur les saints Evangiles l'observation des articles du traité de mariage, dont le Fils avoit laissé en Espagne sa procuration pour épouser l'Infante en son nom dix jours après que la ratification du Pape seroit arrivée à Madrid. *Le Roi nous prend pour des gens de l'autre monde, disoit-on, s'il espére de nous persuader qu'il n'a jamais pensé qu'à régner d'une manière irreprochable, qu'il n'a point voulu accorder une tolerance aux Papistes, & qu'il n'a pas eu intention de retrancher la moindre chose des priviléges légitimes du Parlement.* Comment ses sermens s'accordent-ils avec l'autorité qu'il a donnée à ses Favoris, avec les négociations faites de sa part à Rome & à Madrid, avec la manière dont il a cassé le dernier Parlement, & déchiré la protestation de la Chambre des Communes ? Il n'est pas question d'examiner scrupuleusement le discours du Roi, reprenoient quelques-uns ; on doit rompre au-plutôt le traité de mariage avec l'Espagne, commencé sous de fort mauvais auspices, penser à la sécurité de la Religion Protestante en Angleterre & chez nos voisins, & prendre les mesures les plus certaines pour le rétablissement du Roi de Bohême dans ses Etats héréditaires. Le Roi veut sauver son honneur aux dépens de sa conscience : il faut le laisser.

1624. dire ce qu'il lui plait , & que le Parlement pense tout de bon à le tirer du mauvais pas , où il s'est engagé avec trop d'impétunité & contre l'avuis de tous les bons Anglois . C'est beaucoup que le Prince de Galles & le Duc de Buckingham lui fassent enfin ouvrir les yeux .

Les personnes de bon sens blâment sur tout la basse adulation de Williams évêque de Lincoln & Garde du grand Seigneur d'Angleterre . La coutume voulloit qu'il parlât immédiatement après le Roi , & qu'il expliquât plus au long les intentions de Sa Majesté . Williams se contenta de dire en citant du Grec & du Latin , que la foiblesse de son génie ne lui permettait pas de rien ajouter à un discours si éloquent & si beau . Un ancien Panégyriste a remarqué , dit Williams , que l'Empereur Nerva mourut deux qu'il eut adoré Trajan , parce qu'il ne devoit plus rien à l'humain après une action divine . Il craindroit de fatiguer mal à propos ce lustre Auditoire , si je lui disois quelque chose de commun & d'ordinaire après le discours divin que Sa Majesté vient de prononcer . Je ne puis que begaïer en comparaison du Prince le plus éloquent qui fut jamais . Ajouter quelque chose à ce qu'il a dit , auroit vouloir enrichir un anneau doré en mettant de petits clous de fer . Il est de Harangue du Roi comme de celles d'un Orateur Grec , dont les traits vifs & pénétrants jusques au fond de l'ame . Ses recherches étoient plus dignes d'un

dant que d'un Evêque , & la flatterie parut outrée & ridicule dans la bouche du premier Magistrat d'Angleterre. 1624.

Les deux Chambres s'étant rendues au Plaintes des Palais de Whitehall , le Duc de Buckin- gham leur fit en présence du Prince de Galles , un long exposé de tout ce qui s'é- toit passé dans la négociation du mariage de Son Altesse avec l'Infante. Le discours fut divisé en cinq parties. La première marquoit les raisons du voyage de Charles en Espagne , & la seconde contenoit un détail de la négociation de son mariage indépendamment de toute autre chose. Le Duc rapportoit dans la troisième ce qui s'étoit dit ou fait de part & d'autre sur la restitution du Palatinat en consé- quence du mariage ; & dans la quatrième il rendoit compte de la manière dont le Prince revint en Angleterre. La cinquième exposoit la conduite du Roi Jacques depuis l'arrivée de son Fils , tant dans la négociation du mariage , que dans celle du rétablissement de Frederic dans ses Etats héréditaires. Buckingham finit en demandant avis au Parlement , si Sa Majesté concluroit le mariage de son Fils , & si elle se contenteroit des offres faites pour la restitution du Palatinat , ou bien si le Roi emploieroit ses forces , afin d'obliger l'Empereur à faire justice aux Enfans d'une Fille d'Angleterre. Le Prince de Galles confirma la vérité d'une grande partie des faits rapportez par le Duc de Buckingham.

Li 5

Son

Ambassa-
deurs d'Es-
pagne con-
tre le Duc
gham.

Rusbroth's
*Historical
Collections.*

1623.

1624.

*Wilson's His-
tory of Great-Bri-
tain.*

*Vittorio Se-
recondista.*

*Tom. V.
Pag. 570.*

571.

1624.

Son récit ayant été rendu public selon la coutume du pays, le Marquis d'Inojosa & Don Carlos Coloma Ambassadeurs d'Espagne, se plaignirent avec une extrême hauteur, de ce que Buckingham avait avancé plusieurs choses injurieuses à Sa Majesté Catholique. Ils demandèrent que le Duc fût puni de sa témérité. *Un homme étoit assez hardi pour parler de la sorte en Espagne contre Sa Majesté Britannique, disoient-ils, le Roi notre maître lui feroit mettre la tête aux pieds.* Jacques répondit en termes généraux à la plainte des Ambassadeurs Espagnols, sans condamner, ni justifier son favori, il renvoia l'affaire au jugement du Parlement. Les deux Chambres présentèrent de concert ce qu'on appelle dans le style d'Angleterre une *Adresse* commune au Roi. Les Seigneurs & les gens de la Chambre Basile y déclaroient que le Duc de Buckingham n'avoit rien dit, dont Sa Majesté Catholique eût sujet de se plaindre. Ils témoignoient être parfaitement contenus de ce que le Duc leur avoit exposé. Enfin, on reconnoissoit que dans sa négociation, il avoit rendu un service signalé au Roi & à la patrie.

Jacques répondit à l'*Adresse* des deux Chambres de la manière du monde la plus avantageuse à Buckingham. Sa Majesté déclara qu'elle avoit vu & approuvé tout le discours fait au Parlement, avant qu'il fût prononcé. Enfin elle loua extrêmement la fidélité, la diligence &

la

1624.

la discrétion de son *bon disciple*. C'est ainsi que Jaques nommoit Buckingham. *Je me plains seulement d'une chose*, ajouta le Roi. *C'est qu'il a donné un fort mauvais exemple à tous les Ambassadeurs. Son voyage d'Espagne lui coûte quarante ou cinquante mille livres sterlins*, & il n'en demande point le remboursement. *J'espére que nos Ambassadeurs ne l'imiteront pas à l'avenir.* On fut surpris de la belle humeur du Roi dans une affaire si sérieuse. Bien des gens crurent que la raillerie étoit contraire à la bienféance, lors qu'il s'agissoit de prononcer si les Ambassadeurs d'un puissant Monarque avoient raison de se plaindre du Duc de Buckingham au nom du Roi leur maître. *Autrefois, disoit-on, l'Empereur Tibére s'avisa de faire l'éloge de Sejanus son Favori dans le Sénat de Rome : mais ce fut d'une manière plus grave.* Le monde trouva plus étrange que les Ambassadeurs d'Espagne se fussent commis si légèrement : Car enfin, Buckingham n'avoit rien dit contre Sa Majesté Catholique. En se déclarant de la sorte ennemis du Duc, n'étoit-ce pas engager le Roi & le Parlement d'Angleterre à protéger plus que jamais un grand Seigneur, qu'une Cour étrangère avec laquelle on commençoit de se brouiller, vouloit perdre sans aucune raison apparente ?

Les Seigneurs & les Communes d'Angleterre délibérèrent ensuite sur le conseil ^{ment d'Angleterre est d'avis que le Roi rompe} que les deux Chambres doivent donner

1624. l'une & dans l'autre que Sa Majesté sera suppliée de rompre la négociation du mariage entre le Prince de Galles & l'Infante d'Espagne, & de n'accepter point la restitution du Palatinat à des conditions trop défavantageuses. Ces deux affaires, disoient les Chambres dans leur *Adresse*

Rushworth's Historical Collections. commune, sont contraires à l'bonneur & à la réputation de Votre Majesté, à la sécurité de ses Royaumes, au bien de ses enfants

1624. & de sa postérité, enfin, au besoin que nous ayons de conserver nos anciens allies. Les Seigneurs & les Communes ajoutèrent les raisons que leurs Chambres a-

Vittorio Sire, Memorie Recondite. Tom. V. Pag. 572. 573. voient de prendre cette résolution. A la première proposition du mariage, pour- suivroient-elles, on a parlé d'accorder seulement à l'Infante & aux gens de sa mai- son l'exercice de la Religion Romaine. Et quand le Prince de Galles est allé en Espa- gne, les Ministres du Roi Catholique, pre- nant avantage de ce qu'ils étoient maîtres de la personne de l'Héritier de la Couronne d'Angleterre, ont voulu obtenir une tolérance générale pour tous les Papistes : chose qui tend à la diminution de la puissance Roiale, que les Princes Catholiques ne demandent pas en de semblables traités, & qui ueroit découragé tous les Anglois bien intentionnez pour la Religion & pour la patrie. Les Espagnols ont encoré à l'occa- sion de ce traité de mariage formé de concert avec la Cour de Rome, des projets d'une pernicieuse conséquence pour l'Angleterre. Le Parti Papiste y est devenu plus fort

1624.

fort & plus formidable durant la négociation. Les Catholiques étoient auparavant divisés entre eux. Les uns soutenoient les Jésuites ; & les autres défendoient le Clergé séculier. On les a réunis. De manière qu'ils semblent maintenant dépendre tous également du Roi d'Espagne en ce qui regarde le temporel, comme ils dépendent du Pape pour le spirituel. A la faveur d'une artificieuse négociation, la Maison d'Autriche a ruiné nos alliez & les Princes Protestans d'Allemagne ; elle a mis de la défiance & de la jalouſie entre nous & les Puissances amies de cette Couronne ; le Beau-fils du Roi s'est vu dépouillé de ses Etats & de sa dignité ; Enfin contre les droits sacrés de l'hospitalité, & le respect due aux Princes, les Espagnols ont usé de plusieurs finesseſ, afin d'engager l'Héritier des trois Roiaumes de Sa Majesté à changer de Religion.

La vigueur du Parlement jeta Jaques dans une extrême perplexité. Les deux Chambres alloient droit à une déclaration de guerre ; & Sa Majesté ne s'y pouvoit résoudre. Soit que l'âge rendît le Roi encore plus mou & plus timide, soit que les Emissaires d'Espagne lui donnassent déjà des impressions sinistres des desseins du Prince de Galles, dont la puissance & le crédit augmentoient considérablement, Jaques sembloit tout craindre alors, son propre Fils, les Espagnols, & le Duc de Buckingham. Sa Majesté paroiffoit fort contente de celui-ci, & cependant elle ne pouvoit voir sans jalouſie & sans chagrin

1624.

la liaison étroite de son Favori avec le Prince de Galles. Il fallut enfin aller au Parlement, & déclarer sa pensée aux deux Chambres sur l'Addresse qu'elles avoient présentée. Jaques médita un discours presque semblable aux harangues de Tibére dans le Sénat de Rome. Il affecta de parler d'une manière si ambiguë, que les gens de l'Assemblée eurent peine à découvrir les véritables sentiments de Sa Majesté. Il y avoit seulement cette différence entre l'Empereur Romain & le Roi d'Angleterre, que ce dernier ne savoit pas bien lui-même ce qu'il vouloit, au lieu que l'autre alloit finement à son but & à ses fins.

Après avoir remercié les deux Chambres de leur zèle & de leur affection, trouvez bon, dit le Roi, que je vous propose mes doutes & mes difficultez, avant que de répondre à vos demandes. Je me suis fait toujours honneur d'être un Roi doux & pacifique. L'effusion du sang humain me fait une peine extrême ; & je ne puis me déterminer à la guerre qu'à la dernière extrémité. Depuis l'ouverture de ce Parlement, on m'offre de rendre le Palatinat à des conditions moins déraisonnables ; & j'ai raison d'espérer que j'en obtiendrai de bonnes. Ne croiez pas que je veuille me moquer de mon peuple, & lui demander son avis dans le dessein de ne le suivre pas. L'unique chose qui m'arrête, c'est que dans une affaire de si grande importance, je dois considérer prémièrement, si ce que vous me proposez,

1624.

posez, s'accorde bien avec ma conscience, & s'il n'est point contraire à ma réputation. Après que nous aurons examiné si la guerre est juste & nécessaire, vous aviserez aux moyens de la soutenir. Pour ce qui regarde l'affaire de mes Petits-enfans, je suis dans un âge qui ne me permet presque pas d'espérer de les voir parfaitement rétablis dans leur patrimoine : Heureux si je puis avoir avant ma mort quelqu'assurance qu'ils rentreront dans leurs biens & dans leur dignité. Je sortirai pour lors de ce monde avec une grande consolation, & aussi content que Moïse, quand il eut vu de loin la terre promise. Mais je trouve de grandes difficultez à parvenir au but de mes plus ardents désirs.

La guerre est une étrange extrémité : Ce seroit une grande imprudence que de vouloir emporter à force ouverte ce qu'on peut obtenir par la paix. Je ne croi pas que vous prétendiez m'engager à la guerre, sans avoir bien considéré ce qui nous est nécessaire pour en sortir avec honneur & avec avantage. Pensez donc que je suis chargé de dettes au dedans & au dehors. Le voyage de mon Fils en Espagne, la dépense de plusieurs Ambassades, les secours que j'ai envoiez à ma Fille, à son Epoux, à mes Petits-enfans ; car enfin il a bien fallu subvenir à leurs besoins pressans ; toutes ces choses ont épuisé mes coffres & mon crédit. Ne faut-il pas que je songe prémièrement à paier ce que je dois ? Si nous entreprenons la guerre, il faut assister les Etats Généraux

1624. raux des Provinces-Unies & donner de l'argent aux Princes d'Allemagne. Nous ne reprendrons jamais le Palatinat sans le concours de ces Puissances. On doit pourvoir encore à la sécurité de l'Irlande que nous laissons derrière nous. La flotte est, grâces à Dieu, en bon état : mais il faut avoir une puissante Armée de terre. Je vous laisse ces choses à considérer. C'est à vous de trouver les moyens de paier mes dettes & fournir à ces dépenses extraordinaires. Ce que je retire de mes Douanes diminuera par la guerre, & les subsides que vous m'accorderez, seront longs & difficiles à lever. La réponse du Roi parut presqu'aussi incertaine & aussi embarrassée que celle des anciens Oracles. On lui demande la guerre, & il parle des espérances qu'on lui donne d'obtenir la restitution du Palatinat à de bonnes conditions. Sa Majesté sembloit ensuite demeurer d'accord que la guerre étoit nécessaire, & le moyen le plus sûr de rétablir ses Enfans dans leur patrimoine. Mais elle rendoit l'entreprise si difficile & si onéreuse, que bien des gens crurent que le Roi vouloit en détourner son Parlement qui la souhaitoit avec ardeur. Jaques ne craignoit-il point déjà que le Prince de Galles ne se servît des forces levées, pour le dépouiller de son autorité ?

Le Parlement d'Angleterre offre au Roi les subsides L'incertitude véritable ou affectée de Sa Majesté Britannique ne refroidit pas le Parlement. Le Chevalier Sackville, depuis Comte de Dorset, harangua fortement

tement pour la guerre dans la Chambre des Communes. Nonobstant l'irrésolution que le Roi témoignoit, il supposa que Jaques vouloit sérieusement la guerre, pour retirer le Palatinat des mains des Espagnols & du Duc de Bavière. Sackville prétendoit-il plaisir au Duc de Buckingham, ou faire sa cour au Prince de Galles? Ils emploioient l'un & l'autre tout leur crédit dans le Parlement, pour engager les deux Chambres à presser le Roi de déclarer la guerre; soit que Buckingham cherchât à se venger de la Cour de Madrid; soit que l'amitié de Charles pour la Reine de Bohême sa sœur le portât à tirer la Maison Palatine du mauvais état où elle se trouvoit. Quoi qu'il en soit des vues secrètes de Sackville, il parla d'une manière si vive, si véhémente, que ceux qui vouloient différer l'affaire du subside, jusques à ce qu'on eût remédié aux griefs, dont le peuple se plaignoit; artifice dont certaines gens se servent habilement dans les Parlemens d'Angleterre, quand ils prétendent faire échouer une proposition: que ceux, dis-je, qui pressoient la réformation de certains abus, par un bon zèle pour la patrie, ou dans le dessein d'empêcher une déclaration de guerre que le parti Espagnol traversoit de toute sa force, n'osèrent pas s'opposer à Sackville. Messieurs, dit-il, puisque la question du subside que nous devons donner au Roi pour la guerre, vient d'être proposée, permettez moi de vous exposer librement ce que j'en

1624.
nécessaires pour le recouvrement du Palatinat.

Rushworth's Historical Collections.

1624.
Wilson's History of Great Britain.

1624. j'en pense. Quand nous en serons aux griefs de la Nation, je ne garderai pas le silence, si je croi pouvoir contribuer quelque chose à délivrer ma patrie du joug qui l'accable. Alors je ferai mon devoir aussi bien qu'aucun autre.

Tous ceux qui composent cette illustre Assemblée, jugent comme moi, que la raison pourquoi Sa Majesté a convoqué le Parlement, c'est d'obtenir les secours nécessaires pour retirer le Palatinat des mains d'un usurpateur puissant. Si quelqu'un en doute, il sera facile de le convaincre des véritables intentions du Roi. Nous savons que peu de temps avant la convocation du Parlement, il assembla un Conseil extraordinaire de nos plus habiles Officiers de guerre, pour avoir leurs avis sur le nombre de soldats que Sa Majesté devoit lever, & pour leur demander ce que coûteroient les munitions, & l'entretien de l'Armée. On convint unanimement qu'il faloit avoir vingt-cinq mille hommes de pied & cinq mille chevaux. Car enfin, nous avons à combattre une Armée de vingt-huit mille hommes, commandée par un excellent Général, dont l'expérience & l'habileté sont tout au plus inférieures à celles de l'incomparable Maurice Prince d'Orange. On a supposé la dépense ensuite. Elle est grande, je l'avoue; & les événemens de la guerre sont incertains. La bonne cause n'est pas toujours la plus heureuse. Mais si une entreprise ne réussit pas, un effet du hazard la rend-il moins juste? Il faut, Messieurs, que l'Armée soit prête

1624.

au mois de Mai prochain. Pensons qu'il n'en est pas des Rois, comme de Dieu tout-puissant. Ils ne disent pas \oe les choses sont faites. Le Roi aura beau commander, rien ne s'exécutera, si nous n'agissons point de notre côté. Est-il besoin que je cherche des raisons pour animer des personnes déjà si bien disposées à contribuer aux frais d'une guerre sainte? J'appelle ainsi celle que nous délibérons d'entreprendre. Tous ceux de cette illustre assemblée sont prêts à donner libéralement leur bien, que dis-je? à répandre leur sang pour le succès d'une si juste entreprise. Je ne doute point, Messieurs, de votre bonne volonté. C'est à vous de confirmer maintenant par votre résolution, les sentiments avantageux que les bons Anglois ont de votre zèle pour l'honneur de la patrie, \oe pour la sécurité de notre Religion.

Nous eussions pu mieux faire en nous y prenant plutôt. Mais enfin l'occasion n'est pas entièrement perdue. Elle nous échappera entièrement, à moins que nous n'eussions d'une extrême diligence. Le Roi, dit-on, parle encore de ravoir le Palatinat par un traité. Fasse le Ciel que les pieuses intentions de Sa Majesté réussissent. Cependant, on me le pardonnera, si je dis que je doute, \oe que je desespère même qu'elle obtienne ce qu'une Cour artificieuse semble lui promettre. Supposons, si vous le voulez, que l'Empereur restituë le Palatinat à de bonnes \oe honnêtes conditions. Le présent que nous ferons à Sa Majesté sera-t'il inutile \oe perdu?

1624. perdu? Non sans doute. En ce cas, on regardera notre subside comme un sacrifice d'actions de graces au Roi, qui aura obtenu par sa sagesse ce qui devoit coûter beaucoup de sang & de plus grandes sommes d'argent à l'Angleterre. Si le Roi ne dépense pas ce que nous lui donnerons, à mettre des troupes sur pied, & à les entretenir, il pourra l'employer à faire de bons magasins & de riches arsenaux au dedans. On se plaint sans cesse parmi nous de ce que nous manquons d'argent, & nous ne pensons point au défaut de munitions pour nous défendre en cas de besoin. Cependant l'un est plus nécessaire que l'autre. A quoi nous sert l'argent? A vivre dans une plus grande abondance, & à contenter notre luxe: Au lieu que des arsenaux bien fournis nous peuvent garantir d'une invasion & de l'esclavage.

Ne perdons point le temps, Messieurs, en des délibérations inutiles. Le succès des entreprises dépend beaucoup des mesures prises avec grande maturité, je l'avoue: Mais quand on s'est une fois déterminé à propos, il faut de la promptitude & de la diligence dans l'exécution. Nous avons, pour ainsi dire, un long voyage à faire: le temps presse. Pensez que la fille du Roi est dans l'oppression: il s'agit de la délivrer. Quelle ferveur, quelle activité, le souvenir des vertus & des perfections que nous avons admirées dans cette illustre Princesse, ne doit-il pas nous inspirer? L'avarice seroit-elle capable de nous détourner d'une si noble action?

*action ? A Dieu ne plaise. Nous voulons
obtenir la réformation des abus dans le
Gouvernement. En voici le moyen le plus
sûr, le plus infaillible. Faisons ce que le
Roi attend de nous : Et il préviendra nos
plaintes, & nos requêtes. On gagne le
Souverain en se soumettant à sa volonté.
Un Prince généreux & magnanime acorde
plus que le peuple ne lui auroit demandé,
quand il voit que ses sujets se reposent sur
ses bonnes intentions. Si nous en usons de
la sorte, le Roi aura encore plus de ten-
dresse pour son peuple. Bien loin de diffé-
rer la convocation des Parlemens, il n'ai-
mera rien tant que de conférer aimable-
ment avec ses bons sujets. Voilà, Messieurs,
mon sentiment. Peut-être qu'il ne s'accorde
pas avec celui de plusieurs de ceux qui me
font l'honneur de m'écouter. Je les prie
de me rendre la justice qu'ils demandent des
autres, & de croire que je parle selon les
lumières de ma conscience. Nos avis peu-
vent être différens ; mais nous tendons tous
à la même fin. Nous cherchons également
le bien de l'Angleterre. Qu'il me soit seule-
ment permis d'ajouter, qu'il en est de ceux
d'entre nous, auxquels un zèle louable &
desintéressé fait désirer que le Parlement
s'applique d'abord à la réformation des
abus, comme du jeune Caton. Ce Romain
si ardent pour le bien & pour la liberté de
la patrie, avoit, dit un Ancien, les meil-
leures intentions du monde : mais sa vertu
trop austère faisoit quelquesfois du mal à la
République.*

1624.

1624.

Le discours de Sackville fut généralement applaudi. On résolut d'accorder au Roi un subside aussi grand qu'il le pouvoit souhaiter. Et l'Archevêque de Cantorberi fut chargé de présenter à Sa Majesté une *Adresse* concertée entre les deux Chambres. Elles y promettoient de fournir de l'argent, *au delà de ce qu'aucun Parlement eût jamais accordé aux Rois ses prédécesseurs.* Jaques répondit à une offre si honnête, si tendre pour sa famille, par une longue lettre presque semblable à celles que l'Empereur Tibére écrivoit de son Ile de Caprée au Sénat de Rome. *Il ne savoit ce qu'il devoit dire.* Toujours amoureux de la molle oisiveté, toujours agité de mille soupçons divers, le Roi d'Angleterre eut mille peines à lâcher le mot, qu'il consentoit à faire la guerre pour rétablir ses enfans dans leur patrimoine. Il étoit fort obligé au Parlement des efforts que les bons Anglois vouloient faire. Mais Sa Majesté Britannique avoit plus à cœur d'acquitter ses dettes que de penser au bien de ses enfans. *Je deviens vieux,* disoit Jaques; *Et je sortirai de ce monde dans la peine & dans le chagrin, si je ne paie pas avant ma mort tout ce que je dois. Le subside est grand,* à la vérité. *Mais s'il se lève trop vite & trop exactement, le peuple ne manquera pas de crier.* Le Roi avoit des scrupules de conscience sur ces deux articles : il craignoit qu'ils ne fussent contraires à son honneur & à sa réputation. Ce n'est qu'après un long

long circuit, que Sa Majesté déclare enfin qu'elle renonce aux deux traitez avec le Roi d'Espagne pour le mariage du Prince de Galles & pour la restitution du Palatinat; & qu'elle consent à emploier les forces de l'Angleterre, afin de rétablir le Roi de Bohême dans ses Etats héréditaires. On alluma incontinent des feux de joie; on sonna toutes les cloches à Londres, tout le peuple souhaitoit la guerre. Jaques ne pouvant plus reculer, fait signifier au Roi d'Espagne, que son Parlement lui conseille de rompre les deux négociations presque finies, & de reprendre le Palatinat à force ouverte.

La guerre étant ainsi résoluë, on propose dans la Chambre Basse d'aviser aux Ambassadeurs d'Espagne pour moiens d'arrêter le progrès du Papisme. Les Communes envoient demander aux Seigneurs leur concurrence pour cet effet; Et les deux Chambres dressent de concert une *Adresse*. Elles y supplioient humblement le Roi de pourvoir à l'exécution prompte & exacte des loix faites contre les Catholiques Romains, & de n'avoir déformais aucun égard à l'intercession de certaines Puissances étrangères, en faveur des Anglois de leur communion. Au premier bruit de cette *Adresse* qui fut d'abord conçue en termes forts & rigoureux, Jaques prend l'allarme. Il écrit à Con-
way son Sécretaire d'Etat de prévenir un inconvenient, & que le dessein de Sa Majesté n'étoit point de faire penser au monde, que la guerre qu'elle vouloit bien en-
tre.

1624.

Rushworth's
Historical
Collections.
1624.
Wilson's
History of

1624.

*Great
Britain.
Hacket's
Life of
Arch-Bi.
shop Wil-
liams.
Part. I.
Roger
Cooke's De-
tection of
Court &
State of
Engeland,
&c.*

treprendre, fût une guerre de Religion. De peur que les Cours étrangères ne donnaissent cette interprétation aux mouvements du Parlement, le Roi ordonne d'arrêter sous quelque prétexte la poste pour l'Espagne, jusques à ce qu'il ait vu le Prince de Galles, qui devoit aller le lendemain trouver le Roi son père. *Je serois au desespoir que les gens, disoit Jaques, s'imaginaissent que mon peuple me surprend, & que je suis forcé à faire tout ce que veut le Parlement.* Il fallut bien recevoir l'Adresse. La seule chose que le Roi obtint, ce fut que certaines expressions seroient adoucies, ou retranchées. Jaques envoia sa réponse aux deux Chambres du Parlement. Il y promet non seulement l'observation des loix publiées contre les Papistes, mais de faire encore quelque chose au delà de ce que les Seigneurs & les Communes lui demandoient.

Si nous l'en voulons croire, il étoit le plus sincére, le plus zélé Protestant du monde. Les fermens ne lui coûtent rien sur cet article. Il en fait trois ou quatre en fort peu de périodes. *Mes actions & mes livres, dit ce Roi Auteur, font assez connoître quelle est la Religion que je crois la meilleure. Et j'espére qu'on n'aura jamais un juste sujet de me soupçonner de n'être pas bon Protestant. Si je me détourne de la Religion que j'ai professée jusques à présent, je consens que cela soit gravé sur le marbre de mon tombeau, comme une marque éternelle d'infamie pour moi. Celui*

qui

1524.

qui dissimule avec Dieu, ne mérite pas que les hommes se fient à lui.. Je vous proteste devant Dieu, Seigneurs & Gentilshommes, que les bruits répandus de l'acroissement du Papisme, m'ont fait saigner le cœur. Dieu qui connoit le fonds de mon ame, sait quelle cuisante douleur cela me cause. Je vous parle avec toute la sincérité possible! Mon dessein a toujours été d'empêcher que la Religion Romaine s'augmentât dans mes Roiaumes, & je ne serois pas honnête homme si je la favorisois. Il est vrai que je n'aime pas l'esprit de persécution, persuadé que je suis que la violence ne contribuë qu'à l'augmentation de la secte que vous voulez détruire. Le zèle amer & indiscret de certaines gens leur a fait dire d'étranges choses contre moi. Jamais Prince n'a plus souffert que moi des traits de la médisance & de la calomnie. En vérité, si je ne suis pas Martir, je puis me vanter d'être du moins un Confesseur. Cette faillie fit rire les gens d'esprit. On dit que le Roi étoit donc un Confesseur d'une nouvelle espèce. Laissons à Dieu le jugement des véritables sentiments d'un Prince tout-à-fait irrégulier dans sa conduite ; qui parloit d'une manière, & agissoit d'une autre. Les entretiens secrets qu'il aura bientôt aveo l'Archevêque d'Embrun, nous donneront de justes raisons de douter de la sincérité des protestations & des serments du Roi d'Angleterre.

Un grand nombre de Seigneurs ; de
Tome IV. Kk Che.

1624.

Chevaliers , & de Gentilshommes Catholiques Romains , fortirent promptement de Londres , effraiez de la vigueur du Parlement & de la complaisance du Roi , sur la bonne volonté duquel ils comptoient . Deux choses les consoloient seulement , la négociation entamée du mariage de Charles Prince de Galles avec Henriette sœur du Roi de France , & l'attente du succès d'une grande intrigue formée pour perdre le Duc de Buckingham dans l'esprit du Roi , & pour lui inspirer même de la défiance de son fils . Voici ce qu'on nous a laissé de cette dernière ressource du Parti Espagnol en Angleterre . Le Marquis d'Inojosa & Don Carlos Coloma Ambassadeurs du Roi Catholique , vont un jour trouver Jaques à Whitehal : Et pendant que Coloma entretient le Prince de Galles & le Duc de Buckingham , Inojosa s'approche du Roi d'Angleterre , lui met un papier dans sa poche , & fait signe des yeux à Sa Majesté de ne rien dire alors . Quelle fut la surprise de Jaques , quelle fut l'agitation de son esprit , quand il lut les différents avis qu'on prétendoit lui donner ! Le papier contenoit plusieurs chefs importans : *qu'il est impossible d'informer exactement le Roi de ce qui se passe à la Cour & au Parlement , parce que le Prince de Galles & le Duc de Buckingham le retiennent comme dans une étroite prison : qu'il y a un complot formé d'engager Charles à se soulever contre le Roi son père ; projets conçus préalablement*

à Ma-

1624.

à Madrid &c entièrement résolu depuis le retour du Prince en Angleterre : que si on prie le Roi de lever des troupes sous prétexte de reprendre le Palatinat, ce n'est que dans le dessein d'avoir une Armée à sa dévotion ; lors qu'il faudra dépouiller Jacques de toute son autorité : que le soin du Prince de Galles &c du Duc de Buckingham pour empêcher que les Ambassadeurs d'Espagne &c tous les bons serviteurs du Roi, n'approchent de sa personne, est une marque certaine qu'ils traient quelque chose de mauvais : que les Emissaires de Buckingham travaillent à rendre le Roi odieux &c méprisable aux premiers Seigneurs d'Angleterre, & qu'ils en parlent comme d'un Prince oisif &c indolent, qui ne se met pas en peine de voir ses enfans dépouillés de leurs Etats : que Sa Majesté est en danger de perdre sa réputation, &c la Couronne même, à moins qu'elle ne casse au plus tôt le Parlement : que le Duc s'est fort mal conduit en Espagne, & qu'il y a pris plaisir à traverser la conclusion du traité de mariage ; qu'il a découvert aux Etats Généraux des Provinces-Unies les dessins secrets des Rois d'Espagne &c d'Angleterre ; qu'il a décrié à la Haute la conduite de Sa Majesté ; qu'il a trahi les intérêts du Roi son maître en traitant avec les Ambassadeurs de plusieurs Princes étrangers ; que tout se fait au Parlement avec une extrême violence, &c que Buckingham anime les plus fâcheux par ses discours &c par ses conversations. Le dernier article paroît contradictoire

1624.

toire aux premiers. On y repétoit ce que le Marquis d'Inojosa avoit déjà inutile-
ment tenté de persuader au Roi , que les
Puritains dont le Duc de Buckingham se
déclare le Chef , prétendent au préjudice du
Prince de Galles mettre la Couronne d'An-
gleterre sur la tête de la Reine de Bohême
& de ses enfans.. A la fin du mémoire on
ajoutoit qu'un Vallon nommé Carondelet
Sécrétaire du Marquis d'Inojosa & Archidiacre de l'Eglise de Cambrai , informe-
roit amplement Sa Majesté Britannique
de la vérité des faits avancés , si elle vou-
loit bien lui donner audience , pendant
que le Prince de Galles & le Duc de Buc-
kingham seroient au Parlement.

Les Jésuites font de toutes les parties.
Un certain Père Maestro fut introduit
dans la chambre du Roi avec Caronde-
let. On ne fait point ce qu'ils dirent
pour confirmer Sa Majesté dans les soup-
çons qu'elle avoit déjà conçus. Quoi qu'il
en soit, Jaques devint tout à coup réveur
& mélancolique. Le Prince de Galles &
le Duc de Buckingham tâchent de le re-
veiller & de le divertir , & il ne répond que
d'une manière énigmatique & décousue.
Charles & le Favri jugèrent alors que son
esprit étoit agité par quelque mauvais rap-
port. Ils demandent si quelqu'un a parlé
au Roi , & on leur répond que le P. Maestro
& Carondelet ont entretenu Sa Majesté:
Le Prince & le Duc ne doutèrent plus que
les Espagnols n'eussent fait dire quelque
chose de sinistre à Jaques. Cela parut
d'aut

H'autant plus vraisemblable, que des gens du Marquis d'Inojosa s'étoient vanté indiscrettement qu'on fauroit bien embarrasser Buckingham, & que le Parlement faueroit dans peu de jours. Cependant l'inquiétude du Roi augmentoit. Incapable de souffrir le grand monde, il prend la résolution d'aller au château de Windsor, & d'y emmener le Prince de Galles avec lui. Buckingham se préparoit à monter selon sa coutume dans le carrosse de Sa Majesté qu'il vouloit suivre. On fit dire au Favori de demeurer à Londres. Il s'approche tout contristé, & les larmes aux yeux il conjure son maître qui avoit déjà un pied dans la portière du carrosse, de lui dire les mauvais rapports que certaines gens ont apparemment faits à Sa Majesté. Buckingham a beau jurer par tout ce qu'il y a de plus saint & de plus sacré dans le monde, qu'il se justifiera pleinement, & que le Roi connoîtra la malice de ceux qui ont entrepris de perdre un innocent; on ne lui répond rien. Jacques poussé seulement des soupirs, il laisse couler quelques larmes, il déplote son malheur en termes généraux. *Ceux que j'aime le plus*, dit-il d'une voix entrecoupée de quelques sanglots, *m'abandonnent & me trahissent.* Et ne pouvant s'empêcher de jeter encore un regard tendre sur son cher Buckingham: *Eh! mon ami*, s'écria-t-il, *pourquoi me veux-tu faire mourir?*

A ces paroles, le Duc parut frappé comme d'un coup de foudre. Revenu assez-

1624. tôt de son premier étourdissement , il commençoit de se justifier assez bien , lors que le Roi se repentant d'en avoir trop dit , entre dans son carrosse , & commande au cocher de toucher . Le désolé Buckingham se retire incontinent chez lui , il se jette sur son lit en attendant la nouvelle de sa disgrâce entière . Williams Evêque de Lincoln & Garde du Grand-Seau d'Angleterre va trouver le Duc , le console de son mieux , & lui conseille de courir à Windsor , de parler au Roi , & de tâcher de dissiper ses soupçons le mieux qu'il lui sera possible . Il est à craindre , dit le Prélat , que vos ennemis ne profitent de votre absence , & ne pressent le Roi de congédier le Parlement . Vous seriez perdu sans ressource . Laissez moi faire . J'ai quelque correspondance avec le Secrétaire de l'Ambassadeur d'Espagne , & avec certaines gens de la connoissance de Carondelet . Je ne desespere pas de décoverir bien-tôt cette nouvelle intrigue . Williams avoit en effet un assez grand commerce avec Carondelet qui se picquoit de belles lettres . Il connoissoit encore je ne sai quelle créature que Carondelet aimoit , & un Prêtre de ses plus intimes confidens à qui la bonne Dame gagnée par le Garde du Grand-Seau , révéla toute l'intrigue , comme la fameuse Fulvia découvrit autrefois la conjuration de Catilina . Ensuite de ses entretiens secrets avec le Prêtre , avec Carondelet , & avec sa créature , Williams dressa un mémoire si juste , si bien raisonné , que le Roi ne douta plus de

de la malice & de la calomnie de l'Ambassadeur d'Espagne.

1624.

On le somma plus d'une fois de prouver la vérité des faits avancez dans le papier donné au Roi. Inojosa s'en défendit sur des prétextes frivoles. Jaques se plaignit fortement au Roi d'Espagne de l'attentat de ses Ambassadeurs contre le Duc de Buckingham, & contre le Prince de Galles même. Inojosa & Coloma furent rappellez incontinent à Madrid. On fit semblant de les disgracier pour un temps. Mais ils furent dans le fond plutôt récompensez que punis. Philippe ne leur favoit point mauvais gré de ce qu'ils avoient tenté de perdre Buckingham dont le seul nom étoit odieux à Sa Majesté Catholique. Mais l'Anglois content d'avoir déconcerté les intrigues de ses ennemis, méprisoit la colére du Roi d'Espagne. Plus puissant que jamais, Buckingham perdit au Parlement le Comte de Middlesex Grand Thréforier d'Angleterre, qui ne lui étoit pas assez dévoué. Le Comte de Bristol rappellé de son Ambassade en Espagne, avoit pris la poste à Bourdeaux, afin d'ariver à Londres avant la fin du Parlement, & de s'y justifier. A peine eut-il mis pied à terre, qu'il reçut à Douvre une lettre de Conway Secrétaire d'Etat. C'étoit pour lui dire de la part du Roi, que Sa Majesté souhaitoit qu'il ne vint point à Londres, & qu'il se retirât dans quelqu'une de ses maisons de campagne. Bristol fit difficulté d'obéir : il envoia des protestations contre l'exposé de Buc-

Kk 4 kingham

1624. kingham aux deux Chambres du Parlement. A la sollicitation du Prince son fils & de son Favori, Jaques abandonne un de ses plus fidèles serviteurs : Et le pauvre Comte de Bristol est mis à la Tour de Londres.

Proposition : Le Parlement fut prorogé peu de temps
de marier leprès la découverte de l'intrigue des Am-
Prince de bassadors d'Espagne contre le Duc de
Galles à Buckingham. On leva quelques régimens
Madame destinez au secours des Etats Généraux
Henriette de France. des Provinces-Unies, dont les Ambassa-
Vittorio Si- deurs avoient négocié une ligue défensive
ri, Memo- avec le Roi d'Angleterre. Enfin Jaques
rie Recondi- pensa tout de bon à conclure le mariage de
te. Tom. V. son fils avec Henriette sœur du Roi Très-
Pag. 573. Chrétien. Buckingham avoit cette affaire
574 &c. fort à cœur, persuadé que pour se défen-
Journal de dre contre le grand nombre d'ennemis
Bassom- puissans que la rupture du mariage avec
pierre.
Tome II.
l'Infante, lui faisoit au dedans & au dehors
de l'Angleterre, il devoit se procurer l'ap-
pui du Roi de France, & donner au Prince
de Galles une épouse qui s'intéressât à la
conservation de la fortune d'un homme, à
qui la Princesse auroit l'obligation d'avoir
ménagé son mariage. Le Favori du père &
du Fils ; car enfin Buckingham étoit alors
aussi bien, & peut-être mieux dans l'esprit
de Charles, qu'il n'avoit jamais été dans
celui de Jaques ; le Favori, dis-je, n'espé-
roit-il point encore d'appaiser les Catholi-
ques Romains d'Angleterre étrangement
irritez contre lui, en mettant sur le trône
une Fille de France, qui ne feroit pas moins
zélée

1624.

zélée pour leur Religion que l'Infante d'Espagne? Je croirois aussi que le Duc qui embrassoit alors avec une extrême chaleur les intérêts du Roi & de la Reine de Bohême, crut leur faire plaisir en formant une liaison étroite de la Couronne de France avec celle d'Angleterre. Dans le nouveau traité de mariage, on devoit proposer une ligue entre les deux Rois contre la Maison d'Autriche; affaire d'une grande conséquence pour le rétablissement de Frederic.

Le Prince de Galles voulant rompre son mariage avec la fille d'un puissant Roi, devoit sans doute être bien-aise de trouver une alliance autant, & même plus considérable que celle de la Maison d'Autriche. Cependant la passion qu'il avoit de se venger des Espagnols, en rétablissant malgré eux son beau-frère & ses neveux dans leur patrimoine, fut le motif le plus puissant qui porta Charles à rechercher Henriette. Mariage qui fut inutile à la Maison Palatine, & fatal au Prince de Galles; mariage qui rendit infiniment plus malheureux que sa sœur, à la disgrâce de laquelle il épéroit de remédier plus facilement, en s'alliant dans une Maison naturellement ennemie de celle d'Autriche. Rich depuis Comte de Holland fut donc envoié à la Cour de France pour reconnoître la disposition des esprits au regard de cette affaire. Il en fit la première ouverture à un Sécretaire d'Etat, qui le conduisit ensuite à l'audience de Louis. Le Seigneur Anglois

1624. protesta que le Roi son maître & le Prince de Galles souhaitoient ardemment de s'allier avec la Maison de France. Il ne manqua pas d'insinuer aussi que le Duc de Buckingham emploieroit tout son crédit auprès du père & du fils pour faire réussir la négociation au gré de Sa Majesté Très-Chrétienne. Elle répondit en termes fort honnêtes aux prémières avances du Roi de la Grande-Bretagne & du Prince de Galles. : On chargea Rich d'écrire à Buckingham que tout ce qui viendroit de sa part, seroit toujours bien reçu. Dez que Marie de Médicis connut l'intention de la Cour d'Angleterre , elle y fit négocier secrètement par des personnes interposées, & à l'insu du Roi son fils & du Comte de Tillières Ambassadeur de France en Angleterre. : On dit que la Reine Mère avoit pris à cœur le mariage de sa fille avec le Prince de Galles dans l'espérance de trouver de l'appui & peut-être une retraite en Angleterre , s'il lui arivoit encore une nouvelle disgrâce en France. Il survint en effet ce malheur, que Marie de Médicis craignoit. Mais elle ne trouva pas du côté de l'Angleterre , la ressource dont elle s'étoit flattée. Tant cette alliance devoit être inutile, ou funeste, à tous ceux qui avoient fondé quelques espérances dessus.

Jaques envoia peu de temps après de fort beaux chevaux à Louis : Et le Comte de Carlisle vint en France avec les pouvoirs nécessaires, pour entrer conjointement avec Rich en négociation sur le mariage

1624.

riage proposé. Le Cardinal de Richelieu, Aligre Garde des Seaux, le Marquis de la Vieuville Surintendant des Finances, & Loménie de la Ville-aux-Clercs Secrétaire d'Etat, furent les Commissaires nommez par le Roi, qui devoient écouter les propositions des Ambassadeurs d'Angleterre. Il y eut d'abord une difficulté sur le cérémoniel. Les Protestans ne reconnoissoient ni la prééminence, ni les priviléges exorbitans des Cardinaux. Carlile & Rich voulurent savoir comment Richelieu les recevroit chez lui. On répondit que le Cardinal leur feroit les mêmes honneurs qu'aux Ministres de l'Empereur & du Roi d'Espagne. Il offrit encore quelque chose de plus. Mais la grande question, c'étoit si le Cardinal donneroit le pas chez lui. Les Anglois le demandoient; & Richelieu se défendoit de leur accorder une déférence qu'il ne rendoit pas à tous les Ambassadeurs des Têtes couronnées. Le différend fut accommodé par cet expédient, que le Cardinal feroit le malade, & qu'il recevroit dans son lit la visite des Ministres du Roi de la Grande-Bretagne. Richelieu s'étoit déjà délivré des conditions contraignantes qui lui furent imposées quand le Roi l'admit à son Conseil privé, d'y venir seulement dire son avis, de ne donner point audience dans les formes aux Ministres étrangers, & de ne traiter d'aucune affaire dans son logis.

On crut d'abord que la négociation trouveroit de grands obstacles sur l'article

1624.

de la Religion. Les Anglois offrirent seulement le libre exercice de la Religion Catholique à la Princesse de Galles & à ses domestiques. Les Commissaires de Louis prétendoient au contraire , que le Roi de France n'étant pas inférieur à celui d'Espagne, Jaques devoit acorder à la sœur de Louis tout ce qu'il avoit promis pour obtenir celle de Philippe. Cela seul paroisoit devoir arrêter , & peut-être rompre la négociation. Car enfin, le Roi d'Angleterre lié par les promesses faites à son Parlement, n'avoit plus la liberté de donner des conditions si avantageuses aux Catholiques. Mais le Duc de Buckingham & Marie de Médicis avoient l'un & l'autre une si forte passion de finir cette affaire , que les Ministres d'Angleterre & de France faisoient assez comprendre les uns aux autres, que le Roi de la Grande-Bretagne acorderoit tout ce qu'il pouroit sans soulever son Parlement , & que Sa Majesté Très-Chrétienne se relâcheroit autant que la bienféance & son honneur le lui permettoient. Ainsi l'affaire prit d'abord un assez bon train.

Vittorio Sismondi, Memoire Recondite. Tom. V. Pag. 595. 596. Ec. Lettre de Marqumont à Heribaut dans les Mémoires pour

La Cour de Rome & celle de Madrid s'allarment au bruit de cette nouvelle négociation. Le Nonce du Pape induit par le Marquis de Mirabel Ambassadeur d'Espagne en France, va dire à Marie de Médicis que Sa Majesté Catholique demandera volontiers Madame Henriette pour l'Infant Don Carlos ; qu'elle veut bien assurer à son frère en faveur de ce mariage la Souveraineté des Pays-Bas Catholiques après

après la mort de l'Archiduchesse Isabelle, 1624.
 & que cependant l'Infant Don Carlos & son épouse iront à Bruxelles, où Isabelle leur servira de mère. Le piège étoit fin : 1624. *l'Histoire du Cardinal de Richelieu.*
 Marie de Médicis n'y donna pas. Persuadée que Philippe ne pensoit nullement à céder à son frère la Souveraineté des Pays-Bas Catholiques après la mort d'Isabelle leur tante, la Reine Mère jugea fort bien que la proposition n'étoit qu'un artifice des Espagnols pour empêcher que la Couronne de France ne prît des liaisons trop étroites avec celle d'Angleterre. Le Pape Urbain recommanda de son côté à Marquemont Archevêque de Lion, d'écrire à Louis, que la Cour de Rome craignoit que les Anglois ne pressaffent le mariage du Prince de Galles avec Madame sœur de Sa Majesté, qu'afin d'engager la Couronne de France à demander la restitution du Palatinat & de la dignité Electorale à Frédéric. Ce seroit une chose peu digne du Roi Très-Chrétien, disoit Urbain, que d'achever l'alliance de l'Angleterre, à condition d'ôter le Palatinat à un Prince Catholique, & qui fait profession d'être serviteur de Sa Majesté. L'agrandissement du Duc de Bavière est utile à la France. C'est un compétiteur qu'elle peut opposer un jour à la Maison d'Autriche, lors qu'il sera question d'élire un Empereur. Le grand but que le Roi Très - Chrétien se doit proposer dans tous ses desseins, c'est de je rendre Chef du Parti Catholique. Le S. Siège sera pour lors inviolablement uni à la Couronne de

1624.

France, malgré tous les efforts des Puissances jalouses de sa grandeur. Bien loin de s'engager en de nouvelles confédérations avec les hérétiques, le Roi doit ménager ses intérêts avec les Catholiques. Leçons dignes d'un Pape qui pense plus à l'augmentation de sa Monarchie spirituelle, qu'au bien du Prince qu'il prétend instruire !

Le Nonce Spada reçut deux Brefs pour le Roi & pour Marie de Médicis, sur l'affaire du mariage d'Henriette avec le Prince de Galles. En les présentant, le Ministre Italien parla beaucoup du bruit qui courroit, que Sa Majesté Très-Chrétienne se liguoit avec l'Angleterre, afin d'obtenir la restitution du Palatinat à Frederic Louïs se contenta de répondre en termes généraux, que son zèle pour la Religion Catholique n'étoit pas moindre que celui du Roi d'Espagne. C'est la seule chose, ajoute-t'il, qui retarde la conclusion du mariage de ma sœur. Marie de Médicis s'expliqua davantage. Les Ambassadeurs d'Angleterre, dit-elle à Spada, m'ont souvent représenté que je ne devois pas être si scrupuleuse sur l'article de la Religion ; que mes difficultez seront peut-être cause que le Roi de la Grande-Bretagne renouera sa négociation avec l'Espagne. Ils assurent que la Cour de Madrid se relâche maintenant, qu'on y donne la carte blanche à celle d'Angleterre. Cela ne me fait pas changer de sentiment. Ma fille ne partira point d'ici, sans une entière liberté de vivre dans sa Religion, comme elle a fait jusques à présent, ni sans avoir mis

Vittorio Sacerdote
Memorie Recondite.
Tom. V.
Pag. 613.
614. 615.

mis parfaitement sa conscience en repos sur un article si important. On ne fera rien sans la participation de Sa Sainteté. Il est vrai que les Ambassadeurs d'Angleterre ont proposé une ligue en même temps que le mariage. Mais nous leur avons répondu que ces deux affaires sont fort différentes l'une de l'autre; que le Roi veut bien entendre prémièrement au mariage, & qu'après sa conclusion il pourra écouter les autres propositions du Roi de la Grande-Bretagne. Le Comte de Mansfelt étoit aux environs de Compiègne, lors que ce traité s'y commençoit. La conjoncture ne contribua pas peu à redoubler l'inquiétude du Pape & des Espagnols. Louis tâchoit de profiter de l'occasion, & d'obliger Philippe à se désister au-plutôt de ses prétentions sur la Valteline, à moins qu'il ne voulût s'exposer au danger d'avoir à soutenir les efforts d'une puissante ligue contre la Maison d'Autriche.

Les négociations particulières de Marie Voiage se-de Médicis ne purent être si bien cachées, cret d' Hu- que le Comte de Tillières Ambassadeur de gues Arche- France en Angleterre n'en scût quelque vêque d'Em- chose. Il avertit le Roi son maître; & la glettere. Reine Mère irritée contre Tillières le fit rappeller de son Ambassade. La Vieuville *Journal de Bassompier-* fut bien-aise d'avoir une occasion de cha- griner Bassompierre son ennemi, dont Til- lières épousa la sœur. Le Marquis d'Effiat *Relation de l'Archevê-* fut nommé à sa place. On crut qu'étant que d'Em- bon ami du Comte de Carlile, il agréeroit plus quaucun autre. Louis envoie peu de temps après un Agent secret en Angleter- *brun à la fin des Mémoires de Dés-* geant. *re*

1624.

re pour les affaires de la Religion. Je parle d'Hugues qui de Général de l'Ordre des Franciscains , étoit devenu Archevêque d'Embrun en Dauphiné. Voici l'occasion de son voyage à Londres. Les Papistes du pays fort chagrins de ce que Jaques , à la sollicitation de son dernier Parlement, faisoit exécuter assez sévèrement les loix publiées contr'eux , penserent à implorer la protection du Roi de France, puis que celle du Roi d'Espagne leur étoit désormais inutile. Un Franciscain Ecoissois s'avisa d'écrire pour cet effet à l'Archevêque d'Embrun dont il étoit connu. Le Prélat qui se trouvoit alors à la Cour, ne manque pas de représenter vivement à Louïs, que les Catholiques Anglois se plaignent de ce qu'ayant senti de grands effets de l'indulgence de leur Roi durant la négociation du mariage de son Fils avec l'Infante d'Espagne, on les tourmente plus que jamais , depuis que Jaques recherche une Fille de France. Louïs parut sensible au prétendu malheur de ceux de sa Religion , que l'Archevêque exageroit de toute sa force. Une raison politique portoit encore Sa Majesté Très-Chrétienne à faire quelque chose en faveur des Catholiques Anglois. On craignoit que le Pape ne se rendît trop difficile sur la dispense pour le mariage d'Henriette avec le Prince de Galles , si les Catholiques Anglois se mettoient une fois à crier, que bien loin de tirer quelqu'avantage & quelqu'adoucissement à leurs maux, leur condition devient pire depuis que

que le Prince de Galles demandé une Fille de France. On fit donc entendre à Louis, qu'il feroit bon d'envoyer une personne de confiance en Angleterre, qui tâchât de contenter les Catholiques du païs, en leur faisant espérer que Sa Majesté Très - Chrétienne les protégeroit autant que le Roi d'Espagne, & qu'elle obtiendra bien-tôt que l'exécution des loix soit suspendue. L'Archevêque s'offrit lui-même à faire le voyage d'Angleterre: Et le Roi le crut plus propre qu'aucun autre à cette négociation. Il en avoit déjà fait de semblables lors qu'en qualité de Général des Franciscains, il visitoit les Couvents de son Ordre dans une grande partie de l'Europe.

Le voilà donc à Douvre en habit déguisé. L'Archevêque passe en Angleterre pour un Conseiller au Parlement de Grenoble que la curiosité de voir le païs, amène. Si ce fut par un effet du hazard, ou par un dessein pré-médité que le Duc de Buckingham fut averti que l'Archevêque d'Embrun étoit arrivé secrètement en Angleterre, on ne le fait pas bien. Quoi qu'il en soit, le Duc veut voir le nouveau venu. On s'entretient quelque temps ensemble; on demande au Prélat le sujet de son voyage; & il est obligé de s'ouvrir. Buckingham, cet homme si zélé pour le maintien de la Religion Protestante durant la tenuë du dernier Parlement, change tout à coup de langage & de manières. Il est le mieux disposé du monde en faveur des Papistes. La Comtesse mère du Favori, & le Comte de

1624

de Rutland son beau-père , de leur Religion , assurent l'Archevêque des bonnes intentions de Buckingham. Ils instruisent le Négociateur de la manière de traiter avec le Roi Jaques & avec son Favori. Sa Majesté Britannique ayant aussi voulu voir le Prélat , on le fit venir à Royston : Le Roi y étoit incommodé de la goute. L'esprit & la conversation du Prélat lui plaisent. On vient à l'affaire du mariage : Et le François insinué pour lors au Roi, que le Pape ne donnera pas facilement sa dispense, à moins que Sa Majesté ne fasse cesser les plaintes de ses sujets Catholiques. Les prisons s'ouvrent incontinent en faveur des Prêtres & des Moines enfermés conformément aux loix ; & leur exécution est suspendue. Enfin Jaques permet à l'Archevêque de donner la Confirmation à ceux de sa communion dans Londres. La chose fut si peu secrète qu'il y en eut des plaintes portées au Roi & aux Magistrats. Mais Jaques n'étoit plus ce Prince si sensiblement affligé des progrès du Papisme dans ses Etats. Il avoit oublié déjà les protestations & les sermens , dont ses harangues à la dernière séance du Parlement furent remplies.

Ce n'est pas tout. Sa Majesté Britannique est si contente de l'Archevêque d'Embrun , qu'elle n'a plus de secret pour lui. *Vous êtes , dit-elle un jour au Prélat en lui serrant la main, vous êtes l'homme que Dieu m'envoie, afin que je vous ouvre mon cœur.* Jaques proteste ensuite qu'il a toujours eu

de

de bons sentiments pour la Religion Catholique, & que cela lui a causé d'assez grandes traverses depuis son enfance. Il étoit dernièrement un Confesseur de la Religion Protestante ; le voici maintenant Martir du Papisme. Que doit-on penser de ce Prince en lisant ces circonstances de la fin de sa vie ? Y eut-il jamais homme plus inconstant, ou plus fourbe ? Si nous en voulons croire ce que Sa Majesté Britannique ajoute, elle vouloit tenter la réunion des Protestans avec le Pape : Et comment Jaques s'y prendra-t'il ? Tel étoit son projet chimérique. On vouloit assembler, de concert avec le Roi de France, d'habiles gens de l'une & de l'autre communion à Douvte, ou bien à Boulogne. L'Archevêque d'Embrun paroiffoit l'homme le plus propre à négocier le succès de cette grande affaire à la Cour de Rome, pendant que Sa Majesté s'efforceroit d'y faire entrer les Princes Protestans. *J'ai beaucoup d'inclination pour le Pape d'après présent, disoit-elle : Et les vers qu'il a faits sur la mort de la Reine Marie ma mère, m'ont donné bonne opinion de son esprit & de son cœur.* On ne nous explique pas assez le détail, ni l'étendue des desseins de Jaques. Nous voions seulement qu'il en dit assez dans ses entretiens avec l'Archevêque d'Embrun, pour faire comprendre au Roi de France, que celui d'Angleterre pensoit sérieusement à se faire Catholique, & à remettre le Papisme dans ses Etats. Tout ce que je puis dire de plus favorable à la

1624:

à la mémoire de Jaques, c'est qu'il s'étoit du moins mis en tête d'établir je ne sai quelle tolerance générale entre les deux communions. Louis goûtoit assez cette chimére. *Toutes nos espérances d'Angleterre sont perdues*, dit-il à l'Archevêque d'Embrun, quand on apprit l'année suivante que le Roi d'Angleterre étoit mort. Ces paroles sont une preuve assez certaine que le Prince de Galles étoit bon Protestant, & qu'il ne donnoit pas dans les imaginations de son père, qui pour faire trop le Théologien, ou le Politique, ne savoit plus ce qu'il devoit croire. Quelque bons que fussent les sentimens de Jaques pour le Pape & pour la Religion Catholique, il n'en haïssoit pas moins les Jésuites. Sa Majesté Britannique ne vouloit pas que la future Princesse de Galles en amenât aucun en Angleterre. Jaques fit prier même le Roi de France de changer son Confesseur, & de ne se servir plus des Jésuites pour la direction de sa conscience.

Disgrace du Marquis de la Vieuville. Lors que le Roi Jaques comptoit le plus sur la prompte conclusion du mariage de son fils avec Madame Henriette, il eut peur qu'une nouvelle révolution arrivée à la Cour de France, ne fit changer les bonnes dispositions de Sa Majesté Très-Chrétienne. Le Marquis de la Vieuville un des plus zélez pour l'alliance de l'Angleterre, commençoit de perdre depuis quelque temps les bonnes graces du Roi son maître. Ce Surintendant ne servoit point mal Louis dans l'administration des finances. Mais il ne suffit pas d'être utile au Prince,

a

Journal de Bassompier. Tom. II. Mémoires anonymes sur les affaires du Duc d'Orléans.

Mémoires d'un Favori du même.

Mémoires de Roban. Liv. III.

à moins que les Courtisans & les flatteurs
 qui l'environnent sans cesse, ne lui disent
 que vous faites bien. Et lui parleront-ils
 avantageusement de vous, si bien loin de
 contenter l'avidité de ces gens affamez,
 vous leur ôtez les gratifications, dont ils
 jouissent déjà? Voici donc une des causes
 principales du malheur de la Vieuville. Il
 fit retrancher les pensions & les appointe-
 mens que le Roi donnoit à quelques Sei-
 gneurs. On se ligue incontinent pour
 chasser un Surintendant ménager & in-
 commode. Le jeune Duc d'Anjou mécon-
 tent de l'injustice faite au Colonel Ornano,
 se met de la partie: Et Marie de Médicis
 ne manque pas de profiter d'une si belle
 occasion d'éloigner un Ministre, à la place
 duquel elle souhaitoit passionnément de
 mettre son Cardinal de Richelieu. Les en-
 nemis de la Vieuville font courir des libel-
 les contre lui: Et certaines gens prennent
 soin d'entretenir le Roi de ce qu'ils y ont
 lu. On accusoit la Vieuville entr'autres
 choses de répondre avec trop de hauteur &
 de mépris aux Officiers & aux Seigneurs qui
 lui demandoient le paiement de ce que le
 Roi leur avoit accordé, & de les renvoyer sou-
 vent en leur disant de méchans quotibets.

Au retour de Compiègne Marie de Mé-
 dicis passa quelque temps à Germigny mai-
 son des Evêques de Meaux dans le voisinai-
 ge de Mouzeaux, où le Roi prenoit le di-
 vertissement de la chasse. Ce fut là que la
 Reine Mère le détermina enfin à ren-
 voier la Vieuville. La Cour se rendit en-
 suite à S. Germain, & Marie de Médicis al-
 la

1624.

*Mercure**François.*

1624.

*Vittorio Si-**ri, Memorie**Recondite.**Tom. V.**Pag. 628.*

629.

1614.

la boire des eaux à Ruel. Le Maréchal de Bassompierre & quelques autres Courtisans, à qui le Roi fit confidence de son dessein contre la Vieuville, insultoient presque tout publiquement au Surintendant disgracié. Louis ayant reproché à Bassompierre, qu'il ne gardoit pas le secret, Sire, lui répondit le Maréchal, *la Vieuville m'a tout chagriné depuis un an, que je n'ai pas voulu me refuser le plaisir de lui faire sentir par avance, que bien-tôt, il ne sera plus en état de me nuire.* La Vieuville s'apercevoit de sa chute prochaine. Il voulut donc remettre ses charges entre les mains du Roi & se retirer. Mais Sa Majesté lui donnait encore de bonnes paroles. Cela ne rassuroit pas la Vieuville, que le triomph de ses ennemis allarmoit d'une étrange manière. Il va trouver le Roi à Ruel, où Sa Majesté s'étoit rendue auprès de Maria de Médicis. La Vieuville prie Louis de recevoir sa démission, & de lui permettre de ne retourner plus à S. Germain. *Demeurez en repos & ne vous mettez en peine de rien,* répondit Sa Majesté. *Quand je ne voudrai plus me servir de vous, je vous le dirai moi-même, & vous aurez la permission de venir prendre congé de moi.* Ces paroles consolent un peu la Vieuville: il revient avec quelque espérance. Mais ses inquiétudes redoublèrent bien-tôt.

Cette nuit-là même, les laquais, les marmitons, & toute la canaille de la Cour, s'assemblèrent & prirent des poêles & d'autres instruments de cuisine pour faire un charivari *Sur ce je ne fais quel mariage bizarre.* Le jeune

jeune Gaston Duc d'Anjou bien informé de la disgrâce de la Vieuville qu'il haïsoit mortellement, envoie dire à tous ces foux de faire beaucoup de bruit sous les fenêtres de la Vieuville : Et la canaille échauffée par les émissaires de Gaston, vomit mille injures & mille brutalitez contr'un homme univerfellement haï. Le pauvre Surintendant prend l'allarme , s'imagine que ces gens veulent l'affaiblir, & envoie implorer la protection du Cardinal de Richelieu son plus dangereux ennemi. Richelieu court à la chambre de la Vieuville en fouriant, il le rassure de son mieux, & dans le fond de son cœur il insulte plus qu'aucun autre au malheur de celui qui l'avoit long-temps éloigné du Ministère. Le lendemain matin , on appelle la Vieuville au Conseil : *Je m'acquitte, lui dit Louis, de la promesse que je vous ai faite, de vous le dire moi-même, quand je ne voudrois plus me servir de vous. La résolution en est prise, & vous pouvez prendre congé de moi.* La Vieuville se retire confus & consterné. Le Marquis de Thérèse l'arrête au sortir du Conseil, & le conduit au château d'Amboise.

Louis envoia incontinent une lettre de cachet au Parlement de Paris. C'étoit pour informer les Magistrats du changement arrivé dans l'administration des affaires par l'éloignement du Marquis de la Vieuville. On lui reprochoit dans la lettre d'avoir changé à l'insçu du Roi les résolutions prises dans le Conseil ; d'avoir traité avec les Ambassadeurs des Souverains étrangers contre les ordres de Sa Majesté ; d'avoir sup-

2624.

supposé de faux avis dans le dessein de donner de l'ombrage au Roi contre ceux pour qui Sa Majesté avoit de la confiance ; enfin, d'avoir tâché de rejeter sur elle la haine qu'il s'artiroit , en exerçant ses passions au regard de ceux qu'il vouloit perdre. La Vieuville demeura long-temps prisonnier au château d'Amboise, sans qu'on lui fit jamais connoître pourquoi il y avoit été conduit. Je ne fai si ses ennemis ne pouvant pas le faire condamner dans les formes, ne favorisèrent point son évasion. Quoi qu'il en soit, le Marquis s'échappa; & le Roi le laissa demeurer chez lui en pleine liberté. On nomma d'abord trois Directeurs Généraux des Finances, Marillac, Champigny, & Viole Procureur Général au Parlement de Paris. La charge de celui-ci étant incompatible avec la nouvelle commission , il fut sommé de se défaire de sa Magistrature. Mais Viole ayant préféré la troisième dignité de la robe à un emploi dont un Ministre trop puissant l'auroit pu dépouiller au premier chagrin , Marillac créature de la Reine Mère , eut seul l'administration des finances. Le Comte de Schomberg que la Vieuville avoit fait reléguer dans son Gouvernement d'Angoumois, fut rappelé : il rentra même dans le Conseil privé. Le Colonel Ornano élargi de sa prison, eut la permission de revenir auprès de Gaston Duc d'Anjou. En un mot , la face de la Cour changea extrêmement par cette nouvelle révolution dans le Ministère.

F I N.

